UNIVERSITÉ MONTPELLIER III - PAUL VALÉRY
Arts et Lettres, Langues et Sciences Humaines et Sociales
Département d'Occitan U.F.R 2

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY - MONTPELLIER III
Discipline : Occitan ED 58

THÈSE

présentée et soutenue publiquement par
MIOCH Rose

Titre :
Édition critique de la correspondance de Lydie Wilson- de Ricard (1850-1880)

Sous la direction de
MARTEL Philippe

MEMBRES DU JURY :

Mme RIOT-SARCEY Michèle	Professeure	Université Paris 8 Vincennes-St-Denis
M. MARTEL Philippe	Professeur	Université Montpellier III Paul Valéry
Mme BRUMMERT Ulrike	Professeure	Université Chemnitz (Allemagne)
Mme VERNY Marie-Jeanne	Maître de Conférence HDR	Université Montpellier III Paul Valéry

29 Juin 2010

□□□□□□□□□□□
N° attribué par la bibliothèque

En remembrança de mos parents Carmen e Philo, de mas grandas e mos grands que parlavan sonque lo lengadocian en podant e levant los gavels en novembre e que nos an après a cantar lo « Se canta »amb « Baxan de la font del gat »e « Le temps des cerises »Per Jacques qu'a agut la patiença de viure amb Lidia... e que n'a faches de recaptes per que faga ma tèsi ...Per los nostres enfants Loïc, Lélia e Laurence, lors companhs Pierre et Roland e los nostres felens Youri, Elias, Alaïs e François, sens dublidar la familha tota, Pascale et Pascal, Laureline, Ariane et Hugo qui m'ont accueillie à Toulouse, los amics e amigas, que la diversitat e las lengas forman part de l'avenidor d'una umana umanitat.Degur per las e los qu'an soscat e fargat amb ièu per l'egalitat femna/òme,pensi en particular a Monique Dental. Per las estudiantas que m'an accompanhada al RU...Enfin per mas e mos ancian(a)s collegas de L'Hérault du Jour que se son interessats a mon retorn a la Fac

En souvenir de mes parents, Carmen et Philo, de mes aïeux qui ne parlaient que le languedocien en taillant et en ramassant les sarments en novembre, à eux qui nous ont appris à chanter le « Se canta »ainsi que « Baxan de la font del gat »et « Le Temps des cerises »

Pour Jacques qui a eu la patience de vivre avec Lydie... et qui a fait des ménages pour que je puisse faire ma thèse... Pour nos enfants, Loïc, Lélia et Laurence, leurs compagnons Pierre et Roland, et nos petits enfants Youri, Élias, Alaïs et François, sans oublier toute la famille, Pascale et Pascal, Laureline, Ariane et Hugo qui m'ont accueillie à Toulouse, les amis et amies : la diversité et les langues forment une part de l'avenir d'une humanité vraiment humaine. Bien sûr, également pour ceux et celles qui ont réfléchi et agit avec moi pour l'égalité femme/homme, je pense en particulier à Monique Dental.

Pour les étudiantes qui m'ont accompagnée au RU...Enfin pour mes ancien(ne)s collègues de *l'Hérault du jour* qui se sont intéressés à mon retour à la Fac.

REMERCIEMENTS

Mes pensées vont tout d'abord vers Lydie Wilson de Ricard, sans elle cette thèse n'existerait pas, sa trop courte vie nous laissera le regret des promesses non accomplies... C'est d'une certaine façon Marie-Jeanne Verny qui m'a menée vers elle en m'invitant au siècle dernier à reprendre place sur les bancs de la fac, que j'avais usés dans un autre domaine dans les années 1968. Je l'en remercie, de même que de m'avoir aidée entre marjolaine et plateau du Cantal à couper les accroche-cœurs jugés disgracieux sur la silhouette esquissée de cette jeune femme du XIXe siècle.

Ce travail n'aurait cependant pas été possible sans l'acceptation par Philippe Martel, mon directeur de recherche, de mes sujets de Master et de thèse, un peu à la marge de ceux du labo d'occitan. Son soutien immédiat et son aide m'ont été acquis, sa lecture précieuse, je l'en remercie et lui dédie le vers de Jean Boudou « Es sus la talvera qu'es la libertat »(C'est sur la lisière qu'est la liberté.)

Je suis particulièrement honorée de la présence, dans le jury de Michèle Riot-Sarcey et d'Ulrike Brummert, dont j'apprécie les travaux tant sur les idées politiques que sur la place des femmes dans l'Histoire.

Les femmes n'étant bien entendu pas la marge, mais la moitié de l'humanité, je remercie toutes celles du XIXe au XXIe qui ont accepté de répondre soit directement soit par leurs œuvres ou leurs écrits à mes sollicitations au cours de ces années.

Merci également

A la bibliothèque d'Occitanie à Toulouse d'avoir conservé les lettres de Lydie avec leurs fleurs séchées, et à Georges Passerat de m'en avoir ouvert l'accès. Merci au personnel de la Médiathèque Émile Zola à Montpellier, du Cirdoc à Béziers, de la BU de l'Université Paul Valéry.

A Florian Vernet pour sa lecture et son soutien.

A celles et ceux que j'ai sollicités et qui m'ont répondu, professeurs ou chercheurs en domaine occitan : Josiane Bru, Philippe Gardy, Hervé Lieutard, Alem Surre-Garcia, Jean-Claude Forêt, Claudi Barsotti.

A Frédérique Têtut, notaire, pour avoir consacré de son temps à la lecture du contrat de mariage Wilson-Ricard.

A Jean-Claude Richard, Président des amis de Lydie et Louis-Xavier de Ricard pour son soutien.

A Josette Boissezon pour sa relecture attentive aux cours d'eau montpelliérains.

Mention spéciale enfin à Lélia Blin qui m'a ouvert le domaine plein de surprises du logiciel libre LaTeX, et à Pierre Fraigniaud pour avoir aidé au passage de celui-ci du scientifique au littéraire.

Merci à toutes et tous ceux qui m'aidée dans la traversée de cette période, brève mais bouillonnante du XIXe siècle, ainsi que celles et ceux qui m'ont reçue à Mauguio, Sète, Montpellier (ED 58 et Radio Languedoc), pour que je leur parle des femmes en domaine occitan, ainsi qu'à mes (ancien(ne)s) collègues de *L'Hérault du Jour* qui ont toujours montré leur intérêt pour mon retour à la fac.

NOTE LIMINAIRE

Citations

Nous avons choisi de citer les textes du XIX ^{e} siècle dans leur écriture originale qu'ils proviennent des manuscrits ou des éditions, livres, revues et journaux.
Le français et l'occitan ont en effet des variations dans l'orthographe que nous étudions dans le chapitre 2 pour le premier, dans le chapitre 7 pour le second.
Pour l'édition des manuscrits nous soulignons dans la deuxième partie et l'annexe les différences orthographiques en ce qui concerne le français par la mention [sic].
Les auteurs utilisent de nombreuses abréviations et une ponctuation abondante que nous avons reproduites telles quelles.
Les noms propres sont également orthographiés de différentes manières, nous avons essayé d'en tenir compte dans notre Index en mettant entre crochet la variante du nom ou le pseudonyme.

Traductions Les traductions de l'occitan ou d'autres langues romanes sont, sauf mention contraire, des auteurs. Nous signons nos traductions RBM.

Abréviations

La Revue des Langues Romanes	RLR
Le Trésor du Félibrige	TdF
Le Petit Méridional	PM

Nous utiliserons également : F pour français, M multilingue, Oc pour occitan.

Table des matières

I Introduction **19**

1 Introduction **23**

2 À la rencontre de Lydie de Ricard **37**

2.0.1 Une des trois femmes des débuts de la *Revue des Langues Romanes* . . . 37

2.0.2 Dans *La Lauseta* : Na Dulciorella et Lidia Colonia . . . 38

2.0.3 *La Cigale* de Paris de 1880 . . . 38

2.0.4 Traductrice dans *L'Alliance Latine* . . . 39

2.1 Réception des œuvres du vivant de Lydie de Ricard. . . . 39

2.1.1 « A la mar latina » sonnet primé de « la délicate écrivaine » 39

2.1.2 Mort de « l' amoureuse passionnée de notre langue » . . . 42

2.2 Publications posthumes . . . 44

2.2.1 Le « volume de Lydie » chez Lemerre . . . 44

2.2.2 La *Revue Félibréenne* . . . 46

2.2.3 Dans la *RLR* . . . 46

2.2.4 *Les Muses Françaises* . . . 47

2.2.5 Juste citée . . . 49

2.2.6 Lydie dans la 2e partie du XXe siècle et aujourd'hui . . . 50

3 A la découverte des fleurs séchées **53**

3.1 La correspondance des acteurs de la renaissance occitane du XIXe siècle . . . 53

3.1.1 Mistral au cœur des correspondances . . . 53

3.1.2 Les lettres des acteurs du Félibrige rouge . . . 54

3.2 L'histoire sans les femmes est-elle possible ? . . . 55

3.2.1 « La femme », une des grandes questions du siècle . . . 58

3.2.2 Celles qui écrivent en langue d'Oc . . . 59

3.2.3 Correspondances croisées ? . . . 59

3.2.4 Dans leur refuge du collège d'Occitanie . . . 60

3.2.5 Face à Lydie de Ricard . . . 60

3.2.6 Trente-cinq lettres entre le 29 Mai 1876 et le 16 Octobre 1877 63

4 Lettres imprimées dans le *Montpellier Républicain* 71
4.1 Le dossier Salvat du collège d'Occitanie 71

5 De Castelnau le Lez à Montpellier dans les années 1870 75
5.1 « Sextantio » plus que Castelnau 75
5.2 Montpellier, une ville absente 81
5.2.1 *Desnombrament dal pople dal Lengodoc* 81
5.2.2 Une ville qui se transforme 82
5.2.3 Les femmes dans la région 83
5.2.4 La Langue, les traditions et l'Histoire dans le *Petit Méridional* 89
5.2.5 Palavas les Flots, notre plage et l'eau ferrugineuse 92

6 Paysages, lumière et climats 95
6.1 Aux bords du Lez : des œuvres aux lettres 95
6.2 Paysage entre peinture et littérature 96
6.2.1 La « révélation » au Mas du Diable 96
6.2.2 La nature comme religion 96
6.2.3 La lumière du Midi 99
6.2.4 L'influence parnassienne prédominante 101
6.2.5 Le petit monde de la basse-cour 104
6.2.6 Caminas que caminaràs ou le mouvement dans la nature . . 105
6.2.7 Les paysages de Jeanne 106
6.2.8 « Toute saison est belle » 107
6.2.9 Quelle ville ? 109

7 Associations pour le renouveau de la langue et la culture du Midi 113
7.1 Quatre sociétés avec des buts comparables 113
7.1.1 La Société des Langues Romanes et sa Revue 113
7.1.2 Félibrige : La Maintenance du Languedoc et le *Parage* . . . 117
7.1.3 De *La Lauseta* à *L'Alouette* 120
7.1.4 « La cigale », ou les deux secrétaires 132
7.2 Un fonctionnement synchrone des sociétés 135
7.2.1 Présence des dames à la félibrejade et Mistral au Mas de La Lauseta 136
7.2.2 Les Fêtes latines de Montpellier 137

8 L'Occitan dans les lettres 149
8.1 La Langue et la critique littéraire dans les lettres à Fourès 149
8.1.1 Le choix du Languedocien 149
8.1.2 Des postures inégales 154
8.1.3 Lydie en demande 160
8.1.4 Échanges sous *La Figueira* 163
8.1.5 Autres œuvres en occitan 175

8.2 La langue quasi absente dans les extraits publiés par le *Montpellier-Républicain* . . . 177
8.3 Lydie d'un dialecte languedocien à l'autre . . . 178

9 Les correspondants 179
9.1 Lydie Wilson : de Paris à l'enracinement dans la garrigue du Clapas 182
9.1.1 La naissance à Paris . . . 182
9.1.2 La formation . . . 184
9.1.3 Le mariage sous contrat d'autonomie . . . 186
9.1.4 L'acte de mariage à Autouillet . . . 189
9.1.5 Na Dulciorella et Lidia Colonia : du don à la revendication 189
9.1.6 Les postures d'écriture . . . 190
9.1.7 La réception des lettres . . . 192
9.1.8 L'invention de *La Lauseta* . . . 195
9.1.9 Lydie l'inspiratrice . . . 199
9.1.10 Les influences ou les secrets de la *Migrana* . . . 204
9.1.11 Morte à Paris et enterrée civilement à Montpellier . . . 208
9.2 A.Fourès au tournant du *Grand Aigat* . . . 215
9.2.1 De nombreuses études . . . 215
9.2.2 La place des correspondants . . . 216
9.2.3 *La Croux del Grand aigat* aux origines d'une amitié . . . 216
9.2.4 Fourès à la croisée des Grands Chemins . . . 219
9.3 Jeanne la peinture, le Midi et l'amour . . . 225
9.3.1 Naissance et éducation à Paris . . . 225
9.3.2 Jeanne veut gagner de l'argent avec sa peinture . . . 226
9.3.3 Les lettres de Jeanne . . . 229
9.3.4 Jeanne inspiratrice . . . 231
9.3.5 La mort de Jeanne . . . 231
9.3.6 « Elle mourut avant son rêve réalisé » . . . 232
9.4 Louis-Xavier de Ricard, ou le « ...besoin pressant d'opportuns lendemains » . . . 235
9.4.1 Journaux et éditeurs ou le va et vient entre Paris et le Midi 237
9.4.2 Les surprises des *Chants de l'Aube* . . . 240
9.4.3 La *Revue du Progrès* et Mgr Dupanloup . . . 243
9.4.4 Idées politiques : Du fédéralisme au féminisme . . . 245
9.4.5 Parmi les influences sur sa formation : Pauthier et Massol . 256
9.4.6 Fils de marquis, Louis-Xavier a tiré le bon numéro . . . 261
9.4.7 Les exils en Suisse . . . 262

10 Mariage d'amour, mariage ... 267
10.1 L'amour et le mariage . . . 267
10.1.1 Baiser d'amour et nouvelle définition du mariage . . . 267
10.1.2 Une femme, un homme . . . 272
10.1.3 Pour quel amour ? . . . 274

10.1.4 Vous êtes un homme . . . 275
10.1.5 Lydie et les contradictions . . . 276

11 La tuberculose, maladie sans nom 279
11.1 La maladie comme écrit intime . . . 279
11.1.1 *Li belugueto* d'Antounieto . . . 279
11.2 Les thèses de médecine . . . 280
11.2.1 Soigner les symptômes . . . 280
11.3 La maladie dans 21 des 33 lettres à Fourès . . . 280
11.3.1 La maladie de Lydie au second plan . . . 281
11.3.2 La santé de Jeanne, préoccupation principale de Lydie . . . 282
11.3.3 Les autres malades . . . 284
11.4 La langue de la douleur . . . 285
11.4.1 La langue de l'enfance . . . 285
11.4.2 Ni phtisie, ni tuberculose . . . 286
11.5 Hors de la vue, et en différé . . . 286

12 Lydie et la politique 287
12.1 Des « communes idées » dans une République balbutiante . . . 287
12.1.1 Repères : la IIIe République, après la Commune . . . 287
12.2 Aux idées de la Commune . . . 288
12.2.1 « Thiers, ce sanglant petit homme » . . . 288
12.3 Attentive à l'avenir de la République . . . 293
12.3.1 De la division à l'union des républicains . . . 293
12.3.2 Le socialisme fédéraliste de *La Commune Libre* . . . 295
12.3.3 De l'idée fédérative au féminisme... . . . 298
12.4 L'influence de la situation politique sur les projets du couple . . . 302
12.4.1 La liberté de la presse entre 1871 et 1881 . . . 303
12.4.2 La librairie dans les lettres . . . 304
12.5 Des lettres à dimensions politiques . . . 307

13 Le réseau d'inter-connaissances des Ricard 309
13.1 Les collectifs . . . 309
13.1.1 Italiens et espagnols : la piste Chassin . . . 309
13.1.2 Les familles . . . 311
13.2 Les individus . . . 311
13.2.1 Près de la moitié vit en Région Parisienne . . . 312
13.2.2 Une composition sociale qui rappelle le Félibrige . . . 312
13.2.3 Les « Parisiens » . . . 314
13.2.4 Du Nord au Midi . . . 314
13.2.5 Le traducteur de Lord Humour . . . 314
13.2.6 Les libraires éditeurs . . . 315
13.2.7 Les méridionaux . . . 315
13.2.8 Une ébauche du réseau des Ricard . . . 315

13.3 Brèves biographies 316

14 Conclusions **353**
14.1 En quête des écrits de Lydie 353
14.1.1 Une lettre à Mistral... 353
14.1.2 Loin du ruban de l'Arlésienne, mais près de « Mireïo » et « Jansemin » 355
14.2 Ses lettres ouvrent sur le monde 357
14.2.1 Porteuse de contradictions 357
14.2.2 Liberté de ton et désir de liberté 358
14.2.3 Le canon de Mireille et celui de Mariette 359
14.2.4 Un féminisme méridional ? 359
14.2.5 Des réseaux à Montpellier et en Europe 359

II Édition de lettres **361**

15 Lettres conservées à Toulouse au Collège d'Occitanie **363**
15.1 De Lydie de Ricard à Auguste Fourès 363
15.1.1 Présentation des manuscrits des lettres du 29 mai 1876 au 16 Octobre 1877 363
15.1.2 Castelnau le 29 Mai 1876 364
15.1.3 Castelnau le 22 juin 1876 367
15.1.4 Castelnau le 22 juin 1876 *[2ième lettre]* 370
15.1.5 Sans date [début décembre 1876] 372
15.1.6 Sans date, [18 décembre 1876] 373
15.1.7 Paris le 18 janvier 1877 376
15.1.8 Paris le 7 Février 1877 379
15.1.9 Mas de la Lauseto 18 Février 1877 380
15.1.10 Mas de la Lauseto 29 Février 1877 384
15.1.11 Sans date [mars 1877] 390
15.1.12 Sans date [mars 1877] 393
15.1.13 20 Mars 1877 396
15.1.14 Sans date [Dimanche 1 avril 1877] 398
15.1.15 Mas de la Lauseta, 6 avril 1877 401
15.1.16 Mas de la Lauseta 10 avril 1877 405
15.1.17 Mas de la Lauseta 15 avril 1877 408
15.1.18 Mas de la Lauseta [24 ou 25 avril 1877] 411
15.1.19 Mas de la Lauseta 3 mai 1877 415
15.1.20 Mas de la Lauseta 8 mai 1877 418
15.1.21 Mas de la Lauseta le 17 mai 1877 421
15.1.22 Mas de la Lauseta le 4 juin 1877 423
15.1.23 Sans date [entre le 10 et le 13 juin 1877] 426
15.1.24 Mas de la Lauseta 17 Juin 1877 430

15.1.25 Mas de la Lauseta Juin 1877 434
15.1.26 Mas de la Lauseta le 28 Juin 1877 436
15.1.27 Mas de la Lauseta le 8 Juillet 1877 442
15.1.28 Mas de la Lauseta 18 juillet 1877 446
15.1.29 Mas de la Lauseta 25 juillet 1877 452
15.1.30 Mas de la Lauseta 31 juillet 1877 455
15.1.31 Mas de la Lauseta 16 Août 1877 458
15.1.32 Mas de la Lauseta 27 Août 1877 461
15.1.33 10 7 bre 1877 464
15.1.34 Mas de la Lauseta 11 7 bre 1877 465
15.1.35 Mas de la Lauseta 12 7 bre 1877 469
15.1.36 16 8 bre 1877 471

16 Lettre à Mistral **473**
16.1 Présentation 473

17 Lettres publiées dans le *Montpellier Républicain* en 1896 **479**
17.1 Présentation 479
17.2 Lettres parues le dimanche 13 septembre 1896 480
17.2.1 Castelnau le 17 juin 1876 à Louis-Xavier 480
17.2.2 Ma jolie mignonette de Jeannette 481
17.2.3 Castelnau, 26 Août 1876, Ma chère Jeannette, ... 483
17.2.4 Castelnau le 28 septembre 1876, Ma Chère Jeannette 484
17.3 Paru le dimanche 20 septembre 1896 486
17.3.1 A sa Sœur Jeanne 486
17.3.2 A sa Mère 486
17.3.3 Paris le 27 Septembre 1877 : Mon Cher Louis, ... 487
17.3.4 Paris, 5 novembre 1877 488

III Annexes **491**

18 Lettres d'Auguste Fourès et de L-Xavier de Ricard **493**
18.1 Présentation 493
18.2 Lettres d'Auguste Fourès à Lydie de Ricard 495
18.2.1 Castelnaudary le 10 Mars 77 495
18.2.2 Castelnaudary le 21 Mars 77 498
18.2.3 30 mars 77 500
18.2.4 Castelnaudary le 8 avril 1877 502
18.2.5 Castelnaudary le 22 avril 1877 504
18.2.6 Castenaudary le 1 mai 77 506
18.2.7 Castelnaudary le 4 mai 77 507
18.2.8 Castèl-nau-dàri , lo 21 de Floureal an 85 509
18.2.9 Castelnaudary le 10 Mai 77 512

18.2.10 Castelnaudary le 17 juin 1877 . . . 514
18.2.11 Castelnaudary le 16 juillet 77 . . . 515
18.2.12 Castelnaudary le 2 octobre . . . 518
18.2.13 Castelnaudary le 14 Octobre 1877 . . . 519
18.2.14 Castelnaudary le 17 octobre 1877 . . . 520
18.2.15 Castelnaudary le 20 Octobre 1877 . . . 522
18.3 Choix de lettres de Louis-Xavier de Ricard à Auguste Fourès . . . 523
18.3.1 Jeudi 20 Janvier 1876 . . . 523
18.3.2 Sans date [fin mars ou début avril 1876] (extrait, Paris) . . . 525
18.3.3 Le 23 Avril 1876 . . . 526
18.3.4 9 Mai 1876 . . . 529
18.3.5 Le 14 Septembre 1876 . . . 531
18.3.6 Sans date [Jeudi *[14]* Décembre 1876] . . . 533
18.3.7 28 Janvier (Paris) . . . 535
18.3.8 Samedi 10 Février 77 (Paris) . . . 536
18.3.9 14 Février 77 . . . 538
18.3.10 Sans date [Mai 77] . . . 540
18.4 Lettres de Foures à Louis-Xavier de Ricard . . . 541
18.4.1 Castelnaudary le 18 Janvier 1877 . . . 541
18.4.2 Castelnaudary , le 23 janvier 1877 . . . 542
18.4.3 Samedi 16 juin 1877 . . . 544
18.4.4 Grizolles, le 5 octobre 1877 . . . 545

19 Documents **547**
19.1 Publications de Lydie de Ricard dans les *Lauseta* . . . 547
19.1.1 *Lauseta* 1877 . . . 547
19.1.2 *Lauseta* 1878 . . . 547
19.1.3 *Lauseta* 1879 . . . 547
19.2 Récapitulatif de la parution des œuvres de Lydie de Ricard, de son vivant . . . 548
19.3 Composition du volume *Aux bords du Lez* . . . 550
19.4 Florilège de discours sur « La Femme » . . . 551
19.5 Desnombrament del pople dal Lengadoc . . . 553
19.6 Projet d'école sous la gare de Palavas . . . 554
19.7 Les Chroniques de Jean Raisin dans *Le Petit Méridional* . . . 555
19.8 Jules Troubat et les tableaux d'Eugène Baudouin . . . 556
19.9 *Les vielhis ouliviès* d'Auguste Fourès . . . 557
19.10 Annonces dans *Le Petit Méridional* de réunions de la Société des Langues Romanes . . . 558
19.11 L'appel du groupe montpelliérain *La Lauseta* . . . 560
19.12 L'Alouette, société de Patriotes Latins . . . 561
19.13 Auteurs de messages au banquet montpelliérain de l'association La Lauseta en mai 1878 . . . 562

19.14 La note de Charles de Tourtoulon 563
19.15 Fantaisie Panthéiste 567
19.16 Enterrement civil à St Thibéry (Hérault) 571
19.17 Les œuvres de Fourès déjà publiées avant la création du Félibrige rouge 572
19.18 Recensement des tableaux de Jeanne Wilson 573
19.19 Verlaine dans *Les Hommes d'Aujourd'hui* 574
19.20 L'Adieu aux lecteurs dans *La Revue du Progrès* 575
19.21 Louis-Xavier de Ricard au « Directeur de la *Revue Indépendante* »(extraits) 576
19.22 *Catéchisme populaire républicain* (Extraits) 577
19.23 Louis-Xavier de Ricard : *Épitre à mon oncle M. G Pauthier, orientaliste* 578
19.24 Le conscrit du Languedoc 580
19.25 Biographie de Louis-Xavier de Ricard par Clerguet (extraits) . . . 581
19.26 Journaux, livres et éditeurs de Louis-Xavier de Ricard 582
19.26.1 Les Livres 582
19.26.2 Les Revues 583
19.27 E Ferroul : « Émancipez-la ! » 585
19.28 Politique : *La Commune Libre* 586
19.29 Le Fédéralisme (extraits) 591
19.30 Dans le J.O de la Commune 592
19.31 Praviel et les Félibres languedociens 593
19.32 Louis-Xavier de Ricard et « l'Esprit Germanique » 594
19.33 Personnalités vivantes et contemporaines présentes dans les lettres de Lydie de Ricard 596
19.33.1 Á Fourès 596
19.33.2 Dans le *Montpellier Républicain* en 1896 600

20 Chronologie **601**

Sources et Bibliographie **609**
Sources 609
Sources manuscrites 609
. 609
Sources Biographiques 610
. 610
Sources éditées 611
. 611
Bibliographie 617
Bibliographie primaire 617
. 617
Bibliographie secondaire 619
. 619

Index **629**

Table des figures

3.1 Manuscrit de Lydie avec fleur séchée au Collège d'Occitanie à Toulouse (Photo RBM) 62
3.2 Lettre à l'écriture entrelacée sur manuscrit à Toulouse (Photo RBM) 66

5.1 La montée au Mas du Diable à Castelnau-le-Lez aujourd'hui (Photo Rose Blin-Mioch) 76
5.2 Situation du Mas du Diable sur les plans napoléoniens (Sources Archives en ligne 34) 78

6.1 « Ribada de mon polit Lez »aujourd'hui (la rive de mon joli Lez)(Photo Rose Blin-Mioch) 111

7.1 Importance des textes des fondateurs dans *La Lauseta*. 124
7.2 Distribution des textes par langue dans les trois *Lauseta*. 125

8.1 Lettre de Fourès à Lydie en occitan (reproduction RBM) 176

9.1 Portrait de Lydie de Ricard paru dans *Les Muses Françaises* d'A Séché 183
9.2 Page du contrat de mariage Wilson-Ricard (Archives Nationales) . 187
9.3 Sépulture actuelle de Lydie et Jeanne au Cimetière St-Lazare de Montpellier 214
9.4 Portrait d'Auguste Fourès, paru en 1927 dans l'ouvrage de Salvat . 217
9.5 Le grillon, en fait une femelle, dessiné par l'Albeto pour Fourès . . 227
9.6 Portrait de Louis-Xavier de Ricard par Marsal, paru en 1932, à l'occasion de l'inauguration de son cénotaphe dans *En mémoria de Louis Savié de Ricard (1843-1911)* 236
9.7 L'article d'Ernest Ferroul à la Une de *La Commune Libre* 265

10.1 « La rondo de las gracios », publié par Fourès pour sa Miguette dans *Lou Prouvençau* de Juillet 1877 269

12.1 Une de la *Commune Libre* dont quelques numéros ont paru en 1879 296

19.1 Le programme paru dans le numéro de lancement de *La Commune Libre* 586
19.2 Le programme paru dans le numéro de lancement de *La Commune Libre*, 2ème col 587
19.3 Le programme paru dans le numéro de lancement de *La Commune Libre* (suite) 588
19.4 Le programme paru dans le numéro de lancement de *La Commune Libre* 589
19.5 Le programme paru dans le numéro de lancement de *La Commune Libre* : « Parlez ! » 590

Première partie

Introduction

D'une femme inconnue...

Chapitre 1

Introduction

> « Plus tard, avec mes souvenirs et surtout des extraits de lettres, la partie non moins exquise de son œuvre, - je raconterai plus à l'aise cette brève vie, si remplie de tant de dévouements à ses affections,- à l'Art et à nos communes idées. »

Cette phrase écrite par Louis-Xavier de Ricard dans la préface des œuvres posthumes de sa femme, parues chez Lemerre à Paris en 1891, nous a mise sur la piste de notre recherche, celle d'une correspondance de Lydie de Ricard dont nous nous proposons de faire une édition critique, en adoptant dans le domaine occitan une démarche féministe . Dans l'introduction à cette édition nous nous intéresserons à la personnalité de cette jeune femme dont le mari publiait, dix ans après sa mort, les poèmes en français et en occitan, ajoutant :

> « ... très courageuse devant les difficultés de l'Art et de l'idée ; [sic] et ne trichant jamais avec elles, elle abordait toutes les questions avec la loyauté d'un esprit, décidé au vrai, - d'une résolution sans défaillances[sic] en ses convictions une fois faites. »

« Égérie » tel est pourtant le qualificatif retenu par la plupart des chercheurs pour la « femme de Louis-Xavier de Ricard » au sein du Félibrige rouge. Lydie Wilson (1850-1880) n'a-t- elle été que cette « femme [1] qui passe pour l'inspiratrice d'un homme politique, d'un écrivain, d'un artiste » ou bien a-t-elle été une créatrice autonome dans le domaine des arts comme en politique dans une période qui refusait quasiment tout droit aux personnes de son sexe tout en posant dans le débat la question de leur émancipation au travers du féminisme ?
Notre hypothèse consiste à remettre en cause ce qualificatif d'égérie, sexuellement et péjorativement marqué, en tenant compte à la fois des idées émancipatrices qu'a énoncées Louis-Xavier de Ricard et de la norme en cours tant dans les lois que dans les mentalités pour les femmes de cette période du XIXe siècle. Notre but est

1. Selon la définition du *Trésor de la Langue Française informatisé* in http ://atilf.atilf.fr/tlf.htm

de découvrir dans l'entrelacement de ses œuvres et de sa correspondance jusqu'où une femme, en avance sur son temps, transgresse cette norme. Jusqu'où également son mari et plus largement le couple met sa vie en conformité avec ses convictions. De même cette étude devrait contribuer à corriger ce que Michelle Perrot en 2002 notait comme critique de la première édition de *L'Histoire des femmes en Occident*, qu'elle a co-dirigée avec Georges Duby, celle :

> « De nous cantonner dans une histoire occidentale, pour les femmes occidentales sans grand souci de « multi » ou « pluriculturalité », mots, du reste, peu employés il y a dix ans. »

Elle en concluait :

> « Nous n'avons pas été assez attentives à la présence des autres cultures au sein du monde occidental, à leur influence sur les rapports de sexes, dans la paix comme dans la guerre... »

Qui était cette Mme Toute douceur[2], dont la volonté et la décision quelque peu effrontées transparaissent dans le portrait photographique, le seul que nous possédions d'elle ? Fille d'un père d'origine écossaise et d'une mère d'origine flamande, elle se décrit, elle, comme blanche de peau et blonde, blottie avec sa sœur Jeanne dans une même apparence :

> « par cette lumière éployée sur nos fronts, nous gardons un peu de charme de l'enfant, un peu d'aurore au cœur et dans les yeux. » (in « Coquetterie »*Aux bords du Lez* : 59)

Membre du Félibrige, elle ne porte pas le costume d'Arlésienne cher à Mistral, le temps n'est pas encore venu des fêtes virginales ; y aurait-elle assisté, nous ne pouvons qu'en douter. Après avoir vécu en « plein ciel » dans le Languedoc avec sa langue et ses eaux surgies entre deux rochers arides de calcaire blanc, elle y reposera, fauchée à trente ans par la tuberculose. Le cortège d'un enterrement civil l'a conduite au cimetière St Lazare de Montpellier où elle a été couchée contre sa sœur qui l'y avait précédée. Morte à Paris, c'est ici selon ses volontés que Lydie Wilson de Ricard repose, saluée une dernière fois par les discours socialistes et fédéralistes. Nous sommes en 1880, ses dernières convictions soulèvent le tollé des journaux légitimistes et cléricaux.

Lydie Wilson n'a pourtant, au départ, rien dans son milieu social qui la destine à être révolutionnaire.

Née à Paris en 1850, elle est la fille aînée d'un commerçant, sa mère ne travaille pas, sa sœur Jeanne a deux ans de moins qu'elle, son frère Georges cinq. Ses parents, amateurs d'art, développent leurs goûts pour la peinture et la musique. Elle a été envoyée pour parfaire sa formation en pension en Angleterre . On peut en fait penser qu'elle a eu une éducation typique de la bourgeoisie de son temps, entre sa mère, des préceptrices et le pensionnat. Elle fréquente en voisine le salon littéraire de la Générale de Ricard. L'été la famille qui est passée du plus vieux quartier

2. Traduction de son pseudonyme Na Dulciorella RBM

de Paris à un immeuble Haussmannien se retrouve à la campagne au sud-œust de Paris où elle possède une résidence à Authouillet. Il semble que la famille Ricard aille également en villégiature dans ces mêmes lieux (Noblet 2003).
Lydie Wilson n'est donc pas occitanophone de naissance, elle choisit, en conscience, en arrivant dans la région de Montpellier d'apprendre l'occitan de la même façon qu'elle a appris l'anglais en Angleterre. La langue, malgré l'Édit de Villers- Cotterêts[3] non remis en cause par la Révolution, est toujours parlée par le peuple, appelée patois, c'est à dire ravalée au rang de parler grossier, elle est truffée de francismes. Lydie aurait pu ne pas embrasser en ce domaine le choix de son mari. Mais ce choix est avant tout littéraire, et elle a un goût de l'art qui la pousse vers la poésie, celle des troubadours ne peut manquer de l'attirer. C'est donc paradoxalement au moment où nombre d'artiste méridionaux bilingues et occitanophones de naissance (parce que bien souvent confiés avant leurs cinq ans à des nourrices du peuple), hommes et femmes, abandonnent leur langue première[4] pour le français et chercher la reconnaissance de Paris que Louis-Xavier de Ricard et Lydie Wilson font le chemin inverse. Son apprentissage s'effectue dans un environnement de renaissance de la langue écrite, c'est à dire en l'absence de méthode, de grammaire, de dictionnaire. Ce temps est celui de la reformation de la langue écrite ce qui induit des débats de philologues à Montpellier, centre en ces années d'une vie intellectuelle intense autour de la *Revue des Langues Romanes*, mais aussi à Paris. L'écriture de la langue n'est pas arrêtée d'où des graphies différentes dans l'espace occitan[5] mais aussi diachroniquement pour une même personne. Cette bataille graphique peut prendre des dimensions politiques. Le couple et Fourès ne s'enferment pas pour autant sur un territoire, mais ils deviennent des passeurs entre le Midi et Paris, Paris et le Midi, le Midi et l'Europe en particulier latine. Pour eux il n'y a pas de hiérarchie entre les langues, elles ont toutes droit de cité, et sont toutes capables de création à vocation universelle à partir de la langue parlée d'un territoire, d'un dialecte. Louis-Xavier de Ricard, polyglotte, qui s'intéresse aux civilisations d'extrême-orient, partira par deux fois, après le décès de Lydie, au delà des mers, en Amérique du Sud et à Java, tout en continuant à s'intéresser au Félibrige et à l'occitan.
Poétesse reconnue de son vivant en domaine occitan, Lydie Wilson de Ricard figure parmi les trois femmes éditées à Montpellier dans la *Revue des Langues Romanes* à ses débuts. En français elle est présente dans *La Cigale de Paris* chez Fischbacher

3. Cet édit de François I^e^ réorganise la Justice dans tout le royaume de France stipulant que les actes administratifs se feront dorénavant « en nul autre langage que le vulgaire français », il signe ainsi la fin programmée de l'écrit occitan.

4. Expression selon moi, plus juste que langue maternelle qui se réfère à la « nature » et non à la culture, or la langue transmise à un enfant par sa mère et (ou) son père peut être celle de la mère, du père, ou celle du lieu où ils vivent, ce qui semble le cas ici

5. Cet espace occupe tout le sud de la France, excepté le Pays Basque et la Catalogne du Nord, elle est limitée au nord par un arc qui englobe le sud d'Angoulême, la Gascogne, le Limousin, l'Auvergne, Valence et le Vivaro-Alpin et au delà des frontières italiennes les vallées occitanes de ce pays, en Espagne le Val D'Aran

(1880), l'édition posthume de ses œuvres se fera chez Lemerre, l'éditeur des poètes du Parnasse Contemporain, en 1891. Elle est également présente dans le tome 2 des *Muses Françaises* d'Alphonse Séché, et aujourd'hui encore nommée dans les *Femmes poètes du XIX^e^siècle* de Christine Planté (1998) et sur le site du XIXe siècle de l'Université de Toronto.
Le Félibrige auquel elle adhère est le félibrige républicain, fondé par son mari, Louis-Xavier de Ricard, elle-même et Auguste Fourès à Montpellier. Cette création est possible à l'occasion du changement des statuts de l'association en 1876 et de l'élargissement hors de Provence de celui-ci. Le Félibrige a été crée en 1854, symboliquement le jour de la Santo Estello au château de Font-Ségugne par sept fondateurs, uniquement des hommes (Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan et Paul Giéra.) Il a plutôt la réputation d'être blanc, c'est à dire royaliste et catholique, voire de sentir au travers de Charles Maurras l'Action française, le nationalisme et la collaboration . Le Félibrige est certainement, on va le voir, plus complexe que cette approche. Signalons, par exemple, que c'est le félibre, député, Clovis Hugues, condamné à la prison pour sa participation à la Commune de Marseille, qui en 1901 déposera à l'assemblée nationale la pétition en faveur du droit de vote des filles majeures, des veuves et divorcées que les associations féministes avaient faite signer à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris en 1900. Notre recherche se situe avant cette période, avant même celle appelée de la « déclaration fédéraliste » qui verra la signature de Ricard et celles d'autres personnages venus de l'extrême gauche à côté de celle de Maurras en 1892.
Les buts du Félibrige sont définis dans l'article 1e des statuts [6] de 1876 ainsi :

> « grouper et encourager tous ceux qui par leurs œuvres, sauvent la langue des pays d'oc, ainsi que les savants et les artistes qui étudient et travaillent dans l'intérêt de ces pays »

Rien n'empêche donc les républicains d'y adhérer, c'est ce qu'ils font, regroupant leurs écrits dans l'Almanach qui verra le jour l'année suivante sous le titre *La Lauseto*.
Cette création est née de la rencontre d'abord épistolaire de Louis-Xavier de Ricard et du poète audois Auguste Fourès qui choisit alors d'écrire en langue d'oc, après des premières publications en français dont un recueil salué par Victor Hugo [7] .

Quelles différences entre les félibres républicains et leurs confrères d'Avignon et de Maillane ? Excepté la défense de la langue qui les unit ce ne sont pas des différences mais des désaccords très importants qui les séparent comme l'a montré J-M Carbasse en publiant les lettres adressées par Louis-Xavier de Ricard au

6. Voir à ce propos Ripert 1948, Jouveau 1971, Armengaud André et Robert Lafont (direct) *Histoire d'Occitanie, France, Hachette 1979, 949 pages*, Calamel et Javel 2002 ; les différents articles de Ph Martel donnés dans la bibliographie

7. Le billet de celui-ci est présent dans l'épistolaire de Fourès au Collège d'Occitanie, celui-là même qui recèle les premières lettres de Lydie

« Maître de Maillane »(1977.) La correspondance de Mistral et Balaguer que nous avons consultée apportera des éléments supplémentaires sur ce point (Balanza y Perez 1982). Pourtant Louis-Xavier de Ricard et Auguste Fourès sont bien membres de l'association de Mistral, tout comme les autres républicains languedociens ou provençaux. Tout comme Lydie Wilson de Ricard qui, alors que les femmes ne représentent que 1 à 2% des « manteneiris »(membres), est inscrite sur le « Cartabèu », registre officiel, du Félibrige tout comme sa consœur du Gard Léontine Goirand.

Il n'y a pas seulement des idées républicaines et athées d'une part et catholiques et légitimistes ou aspirant à un régime politique de tranquillité quel qu'il soit après la grande peur de(s) Commune(s) de l'autre, mais des conceptions différentes de la défense et de l'ancrage de la langue.

Pour les félibres de la première heure, le renouveau de la langue ne peut se faire, après le succès à Paris de *Mirèio* en 1859 avec sa préface de Lamartine, qu'autour des œuvres de Mistral et de sa graphie inspirée par Roumanille et de la Provence traditionnelle, avec également *L'Armana Prouvençau* (Almanach provençal) réalisé par le même Mistral sous des pseudonymes.

De l'autre côté du Rhône c'est par un retour aux sources, à l'étude des troubadours du XIIe siècle et à celle de l'écrasement de la société occitane par les « Barons du Nord » sous prétexte d'hérésie cathare, à l'étude de la Croisade des Albigeois (1209-1271) -ce qui les rapproche du protestantisme- que la langue et la culture méridionales peuvent retrouver leur dignité. Ce qui n'empêche pas les seconds et en particulier Louis-Xavier de Ricard d'avoir une admiration sans borne pour le poète Mistral.

De quand date cet amour de Ricard pour Mistral et la langue du Midi, c'est un point capital à élucider ; nous nous y attacherons par la lecture systématique de ses premiers livres et des premières revues qu'il dirige et auxquelles il participe, ainsi qu'en retournant au texte complet de Verlaine. En effet les chercheurs ont attesté jusqu'ici de l'attrait de Louis-Xavier de Ricard pour la langue du Midi uniquement au travers de la préface des mémoires du Général, son père, *Autour des Bonaparte*, texte publié en 1891, donc écrite postérieurement à son arrivée dans le Midi. Ils prennent ainsi le contre-pied d'une citation de Verlaine qui affirme l'avoir connu « assez réfractaire à la littérature du Midi »(Pakeham- Forestier 1967.) Il serait donc venu en quelque sorte se mettre au vert après la Commune.

La personnalité de son mari qui avait dix ans de plus qu'elle et mourut en 1911 aurait tendance a envahir l'espace consacré à Lydie Wilson. C'est en effet un couple qui après son mariage en région parisienne vient s'installer d'abord à Castelnau le Lez, puis au nord de Montpellier. Nous avons donc essayé de limiter l'emprise de Louis-Xavier de Ricard en nous astreignant à répondre uniquement aux questions non résolues qui intéressent nos domaines, l'occitan et le féminisme. Ainsi la question de l'origine de son intérêt pour l'occitan, celle de son intérêt pour les autres langues, celle de son féminisme et des influences sur ses idées politiques autres que celles de Michelet, Quinet, Proudhon entreront dans cette recherche. Même si nous

pensons qu'une étude plus complète et qui traverserait l'ensemble de ses intérêts artistiques et politiques serait la bienvenue. Les études qui ont été consacrées à Louis-Xavier de Ricard sont soit anciennes (Peyronnet 1943, Salvat 1943) soit ne prennent en compte qu'un axe de ses activités créatrices et politiques : Parnasse Contemporain (Pakenham 1967, Mortelette 2005), Commune (Cerf), fédéralisme (Moulain 1990-1991), félibrige et idée latine (Barthe 1962, Lafont 1974, Carbasse 1977, Guiraud 1991.) Un pan entier de sa création, ses romans en français, n'a jusqu'ici pas été étudié.
La poésie et la langue d'Auguste Fourès ont été au centre d'études et de colloques (Salvat 1927, 1974, Tirand 1991, Escola occitana de Quillan 1994), nous nous contenterons de l'apport d'un certain nombre de réponses aux courriers de Lydie, que nous donnons dans la partie documents.Nous y rechercherons, en particulier, les conséquences des rôles attribués aux hommes comme aux femmes par ce système de domination.
Nous voilà donc au Collège d'Occitanie à Toulouse devant ce que Jean-Marie Petit, un des chercheurs pour qui Lydie est une « maitresse femme » appelle un des« véritables trésors du Collège d'Occitania », trente-cinq lettres de sa main. Elles sont en majorité inédites, de rares extraits ont été publiés par Louis-Xavier de Ricard en 1891 et Guiraud en 1991. Elles ont été adressées en 1876 et 1877 au poète Auguste Fourès et sont signées dès la fin de la première année « Na Dulciorella », le nom de félibresse donné par celui-ci devenu, à partir de ce moment, son « parrain. »
La rareté de ce genre de documents ne nous a pas échappé, elle nous les rend dèjà exceptionnelles. Nous étions en présence « d'Elle » comme l'écrit Arlette Farge (1997), et « Elle » s'exprimait directement, et non par une parole rapportée par quelque scribe. Ses lettres attendaient avec leurs fleurs séchées et leur dessin de grillon signé l'Albeta, Jeanne Wilson. Nous devons certainement le soin apporté à leur conservation... à l'amour ! Plus exactement à l'intérêt porté au poète Auguste Fourès, son correspondant, et aux sentiments qu'éprouvaient l'un pour l'autre sa sœur Jeanne et celui-ci : l'histoire de leur amour figure dans ces feuillets.
C'est à l'édition critique de ce trésor que nous allons nous atteler, le complétant par les extraits de lettres dont nous parlions plus haut et qui couvrent une période allant de 1875 à 1879 avec trois destinataires (son mari, sa sœur, sa mère). Nous trouverons là des textes de critique artistique de Lydie. Nous y ajouterons la seule lettre à Mistral possédée par le Musée de Maillane qui a été publiée par Jean-Marie Carbasse (1977) en même temps que la correspondance de Louis-Xavier de Ricard à Mistral. C'est grâce à un dossier de travail constitué par l'Abbé Salvat, le créateur du Collège d'Occitanie, dont les idées étaient plus proches de celles de Mistral et Roumanille que de celles des Ricard et Fourès, que nous avons découvert les extraits de lettres publiés dans le journal *Le Montpellier* (1896-1897), conservé à la Médiathèque Émile Zola à Montpellier.
Pour cette publication nous nous sommes appuyée sur les travaux de Dufief (*Les écritures de l'intime de 1800 à 1914*, Poitiers- Ligugé, 2001) pour l'écriture, sur ceux portant sur l'édition de correspondance d'A1exandre (*Sand-Delacroix, correspon-*

dance, le rendez-vous manqué, Gémenos, 2005), Bonnat et Bossis (*Acte du colloque international les correspondances*, Université de Nantes 1983), Bossis (*L'épistolarité à travers les siècles, geste de communication et/ou d'écriture*, Stuttgart, 1990), Diaz (*L'épistolaire ou la pensée nomade*, Vendôme, 2002), Diaz et Jürgen (*L'épistolaire au féminin, correspondances de femmes, XVIIe au XXe*, Condé sur Noireau, 2006), Parinet (*Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine, XIXe au XXe siècle*, Lonray, 2004.)

Après avoir recherché pour le 1e corpus l'ensemble des lettres manuscrites disponibles, le dossier CQ 17-10 renfermait en effet les manuscrits des lettres de Lydie à Fourès du « 29 mai 1876 au 16 octobre 1877. » La lecture de ces dates aurait pu arrêter nos investigations, mais l'exploration du recueil de lettres réalisé par Fourès de son vivant répertorié CQ 204, nous à permis d'ajouter au dossier une lettre et un billet de décembre 1876.

Nous avons ensuite établi les textes à partir des manuscrits. Nous avons reconstitué une lettre en complétant celle datée du 28 Juin et qui se terminait par *beaux parents* et n'était pas signée par un extrait sans date ni autre signe qui débutait par « généralement gracieux n'est-ce pas. » Contrairement aux indications de Salvat qui faisait de la deuxième partie par l'adjonction sur celle-ci, au crayon, de la mention « Juin 2 » la suite de la lettre 14.1.23, elle-même notée « Juin 1 ». Cela nous semble plus logique dans le développement des idées, de plus la lettre 14.1.23 est terminée : signée et dotée d'un postscriptum.

Les lettres 14.1.30, 14.1.36 n'ont pas de fin et nous ne leur en avons pas trouvé. Nous avons souligné par une police différente et des crochets soit les passages déjà publiés, soit les parties exclues de la publication (lettres 14.1.2 et 14.1.35). Dans les textes même l'inclusion de « [sic] » marque soit une orthographe différente de celle d'aujourd'hui, soit une ponctuation remarquable.

Dater les lettres qui ne l'étaient pas ou corriger une date erronée a ensuite constitué notre travail : 1877 n'étant pas une année bissextile le 29 février devient le 1e mars. Pour la datation nous nous sommes servie pour les lettres qui étaient collées dans l'épistolaire de Fourès, des dates des lettres qui les précédaient et les suivaient, ainsi que de la date d'un poème de Lydie parue dans la Lauseta 77, ce qui nous a permis l'hypothèse du 18 décembre. Nous nous sommes aussi servie des événements qui y étaient commentés, des réponses éventuelles de Fourès, des lettres de Louis-Xavier. Dans chaque cas nous avons donné dans une note de bas de page les éléments appuyant notre hypothèse [8]. Nous avons bien noté que les mois de « 7 bre et 8 bre » étaient ceux de septembre et octobre. Nous avons établi 146 gloses. Elles concernent :

- des signes graphiques non reproductibles tels quels dans cette édition.
- des indications techniques sur l'édition elle-même.
- soixante noms propres, les personnalités seront à la base du chapitre sur le réseau d'inter-connaissances des Ricard.
- seize noms communs obsolètes ou étrangers (endêver, brimborion, expec-

8. Ainsi pour les lettres 14.1.11 ; 14.1.12 ; 14.1.14, 14.1.18 et 14.1.23

tons...).
- vingt-deux œuvres littéraires et artistiques.
- trois mots occitans avec leur traduction (ce chiffre s'explique par le fait que la place de l'occitan dans les lettres constitue un important chapitre de cette étude.)
- neuf événements à caractère historique.
- Enfin des hypothèses ou des explications sur un passage obscur de la lettre. [9]

Dans la lettre de Castelnau du 22 Juin 1876, nous trouvons à propos des femmes une citation de Lydie « Ces femmes aux yeux ronds qui haïssent l'Aurore », nous n'avons pu avec exactitude en déterminer la provenance, nous formulons donc l'hypothèse d'une allusion au poème « Les Yeux » de Sully- Prudhomme. Mais l'on remarquera que ce thème est très prisé en cette période. Autre hypothèse concernant un poème dans la lettre sans date de mars 1877 : il nous a semblé que le poème de déclaration d'amour de Louis-Xavier à Lydie, que celle-ci appelle « Étoile du matin », pouvait-être le poème de Verlaine « Avant que tu t'en ailles. » Louis-Xavier ne lui faisait-il pas la cour avec des traductions de Dante ? Mais cela n'est qu'une hypothèse, les poèmes de Louis-Xavier, mis à part ceux des recueils du *Parnasse Contemporain*, sont presque aussi rares que les lettres de Lydie. C'est l'échange de cahiers de traduction de Dante avec Auguste Fourès qui étaye, de façon ce coup-ci beaucoup plus crédible, notre explication du qualificatif de « L'Africain » (lettre du 6 avril) dont Lydie gratifie Fourès. Enfin dans la dernière lettre nous supposons que le manuscrit de Louis Xavier dont parle Lydie et que son mari s'est décidé à coucher sur le papier pour l'éditeur montpelliérain Poujol, pourrait être *Les Bralhasses* annoncées dans le n°= 1 de *L'Alliance latine.*

Nous avons ensuite reproduit la lettre à Mistral, confirmant la datation de Carbasse. Enfin nous donnons les extraits de lettres parues dans le *Montpellier* en 1896. On remarquera que notre choix n'a rien de chronologique, en effet nous avons placé en premier dans notre édition le corpus le plus important et comportant des lettres soit complètes, soit reconstituée, soit ayant une longueur conséquente. La lettre à Mistral étant elle aussi complète nous l'avons placée avant le troisième corpus, constitué, lui, de l'édition de lettres dont on nous n'avons pas les manuscrits.

Nous allons dans un second temps relier les œuvres de Lydie de Ricard, poésies françaises et occitanes, traductions de l'occitan ancien, de l'anglais et du scots aux lettres recueillies. De son séjour en Angleterre elle est revenue maitrisant parfaitement l'anglais, étendant son amour de la poésie à Robert Burns et Percy Shelley. Leurs influences ne seront qu'évoquées ici, nous laissons à d'autres dont la littérature est le domaine le soin d'étudier la poétique de Lydie de Ricard, en français et en occitan et les influences des poètes de Dante à Shelley [10]. Nous remarquerons

9. Ceci concerne les lettres : 14.1.3,.10,11,15 et 28

10. La femme de Shelley, Mary, était la fille de Mary Wollstonecraft auteure de *La défense des droits de la femme*(1792)qui « anticipait les principaux arguments des féministes »Mary

cependant le choix des traductions de Lydie, publiées dans *La Lauseta* et *L'Alliance Latine*. Elle y affirme son exigence esthétique avec l'ode « À l'Alouette » celle-ci d'après Elrodt « atteint les sommets d'une joie inhumaine en sa pureté aigüe »(Elrodt in Shelley 2006 : 29.) Son engagement politique et didactique explique le choix des *Cenci* qui selon cet auteur ont été écrits dans le même temps que le *Prométhée délivré* par Shelley « Soucieux d'atteindre un public plus vaste » avec une « autre mise en accusation d'un pouvoir tyrannique, mais sans portée cosmique ou métaphysique. » Ce drame historique « dénonce un « pouvoir paternel » poussé jusqu'au viol avec la connivence du pouvoir papal, autre figure du père. » Quand à *L'Ode aux défenseurs de la Liberté*, elle salue la révolution espagnole (1808) contre les armées de Napoléon, le « Dos de Mayo » de Goya. Il y a donc une grande communion de pensée entre les Ricard et Shelley.
Si Burns ne supportait ni l'injustice ni la tyrannie, c'est à notre avis, sa langue même, le Scots (Crapoulet introduction à Burns 1994) qui a influencé le plus Lydie Wilson. Les dialectes écossais ne sont-ils pas pour elle, de par ses origines, ce que les dialectes d'oc sont à son mari ?
Ces lettres sont en effet majoritairement en français, mais elles témoignent de l'apprentissage de la langue du Midi par Lydie de Ricard, et ce témoignage est inestimable dans un domaine où l'écriture des femmes est quasi constamment remise en cause, y compris celle des Troubairitz. Jacques Roubaud, par ailleurs auteur d'une étude très pointue des différents genres et de la poétique troubadouresque dans *La fleur inverse : essai sur l'art formel des troubadours* (Paris, Ramsay 1986, 351 pages), répondait à cette négation de l'écriture des femmes :

> « personne, n'a encore à ma connaissance soutenu la position inverse, aussi vraisemblable, à savoir que les troubadours étaient des femmes. »(Roubaud 1980 : 303)

Notre démarche dans le cadre de cette thèse comme dans celui de nos mémoires de Master s'appuie sur les travaux des chercheuses et chercheurs qui ont redonné aux femmes une place dans l'Histoire et l'histoire littéraire, questionnant celles-ci du point de vue de la domination homme/femme. [11]
La hiérarchie diglossique français/occitan, n'efface en effet pas cette première domination. On pourra même se poser la question de son renforcement tout autant par une analyse uniquement centrée sur la minorisation de la langue que par le recours très répandu aux traditions par le félibrige majoritaire et sa constitution même en une communauté hiérarchisée, renforcement qui pourrait bien toucher l'occitanisme dans son ensemble. En effet comme l'écrit Pierre Bourdieu :

Shelley créa à l'âge de 20 ans « un des plus grands mythes du monde moderne, Frankenstein (voir Adler Laure et Bollmann Stéfan, *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Flammarion 2006 : 51)

11. Cosnier (2001), Dauphin (2000), Didier (1999), Duby et Perrot (2002), Fine et Leduc (1998), Gemis (2008), Houbre (1997), Mayeur (1979), Perrot (2008), Planté (1989, 1998, 1999), Riot-Sarcey (2002), Shon et Thélamon (1998)

> « La force de l'ordre masculin se voit au fait qu'il se passe de justification : la vision androcentrique s'impose comme neutre et n'a pas besoin de s'énoncer dans des discours visant à le légitimer. » (*La domination masculine*, Seuil 1998 : 15)

Nous nous préoccuperons de voir les entraves que peut dresser une vision androcentrique à l'approfondissement d'une recherche littéraire dans le domaine occitan qui est le nôtre.
Dans celui-ci la question des femmes est posée assez largement en ce qui concerne le Moyen-âge [12]
Pour le XIXe siècle, Daniel Fabre et Jacques Lacroix ont consacré deux chapitres de *La vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIXe siècle* [13] : « Ages et sexes » et « Maison, famille, couple » tout en tenant compte de cette division sexuée dans le reste de leur ouvrage notamment en matière de fréquentation scolaire où :

> « l'inégalité sexuelle est encore plus flagrante » [que la régionale.]

Dans ce domaine paysan il est dommage que l'ouvrage consacré par Laura L. Frader aux « ouvriers viticoles de Coursan (1850-1914) » et qui traite de grèves de femmes n'ait jamais été traduit en français [14]
Nous ne sommes pas là dans le domaine de la littérature, domaine qui nous intéresse avec Lydie Wilson de Ricard.
A notre connaissance, seules deux chercheuses ont mis en lumière avec une démarche analogue à la nôtre, des écrivaines félibresses du XIXe siècle.

Claire Frédéric a présenté Lazarine Nègre (1848-1899) sous le titre *Une femme émancipée au XIXe siècle : Lazarine de Manosque*

Catherine Parayre en 2004 a publié *La mort au féminin : Philadelphe de Gerde, Calelhon, Clar de Luna et Farfantello racontent.* Il s'agit des félibresses Claude Duclos- Riquier (1871-1952), Julienne Fraysse-Séguret (1891-1981), Jeanne Barthès (1898-1972) et Henriette Dibon (1902-1989.) Tout en analysant méthodiquement les discours des Félibres sur les femmes, Catherine Parayre cherche à partir des textes de ces félibresses sur la mort de la langue, un des thèmes favoris de la littérature occitane, et sur la mort tout court à dessiner « l'armature d'une pensée. »La

12. Linda M Paterson dans *Le monde des troubadours, la société médiévale occitane 1100 à 1300* (Édition anglaise Cambridge University Press, 1993, 1995 ; Édition française, Montpellier Presses du Languedoc 1999, 358 pages) ; Anne Brenon : *Les femmes Cathares*, (Paris Perrin 1992) et Gwendoline Hanke : Thèse de doctorat octobre 2005 Université de Poitiers sous la direction de Martin Aurell, *Les femmes nobles languedociennes à l'époque du catharisme* parue aux éditions La Louve, Mercuès 2006 sous le titre *Femmes en Languedoc, la vie quotidienne des femmes de la noblesse occitane au XIIIe siècle, entre catholicisme et catharisme* se sont plus particulièrement penchées sur la religion.

13. Hachette, Poitiers/Ligugé 1978, 478 pages

14. Thèse de doctorat, université de Rochester New-York 1978, *The working class in the wine industriy of Lower Languedoc : Coursan (1850- 1914)*

pensée politique de ces femmes, que l'auteure minimise, se situe à l'extrême-droite. Philadelphe de Gerde est pétainiste déclarée comme Farfantello et Calelhon. Jeanne Barthès sera la première Majorale du Félibrige, nommée en 1941 en même temps que Charles Maurras, le Félibrige se plaçant du côté de la « politique de terroir » du maréchal.
Une nouvelle recherche sur le site du Catalogue Collectif de France de la BNF, du temps de l'écriture de cette introduction, nous montre qu'en domaine occitan nous n'avons pas beaucoup avancé dans cette démarche. Une excursion dans les domaines breton et catalan, confirme la timidité d'intérêt des spécialistes des langues de France pour ce thème.
Cependant en domaine occitan vient de paraître une édition de *La correspondance [croisée] de Louisa Paulin- Antonin Perbosc (1937-1944)* (Laffranque, Sengès 2007) qui pourrait être le support d'une étude similaire.
Notre sujet est donc relativement nouveau, tant par sa méthode que par la personnalité concernée. Cependant des études sur *Femmes écrivains à la croisée des langues, 1700-2000*[15] ; *Traduire le genre : femmes en traduction*[16] et *Femmes et Langues : numéro spécial en hommage à Anne-Marie Houdebine-Gravaud*[17] montrent son actualité.

La vie et l'œuvre de Lydie Wilson de Ricard n'ont en fait jamais été le sujet d'une étude, elles ont seulement été abordées dans la préface d'*Aux bords du Lez* et les articles de présentation qui ont suivi sa parution ainsi que dans un article, toujours de son mari paru en 1896 et précédant la publication des lettres dans le *Montpellier*. Pour elle, plus que tout autre, la formule d'Arlette Farge, consistant à dire que pour trouver les femmes il faut les chercher, est on ne peut plus justifiée. Venue dans le Midi, elle est loin du soleil : elle est loin des centres de décision de Paris. *Le Tour de France* en 1844 de Flora Tritan, auteure dont le livre ne fut publié qu'un siècle après son écriture, est une source précieuse de renseignements sur les femmes et le Midi, mais elle nous apprend également comment celui-ci et sa langue sont alors vus de Paris :

> « -Tous parlent un espèce de patois abominable.- mais c'est l'expression de ces figures ! Jamais je n'en ai vu d'aussi bêtes, d'aussi laides ! [...]
> - Quand je vois le peuple dans cet excès d'abrutissement il me prend des accès de rage ! - Pourtant ! Dieux [sic] le permet. »

Lydie est donc loin de Paris, elle fait partie du Félibrige, association marginale dans la société française, appréciée peut-être par les amateurs de courses camarguaises et pour son folklore, et dans cette association déjà en marge, elle fait partie non du Félibrige officiel, celui des puissants, mais du Félibrige républicain, marginal dans le Félibrige même. A cette accumulation de handicaps, qui touche également son mari, elle ajoute le fait d'être la femme d'un félibre en vue. Une femme, félibresse

15. Fidécaro, Partzsch, van Dijk et alii, Genève, Paris, Italie 2009, 315 p
16. Sous la direction de Sardin, Paris Presses Sorbonne Nouvelle, 2009, 276 p
17. Paris Université Descartes, 2008, 241 p

elle-même. Elles sont très peu alors dans le Félibrige et la société hiérarchisée sur laquelle plane la figure patriarcale de Frédéric Mistral leur assigne le rôle de la transmission de la langue dans la famille, et celui de faire joli dans les assemblées, ce qui, on le sait, est le rôle « normal » des femmes. Retrouver ses lettres était inespéré.
Ajoutons que, comme en français, les anthologies généralistes réalisées ou non par des hommes, ne comportent que très peu de noms et d'œuvres de femmes. [18]
Précisons que cette première partie de notre thèse est un élément de l'appareil critique de l'édition. Elle a pour but d'éclairer cette dernière par l'étude des thèmes qui apparaissent dans les lettres, par la confrontation de ceux-ci avec les travaux antérieurs que nous avons cités. D'autre part elle nous permettra d'apporter des éléments biographiques fiables pour Lydie de Ricard. Nous avons choisi, comme nous l'avions fait dans nos travaux de Master 2, pour Léontine Goirand, ce qui nous avait réservé des surprises, d'appuyer cette partie sur les actes d'état- civil [19]. C'est ainsi que nous sommes allée chercher aux Archives de la ville de Paris, les actes de naissance de Lydie Wilson, de sa sœur et de son frère, l'acte de décès de Lydie, mais surtout leurs extraits de baptême catholique à St Germain l'Auxerrois. Nous avons poursuivi cette quête en nous rendant aux Archives des Yvelines et de l'ancienne Seine-et-Oise à Montigny-le-Bretonneux. Là, nous avons réussi à déterminer le lieu du mariage de Lydie Wilson et Louis-Xavier de Ricard pour lequel nous avions comme seule indication, celle que nous donnait la présentation des extraits de lettres de Lydie par Louis-Xavier de Ricard dans *Le Montpellier* du 13 septembre 1876 :

> « Par une coïncidence curieuse à noter au passage, nous nous mariâmes dans un petit village, près de Montfort-l'Amaury, et non loin des collines de Villepreux où l'homme que nous détestions ensemble et que nous avons tant de fois maudit avec Auguste Faure [en réalité Fourès], Simon de Montfort assembla ses bandes de croisés pour descendre au pillage du Midi. »

Nous avons trouvé l'acte de mariage qui nous a révélé le nom du notaire parisien chez qui avait été passé le contrat de mariage entre les futurs époux. Tout en

18. Pour notre Master 1, nous avions relevé dans les recueils collectifs précurseurs du Félibrige : *Li Provençali* : 1 femme, *Lo Roumavagi* : 2 ; dans *L'Anthologie du Félibrige Provençal* de Julian et Fontan : 4 dans le premier tome (1850-1920) dont Mme Roumanille qui est présentée dans le cadre du chapitre consacré à son mari ! Ce qui signe bien à la fois la mentalité d'une certaine partie du Félibrige et celle de Roumanille en particulier, le tome 2 en contient une, Bremonde de Tarascon dont les auteurs écrivent : « Il était réservé a la seconde génération du Félibrige de fournir à la Renaissance provençale une poétesse digne des grands félibres de la première heure. » Que penser des quatre premières ? Les anthologies plus récentes n'accordent pas plus de place aux femmes : Giovanni (2005) : 2 femmes, Lafon Andrée-Paule (1962) : 2 ; Rouanet (Marie) 1970 : 3...

19. Nous donnons dans les « Sources Biographiques »la liste des actes que nous nous sommes procurés.

cherchant à nous procurer ce contrat, nous tenions à enquêter sur une éventuelle cérémonie religieuse. Nous nous sommes adressée à la paroisse d'Autouillet, commune où avait été célébrée l'union, puis à l'évêché de Versailles. En ce qui concerne l'acte notarié qui nous semblait de première importance, nous avons dû batailler longtemps pour le situer, les Archives Nationales ayant eu ensuite la gentillesse de nous l'adresser alors qu'il avait été reçu dans leurs services, seulement quelques mois auparavant à l'occasion du déménagement dans Paris des successeurs de Maître Pérard. Notre opiniâtreté et l'utilisation sur Internet de la base *etanot*, état des notaires de Paris, ainsi que l'efficacité des services du Minutier central des notaires de Paris, nous ont permis de consulter cet élément qui s'est révélé précieux.
Nous nous sommes donc attachée à apporter un maximun d'éléments nouveaux, infirmant ou confirmant les écrits de Louis-Xavier de Ricard . Pour cela, nous avons consulté toutes les parutions du Félibrige rouge du vivant de Lydie Wilson de Ricard, et un très grand nombre de revues, articles et journaux afin de recouper leurs éléments. Dans cette quête notons également les possibilités offertes par la numérisation sur le site de Gallica Bnf : sans ces moyens, notre thèse ne serait pas ce qu'elle est. Nous avons également dû nous rendre à Paris où est conservé, à la Médiathèque Marguerite Durand, un des rares exemplaires des *Muses Françaises* d'Alphonse Séché. La Bibliothèque de Ste Geneviève y recèle sur microfilms la *Revue du progrès*, objet du procès et de la condamnation de Louis-Xavier de Ricard. Le Cedias[20] était le seul à nous proposer la lecture du mémoire de Stéphane Moulain sur Louis-Xavier de Ricard fédéraliste. Nous avons profité de la proximité entre la Bibliothèque Ste Geneviève et les Archives de la Préfecture de Police de Paris pour consulter rapidement celles concernant les exilés en Suisse suite à la Commune, mais ceci sans approfondir.

Avant l'édition elle-même, et pour l'éclairer, il nous est apparu important au regard de l'effacement de Lydie, de commencer par re-connaître cette « Femme inconnue », et donc par faire un travail de relevé le plus exhaustif possible de ses œuvres sur les différents supports où elles ont paru. Ce qui nous a permis également de relever, les présentations et les critiques auxquelles elles ont donné lieu. Faire le point sur les correspondances en milieu occitan semblait couler de source, avant de décrire manuscrits et éditions que nous avions trouvés et d'étudier l'orthographe française de l'épistolière. Après une attention particulière au corpus que nous avons appelé « Dossier Salvat », les trois autres chapitres constituent l'étude de l'environnement qui traverse cette correspondance : Castelnau et Montpellier à l'époque, les paysages chers à Lydie, l'effervescence littéraire montpelliéraine (et parisienne) autour de la langue du Midi avec les quatre sociétés impliquées : La Société des Langues romanes, le Félibrige, La Lauseto et la Cigale, leurs relations et le moment important pour elles et pour Lydie : les Fêtes latines de 1878. Il nous a semblé alors judicieux de traiter de l'occitan dans les lettres immédiatement après, ce thème concernant à la fois l'apprentissage de la langue par Lydie au travers de la création et l'écriture même des lettres, la langue. Les thèmes développés et qui

20. CEDIAS-Musée social 5, rue Las Cases, 75007 Paris

concernent plus largement les Félibres rouges de la Lauseto et sa famille, le mariage, la tuberculose, la politique et le réseau d'inter-connaissances, prenant place après la présentation des quatre acteurs de cette correspondance. Cette dernière aurait pu, plus traditionnellement, inaugurer cette partie, nous avons préféré en faire le cœur et le pivot de cette recherche.

Chapitre 2

À la rencontre de Lydie de Ricard

Lydie de Ricard est aujourd'hui quasiment une inconnue. Sa mort prématurée, à l'âge de 30 ans, y est certainement pour beaucoup de même que son sexe. Pour trouver les femmes dans l'histoire avec un H, tout comme dans l'histoire littéraire, il est en effet indispensable de les chercher, de les retrouver « comme on recueille une espèce perdue, une flore inconnue » puis de

> « rendre visible la femme, là où l'histoire omettait de la voir,[cela] oblige à un corollaire : travailler sur la relation entre les sexes, faire de cette relation un objet d'histoire. » (Farge 1997 : 44)

Nous avons trouvé Lydie Wilson parmi les félibresses du XIXe siècle [1] grâce à sa présence aux côtés d'Auguste Fourès et de Louis-Xavier de Ricard, son mari, dans, ce que l'on appelle, le Félibrige rouge.

Nous avons placé nos pas dans ceux de cette parisienne, d'origines écossaise et flamande, qui s'installe à Castelnau-le-Lez puis au plan des Quatre Seigneurs à Montpellier et écrit en français et en languedocien.

2.0.1 Une des trois femmes des débuts de la *Revue des Langues Romanes*

En octobre 1877, le numéro 32 de la *Revue des Langues Romanes* publie le poème « La Figueira » en « Languedocien environs de Montpellier », signé Lydie de Ricard. Sur le modèle des *cançons* de troubadours avec un envoi à « Mademoiselle Léontine Goirand », une troubaïritz [2] qui publie déjà dans la revue, cette œuvre est la première publication dans la *RLR* de Lydie Wilson, épouse de Louis-Xavier de Ricard. Son mari avec l'appui d'Auguste Fourès et de Charles de Tourtoulon [3] avait réussi, non sans mal, à la persuader de le faire.

1. Mémoire de Master 2, Rose Blin-Mioch, 2006
2. Féminin de troubadour
3. Les personnes citées dans les lettres feront l'objet d'un chapitre de cette étude

Sa signature se trouvait alors aux côtés de celles de Fourès, Mir, Bonaparte-Wyse, Langlade, Aubanel, Arnavielle, Azaïs, dans une revue où publie également Mistral .

Cette même année 1877, elle fera paraître *La Figueira* sous forme d'une plaquette chez l'éditeur Montpelliérain Coulet.
Elle publiera à nouveau dans le 2e numéro de la *RLR* 1878, « Lou bords dau Lez », toujours sous le nom de Lidia de Ricard puis dans le dernier numéro de l'année, le sonnet « A la mar latina ».

La troisième femme figurant dans la *RLR* est Rose-Anaïs Gras, Mme Roumanille, pour des traductions de Pétrarque.

Entre temps Jeanne Wilson, la sœur de Lydie, était morte de la phtisie à Montpellier en novembre 1877. Elle avait fait son entrée avant elle dans la *RLR* avec le poème que lui avait dédié Maurice Faure dans le 4e numéro de 1876, et avec « L'Albeto » de Fourès dans le premier numéro de 1877 .

2.0.2 Dans *La Lauseta* : Na Dulciorella et Lidia Colonia

Fin 1876 paraît le premier almanach des Félibres rouges pour 1877 *La Lauseta.* Nous y retrouvons Lydie de Ricard mais sous les pseudonymes de Na Dulciorella - signature de ses lettres à Auguste Fourès - et Lidia Colonia, ce seul pseudonyme paraîtra dans la *Lauseta* pour 1879.(voir 19.1.3 et 19.1.1)
Dans l'almanach *La Lauseta*, comme dans l'*Armana Cevenol* d'Arnavielle, son nom ou son pseudonyme côtoie ceux des plus grands félibres et auteurs ou savants français et de langue romane, de ce temps [4] .

Dans l'*Armana de Langadò publica per l'Escolo das Felibres gardounencs d'Alès* pour 1877 [5] paraît le texte « Las acourdalhas de Viviana e de Merlin [6] ».

2.0.3 *La Cigale* de Paris de 1880

La Cigale (Fischbacher, Paris, 1880) reprend deux textes en occitan de « Mme Louis-Xavier de Ricard » : « A la mar latina » et « Lous bords dau Lez [7] ». Dans ce livre d'or figure également son « Lez », écrit en français en décembre 1876 pour les étrennes de sa mère. Là aussi elle côtoie outre Léontine Goirand, la seule félibresse présente en occitan, les plus grands [8] .

4. Charles de Tourtoulon, Thiaudière, Bourrelly, Renouvier, Peyrat, Pi y Margall, Fourès, Bartrina, Félix Gras, Patuzzi, Maurice Faure, Grousset-Bellor, Bacqueira, Troubat, Balaguer, Pompeyo Gener, Pouvillon, Rémy Marcellin, Enseñat et bien sûr son mari Louis-Xavier de Ricard

5. Almanach du Languedoc publié par l'école gardonenque d'Alès

6. Les accordailles de Viviane et Merlin

7. « A la mer latine » et « Les bords du Lez »

8. Félix Gras, Achille Mir, Auguste Fourès, Théodore Aubanel, Maurice Faure, Alphonse Roque-Ferrier, Mistral, Anselme Mathieu, Louis Roumieux, Louis-Xavier de Ricard

Parmi les prosateurs français, au nombre de 22, figurent avec Lydie deux autres femmes, Mme Durand Gréville et Mme Louis Figuier, la dernière est de Montpellier. Notons que « Promeneuse » avait déjà été publiée à Paris dans *La Vie Littéraire* de Collignon, le 3 Février 1877.
Remarquons qu'elle « porte » dans ce recueil le prénom et le nom de son mari, aurait-elle cédé à Baudouin, ou les éditeurs ont-ils corrigé pour elle son pseudonyme de Dulciorella, sous lequel elle voulait paraître ? (voir la lettre du 18 janvier 1877)

2.0.4 Traductrice dans *L'Alliance Latine*

Les Félibres rouges lancent ensuite une revue *l'Alliance Latine*. Deux numéros seulement vont paraître, datés de Juin puis Septembre-Novembre 1878, avec dans chacun d'entre-eux un extrait d'une traduction des « Cenci » de Shelley, signé de Lidia Colonia. Elle est absente des anthologies poétiques, suppléments de la revue. [9]

2.1 Réception des œuvres du vivant de Lydie de Ricard.

Le fait que ses œuvres aient pris place dans les Revues, celles des Félibres rouges, mais d'abord *La RLR* et *La Cigale*, atteste de la réception favorable de sa poésie de son vivant. Deux périodes nous permettent de le confirmer, les Fêtes Latines de Montpellier en Mai 1878 et malheureusement le moment de sa mort, avec les nécrologies.

2.1.1 « A la mar latina » sonnet primé de « la délicate écrivaine »

En 1878, lors des Fêtes Latines de Montpellier, elle participe au concours de sonnets organisé par la Société pour l'étude des langues romanes et obtient un deuxième prix, le premier étant anonyme, auquel s'ajoute, par l'Académie du Sonnet d'Aix, une médaille d'or pour son poème « A la Mar Latina » ce qui lui vaudra le qualificatif de « delicada escritora [10] » de la part de la *Gaseta de Barcelona* :

9. Nous donnons en annexe le récapitulatif de la parution des œuvres de Lydie de Ricard de son vivant (voir 19.2)
10. Traduction : délicate écrivaine

« A la mar latina »

O bressaira de lum amai d'allegretat !
Tas ersas, couma d'iols linsas e sounjarelas
qu'enfloura toun pantai d'illas lugrejarèlas,
autant qu'un cel preclar alargoun la clartat.

Cada clartat que fai, de cada ime atindat,
Un clar meravilhous miralhaire d'estèlas
e regat per vesiouns, emb' de majicas vèlas,
Que van questant per tout e Sapiencia e Bèutat,

Car, s'emerga de tus l'Afroudita daurada,
A Minerva-Athènè toun siau blous tant agarada
Qu'en subre-amor de tus lou garda en soun esgard :

Antau, couma de Dieus roundant una urna antica,
Veiras tous fils Latins, coupa serana, ô Mar !
T'abrassà d'una volta estrecha e pacefica ![11]

11. Traduction parue dans *Aux bords du Lez* : O berceuse de lumière et d'allégresse,/ tes vagues profondes et songeuses comme des yeux,/ - que ton rêve fleurit d'îles étincelantes, / autant que le ciel splendide répandent la clarté.
Candide clarté, qui fait de chaque esprit, rendu translucide,/ - un lac merveilleux où se mirent les étoiles ; / - un lac sillonné de visions aux voiles magiques,/- qui vont cherchant partout et Sagesse et Beauté.
Car si elle émerge de toi, l'Aphrodite dorée,/- ton calme plait tant à Minerve-Athénée/ Que par suprême amour de toi, / elle le garde dans son regard.
Aussi, comme des dieux qui entourent une urne antique, / - verras-tu tes fils latins, coupe sereine, ô mer !/ - t'embrasser d'une ronde étroite et pacifique.

Le palmarès dans la presse

Le palmarès paraît dans la presse montpelliéraine et française, ainsi dans *L'Union Nationale* du 27 mai, en page 2 :

> « Prix de poésie :
> Un anonyme a obtenu le premier prix de sonnet, Mme Louis-Xavier de Ricard le second et Marti y Folguera le troisième. »

Il paraît aussi dans la presse étrangère, latine. C'est le cas de la *Gaseta de Barcelona*[12], dont la première édition du matin du mercredi 29 Mai 1878 consacre deux pages aux Fêtes Latines de Montpellier. On peut y lire :

> « Tanbien hay aqui poetisas, como en nuestra España, y han obtenido primeros premios la renomada Felibressa Ste Leontina Goirand, y la delicada escritora Madame Xavier de Ricard, que hasta hoy se habio occultado obstinadamente bajo el soudonimo de Dulciorella.[13] » (La Gaseta, Mercredi 29 Mai 1878, N°152, An II, 1° édition du matin, pp 2203 et 2204)

Le *Messager du Midi* du 13 juin reproduit le discours du rapporteur du concours de poésie. Antonin Gleizes y expose le choix du jury :

> « L'Académie du sonnet d'Aix a donné une médaille d'or au meilleur sonnet en langue d'Oc, Catalan compris, sur la Méditerranée, considérée comme la mer autour de laquelle sont groupés les peuples de langue romane. Le sonnet de nos jours est en faveur : de tous nos prix, c'est celui qui a été le plus couru. Après un examen approfondi de tous les sonnets envoyés au concours, collection, qui à elle seule formerait au sein de la Méditerranée une île respectable, le jury en a choisi deux entre lesquels il a quelque temps hésité. Le choix de l'expression, l'exemption de toute idée banale, le tour heureux, fin, éloquent de la chute, nous ont paru être les qualités que nous devions chercher dans l'œuvre couronnée. Aucun des sonnets présentés au concours ne réunissait ces conditions au même degré que celui qui a pour auteur la felibresse qui jusqu'à ce jour s'était cachée sous le pseudonyme de Dulciorella. Son œuvre est dans sa recherche un peu tourmentée, un bijou exquis, un joyau précieusement fouillé et ciselé. Plus largement

12. De nombreux autres journaux ont rendu compte de ces Fêtes Latines : ils ont été collectés par la Société pour l'étude des langues romanes, UPV, Montpellier III. Citons : outre *le Messager du Midi*, *Le Petit Méridional*, *La Chronique du Midi*, *La République du Midi* de Montpellier ; *Le Journal Commercial et Maritime de Cette*, *Les Échos des Bouches du Rhône*, *L'Écho de Marseille*, *Las Provincias*, *Journal de Valencia*, *Liberta e Lavoro*, journal italien ; *La Pressa*, journal roumain.

13. Il y a ici aussi des poètesses, comme chez nous en Espagne, elles y ont obtenu des premiers prix, la célèbre Felibresse Léontine Goirand , et la délicate écrivaine Madame Xavier de Ricard, qui jusqu'ici s'était obstinément cachée sous le pseudonyme de Dulciorella. Traduction RBM

> conçu, le sonnet de Mr Marti y Folguera a plus d'élan, mais moins de distinction et de fini. Notre langue du Midi, trop facile, trop abordable, sans études, ne saurait que gagner à passer quelquefois par la bouche délicate d'un poète nourri de poésies classiques de nos aïeux, doué d'une imagination personnelle, impénétrable à la vulgarité et ne redoutant pas la condensation de la pensée, au risque de faire éclater le moule.
> A ces titres, il n'en est pas de plus sérieux, le prix revenait sans conteste, à Mme Louis-Xavier de Ricard. - Nous connaissons trop la chevaleresque galanterie catalane pour ne pas être certains, que Mr Marti y Folguera lui-même, sera le premier à ratifier de grand cœur notre décision. Lui même recevra pour son sonnet un objet d'art : la « Vièrge. » »

La presse reprit donc et traduisit cette partie du discours. Une question cependant, comme on l'a vu Lydie de Ricard signait de son nom d'épouse et de son prénom dans la *RLR*, dire qu'elle se cachait jusqu'à présent sous le pseudonyme de Dulciorella c'est faire abstraction de cette *Revue*, la première à l'avoir publiée. Son impact dans le public était-il plus faible que celui de *La Lauseta*, était-elle réservée aux seuls savants ?

Les encouragements de Mistral

Dans ce laps de temps très court, que lui laissent la maladie et les malheurs qui touchent sa famille, Lydie de Ricard continue à écrire et à publier.
Si l'on n'a pas le commentaire de Mistral [14] sur la poésie de Lydie, la lettre de Louis-Xavier de Ricard adressée au Maître, en date du 24 Janvier 1878, nous éclaire sur son caractère élogieux, à propos vraisemblablement de l'édition en plaquette de *La Figueira* :

> « Ma femme a été toute émue de l'aimable indulgence que votre lettre lui témoigne : elle est fière de cet encouragement, venant d'un des poëtes que nous admirons le plus et du grand restaurateur de la langue d'Oc. »

2.1.2 Mort de « l' amoureuse passionnée de notre langue »

Dans *L'Armanac Prouvençau*, « per lou bèl an de Dièu [15] » de 1881, on peut lire page 110 le *Mortuorum* :

14. Regrêts que partage Claude Goyard, dans sa préface du livre de J-M Carbasse 1977
15. L'Almanach Provençal pour le bel an de Dieu... Almanach du Félibrige officiel, réalisé principalement par Frédéric Mistral

« S'es envoulado dins un rai de « Santo Estello » »

> « Madamo de Ricard, la felibresso mount-pelierenco, es morto à Paris lou 17 de setèmbre 1880, à l'age de 30 an. Nascudo en Françe lou 9 d'abriéu 1850, d'una familho escousseso, avié per nom d'oustau Lidia Wilson ; e maridado lo 16 d'avoust 1873, à Mr Savié de Ricard, de Mount-Pellié, se i'éro amourousido tant passiounadamen de nosto lengo que n'avié fa la siéuno, e dins aquelo lengo degrunavo de vers suau qu'es pas de dire. Se signavo dóu nom de Na Dulciorella, o bèn de Lidia Colonia, e escrivié dins La lauseto, publicacioun que soun marit fasié parèisse. Pecaire ! s'es envoulado dins un rai de Santo Estello [16] »

« Toujours prête à donner de sa plume et de sa personne »

Dans l'avant-dernier numéro de *La RLR* de 1880, un hommage anonyme, simple mais très émouvant, lui est rendu. Il est placé en tête de la *Chronique* :

> « Mme Lydie de Ricard, née Wilson, est morte dans le courant du mois de septembre, quelques jours avant la félibrée du château de la Lauze. C'est un deuil pour les amis de la langue et de la culture méridionales. Toujours prête à payer de sa plume et de sa personne, quand il s'agissait des études romanes, non seulement Mme de Ricard composait de charmantes pièces de prose ou de vers dans le dialecte languedocien, devenu pour elle une seconde langue maternelle, mais encore elle ne manquait aucune des réunions auxquelles savants ou félibres conviaient les dames. [17] Déjà gravement atteinte, elle vint à la première Cour d'amour de la Maintenance du Languedoc, sous les beaux arbres et la fraîche vallée de Font-froide, où Mr Roumieux lut à sa place une de ses plus gracieuses productions.
> C'était pour la dernière fois. La seconde réunion s'est tenue sans elle, et plus d'un parmi nos amis du dehors, qui avaient assisté à la félibrée de Font-froide, s'étonnaient de ne pas la voir à celle de la Lauze, et apprenaient avec une surprise douloureuse sa fin prématurée. » (*RLR*, 1880 T 4, 3 e série, p 258)

16. Madame de Ricard, la félibresse montpelliéraine, est morte à Paris le 17 septembre 1880, à l'âge de 30 ans. Née en France le 9 avril 1850, dans une famille écossaise, son nom de jeune-fille était Lydie Wilson ; mariée le 16 août 1873, à Mr Xavier de Ricard, de Montpellier, elle était tombée amoureuse avec tant de passion de notre langue qu'elle l'avait faite sienne, et dans cette langue elle égrainait des vers parfaits à nous laisser sans voix. Elle signait Na Dulciorella ou Lydie Colonia, et écrivait dans *la Lauseta*, publication de son mari. La pauvre ! Elle s'est envolée dans un rayon de Sainte Estelle. Traduction RBM

17. Souligné par nous

« Un esprit très distingué et très libéral »

Retenons encore dans le *Petit Méridional* du 19 septembre 1880, lendemain de sa mort à Paris, la *Chronique Locale, Hérault*, sous-titre *Montpellier*, sans signature :

> « Nous avons appris hier, par dépêche, avec le plus vif regret, que Mme de Ricard venait de mourir à Paris après une longue et douloureuse maladie.
> C'était une jeune femme d'un esprit très distingué et très libéral, aimant passionément les arts et la littérature et dont la place était marquée, au premier rang, dans toutes nos fêtes de la poésie. Ses œuvres d'un charme tout à fait intime, étaient très appréciées parmi les lettrés de cette région du Midi qu'elle connaissait si bien et qu'elle aimait tant. »

Seul *Le Messager du Midi* n'a vu dans cette disparition que celle de la « femme de l'ancien rédacteur de la *Commune Libre* », nous éclairant au passage sur ses tendances politiques en parlant à propos des obsèques de « spectacle heureusement fort rare d'un enterrement civil » (22 septembre 1880). Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

2.2 Publications posthumes

2.2.1 Le « volume de Lydie » chez Lemerre

Dès la fin 1880 ou le début de 1881 Louis-Xavier avait formé le projet d'éditer les œuvres de sa femme, il l'écrivait alors à Mistral :

> « ... je n'ai pu, à mon grand regret, vous écrire depuis bien longtemps et vous remercier des témoignages que vous avez donnés à celle qui n'est plus.
> Je vais réunir en un volume ses poësies éditées et inédites, sous le titre : *Le long du Lez* ; la composition, ou plutôt l'arrangement de ce petit volume me la rend présente et j'aurai une peine nouvelle quand je l'aurai fini. » (Carbasse 1977 : 156)

Mais ce n'est qu'en février 1891 qu'il arrivait à concrétiser son projet et, d'Argenteuil, il en informait Frédéric Mistral[18] :

> « Me voilà parisien malgré moi, pour peu de temps, je l'espère, mais toujours trop de temps à mon goût. Ce sont nos amis eux-mêmes, qui m'y ont décidé, pour la publication de volumes terminés qui, à Montpellier, resteraient dans un tiroir. Je me lourai, je l'avoue, du premier résultat obtenu, qui a été de décider Lemerre à faire enfin

18. Idem p 166

> imprimer le volume de Lydie : il paraîtra en mai. C'est là déjà pour moi, une grande satisfaction, supérieure très certainement à celle que je puis tirer de deux ou trois volumes de moi... »

Les œuvres de Lydie, jusque là éparpillées dans les revues, vont donc paraître, dix ans après sa mort, rassemblées en un volume, par la volonté de son mari. Cette démarche, hormis le fait qu'il s'agit d'une édition parisienne, n'est pas particulière. C'était une pratique assez courante à l'époque des amis ou des parents d'une félibresse défunte. Nous pensons ici à Lazarine de Manosque ou Antoinette de Beaucaire.
Louis-Xavier de Ricard, remarié avec Louise Kirchner -ils auront un fils qui naîtra à Montpellier en 1896 [19]- est de retour en France après un séjour en Amérique Latine, puis à l'île de Java.
L'éditeur du passage de Choiseul [20] sortira le « volume de Lydie » avec une préface de Louis-Xavier comprenant des données biographiques et un condensé de l'histoire de la constitution du Félibrige rouge entre 1876 et 1880. (voir 19.3)
Certaines œuvres françaises dont nous ne connaissons la publication que dans ce volume, avaient-elles été publiées avant ? Nous n'avons pu le déterminer. Deux poèmes en occitan dans la partie « le livre de Jeanne », dédiés à Aubanel, nous font pressentir une correspondance avec le poète de la Miougrana, ils pourraient avoir été écrits dans la dernière année de la vie de l'auteure, en effet on peut y lire :

> Amai lou som pas pus m'engana !
> per avans, cada nioch mous raives, per pietat,
> Revieudavoun Jana- o ma Jana !- ...
> Mès ara nioch e jour an mema crudeltat [21]

Le volume *Aux bords du Lez* ne constitue pour Louis-Xavier de Ricard qu'une première étape dans l'évocation de celle qui a trop tôt disparu. Dans sa préface il formule le vœu de compléter celle-ci (voir 1) C'est à partir de ce projet que notre quête des lettres était lancée. Louis-Xavier publiera, en effet en 1896, des extraits de lettres dans le *Montpellier*, ceux-ci feront partie de notre corpus. Mais auparavant terminons le recensement des échos de l'œuvre de Lydie après sa mort.
Toujours soucieux de l'audience de ses livres, et plus encore quand il s'agit de celui de Lydie, Louis-Xavier de Ricard fait jouer ses réseaux dans le Sud, comme à Paris pour la promotion d'*Aux bords du Lez*.

19. Après la mort de Louis-Xavier, il rejoindra Bordeaux, d'où sa fille Mme Jeoffroy viendra assister au transfert des cendres de Lydie et Jeanne dans la cénotaphe de Louis-Xavier, en 1998 (information transmise par M^r^ J-C Richard, Président de l'Association des amis de Lydie et Louis-Xavier de Ricard)

20. Il s'agit d'Alphonse Lemerre, à Paris, éditeur du *Parnasse Contemporain* dont le premier livre quand il prit la suite de Percepied, au passage de Choiseul fut le second de Louis-Xavier de Ricard *Ciel, rue et foyer*

21. Traduction : Le sommeil lui-même ne me trompe plus ! - Autrefois, mes rêves, par pitié, - ressuscitaient Jeanne (ô ma Jeanne !)...- Mais maintenant, jour et nuit ont même cruauté !

2.2.2 La *Revue Félibréenne*

L'année même de sa parution Paul Mariéton l'annonce dans la *Revue Félibréenne* qu'il dirige en reprenant intégralement l'introduction de Louis-Xavier de Ricard et en la faisant suivre de « fragments » de l'œuvre : « La sieste ; Le potier ; Aime ma Janeton ; Coquetterie ; Grabels ». Dans une note au bas de la première page il y joint le commentaire personnel suivant :

> « Notre éminent collaborateur, L-Xavier de Ricard , publie chez Lemerre le recueil si longtemps espéré des rimes languedociennes et françaises, ainsi que des poèmes français en prose de feu Mme Lydie de Ricard (« Dulciorella ») sous le titre qu'elle avait choisi, *Au bord du Lez*. Ce Lez est un petit fleuve qui passe près de Montpellier, où la radieuse influence de la jeune trouveresse avait groupé un parti du félibrige languedocien, à qui l'amitié fraternelle d'Auguste Fourès et de L-X de Ricard donnait une impulsion toute neuve. Blâmée par les uns, suivie par les autres, la nouvelle église félibréenne eût un commencement d'histoire. Je l'ai exposé ici dans une étude sur l'œuvre de Fourès, étude à compléter beaucoup depuis que le maître nous a donné [mai 1891] ses *Cants del soulelh*, un recueil qui est un monument, débordant de lyrisme et de nature, de patriotisme et d'art. L-X de Ricard a vécu longtemps en Amérique et aux Indes. Il nous signale enfin son retour avec deux livres, les intéressants *Mémoires* du général de Ricard, son père (publiés chez Savine) et *Au bord du lez* . La préface de celui-ci est un document félibréen d'importance, et que nous reprocheraient de ne pas publier ceux-là même qui n'en partagent pas toutes les idées. Nous l'avons fait suivre d'extraits des proses féminines, exquises, de Lydie de Ricard. PM. » (*Revue Félibréenne* T VI : 88-97)

On perçoit dans la dernière phrase, dix ans après, l'écho contradictoire de l'action des félibres rouges.

2.2.3 Dans la *RLR*

Le numéro 36 de la *RLR* paru en 1892, contient un commentaire empreint des sentiments que Lydie faisait naître ; il se termine ainsi :

> « La langue de ces poésies est délicieuse : elle est pleine, dans les parties écrites en français, de mots empruntés avec une heureuse hardiesse à la langue d'oc que Lydie de Ricard connaissait si bien ; et ces mots sont si heureusement choisis qu'ils ne détonnent nullement mais au contraire ils ajoutent au livre un nouveau charme. Tout enfin contribue à faire de ce volume un vrai bijou de lettré, et nul lecteur à l'âme un peu délicate et sensible ne pourra le lire sans être profondément ému. »

Trentenaire de la *Revue des Langues Romanes*

Dans son discours du XXXe anniversaire de la Société des langues Romanes, Mr Léon G.Pelissier, président de la société n'oublia pas Lydie :

> « Et après ceux-ci viennent des poèmes, des odes, des chansons, des vers d'amour,- beaucoup de vers d'amour, des félibres contemporains, Mistral, Aubanel, Bonaparte-Wyse, Roumieux, Fourès, Langlade et les poèmes d'un charme si mélancolique de « Na Dulciorella », la jeune Muse trop vite évanouie... » (*RLR* volume consacré au Trentenaire, 1900)

2.2.4 *Les Muses Françaises*

Au début du XXe siècle, en 1909, paraît à Paris, en deux volumes sous la signature d'Alphonse Séché, une anthologie des Femmes poètes, *Les Muses Françaises*, chez l'éditeur Louis Michaud. Le premier volume est consacré aux femmes poètes disparues, de 1200 à 1891. Le second aux femmes poètes vivantes du XXe siècle. Le premier suit un ordre chronologique, le second devrait suivre, si l'on croit la préface de l'auteur, l'ordre alphabétique. Tous deux comprennent des morceaux choisis, des notices bibliographiques et biographiques et de nombreux portraits. Parmi eux celui de Lydie de Ricard. Elle est curieusement placée dans le tome II de l'anthologie et, quoique morte en 1880 -son décès est mentionné dans le chapitre qui lui est consacré-, elle ne figure pas parmi les disparues dans la préface d'Alphonse Séché (1876-1964) :

> « Le premier volume de cette histoire était consacré aux poétesses disparues ; le second devrait être uniquement réservé aux vivantes. On y trouvera malheureusement deux mortes : Jeanne de Vaudère et Marie Kryzinska, décédées récemment.
> Le tome I était disposé selon l'ordre chronologique, pour le tome II nous avons préféré l'ordre alphabétique. Point n'est besoin de dire pourquoi. »

Alphonse Séché avait publié en 1905 ses *Contes des Yeux fermés* qui le font considérer par la critique d'aujourd'hui comme un précurseur solitaire du Surréalisme [22]. Avec ses *Muses Françaises* il produit une œuvre contradictoire, miroir de son époque en ce qui concerne les femmes. Dans la préface du 1e tome il constate le peu de place fait aux poètes femmes :

> « Enfin, s'il y a beaucoup d'anthologies, les femmes -comme je l'ai déjà dit- y tiennent une place infime. N'y sont cités que les quelques grands noms connus de tous. - Je travaillais, en réalité, sur un terrain neuf. - Il y avait bien quelques travaux sur les écrivains féminins, mais travaux

22. Voir Dussert Éric « Contes des yeux fermés » in *Le Matricule des Anges*, n=°18, Décembre 1996- Janvier 1997

> pour la plupart de complaisance, d'amitié, - travaux aux éloges payés, - travaux préoccupés de moralité, d'éducation,- travaux d'ailleurs, tous, incomplets. J'ai donc dû faire de nombreuses recherches. Ma crainte, tout le temps qu'a duré mon travail, était d'oublier un vrai talent. C'est à ce souci que je dois d'avoir rencontré certaines femmes intéressantes et inconnues.
> Il se peut néanmoins qu'une poétesse de valeur ait échappé à mes investigations ; je serai toujours reconnaissant à ceux qui voudront bien m'aider à réparer une omission. »

Mais il publie également des textes de critiques, de Marcel Ballot du *Figaro*, d'Édmond Pilon, de Fernand Gregh de *La Revue*, de J-Ernest Charles de *La grande revue*, de Jules Bertaut de *La chronique des lettres françaises* et d'Émile Faguet de l'Académie Française. Ils véhiculent *grosso-modo* la même idéologie :

> « La femme-poète qui me paraît la plus considérable est Sapho . Mais son génie est spécial. Je me demande même si préférer Sapho, n'est pas en quelque manière, exprimer une préférence pour la poésie masculine
> ...
> Je ne crois pas que les femmes puissent nous donner un grand poète ; pour être un grand poète, un vrai lyrique, il faut, reconnais-sons-le loyalement - ne reculer devant aucune audace, risquer souvent la faute de goût, et parfois même en faire pour l'œuvre une surprenante et merveilleuse parure.- Or[23] je n'aurai pas l'impertinence de supposer qu'une femme pourra manquer de Goût.
> signé Paul Reboux, *Le Journal* »

On peut imaginer que Louis-Xavier de Ricard, qui tout au long de sa vie s'est intéressé au sort des femmes, se soit empressé de répondre à la sollicitation de Séché, invitant à l'aider à réparer une omission. En effet, Lydie de Ricard est présente dans le tome II, entre Louise Siefert et Thérèse Marquet, dans les pages 386 à 391, avec un portrait p 389. L'ordre alphabétique est, on le voit, observé de façon plutôt aléatoire.
Alphonse Séché a repris pour la présenter des extraits de l'introduction de Louis-Xavier de Ricard, les plaçant dans un ordre choisi par lui. Au passage il commet pour la date de son décès, une erreur qui sera reprise par la suite : il date sa mort de 1878.
Il ajoute ce commentaire plus personnel :

> « Maintenant si l'on a quelque étonnement pour son goût des vieux et pittoresques mots français dont s'émaillent ses poésies et qui leur donnent une saveur toute moyen-âgeuse et un très particulier aspect de travail artistique, on en trouvera l'explication dans le séjour prolongé qu'elle fit dans le Midi. Elle avait suivi son mari à Montpellier, et, comme lui, elle s'éprit de l'histoire languedocienne et de la langue des

23. Les tirets sont de l'auteur

> troubadours dont elle poussa très loin l'étude. Elle composa même bientôt un certain nombre de poèmes en dialecte languedocien qui parurent tour à tour dans *La Lauseta, L'Armana de Languedo* dans la *Cigale* et dans la *Revue des Langues Romanes*. Tous ces poèmes ont été réunis à ses poésies françaises dans le volume *Aux bords du Lez* publié en 1891. »

Sont donnés à la suite les poèmes français : « Riez, Riez, frais innocents » ; « Crépuscule au bord du Lez » ; « Aubade » et « Sans Jeanne » .

2.2.5 Juste citée

Par Jules Véran Lydie de Ricard sera simplement citée en domaine occitan, comme d'autres pour le XIXe siècle, dans l'ouvrage de Jules Véran *Les poétesses provençales du Moyen-Age et de nos jours* (Quillet, Paris, 1946). L'auteur, après avoir une première partie consacrée aux troubaïritz, présente un certain nombre de félibresses dont il salue le :

> « grand talent, traitant les thèmes les plus variés et traduisant des inspirations originales dans les formes nouvelles de la poétique moderne. » (Véran 1946 : 224)

Son choix s'est arrêté sur : Mme d'Arbaud ; Antoinette de Beaucaire ; Bremonde de Tarascon ; Henriette Dibon ; Marcelle Drutel ; Nouno Judlin ; Jeanne Barthès ; Philadelphe de Gerde et Louise Paulin toutes placées :

> « Quelle que soit la province à laquelle appartiennent ces poétesses et dans quelque dialecte qu'elles aient écrit, [...] sous le ruban de Mireille »(Véran 1949 : 224)

Sur quels critères ? Un certain nombre d'autres seront citées sous le titre de « Diverses » :

> « Il y a bien d'autres poétesses provençales que celles dont nous avons parlé, et de fort méritantes, mais à les nommer toutes et à les faire connaître par des extraits de leurs œuvres, il faudrait un recueil spécial. Citons donc encore parmi les disparues : Lydie de Ricard, née Lydie Wilson, femme de Louis-Xavier de Ricard qui signait : Na Dulciorella ou Lydia Colonia ; Lazarine Daniel, dite Lazarine de Manosque [24] ; Marguerite Sol, d'Aiques-Mortes [25] ; Arlatette de Beaucaire ; et parmi celles qui continuent de produire pour le plus grand honneur de la langue d'oc : Mme Séguret, rouergate ; Mme Simone Gay, roussillonnaise ; Mme Sully André-Peyre, provençale ; qui ont vraiment beaucoup

24. Jules Véran confond ici Lazarine Nègre, Lazarine de Manosque et Lazarine Daniel (1848-1903), la Félibresse de la Crau

25. Sol Marguerite (1865-1950) est semble-t-il de Narbonne (Aude) (Fourié 2009)

> de talent, et mériteraient d'être mieux connues du grand public. » (Véran 1949 : 297)

La question des critères de choix, entre celles qui sont présentées et celles qui ne sont que nommées, reste entière. Nous observerons cependant que les poétesses présentées sont majoritairement provençales, six sur neuf, et (ou) représentantes du félibrige blanc.

2.2.6 Lydie dans la 2e partie du XXe siècle et aujourd'hui

En 1971, paraît *L'Histoire de La littérature occitane* de Charles Camproux, l'auteur, chargé de cours et de littérature d'oc à la faculté des lettres de Montpellier, après avoir rappelé son œuvre et un seul de ses pseudonymes, « Na Dulciorella », apprécie ainsi ses écrits :

> « ... Les poèmes ou les proses poétiques sont empreints d'une grâce et d'un charme d'autant plus remarquables qu'ils ont été composés à une époque où triomphait l'art descriptif, si souvent froid, à la mode parnassienne. C'est sans nul doute une de nos plus tendres poétesses occitanes. »

Six ans après, en 1977, dans le 2e volume du XIXe siècle de l'*Histoire de la Poésie* de Robert Sabatier, Lydie sera présente avec un extrait de « Crépuscule » .
Des thèses, des livres et articles ont été consacrés au cours du XXe siècle à Louis-Xavier de Ricard, à Auguste Fourès, et au Felibrige rouge[26]. Si tous ont nommé Lydie, ou ont utilisé ses lettres pour éclairer l'œuvre commune, ou l'amour de Fourès pour sa sœur Jeanne Wilson, aucun n'en a fait son sujet principal.
Qu'en est-il aujourd'hui de l'œuvre et de la notoriété de Lydie de Ricard ? En 1995, l'Association des amis de Lydie et Louis-Xavier de Ricard permettait une nouvelle édition d' *Aux bords du lez*, reprise de l'édition de 1891. Celle-ci, éditée par Lacour/ Rediviva, est précédée d'une présentation de Jean-Claude Richard qui se conclut ainsi :

> « *Aux bords du Lez* n'est donc pas seulement un recueil de poésies, il est le miroir d'un couple qui, d'un commun accord, s'est très fortement engagé pour l'histoire et l'avenir du Midi, qui, sans eux, n'aurait peut-être pas été aussi riche d'œuvres, de réflexions, de projets et d'avenir. »

Sa présence dans *Les Muses françaises* d'Alphonse Séché permet également de la trouver répertoriée dans *Femmes poètes du XIXe siècle* de Christine Planté (1998) ; tout comme sur le site de l'Université de Toronto consacré au XIXe siècle français. [27]
Le site Internet [28] réalisé par Joan-Frederic Brun présente l'œuvre et de la vie de

26. Voir la bibliographie
27. http ://www.chass.utoronto.ca/french/sable/recherche/banques/femmes/auteures/rica.htm, le 7 décembre 2008.
28. http ://www3.webng.com/lengadoc/lidia.htm,consulté le 7 décembre 2008

Lydie à partir de l'introduction et des poèmes d'*Aux bords du Lez.*
Toujours sur Internet, Claudi Barsotti lui a réservé un chapitre de sa bibliothèque virtuelle des Amis de Mesclum (*La Marseillaise.*[29])
Retrouver Lydie, nous semble donc de première urgence.

29. http ://www.amesclum.net/JBiblioteca.html, consulté en juillet 2009

Chapitre 3

A la découverte des fleurs séchées

Pourquoi retrouver et éditer les lettres de Lydie de Ricard ? Cette question en pose très vite plusieurs autres, plus générales :

- pourquoi éditer les lettres d'une femme
- d'une femme du XIXe siècle
- d'une femme en domaine occitan
- quel choix privilégier : celui des seules lettres de Lydie la correspondance croisée -avec un(e) ou plusieurs correspondant(e)s, dans la mesure où ces documents sont encore accessibles ?

Avant d'y répondre nous allons essayer de faire un point rapide sur l'édition de la correspondance des acteurs et actrices de la renaissance occitane de la fin du XIXe siècle.

3.1 La correspondance des acteurs de la renaissance occitane du XIXe siècle

3.1.1 Mistral au cœur des correspondances

Si l'on s'en tient aux publications, la correspondance de Frédéric Mistral forme une trentaine de volumes de lettres échangées avec divers félibres et personnalités [1]

Dans les *Documents Stéphane Mallarmé* (Nizet 1968-1980 et Nizet 1980) se trouvent des lettres de celui-ci à Frédéric Mistral, Paul Mariéton et Thérèse Boissière.

1. Consultation des catalogues Sudoc et CCF BNF le 10 décembre 2008 Adolphe Dumas (Orphys, 1959) ; Paul Meyer et Gaston Paris (Didier 1978) ; Alphonse Daudet (Julliard 1979) ; Pierre Devoluy (Béné 1984) ; Valentine Rostand (Ed Ramoun Bérenguié,1972) ; Alexandra David-Néel (1997) ; Bonaparte-Wyse (Lemerre 1917) ; Léon de Berluc-Pérussis (Orphys,1955) ; Elzéar, Francés et Marius Jouveau (1993) ; Abbé François Pascal (1997 et 1998) ; Joseph Roumanille, A-B Crousillat et autres félibres (Lacour 2006) ; Martin Vésy (1997) ; Jean Reboul (Mercure de France 1911) ; Joseph Roumanille (M. Petit 1981).

Les lettres de Lazarine de Manosque (Nègre 1903) à Mistral ont été étudiées par Claire Frédéric dans *Une femme émancipée au XIXe siècle : Lazarine de Manosque*(Frédéric 1986).
Nous relevons encore des lettres d'Aubanel à Marie Jenna (Aubanel 1987), une correspondance entre Léon de Berluc-Pérussis et Paul Mariéton (Orphys 1957).
Nous complèterons ce tableau avec une édition sélective et étude interdisciplinaire des correspondances inédites de F. Mistral[2] *Idées et Lettres dans les pays d'Oc* 1974. Les relations catalano-occitane ont fait l'objet d'une thèse a travers *La correspondance de Frédéric Mistral et Victor Balaguer* par Maria Balanza y Perez (direction Robert Lafont) en 1982.
Ciel d'OC de L'Université de Provence, pour sa part, présente en ligne sur Internet diverses correspondances : celle de Frédéric Mistral avec Gaut, mais aussi celles de Roumanille et Gaut, de Lazarine de Manosque au Maître de Maillane et à Paul Arène in *Li Remembranço* (Nègre 1903)

3.1.2 Les lettres des acteurs du Félibrige rouge

En ce qui concerne le Félibrige rouge, Jean-Marie Carbasse publiait en 1977, dans son ouvrage *Louis-Xavier de Ricard, Félibre Rouge* (préface C. Goyard) à la suite d'une analyse de la doctrine de celui-ci, vingt-sept lettres de Louis-Xavier de Ricard adressées à Mistral entre 1876 et 1911 - ainsi qu'une lettre de Lydie de Ricard, sans date, au Maître[3].
Louis Guiraud en 1991 dans son étude *Au sujet des félibres rouges* citait des extraits d'une lettre de Lydie à Fourès datée du 29 Mai 1876.
Josette Anatole en 1979 notait dans les *Mélanges offerts à M^r^ le Professeur André Montchoux* la présence « d'une série de lettres inédites de L-X. de Ricard à Auguste Fourès », lettres conservées à la bibliothèque du collège d'Occitanie à Toulouse.
Joseph Salvat, le collectionneur de la bibliothèque du collège d'Occitanie, a consacré trois ouvrages à Auguste Fourès (1927, 1943 et 1974.) Dans le dernier il cite, à côté des lettres de L-X de Ricard à Fourès, des extraits de lettres de sa femme Lydie au même correspondant.[4]
Dans les actes du Colloque d'Avignonet[5] (21-22 septembre 1991), Jean-Marie Petit écrivait à propos de la correspondance de Lydie conservée au Collège d'Occitanie :

« Ses lettres passionnées sont un des trésors du Collège d'Occitania. »

Il y avait donc un trésor à Toulouse, mais aucun des chercheurs ne mentionnait les lettres que se proposait de publier Louis-Xavier de Ricard dans la préface du recueil *Aux bords dau Lez*. Peut-être leur publication n'avait-elle jamais vu le jour ? Ce survol des correspondances en domaine occitan ne peut être achevé sans s'arrêter

2. Comité National du CNRS, sections 29-30 et 35
3. Lettres conservées au Musée de Maillane. (Dossiers 182 et 345 pour celles de L-X de Ricard, pour celle de Lydie de Ricard : dossier 182, pièce n°=25)
4. Lettres du 22 Juin 1876, Décembre 1876, 18 Janvier 1877
5. Actes publiés à Quillan en 1994

sur la parution en cette année 2008 de la *Correspondance Louisa Paulin- Antonin Perbosc (1937-1944)*, dont le texte a été établi par Marie Laffranque et Guy Sengès, les notes et introduction signées par Jordi Blanc [6].
Non seulement parce que Perbosc écrit à Louisa Paulin :

> « Vous commencez à découvrir votre visage. Moi, je le découvre de plus en plus : ce sera le plus admirable visage de la littérature d'oc, que j'associe à un autre que j'ai moins connu : Dulciorèla (Mme Xavier de Ricard), morte si jeune, hélas ! » (Paulin-Perbosc 2007 : 153)

Mais surtout parce que Jordi Blanc remarque :

> « La grande misère de l'édition occitane fait souvent qu'à de rares exceptions, premières versions, correspondances, et autres paratextes demeurent inédits. »

Voilà déjà quelques raisons d'aller explorer le trésor.

3.2 L'histoire sans les femmes est-elle possible ?

« L'histoire sans les femmes est-elle possible ? » (Shon, Théamon 1998), en reposant cette question, titre d'un colloque qui s'est déroulé à Rouen en 1997, on pressent qu'elle risque d'agacer dans un pays où l'universel est masculin. Elle a le mérite d'interroger la présence des femmes dans l'histoire, ou les histoires, celle du domaine occitan n'étant pas à l'abri des mêmes oublis, ou parti-pris, que ses homologues. Le survol que nous venons de faire confirme la place inégale de celles-ci par rapport aux correspondants hommes. Le développement des études féministes en France, fruit du mouvement des femmes des années 1970, nous donne des outils pour comprendre.
Pour trouver les femmes, il faut les chercher a souligné Arlette Farge à propos des archives (voir 2). Peut-on trouver en domaine occitan ce que Colette Cosnier appelle des « demoiselle(s) sur le toit » (Cosnier 2001 :12) à l'instar de George Sand ? Des femmes qui vont :

> « Affronter toutes les difficultés que rencontrent les femmes qui veulent écrire : aux obstacles extérieurs, déjà si grands, s'ajoutent les obstacles intérieurs, les interdits intériorisés : la peur de transgresser [un] rôle définit [par] la société et qui fait que l'écriture ne devient jamais prioritaire qu'au prix d'une violence faite à soi-même et imposée aux autres. » (Henri Plard et Françoise Colin *préface à Marie-Louise Fleissier, Avant Garde,* Paris, Édition de Minuit 1981 cités par Cosnier 2001 : 16)

Dans ce domaine rien n'est tout noir ou tout blanc, car il faut aux femmes énormément de courage pour transgresser le rôle de « femme au foyer » auquel les prépare l'éducation du XIXe siècle qui a perduré jusqu'aux années soixante du XXe :

6. Vent terral, Valence d'Albigeois, 2007

> « Au XIXe siècle, l'instruction que les jeunes filles reçoivent repose sur trois critères : infériorité des femmes, croyance solidement ancrée en la nature féminine, prépondérance de l'éducation sur le savoir. Ainsi le veulent leur fonction biologique et le rôle qu'elles joueront dans la société : elles seront des épouses et des mères. » (Cosnier 2001 : 12)

Ce rôle est loué par la presse destinée aux *Demoiselles*, les jeunes filles de la bourgeoisie. Ces magazines

> « rappelle[nt] l'éloge dont les romains gratifiaient l'épouse parfaite : *Elle resta à la maison et elle fila la laine* » (Cosnier 2001 : 13)

Il s'agit bien ici de s'adresser à la minorité de filles qui sait lire, la grande majorité restant longtemps illettrée comme dans l'Aude où en 1821 :

> « les habitants de la campagne (...) n'attachent aucune importance à l'éducation des filles » (Fabre et Lacroix 1978 : 374)

Ce qui confirme le décalage régional observé par Françoise Mayeur (Mayeur 1979 : 15). Nous retiendrons d'une part l'influence de Rousseau et du chapitre V de *L'Émile* dans lequel il traite de l'éducation, sur les penseurs et législateurs du XIXe siècle :

> « la future compagne de son élève, Sophie, destinée dès l'enfance à son époux [...] devra rester assez malléable pour être formée et instruite par Émile » (Mayeur 1979 : 23)

Ne retrouve-t-on pas ce précepte dans la lettre de Lydie à propos de la future Mme Germain :

> « C'est une fille du peuple, dit-il, qu'il prend pour compagne ; il a plus de chance d'être heureux avec elle qu'avec une élevée de rang plus élevé : s'il en a la patience, et si elle est intelligente, il la pétrira à son goût » (11 sept 77)

D'autre part nous soulignerons que l'enseignement est organisé depuis le XVIIe siècle en séparant les filles et les garçons :

> « les textes [...] montrent [...] les évêques absolument hostiles à la mixité des écoles qu'ils considèrent comme immorale. [on constate en même temps que] les fondations pour les écoles de filles ne se sont multipliées qu'au XVIIIe siècle. » (Mayeur 1979 : 14)

Ces fondations permettaient le financement des écoles ouvertes par des congrégations religieuses. Les habitudes d'enseignement ont suivi l'évolution cléricale et abouti à l'internat « forme idéale d'éducation » que tout un courant de la pensée éducative du XIXe siècle va remettre en cause, aboutissant à

> « prôner un autre type d'éducation qui n'éloigne plus la fille de sa mère.[...] L'économie des moyens, en même temps que la théorie du partage des fonctions entre les sexes, justifie peut-être cette exaltation du rôle de la mère. La dépossession du couvent, cependant, n'entraine

> pas un progrès de l'instruction dispensée aux filles.[...] la satisfaction de savoir les filles arrachées à la « superstition », l'emporte largement sur le contenu de l'enseignement . » (Mayeur 1979 : 25)

Avant et après 1880, une constante demeure : les filles reçoivent une éducation qui les met au service des hommes.
Aussi ne s'étonnera-t-on pas de ce que répond au magazine *Fémina* le 15 avril 1906 - soit un quart de siècle après la mort de Lydie de Ricard - Lucie Delarue -Mardrus, pourtant bien souvent encore, aujourd'hui, la seule femme présente dans les anthologies généralistes du XIXe siècle :

> « Non seulement il faut savoir écrire, mais encore il faut oser écrire, et nous ne croyons pas exagérer beaucoup en disant que le don d'écrire n'est fait en somme que d'une sorte d'audace. » (Cosnier 2001 : 16)

Pour avoir cette audace, les femmes du XIXe siècle sont nombreuses à prendre des noms d'hommes. Telle Augustine Fouillé qui signe ses livres *G. Bruno, lauréat de l'Académie Française*, doit-on dire dans ce cas auteur ou auteure du *Tour de France de deux enfants*, publié par Belin en 1877 ? Elle limite son audace en mettant en scène deux héros garçons, André et Julien, même si ce dernier est

> « frêle et délicat comme une fille. »

Avec l'enseignement des filles qui va leur ouvrir un nouvel emploi, non manuel, les femmes qui sont considérées, selon la distinction que fera plus tard Roland Barthes (cité par Cosnier 2001), plus comme des « écrivantes » que comme des « écrivaines », ont comme possibilité d'expression le journal intime. Il est favorisé par l'Église comme pratique éducative destinée à généraliser l'examen de conscience[7].
Nous retrouvons parmi les auteures de journaux intimes, qui ont été publiés et étudiés, Eugénie de Guérin[8] (1805-1848) qui ne quitte guère « le domaine familial languedocien » ; Marie Lenéru (1875-1918) qui vit chez son oncle, professeur à la Faculté de lettres de Montpellier.
Ces journaux n'étaient pas destinés à être publiés, contrairement aux *Mémoires d'une enfant*, l'autobiographie de Mme Jules Michelet, Athénaïs Mialaret. A côté d'un hymne à la culture et à la langue du Midi, celle-ci nous instruit sur l'injuste traitement fille/garçon dans l'éducation à Montauban, découvrant en même temps l'effet que pourrait avoir une éducation indifférenciée :

> « seule et sans aliment pour mes goûts féminins, je recherchais la société de mes frères, et me laissais entraîner dans ce petit monde bruyant, déjà viril, qui m'aurait donné sa rudesse, m'aurait fait [sic] (pour ainsi dire) neutre. »

La civilisation occitane peut trouver là des témoignages qui concernent l'histoire des femmes et des rapports de sexes. Rappelons que l'historien Jules Michelet, auquel étaient dédiées ses mémoires, était l'un des théoriciens de la « nature féminine » :

7. Voir Ph. Lejeune, *Le moi des Demoiselles*
8. Voir Espitalier Paulette, Thèse de Doctorat 1989.

> « partisan d'une éducation différenciée pour les deux sexes. » (Mayeur 1979 : 33)

Ajoutons que dans son *Tableau de la France* en 1833 il voyait le Midi comme « espagnol ou maure ».

3.2.1 « La femme », une des grandes questions du siècle

Nous ne nous étendrons pas, ici, sur les origines de l'inégalité femme/homme ni sur les prises de position des philosophes, des religions y compris le catharisme et son « Féminisme ambigu [9] ».
Nous soulignerons simplement que la nature -la place et le rôle- de « la femme [10] » est une des grandes questions du siècle.
Le premier journal féministe français *La Femme libre*, a été publié dès 1832 [11]. La bataille pour les droits entraine des prises de position passionnées et contradictoires qui traversent toute la société et ses courants de pensée. Nous en donnons par ailleurs un florilège (voir19.4), nous contentant ici du discours de Mistral :

– Mistral, discours de *Sant-Roumieu i felibres catalans* (9 septembre 1868) :

> « Voulèn que nòsti drole, au-liò d'èstre eleva dins lou mesprés de nosto lengo (ço que fai que, plus tard, mespresaran la terro, la vièio terro maire ounte Diéu lis a fa naisse), voulèn que nòsti drole countùnion de parla la lengo de la terro, la lengo ounte soun mèstre, la lengo ounte soun fièr, ounte soun fort, ounte soun libre. Voulèn que nòsti chato, au-liò d'èstre elevado dins lou desden de nòsti causo de Prouvènço, au-liò d'ambiciouna li fanfarlucho de Paris o de Madrid, countùnion de parla la lengo de soun brès, la douço lengo de si maire, e que demoron, simplo, dins lou mas ounte nasquèron, e que porton longo-mai lou riban arlaten coume un diadèmo de rèino. » (F. Mistral : *écrits politiques* [12])

9. Nous l'avons fait dans notre mémoire de Master *Qu'en dos amics non deu aver maior, ou la place des femmes en Occitan*,Mémoire de Master 1, Rose Blin-Mioch, sous la direction de H. Lieutard et Ph. Martel Juin 2005

10. Nous reprenons ici l'expression en usage au XIXe siècle. Flora Tristan écrit, elle, « ouvrières » ou « Toutes » (Union Ouvrière) (1844 :44.) Le pluriel ancre les femmes dans leur diversité et leurs réalité

11. Lire à ce sujet Adler Laure, *A l'aube du féminisme, les premières journalistes, 1830-1850* Paris, Payot,1979, 231 pages

12. Nous voulons que nos garçons, au lieu d'être élevés dans le mépris de notre langue (ce qui, plus tard, aboutira à ce qu'ils méprisent la terre, la vieille terre mère où Dieu les a fait naître), nous voulons que nos garçons continuent à parler la langue de la terre, la langue où ils sont maîtres, la langue où ils sont fiers, où ils sont forts, où ils sont libres. Nous voulons que nos filles, au lieu d'être élevées dans le dédain de notre cause provençale, au lieu de se tourner vers les fanfreluches de Paris ou de Madrid, continuent de parler la langue de leur berceau, la douce langue de leurs mères, et qu'elles demeurent simples, dans le mas où elles sont nées, et qu'elles portent pour longtemps le ruban arlésien comme un

3.2.2 Celles qui écrivent en langue d'Oc

Les journaux intimes, autobiographies ou lettres, que nous avons cités jusqu'ici, sont majoritairement le fait de femmes qui écrivent en totalité en français ou avec de rares mots ou passages occitans. Qu'en est-il d'écrivaines que l'on pourrait qualifier d'occitanes ?
Une exception dans la correspondance déjà citée, publiées dans *Li Rembranço*, les lettres de Lazarine de Manosque (1848-1899) à Mistral et Paul Arène sont, pour la plus grande part, en provençal. Elle y explique sa formation à l'école des sœurs, le sort des filles mal mariées, y parle de son divorce, dès que la loi le lui a, à nouveau, permis ; de son travail de volaillère au marché des Capucins à Marseille. Elle y revendique, et cela en français, la liberté des parlers et de la graphie, en particulier pour les jeunes marseillais qu'elle fréquente.
Dans le domaine de la correspondance non publiée, Léontine Goirand (1853-1923) semble avoir été très prolixe, tant avec Louis Roumieux qu'avec Baptiste Bonnet (il est question de plus de 300 lettres échangées...) ou encore Maurice Faure. Ces lettres pourraient également constituer des paratextes éclairants pour la période allant de 1875 à 1900 et au delà, en Languedoc.

3.2.3 Correspondances croisées ?

Dernier choix, celui de l'un ou l'autre des correspondants, l'une ici, ou de la correspondance croisée. Nous le constatons Lydie de Ricard, malgré l'accueil fait à ses poèmes en occitan, est aujourd'hui méconnue. Deux facteurs concourent à ce quasi anonymat : son sexe et son décès prématuré.
D'une part elle écrit dans une période de vie à Montpellier et alentours de moins de sept ans. Auguste Fourès a continué à écrire et agir jusqu'à sa mort en 1891, Louis-Xavier de Ricard également jusqu'en 1911. Ils ont été sujets d'études et de colloques.
La personnalité de Lydie est présente dans *Les Félibres rouges de la Lauseta* (Colomet et Alibert : 1975), mais traitée de façon très brève, un peu plus de deux feuillets, et en se basant uniquement sur l'introduction du volume *Aux bords du Lez* .
Nous avons choisi de faire de Lydie de Ricard notre sujet de recherche et nous effectuerons une édition critique de sa correspondance. Tentant de « défricher autrement [...], les endroits où les analyses ont fait l'économie de la relation obligée entre le masculin et le féminin » (Farge 1979 : 20). Il n'est bien sûr pas dans notre objectif d'exclure les hommes de cette recherche, mais bien de privilégier Lydie, afin que sa brève existence puisse apparaître dans ce qu'elle a eu d'exceptionnel et d'ordinaire.

diadème de reine.

3.2.4 Dans leur refuge du collège d'Occitanie

La correspondance que nous avons retrouvée est partielle, des manques existent y compris à l'intérieur de certaines lettres. Le corpus le plus complet est constitué par la correspondance avec Auguste Fourès conservée au collège d'Occitanie à Toulouse.
Nous avons eu la chance, grâce à un dossier constitué là par Joseph Salvat (cote CQ 217 11), d'y retrouver l'existence et les publications des extraits de lettres de Lydie par Louis-Xavier de Ricard en 1896 dans le *Montpellier Républicain*, ils formeront un autre corpus.
Enfin, nous y avons adjoint une lettre destinée à Mistral, lettre publiée par J-M Carbasse (1977) [13].
Nous n'avons pu jusqu'ici retrouver d'autres lettres, ni dans le fonds Perbosc à Toulouse [14], ni au Palais du Roure à Avignon [15], ni aux archives départementales du Gard et de L'Hérault. Elles ont existé - ne serait-ce que parce que Lydie a certainement eu pour son mari, comme pour les félibres rouges, la responsabilité d'un travail de type secrétariat. Ont-elles été conservées, la question reste posée. Le temps imparti pour cette étude ne nous a pas permis une recherche systématique dans les papiers des félibres qu'elle a fréquentés (Aubanel, Léontine Goirand, Roumieux, Gras etc), pour y vérifier la présence de lettres de Lydie de Ricard.
Souhaitons que ces premières lettres permettent d'ouvrir d'autres rubans ou enveloppes ...

3.2.5 Face à Lydie de Ricard

Une écriture nette, décidée, légèrement penchée, avec les grandes boucles des l ou des f qui s'échappent de la ligne, des majuscules sûrement mais joliment formées. Une écriture régulière tant dans sa présentation que dans sa graphie elle-même, lisible, sans pratiquement d'erreur d'orthographe, sur des supports de quatre feuillets, une double page, avec de temps en temps une fleur séchée qui a vaincu le siècle qui nous sépare de sa date de cueillette au plan des Quatre-Seigneurs à Montpellier. Ce n'est pas sans émotion que nous découvrons leurs secrets. Déjà pourtant un premier grand cahier, celui des copies, nous a informée sur leur contenu. La langue utilisée est principalement le français, c'est une déception pour la chercheuse en domaine occitan, en fait une demi-déception, la correspondance de l'époque est chez presque tous les félibres en cette langue. Le contenu de l'épistolaire réalisé par Fourès lui-même, où il a collé les lettres reçues entre le 15 février 1873 et le 14

13. Nous nous sommes adressé au Musée de Maillane, où il nous a été répondu en Octobre 2008, qu'il n'y avait pas d'autre lettre répertoriée de Lydie de Ricard (cote Dossier 182, pièce 25)
14. Renseignement communiqué par M^{me}Josiane Bru
15. Nous n'y avons pas eu accès à cause de travaux

février 1877, ne nous démentira pas, lui qui nous révélera deux autres lettres de Lydie.
Mais avec ces manuscrits, nous voilà face à Lydie, Lydie de Ricard qui passera vite du « M Fourès » à « Cher parrain », ou « Mon cher parrain », ou encore à « Pauvre cher parrain », selon l'humeur ; et de « Lydie de Ricard » à « Dulciorella » ou « Dulciorela », ou « Dulciorella-Lydie », ou fâchée, « Mme de Ricard ». Le papier est fané, les fleurs ont gardé quelque couleur...Mais soudain, la lettre se fait tableau, l'écriture prend un drôle de tour, forme un angle de 90°, avec les premiers écrits, c'est ce que nous appellerons les « lettres entrelacées », sortes de tableaux graphiques. Puis un autre trésor, le dessin d'un grillon (en fait une femelle) par Jeanne, le 5 mai 1877, signé « L'Albeto ». Malheureusement la photo des deux sœurs, envoyée auparavant le 8 avril, est, pour l'instant, au secret dans quelque boite...
Mais regardons de plus près ce *trésor du Collège d'Occitania*, comme l'appelle Jean-Marie Petit.



FIGURE 3.1 – Manuscrit de Lydie avec fleur séchée au Collège d'Occitanie à Toulouse (Photo RBM)

3.2.6 Trente-cinq lettres entre le 29 Mai 1876 et le 16 Octobre 1877

Sur les trente-cinq lettres conservées au collège d'Occitanie :
- deux dont une double, ont été écrites de Castelnau-le Lez (en-tête « Castelnau »)
- deux autres écrites en décembre 1876 ont été expédiées, sans en-tête, de Montpellier où le couple avait déménagé en novembre.
- deux de Paris en janvier et février 1877, (en-tête Paris) ; la seconde inachevée est reprise de Montpellier le 18 février, avec en-tête « Mas de la Lauseta »
- Toutes les autres sont envoyées du Mas de la Lauseta au plan des Quatre Seigneurs à Montpellier.

Seules les deux lettres de mai et juin 1876 sont adressées à « M^r » Fourès, dès la première lettre de décembre, Lydie de Ricard adresse son billet à « Mon parrain. »

Début et fin de la correspondance

Il est intéressant d'interroger le point de départ de cette correspondance. Louis Guiraud (1991) a publié des extraits de la lettre du 29 Mai sous le titre « A la Reconquête des Belles Libertés », faisant allusion au retour de la République. Il indique que c'est « à la demande de son mari » que Lydie écrit. Celui-ci ayant dû repartir pour Paris, il l'a chargée de répondre à Fourès tout en faisant suivre son courrier auquel il répond lui-même de la capitale. D'où l'étonnement de la seconde lettre en date du 22 juin -« Louis ne vous a donc pas donné son adresse à Paris ». Il semble donc que la première des deux « réponses » à cette même date soit de la seule initiative de Lydie.
Il existe une coupure dans la correspondance entre le mois de juin et le début décembre où elle s'adresse à lui sous la forme « Mon parrain ». S'agit-il d'une véritable coupure, avec reprise de la correspondance début décembre, ou de la perte, de la destruction, ou de la non conservation des lettres ? Il est étonnant, en effet, qu'elle utilise « Mon parrain » pour un billet qu'elle dit « griffonné », alors qu'Auguste Fourès l'a baptisée [16] « Na Dulciorella », à l'occasion de la pendaison de crémaillère du Mas de la Lauseta, avec la poésie « La Lauseto a Dono Dulciorelo »(datée du 28 septembre 1876, dans *Les Grilhs, pouesios del Lauragues* (1888)). De plus, le ton du billet et sa désinvolture semblent décrire une certaine proximité qu'ils n'auraient pu acquérir, semble-t-il, que par des échanges déjà réguliers.
Autre hypothèse, Lydie malgré sa jeunesse ou à cause de celle-ci, fait montre

16. D'où la signature des lettres à partir de ce billet et des poèmes dans *La Lauseta.* D'après Ricard dans le *Montpellier Républicain* de 1896, ce nom venait d'une inscription nabonnaise du XI^esiècle, découverte par Fourès

d'une grande hardiesse et de sûreté de soi.
Pour obscurcir la question, la lettre de Fourès adressée à Lydie de début Décembre 76, parue dans le *Montpellier* le 27 Septembre 1896 (n°=12) débute par « Chère Madame. »
Louis-Xavier de Ricard correspondait avec Auguste Fourès depuis Janvier 1876, ils n'ont pas fait connaissance physiquement avant la Santo Estello d'Avignon, pour preuve la lettre de Lafagette à Fourès datée de Paris le 13 avril 1876 (24 Germinal an 84) et collée dans l'épistolaire de Fourès :

> « Mon cher confrère,
> Je vous remercie de votre petite nouvelle humoristique...
> Raoul Lafagette
> P.S : J'ai vu deux ou trois fois Mr de Ricard, que vous connaissez par correspondance. je n'ai pas voulu faire partie de la Société La Cigale, l'esprit qui a présidé à son organisation m'ayant paru mesquin et sans portée. »

Ce billet confirme que leur première vraie rencontre a eu lieu à l'occasion de la Santo Estello d'Avignon en mai 76, Fourès passant par le Mas du Diable, le 19, avant de se rendre dans la Cité des Papes.
C'est l'occasion des premières lettres.
Fourès reviendra au Mas en septembre et baptisera Lydie « Na Dulciorella ».
Il semble donc difficile qu'il faille attendre début décembre pour retrouver l'échange de lettres entre Lydie et Fourès ...
De plus, c'est pourtant bien elle qui lui écrit, sur un ton également de très grande proximité et de franchise, que sa lettre de renoncement au voyage à Paris est « non avenue ». Nous formulons donc l'hypothèse que d'autres lettres de Lydie à Fourès ont dû exister dès septembre 1876.
Après le séjour à Paris, écourté par Fourès, mais qui a rassemblé les quatre protagonistes, le courrier (conservé) malgré ses lacunes est plus régulier et plus suivi.
La correspondance avec Fourès s'est arrêtée quinze jours environ avant le décès de Jeanne, survenu début novembre à Montpellier. Elle ne reprendra, semble-t-il, pas.
J-M Petit[17] constate, comme nous, cette fin brutale de la correspondance, se référant pour cela à une lettre du 22 janvier 78 adressée à Louis-Xavier de Ricard dans laquelle le poète écrit : « Je désire vivement que Mme de Ricard soit vite rétablie », la mort de Jeanne aurait donc effacé la filleule.
Cependant Paul Tirand, un des participants au même colloque, dans un livre sur Castelnaudary de 1991, cite une phrase de condoléances adressée à Lydie :

> « C'est une grâce et un charme qui viennent de faire défaut tout à coup à la Renaissance de nos pays » (Tirand 1991 : 37)

17. In colloqui August Forès 1994

Existe-t-il une dernière lettre de Fourès à Lydie et où ?

L'écriture des manuscrits

Avant d'étudier les thèmes qui y sont développés, nous allons revenir à l'écriture des manuscrits conservés à Toulouse, les seuls que nous ayons vus, les autres extraits ou lettres ayant été consultés sur publication.
L'enquête postale de 1847 révèle que :

> « L'épistolier « ordinaire »(...), ne reçoit guère plus d'une lettre par an et ne parvient pas tout à fait à en écrire une dans l'année. » (C.Dauphin et Alii in Bossis 1990 : 169)

Trente ans après et en l'absence de scolarisation massive, l'évolution de l'épistolier ordinaire n'a pas énormément varié [18].
Lydie n'apparait donc pas comme une épistolière ordinaire mais entre dans le cadre défini par :

> « La tenue d'une correspondance [qui] peut donc être considérée, à cette époque, comme l'un des critères d'appartenance à une élite cultivée, au même titre que l'abonnement à des journaux, la possession d'une bibliothèque, la fréquentation des spectacles et des cercles, la participation à la vie mondaine et parfois aux travaux des sociétés savantes. » (idem : 172)

Nous avons décrit plus haut notre rencontre avec l'écriture de Lydie, une écriture qui nous semble correspondre aux critères esthétiques en cours pour un « style moderne » tels que les a exposés Nancy Rogers

> « ...cela veut dire, naturel, spontané, franc, même exubérant. » (N. Rogers in Bonnat et Bossis 1983 : 182)

On va donc trouver dans les lettres que nous étudions des caractéristiques communes aux épistoliers du XIX^{e}siècle :

> « en ce temps où le papier est encore cher [...] le palimpseste est la règle : tout support est utilisé et réutilisé aussi longtemps qu'un espace vierge d'encre est disponible, et l'écriture croisée (on fait effectuer à la page un quart de tour pour en faire perdurer l'usage) n'effraye aucun scripteur. » (Hébrard in Bossis 1990 : 164-165)

Les pages entrelacées (voir 3.2.5) des manuscrits de Lydie, sont pleinement de son temps. De même que l'utilisation de papier de deuil (lettre de Décembre 1876).

18. Voir l'article de Danièle Poublan dans *Etudes Héraultaises* no 28-29,1997-1998

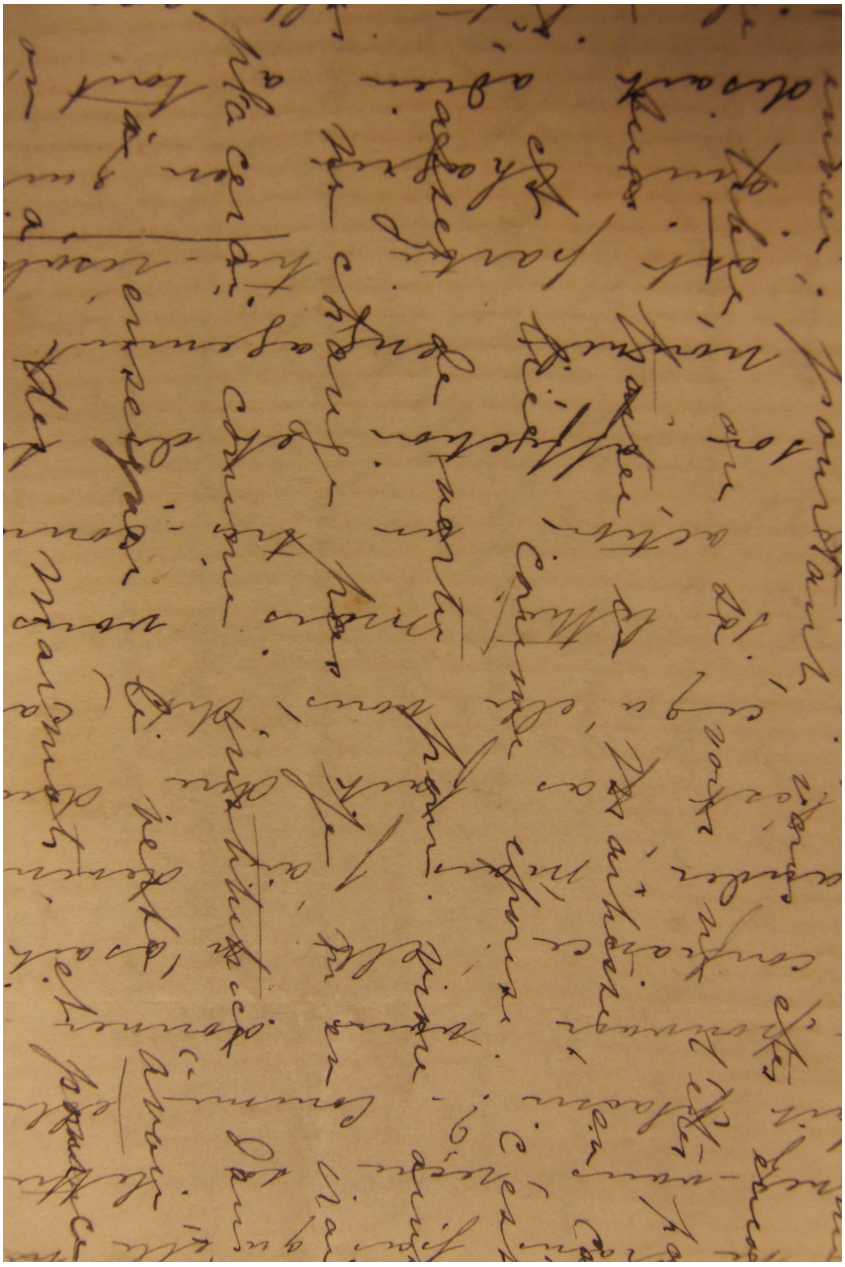


FIGURE 3.2 – Lettre à l'écriture entrelacée sur manuscrit à Toulouse (Photo RBM)

Les lettres de Lydie de Ricard sont en majorité longues -de quatre à six feuillets- mis à part quelques billets, très courts, de quelques lignes. Comme dans les autres lettres de la période romantique, la ponctuation est informelle ; les points d'exclamation, de suspension, les guillemets - ici particulièrement utilisés pour les mots occitans- nombreux. Des mots sont soulignés, jusqu'à trois fois, pour mettre en évidence un fait, une idée, une émotion. Selon Nancy Rogers la longueur des phrases, les digressions, les interruptions, les insertions de brèves conversations, cherchent le rendu de l'oralité (voir NRogers in Bonnat et Bossis 1983 : 183). Elles sont aussi agrémentées de fleurs, toujours présentes aujourd'hui, séchées, ou dont l'envoi était signalé.
Le vocabulaire participe de cet objectif de conversation naturelle. Ainsi à côté de mots savants ou recherchés, des mots d'usage plus courant ou dans des usages plus populaires comme maroquin, endéver [19]...De même que des abréviations : Montp lier ; Litt re...
Du point de vue de la graphie, il s'agit d'une écriture cursive, appelée anglaise en France et « english round hand » outre-Manche ou outre-Atlantique, c'est une écriture liée, à tendance « ronde » pour les dessins des majuscules. Au second tiers du XIXe siècle, la plume métallique a supplanté la plume d'oiseau, elle permet une distinction plus nette entre les pleins et les déliés. Cette plume est fabriquée tout d'abord en Angleterre, où Lydie a été pensionnaire, on peut donc supposer que celle-ci l'utilise, la retrempant régulièrement dans l'encrier [20] .

Lydie et l'orthographe française En ce qui concerne l'orthographe, nous sommes à une époque de grands débats.
En 1830 :

> « Les considérations politiques et les questions orthographiques se mêlent de façon assez étranges, Fourier avait promis, dans son phalanstère, d'appliquer l'orthographe de Marle [21], et cette orthographe devait être l'orthographe officielle de « L'Icarie » de Cabet [22]... »(F. Brunot, *Histoire de la Langue*, cité par Catach 2001 : 300)

La société grammaticale de Marle, qui réclamait une réforme simplificatrice, avait reçu 33 000 lettres d'adhésion. En 1830, la réforme était soutenue par des grammairiens, des réformateurs et « Le Duc d'Orléans, le futur roi, Louis-Philippe. »

19. En fait : ENDÊVER, verbe intrans. Vieilli ou fam. Éprouver un violent dépit jusqu'à être comme hors de soi ; éprouver une vive contrariété.in http ://atilf.atilf.fr/
20. Voir http ://perso.univ-lyon2.fr/ poitou/eon/manus.html consulté le 16 12 08
21. Marle dont on retrouvera des articles dans la RLR
22. (1788-1856), théoricien socialiste français.

Les débats aboutirent à une « Officialisation » de l'orthographe académique, c'est ce que Nina Catach appelle « l'affaire du décret » :

> « ...Du fait de l'exceptionnelle centralisation napoléonienne, l'Académie [Française], restaurée dans tous ses droits en 1816, se trouva investie, en 1835, d'une responsabilité qu'elle n'avait jamais eue, et qu'elle n'avait pas souhaitée, spécialement sous le règne de Louis-Philippe et de Napoléon III : les imprimeurs, en particulier, firent de l'orthographe du *Dictionnaire* de 1835 ce qui existait en politique, l'étalon suprême du français écrit, erreur dont à l'heure actuelle, nous payons doublement les frais, par le mauvais choix de l'étalon, et par le principe même d'un étalon en la matière. » (Catach 2001 : 300-301)

L'auteur explique que des années de recherche ne lui ont pas permis de trouver quoique ce soit qui puisse

> « de quelque façon que ce soit, justifier cette croyance générale en une quelconque « officialisation » de l'orthographe de l'Académie en 1832 ou en 1835. » (idem : 301)

Cependant — et l'histoire de l'occitan est là, si besoin était, pour confirmer que passer par l'enseignement est souvent plus efficace que la promulgation d'une loi - on comprend l'instauration et la persistance de la « croyance », due avant tout, écrit Nina Catach :

> « au centralisme traditionnel, repris et institutionnalisé en France en autoritarisme à l'époque napoléonienne, [ce qui] n'a pas manqué au cours du XIXe siècle d'orienter l'enseignement [...] vers un fixisme qui n'a fait que s'amplifier après les lois Jules Ferry.
> A quoi vient bien sûr s'ajouter le rôle de l'écrit, de l'instruction publique et donc la place nouvelle de l'orthographe dans l'enseignement et dans l'emploi, et donc à ses nouvelles fonctions de « maintien du patrimoine » » (Catach 2001 : 302-303)

L'orthographe de Lydie est exemplaire, pour le lecteur d'aujourd'hui des hésitations et des changements intervenus à cette époque ou postérieurement

dans les *Dictionnaires* de l'Académie Française [23]. De plus ses origines anglaises l'ayant conduite en pension deux ans dans ce pays, semblent avoir eu également une influence sur sa syntaxe. Ainsi de l'hésitation entre « ils » et « elles », cette différence n'existant pas en anglais, (surcharge des deux pronoms dans la lettre du 28 juin 1877).

Une correspondante exemplaire du XIX e siècle

En conclusion Lydie de Ricard dans ses lettres à Auguste Fourès apparaît comme une correspondante exemplaire du XIX ^{e} siècle, tant dans la forme de ses lettres que dans l'orthographe utilisée, confirmant ainsi son appartenance à une *élite cultivée*.
Ce sont donc là les seuls manuscrits que nous ayons eus à notre disposition, avant de nous intéresser à la biographie de cette jeune femme de 23 ans qui est arrivée dans le midi avec son mari, après leur mariage en 1873, nous allons étudier la composition du corpus que nous appelons *Dossier Salvat* et qui concerne les lettres publiées par Louis-Xavier de Ricard dans le *Montpellier Républicain* en 1896.

23. Nous ne prendrons que quelques exemples : Le verbe que l'on écrit de nos jours « advenu » (lettre de décembre 1876) : « En 1835, tous les exemples écrivent « avient, avenu », etc ; ils sont tous soigneusement corrigés en « advient, advenu », etc, en 1878... L'ancienne forme « advenir » (avec un d muet) avait disparu depuis 1718... » (Catach 2001 : 305) Le mot « rhythme » (29 février 77) est conforme au dictionnaire de 1835, qui était empreint d'une « fougue étymologiste », pour les lettres grecques ou dites grecques, on y trouve « ophthalmie, autochthone » etc . Le dictionnaire de 1878 supprimera un h sur deux aux mots grecs qui en ont deux. « Rhythme » deviendra « rythme ». « Tûrais » : l'accent circonflexe remplace là le e muet instable, élargissant la règle de l'Académie qui ne concerne que les adverbes et substantifs en « ement » « Souppirants » (mars 1877) : en 1835, l'Académie avait décidé de supprimer les formes avec simple consonne qui avaient toujours existé. Lydie utilise une série de mots tout attachés : « quelquechose, peutêtre ; quelquesoit ; parceque etc » ; on peut y voir un laisser aller ou la conséquence du débat engagé pour la simplification de l'orthographe, et en particulier des mots composés : la 1ère édition du *Traité de la formation des mots composés*, d'A. Darmester [24] est paru en 1875 à Paris. Elle écrit « fesait », alors que Fourès écrit « faisait. » Cette façon d'écrire qui pose toujours problème aux étrangers, est-elle une habitude ancienne comme l'indique Françoise Alexandre pour Delacroix (Alexandre 2005 : 8), ou la volonté d'écrire comme on parle, donc de simplifier ?

Chapitre 4

Lettres imprimées dans le *Montpellier Républicain*

Notre deuxième corpus est constitué par des extraits de lettres publiés en 1896 dans l'hebdomadaire *Le Montpellier*[1] et recopiés dans un dossier à l'initiative de l'Abbé Salvat à Toulouse.

4.1 Le dossier Salvat du collège d'Occitanie

Le collège d'Occitanie possède dans ses archives un dossier (CQ 217 11) constitué par l'Abbé Salvat qui renferme des articles parus dans *Le Montpellier* et *Le Montpellier Républicain* en 1896 et 1897, en particulier :

- l'article du 25 Juillet 1897, précédé d'un chapeau signé A. B.-ces initiales sont celles d'Auguste Baluffe-, reproduisant, dans son entier, la chronique d'Édmond Lepelletier dans *L'Écho de Paris* à propos du roman de Louis-Xavier de Ricard *Les conditions de Claire.*
- la copie des lettres de Lydie de Ricard et de Fourès[2].
- un échange de lettres entre la Bibliothèque Municipale de Montpellier et l'Abbé Salvat au sujet de cette collection d'articles : est-elle complète ? La réponse de la Bibliothèque Municipale, avec un ajout écrit à la plume, donnant la réponse de l'imprimeur Hamelin[3]

1. Qui deviendra ensuite *Le Montpellier Républicain*

2. Deux lettres de Mme Lydie de Ricard à son mari (17 Juin 1876 ; 5 novembre 1877) ; quatre à sa sœur Jeanne (sd ; le 26 Août 76 ; 28 Septembre 76 ; sd) ; une à sa mère (sd). Lettres d'Auguste Fourès à Madame de Ricard (décembre 1876)(bizarrement Salvat y place une en-tête de *Paris*, ce qui n'est bien entendu pas le cas) et à Louis-Xavier de Ricard (18 et 23 janvier 1877)

3. Ajout à l'encre : A la dernière minute Mr Hamelin qui imprima le *Montpellier* il y a 50 ans me dit que notre collection est complète. Le *Montpellier* très bien rédigé ne put se maintenir faute d'argent.

La bibliothécaire se livre à une analyse très sérieuse de ce que possède la Bibliothèque Municipale, la complétant par des recherches qui, en 1946, n'ont, semble-t-il, pas abouti :

> « Les Archives ne possèdent que quelques numéros du *Montpellier-Républicain* et nous les possédons également. Dans les collections privées où j'ai pu faire faire des recherches, ces recherches ont été vaines. Je place mon dernier espoir dans la famille Matte [4] qui a peut être conservé la collection complète du *MONTPELLIER-REPUBLICAIN* [6]. Je ne serai fixée que dans quelques jours et ne manquerai pas de vous en informer si je retrouve la suite des lettres de Fourès, Monsieur Hamelin [7] »

Nous sommes allée consulter cette collection conservée aujourd'hui [8] à la Médiathèque Centrale d'agglomération Émile Zola à Montpellier. Nous publions ici, selon le choix fait pour notre recherche, uniquement les lettres de Lydie de Ricard. À noter qu'entre l'annonce et la publication des lettres de Lydie et Fourès, *Le Montpellier* avait le 30 Août 1896 [9] sous la rubrique *Les Poètes*, rappelé l'œuvre de L-X de Ricard, *Ciel, rue et foyer* et *Le Parnasse Contemporain* et publié trois sonnets de celui-ci : « La garrigue, Le Lez et La mer Latine ». Cet article n'avait pas échappé à vigilance de Joseph Salvat qui n'en cite cependant que le début dans son récapitulatif adressé à la Bibliothèque de Montpellier. Dans ce même journal, d'après Forestier (1967), une autre série de lettres aurait été publiée le 10 janvier 1897. La BM Émile Zola de l'Agglomération de Montpellier n'a pas de parution entre le dimanche 11 octobre 1896 et le 18 juillet 1897. D'après nos investigations, il n'y aurait plus de parution de lettres après celles du 11 octobre 1896 : Fourès à L-X du 23 janvier 1877 et lettre de Fourès à Lydie de décembre 76, lettre où Fourès recopie pour Louis-Xavier de Ricard la chanson« La Foire aux parjures ».
Le dossier de Salvat comporte un certain nombre d'erreurs de copie, de majuscules placées intempestivement, il s'agissait certainement d'un dossier de travail.
Les publications du *Montpellier* n'en sont pas exemptes, la plus importante étant dans l'article de Louis-Xavier de Ricard en date du 13 Septembre et précédant les lettres, « Faure » pour « Fourès » ...
Il ne s'agit pas ici de manuscrits, il n'est donc pas certain que les lettres,

4. Chocolatier montpelliérain qui après le Pharmacien Gély, finança la parution du *Montpellier et Montpellier Républicain* dont Baluffe [5] était le directeur

6. En capitales sur le texte dactylographié

7. Ernest Hamelin était félibre, propriétaire avec son frère de l'Imprimerie centrale du midi, gérant de la *RLR*. Roque-Ferrier lui a consacré en 1899 des *Notes biographiques sur Ernest Hamelin, suivies de quelques pages inédites* (Hamelin) croit que les originaux appartenaient à ce Baluffe dont on a depuis longtemps perdu les traces.

8. Cote patrimoine 1134

9. Numéro 8, 1ère année

qui paraissent être complètes, le soient. Dans l'article de présentation du 23 Août, le rédacteur indique d'ailleurs :

> « Cette correspondance va de 1875 à 1879 : notre ami n'en a élagué que les parties intimes. »

Ce choix a été fait pour une publication, ce qui n'est pas la destination habituelle des lettres. Il s'agit pour Louis-Xavier de Ricard, de rappeler le souvenir de Lydie et de son œuvre avant qu'il ne s'estompe dans les mémoires.
Les écrits de Lydie parus en 96 ne sont qu'au nombre de neuf : trois sont adressés à Louis-Xavier [10], quatre à sa sœur Jeanne [11], une à sa mère également de Castelnau. Ces lettres montrent :

> « ... l'extraordinnaire impression qu'elle reçut de la nature de là-bas, et surtout de cette lumière méridionale qui donne à la fois tant de précision et tant de prestige aux moindres choses »,

comme l'écrivait Louis-Xavier dans sa préface d'*Aux bords du Lez*. Par contre, elles exposent peu leurs « communes idées » ; celles-ci et la part prise par Lydie dans les combats, sont de notre point de vue, plus approfondies dans les lettres à Fourès, dont nous venons de voir les manuscrits.
Pourquoi ce choix de publication ?
Rappelons simplement que Louis-Xavier de Ricard, après le décès de Lydie, était parti en Amérique en 1882. Avait-il alors confié des documents à son « frère » Auguste Fourès , ainsi que les réponses de ce dernier aux lettres de Lydie ? Ce qui justifierait que celles-ci se trouvent dans le fond Fourès au collège d'Occitanie.
Pensait-il, malgré le scandale du double enterrement de son ami [12], mort à son tour en 1891 pouvoir récupérer l'ensemble et le publier, comme il en exprimait l'intention dans sa préface du recueil *Aux Bords du Lez*, poèmes de Lydie rassemblés et publiés la même année ? Une première (double) lettre a d'ailleurs paru dans le volume, elle concerne la mort d'Auriola (Auriola était la guenon du couple), expurgée cependant des appréciations de Lydie sur sa belle-mère.
L'année 1896 semble pour Louis-Xavier de Ricard une année charnière. Il est rédacteur à *La Dépêche*, responsable de l'édition de Montpellier, poste qu'il

10. Castelnau 17 Juin 76, Paris le 27 septembre 77, Paris le 5 novembre 77
11. Dont une sans date, toutes écrites vraisemblablement de Castelnau le Lez
12. L'histoire de ce double enterrement est dans les annales de Castelnaudary et constitue une histoire que les journalistes aiment à rappeler aux alentours de la Toussaint : Fourès finit sa vie chez sa sœur, à sa mort sa famille lui organise des obsèques religieuses, bien qu'il soit franc-maçon et libre penseur. Le jour même de la première sépulture, Pierre Métge informe par voie de presse que selon la volonté écrite du défunt, une nouvelle inhumation aura lieu, après exhumation le dimanche suivant. L'enterrement civil eût lieu et conformément aux vœux du défunt la bière fut déposée debout en direction de l'orient. Louis-Xavier de Ricard fit le discours combattif contre « les captateurs de cadavres » (voir Tirand 1991 :45-47)

quittera l'année suivante « pour une question de politique locale montpelliéraine » (Salvat 1943) (qui concerne en fait une élection de Sète), ce départ a-t-il une influence sur la suite donnée aux publications des lettres ?

Plus de 100 ans après, il est difficile de répondre.

Chapitre 5

De Castelnau le Lez à Montpellier dans les années 1870

Incontestablement Lydie a été éblouie par la nature de Castelnau-le-Lez et du nord de Montpellier. Entre la garrigue et ses « piquants », le soleil « africain [1] » et le surgissement de l'eau du Lez, de la Lironde, mais aussi des sources, il n'y a dans ses œuvres, comme dans ses lettres, que peu de place pour la ville, dans son urbanité. C'est pourtant le cadre de la vie associative et politique dans lequel les acteurs du Félibrige rouge vont évoluer. Nous allons donc tracer une esquisse de la ville dans les années 1870, ville alors fort éloignée tant du Mas de la Lauseta au plan des Quatre-Seigneurs que de Castelnau-le-Lez, un des premiers lieux de résidence du couple.
Á Castelnau-le-Lez le *Mas du Diable* est en soi une ancienne cité. Nous allons y grimper, avant de faire une connaissance rapide de Montpellier et de sa plage, Palavas, en nous plaçant du côté des femmes et de l'occitan.

5.1 « Sextantio » plus que Castelnau

La Médiathèque Émile Zola de l'agglomération de Montpellier possède dans la collection des dessins de Jean-Marie Amelin une œuvre intitulée « Mas du Diable près de Substantion », datée de 1823 [2] . La maison, simple, paraît totalement isolée, au sommet d'une colline. Ce devait être le cas, lorsque Lydie et Louis-Xavier sont venus y habiter, en 1874.

1. Entre guillemets mots extraits de ses lettres.

2. Voir la collection de dessins sur Castelnau-le-Lez du même auteur à la Médiathèque d'Agglomération Émile Zola de Montpelllier en ligne sur http ://bm-montpellier-1.picturelan.com ; également Lacave : 1987, et pour Castelnau à cette époque voir les œuvres du peintre Frédéric Bazille (1841-1970)



FIGURE 5.1 – La montée au Mas du Diable à Castelnau-le-Lez aujourd'hui (Photo Rose Blin-Mioch)

La colline qui surplombe le Lez est alors à l'extérieur du village au dessus de la route de Clapiers qui suit le fleuve et qui a été tracée une vingtaine d'années auparavant en 1852. Cette colline avec sa voisine « La Gardie » :

> « constitue l'antique cité de « Sextantio », ancêtre de Castelnau le Lez. » (Arnal, Majurel et Prades 1964)

Il s'agit d'un oppidum pré-romain qui révéla par la suite aux archéologues de nombreux vestiges et notamment des tessons de poteries :

> « Le nom romain de « Sextantio » est devenu au Moyen-âge Substantion, mais ne désigne plus que quelques parcelles du plan cadastral où gît l'oppidum abandonné. » (Arnal, Majurel, Prades : 1964)

En 1834, selon ces mêmes auteurs :

> « les vestiges des fortifications étaient encore visibles. »

Le rocher de « Substantion » Ce rocher est devenu une légende, revisitée par l'Abbé Jean-Baptiste Castor Fabre au XVIIIe siècle. Selon celle-ci, le Lez s'ouvrirait la nuit de la St Jean laissant accéder à l'intérieur du rocher dans le lit du fleuve à des trésors... Mais le rocher se refermerait vite... [3]
L'approche du centenaire de la mort de cet auteur impulse la réédition de ses œuvres, c'est ainsi que Jules Troubat en 1877 est à l'origine de la seule édition parisienne de *Joan l'an près* à la librairie Dentu où il était commis libraire. L'année suivante, Edouard Marsal publiera à Montpellier les *Obras lengadoucianas de J.-B. Favre curat de Cèlanova* qu'il a traduites et illustrées. Ce livre contient notamment : « Le trésor de substantion »
En 1885 le Félibrige finança entièrement l'érection dans l'église de Castelnau d'un buste de l'abbé, qui avait écrit son *Joan l'an près* alors qu'il y était en fonction.

Le Mas du Diable sur les plans napoléoniens On retrouve le mas sur les plans napoléoniens conservés aux Archives Départementales de l'Hérault. [4] Il se situait alors à l'écart du chemin qui allait de Castelnau à Naviteau, moulin où demeuraient ses plus proches voisins avec, vers le village, le Mas Franc.

Le Mas du Diable, sonnet de Fourès Aujourd'hui la colline du *Mas du Diable* existe toujours face aux bois du nord de Montpellier de l'autre côté du Lez, à la garrigue vers le Pic St Loup. Malgré la construction de nombreuses villas, les murs de pierre sèche des chemins peuvent encore évoquer, pour nous, l'ambiance qu'y trouvèrent les Parisiens. Ambiance que leur ami Fourès sut si bien rendre dans son sonnet écrit lors de leur première rencontre le 19 Mai 1876 :

3. Voir Lacroix 1978 ; et Fabre Jean-Batiste Castor(1727-1784), Marsal 1878.
4. Section D de Castelnau-le-Lez Plan 3P3485, Archives en ligne, Avril 2009

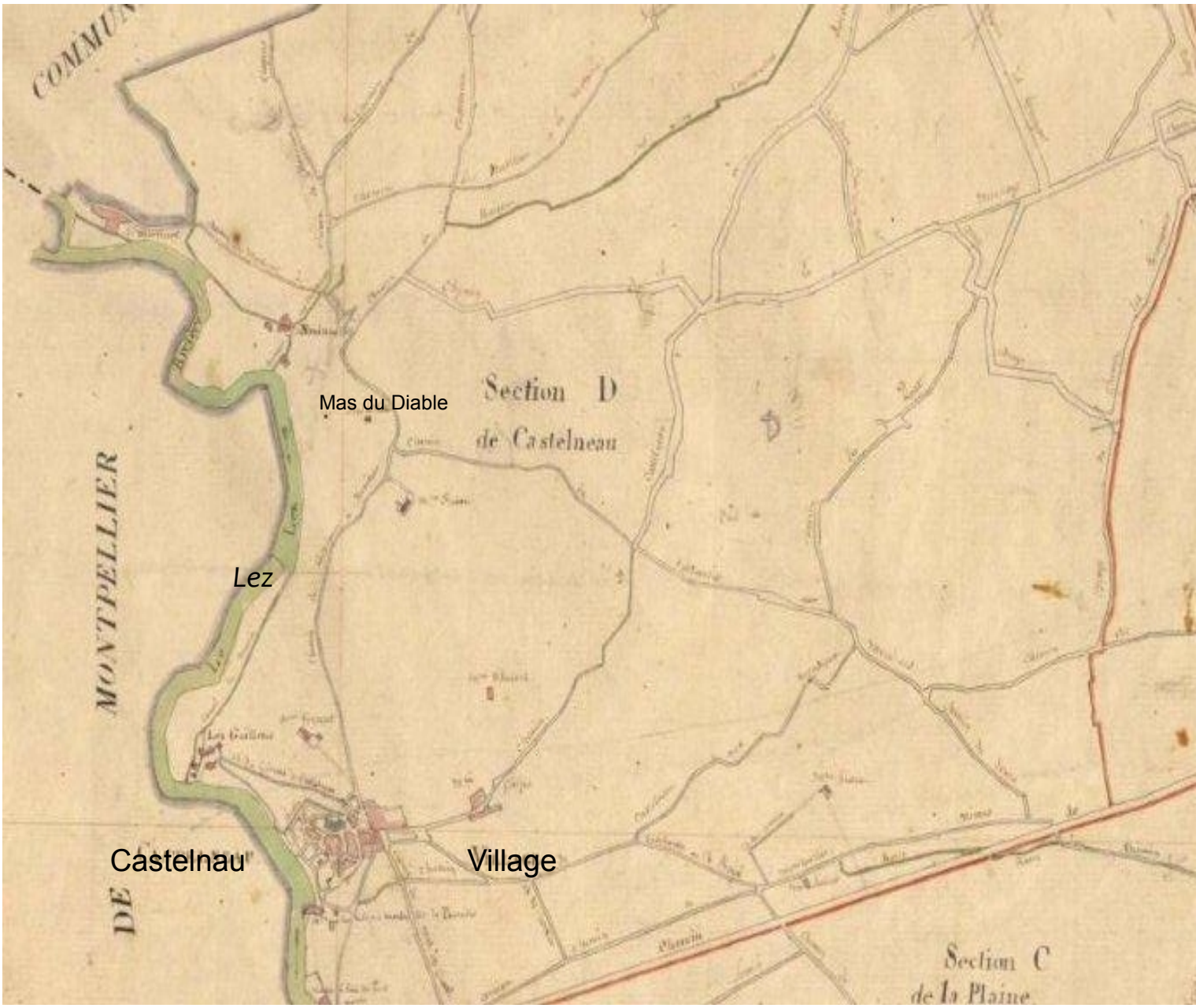


FIGURE 5.2 – Situation du Mas du Diable sur les plans napoléoniens (Sources Archives en ligne 34)

Le Mas du Diable

Al penjal d'uno serro ount las vises nouvelos
As ouliviès goubiats se venoun abrassa,
On vei un gai oustal beloment s'anaussa
Dins l'aire clarejant pingalhat d'iroundelos.

Ausis le genti Lez d'un vert blu clascassa,
En la, joubs la garrigo e las frescos pradelos,
Agaitant Mount-pelhé tremoula per las velos
Nivoulencos que Cers d'un buf ven d'esquissa.

O le nids envescant ! Aqui, es un felibre
Qu'al miei del soulelhet vieu siau, valent e libre,
Proche de sa mouliè e de sa belo-sor.

Aco's le Mas del Diable, - e l'albo le saludo
Pichounet paradis coumoul de pax founsudo
E de boun-ur flourit que fa canta le cor.
Mas del Diable, 19 de mai 1876. [5]

Fourès envoya le sonnet dans une de ses premières lettres et, dans la première missive qu'elle lui adresse, Lydie le remercie :

> « Je ne puis tarder d'avantage à vous dire combien je suis touché, pour ma part de la façon délicate et flatteuse dont vous

5. Traduction de Fourès : *Le mas du diable*/ Au penchant d'une sierra où les sarments nouveaux/ aux oliviers tors viennent s'abrasser,/ on voit une gaie maison bellement se hausser/ dans l'air brillant ponctué d'hirondelles.
Elle ouït le gentil Lez d'un vert-bleu clapoter,/ là-bas, sous la garrigue et les fraîches prairies,/ guettant Montpellier trembloter à travers les voiles/ nébuleux que Cers vient de déchirer.
O le nid engluant ! là est un félibre qui /au milieu du clair soleil vit calme vaillant et libre,/près de sa femme et de sa belle-sœur.
C'est le Mas du Diable, et l'aube le salue/ petit Paradis comble de paix profonde/ et de bonheur fleuri qui fait chanter le cœur.

> croyez devoir reconnaître notre si incomplète hospitalité : Le dernier vers m'a fait venir les larmes aux yeux ; mais comment nous remercieriez-vous donc si nous avions fait pour vous le dixième de ce que vous faîtes pour nous ? » (29 mai 1876)

Lieu de découverte de la nature Le Mas du Diable est le lieu de découverte de la nature méditerranéenne et du Lez, découverte qu'elle partage souvent avec sa sœur, qui se voue à la peinture. Ce lieu de rendez-vous accueillit aussi le peintre Baudouin. C'est autour du Mas que celui-ci peignit un certain nombre de ses tableaux, nous le voyons à l'œuvre dans la lettre de Lydie à sa sœur, d'Août 1876.
Le village lui-même est loin du Mas, en aval. Il compte au recensement de 1876, alors que les Ricard ont déjà franchi le Lez, 884 habitants dont 188 dans les mas et hameaux. Il vient de se séparer du hameau du Crès. Au XIXe siècle Castelnau-le-Lez est devenu essentiellement viticole comme le reste du département, mais depuis 1873 la vigne était touchée par le phylloxéra, qui la détruisit en très grande partie. Autre source de travail et de revenus pour ses habitants : les moulins sur le Lez, - en 1877 ils chômaient huit mois faute d'eau. C'est une pomme de discorde avec Montpellier dont le conseil municipal entend cette même année 1877 régler le problème de l'alimentation de la ville en augmentant :

> « ... dans de larges proportions le volume d'eau pris à la source du Lez, de façon à amener en ville une moyenne de 200 l par habitant. » (PM 18 Avril 1877)

Un autre lien reliera bientôt Castelnau à Montpellier : le tramway tiré par des chevaux qui, les deux communes étant d'accord, commencera à circuler en 1879. Mais ce premier essai non concluant sera arrêté en 1882.
Ajoutons à cela que le Lez est propice à la baignade (et aux noyades !), aux promenades en barque à partir des guinguettes au bord de l'eau, aux excursions dans les bois au nord de Montpellier. Enfin Castelnau compte huit cafés, dont certains sont « rouges », d'autres « blancs. » (Véran Marie-Noëlle : 1994)

Une partie de quilles pour la fête Les lettres de Lydie que nous avons retrouvées, écrites du Mas du Diable, parlent peu de la vie du village. Seule celle du mois de juin 1876 à son mari, alors retenu à Paris, annonce la fête votive :

> « Et c'est le dimanche de la St Jean ! La fête sera belle ; paraît-il ; nous ne la verrons pas si tu n'es pas de retour : nous aurions pu ajouter un ou deux lots à ceux que la jeunesse tire aux quilles sur la Place. Puisque nous sommes destinés à vivre parmi les paysans, il nous faut essayer de prendre part à leurs plaisirs comme à leurs

> tracas, ne penses-tu pas ? Moi, je veux bien être paysanne, j'aime à marcher de pair avec la société où je me trouve. C'est le seul moyen de se faire une vie logique et agréable. Autrement, on est constamment dans une fausse position. Parisienne à Paris, et paysanne au village, voilà mon vœu : mais tant que je ne cahoterais pas au dos d'un bourriquet, ça ne sera pas ça ! Qui nous empêche d'en acheter un ? »

Curieusement ce passage nous renvoie à l'entrefilet du *Petit Méridional* du 7 Juin, information apportée par un lecteur :

> « La fête de Castelnau commencée d'une façon charmante a été troublée par une bande de jeunes indigènes, qui brusquement et sous prétexte de ronde, se sont précipités au travers des danseurs de la prairie.
> Les danseuses, gentilles en général nous dit-on , se sont effrayé de cette invasion de barbares et se sont envollées de tous côtés.
> De pareils incidents sont regrettables, même pour des amateurs de danses. »

5.2 Montpellier, une ville absente

Dans les lettres de Lydie, la ville est quasiment absente, elle est seulement nommée pour ce qu'elle représente de facilités dans leur entreprise commune. Il en sera ainsi dans toute la correspondance que nous avons pu consulter. La parisienne de naissance, qui a fait un long séjour en Angleterre, ne s'attache ni à l'architecture, ni à la vie de la cité. Cette citadine semble préférer la campagne, que ce soit dans le Midi, ou en Région parisienne comme en témoignent ses lettres de 1877.

5.2.1 *Desnombrament dal pople dal Lengodoc*

Qu'en est-il de cette ville « absente », cachée par l'éblouissante nature ? Comme le veut la tradition des almanachs, *La Lauseta* de 1877 dénombre la population,[6] après avoir détaillé les dates des foires et marchés. (voir 19.5) Nous remarquons que le Languedoc de *La Lauseta* est très large, incluant non seulement les régions de Montpellier et Toulouse, mais aussi l'Ardèche et la Haute-Loire, peut-on en conclure que pour ceux de La Lauseta, sont languedociens ceux qui ne sont pas provençaux ?
Montpellier est la préfecture du 2e département « languedocien » le plus peuplé. Elle se classe 3e en terme de population avec 57.737 habitants derrière Toulouse 124.950 et Nîmes 62.394. Si l'on compare la population totale du département à celle de la ville, on s'aperçoit que celui-ci reste profondément

6. Traduction de l'intertitre

rural. Ce qui est à l'image de la France.
Ne prétendant pas retracer ici l'histoire de la ville,[7] ni celle de la région, nous nous contenterons d'apporter quelques éléments sur l'architecture, l'économie et le social, de voir la ville du côté des femmes et de l'occitan.
Nous traiterons des mouvements républicains dans le chapitre que nous consacrerons à Louis-Xavier de Ricard.

5.2.2 Une ville qui se transforme

La physionomie de la ville se transforme grâce à la richesse produite par la viticulture menacée cependant par le phylloxéra. Elle se transforme aussi pour permettre le développement des chemins de fer et l'implantation des gares desservant les lignes Montpellier-Cette en 1839, en 1844 pour ce qui deviendra en 1857 la ligne Paris-Lyon-Méditerranée ; ligne de Palavas en 1872. C'est l'occasion de l'organisation de fêtes, comme le 13 Juillet 1877 pour les débuts du trajet en chemin de fer Montpellier-Mèze.
Les rues du centre-ville s'élargissent, un certain nombre de bâtiments publics sortent de terre, en particulier avec l'avènement de la République en matière d'enseignement public.

Une école au carrefour de la modernité

Nous avons choisi pour illustrer ce propos un article rendant compte d'une séance du Conseil Municipal de Montpellier par le *Petit Méridional* le 15 Mars 1878. Alexandre Laissac est le nouveau maire nommé par la présidence de la République en février, le précédent, Coste, avait pris ses fonctions fin mai 1876. Cet article concerne la création d'une école laïque, dont le lieu d'implantation est récusé par les parents : (Les pères de famille[8]). Le lieu apparaît en quelque sorte comme un carrefour de la modernité sous la toute neuve gare de Palavas, à côté de la ligne du P.L.M, à proximité d'une usine insalubre et de l'école de tir des Mines... (voir 19.6)
Sur le plan intellectuel et artistique les infrastructures sont en place : Bibliothèque, Musée Fabre, Archives Départementales accueillent leur public... Côté hôpitaux, St Éloi est toujours au centre ville, rue de la Blanquerie et rue de l'École Mage avec 700 lits, alors que l'Hôpital Général peut recevoir jusqu'à 1100 patients.[9] Avant de nous pencher sur la situation des femmes, signalons deux événements marquants de ces années :
– les inondations, l'Hérault recevra en 1876 la somme la plus importante après la Haute-Garonne et l'Ariège à titre de secours de l'État, pour celles

7. Se reporter sur le sujet aux nombreux ouvrages : Cholvy : 1984 et 2001 ; Lacave Mireille : 1981 et 1987 ; Max Allier : 1999 etc
8. Souligné par nous.
9. Annuaire des années 1875 AD Hérault en ligne, consulté en Avril 2009

de 1875 ;
– en Février 1877 un coup de grisou à la mine de Graissessac fait 45 morts.
Ces deux faits divers, et les inondations dans le nord l'année suivante, ont donné lieu à de grandes collectes et initiatives de solidarité. En 1876 la publication sur feuille volante de :

> « La chanson du populaire Charles Gros [10] [...] sur les inondations de l'Hérault [...] atteint également 5000 exemplaires » (Martel 2001a : 163)

5.2.3 Les femmes dans la région

Plusieurs sources vont nous permettre de brosser un tableau du sort des femmes dans la région en cette deuxième moitié du XIXe siècle. Nous parlerons de leur travail, de l'enseignement, de la place des femmes dans la cité et les sociétés savantes.

Le travail : des lisseuses aux grisettes

Le *Petit Méridional* est une de nos sources. Comme les autres journaux, il publie l'État civil. Les jeunes filles qui se marient ont, très majoritairement, un métier. Ils sont divers. [11].
La publication suivante agrandira nos connaissances : employée de commerce, bouchère, une écuyère, une *lisseuse* [12] de linge, faiseuse de bonnets, repasseuse, femme de peine, modiste, blanchisseuse, tailleuse de robes..
Ajoutons à ces emplois, ceux dépendant d'activités qui ont remplacé les fabriques de tissus, d'indiennes, à Montpellier, en particulier le *verdet*, vert de gris, fabriqué par les *Grisettes*.

Les grisettes A Montpellier ce nom désigne aujourd'hui une spécialité à base de réglisse !
Auparavant il était donné au costume folklorique des jeunes filles de la

10. La chanson *L'Inoundatioun de l'Héraou en 1875* de Charles Gros est écrite en languedocien (Firmin et Cabirou, 1875) ; il a, d'après Fourié 2009, la même année publié un poème sur l'inondation de Toulouse.

11. L'État Civil du 9 au 11 Mars 1876 recense : une journalière, une lingère, une domestique, une épicière, deux cuisinières, une tailleuse, une giletière et une couturière. Seulement deux d'entre elles sont sans profession, une épouse un militaire, l'autre un employé de commerce

12. TDLF, en ligne, http ://atilf.atilf.fr ; consulté le 10 avril 2009, LISSEUR, -EUSE, adj. et subst. d'après ce dictionnaire la lisseuse comme machine à lisser existait depuis 1874, la machine peut avoir donné le nom à l'ouvrière dès cette époque, ce sens n'est avéré en français qu'en 1955, or dans le TDF, Mistral traduit alisaire par *Lisseuse de Linge*

ville, jeunes ouvrières du XIXe siècle. Gabrielle Houbre dans *La discipline de l'amour* donne une définition de la grisette :

> « La grisette désigne avant tout l'ouvrière à aiguille. Mais son acception commune est plus large. Ambs range sous cette étiquette les brodeuses, les couturières, les brocheuses, les ravaudeuses mais aussi les blanchisseuses, les modistes, les fleuristes, les lingères, etc.*Amours et intrigues des grisettes de Paris*, Paris, Librairie française et étrangère, 1829. La grisette tirerait son nom de la robe grise de serge, « la seule que pût se permettre autrefois la fille de la classe ouvrière », *la Grisette à Paris et en Province*, Paris, Renault, 1843, P 19 » (Houbre Gabrielle 1997 : 119 et 360-365)

L'auteure évoque ensuite la transformation dans la production littéraire de la grisette en lorette[13], vénale :

> « Cette condamnation de la vénalité des lorettes est une façon d'endormir une mauvaise conscience éveillée par le spectacle de la pauvreté, sur lequel insistent de plus en plus les observateurs sociaux ; elle permet aussi de passer sous silence l'exploitation sexuelle qui s'ajoute à l'exploitation économique des jeunes ouvrières. »

A Montpellier, la grisette de 1896 a changé de costume, regrette le peintre Marsal[14] dans le portrait qu'il en fait. Son croquis montre la grisette d'antan dont le costume est celui que revêtiront les danseuses de « La Garriga Lengadouciana.[15] » A la fin du siècle les grisettes préféraient la mode de Paris au costume traditionnel qui n'avait pourtant rien de l'austère robe de serge

13. LORETTE, subst. fém.Vieux Jeune femme du demi-monde, aux mœurs faciles et qui habitait au milieu du XIXe siècle principalement dans le quartier de Notre-Dame-de-Lorette, à Paris. Entretenir une lorette ; avidité d'une lorette ; coquetterie, luxe, parfum de lorette ; monde des lorettes. La lorette proprement dite, la petite femme élégante des Bouffes, est rare à Berlin (TAINE, Notes Paris, 1867, p. 303). On les approuvait [les garçons] de s'amuser avec des filles de petite condition : lorettes, grisettes, midinettes, cousettes (BEAUVOIR, Mém. j. fille, 1958, p. 166) in http ://atilf.atilf.fr/ août 2009

14. Le peintre Édouard Marsal (1845-1929) était Félibre. Dans *Lo cartabèu de 1876* : p 52 on le trouve dans la liste des mainteneurs du Languedoc comme « proufessour de dessin, à Mount-pellié. » Avec Gleize, Baudouin, et Laurens, il fait partie des peintres en vue à Montpellier dans ces années 1870, il a fait ses débuts au salon de 1875 à Paris. Majoral du félibrige en 1892, après la démission de Roque-Ferrier, Cigalo Latino (Fabre 2006.) Voir également son tableau au Musée de Sète « Le brouillon de ses baisers sur les femmes nues du Musée » qui inspira Brassens et neuf portraits signés de lui sont à la Faculté de Médecine de Montpellier (http ://www.culture.gouv.frMarsal) Il tint une rubrique dans *La Campana de Maguelouna* qui a été reprise en volume.

15. Groupe folklorique montpelliérain toujours en activité aujourd'hui.

et ressemblait plus à celui de l'Arlésienne. Ceci n'empêcha pas Marsal de les chanter :

> « Avén garda la grana das grisetas
> E grelhon pas gaira qu'à Mount-Peliè :
> Per n'en trouvà d'autant acassadetas
> Cauriè belèu courri lou mounde entié
> Manida ! nou, perira pas ta raça,
> I a trop d'amour dins tous iols de velous... [16] » (Marsal, réédition 1999 : 105-107)

Même si elles font le tour du Peyrou [17] au bras de leur promis ou échangent des baisers derrière les buissons fleuris au bord du Lez, la vie des « filles d'usine », comme elles seront appelées au XXe siècle, n'est pas drôle tous les jours.

Des sous-salaires En témoigne l'intervention de Loudon, délégué de Montpellier au Congrès Ouvrier de Marseille [18] en 1879, celui même qui vit intervenir Hubertine Auclert. Il nous apprend que la ville possède une fabrique de bougies et savons qui emploie 500 personnes, hommes ou femmes, payés pour une journée de 11 heures, de 2F 50 à 3F pour les hommes et 1F à 1f 50 pour les femmes. En outre :

> « La Commune possède quelques autres petites industries, telles que fabriques de chocolat, de vermicelles, crème de tartre, acides, vert de gris, dont la durée de la journée est en rapport avec la journée de la ville »

Cette journée est payée habituellement, notera-t-il plus tard, de 3F à 3F 50, il ne précise pas qu'il s'agit de la journée des hommes.

> « Une autre industrie est toujours en recrutement de personnel par voie de journaux »

Il s'agit d'une petite fabrique de boutons où le travail « aux pièces » est payé de 50 à 75 cts par jour aux hommes et de 40 à 50 cts aux femmes. Mais ce n'est pas tout en ce qui concerne la situation des femmes à Montpellier car explique Aimé Loudon, délégué du Cercle de la Montagne :

> « Montpellier possède une Maison centrale importante de femmes, dont le chiffre s'élève en moyenne à six cents.

16. Nous avons gardé la graine des grisettes/ et elle ne germe guère qu'à Montpellier/ Pour en trouver d'aussi bien parées/il faudrait peut-être courir le monde entier/Fillette, non, elle ne périra pas ta race,/ Il y a trop d'amour dans tes yeux de velours... Dans sa traduction Marsal accorde « germe » avec graine, alors que dans l'original son sujet est grisettes, le verbe étant au pluriel.
17. Une des plus anciennes grande place de Montpellier d'où l'on dominait toute la ville
18. Congrès Socialiste de Marseille 1879, sur Gallica consulté en 2007

> Les travaux exécutés dans cette prison sont au compte d'un entrepreneur adjudicataire.
> Ils consistent principalement en la confection de corsets pour femmes, et à la fabrication de boites d'allumettes.
> Il existe également des couvents appartenant à divers ordres catholiques. Nous avons les sœurs de la Miséricorde, les Dames-Noires, les sœurs de la Providence, et bien d'autres qu'il est inutile d'énumérer, et qui, sous prétexte d'apprendre à coudre à leurs élèves, confectionnent annuellement des milliers d'articles de lingerie, pour le compte des magasins de la ville, travail payé bien au dessous du tarif des ateliers de la ville.
> Il en est même un, le couvent des sœurs de Nazaret, qui possède de vraies ouvrières, car ce couvent reçoit les femmes, surtout de la centrale. »

Cette prison pour femmes reçut la célèbre « empoisonneuse » Marie Lafarge. D'abord *Couvent des Ursulines*, elle devint, après la fin de la centrale, caserne de gendarmerie, avant d'abriter de nos jours le Centre Chorégraphique National. C'est par un « fait divers », que nous apprendrons le travail de nuit des femmes dans un secteur l'imprimerie, dont les salariés hommes et les syndicats font, à ce moment, tout pour les en exclure :

> « dans la nuit de lundi à mardi, deux plieuses de la *République du Midi* qui rentraient chez elles après leur travail, vers une heure du matin, ont été acostées au bout de la rue de l'Argenterie, vers la place des États du Languedoc par un individu portant une longue barbe noire et vêtu d'un costume blanc. L'inconnu a menacé d'un couteau l'une de nos ouvrières, en accompagnant sa menace de paroles inintelligibles.
> Aux cris poussés par les deux femmes, quatre promeneurs attardés sont accourus, mais l'inconnu avait pris la fuite et il leur a été impossible de le retrouver. Il faut regretter en cette fâcheuse circonstance l'absence des agents de nuit. »(PM 8 Août 1877 chronique locale)

Au congrès ouvrier de Marseille, Hubertine Auclert, mais aussi d'autres femmes comme « la citoyenne Graves[19] » de Marseille revendiquaient pour leur sexe « les droits civils et politiques », autrement dit l'égalité en droit, elles s'y sont vues opposer par la majorité des représentants ouvriers « leur nature. » Ainsi on peut apprécier la conclusion de l'un d'eux :

> « ... nous voterons le principe de l'égalité absolue, avec la réserve, toutefois, qu'auparavant on réformera la situation matérielle et morale de la femme ; en un mot, qu'elles deviennent des êtres réel-

19. Entre guillemets des extraits du compte rendu du congrès ouvrier de Marseille, consulté sur Gallica.fr

> lement humains, ayant la raison de comprendre et qu'elles cessent d'être les joujoux des classes riches, les agents du cléricalisme dans les classes pauvres. »

Les femmes travaillent donc avec des salaires que l'intendant de Ballainvilliers avait relevé avant la Révolution, comme étant « la moitié » de celui des hommes[20] et ce tant dans les filatures que dans l'agriculture. Le *Tour de France* de Flora Tristan (Tristan 1980), nous démontrera que la Révolution Française n'a rien changé en ce domaine.
Elle jugeait ainsi Montpellier en 1843 :

> « Cette ville est la ville des millionnaires : on compte ici 15 ou 20 millionnaires - et indépendamment de cela, des fortunes de 600, 800 mille francs.-Tout est dans les mains d'une centaine d'individus et le reste n'a rien.-Aussi les riches sont-ils détestés plus que partout. -Inutile de dire qu'ils ont tous les vices et particulièrement l'avarice - le plus grand vice social ! - Dans tout le Midi c'est de même. - Aussi dans la prochaine révolution le carnage sera terrible ! - Ici on dit des injures à ceux qui passent en voiture. - On m'a raconté toutes sortes d'histoires à ce sujet - et cela peint ! » (Tristan 1980 : 147)

Des dames du monde Les femmes de ces millionnaires existent toujours dans les années 1870, on les retrouve dans les associations de charité comme la *Société de charité maternelle* dont le but est de :

> « secourir les pauvres femmes en couches, de pourvoir à leurs besoin et de les obliger à allaiter elles-mêmes leurs enfants[21]. La société de Montpellier est composée de dames du monde qui élisent entre elles un conseil d'administration (*Annuaire de L'Hérault* 1875, Archives de l'Hérault en ligne, avril 2009) :

Présidente Baronne de Roquevaire ; vice-présidente : A de Fesquet ; Trésorière : Ach Kühnholtz- Lordat. - Dames de sixain : Ed Batigne et Ed Caizergues ... Elles sont appelées par le prénom de leur mari, et n'ont, bien entendu, pas le droit de vote.

La discrimination

Arrivant de nuit dans la cité, Flora Tristan s'était vue refuser une chambre à l'hôtel :

> « J'ai trouvé dans cette ville ce que je n'ai encore trouvé nulle part. L'Hôtel du Cheval Blanc qui ne veut pas recevoir de femme. » (Flora Tristan 1980 : 138)

20. Ballainvilliers 1788, Entente Bibliophile 1989 : pp 32-33 ; 36, 43, 49, 72 etc
21. Souligné par nous.

Etait-ce une exception, les mœurs ont-elles évolué depuis 1843 ?
A propos des félibrejades Lydie s'interroge dans ses lettres, y seront-elles, avec sa sœur, invitées ou non ?
Les femmes ne sont-elles toujours acceptées ou invitées dans certains cercles que l'on pourrait pourtant considérer comme « avancés » que si elles sont accompagnées par un homme ?
L'annonce dans le *Petit Méridional* d'une conférence des « Amis des Arts » tend à nous confirmer cette discrimination. Elle est ainsi libellée :

> « Les dames sont invitées [... et] Messieurs les membres de la société qui n'auraient pas retiré les cartes de dames pourront le faire le jeudi 30, de 9 h à 10 h du soir. » (29 Mars 1876.)

Et l'on comprend mieux le regret de Lydie concernant le compte rendu de la félibréjade par Fourès, article dans lequel ce dernier a omis d'indiquer leur présence.
Ce n'est, bien sûr, pas le seul acte de discrimination envers les femmes et les jeunes filles. Celles-ci, au delà de l'image de la grisette, font bien souvent les frais des mœurs de ce temps, abusées par des hommes sans scrupules, ne pouvant se défendre en faisant une recherche en paternité, on les retrouve dans les faits divers scabreux des journaux. Nous retenons deux exemples :

> « Une jeune-fille de Bédarieux est arrêtée à Portel dans l'Aude après avoir subitement accouché au bord de la rivière et jeté l'enfant, né viable à la rivière, elle a été arrêtée. » (PM 30/03/1876)

En chronique de Montpellier :

> « Hier soir un fœtus a été trouvé, sous un tas de pierres, rue Villefranche, cité Lunaret. Le docteur Vigouroux, appelé à faire l'autopsie de ce foetus a déclaré qu'il était né non viable. » (PM 12/03/1877)

Un tournant dans l'éducation des filles

Ces années n'en constituent pas moins un tournant dans l'éducation des filles, laissées jusque-là uniquement aux mains des religieuses ou sous la responsabilité des familles. Mais en lieu et place d'égalité, c'est toujours l'infériorité des femmes qui est mise en avant par des lois de « protection », qui leur font un sort à part. Ainsi

> « Le Tribunal correctionnel de Marseille vient de faire une première application de la loi du 19 mai 1874 sur le travail des enfants et des filles mineures employées dans l'industrie. Suite à un PV dressé par l'Inspecteur divisionnaire contre la fabrique MR. La contre-maîtresse a été condamnée à 20 F d'amende et aux frais, dont M.R reste civilement responsable » (10/04/1876)

Cette protection n'est pas sans arrière pensée, ni en contradiction avec l'idée que les filles doivent être éduquées pour être au service des hommes, (ce qui est valable pour toute la société française) ainsi les occupe-t-on aux métiers du linge, comme le fait la Maréchale Mac-Mahon qui institue des ouvroirs pour les « fillettes de 12 à 15 ans sans ouvrage. » (PM 6/03/77)
Même sage-femme, la femme reste mineure. Elle a donc besoin pour passer le concours des bourses et entrer à l'École de Sages-femmes de la Maternité de fournir :

> « l'autorisation du père, du tuteur ou mari plus un certificat de *bonnes mœurs* » (PM : 22/06/1876)

Cependant en 1877, l'enseignement des filles se met en place, et la discrimination leur ouvre contradictoirement d'autres métiers :

> « Sur les 96 jeunes filles qui se sont présentées aux examens qui ont eu lieu hier à la préfecture pour l'obtention du diplôme d'institutrice, 43 ont été admises pour l'épreuve écrite. » (PM 21/03/77)

Même si une autre « brève » du journal nous rappelle que les filles et les garçons ne recevront pas la même éducation. Dans le chapitre « Instruction publique » du 27 mars le *Petit Méridional* informe de « La répartition des crédits destinés aux maîtresses des travaux à l'aiguille. » (PM 27/03/1876)
Fait confirmé par Castelnau-le-Lez où en 1881 l'institutrice enseigne les travaux d'aiguille (obligatoires), de même qu'elle effectue en 1903 une garderie d'enfants pendant les vendanges. (Véran : 1994)
L'école Normale et le lycée de Filles sont parmi les premiers de France à être prêts. L'enseignement sera prodigué aux filles, comme il l'est aux garçons, dans la langue de la République, c'est à dire le français.

Au niveau national nous le soulignons dans le chapitre sur le mariage, la question du divorce est en débat et même les journaux républicains comme le *Petit Méridional* ne sont pas forcément partie prenante de son retour :

> « La question du divorce : on vient de distribuer le projet de loi de Mr Naquet, relatif au divorce, ce projet est rempli de choses curieuses. Il est dit entre autres choses étranges que les époux pourront se remarier ensemble et qu'à l'avenir aucune séparation de corps ne pourra être pronnoncée : les époux ne pourront plus être désunis que par le divorce. » (PM 22/06/1876)

5.2.4 La Langue, les traditions et l'Histoire dans le *Petit Méridional*

Lydie a appris le dialecte de Montpellier, explique Louis-Xavier de Ricard dans sa préface d'*Aux bords du Lez* :

> « assidûment, non seulement par le parler qu'elle entendait autour d'elle ; mais sentant que cette langue était une friche qu'il fallait cultiver, elle l'étudia *littérairement*, dans les œuvres des Félibres... » (*Aux Bords du Lez* : 1891, Lacour Rediviva 1995 : intro V)

Langue d'oc et écrit français

Les journaux qui paraissent à Montpellier sont en français, avec, en ce qui concerne les sondages faits dans le *Petit Méridional*, très peu de langue d'oc. Cependant, quand il est question de faire parler le peuple, quelques phrases de sa langue sont glissées dans l'article, le parler devient écrit. Ainsi dans celui consacré par ce quotidien au « Plus jeune sauveteur de France », Jules Bénézet, neuf ans, de Palavas qui sauva de la noyade un camarade de 12 ans Denis Mole. Le dialogue est reproduit en deux endroits :

> « - A moi ! criait-il, je me noie !
> Agués pas poou ! répondit le brave petit »
> et plus loin : « -néga-te sé bos », disait le brave enfant..., « bolé pas mé néga embé tus[22] »

Les Chroniques de Jean Raisin (voir 19.7) Outre les annonces et comptes rendus concernant les initiatives des différentes sociétés touchant à la langue d'oc, en particulier des Fêtes Latines (voir 7.1), un certain nombre de sujets traités par le journal sont intéressants du point de vue de la langue et de la civilisation, en particulier les Chroniques de Jean Raisin (voir 19.7). Il s'agit d'un nom de plume d'Auguste Cabrol (1834-1893), le Rédacteur en Chef du *Petit Méridional* (Andréani 1989 : p 676.) Nous nous étions interrogée sur l'éventualité d'un nom d'emprunt de Louis-Xavier de Ricard à partir du contenu des chroniques, des dates de celles-ci. Auguste Fourès semble avoir eu la même idée puisque Louis-Xavier de Ricard lui écrit fin mars ou début avril 1876 : « Je m'empresse de vous écrire pour vous prévenir que je ne suis pour rien dans le Journal à un sou qui vient de paraître à Montpellier, à mon étonnement ainsi qu'à mon scandale... ».

Quilles, tambourin, traditions et joutes

Quilles à la barraquette Nous l'avons vu dans la lettre de Lydie citée plus haut, le jeu de quilles est prisé des villageois. Il l'est aussi des montpelliérains, et comme on peut le lire dans cette annonce du 19 Mai 1878, l'enjeu est de valeur :

> « -Aujourd'hui dimanche, à la Barraquette du pont de l'abattoir, grand jeu aux quilles d'un superbe mouton, à 0 F 15 cts les deux

22. Traduction : N'ai pas peur/ Noie-toi si tu veux, je ne veux pas me noyer avec toi

boules. On commencera à 1 heure, les rempeaux [23] seront joués à 6h et demi. »

Tambourin Autre jeu, réservé comme le premier aux hommes, le jeu de ballon, devenu jeu de balle au tambourin [24]. Il se jouait dans le milieu du XIXe siècle dans une ancienne portion des fossés de la ville, terrain à l'extrémité de l'Esplanade jouxtant la Comédie (voir Lacave, 1987). Nous n'avons pas trouvé d'annonce de match à Montpellier, mais fin Août, à Pézenas, l'équipe de Montagnac, en remportant la victoire sur Florensac, a gagné le Prix d'Honneur, soit 5 tambourins, un battoir et une boîte de ballons.
Apparemment le jeu de tambourin n'a pas qu'un but sportif si l'on s'en réfère aux défis suivants relevés dans le journal :
La note ci-dessous insérée à la demande de Mr Barthe de Florensac, est parue le 12 Août 1876 :

- Cinq joueurs de Florensac attaquent cinq joueurs de Montagnac à jouer mille francs dans le jeu de Mèze ou de Pézenas.
- le défi lancé de Mèze le 4 Juillet 1877 met sur le tapis 200 f dans un match qui opposerait, le dimanche 8, 5 Mézois contre 5 joueurs de Marseillan.

Joutes sur le canal de Palavas Dernier tournoi prisé, celui des joutes, elles sont de retour sur le canal de Palavas pour les fêtes de 1876 :

> « Depuis de longues années, il n'y a plus eu de Joûtes [25] sur le canal de Palavas, et les jeunes gens du *Grau* sont disposés à donner à celles de dimanche prochain un éclat inaccoutumé. » (PM 12 Août 1876)

L'annonce, la veille, des réjouissances nous donne le nom de deux autres jeux, celui de l'Anguille prévu pour Midi [26] et celui de la bigue, en fait « Lo capelet », prévu à une heure et qui est bien connu des fêtes d'étang [27] et de bord de mer. Une innovation, qui est directement en relation avec ces années de colonisation, ce qui donne dans le *Petit Méridional* l'annonce suivante :

23. RAMPEAU, subst. masc et non rempeaux, ici nous pensons qu'il s'agit dans la partie de quilles des joueurs ex-aequo qui devront effectuer un Coup supplémentaire pour détermine le vainqueur d'un jeu lorsque les adversaires sont à égalité de points ou coup supplémentaire que l'on joue à titre de revanche. Le rampeau se joue en un seul coup. Il s'agit en fait de la finale. D'apprès le TLFI, in http ://atilf.atilf.fr/tlf.htm, avril 2009

24. Voir Rouquette Max, Le jeu de Balle au tambourin, IEO Toulouse, 1948

25. Nous remarquerons ici l'accent circonflexe, qui remplace le « s » de « las ajustas » en occitan...

26. Jeu dans lequel deux protagoniste cherche à se frapper derrière l'oreille avec un mouchoir tortillé (d'après TdF)

27. Abandonné aujourd'hui à Sète (Hérault) pour les fêtes de la St Louis, en Août, ce jeu prenait place dans le cadre des joutes, il s'agissait d'aller chercher en haut d'une bigue glissante un chapeau sans tomber au canal. A notre connaissance cette tradition se poursuit dans la cité voisine de Marseillan.

« exhibition et incendie de la barque des « nègres » pendant les joutes. »
Le compte rendu de la fête donne la mesure de ce que sont devenues les cabanes de pêcheurs.

5.2.5 Palavas les Flots, notre plage et l'eau ferrugineuse

> « On peut évaluer à 15000 le nombre des personnes qui s'étaient rendues sur les bords de notre belle plage. (...) Après une première partie de la fête, qui constituait la fête de jour, est arrivée l'heure solemnelle du souper. Dans les établissements publics, sur la terrasse du Casino, au milieu des terrains vagues, sur les quais et devant toutes les portes, les tables se dressaient, luxueusement ou modestement chargées, mais toutes copieusement servies. Bacchus Momus et toutes les divinités en *us* qui veillent avec tant de sollicitude au maintien de la joie humaine, de l'appétit et de la soif, ont été religieusement fêtées. » (extraits PM 15 Août 1876)

Feu d'artifice tiré en mer, retraite aux flambeaux avec la musique militaire ont terminé brillamment les festivités de la ville d'eau.
Car cette année 1876 avait vu la station recevoir du ministère l'agrément médical pour son eau ferrugineuse, ce qui explique l'affluence (au delà du nombre invérifiable). Jean Raisin avait, dès les premiers numéros du journal, consacré une de ses chroniques à la réussite de la plage de Montpellier. Il y écrivait :

> « ... Car il n'y a pas à dire, Palavas est une ville d'eaux, tout ce qu'il y a de plus ville d'eaux, une ville d'eaux comme il n'en existe pas deux.
> Le ministre lui-même l'a déclaré, l'estampille gouvernementale le confirme : l'eau minérale ferrugineuse de Palavas est classée, autorisée, peut-être même recommandée dans toutes les formes et avec tous les honneurs qui lui étaient dus.
>
> Et quoi ! Ce n'était pas assez du charme profond de la côte privilégiée, de la pureté de ton air et de ton ciel, de la sérénité indicible de tes nuits d'été, de la douceur de tes immenses plages, du sourire complaisant des vagues de ta mer ?
> Ce n'était pas assez [...]
> Tu as demandé un chemin de fer, on te l'a donné ; tu as voulu un Casino, tu l'as ; tu trouvais ton port trop petit, on l'agrandit ; tu t'es dit que de riches villas, de superbes habitations feraient bien, tranchant sur le bleu de ton ciel et le vert argenté de tes vagues, on les a construites...
> Il t'a fallu l'attrait suprême, l'eau miraculeuse, l'eau de santé et

> de vie ; tu vises à écrire sur ton blason la devise de Spa, d'Orezza, de la Bauche : Semper redivivens. »(PM 9 Avril 1876)

Ceci pourrait bien expliquer l'attrait de Mme Charpentier, la mère de Louis-Xavier pour la station balnéaire, lors de sa visite, l'été suivant dans le Midi. (lettre de Lydie 27 août 1877)

Chapitre 6

Paysages, lumière et climats

6.1 Aux bords du Lez : des œuvres aux lettres

> « Le Midi fut pour elle une révélation ; il semble qu'elle y trouva ce que Gautier a appelé quelque part la patrie et le climat de son âme. On verra aujourd'hui par ses poésies, plus tard par ses admirables lettres, l'extraordinnaire impression qu'elle reçut de la nature de là-bas, et surtout de cette lumière méridionale qui donne à la fois tant de précision et tant de prestige aux moindres choses. » (*Aux bords du Lez* : Intro IV)

Bien que publié onze ans après sa mort, le titre du recueil de Lydie de Ricard, *Aux bords du Lez*, aurait, selon son mari, été choisi par elle-même. Il nous ouvre l'accès d'un de ses paysages de prédilection la « Ribada de Moun poulit Les. [1] » Lydie est une observatrice attentive, d'autant plus attentive que la nature est, pour elle, une source d'inspiration intarissable : nature chantée, fleurie et printanière, sombre quand le brouillard obscurcit les flots, nature estivale avec sa garrigue piquante et sa chaleur lourde, nature nocturne qui joue avec les chauves-souris et la lune dans le jardin. La moitié de ses œuvres publiées en français et en languedocien nous parle, dès le titre, de la nature. [2] Aussi n'avons-nous pas été étonnée de la place qu'elle occupe dans les lettres. Si nous écoutons Louis-Xavier de Ricard, la nature et la lumière méridionales ont impressionné Lydie et brillent dans sa correspondance de tous leurs éclats. Il s'agit pour lui de nature et de lumière méridionales, or les lettres de Lydie et celles de Jeanne-Lydie, les lettres de sa sœur citées dans les siennes, sont

1. Rive de mon joli Lez

2. Dans la partie « œuvres françaises » d'*Aux bords du Lez* : « Le Lez, A l'Alouette, Crépuscule, Promeneuse, Pleine lune d'Août, Le Cactus Blanc, La lune dans le Lez, Grabels, La petite île, La Parade, La sieste, Crépuscule au bord du Lez, le deuil blanc de la lune, Brouillard d'hiver. » Dans les œuvres languedociennes : « La figueira, A la Lauzeta, A la mar latina, Estelament, Tombada de Vespre, Lous bords dau Lez. »

sous le charme du Midi, mais en comparaison avec la nature des bords de Seine, et non des villes, elle ne parle jamais dans ses écrits ni de Paris, ni de Montpellier. Une exception cependant la Cité de Carcassonne, mais nous verrons pourquoi.

6.2 Paysage entre peinture et littérature

Chonologiquement les premières lettres de Lydie sont destinées à sa sœur, à sa mère, à Louis-Xavier.

6.2.1 La « révélation » au Mas du Diable

Les lettres du Mas du Diable, elle est alors depuis peu dans le Midi, nous transmettent l'impression la plus aigüe de la découverte des paysages. L'isolement et la beauté du site, entre le Pic St Loup et la mer, avec à ses pieds le Lez, intensifient les effets dus au changement de climat. Les murs de pierres sèches, les variétés de végétation assurent un dépaysement total sans rapport avec la nature qu'elle connaissait jusque là, que ce soit en Seine et Oise ou en Angleterre. De plus les noms languedociens donnés à la flore et à la faune, jouent un rôle dans sa créativité poétique, même si ce jeu demande après l'éblouissement, un temps de mûrissement. Sa culture acquise en majorité à Paris, dans les salons, et par la lecture des poètes, en particulier du Parnasse contemporain, mais aussi Burns et Shelley va faciliter cette préparation. Il s'agit pour elle, tout à la fois, de découvrir les paysages et la nature comme peintre, d'en prendre connaissance scientifiquement comme parnassienne, et enfin de les transporter dans ses œuvres Littéraires.
Avec les lettres adressées à Fourès, la plus part du Mas de la Lauseta, nous changeons de rive du Lez pour découvrir le plateau au nord de Montpellier et un autre cours d'eau, la Lironde. C'est dans ces lettres que la nature de la vallée de la Seine sera présente dans les écrits de Jeanne repartie en région parisienne.

6.2.2 La nature comme religion

Louis-Xavier de Ricard utilise à propos de la découverte du Midi le terme « révélation. » Ce mot a, de toute évidence, ici son sens religieux.[3] La première

3. Révélation : B. RELIGION1. Dans les relig. positives. Acte pouvant s'exercer suivant divers modes, par lequel Dieu ou la divinité, se manifeste à l'homme et lui communique la connaissance de vérités partiellement ou totalement inaccessibles à la raison ; ensemble de vérités ainsi portées à la connaissance de l'homme et constituant le fondement de la religion en question. Être frappé, saisi, touché par la révélation.(in http ://atilf.atilf.fr/, consulté le 24 août 2009.)

poésie publiée pour Lydie par celui-ci dans *Les Chants de l'Aube*, reprise dans *Ciel, rue et foyer* sous le titre « Fantaisie Panthéiste » (voir 19.15) contient en particulier cet appel :

> Songez donc, jeune fille, aimez bien la nature,
> Et voyez une sœur dans chaque créature.
> D'infiniment petits pour nos yeux sont perdus ;
> ..
> Soyez bonne pour eux, et douce : -aimez-les tous,
> Tous, l'insecte et la fleur, tous, l'animal et l'homme,
> L'être le plus puissant et le plus mince atome,
> Et soyez, les aidant de soins et de conseils,
> Mère pour les petits, et sœur pour vos pareils !

Lydie, installée dans le Midi, met en œuvre cette philosophie.

Le Lez

Le Lez est, cela peut paraître paradoxal, peu présent dans les lettres que nous publions. Sa découverte, dès son arrivée au Mas du Diable lors des promenades avec sa sœur, a précédé la correspondance avec Fourès. Elle date de l'hiver 1874-75, comme en témoigne la lettre adressée à Jeanne datée du 28 septembre 1876 :

> « Nous sommes allés tous ensemble faire un grand tour au bord du Lez, Nous sommes rentrés par Naviteau et, traversant l'écluse qui ne coulait pas, nous avons escaladé et parcouru toute la corniche de rochers, que tu ne connais pas, jusqu'à la Valette. »

Et elle y retournait régulièrement et, agrandissant ses connaissances du cours d'eau, elle pouvait décrire les saisons avec les fleurs de ses rives :

> « les figuiers sentent bon à cause des nouveaux bourgeons et les églantiers fleurissent au bord du Lez, » (Jolie Mignonette de Jeannette, lettre publiée en 96)

Et enfin créer :

> « A propos j'ai fait des vers sur le Lez[4] je suis contente au delà de toute expression car Louis lui-même m'a engagée à continuer ; je n'avais pu en aligner plus de quatre depuis trois ou quatre ans et ma petite pièce en aura 64 faits en trois jours ; c'est beau ! Ce seront les étrennes de maman, ça va lui faire un plaisir ![5] » (sd [18 Déc 1876])

Le Lez n'est pas présent dans ces seuls extraits. Comme la Lironde plus tard il est le but des promenades, quand Lydie est seule, ou avec sa sœur, mais

4. Dans la Lauseta de 1879, cette poésie est datée du 15 décembre 76.
5. La parenthèse ouverte n'est pas fermée sur le manuscrit

aussi quand des visiteurs se présentent sur la colline qui le surplombe et où se dresse le Mas. Tel le Cigalier[6] Henri Grousset-Bellor :

> « M. Grousset-Bellor était abasourdi d'admiration et d'enthousiasme : il dit que c'est véritablement le plus beau pays qui soit : tout y semble arrangé pour le plaisir des yeux : il dit que la Suisse, la Bretagne, l'Auvergne, sont enfoncées quand on arrive au Lez, à cause de cette variété unique de nature et de caractère. Il est venu passer toute la journée entière du lendemain. Nous avons été aux Quatre Seigneurs et sommes revenus par La Valette, j'ai enfin traversé l'eau sur cette fameuse planche qui nous tentait si fort, tu sais ! » (28 septembre 1876)

Parmi ces visiteurs de nombreux peintres montent jusqu'au mas, avant de redescendre sur les rives du Lez.

Le Lez avec les peintres

Corot et Bazille Le mot paysage est défini à la fois comme « vue d'ensemble, qu'offre la nature, d'une étendue de pays, d'une région » et un « tableau dont le thème principal est la représentation d'un site généralement champêtre, et dans lequel les personnages ne sont qu'accessoires. Paysages de Corot, de Gainsborough, de Poussin ; paysage moderne... » (Dans le TLF sur http ://atilf.atilf.fr/tlf.htm) Or Jean-Baptiste, Camille Corot est cité par Lydie :

> « Jules Laurens connaissait très bien l'endroit pour y être venu dans le temps avec Corot[7] et Français[8] » (28 septembre 1876)

Corot, qui séjourna lors de son voyage à Avignon au bord du Lez, est considéré avec JongKind et Courbet « à l'origine de toutes les émancipations et de toutes les conquêtes du paysage moderne » (Roger-Marx 1971 : 236)
Peint par Corot, le Lez l'a été aussi par Frédéric Bazille, né à Montpellier en 1841 et mort à la guerre de 1870 dans laquelle il s'était porté volontaire.
Le premier a été un précurseur de l'impressionnisme avec notamment ses croquis sur le vif qu'il retravaillait en atelier, le second, trop brutalement disparu, a fait partie de ses fondateurs. C'est de 1875 que date le nom d'impressionnistes qui qualifie les peintres de ce mouvement alors à ses débuts. Une source de ses sources pourrait donc être le Lez.

Jeanne Nous découvrons « Aux bords du Lez », dans les écrits de Lydie, un(e) autre peintre, sa sœur Jeanne :

6. Adhérent de la Cigale de Paris
7. Paris 1796-1875
8. (Plombières 1814- Paris 1897)

> « ...Et ta peinture ? Je savais bien qu'on aimerait tes études à la maison : n'avais-je pas désigné les études qui plaisaient à Papa ? Le « Petit bord vert du Lez » »(26 Août 1876 Ma chère Jeannette)

Le paysage n'est pas statique, l'eau lui donne son mouvement et sa course n'est pas indépendante de l'activité et de l'histoire humaines comme le voudrait la définition de la nature [9]. La main de l'Homme a tenté de dompter son cours, Lydie de Ricard ne parle-t-elle pas d'écluse et du moulin de Naviteau dans sa lettre du 28 septembre 1876, que nous citons plus haut ?
L'activité humaine est aussi présente dans la garrigue. Celle-ci entoure le Mas du Diable comme le Mas de la Lauseta. Mais avant de suivre Lydie dans ses découvertes, prenons le pinceau avec Eugène Baudouin et Jeanne, qui peignent sur le motif.

Baudouin et le Mas du diable

> « ... nous sommes allés voir la garrigue à Kermès, d'en face : c'est ça que Baudouin a faît cette année, avec ses oliviers et la mer dans le fond.... » (28 septembre 1876)

Le peintre est très présent dans les lettres de 1876 :

> « Baudouin [...] va faire « l'olivaison » dans nos parages, peut-être même chez nous ; Hier il est arrivé avec plaquette de cuivre et une pointe, est grimpé au haut de la colline voisine (où, tu as fait ta « Garrigue »), et de la maison du « Brigadier » a pris toute la vue des montagnes et de la vallée. Le mas y est au beau milieu, ce coquinet : c'est charmant.— » (25 Août 1876, Ma chère Jeannette)

Ces deux tableaux sont présentés au salon de Paris en 1877 et dans *Plume et pinceau* (1878) de Jules Troubat.
L'auteur fait le lien entre le sonnet *La garrigue* de Louis-Xavier de Ricard et le tableau de l'Olivaison de Baudouin, il situe également le cadre du tableau de la Maison du Brigadier. (voir 19.8)

6.2.3 La lumière du Midi

Les avis de Jules Troubat et de Lydie de Ricard divergent sur le rendu de la lumière dans les tableaux de Baudouin. Là où le critique néo-parisien voit « Le Mont St Loup, [et] dont le ton franchement cru de bleu de ciel (tel qu'il est dans la nature) fait le plus harmonieux et le plus doux contraste avec les

9. NATURE, subst. fém.I. Ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaines. A. 1. Milieu terrestre particulier, défini par le relief, le sol, le climat, l'eau, la végétation. Une nature aride, désertique, désolée, luxuriante, tropicale, sauvage. (http ://atilf.atilf.fr.)

tons verts et blanchâtres du premier plan... », Lydie décèle dans ses « grandes études très réussies comme sites surtout ; [et] bien que l'harmonie en soit bonne, [. . .] un peu trop gris : il n'ose pas s'attaquer à la pleine lumière » (28 septembre 1876, Chère Jeannette.)
Nous sommes ici au cœur de la perception et du rendu de la lumière du Midi qu'elle estime mieux réussis chez Jeanne, « tes études vont l'épater avec leurs ciels bleus et leur soleil. »,lui écrit-elle le même jour.

Les tableaux de Jeanne

Jeanne « a soif de lumière et de soleil, pour ses yeux et pour sa joie sans doute : je veux faire qu'elle se plaise tant là-bas qu'elle ne veuille plus revenir à Paris », écrit-elle à Fourès de Paris (18 janvier 1877.) Aux côtés de Lydie qui, elle-même a « réempoigné » sa palette, nous voyons sa sœur crayonner toute la journée, essayant de saisir cette lumière méridionale, elle s'apprête à aller « faire les oliviers » (Lettre à Fourès du 6 avril 1877) (voir 9.3, 9.3.6,19.18)

La lumière de Lydie

Dans sa lettre à Fourès du 1e mars 1877, nous saisissons un raccourci du jugement de Lydie opposant le Midi - on est en février - et le nord :

> « C'est ici, au pays de lumière, qu'elle est belle, et qu'elle doit vivre, ma chère Jeanne ! Ses yeux palissent sous un jour terne et froid »

Le soleil l'a ravie, et elle lui rend hommage

> « Te réhabitues-tu (turlututu !) ; un peu à votre quinquet de soleil ? On croyait que je plaisantais ou que j'extravaguais quand je demandais si c'est ça un ciel bleu, ça du soleil, ça un beau temps - tu te souviens ? » (Ma chère Jeannette 26 Août 1876)

Le rendu de la lumière est une préoccupation en peinture mais aussi pour ses créations avec en particulier la recherche relative à la lumière du crépuscule présente en languedocien dans « Estelament »(*Aux bords du Lez* : 88-89). Cette « Tombada de vespre », « Tombée du soir », donne au Lez d'autres couleurs :

> Mutas, tus' cara e ièu, emmiech l'erbeta aclinas,
> Veirem s'encantar, -emb lou cel
> Que miralah,- lou Lez dintre sas amarinas
> Roussel jout lou vespre roussel. [10]
> (*Aux bords du Lez* : 112-113)

10. Traduction : Muettes, toi, ma chère et moi, parmi les herbes couchées,/ nous verrons « s'enchanter, avec le ciel/ qui se diapre, le Lez parmi ses amarines, roux avec le soir roux »

Ne reprochait-elle pas à Jean Aicard d'avoir perdu cette lumière en abandonnant le provençal au profit du français ? (voir 8.1.1)

6.2.4 L'influence parnassienne prédominante

Elle va créer à la lumière et à l'ombre du midi, cheveux aux vents comme la décrira Léontine Goirand. Un vent qui souffle sur ses vingt-six ans et la liberté conquise :

> « Hier nous avons été voir nos oliviers et nous les avons salués de votre part, comme en liberté nous nous souvenons de notre jeune temps et qu'alors nous ne respectons plus rien, nous n'avons pas craint de profaner ces vénérables en grimpant dedans : nous y avons découvert de véritables réduits de verdure où nous serons très bien pour goûter ...quand il y aura des cerises et des amandes...Si vous êtes là alors et si vous ne prêtez pas main forte à Louis pour nous dénicher, on vous donnera aussi une place ; mais pardon, j'oublie que ceci est trop rustique pour votre seigneurie ! ... » (18 février 1877)

Et ce trou de verdure est un écho au sonnet de Fourès écrit pour Louis-Xavier de Ricard le 26 Novembre 1876, lors de la pendaison de crémaillère du Mas de la Lauseta (voir 19.9) Il y a là comme un frémissement de la vie « en plein ciel », selon l'expression de Louis-Xavier de Ricard, pour ces années. Frémissement amoureux qui court aussi de la nature à l'absent, Louis-Xavier, en cette mi-juin de 1876 :

> « Et la vigne ? La vigne ! les sarments ploient et commencent à ramper l'un vers l'autre pour comparer leurs espoirs ; les pauvres déshérités s'isolent fièrement par exemple, tête haute et mains vides. Il y a huit jours qu'elle est en fleurs, la vigne : Ah ! quels parfums !...Nous ferons notre tour à la lune mourante, voilà tout : mais la vigne ne sera plus en fleurs. Quel dommage ! Si je pouvais seulement t'enfermer ici une bouffée de ces frêles grappes poudrées pâlement de cette divine odeur de miel, de chèvre-feuille et de pêche. Comme on y sent bien l'âme ardente et fraîche du vin, le palais se parfume et le gosier baille à la flairer. »

La leçon panthéiste a porté déjà, et le regard de Lydie a percé des détails de sensations, de parfums, de sons qui en montrent l'acuité.

Le travail en arrière plan

Quand à la vigne, le phylloxéra n'a pas encore gagné...
Cela appelle de notre part deux remarques. La première est d'ordre économique, si Lydie s'intéresse à la nature, c'est une nature de décors. Seul,

comme travail, celui de la « Bugadière[11] » y a pris place. Nous n'avons pas trouvé une ligne sur ce qui préoccupe le midi de la monoculture de la vigne, c'est à dire l'avancée du phylloxéra contre lequel les savants n'ont pas encore découvert de traitement. Cette crise est très présente dans les quotidiens. Le monde des Félibres rouges, celui de Lydie et Louis-Xavier de Ricard, n'a pas encore croisé le monde des travailleurs du Midi. Louis-Xavier de Ricard ne les place-t-il pas en cette année 1876, où il met la dernière main à son *Fédéralisme*, en arrière plan du débat politico-philosophique qui est la trame de son essai ? Il n'en va pas tout à fait de même pour Fourès qui est au contact du peuple dans la quincaillerie.

La « bugadière » de Lydie de Ricard et le lavoir de Flora Tristan La seconde remarque a trait au regard de Lydie, sur le monde nouveau qui l'entoure. C'est un regard ébloui par la beauté des lieux et des gens, qui forment pour elle autant de tableaux qu'elle peint, non avec des pinceaux, mais avec des mots. Ainsi pour revenir au travail des femmes, aux « bugadières », nous ne résisterons pas à mettre côte à côte la vision de Lydie de Ricard et celle, quelque trente ans plus tôt, de Flora Tristan.
Écoutons Lydie nous décrire une femme de Grabels aux sources de la Mosson, autre fleuve Montpelliérain, les « bugadières » de ce village y lavent le linge de la bourgeoisie de la ville :

> « Ses bras rondelets, dorés jusqu'au coude et frais sous la manche, ressemblent, pour la couleur, à deux beaux fruits mûrs qu'à demi à cause de la feuille ombreuse et vigilante. Et sous le blond abri de son large chapeau le reflet frissonnant de l'eau illumine son doux visage penché, fait étinceler ses yeux et pétiller ses dents et adorne de fluides argents ses noirs cheveux annelés. Au froissement moelleux et régulier du linge entre ses doigts et au babil confidentiel de la rivière, elle mêle sa cajolante voix, ses gaietés oiselines. » (*Aux bords du Lez* : 45-46)

Flora Tristan traçait à Nîmes en 1843 un tout autre portrait de blanchisseuses :

> « Ces femmes travaillent avec un courage inouï jour et nuit elles sont au lavoir. - J'entendais ce battoir toute la nuit. - Plusieurs fois je me suis levée la nuit pour regarder combien elles étaient là - 15, 20, 30 étaient là à laver avec une ardeur inconcevable.[...] La vieille blanchisseuse qui me parlait ressemblait plutôt à une limace qu'à une femme. - Elle paraissait 70 ans, elle n'avait que 51 ans. - Sa fille, 19 ans, avait les pâles couleurs - elle paraissait si souffrante, si faible, si accablée qu'elle faisait pitié. - La pauvre mère paraissait fort attendrie sur le sort de sa fille. - Oh ! madame,

11. Lavandière

> notre état est bien dur, toujours dans l'eau - il y en a bien et des fortes qui ne peuvent pas s'y habituer. - Elle déplora la faiblesse du tempérament de sa fille, mais tout se borna là. Elle ne songea pas à accuser ceux qui condamnaient son enfant à pourrir ainsi dans la vase. » (Tristan 1990 : 167)

Un regard « d'amour e de clartat »

Les yeux bleus de Lydie sont comme elle l'écrit dans *Las acourdalhas de Viviana e de Merlin* : « d'amour et de clartat. [12] » Elle est dans un rêve de nature, même si son regard bénéficie de l'ouverture donnée par les débats parnassiens :

> « Les Parnassiens s'intéressent non aux découvertes techniques, mais au nouvel éclairage que les sciences apportent sur l'homme et le monde. [...] L'alliance de la science et de la poésie consiste d'abord pour le Parnasse à appliquer les méthodes scientifiques au domaine littéraire. Comme le savant, le poète parnassien cherche la vérité. La couleur locale ne lui suffit plus ; il lui faut un pittoresque conforme aux données de l'érudition.[...] Aussi le poète parnassien se double-t-il d'un critique qui veille à l'authenticité de l'œuvre. » (Mortelette, 2005 : 130 et 131)

Nous sommes loin ici de l'entrée printanière de la Chanson des troubadours avec ses verts, ses vermillons et ses gazouillis d'oiseaux, même si dans la *Figueira*, elle se prête à ce jeu. (voir 8.1.4)

La science et la recherche de la vérité

Lydie se place donc en scientifique : la nature est alors répertoriée par les savants qui vont constituer de grands herbiers avec sa flore et épingler les insectes, Jean-Henri Fabre est leur contemporain et Auguste Fourès sait reconnaître un mâle d'une femelle grillon. Devant une plante inconnue Lydie cherche dans les livres : par exemple dans la *Flore de Montpellier* de H Loret et A Barandon (voir 8.2) qui vient de paraître et qui comporte les noms « patois » des plantes. Elle n'hésite pas à placer dans un courrier à Fourès une fleur, qu'elle pense être une asphodèle (Lettre du 6 avril 1877) pour qu'il lui donne son avis. Plus tard (le 8 juillet) en lui envoyant un bouquet de sa « Miguette », elle l'interroge en décrivant les fleurs :

> « Savez-vous le nom de ces fleurettes ? elles poussent en frêles petites grappes violettes et rosées dans les herbes fines des talus le long des routes, j'en ai cueillies souvent, souvent, étant petite !. . .J'en ai pas encore vues ici, il y fait trop sec ; mais peut-être en avez-vous là-bas où le pays est plus frais ? »

12. Traduction : d'amour et de clarté.

Elle résiste cependant quand il s'agit de mettre dans l'enveloppe un oiseau :

> « Nous avons ramassé ce matin un pauvre petit oiseau mort près de la maison : je n'ai jamais rien vu de si mignon ; si je ne craignais qu'il ne fut écrasé, je le mettrais dans ma lettre, qu'est-ce que ça peut-être ? Il est gris comme un moineau, ou plutôt fauve, un peu verdâtre sous le ventre, un tout petit bec et la plus délicate petite tête qu'on puisse imaginer. Si je pouvais le conserver ! - Que c'est triste ! » (Début avril 1877)

6.2.5 Le petit monde de la basse-cour

Le petit monde de la basse cour avec ses poulets et ses lapins est présent dans les deux sources de lettres, celles à Fourès et le dossier Salvat. Substitut possible de l'enfant qu'elle n'a pas, la gent « galline et lapine » est traitée comme un jouet.
C'est, semble-t-il aussi une découverte pour elle, et une occupation pendant les absences de son mari, dans sa lettre de mi-juin à côté des morsures du soleil, ne parlait-elle pas des« coups de bec innocents de nos poussins. » Pour sa sœur, elle détaille l'état de la famille :

> « nous avions du opérer le sauvetage du poulailler : les lapins, meilleurs qu'on ne pense, lui ont généreusement offert l'hospitalité à la fortune du pot : du reste, il est juste de dire qu'on ne leur a pas demandé si ça leur ferait plaisir...
> Mais je crois bien que la gent « Lapette » et la gent « Galline » n'ont pas la même opinion politique et religieuse : nous avons entendu de fréquentes et assez violentes prises de becs et de museaux : il faudra que je voie si « Scalpia », « Stropius » et autres garnements n'auraient pas trop goûté aux oreilles de leurs infortunés hôtes
> - Ce matin chacun est rentré chez soi à la satisfaction générale. J'oubliais de dire que les deux petites « merettes » Minette et Dora, vont bien et t'embrassent de cœur : Effendi et Jeannette aussi et toute la marmaille aussi, lapineaux, poulaille, catouns, Auriol,et canardets, (3 en tout !) » (26 Août 1876)

Cependant à la mort de sa guenon, Auriola, on constatera qu'il s'agit plutôt d'un jeu, d'un passe-temps, elle oublie semble-t-il le soin aux animaux quand elle est sollicitée par ailleurs, comme c'est le cas avec la visite de sa belle-mère :

> « - Comme je ne pouvais guère être plus affectée que je ne l'étais, Louis a profité de l'occasion pour me dire que mon petit bouc égyptien était mort aussi il y a trois semaines, le premier dimanche après l'arrivée de sa mère ; plus, un nouveau pigeon qui a disparu.

> Total des chances de morts que cette exécrable visiteuse m'a amenés : Auriola, Effendi et trois pigeons de morts (sans compter un couple de poulets !) - c'est à dire les petits êtres que je chérissais le plus.... » (12 Septembre)

6.2.6 Caminas que caminaràs ou le mouvement dans la nature

La mort de Miss Auriola, lui a fait entrevoir la mort humaine à laquelle elle a été confrontée dans les semaines qui ont suivi.
Le 1°avril 1877, Auriola était avec Lydie et Louis-Xavier sur le chemin [13] qui mène à Fontfroide, Mas situé entre le plan des Quatre-Seigneurs à Montpellier et la Lironde, cours d'eau en provenance de St Gely du Fesc, au nord de Montpellier. Lydie avertit le « coureur de grands chemins », de ce but de promenade :

> « Je me suis levée de bonne heure pour terminer cette lettre car nous allons à Fontfroide nous y passerons toute la journée, ça vous taquine, ça ? C'est bien fait ! Si nous trouvons les sources, nous y boirons une main à votre félicité : qu'est-ce que vous ferez-vous pendant que nous nous délecterons sous les pins étendues parmi les genièvres et les romarins ? » (Dimanche 1e avril)

Quelques jours après, le 6 avril le récit et la description réaliste de la promenade seront l'essentiel de sa lettre à Fourès. Elle y parle de chaleur (49° !) de « chemins pierreux », des « piquants », d'« insectes » et même de serpents... Mais l'essentiel dans ce cadre sec et chaud, comme à Castelnau-le-Lez, c'est la découverte de l'eau. Ici il s'agit d'une source pétrifiante :

> « - nous sommes allés à la recherche de cette fameuse source, elle est à droite de la propriété qu'on traverse et qui est d'une fraîcheur et d'un plantureux ! - Vous verrez quel délicieux endroit : la source est insignifiante, murée comme une vieille citerne d'Arabie, pleine de vase et de grouillements inquiétants ; et nous avions soif ! Contournant la propriété nous sommes revenus à cette étrange fontaine blanche qui se perd dans cette écume crayeuse qui nous a tant étonnés : j'en ai ramassé. C'est une sorte de mousse calcaire, un lichen pétrifié et si friable que j'ai eu de la peine à en rapporter plein ma main à Jeanne : c'est très curieux. Là, nous avons bien bu. Une pelure d'orange coupée à la moitié nous a donné un charmant gobelet parfumé : c'était bon ! »

Ce rapport à l'eau et au paysage aride, place ici Lydie en précurseure. C'est un thème des auteurs majeurs du XXe siècle, comme Max Rouquette et sa

13. Traduction du sous-titre : Chemines que tu chemineras...

« Font-Beleta » de *Vert Paradis I.* Lydie a-t-elle écrit plus tard sur cette source ? Ses œuvres éditées n'en font pas état.
Toujours à la recherche de l'eau « les amis de La Lauseta », comme Fourès intitule un de ses poèmes après leur visite à Carcassonne, iront fin mai, après la Sainte Estelle d'Avignon, jusqu'aux bords de la Lironde. Le poète la chante dans un sonnet éponyme qui célèbre aussi sa « Miguette » : La Lironda

Es ma polida aimada, ò ribiereta monda !
E coma ela as frescors de ròsa, joventut,
Perfums de cande amor e raiets de lutz blonda
E la bèla lingessa e sa fina vertut. [14]
Et l'on comprend mieux ce double chant d'amour, en apprenant que c'est ce jour là qu'ils ont convenu du stratagème que rappelle Lydie :

> « Nous sommes convenues, pour lui faire parvenir de vos nouvelles, du moyen arrêté entre nous trois au bord de la Lironde ; prévenue par elle [Jeanne] des voyages de Maman à Paris, j'en profiterai pour mettre double lettre dans l'enveloppe, car la discrétion de papa à cet égard est certaine. » (Lettre du 6 Juin 1877)

6.2.7 Les paysages de Jeanne

En se répétant ce poème et au souvenir de ces promenades, la comparaison de la nature de la Seine et Oise avec celle du Midi, ne peut jouer pour Jeanne qu'en défaveur de la première, elle l'écrit à Lydie, qui envoie sa lettre à Fourès :

> « Les bois sont très beaux en ce moment, [...] Les bruyères commencent à fleurir et les églantiers aussi mais quelle différence avec mes églantiers de ta haie ! celles-ci sont toutes petites, et elles ont l'air malades. . .Les champs aussi sont dans leur beau, on fane seulement ! les avoines ont à peine le grain formé et les blés sont encore complètement verts ! ce n'est pas cet éblouissement des champs dorés que j'ai vu en partant entre Montp(ier) et Nîmes : je n'ai jamais vu un tel éclat, aussi brillant que des pierres précieuses. Tu penses que j'ai ressenti encore bien plus cette année la différence de lumière ; il fait un temps superbe, tout le monde se plaint de la chaleur le soleil est sans doute très fort pour eux, et bien pour moi je vois une vapeur qui enveloppe

14. N'ayant pas relevé la traduction de ce poème par Fourès dans les *Cants del solelh*, exception faite des deux premiers vers, ce premier quatrain est repris de Jean-Marie Petit ; et la traduction des deux derniers vers de moi-même RBM : Tu es ma jolie aimée, ô petite rivière claire/ et comme elle tu as des fraîcheurs de rose jeunesse/ Parfums d'amour pur et petits rayons de blonde lumière/ belle sveltesse et de délicate vigueur.

> tout, même en plein jour ; je suis toujours à la recherche d'un horizon que je ne vois pas, le ciel paraît plus près de nous que là-bas ; je ne sais ce qui peut produire cet effet. » (8 juillet 1877)

6.2.8 « Toute saison est belle »

C'est en novembre 1875 que, selon nous, Lydie écrivait à sa sœur :

> « ... Toute saison est belle, toute à son charme bien distinct et bien entier. Je fais maintenant l'expérience d'une saison dont je n'avais pas l'idée et qui est merveilleuse : ce n'est ni l'hiver, ni le printemps, ni l'automne : un peu de tout ça mais moins d'hiver que des deux autres ; les arbres en grand nombre ont gardé leurs feuillages roux et d'or, d'une teinte indescriptible comme richesse : les herbes repoussent de tous côtés vertes et tendres, pleines de pâquerettes et d'autres « superfluités » ; les figuiers sentent bon à cause des nouveaux bourgeons et les églantiers fleurissent au bord du Lez, Deux boutons de coquelicots vus dans la vigne et les pois des jardins sont haut comme ma main : Tout cela n'a rien de maussade : c'est bien moins une mort qu'une toilette générale et les arbres dépouillés ne me semblent s'être mis tous nus pour que le soleil les réchauffent que jusqu'à la moelle. » (Mignonette de Jeannette 13 septembre 1896)

En Mars 1878, le couple Ricard est déjà au Mas d'Encombe, Lydie écrit « Sans Jeanne », poème de douleur de l'absence. Un vers y résonne comme un écho à cette lettre : « Toute saison est mort-née. » En effet :

> « Du temps de Jeanne, les printemps
> Étaient gais, dans leurs esquilles
> Blanches... [...]
>
> Ores, sans Jeanne, c'est l'hiver,
> Tout au long de la longue année ;
> Plus d'été blond, de printemps vert,
> D'automne à la douceur fanée ;
> C'est l'iver ! ... C'est le ciel éteint !...
> Et toute saison est mort-née.
> - Ô ma lumière ! ô mon matin !
> O mon frais soleil enfantin !
> Où donc est Jeanne ?... »

« Les interminables pluies »

Le changement de saison fait partie de ces mouvements de la nature auxquels Lydie de Ricard se montre très attentive. Ces années, 1876 et 1877, ont vu de graves inondations, tant dans le Midi qu'à Paris. En janvier 77, nous pouvons lire dans son courrier les « interminables pluies de l'année dernière. » Le 11 septembre 1877, elle craint leur retour :

> « Il fait pire temps que jamais à Paris : Maman a du faire du feu dans la chambre de Jeanne et Monsieur Fabre nous a affirmé que tout le monde reprenait ses vêtements d'hiver ; que lui-même n'avait pu quitter son gros pardessus qu'en arrivant à Lyon : il était stupéfait de la chaleur que nous avions ici. Malheureusement le temps fraîchit aujourd'hui, le ciel est tout gris : vous verrez que ces maudites pluies qui nous manquent depuis trois mois vont survenir à mon retour avec Jeanne. »

Ces pluies ne sont pas que d'automne, ainsi le 10 avril elle écrivait déjà :

> « Il pleut ! il pleut ! depuis deux jours ! nous tenons une saison, parait-il. Est-ce dommage que les champs aient besoin de pluie ; comme on la détesterait tout à son aise ! Juste au moment où les lilas allaient fleurir ! - si ça ne fesait que les retarder, tant mieux, car vous les auriez encore à votre prochain voyage, mais s'ils coulent, les petits boutons !. . . »

Les vents et le brouillard

Dans son texte intitulé « La sieste », elle écoute :

> « D'abord le flux et le reflux du vent doucement et gravement s'enflant et s'apaisant ; les pins ont une respiration de sereine marée ; les cyprès sont de soupirants et flexibles hautbois, et les arbousiers, à la robuste et mignonne ramille, font un joyeux frou-frou multiple comme la pluie. » (*Aux bords du Lez* : 54)

Elle note ses bienfaits pour assainir l'atmosphère, tout en concluant : « huit jours de grand vent ne guérissent pas les bronchites. »
Thème romantique par excellence le brouillard, descend sur un gouffre du Lez, et c'est l'hiver :

> « Ni nord, ni sud, ni orient, ni ouest ; ni soleil, ni étoiles, ni aube, ni couchant ; une lumière morne et fausse comme tombée de quelque astre mourant au loin, au loin ; ni air, ni eau, mais les deux fondus en un élément étrange, errant et lourd, décevant et visqueux, qui pénètre tout, enveloppe tout de son humidité dissolvante et tenace. » (*Aux bords du Lez* : 67-68)

A Paris, les brouillards étaient tout simplement « affreux » (Lettre à Fourès du 1° mars 1877)

6.2.9 Quelle ville ?

Si l'on considère sa correspondance la ville n'y apparait que pour l'utilité que l'on peut en retirer, être près de la gare, aller chez le médecin à Paris ou à propos du nouvel appartement de ses parents, ou encore des affaires politiques.
La ville est-elle pour elle un lieu de danger et de perdition en particulier pour les femmes ? Tire-t-elle son expérience de son enfance dans le plus vieux quartier de Paris, quand elle pense aux « virginités étiolées et flétries des pâles filles du faubourg morose ? » (*Aux bords du Lez* : 69-70) Ou s'agit-il d'une conséquence de ses lectures ?
Une ville parait faire exception, mais ne s'agit-il pas pour elle, plus d'un monument historique qui vient d'être rénové que d'un lieu de vie urbain ? C'est la Cité de Carcassonne.

La cité de Carcassonne

La rénovation de la Cité a été faite sous la responsabilité d'un homme Viollet-Leduc. Achevant sa carrière, après l'architecture, dans la politique, il sera élu en novembre 1877 conseiller général de la Seine. Les travaux sur monument audois sont terminés depuis 1874. En 1878 Viollet-Leduc est membre de la société d' « Alliance Latine, l'Alouette. » Il a présidé son second banquet, le premier à Paris, le 3 Juillet [15]. Carcassonne, de plus, a été un des théâtres de la résistance, contre les croisés au Moyen-âge.
Aussi c'est bien le sentiment éprouvé devant une œuvre d'art que Lydie exprime le 11 septembre :

> « Il est inutile que j'essaie de vous parler de Carcassonne : Monsieur Germain vous aura dit, sans doute, notre émerveillement pour moi, je n'ai jamais reçu pareille impression de puissance, de force farouche, de... de je ne sais quoi. C'est une magie ! un prodige comme je n'en ai pas rêvé ? - je voudrais être née à Carcassonne ! - J'ai hâte d'y retourner par une claire journée, sous un beau couchant ; il fesait si sombre que nous n'avons pas pu jouir de la vue, là-haut. Quel malheur que voilà l'hiver : nous y serions allés avec Jeanne, ce sera pour le printemps. »

Cet éloge de la puissance de la Cité ne s'apparente-t-il pas à une victoire des « Albigeois » ?

15. *La Lauseta* de 1879 : 116 et *L'Alliance Latine* n=° 2 : 325

La ferveur du Midi en esthétique panthéiste

Mise à part la Cité de Carcassonne devant laquelle elle s'émerveille, les paysages de Lydie sont essentiellement campagnards, d'un naturel qui l'inspire par son caractère exotique pour cette native de la capitale, qui a fait des séjours en bord de Seine, et en Angleterre. Ce dépaysement la stimule dans la recherche parnassienne de connaissance scientifique de la faune et la flore qui l'entourent. Instruite comme sa sœur dans les arts, et en particulier la peinture, son regard crée à partir de chaque lieu une esthétique dans laquelle, panthéiste, elle s'inclue, avec ses sensations et sentiments. A côté de sa sœur qui veut se vouer à la peinture, alors que l'Impressionnisme est tout juste nommé, elle restitue cette ferveur dans le Midi dans des textes poétiques chassés-croisés entre réel et imaginaire, entre français et dialecte de Montpellier. Les lettres esquissent le contexte de créativité, tant des peintres qui débutent alors à Montpellier que des poètes, que sont son correspondant, son mari et elle-même.



FIGURE 6.1 – « Ribada de mon polit Lez »aujourd'hui (la rive de mon joli Lez)(Photo Rose Blin-Mioch)

Chapitre 7

Associations pour le renouveau de la langue et la culture du Midi

Même si Lydie Wilson de Ricard dans ses lettres et ses œuvres ne nous parle pas de la ville, elle participe à ses activités et en particulier à celles qui concernent la poésie, la langue et la culture du Midi.

7.1 Quatre sociétés avec des buts comparables

Montpellier, dans les années 1870-1880, est le cadre d'une importante émulation en ce qui concerne la langue et la culture du Midi. Nous avons choisi cette appellation car, comme nous le verrons, les associations n'ont pas toutes les mêmes buts.

7.1.1 La Société des Langues Romanes et sa Revue

La plus ancienne de ces sociétés est, à Montpellier, une société savante, la « Société pour l'étude des langues romanes ». Fondée le 12 Avril 1869, elle est autorisée le 24 Mai 1870. Elle s'inscrit dans le mouvement romantique de redécouverte du patrimoine. Elle tente de donner une dimension intellectuelle et savante à l'élan insufflé par Mistral et le Félibrige. Son intention est de publier, dès 1870, la *Revue des Langues Romanes* qui existe toujours à l'heure actuelle. Mais :

> « Les douloureuses préoccupations de ces derniers temps ont obligé à suspendre la publication de *La Revue des Langues Romanes*. Le numéro que nous publions aujourd'hui, bien que pa-

> raissant en avril 1871, porte la date d'octobre 1870. Le mois prochain, nos sociétaires et nos abonnés recevront le numéro de Janvier 1871, qui sera bientôt suivi du numéro d'avril. » (RLR, 1e numéro daté d'octobre 1870 paraît en avril 1871, consulté sur Gallica.fr et sur la collection papier du département d'occitan de l'UPV, Montpellier III)

Il semble donc qu'il y ait eu un premier numéro, peut-être un numéro Zéro, avant celui dont il est question, ce que confirme la chronique :

> « Nous devons remercier tout d'abord les nombreux journaux et recueils périodiques qui ont salué notre entreprise par des paroles de bienveillance et de bonne augure. »(RLR 1° numéro : 90)

La présence de Mistral et Aubanel Dès les premiers numéros de la revue, la présence de Frédéric Mistral et Théodore Aubanel souligne les liens avec le Félibrige.
A leurs côtés des érudits, A.Boucherie, A.Montel (le premier secrétaire), Gabriel Azaïs de Béziers, Albert Arnavielle d'Alès, Octavien Bringuier, l'Abbé Vinas...
Le premier président, Charles de Tourtoulon, y publie ses premières notes sur le dialecte de Montpellier que Lydie lira certainement.

Mr Saint-René Taillandier Mr Saint-René Taillandier avait promis une « introduction » pour cette première livraison.
Un incident qui s'est produit à la Sorbonne en mai 1877 permet de situer politiquement ce personnage. Il est rapporté par le *Petit Méridional* (dans ses éditions des 1e, 3 et 6 mai.) Selon les étudiants, il avait profité du peu de public présent à son cours pour :

> « ... dire leur fait aux hommes de la Révolution et pour insulter particulièrement ces deux géants, Danton et Robespierre. »

Les étudiants manifestèrent lors du cours suivant et deux d'entre-eux furent condamnés à quinze jours de prison.
En ce qui concerne la préface promise pour la *RLR*, elle était pour ses artisans en quelque sorte naturelle :

> « Ayant soutenu les *félibres* de l'appui de son nom et de l'autorité de sa parole, lorsqu'ils entreprirent si hardiment de renouer la tradition, il était naturel qu'il agît de même pour nous, dont la tentative n'est en quelque sorte qu'une conséquence de la leur. » (Premier numéro de la *RLR* : 2)

En effet, deux ans avant le création du Felibrige, en 1854, Saint-René Taillandier qui était à l'époque professeur de littérature allemande à la Faculté de Lettres de Montpellier avait préfacé *Li Prouvençalo*, recueil de poètes provençaux édité par Roumanille. Il ne récidivera pas pour la *RLR*. En 1870, il

est trop occupé, successivement : Secrétaire général de l'instruction publique, puis conseiller d'État, avant de rentrer en 1873 au fauteuil 33 de L'Académie Française.

Périodicité La *Revue* paraîtra d'abord mensuellement en rattrapant son retard, dû à la guerre, puis trimestriellement, puis à nouveau mensuellement. Deux grandes rubriques au fil de ses pages :

- la création sous le titre « Dialectes modernes » où paraîtront les premiers poèmes de Lydie de Ricard.
- des études de textes « Dialectes anciens » où sera publié par exemple *La Chirurgie d'Albucassis*, texte du XIVe siècle, traduite en dialecte Toulousain (bas pays de Foix) par Charles de Tourtoulon .

Philologie et bibliographie complètent les volumes, avec les chroniques sur les événements de la Société, du Félibrige et de tout ce qui touche aux langues romanes, en particulier les publications.

Les travaux de deux colloques, l'un tenu à Aix en Provence *De Raynouard à Auguste Brun , la contribution des Méridionaux aux premières études de linguistique romane*, et l'autre à Montpellier (2000) *Autour de la Revue des langues romanes* abordent la création de la société, ses fondateurs, sa revue, ses contenus. [1]

Nous nous contenterons ici d'aborder le fonctionnement et l'apport de cette société à la vie intellectuelle de Montpellier entre 1875 et 1880. Nous ferons ensuite de même pour le Félibrige, « l'escòla dau Parage » et « La Lauseta ». Nous terminerons par la société « La Cigale » des méridionaux de Paris qui sans être montpelliéraine a des liens forts avec la ville.

Un fonctionnement qui s'ancre dans la ville

Dans un de ses articles consacré à cette période, Ph. Martel pose au sujet de la « Société pour l'étude des langues romanes » la question « Prophète en son pays ? » (Martel 2001b : 267-283) et relate que :

> « Tout au long de la période, les journaux annoncent, mais brièvement, les séances de la société et leurs sujets, au même titre qu'ils annoncent les autres réunions des associations de la ville. »

Dans le *Petit Méridional*, le seul journal que nous ayons consulté d'une manière assez systématique, la régularité de ces « séances ordinaires du mercredi »,(voir 19.10) qui avaient lieu à la Mairie à 8 heures du soir, soit salle des sociétés savantes, soit salle de l'État civil, nous semble un fait marquant. Il s'agit effectivement d'annonces qui ne sont pas suivies de comptes rendus, ceux-ci prenant place dans la *RLR*.

1. Leurs actes ont paru dans *Lengas n=° 42 1997* pour le premier, et la *RLR, n=° 1, 2001* pour le second.

Séances mensuelles

Les séances se succédaient au rythme de une à deux par mois. Les communications sont le fait des personnalités les plus présentes par leurs œuvres ou leurs mémoires dans la *RLR*. (Gardy : RLR 2001)
On ne retrouve pas cette pratique pour les autres sociétés qui s'occupent de la langue et de la culture du Midi. En quelque sorte et dans cette époque d'essor ferroviaire, la Société pour l'étude des langues romanes est une locomotive.
Ceci correspond d'abord aux objectifs qu'Anatole Boucherie exposait au philologue parisien Gaston Paris (Decimo Marc : Lettres annexes in *Lengas* 1997 : 183-184), et en même temps aux bonnes dispositions de la municipalité à laquelle il pensait pouvoir :

> « demander de nous réserver une armoire à la bibliothèque publique où seraient réunis tous les ouvrages qui se rapportent spécialement à nos études, et ceux que la bibliothèque possède déjà, et ceux que la société achètera par elle-même ou pourra faire acheter par le municipalité, ou s'il plait à Dieu, par le ministère. »

La constitution du bureau de la société est annoncée chaque année dans la revue. Pour 1877, il est présenté comme suit :

> « M-B. Cantagrel, président, M. de Tourtoulon , vice-président ; M. Alph. Roque-Ferrier, secrétaire ; M. L. Lambert, trésorier ; MM J-P. Itier et H. Vigouroux, vice-secrétaires ; M.Ernest Hamelin, directeur des publications.
> Tous les envois imprimés ou manuscrits doivent être adressés à M. A. Roque-Ferrier, secrétaire, rue Raffinerie, à Montpellier. »

En 1879, Mr A. Boucherie en est le nouveau président, M^{r} Ch. Revillout le vice-président ; le reste du bureau est inchangé.
La société pour l'étude des langues romanes ne se contente pas de ces réunions, elle paraît s'implanter dans la ville au travers d'autres initiatives. A côté de ces séances ordinaires, la société organise une ou des séances extraordinaires comme celle qui a eu lieu la veille de l'assemblée de la Maintenance félibréene du Languedoc, du 25 Mars 1877,« jour des Rameaux » et dont le compte rendu est sous le titre « Les réunions du Félibrige à Aix et Montpellier » dans la *RLR* du mois de Mai, sous la signature d'Alphonse Roque-Ferrier. Le texte est explicite :

> « La veille c'est à dire le 24 mars, la « Société des langues romanes » avait invité les félibres à une séance extraordinaire »

Il s'agit donc de s'adresser à un même public.
Au cours de la séance de la société - appelée indistinctement « des langues romanes » ou « pour l'étude des ... »- Charles de Tourtoulon a fait le point sur

ses travaux de délimitation des langues d'oc et d'oïl, réalisés à la demande du Ministre de l'instruction publique. Alphonse Roque-Ferrier a donné lecture d'une étude critique sur « L'idée Latine [2] » ; Albert Arnavielle lut une ode à F. Camboulièu, premier président décédé, auquel il s'adresse :

> « de l'aubre qu'as planta n'as pas vist l'espandido [3] »

La séance se poursuivit par des lectures de Roumieux, Laurès, et Léontine Goirand.
En l'absence de rapports « moral et financier », la loi de 1901 régissant les associations n'existant évidemment pas, nous ne savons pas quel est l'impact des sessions mensuelles, mais le fait qu'elles persistent est un signe remarquable.
Autre façon de s'ancrer dans la ville, la revendication d'une chaire de langues et philologie romanes à la faculté, demande que la société renouvelle jusqu'à son obtention en 1879. Camille Chabaneau en sera le premier titulaire. La Société des langues romanes est donc déjà bien implantée à Montpellier quand les Ricard s'y installent. Il n'en va pas de même pour le Félibrige.

7.1.2 Félibrige : La Maintenance du Languedoc et le *Parage*

Le même compte rendu de la *RLR* traite du « Félibrige à Aix et Montpellier ». Il nous donne également la structure de celui-ci, après l'adoption des statuts de 1876 lors de la Santo Estello d'Avignon. [4]
L'assemblée se déroule à l'Hôtel Biscarrat, c'est le même Charles de Tourtoulon , mais en tant que Syndic de la maintenance, qui accueille les participants au nombre desquels Mistral, arrivé dans la matinée. [5] Même en comptant comme montpelliéraines les personnes citées qui nous sont inconnues, il y a

2. Les interventions dans les séances donnaient ensuite lieu à publication dans la *RLR*. Ainsi l'on trouve« L'idée latine » de Roque-Ferrier dans le n° 27 (T11, Série 2, T 3, sur Bnf Gallica) de 1877; dans le n°36 de 1878 (série 2,T 5, T15 sur Gallica.fr) de la RLR « l'r infinitif » qui a été présenté dans la séance du 23 Janvier 1878 (voir 19.10)

3. De l'arbre que tu as planté tu n'as pu voir épanouir les rameaux(traduction RBM)

4. Ces statuts sont également ceux qui inventent les Reines du Félibrige, la première (sans que le nom de reine lui soit donné ce jour-là) en sera Mme Mistral à Montpellier en 1878, choisie par Quintana en l'absence de Folguera. Ni Lydie de Ricard,ni Louix-Xavier, ni Fourès ne parle de cet aspect des statuts de 1876, d'après Calamel et Javel (2000 : 104) ce serait un usage du a *L'Armana Prouvençau* de 1885.

5. Sont présents : MM Louis Roumieux, chancellier du félibrige, Cantagrel, président de la Société des langues romanes, Achille Mir, Camille Laforgue, J.Gaidan, Arnavielle, de Villeneuve Esclapon, Goirand, le docteur Roux, Laurès, le docteur Charles Coste, Boucherie, Auguste Fourès, de Ricard, Antonin Glaize, le Colonel Fulcrand, Ch. Deloncle, Frédéric Cazalis, directeur du *Messager agricole*, Ernest Hamelin, le docteur Helphége Hamelin, Desjardins, Albert Chabannier, Clair Gleizes, et Etienne Gleizes, Simil, Boucoiran, Rettner, etc

peu de félibres du « Clapas » (nom occitan de Montpellier). Aucune femme, elles peuvent pourtant comme Lydie et Léontine Goirand être membre du Félibrige. Elles sont cependant l'exception, en effet

> « Le premier Felibrige est massivement masculin : aucune femme parmi les fondateurs, aucune femme parmi les 50 félibres de 1862. En 1876, on en voit apparaitre quelques unes : pas plus de 2% du total. En 1913, elles ne sont encore que 5%. Il faut attendre l'entre-deux guerres pour assister à une ébauche de féminisation : 25% des félibres en 1939 sont en fait de félibresses. » (Martel 1986b : 16)

En même temps, comme le remarque Catherine Parayre, dans le Félibrige :

> « Le discours hostile aux femmes ou, du moins, indifférent à certains de leurs droits, se double d'un deuxième discours, celui-là passionné et admiratif, de telle sorte que, si les conditions socio-économiques des Provençales sont ignorées, l'idéalisation de ces dernières devient rapidement un motif primordial, ce qui par ailleurs, constitue une stratégie supplémentaire dans le but d'amadouer et de contrôler plus efficacement les personnes dont il est coutume de réduire le rôle dans l'espace public. » (Parayre 2004 : 10)

Ceci dit, cent-vingt mainteneurs « environ » seront proclamés ensuite par Arnavielle. Ceux-ci - en nombre illimité d'après les statuts - représentent la deuxième catégorie de Félibres, après les majoraux qui sont choisis en leur sein par Mistral pour former le consistoire et sont au nombre de 50 pour tout le Félibrige. Les mainteneurs sont donc les membres de base de l'association vivant dans le Midi, les membres étrangers au Midi sont appelés correspondants.

Pas un seul Montpeliérain non plus dans les vice-syndics de la maintenance : Achille Mir de Carcassonne, Laforgue de Quarante, Chastanet de la Bachellerie (Dordogne), le secrétaire reconduit est Albert Arnavielle d'Alès. Dans un premier temps, cette maintenance comprenait toute la rive droite du Rhône avant la création, par Mistral, de la Maintenance d'Aquitaine, création qui fera des remous.

Il nous faut donc aller jusqu'à l'école de Montpellier « Lou Parage » dont les statuts sont votés pour trouver les mainteneurs dont les noms ne sont pas communiqués [6] :

> « Le « Parage » choisit quarante neuf membres dans Montpellier et le même nombre dans les dialectes qui rappellent le mieux sa langue naturelle. Les sept félibres qui composent le bureau sont toujours de Montpellier. Ses membres s'assemblent sept fois, par an, dans l'un ou l'autre des sept Lieux félibrins qui sont :

6. À tel point que l'on peut s'interroger sur leur existence.

> L'illa de Magalouna, Lou pioch de Sant-Loup, la pineda de Montferié, lou pioch de Sant-Clar, à Seta, la Bauma de las Doumaiselas, lo bos de Pechaboun e la barounié de Lunel[7] »

Le syndic avait auparavant fait un discours en languedocien sur les « dialeites[8] » et l'unité de la langue, qui n'est pas l'uniformité. Après l'adoption des statuts des écoles, outre celle de Montpellier, celles d'Alès et de Nîmes, une discussion s'engagea sur

> « L'idiome à employer dans les actes officiels de la Maintenance »

Mistral l'arrêta, nous dit Roque-Ferrier, en faisant remarquer

> « que la question ne pouvait être tranchée par le vote, »

le dialecte du chef-lieu étant « naturellement »(sic) le dialecte officiel de celle-ci.
Dans ces statuts nous avons des lieux de villégiature, des nombres - quarante, sept - mais apparemment pas de responsable, ni de fonctionnement de base... Pas même d'almanach ou de journal ce que publient déjà les deux autres écoles félibréennes.
Dans une lettre à Quintana du 7 décembre 1875, en vu du changement des statuts du Félibrige, Mistral prévoit même que :

> « Chaque école se manifestera par les travaux qui lui paraîtront les plus convenables, par exemple : l'école d'Avignon par L'Armana Prouvençau : celle de Montpellier[9] par le Bulletin des langues romanes, etc... » (Balanza y Perez 1982 : 435-436)

Camille Laforgue confirmera ce fonctionnement lors de la cours d'amour de Font-froide le 3 Septembre 1879

> « Depuei 1877 la Mantenenso avio pas d'assemblado annalo : despei 1878, avio pas agut d'almanac, depei sa fondatieu avio pas cap de concours. D'aro en la s'acampoara cada ans selon qu'ou marco l'estatut dal Felibrige. Aqueste iber aura soun almanac, a avei soun prumier councours...[10] » (Laforgue 1881 : 15)

Ce Camille Laforgue est-il le vice -syndic de Quarante ? Tout porte à le croire...
Ceci ne veut pas dire que le Félibrige soit totalement absent de Montpellier

7. Traduction : L'île de Maguelone,Le Pic St-Loup, la pinède de Montferrier,Le mont St-Clair à Sète, la grotte des Demoiselles, le bois de Puéchabon et la Baronnie de Lunel
8. Dialectes
9. Les volumes cités sont déjà créés, de plus Mistral s'approprie la *RLR*qui n'a pas été créée par le Félibrige mais par la Société du même nom.
10. Depuis 1877 la Maintenance n'avait pas d'assemblée annuelle, depuis 1878 elle n'a pas eu d'almanach, depuis sa fondation pas de concours. À partir de maintenant elle se réunira chaque année conformément aux statuts du Félibrige. Cet hiver, elle aura son almanach, elle a aujourd'hui son premier concours.

ou des sept lieux félibréens de son parler,(voir 7.1.2) mais ne s'agit-il pas alors plus que d'une société ancrée à Montpellier, d'une société en représentation comme à Maguelone le 18 Novembre 1877. Le compte rendu de cette initiative, en partie en languedocien, se trouve dans la *République du Midi* du 24 Novembre mais aussi dans la *RLR* de Juillet 1878 sous la signature de Roque-Ferrier où elle occupe 21 pages (134-155). Ce qui conforterait encore l'imbrication de la Société des Langues Romanes et du Félibrige.

La réception des invités Les comptes rendus mettent en valeur la présence à Maguelone de Monseigneur de Cabrières, évêque de Montpellier, avec ses deux secrétaires. Au cours de ces festivités, messe fût dite...L-X de Ricard avait adhéré à *L'École de Montpellier* mais était absent, de même que nombre d'autres adhérents pour des raisons diverses. Nous noterons que Jeanne venait de mourir le 2 novembre, mais ce ne peut être la seule raison de cette absence même si cela pourrait l'être pour Lydie qui, après l'enterrement de Jeanne, a rejoint ses parents en région parisienne (lettre à L-Xavier du 5 novembre 1877).

7.1.3 De *La Lauseta* à *L'Alouette*

La Lauseta est d'abord un almanach. Ce genre de publication était alors très en vogue : c'est sur cette vogue avec son côté pratique des foires, marchés et calendriers, que s'est appuyé Mistral pour populariser, au sens littéral du terme, le Félibrige. Ceux que l'on appellera les « Rouges » vont tenter de faire de même, mais avec l'esprit de création et de recherche - dans leur cas philosophico-historique - de la *RLR* et leurs propres valeurs républicaines et fédéralistes. Louis-Xavier de Ricard vient d'en faire le point théorique dans son ouvrage *Le Fédéralisme*, qui paraît chez Fischbacher à Paris en 1877.
L'almanach *La Lauseta* paraît pour les années 1877, 1878, et 1879. En 1878, il est accompagné d'une revue, *L'Alliance Latine*, à laquelle est adjointe en supplément une anthologie poétique, mais dont ne paraitront que deux numéros.

Trois numéros pour ébranler le Félibrige...

Les fondateurs La création de la Lauseto - orthographiée avec *o* final pour Fourès, conformément à sa prononciation, et *a* pour Lydie et Louis-Xavier de Ricard suivant celle du parler de Montpellier - est le fruit d'une rencontre. Celle du couple de Ricard et d'Auguste Fourès.
Cette rencontre se fait d'abord par une correspondance des deux hommes en français, puis par une correspondance à trois, dans laquelle Fourès (qui, on peut le dire, « n'a pas que ça à faire » -il doit d'abord s'occuper de la quincaillerie familiale) est le destinataire des lettres de chacun des deux époux.

Il doit leur répondre individuellement. Ce qui n'empêche pas Lydie et Louis-Xavier de lire les lettres qui leur sont mutuellement adressées.
C'est donc de la lettre de Louis-Xavier de Ricard du 20 janvier 1876 qu'on

> « peut dater, en effet, la naissance du mouvement politique et littéraire, connu sous le nom de Félibrige rouge. » (Salvat 1974 : 58)

Et c'est Mistral vénéré comme :

> « un des créateurs de cette *patrie romane*, qui doit être et qui sera » ,

que Louis-Xavier de Ricard avertit du projet dès le 27 Février. Avant de terminer sa lettre ainsi, il a pris soin d'approfondir les divergences qui le séparent de Mistral :

> « Et je ne crois pas que nous puissions rêver rien de plus pour la patrie romane qu'une autonomie administrative - qui sera bientôt une autonomie politique - qui, en nous assurant notre indépendance, nous unira au reste de la France par les liens généraux d'un contrat fédéral. Seule la République peut nous donner cet avenir et assurer notre liberté dans la grande union française, qui sera elle-même qu'une partie de la fédération latine. ces convictions, ces espérances, je ne les dois qu'à la Révolution : c'est elle qui me les a enseignées : et si j'ai vu qu'elle se proposait, en effet, la paix du genre humain par l'alliance de tous les peuples, je n'ai jamais compris qu'elle eût rêvé cet avenir par l'effacement et le nivellement des individualités nationales. »

Et après avoir donné en exemple la Suisse et les États-Unis pour leur respect des « individualités nationales », il avoue :

> « en toute sincérité, le « malentendu » historique qui vous éloigne de la République et de la démocratie est pour moi une grande douleur. »

Ce qui les rapproche c'est l'amour de cette patrie méridionale pour laquelle il est déjà au travail :

> « La situation politique va, je n'en doute pas, nous permettre, à nous autres fédéralistes, une campagne utile en faveur de nos idées. Nous allons nous y mettre dès que je serai rentré à Montpellier. J'ai un bon ami à Castelnaudary ([en interligne] Fourès), qui est tout ardemment dans mes idées pour la restauration de la patrie romane, et je ne doute pas que nous fassions quelque chose d'utile ensemble. Je vous dis tout naïvement, non pas encore nos desseins, ils ne sont pas fixés dans une forme définitive, mais nos désirs, nos espérances, qui, en tout cas, intêresseront en vous le patriote méridional. Et que vous le vouliez ou non vous serez notre chef. » (Carbasse 1977 : 127 -132).

Les « Félibres rouges » se rencontrent ensuite physiquement au Mas du Diable, à Castelnau-le-Lez, où Fourès se rend avant la félibrejade de 1876, puis au Mas de La Lauseta où il reviendra chaque fois que son travail et ses finances le lui permettront. Il demeure, lui, à Castelnaudary, dans l'Aude, et c'est là qu'il tient pour sa mère, veuve, la quincaillerie de la petite ville.
Ces trois-là partagent, en plus de l'amour de la langue et de la culture du pays, des valeurs républicaines, ce dont Lydie se réjouit dans sa première lettre à Fourès (29 Mai 1876) :

> « Je suis bien heureuse que Louis ait enfin trouvé un ami, un véritable ami[11] : il a été si peu gâté du côté de l'amitié ! Il est difficile de l'être moins, je crois. Cet isolement dans ses idées l'avait même bien découragé, avant notre mariage : depuis, le goût et l'intérêt que j'ai pris à ses études, sans les partager autant que je le voudrais, l'a bien réveillé et stimulé : mais que vous pouvez davantage ! »

L'almanach *La Lauseta* sera avant tout une affaire de correspondances. Et on le retrouve dès la seconde lettre de Lydie au poète audois, la première des deux lettres du 22 juin 1876 :

> « Pour le premier petit service que vous m'avez demandé, je n'ai vraiment pas de chance ! J'ai cherché ce plan de l'Almanach pendant trois jours [...] j'ai dû prier Louis de vous en envoyer la copie lui-même, et il m'a écrit l'avoir fait. »

L'almanach est semble-t-il né lors de cette félibrejade de 1876, qui a doté l'association de nouveaux statuts. Il va se concrétiser essentiellement par courrier, ses rédacteurs étant éparpillés entre Montpellier, l'Aude, la Provence, Paris, l'Espagne, l'Italie...

Quasi absence de femmes Nous noterons tout d'abord la quasi absence de femme dans les trois numéros. Seules sont présentes Lydie de Ricard (sous deux pseudonymes), Djan de la Djanna, pseudonyme d'Amèlie Jex, et Léontine Goirand sous son nom. Il semble que la liberté soit donnée à l'auteur et l'auteure de choisir sa signature. On observera l'absence des femmes dans le *Parnasse Contemporain*, édité sous la co-responsabilité de Ricard. Elles seront au nombre de 5 sur 55 auteurs dans le second, et de 4 sur 47 dans le troisième.
Le nombre de femmes auteures dans *La Lauseta*, revue méridionale en langues romanes, est équivalent à celui de la revue parisienne.

Analyse des trois numéros Analyser rapidement les textes publiés dans les trois numéros (Voir 7.1 et 7.2), leurs auteurs, leurs langues nous

amène aux tendances suivantes[12] :

La Lauseta de 77

– Nous noterons d'abord l'importance des textes écrits par les trois fondateurs de *La Lauseta* dans le numéro de 1877, ils atteignent presque les 50%. Sur un total d'environ soixante et dix Fourès y publie une vingtaine de titres, suivi par Louis-Xavier (8) et Lydie (5).

– Les autres auteurs de 77 ont publié 4 textes en languedocien, 7 en provençal, 11 en français, 4 en catalan, 6 en castillan (espagnol), un seul en italien, aucun texte n'est parvenu de Suisse, Belgique, Algérie ou Jersey.

12. Nous avons fait cette étude sur les auteurs vivants, en avons exclu les textes de Quinet, Proudhon, etc ainsi que les rédactions d'informations telles que le peuplement des pays latins

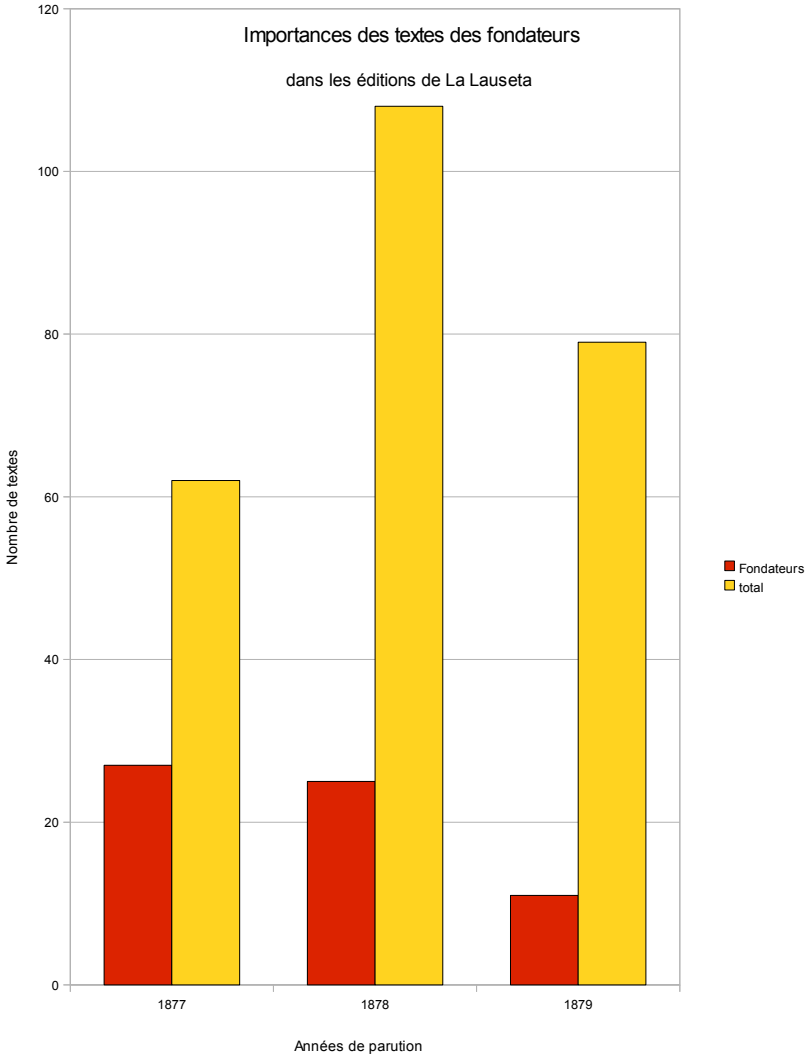


FIGURE 7.1 – Importance des textes des fondateurs dans *La Lauseta*.

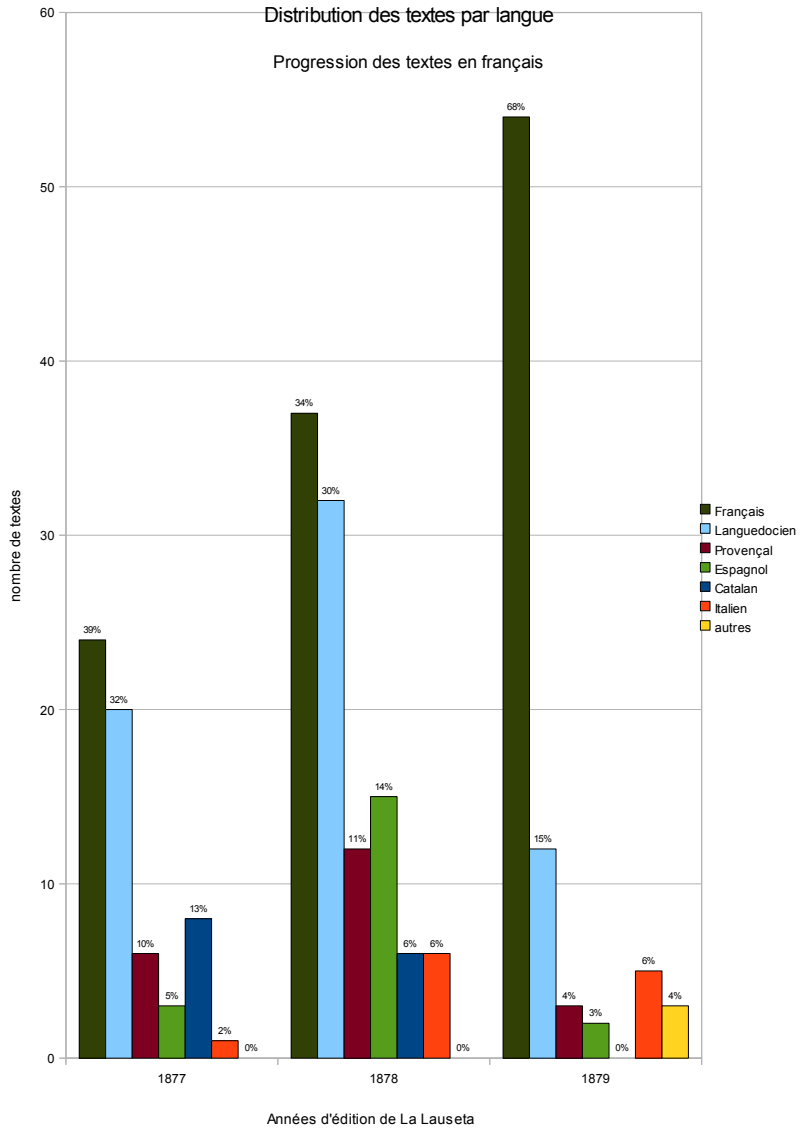


FIGURE 7.2 – Distribution des textes par langue dans les trois *Lauseta*.

Nous pouvons en conclure que le premier almanach a été réalisé assez rapidement, peut- être d'ailleurs par les seuls Ricard, Fourès fournissant des textes en occitan qu'il devait déjà avoir en sa possession. La lettre de Fourès à Lydie, datée du 10 Mars 1877, l'attesterait :

> « J'attends encore les adresses des principaux libraires du Midi pour ma circulaire. Pourquoi Louis répond-il évasivement ou pas du tout à certaines de mes questions ? A cause de cela, je n'ose trop, fort souvent, lui faire part de mes idées touchant nos publications. Je sais qu'il est très-occupé et qu'il oublie, malgré lui, de donner une réponse catégorique à mes lettres.
> Voici ce que j'ai à lui proposer : -Je me chargerais de faire imprimer, à Carcassonne, notre revue, - car il faut que la revue paraisse ! -je l'administrerais et je serais le secrétaire de la rédaction, -elle paraîtrait sous la direction de Louis :
> *La Lauseto*[13] Revisto mitat en francés
> Mitat en lenga d'oc
> Que pares le primier de mai, lo primièr d'agoust,
> Le primièr novembre et le primier de Febriè
> Directou :
> L-X de Ricard
> Administratou e secretari de la redaccion :
> A Fourès
> Principalis co-lauraires :
> Dulciorella. J Aicard. L Cladel. J Troubat. E des Essarts. G-H Patuzzi . J-B Enseñat.M Bourreli (sic). Jan de la Tourmagne[14] . G Herloz . H Grousset-Bellor etc, etc.. :
> Qu'en pense-t-il ?
> Je crois Louis peu pratique. Peut-il me permettre d'être son administrateur pour l'almanach de la Lauseto de 1877, celui qui est en vente ? qu'il me dise à combien d'exemplaires notre almanach a été tiré, le nombre d'exemplaires adressé à M Sandoz et Fischbacher, à Mme (...)
> J'aurais moins de travail d'ici à un mois et il me sera permis alors de m'occuper plus activement de nos publications. Si j'avais pu retarder mon voyage à Paris d'une quinzaine de jours, j'aurai déjà placé les 200 exemplaires de « La Lauzeto[15] » que Germain

13. *L'Alouette*/ revue moitié en français moitié en langue d'oc/ qui paraît le 1e mai, le 1e Août, le 1e Novembre et le 1e Février/ directeur L-X de Ricard /Administrateur et secrétaire de rédaction A Fourès/Principaux collaborateurs ...

14. Jean Gaidan

15. La graphie des acteurs de la renaissance occitane fluctue, ils sont à la recherche de l'écriture de leur langue parlée, en même temps ils sont, en languedoc, influencés par l'étude et l'écriture des troubadours, comme en témoigne le Z dans cette graphie de « Lauseto »

m'a fait parvenir un peu tard. »

Si l'on s'en tient à la périodicité annoncée par Fourès, il s'agit déjà en mars 77 du projet qui deviendra en mai 1878 la revue *L'alliance Latine.* Le secrétaire de rédaction en a été alors Enseñat . Mais cette lettre montre aussi la prise en main par Fourès des problèmes matériels, relation avec les imprimeurs et libraires, compte des revues vendues.

En ce qui concerne les langues, le fait qu'un texte soit écrit en français ou en espagnol ne veut pas dire pour autant que son auteur soit français ou espagnol, des catalans écrivent en espagnol. Enseñat, qui est catalan, écrit dans cette langue mais aussi en français.

Les auteurs occitans, indiquent au bas de leur texte, comme dans la *RLR*, le dialecte dans lequel ils ont choisi d'écrire. Ces indications sont d'ailleurs révélatrices de leurs difficultés à circonscrire et donc à nommer leur forme de langue. Ainsi Léontine Goirand pourra noter *Provençal d'Alès* et Albert Arnavielle *Languedocien d'Alais.* [16]

Diversification et élargissement de l'offre avec les éditions de 1878

– Le changement de sous-titre - pour 1877 *Armanac dal Patrioto Lengadoucian*- qui intervient en 1878 marque le passage à plusieurs éditions et donc l'élargissement de l'offre. Il devient après les traductions de *La Lauseta* en « La Alondra, La Lodola, l'Alouette » : *Almanaque del Patriota Latino para Espana, Francia (del Mediodia y del Norte) : Italia, Portugal, Rumania y Suiza escrito en los idiomas que se hablan en estos paises (con una traduccion francesa) y publicado per la sociedad : La alondra, la Lodola.* [17] Il s'agit ici de l'édition pour l'Espagne et l'Italie. L'association a des adresses à Barcelone, Madrid, Palma de Mallorca, Verona et Napoli. Notons que dès le premier almanach *La Lauseta* publiait des textes d'auteurs catalans, espagnols et italien. Avec les éditions de 1878, nous changeons d'échelle.

16. Signatures relevées dans *La Lauseta* en 1877 : Jordi Bacqueira de Cette ; Tichy de Cette ; Gras ; G.Wyse, L Goirand ; Lou Ressaire ; Troubat ; Luzarche ; Peyrat ; Grousset-Bellor ; Aicard ; Herloz ; Mayer ; Enseñat ; Calvet ; Llaberia ; Guimera ; Bartrina ; Obrador Benassar ; Massaveu ; Roca-Roca ; Coca-Collado ; Patuzzi .

17. Almanach du Patriote latin pour l'Espagne,la France (du Midi et du Nord) ; l'Italie, le Portugal, la Roumanie et la Suisse, écrit dans les idiomes qui se parlent dans ces pays avec la traduction française et publiée par la société l'Alouette.

- Le nombre de contributeurs a pratiquement doublé pour atteindre la soixantaine, en provenance de tous les pays. [18]
- Les textes des fondateurs prennent moins de place, ils s'équilibrent presque avec ceux des auteurs qui écrivent en français.
- Suivent les textes en espagnol, en provençal, en languedocien, italien, catalan et autres.
- Les auteurs de textes d'autres provenances (Algérie, Belgique et Jersey) écrivent en français.
- A remarquer une très forte progression des textes en italien qui n'était, dans le précédent, représenté que par un auteur.
- Le catalan par contre n'est présent que par trois textes et deux auteurs. Les autres auteurs catalans de Barcelone ou Valence s'exprimant en espagnol.

Nous étudierons dans le chapitre consacré à l'entourage des Ricard les auteurs nommés dans les lettres de Lydie, nous y ajouterons deux auteurs qui n'y sont pas cités, mais dont la personnalité à l'intérieur du Félibrige est marquante : Alphonse Tavan et Rémy Marcellin.
Ce sont des provençaux comme Gras et Bourrelly [19].
Le lancement du I^e^ numéro de la revue, *l'Alliance Latine*, à l'occasion des fêtes latines de Montpellier correspond à la création des associations intitulées « l'Alouette » et au 1e banquet à Montpellier le dimanche 26 Mai, salle de la Paix au faubourg Figuerolles.

Le numéro pour 1879 C'est le dernier de la série [20]
On y distingue les phénomènes suivants :

- la prépondérance très marquée des textes en français (46%) parmi lesquels ceux d'auteurs catalans, espagnols, italiens...
- les fondateurs fournissent seulement 15,8% des textes
- le languedocien est mieux représenté (hors textes des fondateurs) que dans les deux premiers numéros, mais avec moins d'auteurs (5 alors qu'il y en avait 7 en 78)
- le provençal est en perte de vitesse avec 3 textes et 3 auteurs

18. A. Anglada ; A. Arnavielle ; J-M Bartrina ; Vittorio Betteloni ; M. Obrador Bennassar ; Bourrelli Marius ; Lamy Breton ; Eugène Buret ; Fortuné Calmels ; Damas Calvet ; C Cavalié ; Albert Chabannier ; Léon Cladel ; Clarens ; Emilio Coca e Collado ; A. Coquerel ; Auguste Creissels ; A-B Crousillat ; Clar Gleizes ; L. Gualtièri ; François Delille ; Jean Destrem ; Edouard Durranc ; J-B Enseñat ; E des Essarts ; P. Estasen ; A Fourès ; Léontine Goirand ; F. Gras ; Carles Gros ; Angel Guimera ; Robert Halt ; Emile Laveleye ; A-R Levi ; Robert Luzarche ; Roumié Marcellin ; Albert Marie ; Mary-Lafon ; Emile Maison ; J Marti y Folguera ; Juan-Pons Massaveu ; Meyer ; Pasquin ; G-L Patuzzi ; Peyrat ; J Pla y Mas ex député ; Pi Y Margall ; L-X de Ricard ; Lydie de Ricard ; J Roca et Roca ; Vittorio Salmini ; Jules Troubat ; Francisco M Tubino ; Edt Thiaudière ; de Tourtoulon ; A Tavan ; P Valleraugue ; Antony Valabrègue ; Jean de la tour Magne ; Bidal ;

19. Pour Gras voir13.3, Bourrelly voir13.3

20. Un autre numéro paraîtra en 1885 réalisé par Fourès à la demande de Ricard.

- l'espagnol et le catalan aussi (2 et 0 textes)
- seul l'italien culmine avec 7 textes et 7 auteurs.
- huit textes, pour l'essentiel en français, viennent d'ailleurs, avec 5 auteurs [21].

Pénurie de Provençaux En ce qui concerne le provençal, cette pénurie pourrait s'expliquer par la création « en écho » (Camproux 1971 : 175) de

> « *L'escolo de la Mar*, où s'unissent Pierre Mazière, Alfred Chailan, Pierre Barthas, Pascal Cros, Auguste Marin, Louis Astruc, Valère Bernard. À partir de 1879 paraît le recueil collectif *La calanco* »

Tout préoccupés par leur propre production, les républicains provençaux en auraient-ils oublié *la Lauseta* ? Et ce d'autant plus que la République étant proclamée, le besoin de participer à un bloc de félibres de cette couleur, était, pour eux, moins indispensable ? (voir Martel 1990 : 215) Nous remarquons cependant qu'en 1878, ils ont participé aux deux numéros de *L'Alliance Latine*
Mais c'est quand-même la francisation générale du recueil qui pour nous paraît l'élément essentiel.

L'alouette arrête La Lauseta ?

Doit-on en conclure que *L'Alouette* a immobilisé en plein vol *La Lauseta* ? C'est une piste, d'ailleurs Louis-Xavier de Ricard, par ailleurs pris dans l'année 1878 par d'autres projets [22] et soucis, a dû le pressentir car il s'adresse en occitan « As latins » et deux des cinq textes qu'il signe sont en occitan.

L'alouette s'établit à Paris Cette prépondérance du français est aussi marquée dans l'organisation des associations : c'est à Paris, après le premier banquet de « L'Alouette » à Montpellier pour les Fêtes latines de 78, qu'est créée et se développe la première association « L'Alouette. » Ce dont rend compte *La Lauseta* :

21. Auteurs de *La Lauseta* 79 : Creissels , Rinanopoli, Mauro-Macchi, Volney, Langlade, Pi y Margall, Enseñat, Germain , Proth, Gras, Fesquet, Djan de la Djanna, la poétesse savoyarde Amélie Jex, Thiaudière , Sully-Prudhomme, Salmini, Marcellin, Bernard, Garcia-Ladevèze, Dussolier, Michel Bréal, Pettiti, Pouvillon, Carlo del Balzo, Cladel, Baillat, Cavani, Crousillat, Ciampoli, Croisier, de Paete, Reclus, Lugol, Cimmino, Chabal, Boucherie, Joseph Mayer, Pauliat, Tiffou, Laruelle, Petito de Longano, Calmels, A Fabre, Llombart, Peyrat, P Fabre, Gaidan, Balaguer, Lenthéric, O.Crouzet, E.Lepelletier

22. *La Commune libre*, journal socialiste et fédéraliste, qu'il fonde avec Ferroul -qui sera le Maire de Narbonne de 1907- dont le premier numéro paraîtra le 13 Février 1879

> « Le second banquet eût lieu le 3 Juillet 1878, sous la présidence de M Viollet-Leduc . Le compte rendu du banquet et les discours de MM. Viollet-Leduc et L-X de Ricard ont été publiés dans le deuxième numéro de *L'Alliance Latine*, page 325. On trouvera dans cet Almanach quelques-uns des autres discours ou toasts qui y ont été prononcés.
> La troisième réunion a eu lieu à Paris, le 16 novembre : ce banquet a été en même temps le premier banquet régulier de « L'Alouette Parisienne », qui désormais se réunira tous les mois. » (*Lauseta* 79 : 115 - 117)

Suit le compte rendu de ce banquet auquel ne participaient ni Louis-Xavier de Ricard, ni Lydie. Celle-ci cependant a adressé de Montpellier :

> « Une corbeille d'appétissantes grenades et un énorme bouquet de rameaux d'olivier en fruit »

Un toast fut porté à Mme de Ricard, sur proposition de M Thiaudière, et plus tard dans la soirée, on a lu le sonnet « finement ciselé, A la Mar Latina ».
L'association est lancée à Paris, alors qu'à Montpellier, elle « va se former » comme en témoigne l'appel du *Groupe Montpelliérain de La Lauseta* (voir19.11). Mr Trouche est l'unique éditeur de la *Lauseta* 79, comme il sera l'administrateur de la *Commune Libre*. Les deux numéros de *L'Alliance Latine*, parus en Juin et Septembre/ Novembre 1878, ont été édités par Fischbacher à Paris et Coulet à Montpellier, imprimés par le typographe Boehm et fils de Cette-Montpellier.

Double tir fatal ?

Il manque à la culture occitane et à la culture française de mettre en relation, tout ce qu'ont produit Louis-Xavier de Ricard et le petit groupe de la *Lauseta* en ce temps là, pour étayer ou non les conclusions de Salvat et de Charles Camproux sur la fin de cette entreprise.
Pour Salvat :

> « Le coup fatal fut donné au Félibrige rouge par la maladie et la mort de Lydie de Ricard, le 17 septembre 1880. Louis-Xavier de Ricard se lança dans la politique combattante pour noyer sa douleur. Fourès de son côté voulut faire de la politique locale. En vain essaiera-t-il, en 1885, de ressusciter *l'Almanac de la Lauseto*.
> D'autres amis mouraient à cette époque, laissant au cœur de Fourès de douloureuses blessures : à Jersey, le poète français Fortuné Calmels, zélé collaborateur (24 avril 1879) : à Carcassonne le poète Armand Tiffou (21 juin 1880) et l'historien journaliste Alban Germain (20 octobre 1880 – Germain avait offert à Fourès

> le grand Dictionnaire Larousse en seize volumes –) : en Italie, Vittorio Salmini, qui écrivait dans la Lauseto (fin 1880) : enfin, à Saint-Germain-en-Laye, le 4 avril 1881, Napoléon Peyrat, le poète, l'historien des Albigeois, le principal inspirateur du Félibrige rouge. » (Salvat 1974 : 144)

Pour Camproux :

> « Le mouvement pour un Félibrige Latin continua avec comme centre Montpellier, même lorsqu'un certain nombre d'écrivains languedociens se séparèrent plus ou moins du groupe de *La lauseta* et de *l'Alliance Latine* dont l'attitude politique et religieuse paraissait trop provocante. » (Camproux 1971 : 177)

Le passé de Louis-Xavier de Ricard, qui se revendique dans tous les papiers officiels comme « Homme de Lettres » - il a fait de la prison pour propagande athée, s'est engagé (par ses écrits contre la guerre de 1870) et physiquement dans la Commune de Paris - atteste suffisamment qu'il n'a pas attendu la mort de Lydie « pour se lancer dans la politique combattante ». Il n'y aurait d'ailleurs qu'à lire les quelques numéros de la *Commune Libre*, que nous avons eu sous les yeux [23], pour se convaincre, s'il en était besoin, qu'il menait tout de front.

Les sociétés « l'Alouette, pour la littérature, les sciences et les arts » n'étaient-elles pas une mise en pratique de ses théories fédéralistes ? (voir 19.12) « Le félibrige rouge apparait donc comme un rassemblement hétérogène de félibres républicains. » (Moulain 1990-1991 : 19) Il met en œuvre ses idées politiques dans un contexte idéologique qui peut fournir une grande partie des raisons, non pas de l'échec, mais du non aboutissement de l'entreprise *La Lauseta.* Rappelons-le brièvement. En France : une république balbutiante (elle n'a été rétablie que par les élections du 20 Février 1876), en Espagne une république battue [24] ; des idées progressistes combattues en Europe. Car les théories de Louis-Xavier de Ricard [25], comme les idées politiques de Fourès et de Lydie de Ricard, étaient loin d'être dans le « sens commun [26]. » Ils rêvaient d'une démocratie qui appartiendrait aux citoyennes et aux citoyens, ils rêvaient

23. Archives de la Société des langues romanes

24. Après la restauration des Bourbons en 1875, la constitution conservatrice sera promulguée en 1876 (Balanza y Pérez 1982 : 431)

25. Voir Moulain, 1990-1991

26. Juste un éclairage sur le mot « Race », qui a pu faire interroger Stéphane Moulain sur le racisme de Ricard par le sens donné aujourd'hui à ce terme. De plus l'association du nom de Ricard, à celui de Maurras jeune - il a 24 ans, lors du manifeste fédéraliste de 1892, ne peut que l'obscurcir encore. Que ce soit le *TdF* de Mistral ou le *Larousse de Poche de 1918*, leurs définitions vont dans le même sens celui de « Raço, ràci : Race, extraction lignée » pour le premier et de « Race : ensemble des ascendants et des descendants d'une famille, d'un peuple. Variété constante, qui se conserve par la génération. Ensemble de personnes ayant une profession, des inclinaisons communes. »

d'un peuple adulte, comme en témoigne la phrase sur les statuts du groupe montpeliérain :

> « Nous n'avons pas à parler des statuts de ce groupe : il se les donnera lui-même en se constituant »

Ils s'opposaient en cela à l'ensemble des autres courants de pensée pour lesquels le peuple avait besoin d'un chef. Mais L-X de Ricard n'était-il pas dans la contradiction, quand il revendiquait comme chef Mistral pour la renaissance méridionale (voir 7.1.3) ?
On peut s'interroger, cette lettre ayant pour but de lier des relations durables avec le poète admiré, la phrase était complétée ainsi :

> « Et, que vous le vouliez ou non, vous serez notre chef. Car vous n'empêcherez pas que, si républicains et anti-catholiques que nous soyons, nous ne vous aimions, nous ne vous admirions, nous ne vous vénérions comme un des créateurs de cette *patrie romane*, qui doit être et qui sera ! » (Lettre du 26 Février 1876, Carbasse 1977 : 132)

Nous trouvons ici Ricard plus dans la déclaration d'amour que dans la déclaration politique.
Avant même « L'Alouette », les Ricard étaient à l'origine d'une autre société « La Cigale » qui, si elle n'était pas basée à Montpellier, n'en avait pas moins par ses responsables des relations avec cette ville.

7.1.4 « La cigale », ou les deux secrétaires

La société « La Cigale » a été créée l'hiver 75/76, officiellement en mars 76. En janvier 77, époque du voyage à Paris du couple avec Fourès, la participation de ce dernier à la Cigalade[27] était un des arguments développé par Lydie pour que Fourès se joigne à eux :

> « J'ai la certitude que votre avenir dépend de ce voyage : songez-donc la naissance de l'almanach républicain ! Quel meilleur moment aurez-vous jamais de faire rouler comme un rappel votre belle langue Lauragaise ! et puis, vous comprenez que la Cigalade de Janvier va être un véritable festival : on va convoquer le ban et l'arrière-ban pour discuter la formation du Cercle : venez ranimer au flambeau de votre Espasa[28] tout ces patriotismes ramollis et mornes, et que tous ceux qui résistent à l'attaque dans un tel enthousiasme soient punis par là où ils auront pêché et gelés sur place ! D'autre part nous réunirons chez mes parents la

27. Banquet des Cigaliers

28. *Espasa*, allusion au titre du poème de Fourès *A-n-uno espaso del secle tretcienne* qui paraîtra dans *Les grilhs*. Nous traiterons des titres des poèmes de Fourès dans le chapitre que nous consacrons à la place de l'occitan dans les lettres.

> quintescence des Cigaliers, c'est à dire : les républicains il faut qu'ils vous connaissent afin de vous faire des amis pour quand paraîtront *Les Grills*[29]. »

Au fil des mois, les relations avec les deux autres fondateurs, Eugène Baudouin, peintre originaire de Montpellier et Maurice Faure, futur député, puis sénateur de la Drôme, neveu du Félibre, historien et député Républicain du Gard J-P Goirand, vont se dégrader, ce dont témoigne l'ensemble des lettres de Lydie à Fourès, comme sa lettre à Mistral, dont nous reprenons la publication. (Carbasse 1977)
Nous nous contenterons, sur le plan Montpelliérain, de souligner que les annonces et comptes rendus sur la Cigale qui paraissent dans *Le Petit Méridional*[30] ne font jamais mention de Louis-Xavier de Ricard comme fondateur. Quant à Lydie, voilà ce qu'elle en écrit après la Santo Estello d'Avignon (Lettre du 24 ou 25 Mai 1877) :

> « Je suis enchantée de vous trouver si sensible aux vilenies des « deux secrétaires ». vous m'aviez priée de ne plus vous en parler et je me suis tue, mais j'ai été positivement malade de l'impudence de Faure !
> Louis est vraiment trop philosophe, cela touche à de la nonchalance de cœur, à la fin : et ce n'est mon orgueil qui souffre de le voir supplanté dans son propre milieu par ces deux intrigants : c'est l'esprit de justice et de vérité qui se cabre en moi et je suis obligée de me taire si je ne veux pas avoir de querelle avec Louis : mais cela ne m'en est que plus pénible, vous pensez bien. D'ailleurs cette brochure de Faure n'est qu'un ballon d'essai : il a voulu voir si Louis la réfuterait, ou si en se taisant il encouragerait leurs manœuvres. Louis prétend que commencer une polémique avec eux leur ferait trop d'honneur et de succès, il a peut-être raison, mais si La cigale donne un concert à Montpellier, je suis d'avis que Louis fasse insérer un petit article qui établisse clairement sa participation à l'œuvre et prévienne une seconde traîtrise du futur député de la Drôme, laquelle serait d'une grande conséquence cette fois-ci car Montpellier n'est pas Valence et nous ne sommes pas chargés de raccoler des sympathies à M. Baudouin que ses concitoyens ont détesté jusqu'à présent. »

Il nous a donc semblé opportun d'analyser ici la lettre de Lydie de Ricard à Mistral, même si elle est postérieure à cette période, car elle traite de celle-ci.

29. Le premier recueil de Fourès, *Les grilhs* et non les Grills, déjà prêt à cette époque ne paraîtra qu'en 1888 chez Maisonneuve et Leclerc, Paris

30. 1 ^{e} et 11 septembre 76 : 5 mars 1877, 4 Novembre 77 : 10 Mai 1880

Impassible entre Cigale et Lauseta

Impassible est l'adjectif que s'étaient donné, avec humour, les Parnassiens. C'est avec ce qualificatif que nous allons traiter de la lettre de Lydie de Ricard à Mistral. Cette lettre en effet n'a pas d'autre but que de rétablir la vérité sur la création de *la Cigale* à Paris. Écrite vraisemblablement en mai 1880, elle intervient à un moment où le maître de Maillane a une oreille plus attentive au couple, après le soutien qu'il a reçu de Louis-Xavier dans l'affaire du séparatisme dont il était l'objet. Lydie est malade, elle est lucide et ne veut pas laisser ce qu'elle considère comme une injustice sans réparation de la part de celui qui fait autorité chez les Félibres : Mistral. Elle lui parle donc de Faure en ces termes :

> « Mais je n'aurais jamais prévu l'impudence qu'il vient de hasarder à l'ouverture de l'École félibresque de Paris. Vous avez lu la relation de son discours dans le *Prouvençau* ? La menterie y est vraiment trop flagrante !... et j'en suis si émue, si révoltée, que je ne peux pas ne pas la dénoncer à qui de droit... Louis, tout à son but et à son travail, n'a, d'ordinaire, qu'insouciance et dédain pour ces sortes d'ingratitudes et de trahisons, mais moi (Madame Mistral le comprendra), aimant et estimant en lui l'homme autant que l'artiste, ce sont là de mes vrais soucis, de mes gros chagrins... »

Au fil des lettres que nous publions, après une époque idyllique où Baudouin peignait près du Mas du Diable et Faure traduisait en oc « La garrigue » de Louis-Xavier, apparaissent dès Janvier 1877 les mal-entendus entre les deux « parisiens » et le couple.
Incontestablement à l'origine avec Lydie et les « Deux secrétaires » de la Cigale, Louis-Xavier de Ricard subit là les conséquences de son absence de Paris, pour revendiquer sa place. En même temps la correspondante de Mistral, ne peut oublier qu'une autre association a tourné au bénéfice quasi exclusif du second fondateur, c'est le Parnasse Contemporain avec Catulle Mendès. En effet écrit Pakenham, Catulle Mendès :

> « ...dans ses articles de la *République des lettres* (1875-1876) ; traduits en anglais en 1879, [...] se donna le beau rôle, et affirma que le Parnasse devait ses origines immédiates à sa propre *Revue fantaisiste* de 1861. Mendès éprouvait le besoin d'établir sa primauté car, si Ricard seul avait dirigé la revue *L'Art* (1865-1866), qui précéda le *Parnasse Contemporain* de 1866, Mendès et lui s'occupèrent ensemble de cette dernière anthologie (du moins au début). D'où plus tard, leur querelle à propos de la question litigieuse : qui était le véritable fondateur du Parnasse ? »

Cette querelle prit de fortes proportions en 1875, et dut indisposer au plus haut point Lydie, qui, retrouva les mêmes ingrédients dans les agissements

de Faure et Baudouin.
Lors du centenaire du *Parnasse* Pakenham constatait cependant :

> « Quoiqu'il [Catulle Mendès] n'ait pas réussi a imposer son optique de l'histoire du mouvement parnassien, on n'a que trop tendance à regarder les écrits de Ricard comme étant également pleins de parti pris et d'erreurs. Tel n'est pas le cas. Aujourd'hui il est possible de contrôler les dire de Ricard et, en général, il ne déforme pas la vérité. Sa « part contributive de souvenirs et d'impressions » mérite d'être mieux connue. Ses articles enfin réunis, comme il le souhaitait, sont dignes d'intérêt. » (Forestier et Pakeham 1967 : Présentation)

Il en est certainement de même pour l'occitan et ses organisations que pour le français.
Ricard n'a-t-il pas eu à affronter la double difficulté : celle de vouloir développer à Paris une théorie fédéraliste au sein du sein du centralisme, et celle de faire entendre celle-ci si elle ne se développait qu'en province ?
Mais ces difficultés, comme les « impudences de Faure », laissent Louis-Xavier de Ricard « impassible », ce qui ne convient guère à Lydie, elle l'écrit à Fourès dès 1877 :

> « Que les Cigaliers vous détruisent vous et Louis, à Paris, passe encore ; mais ici ; non ! Mille fois non ! Tâchons de combiner quelquechose ; mais ne comptons pas sur Louis. » (Juin 1877)

Nous voyons ici la capacité d'initiative personnelle, sans en référer à son mari, de Lydie de Ricard. Notons aussi que cette tentative d'éviction des Ricard de la création de la Cigale, aboutit à la sous-estimation de l'influence de celui-ci (voir Martel 1986b.)

7.2 Un fonctionnement synchrone des sociétés

Nous venons de voir les quatre sociétés qui, soit se sont implantées, soit ont un pied à Montpellier, revenons au mois de mars 1877 :
Fin mars : le samedi réunion de la Société des Langues romanes, le dimanche (des Rameaux !) réunion du Félibrige et si l'on en croit la lettre du 1e mars de Lydie, la *Ligue Républicaine* se réunit dans le même élan.

> « Je reprends votre lettre, - Que dites-vous ? « que vous ne viendrez pas avant le mois de Mai ? » C'est impossible ! Et la Maintenance du Languedoc, et la Felibréjade ? et la Ligue républicaine et la bataille à coups de sonnets ? Et la victoire du B [31] ?

31. Dans ces années là, Fourès faisait partie des Languedociens qui écrivaient B, comme il le prononçaient, là où les provençaux écrivaient V.(Bêtacisme)

> qu'est-ce que vous en faites ? Déserteriez-vous par hasard ? J'y suis, il n'y aura pas assez de « nobles dames » pour vous : vous vous réservez pour Avignon, gourmand ! Eh bien, vous irez tout seul, afin que vous soyez plus à votre aise : j'en sais long sur votre compte, allez ! Je vous le dirai quand je vous verrai. »

L'on peut tout à fait comprendre que même avec le nouveau moyen de locomotion que constitue le train, dont les tarifs sont élevés, comme le souligne Fourès [32] dans une de ses lettres, les déplacements soient rentabilisés au maximum. Nous retrouverons cette façon de faire pour les fêtes latines, elle est, on le verra, porteuse d'ambiguïtés.

7.2.1 Présence des dames à la félibrejade et Mistral au Mas de La Lauseta

Dans l'article sur la séance de la Société des langues romanes, Roque-Ferrier note :

> « Plusieurs dames, parmi lesquelles Mme de Ricard et sa sœur Melle Wilson, Melle Léontine Goirand et Melle Mireille Roumieux, la gracieuse filleule de Mistral, assistaient à cette séance. » (*RLR*, 1877, n°32 octobre ; série 2, t 3 = t 11 : 157)

Elles assisteront le lendemain à celle de la Maintenance du Languedoc, ce qui n'était pas gagné d'avance, toujours selon Lydie (lettre du 20 Mars) :

> « Vous prétendez ne nous rester que deux jours ? C'est généreux, ma foi ! Autant vaudrait presque ne pas venir : il est vrai que ce n'est pas pour nous, et que vous nous devez une seconde visite pour notre compte particulier. [...] si vous arriviez un ou deux jours plus tôt nous pourrions au moins faire une petite promenade ensemble : nous avons tant à causer ! c'est à peine si nous aurons le temps de vous voir, car il n'est pas du tout question que nous allions à la felibrejade : pas l'ombre d'une invitation, pourtant ces demoiselles ne viennent pas pour rien : à moins qu'on rejette les francimandes ? »

La confirmation de la possibilité d'inviter les « Dames », nous a été apportée par la chronique nécrologique parue dans la *RLR* (voir 2.1.2) Le fait qu'elles soient acceptées est pour Lydie Wilson de Ricard un événement que Fourès dans son compte rendu de la *Vie Littéraire* a passé sous silence, comme il a passé sous silence l'autre événement important, au vu de ce qui se passera l'année suivante au moment des Fêtes Latines de Montpellier :

32. « Si j'ai les cinq francs, ce jour-là, je partirai pour Carcassonne à 7 heures du matin, pour rentrer le soir à 8 heures 30 minutes. S'il ne fallait que 5 francs pour aller à Montpellier ! » (17 Octobre 1877)

> « Nous avons lu l'article de la *Vie Littéraire* : mais est-ce vous qui l'avez ainsi écourté ? Louis ne comprend pas beaucoup pourquoi : cela ne pouvait que lui faire du bien de savoir que Mistral et les autres étaient venus à la maison : il ne néglige rien qui confirme ses bons rapports avec les Méridionaux, félibres ou non : quant à moi je regrette que vous ayez laissé échapper l'occasion de donner une bonne leçon de courtoisie aux Cigaliers en passant sous silence la présence des dames (sans les nommer) à la Félibréjade de Montpr(sic) » (lettre du 24 ou 25 Avril)

7.2.2 Les Fêtes latines de Montpellier

Ce synchronisme dans les diverses réunions des félibres était, semble-t-il, une donnée habituelle qui maintenait un certain flou dans les initiatives comme celles des Fêtes Latines de 1878 : qui en était à l'initiative ? qui les organisait ? y a-t-il eu des initiatives parallèles ?
Les Fêtes latines furent lancées par la Société pour l'étude des Langues romanes lors des fêtes pour le 5e centenaire de la mort de Pétrarque. Elles constituent pour Roger Barthe la première des fêtes de *L'Idée Latine* (Barthe 1962 : 98). Les Fêtes latines de Montpellier ont, selon cet auteur, leur origine dans une dépêche d' A. de Quintana, envoyée à Mistral le 30 Mars 1875, alors que se déroulait à Montpellier le concours philologique et littéraire de la Société des langues romanes.
Mistral le co-présidait avec le linguiste Egger. Albert de Quintana n'a pu s'y rendre :

> « pour le prochain concours de la société. Le thème sera *La chanson du latin.* Toutes les langues romanes seront admises à concourir. [...] c'est de la dépêche de Quintana que sortirent les fêtes latines de 1878, c'est elle qui créa, pour une large part, la meilleure conjoncture d'où jaillirent les immortels poèmes de Mistral et d'Alecsandri à la gloire de la race latine... [...]
> De 1875 à 1878, l'initiative de Quintana suscite de nombreuses vocations panlatinistes. » (Barthe 1962 : 98)

Ces fêtes latines constituent le sommet de ces imbroglios, sur fond de non dit, de batailles idéologiques importantes, à l'intérieur du camp républicain français, mais aussi espagnol, mais surtout entre tenants de la République et légitimistes, entre républicains athées, et catholiques qu'on qualifierait aujourd'hui d'intégristes.
On peut mesurer le fossé qui sépare Louis-Xavier de Ricard et ses amis de l'attitude affichée par Mistral sur le plan de la religion à la lettre que ce dernier adressait le 11 Mars 1873 à Alphonse Tavan qui venait de perdre sa femme et sa fille :

> « [...] On m'a dit que tu avais perdu la foi de ton enfance...

> Si cela est vrai, ton malheur est affreux, car il n'y a rien sur la terre qui puisse relever l'homme qui, pour horizon, n'a plus que le tombeau. et s'il en était ainsi, à quoi bon nous attendrir sur le retour de tes deux aimées à l'éternel pourrissoir que l'on nomme nature [...] Si, au contraire, tu as gardé cette admirable foi catholique qui explique tout et fait tout supporter, je te dirai que tu as grandement tort de te désespérer [...] Prie car le Dieu de nos pères a dit que la prière fait du bien aux pauvres morts. Prie et sois courageux, sois pur, sois patient et résigné, si tu veux un jour être digne de revoir les deux compagnes qui t'ont quitté. Que veux-tu espérer du matérialisme brut qui couvre de ténèbres aujourd'hui la société dolente ? Il ne peut t'en tenir que désespoir, angoisse, rage et malheur. Les œuvres des plus grands réformateurs, les républiques des Solon, des Lycurgue, des Platon, des Brutus, sont précipitées dans la ruine, aussi bien et plus tôt que les empires des tyrans. Il n'y a qu'une vérité (et qui ressort aussi de l'histoire), c'est que ce monde est une vallée de larmes, un purgatoire. [...] Redeviens chrétien, redeviens catholique et tu trouveras la paix et l'espérance... » (Balanza y Perez 1982 : 415.)

Quelle organisation ?

Dans le numéro 32 de la *RLR*, avant-dernier numéro de 1877, nous trouvons confirmation de l'origine du Concours du « Chant du Latin » :

> « L'idée si élevée dont M de Quintana y Combis s'inspira, en fondant le prix de la Chanson du Latin, valut au programme du concours de 1878 -et cela dès les premiers mois de l'année 1875- l'adhésion successive du Félibrige, de la Société archéologique de Béziers, de L'Académie du sonnet d'Aix en Provence etc »

Le numéro suivant donnait les règlements des différents concours de la société pour ces fêtes et le premier numéro de 1878 annonçait la formation d'un « Comité des Fêtes Latines » dont le bureau était constitué de la manière suivante :
Président M Charles de Tourtoulon , Vice-présidents MM Louis Falliés, Léon Marès, Ernest Michel et Charles Revillout -Trésorier MB Cantagrel, secrétaire Alphonse Roque-Ferrier.

Savants et universitaires gardaient la main. De nouvelles adhésions étaient arrêtées, celles de l'Institut des provinces, de la Société de tir de l'Hérault, de La Cigale, du Parage, de la Pomme et d'autres associations méridionales. Les dates avaient été fixées du 22 au 27 mai inclus, un préprogramme arrêté avec concours des musiques civiles, de hautbois et tam-

bourins, un concours international de tir. Mistral serait là et présiderait les grands jeux floraux du Félibrige qui se dérouleront le vendredi 24 mai. Le samedi 25 mai attribution des prix du Chant du Latin, présidé par M de Quintana. Sont en projet des divertissements populaires, chevalet, treilles, perroquet, danses des faucheurs, joutes, défilé des animaux totémiques. Le lundi 28 visite de Maguelone et séance du Parage, avec banquet de poissons, excursions à Montferrier et Lavalette, la grotte des Demoiselles, St Guilhem le Désert, grande fête de nuit le 29 dans le port de Sète, avec la Société d'Horticulture de l'Hérault, puis le 30 se tiendrait à Béziers la séance solennelle de la Société archéologique de la ville.
Il n'est pas question ici de *La Lauseta*, mais nous remarquerons que son banquet du 26 n'est en concurrence ni avec celui du Felibrige le vendredi, ni avec celui du Parage prévu le lundi.
Des subventions sont demandées et accordées, des souscriptions sont lancées, des jeunes danseurs recherchés... Mai peut arriver.
Pour mémoire, Lydie de Ricard dans le cadre des Fêtes Latines a participé au concours du sonnet sur le thème de la *Mar latina*, doté par l'Académie du sonnet d'Aix, présidé par Berluc-Pérussis, elle y a obtenu un prix. Auguste Fourès a obtenu une Vième mention au concours du *Chant du Latin* initié et présidé par Quintana y Combis.

Annonce du banquet de *l'Alouette* et invitation de Mistral

A Montpellier l'ensemble des journaux locaux, y compris républicains, comme le *Petit Méridional* ou *La République du Midi*, avait annoncé assez largement le programme des Fêtes Latines. Celui-ci paraîtra, jour après jour, en même temps que les comptes rendus.
Le 16 avril ces journaux annoncent, après l'exposé des buts et des moyens de la *Société l'Alouette*, son banquet :

> « Banquet de l'Alouette Latine [qui] se tiendra à Montpellier le dimanche 26 Mai, pendant les Fêtes Latines qui se donneront en cette ville : pourront y assister les membres actifs et honoraires qui auront adhéré avant le 10 Mai, et auront prévenu le directeur de l'Alliance latine, à Montpellier. Dans les premiers jours de Mai une circulaire leur sera envoyée, contenant la liste des souscripteurs, inscrits à cette époque et fixant la date positive de cette réunion. »

Une invitation particulière sera lancée le 27 avril *Aus étudiants* :

> « ... De nombreux délégués des groupes d'Italie, d'Espagne et des différentes parties de la France y viendront fraterniser dans la même espérance : la prochaine Confédération des peuples de Race Latine.
> Il a semblé à la Société de l'alouette que, pour honorer digne-

> ment tous ces frères de race qui vont affluer dans notre ville, et pour que celle-ci fût représentée comme il convient à son antique illustration, c'était un devoir de convoquer à cette manifestation pacifique la jeunesse progressiste de notre université.
> Elle provoque donc MM les étudiants à se réunir et à se concerter avec elle, s'ils le jugent à propos, pour donner à cette fête « D'Alliance » du 26 Mai 1878, toute la signification qu'elle doit avoir. »

Rappelons qu'Ernest Ferroul, avec qui Louis-Xavier fondera la journal *La Commune Libre*, est étudiant en Médecine à Montpellier.
Le 11 mai la Société d'alliance latine L'Alouette informe les lecteurs du lieu, « salle de la Paix, Faubourg Figuerolles à Montpellier », du montant de l'écôt, 7 Francs (les banquets du Félibrige étaient généralement à 10 F), tout en insistant sur les idées « modernes » de la société, et les illustres personnalités qui la soutiennent : Victor-Hugo, Pi y Margall, ex-président de la République espagnole, Mauro Macchi du Parlement Italien...
Le 18 Mai 1878, Louis-Xavier de Ricard s'adresse, très officiellement, mais un peu tardivement au *Président* du Félibrige :

> « Au nom de la société « La Lauseta » j'ai l'honneur de vous prier, Madame Mistral et vous, de vouloir bien assister à notre banquet d'inauguration du 26 mai. Malgré les apparences et les divergences d'opinions, l'Alouette est une société qui, pour être indépendante du Félibrige, ne saurait lui être hostile, puisque nous poursuivons, en somme, un but commun. Les moyens employés sont autres, voilà tout. » (Carbasse 1979 : 146)

Mistral et *La Lauseta*

« La réclame », comme on disait à l'époque, pour *La Lauseta* publiée dans les journaux était sans ambiguïté sur son positionnement, en effet celle-ci y était vivement « recommandée aux « patriotes » et aux ennemis du cléricalisme. » (PM 30 Janvier 1878)
Les lettres argumentées de Louis-Xavier de Ricard adressées à Mistral dans les mois qui ont précédé les fêtes latines (Carbasse 1977) n'ont pas convaincu ce dernier. Dans la seconde, 24 janvier 1878, Ricard y commentait son article « Lou Félibrige et la Libertat » paru dans *La Lauseta* pour l'année en cours :

> « Quoi donc ? des présidences d'évêques, des messes, des sermons, des cantiques, tout cela ce n'est point faire de la religion ? Ne fait-on *de la religion* que quand on l'attaque : et de « politique » que si on fait de la politique républicaine ? » (Carbasse 1977 : 143)

La première, au mois d'Août 77, parle des événements politiques qui ont modifié le caractère de *La Lauseta* 78, « L'almanac de l'année dernière ayant

atteint son but », Fourès et lui avaient en effet l'intention de

> « faire un almanac moins intense, très varié et de ton adouci. Qui nous a fait changer ? le 16 Mai [33]. Vous savez, sans aucun doute, que si à l'heure qu'il est, les républicains n'ont pas été fusillés ou expédiés ou obligés de fuir, ce n'est point la faute, ni aux journaux bonapartistes, ni (permettez-moi de la dire aussi), ni à certains journaux religieux. L'armée n'a « pas voulu », ne « voudra pas », voilà la vérité, recommencer un 2 décembre [34]. M Paul Meyer a été (en cette occasion), mal renseigné sur les sentiments pacifiques du clergé des campagnes. Le fait « sérieux » est qu'ici, à Montpellier, à Castelnau, à Grabels, « partout », les simples curés de campagne se sont faits les dénonciateurs acharnés des républicains et que, si leur propagande n'a pas amené de conflit dans la population et n'a pas eu l'effet qu'ils en espéraient, ce n'est point à eux que doit aller notre reconnaissance. Les mêmes faits se sont passés partout ici : Fourès pourrait vous l'attester pour l'Aude, des protestants ont été menacés à Bédarieux ; pour le Gard, informez-vous auprès de M Gaidan. » (Carbasse 1977 : 136-137)

Ces événements nous renvoient directement à la situation politique du moment que nous traiterons plus loin.
En Mai 1878, si Thiers est mort le 1e septembre précédent, Mac-Mahon était toujours aux commandes de l'état quand s'ouvrent ces Fêtes latines, fêtes de l'idée latine dont un des précurseurs a été un Professeur de Chirurgie de la Faculté de Médecine de Montpellier, né à Metz, Claude-François Lallemand avec son livre *Hachych*, paru en 1843, livre d'anticipation sur...1943 [35]. Cette idée latine est partagée par de nombreux félibres dont Louis-Xavier de Ricard, elle a fait l'objet de l'étude de Roger Barthe (IEO, Toulouse 1962).

L'attitude de Mistral et du Felibrige à Montpellier Tout d'abord Mistral est inquiet de ce qui lui apparaît comme la préséance la Société des langues romanes sur le Félibrige. Il l'écrit à Wyse le 4 Mai :

> « La séance de Montpellier en face de tous les latins me préoccupe beaucoup. J'ai peur que tout l'intérêt de ces fêtes, ne soit absorbé par la séance des langues romanes, et que celle du félibrige qui aura lieu le lendemain, ne soit un peu maigre et pâle.

33. Jules Simon est congédié par le Maréchal Mac-Mahon, le 17 avènement du ministère de Broglie, in Benoit-Lévy Edmond, *1870-1885, Histoire de quinze ans* , 100 livraisons à 10 cts, sur Gallica BNF consulté le 9/02/2008

34. 2 Décembre 1851 : coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte

35. Ce livre n'est malheureusement pas en ligne sur « gallica » (Janvier 2009), seul un de ses nombreux livres d'anatomie *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances* y figure

> Nous n'avons pas encore de rapporteur pour nos jeux floraux, car j'ignore si M. Berluc acceptera cette mission que je lui ai proposée. » (Balanza y Perez 1981 : 464)

Ces fêtes précédaient le centenaire de Voltaire que les républicains s'apprêtaient à célébrer en organisant des banquets. L'attitude de Roumanille - et son brinde à la Rome Catholique[36]- celle du Félibrige, de Mistral, ajouté au refus que soit jouée « La Marseillaise » - vont aboutir dans les journaux républicains à ce que la célébration de Voltaire efface le compte rendu de ces fêtes.

Ainsi le *Le Petit Méridional* amorce un virage, le samedi 25 Mai à propos de la séance de la veille :

> « Cinq cent personnes étaient réunies (...)
> Le poète Mistral présidait et a ouvert la séance par un discours — en provençal naturellement on a parlé provençal et espagnol dans cette séance, mais on a complètement oublié de parler français.
> Mistral est toujours ce poète à l'allure fière et hardie, aux images superbes, aux gestes éloquents qui a mis toute son âme dans *Mireille* et dans *Calendal.* Mais quelle étrange idée a-t-il eue de venir parler des miracles, des apôtres, du Saint-Esprit ? Quel rapport cela peut-il avoir avec la renaissance de la littérature provençale ? Mistral n'a pas pu s'empêcher de laisser passer le bout de l'oreille du Félibrige : ce retour vers le passé, cette apologie enthousiaste de la religion, cette affection à vouloir mêler l'église et la littérature ont suffi pour éclairer ceux qui désiraient savoir ce qu'il y a, en somme, dans le Félibrige.
> Quoiqu'il en soit, nous n'hésitons pas à déclarer que Mistral a obtenu un sucés au milieu du Public spécial qui l'écoutait. »

Le journal cependant poursuit son compte rendu et donne dans le détail le programme du jour, avec le matin à l'Hôtel St Côme l'assemblée générale et le banquet du félibrige ; l'après-midi au Peyrou la séance solennelle du « Chant du Latin ». Il donne également la liste des « Étrangers présents à Montpellier » avec leurs résidences.

Le 28 Mai le virage est consommé et les faits imprimés :

> « Messieurs les félibres ont fait du joli ! Ils ont couronné leurs discours et leurs banquets par un toast à la Rome Chrétienne, comme si le Pape et toute la boutique du Vatican avaient quelque

36. Le Petit Méridional s'étonnera, dans son édition du 29 mai, que le préfet de la République et représentant du ministre en présence duquel ce toast a été fait par « le libraire Roumanille », n'ait pas encore été désavoué : « des fonctionnaires investis de la confiance du gouvernement ne peuvent s'associer même indirectement à des manifestations anti-françaises. »

> chose à faire dans les fêtes latines.
> On aurait dû dès le premier jour dire hautement et franchement ce que l'on voulait et surtout ne pas faire la presse républicaine de notre ville complice d'une pareille capucinade.[37] On ne nous y reprendra plus : nous saurons désormais ce que signifie une fête dans laquelle les félibres figurent à un titre quelconque. »

La dernière phrase ferme la porte à l'idée d'un félibrige qui ne soit pas blanc, elle s'adresse donc tant à Mistral et Roumanille, qu'à ceux, républicains comme Ricard, qui pensent que le félibrige est compatible avec les idées républicaines.
Le journal aborde plus loin un autre thème :

> « Il paraît qu'il n'y a pas que les félibres et le général Renson à qui déplait *La Marseillaise*.
> Si nous en croyons certaines protestations indignées dont l'écho est venu jusqu'à nous, un haut personnage municipal aurait fait appeler les chefs de quelques musiques civiles et leur aurait enjoint de ne pas exécuter l'hymne glorieux de nos pères
>
> Il est heureux pour Montpellier que le « Félibrige » se soit enterré sous ses propres discours et que nous en soyons débarrassés pour sept ans -et peut-être même pour toujours - sans quoi nous risquerions fort un de ces jours, d'entendre voter dans un banquet officiel, l'annexion du Languedoc et de la Provence à la « Rome Chrétienne »

L'Alouette vole seule

C'est dans ce même *Petit Méridional* du 28 mai 1878 que paraissait le compte rendu du banquet de L'Alouette. Il comportait la liste des personnalités présentes et le message de Victor Hugo président d'honneur.

37. Capucinade : CAPUCIN, INE, subst. A. Usuel 1. RELIG. Religieux, religieuse d'une branche réformée de l'ordre de saint François d'Assise, spécialisée dans la prédication populaire (...) Fam. Barbe de capucin. Longue barbe, comme celle que portent les religieux (...) Expr. Capucin de carte. Carte que les enfants plient longitudinalement pour la faire tenir droite et à laquelle ils font une entaille en angle aigu qu'ils retournent en la relevant pour lui donner l'air d'un capuce (LITTRÉ). 2. Fam. Homme affichant une dévotion excessive. À la capucine. À la manière excessivement dévote ou extrêmement simple d'un capucin. Prêcher, s'habiller à la capucine (Lar. 19e). B. Spéc. [P. réf. à la barbe des capucins] DÉR. Capucinade, subst. fém., péj., vieilli et fam. Sermon et, par extension, discours platement ou naïvement moralisateur, ressemblant aux sermons des capucins. Une capucinade ridicule ; faire une capucinade. Voir Trésor de la Langue Française en ligne http ://atilf.atilf.fr/tlf.htm. L'auteur de l'article joue sur tous ces sens. Ce mot si l'on en juge les citations du Trésor que nous n'avons pas reproduites était très utilisé dans ces années 1870.

La société L'Alouette a pris soin de publier dans un fascicule les discours prononcés à ce banquet dont le cadre, le quartier du Faubourg Figuerolles, et la salle de la Paix étaient déjà tout un programme. Mais tout d'abord les « félibres rouges » tiennent à lever toute ambiguïté sur leur responsabilité dans les célébrations des fêtes latines :

> « La date du banquet de « l'Alouette », 26 Mai 1878, a pu faire croire à quelques-uns que notre Société avait pris aux fêtes latines, données à Montpellier du 22 au 29 Mai, une participation quelconque, sinon officielle au moins officieuse. Il convient d'empêcher cette confusion. Certes aucun n'avait plus à cœur l'affirmation de l'Union Latine que les membres de notre Société, fondée exclusivement pour la propagande de cette grande idée. Mais, étrangère à l'organisation de ces fêtes, n'ayant même point été conviée à leur célébration, *l'Alouette* ne s'y est point mêlée, et ne saurait par conséquent y revendiquer aucune part de responsabilité. Elle n'a eu à se préoccuper et elle n'a à rendre compte que de son banquet du dimanche. Les personnes qui voudront bien consulter le programme des Fêtes Latines se convaincront de la loyauté parfaite de cette déclaration : le nom de notre Société n'y figure pas. Ceci est une constatation et non une récrimination, car nous n'avons qu'à nous applaudir, au contraire, d'un isolement qui nous dégage de toute méprise possible, nous sauvegarde de tout malentendu, et nous a permis dès le premier jour, d'être ce que nous voulons être , — sans indécision et sans équivoque. »

En effet la lecture par J-B Enseñat d'un message collectif, en espagnol d'Émilio Castelar, Victor Balaguer, Gaspar Nunez de Arce et Antonio Romero Ortiz, députés aux Cortès va mettre le feu à la poudre déjà prête de Mistral
Le 15 Juin 1878, moins d'un mois après ces fêtes et alors que le Maître de Maillane vient de se faire nommer à Toulouse « Maître es jeux floraux », il écrit à Balaguer avec lequel il vient de renouer et qui était absent lors des fêtes de Montpellier :

> « Il est bien regrettable qu'un malentendu vous ait fait envoyer un brinde à un petit groupe de sectaires et de politiqueurs insensés qui se sont accrochés à nos fêtes pour avoir l'air d'exister. Votre place n'est pas là, ni celle de Castelar, et les espagnols sérieux comme Llorente et Aguiló , qui ont vu cela de près ont pu se rendre compte de l'insignifiance de La Lauseta ou Alondra ou etc.
> Aussi je vous sais vivement gré de la bienveillance que vous nous témoignez en faisant publier dans *La Mañana* les lettres de Llorente. Publiez aussi je vous prie, la rectification insérée par Llorente dans *Las Provincias* du 9 Juin.

> Elle met à néant les insinuations perfides et ridicules que les affiliés de la Lauseta répandent contre le Félibrige et son capoulié. » (Balanza y Perez 1981 : 222)

Il va sans dire que Louis-Xavier de Ricard ne semble pas avoir été au courant de cette lettre, ni peut-être de la rectification dont il est question. En effet le 27 Juin du « Congreso de los diputados » Victor Balaguer écrit à Mistral qu'il a déjà expliqué à Mr Tourtoulon le mal entendu[38] (sic) qu'il y a eu à l'occasion des Fêtes Latines de Montpellier. En donnant à Enseñat les volumes de ses Tragédies, il lui a donné également une carte- brinde signée par Castelar, Romero Ortiz, Nunez de Arce et par lui-même, il pensait que les fêtes et banquets de Montpellier avaient la même obédience et était tous la même initiative. Le texte du brinde est connu. Balaguer parle de malchance pour la lecture de celui-ci seulement lors du banquet de la Lauseta, et, pour remédier à cela, il a envoyé à Mr de Tourtoulon un autre brinde signé par Émilio Castelar et lui, pour qu'il apparaisse dans le compte rendu des fêtes. Les Premières correspondances que publia *La Mañana* depuis Montpellier étaient d'Enseñat, Balaguer explique :« selon le directeur que j'ai eu en face à face, il a dû supprimer quelques passages. C'est pour cela que j'ai donné ordre de continuer avec les chroniques de Théodore Llorente, à la suite desquelles sera publié votre discours. » (idem 224) Comme on le voit, l'affaire n'est pas complètement claire du côté de Balaguer. Quant au « sérieux » Llorente[39] et à ses chroniques dans *Las Provincias*, il apparaît plutôt comme opportuniste vis à vis de Mistral ; ce que confirmera l'impression dans le fascicule du *Banquet de la Lauseta* d'un brinde lu en son nom au fameux banquet. De plus le premier numéro de *l'Alliance Latine* comprend dans ses pages une chronique « Juan de Aubusson » de Balaguer, traduite par J-B Enseñat et qui aurait dû se poursuivre au delà du 3e numéro si la revue ne s'était pas arrêtée au 2e.
Pour en revenir au *Banquet de L'Alouette* les textes des principaux discours y sont imprimés. Soit, en plus de ceux déjà cités, les discours de Mary-Lafon en français et de Félix Gras en provençal. Ce dernier ne dut plaire ni à Mistral ni à son beau-frère Roumanille, il s'y écriait notamment :

> « sian touti pèr la grando union di pople latin. Union que se fara, noun contro li pople barbarescque, ...mai countro tout ço que mato li dre de l'ome. Voulèn, nautre, li latin, faire un crid de libertat qu'estrementira lou mounde ! que curbira lou crid di

38. Malentendu, souligné et en français dans le texte de Balaguer écrit en castillan et traduit par nous.

39. Voir la thèse *Les relations catalano -provençales à travers la correspondance de Frederic Mistral et Victor Balaguer* (Balanza y Pérez 1981 : 472 à 474)

canon di rei[40] »

Les nombreux messages et leur provenance témoignent du caractère international de l'Alouette.(voir 19.13) Moins d'un an après, Mistral, en butte aux attaques de la presse « libre penseuse et radicale » qui l'accuse de séparatisme, reconnaît dans une lettre à l'audois A. Mir que c'est X de Ricard qui, dit-il, « sans être mon ami » m'a beaucoup défendu. Il cite l'article du journal de Baluffe, *L'Hérault* paraissant à Béziers, où Louis-Xavier de Ricard recentre dans sa défense ce qui l'unit au Maillanais :

> « C'est un détour ignoble que l'on prend pour arriver à répéter cette vieille rengaine que fédéraliste et séparatiste c'est tout un »

Trop de fronts pour ceux de *La Lauseta*

A Montpellier, les sociétés pour le renouveau de la culture et de la langue occitanes ciblaient, dans les années 1870 à 1880, un même public. Pour le Félibrige et la Société pour l'étude des langues romanes il s'agissait d'un public de propriétaires érudits, catholiques et plutôt royalistes ou républicains modérés. Leurs moyens étaient de deux sortes, implantation dans la ville pour la seconde au moyen de conférences régulières et de relations avec l'université, cérémonies festives pour la première.Ces sociétés n'avaient pas une attitude différente de la société française d'alors en ce qui concerne la situation des femmes. Les félibres ont, pour leur part, une attitude qui confine les femmes dans un rôle de maintient des traditions. Par contre dans la *RLR* elles signent alors de leurs noms et de leurs prénoms pour les femmes mariées.
Les félibres de *La Lauseta*, quant à eux, tout en participant aux initiatives des deux sociétés, à condition pour le Félibrige qu'elles n'aient pas de caractère religieux, visaient un public de républicains lettrés et plus populaire. Leur plan d'actions allait de la confection de l'almanach à la création des sociétés qui embrassent, outre les languedociens et les méridionaux, les écrivains des peuples latins. Ils n'ont, semble-t-il, pas de politique éditoriale arrêtée quant à la signature, tant des femmes que des hommes : la signature peut être leur nom ou un pseudonyme.
La démarche des félibres rouges en un temps très court se heurte à plusieurs écueils : tout d'abord, l'ambiance politique générale, ensuite le manque d'implantation à Montpellier même, enfin la tendance à la suprématie du français qui se perçoit dans l'évolution de *La Lauseta* comme dans celle de *L'Alliance Latine*.
Quelle a été l'influence de la mort de Lydie sur la suite des événements ? On ne peut nier, sur le plan humain qu'elle en ait eu, mais on peut aussi

40. Nous sommes tous pour la grande union des peuples latins. Union qui se fera non contre les peuples barbaresques, ... mais contre tout ce qui tue les droits de l'homme. Nous voulons, nous les Latins, pousser un cri de liberté qui fera tressaillir le monde ! qui couvrira le son du canon des rois

se demander si Louis-Xavier de Ricard n'aurait pas eu pour projet de partir visiter les autres peuples du monde, que son grand-oncle, l'orientaliste Jean-Pierre Pauthier, lui avait fait découvrir et que l'on retrouve sous la plume de Lydie :

> « Ces jours derniers, j'ai traduit un peu d'anglais pour mon tyran, sur la construction des « Topes » ou Tumulus dans l'Inde et leur analogie avec nos Dolmens. Il court toujours après sa « race » : il fait de merveilleuses découvertes : l'autre jour nous avons exploré les bords du Mée-Kong et n'y avons nous pas rencontré grand'papa « Cham » [41] et son enfantounet Konch [42]. C'est aux aînés qu'appartient le droit de succession, et pour leur conférer l'autorité et le repos, ils sont les seuls héritiers de leur père. Les cadets n'ayant d'autre héritage que l'obligation de servir leurs ainés ? Admirez un peu ! Un grand-papa en Indo-Chine ! Cela vaut bien plusieurs oncles en Amérique, je suppose ? Une chose qui va vous défriser, c'est de savoir que vos « femmes brunes » ne sont pas les vraies : c'est bien fait ! Quand vous rencontrerez une femme petite à cheveux roux et à peau jaune (oui jaune !) et ayant quelque ressemblance avec une Hottentote [43], vous vous écrirez : — « la voilà, je tiens mon autochtone ! (sic) [44] » (au diable ces affreux mots !) Elle est jolie la race ! Telle que je suis, j'aime encore mieux ne pas en être ! » (Lydie à Fourès 1e mars 1877)

41. Cham : est le titre que l'on donne aux souverains de Tartarie. Prononcer Kam (...) ce mot en langue slavone signifie *Empereur* (Trevisse 1771 p 403) : Peuple descendant de Cham, second ou dernier fils de Noë et qui eût l'Afrique pour partage (La Châtre : 1865)

42. Konch : Konquer ? nom donné au chef de chaque nation chez les Hottentots. Cette charge est héréditaire et passe des pères aux enfants

43. Hottentote : féminin d'Hottentot, « peuple de race *nègre*, qui vit dans la colonie du Cap et le Sud-ouest Africain allemand »(Larousse 1918)

44. Ce sic là est de Lydie de Ricard

Chapitre 8

L'Occitan dans les lettres

8.1 La Langue et la critique littéraire dans les lettres à Fourès

8.1.1 Le choix du Languedocien

Si Louis-Xavier de Ricard était au moins quelque peu familier avec la langue du Midi en arrivant à Montpellier, il n'en est pas de même pour Lydie Wilson de Ricard (voir 9.4.1). Elle va donc la découvrir au Mas du Diable, dans ses promenades. Peu à peu, après avoir écrit de courts textes totalement en français [1], elle va intégrer à ceux-ci des expressions saisies ici et là, comme des petites pierres sur le chemin qui la mènera au dialecte de Montpellier. « Promeneuse », pièce non datée écrite à Castelnau-le-Lez (c'est à dire avant novembre 1876), contient en italique « à la perdue » et « à la passade. » Un autre texte, non daté et sans référence quant au lieu d'écriture, sera plus tard appelé « La Parade », titre traduit « La montée des nuages marins », terme typiquement montpelliérain [2].
La correspondance avec Auguste Fourès va être déterminante dans cet apprentissage, même si ne nous sont parvenues que très peu d'œuvres :

> « Ce fut dans le ravissement des sites et des dialectes languedociens que Lydie, très défiante d'elle-même, parce que très exigeante, osa commencer à composer ; et je me rappelle tout ce qu'il nous fallut de persistance, à moi, à Fourès, à quelques amis, parmi lesquels je citerai Mr de Tourtoulon, pour la décider à publier, non pas ses premiers essais, condamnés par elle impitoyablement, mais des poèmes qu'elle tria, d'un choix qu'elle ne

1. « Le joli petit porcher » au Roc de Pézenas, 1875, Montpellier in *Aux bords du Lez* p 32 à 34
2. Masse de nuages à Montpellier d'après Alibert 2002

> trouvait jamais assez sévère, parmi ceux qui la mécontentaient le moins. » (Aux bords du Lez 1891 : VIII)

Une démarche politique

Lydie de Ricard initie là, une démarche opposée à celle, par exemple, de Reine Garde, la « couturière d'Aix » à qui Lamartine dédia *Geneviève, histoire d'une servante* (1851). Dans les premiers temps de la renaissance provençale, celle-ci n'écrivit que trois poèmes en provençal, langue qu'elle disait elle-même ne pas connaître. Elle suivit ensuite l'opinion de Pierre Belot, qui s'était pourtant fait une célébrité locale avec le provençal, en renonçant à ce qu'il appelait ce « Jargon mai que grossier. » [3] Il est vrai que les deux femmes vivent dans des milieux sociaux-culturels très différents, la première a eu une formation de lettrée, et

> « passionnée de justice et de liberté, elle s'enquêtait en toute conscience des problèmes et de leurs solutions. » (L-X de Ricard, *Aux bords du Lez* 1991 : intro III)

La seconde est autodidacte, mais surtout écrit pour être reconnue des puissants, et en vivre. Elle ne remet pas en question la société de son temps, elle a déjà un « esprit de clientèle [4] ». Cependant pour Christine Planté l'origine socio-culturelle des femmes ne détermine pas entièrement leurs écrits :

> « ...l'auteur de livres est aussi l'auteur de soi-même et de sa propre vie, transformée à la fois subjectivement et socialement, par l'écriture ; et c'est précisément ce processus qui paraît inadmissible à ceux qui ne veulent voir dans la femme qu'un être vivant avant tout dans la relation et le dévouement aux autres. » (Planté 1989 : 33)

Deux exemples dans le domaine occitan. Lazarine Nègre qui signe « Lazarine de Manosque », (voir 3.2.2) volaillère au marché des Capucins à Marseille, a choisi d'écrire en provençal. Marie Gasquet, fille de Marius Girard, très proche dans son enfance de Mistral, choisira, par contre elle aussi, d'écrire en français.

Les femmes ne sont pas seules à être confrontées à cette alternative. L'exemple d'Alphonse Daudet, qui écrit quelquefois à Mistral en provençal [5] et publie

3. Jargon plus que grossier.

4. Expression reprise à Robert Lafont, 1974 : 89, qui l'utilise à propos de la « transformation par l'électoralisme de la protestation populaire en un esprit de clientèle. »

5. Comme en 1869 « 27 - A. Daudet à P. Mistral Début 1869 : Moun CapouIié, vène de recaupre l'armana. voudriéu que fuguèsses eici pèr te faire un poutoun, mai un poutoun gros coume la tourre-magno.Qu'acò 's bèu ! bèu ! bèu !...N'en ploure encaro... I'a rèn dins Mirèio, dins Calendau que siegue grand coum' acò !(In Ciel d'Oc Août 2007, Correspondance Daudet-Mistral). Traduction : Mon capoulier, je viens de recevoir l'Almanach. J'aurais voulu que tu sois ici pour te faire un baiser, mais un baiser, gros comme la Tour

en français, suffirait à lui-seul à le prouver. Mais dans les relations même du couple Ricard, nous en trouvons d'autres pour lesquels Lydie se montre impitoyable. Dès le 22 juin 1876, celui qui écrira *Maurin des Maures* (1909) est ainsi éreinté :

> « je vais relire *Les poèmes de Provence* de Jean Aicard ; ça manque complètement de couleur locale dans la forme ; ça semble l'œuvre d'un sourd muet qui a vu des choses sans les entendre nommer ; tout son patriotisme, toute la vigueur de ses souvenirs n'ont point résisté au Nettoyage parisien ; il est bien lavé, rincé et déteint à tout jamais ; et il nous peint très sérieusement un pays de soleil avec des rayons de lune. C'est bien fait ! Il ne devait pas renier sa langue. »

Lydie a fait le choix de la langue du Midi qu'elle nomme dans ses lettres cinquante-six fois langue, avec les qualificatifs de lauragaise, d'oc, de provençale. Elle écrit aussi languedocien, Languedoc, montpelliérain et dialecte. Il lui reste à l'apprendre. Mais à cette époque ce choix a des implications politiques dont elle ne saisit pas forcément les subtilités :

> « d'ailleurs il ne s'agit pas de nous, cette fois, mais bien de nous liguer, les bons languedociens et de vous compter afin d'empêcher l'envahissement du provençal : à ce propos on pourrait chercher chicane à plus d'un comme à Roumieux, à Faure (qui viendra probablement) à Melle Goirand et même à Félix Gras, qui tous écrivent en provençal ce qui est une trahison. » (7 Février 1877)

Écrire en provençal pour elle est donc écrire dans la langue du Félibrige blanc ! Un provençal républicain devrait choisir le languedocien, comme elle et Louis. Le choix du languedocien, est donc un choix doublement politique, face au centralisme du français et au catholicisme du provençal !

Les œuvres en occitan dans les lettres

Dans les lettres de Lydie, l'occitan apparaît d'abord sous la signature de Fourès, c'est à dire dès le 29 Mai 1876 avec un titre « Farandoulo ». Il faudra attendre fin juillet 1877 pour découvrir le nom de la première œuvre en oc de Lydie *La Figuèira.* Nous n'aurons dans cette correspondance que deux autres titres d'elle :« Aubade à Jeanne » en français, et le projet de « la petite rose. » La période de création occitane de Lydie de Ricard en dialecte de Montpellier se réduit de Juillet 1877 à sa mort en septembre 1880, soit trois ans. Années encore réduites par la maladie et les morts de sa sœur et de son père, et par sa propre maladie. Il s'agit donc avec ces œuvres d'un tout premier bouton

Magne. Que c'est beau ! beau ! beau ! J'en pleure encore... Il n'y a rien dans *Mireille*, dans *Calendau* qui soit grand comme ça !(RBM) »

de rose, qui ne pourra s'épanouir totalement. Cependant l'écriture comme la lecture « a le pouvoir de consoler » (Van Dijk in Diaz-Jurgën, 2005) Ainsi lors de la mort d'Auriola, écrit-elle :

> « Je me suis brûlé les yeux à lire pour ne pas penser, mais maintenant j'en ai assez et je veux me laisser aller de nouveau à ma désolation. » (lettre du 12 septembre 1877)

Les poèmes - car il s'agit dans ces lettres pour les deux auteurs d'œuvres de même genre littéraire, la poésie - rempliront après la mort de Jeanne et la rupture épistolaire avec Fourès le rôle que la correspondance avait joué jusque-là.

Étude chronologique des poèmes

Titre	Auteur	Lettres de 1876	Création	Revue(s)	Recueil
Farandoulo	Fourès	29/05			
Poulino	Fourès	22/06	30/10/75		*Les Grilhs*
Sonnet (t)	Lydie	sj/12			
Espaso	Fourès	18/12	14/07/76	*Lauseta* 1877	*Les Grilhs*
Grilhs	Fourès	18/12	projet		*Les Grilhs*
Le Lez(F)	Lydie	18/12	15/12 76	*Lauseta* 1879	*Aux bords du Lez*
A D Dulciorelo	Fourès	18/01	23/12/76	*Lauseta* 77	
L'Albeto	Fourès	18/01	21/11/76	*RLR* 77	*Les Cants*
Votre sonnet :	Fourès	18/02 22/03			*del solelh*
Las Nisoulos	Fourès	7/02	Janv 77		*Les Cants*
idem	idem	29/02			*del solelh*
Pamperugueto	Fourès	29/02	Mars 77		*Les Cants*
Sirventès	Fourès	18/02			
Chant del lati	Fourès	18/02 29/02	1/06/76		*Les Cants*

Titre	Auteur	Lettres de 1877	Création	Revue(s)	Recueil
Petite Cladel	Fourès	18/02	Janv 77		*Les Cants del solelh*
Al Campanal	Fourès	18/02	Sept 76	*Lauseta* 78	
de Sant Miquel	idem	29/02			
Brespre	Fourès	29/02	20/01/77	*Lauseta* 78	
de Janbié					
Cigaleto	Fourès	29/02	Juin 76		*Les Grilhs*
Las armas de	Fourès	29/02	3/02/77	*Lauseta* 78	*Les Grilhs*
Castel'nóu					
La Lauseto	Fourès	29/02	22/09/76		
La pamparugueto	Fourès	29/02	Mars 77		*Les Cants*
Amandier	Fourès	22/03			
AS Amouries	Fourès	22/03	Mars 77		*Les Cants del solelh*
Bel arbre	Fourès	1/04	19/02/76		*Les Grilhs*
Garrabié	Fourès	1/04	Avril 76	*RLR* 77 et *Lauseta* 77	*Les Grilhs*
Oiselets et	Fourès	1/04	1872		recueil
fleurettes					
Lo Grilh	Fourès	10/04	7/04 77		*Les Cants*
		25/07			
Planh	Fourès	15/04	14/04/77		*Les Cants*
Brinde Lez	Fourès	4/06			
Timoniers	Fourès	4/06	22/05/77		*Les Cants*
La roundo de las Gracios	Fourès	18/07	Juin 77	*Lou Prouvençau* 08/07/77	*Les Cants*
La Figuèira	Lydie	25/07	idem	Lauseta 77	Plaquette 77 et *Aux Bords du Lez*
		31/07			
Aubade Jeanne(f)	Lydie	31/07	idem	*Lauseta 78*	
Tudela, (t)	Lydie	31/07		*Lauseta 78*	
Abrilh	Fourès	31/07	27/07/77		*Cants del solelh*
Petite rose	Lydie	27/08			

Légende : ce tableau présente ces pièces d'un point de vue chronologique en relevant leur date de citation dans les lettres, leur date de création et celle de leur publication dans les revues[6] et les recueils, collectifs *La Cigale* ou *l'Alliance latine*, et personnels, du vivant du poète *Les Grilhs* (1888) et *Les Cants del Soleh* (1891), ou posthume *Aux bords du Lez* (1891) pour Lydie. Légende : « (t) : traduction ; f : français ; Espaso : « A n'uno Espaso del segle

6. Revue des Langues Romanes : RLR ; Lauseta, Alliance latine,

tretcen » ; A D Dulciorelo : A Dono dulciorelo, « extrait de naissance » ; Las Nisoulos : « Las dos nisoulos » ; Petite Cladel : « Sonet a la pichota Cladel » ; « Votre Sonnet » : « L'Albeto », publié par la RLR dans le premier numéro de 77 ; Lo Grilh : « A dono dulciorelo per lo journ de la seuno festo » ; La Pamparugueto : « La pamparugueto rojo » ; Petite rose : ce projet, ou un semblable aboutira sous le titre « A una rosa incarnada », daté d'Août 77 et publié dans la *Lauseta 78*. Cependant on peut aussi penser qu'elle l'a repris, après la mort de sa sœur dans « A una rosa passida »(*Aux bords du Lez*, œuvres languedociennes)

8.1.2 Des postures inégales

Du côté occitan les deux correspondants ont des postures inégales. Fourès possède la langue qu'il parle tous les jours avec les clients de la quincaillerie, et qu'il travaille en lisant les auteurs, et en courant les chemins. Lydie au début rêve de l'apprendre, mais ne sait pas comment s'y prendre. Elle a des lectures à sa disposition, en particulier dans la *Revue des Langues Romanes*, où elle peut trouver les articles de Chabaneau, Roque-Ferrier, sur la grammaire et la langue « Limouzine », du Midi, provençale, sur les patois, etc avec surtout deux articles de Charles de Tourtoulon sur le dialecte de Montpellier [7]. Elle a des choix littéraires et idéologiques, celui de l'étude des troubadours en est un. Elle espère pouvoir les étudier à partir du livre de Raynouard. Mais elle n'a pas de professeur et ne peut pas pratiquer autant que ce qu'elle voudrait. Côté littérature, elle a des connaissances « parisiennes » que Fourès, consciemment ou non, doit lui envier.

La langue de Fourès

Études de Clavelier, Ronjat et Salvat La langue de Fourès a fait l'objet de plusieurs études. Nous en retiendrons d'abord trois. Deux paraissent dans le *Revue des Langues Romanes* de 1905, la première est d'un certain Gabriel Clavelier, secrétaire de la Faculté de droit de Toulouse en 1907 [8]. Son étude a été couronnée par l'Académie des Jeux Floraux en 1900. Elle paraît en mars-avril 1905. L'auteur avait pris pour principe de n'avoir recours au *Trésor du Félibrige* de Mistral que :

> « pour les mots que nous n'avions pas trouvés dans les diction-

7. Voir sur ce sujet l'article de Baggioni Daniel, RLR 1996, *De Coquebert de Montbret et Raynouard au duo Paris/Meyer, Aux sources de la linguistique et de la dialectologie françaises*

8. http ://www.archive.org/stream/mcharlesdrouhete00lachuoft/mcharlesdrouhete00lachuoft-djvu.txt Mai 2009.

> naires précédents[9]. » (RLR Tome XLVIII, V^e série tome VIII, II mars-avril : 97)

Cette méthode et ses commentaires, lui valurent une réponse de Jules Ronjat, argumentée et assez sèche dans un numéro suivant

> « prenant texte sur les déclarations de l'auteur sur *la faiblesse de nos connaissances en patois.* »

Il concluait :

> « Je n'ai pas grand mérite à présenter ces compléments à l'intéressante étude de M. Clavelier : Je les ai presque tous trouvés du premier coup dans le *Tresor dòu Félibrige* ou dans le dictionnaire de Hatzfeld et Darmesteter[10]. M. Clavelier n'eût pas eu grand peine à les y trouver avant moi. Le recueil Sacaze[11] aurait pu lui fournir d'autres indications intéressantes sur les formes de la langue de Fourès, dont il a examiné presque uniquement le vocabulaire. Ce recueil contient, de la main de Fourès lui-même, la traduction en vulgaire lauragais des deux récits que M Sacaze avait fait traduire par les instituteurs de toutes les communes des départements entre Garonne, Océan et Pyrénées » (idem : 411)

La troisième étude est de Joseph Salvat, en 1927. Avant la liste des mots retenus et leurs traductions, il note :

> « Lexique des mots présentant un intérêt particulier : Sont précédés d'un ceux qui ont paru à Salvat avoir été empruntés à Fourès par Mistral pour son Trésor »

Il n'est plus ici question, comme dans l'étude de Clavelier de *patois*...

Laus et Taupiac Enfin et plus récemment, lors du colloque d'Avignonet (1994), Christian Laus avec *Lo trobaire, lo publicista e la lenga* et Jacme Taupiac avec *La lenga d'August Forés* ont repris langue avec Fourès. Il s'agit alors d'études sur l'ensemble des textes auxquels l'un et l'autre ont eu accès. Tous deux préfèrent le qualificatif de lauragaise à la langue telle que la définit Fourès, la langue *Moundino.*

Christian Laus confirme que la conversion de Fourès à l'écriture d'oc peut être datée de la composition du poème *La crouès de l'inoundacion*[12] publié

9. Dictionnaires de l'abbé Gary, de Boucoiran, de Visner et le petit lexique que M Mazuc a annexé à sa récente grammaire du dialecte de Pézenas.

10. Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours . Précédé d'un traité de la formation de la langue... / par MM. Adolphe Hatzfeld,... et Arsène Darmesteter ; avec le concours de M. Antoine Thomas,...Paris, 1878

11. ms N° CGM : 1110-1144, Sacaze (Julien), Recueil de linguistique et de toponymie des Pyrénées, 1887, BM Toulouse, 34 vol et 1 supplémentaire, dont N° CGM : 1139,T XXX, Aude arrondissement de Carcassonne, 586 Feuillets, BNF CCF Mai 2009)

12. Autre titre du Grand Aigat.

en 1875.
Il poursuit :

> « Forés coneissiá fòrt plan lo parlar lauragués mas aviá pas aguda la curiositat d'un Mistral que dins lo cors de sos estudis aviá frequentat sos classics occitans. Ajustèm que los problèmas grafics èran pas resolguts. Mancavan de diccionaris, d'apleches linguistics per far de l'occitan una vertadièra lenga de cultura, capabla de parlar sus totes los subjectes, çò que deu far un jornalista. Amb lo temps Forés i seriá vengut mas podèm pensar que lo novel felibre èra pas convençut que se podiá far de politica , o de cultura, en lenga d'òc, dins un jornal per totes [13] »

De son côté Jacme Taupiac affirme, avant d'apporter des éléments de démonstration que :

> « La basa de la lenga literària del poèta August Forés es lo lengadocian lauragués de Castèlnòudarri : una de las fòrmas localas del lengadocian meridional [14] »

Les deux langues dont les territoires sont proches, diffèrent peu [15] L'intérêt que nous avons porté à ces études sur la langue de Fourès trouve sa justification dans l'influence qu'il a eu sur la langue de Lydie de Ricard. Fourès a joué auprès d'elle, le rôle de mentor pour l'apprentissage du languedocien.
Nous nous poserons la question de l'évolution de la langue de Fourès , de la langue du *Ramelet Moundin* à une langue qui lui est propre, enrichie par les locuteurs lauraguais dont il a noté les mots et expressions (sa lettre du 16 Juillet 1877 en est la preuve), et par l'étude des troubadours (voir plus loin sa référence à Vaqueiras à propos de Louis-Xavier de Ricard.)
L'édition de 1879 du *Grand Aigat*, se termine par l'annonce des recueils en préparation : *Les grilhs , Les cants del Solelh*, dont nous avons retrouvé les titres des poèmes dans les échanges entre Fourès et Lydie (voir 8.1.1)
Sous l'influence de Goudouli pour la langue écrite, il est aussi pour le parler et les *countaralhas*, contes populaires sous celle de Vidal, le musicien d'Issel, avec qui il s'était lié d'amitié. Vidal, Bidal sera un des auteurs de l'Almanach des Républicains.

13. Traduction : Fourés connaissait très bien le parler du Lauragais mais il n'avait pas eu la curiosité d'un Mistral qui au cours de ses études avait fréquenté les classiques occitans. Nous ajouterons que les problèmes graphiques n'étaient pas résolus. Il manquait des dictionnaires, des appuis linguistiques pour faire de l'occitan une véritable langue de culture, capable de parler de tous les sujets, comme doit le faire un journaliste. Avec le temps Fourès aurait pris ce chemin, mais nous pouvons penser que le nouveau félibre n'était pas convaincu qu'on pouvait faire de la politique, ou de la culture, en langue d'oc dans un journal tout public.RBM

14. Traduction : La base de la langue littéraire d'Auguste Fourès est le languedocien lauragais de Castelnaudary : une des formes locales du languedocien méridional.

15. Renseignement fourni par Hervé Lieutard en mai 2009

Les poèmes de Fourès

De l'étude du tableau (voir 8.1.1), nous pouvons tirer un certain nombre d'enseignements.
C'est d'abord Fourès, qui va se découvrir en lui adressant des poèmes[16] ; ceux qui sont porteurs des idées du groupe de la *Lauseta*[17], mais surtout des poèmes d'amour-amitié destinés à Jeanne ou aux deux sœurs[18] Il complétera avec des poèmes plus anciens ou dédiés au poète italien G.L. Patuzzi, à Mistral.

Un certain nombre de poèmes sont sitôt considérés comme terminés par Fourès, sitôt envoyés à Lydie.[19]
Seuls les poèmes écrits pour Jeanne mettent un certain temps à quitter Castenaudary, « l'Albeto », daté du 21 Novembre est commenté une première fois le 18 Janvier, « Cigaleto » de Juin 76 fin février 77 ; seuls les deux derniers « Planh » et « Souvenanço d'Abrilh », le sont immédiatement.
A ce moment là, Jeanne est doublement absente pour Fourès : elle n'est pas auprès de lui, elle n'est plus dans le Midi, mais à Paris. Cette double distance et la recherche du moyen de faire parvenir à Jeanne ses déclarations accélèrent la transmission. Bien que dédié à Jean Gaidan « Bespre de Janbié », peut entrer dans la catégorie des poèmes à Jeanne absente, elle est restée à Paris, tandis que Fourès est rentré à Castelnaudary, malgré-ce « Oun vrèspe deliciou al paure malcourat ![20] » s'adresse bien à Jeanne.
Nous avons remarqué aux côtés des poèmes d'amour, des poèmes plus politiques, Lydie parle de « Sirventès. » L'ensemble de ces poèmes attendra la fin de la vie de Fourès pour être publiés en recueils, 1888 pour ceux qui pren-

16. Le Collège d'Occitanie possède dans le dossir CQ 217 4, les poèmes autographes suivants de Fourès : « A la margarido » (16 Mai 1876) ; « La cigaleto » (Juin 1876) ; « Le bel arbre, à Mon confraire italian Patuzzi » (19 Fevrier 1876) ; « A Dono Dulciorelo » (23 décembre 1876) ; « As picaires de molos » (Août 1877) ; « As amics de la Lauseto » (10 Septembre 1877) ; « Souvenenço d'Abrilh per ma migueto » (27 Juillet 1877) ; « A Soulelh Coulc » (21 Juillet 1876) ; « Al campanal de Sant Miquèl » (Septembre 1876) ; « A Napol le pirenean » (27 decembre 1876)...

17. « A un'espaso del sègle tresieme » ; un Sirventès que Lydie a hâte de lire : (peut-être « As Amouriès, per les tisseires de sedo lioneses ? »),« Chant del lati », « Al campanal de Sant Miquel », « Las armas de Castelnóu d'ari »

18. « A Dono Dulciorelo, Albeto, Las dos Nisoulos, Cigaleto, La Lauseto, Amandier, A Dono Dulciorelo per lo jorn de la seuno festo, Planh. »

19. Ainsi avec entre parenthèses : les date de création et date de réception-lettre de Lydie : « l'extrait de naissance » (23/12 - 18/01) ; « Las dos nisoulos »(janv 77-7 Février) ; « Sonnet à la petite Cladel » (Janv 77-18/02) ; « Brespe de Janbié » (20 Janv 77- 29/02) ; « Las armas de Castelnóu »(3/02/77- 29/02) ; « A Dono Dulciorelo per lou journ de la seuno festo » (7/04/77- 10/04/77) ;« Timouniers »(22/05/77- 4/06/77).

20. Quelle soirées délicieuse pour un pauvre malade d'amour ! RBM

dront place dans les *Grilhs*, 1891 pour ceux des *Cants del solelh.*
Or comme l'a justement relevé Jean-Marie Petit à propos de Fourès, la poésie pour les deux acteurs de *La Lauseta*, n'est pas un passe-temps, elle est la vie :

> « ... avec lui nous sortons du « passe-temps » pour rentrer dans l'aventure poétique qui est l'aventure totale et qu'avec lui le languedocien passe sans intermédiaires au rang des langues poétiques. » (Petit 1994 : 26)

Cette aventure totale poétiquement et politiquement partagée, en marge, tant du Félibrige que des Républicains est en elle-même un obstacle à la diffusion de ses écrits. Ce qui est valable pour les journaux, l'est pour la poésie. Louis-Xavier a de l'avance, et les relations liées avec les éditeurs, du temps du Parnasse, ce qui n'est pas le cas de Fourès. De plus, et les lettres le soulignent, il n'a pas un sou devant lui. Alors que *Les Grilhs* sont prêts dès 1877, la souscription lancée en 78 ne rassemblera que 26 personnes ! (Petit 1991 : 32)

Lydie critique littéraire

Si, au travers des sonnets et autres poèmes, passent des messages, il s'agit pour les deux correspondants avant tout de poésie. Le message et la forme, le genre littéraire, ont autant d'importance pour eux. Les troubadours étant à l'origine de celle-ci avec leurs « cansons », la poésie est un des fondement de leur « nationalité » en train de s'édifier. Chaque pièce reçue est commentée par Lydie. Ce commentaire est placée sous les auspices de la liberté de parole, ce qui ne plaît pas toujours à Fourès, empêtré dans les représentations des relations homme/femme :

> « Savez-vous, parrain, que vous êtes si susceptible en matière littéraire que je n'ose pas vous parler franchement la plupart du temps : c'est bien gênant ; ne dites pas que ce n'est pas vrai ! -D'ailleurs l'étant moi-même extrêmement en amitié, je vous pardonne facilement. Seulement dites-moi franchement, brutalement si vous voulez, une bonne fois pour toutes, si vous préférez que je vous dise toujours ma façon de penser ou si vous préférez que je vous la taise quand elle n'est pas conforme à la votre ; et pas de politesse, en cette occasion, je vous prie. Nous devons dès à présent pétrir et modeler nos caractères pour éviter l'ombre d'un dissentiment plus tard ; étudions réciproquement nos endroits sensibles afin de ne jamais nous blesser quand nous aurons le bonheur de vivre plus rapprochés : n'est-ce pas raisonnablement parler ? » (18 Juillet 1877)

Mais c'est, de sa part, l'encouragement qui prédomine :

> « Quelle exquise chose que votre « Bèspre de Janbié » vous parlez de tristesse et vous marchez entouré d'oiseaux et de fleurs plein les bras ! Que je voudrais être triste à ce prix là, moi ! Vous êtes en plein épanouissement poétique, cher troubadour (pardon, troubaïre) » (Lettre du 29 Février (1° Mars) 1877)

Chaque mot cache un écho, et le « Troubaïre » souligné cache l'appel « As Troubaïres » paru dans *La Lauseta* 77 (74-76), Fourès y écrivait :

> « Aquelis troubaires, aquelis pouëtos que Platoun foro-bandissió de la Republico, faiçounaran d'omes enjouvenits... [21] »

Pour Fourès « Troubaïre » est aussi le nom des poètes-ouvriers marseillais d'avant le Félibrige.
Les encouragements de Lydie ne se limitent pas aux poèmes d'amour, si l'on se réfère à la lettre du 20 mars :

> « Je me permets de trouver vos Amouriès superbes mais, je crois qu'ils ont peu de chance d'être récités à aucun concert à Montpellier, pour cette raison qu'il n'en est plus guère question qu'on y en donne un... »

Le thème des « Amouriès » est celui des canuts lyonnais :

> « De milantis mestiés soun muds dempuèi dous meses
> O malcor ! E dount ven que's oubriès liouneses
> Lutoun contro l'mal-ur, le caitivié, la fam ? [22] »

En juin, soit quelques jours après la « félibrejada » d'Avignon, elle ne cache pas son admiration pour le poème écrit alors et dédié à Mistral :

> « Je ne vous ai pas encore dit tout ce que je pense de vos Timounièrs Cela me semble une des plus belles choses que vous ayez faites ; c'est enlevé ! C'est splendide de mouvement et de couleur. Vous êtes un fameux poëte, parrain ! [23] »

Les œuvres de Fourès ne sont pas les seules à être critiquées et l'on sent poindre le parti pris politique derrière les écrits qui concernent Roumieux et Léontine Goirand. Cette dernière, bien que fille d'un républicain protestant, est très proche du félibre blanc et est traitée de « cagote » par Lydie. Voici ce qu'elle écrit sur les parutions du premier numéro de la *Revue des Langues Romanes* 1877 :

21. Ces Troubaires, ces poétes que Platon a banni de la République, façonneront des hommes nouveaux...(t :RBM)

22. Des Milliers de métiers sont muets depuis deux mois/Oh mon cœur, Et d'où vient que les ouvriers lyonnais, luttent contre le malheur, la misère, la faim ?

23. « Les valents timouniers » al cap-mèstre Frederic Mistral Avignoun 22 de Mai de 1877 (*Les cants del soulelh, 1891*P 40-48) auraient inspiré Mistral pour le « Poème du Rhône », c'est la thèse de Lizop Raymond (1879-1969)

> « Nous avons reçu hier la Revue des Langues romanes votre sonnet est vraiment très beau, permettez-moi de vous dire, il annihile tout ce qui précède et tout ce qui suit ; je trouve la Nemausa de Melle Goirand bien creuse, le sujet est au dessus de ses forces : il y a une surcharge de mots ronflants « majesté souveraine divin reine déesse » qui ne font que se culbuter les uns les autres pour arriver à une étrange confusion de Mythologie et de christianisme. D'une « déesse créée par Dieu » . Je ne dis cela qu'à vous car on pourrait imputer à l'envie ou la jalousie, cette simple petite critique littéraire. Quand au Pantai amoureux de Roumieux , c'est tout bonnement grotesque : ce grand-père qui il y a deux mois entretenait le public de ses joies et de ses gloires de grand-papa et qui vient nous parler aujourd'hui de baisers de flamme et d'une Esterelle qui l'appelle « Mon beau » est plus que toqué : c'est honteux ! » (18 Février 1877)

Elle n'hésite pas à écrire ce qu'elle pense de ses lectures comme celle d'Aubanel :

> « J'ai lu la *Venus Arlatenco*, c'est superbe, surtout la fin ; je dois vous avouer que je n'y ai rien vu de choquant et Louis trouve comme vous que c'est raide : d'où cela vient-il ? serai-je pervertie ? » (17 Juin 1877)

8.1.3 Lydie en demande

Dès sa première lettre du 22 juin 76, elle exprime ses difficultés pour l'apprentissage de la langue :

> « -Moi je ne fais rien, je continue à ne rien faire ; c'est désolant ! je ne sais pas étudier ; j'espère que Louis s'occupera un peu de moi à son retour ; il a acheté différents ouvrages excellents, dit-il, je ne sais s'il aura pensé au recueil des *Troubadours* de Raynouard. »

Les Troubadours

L'apprentissage se fera par l'étude des troubadours, ce choix-là est idéologique, celui des républicains languedociens, pour tout dire occitans. C'est Louis-Xavier qui relancera dans *La Lauseto* de 1878 le terme de « Parlers occitaniens. » En Provence, la langue et la graphie sont celles du « Maître » Mistral. Robert Lafont définit ainsi la démarche :

> « L'œuvre de Mistral est devenue la définition même de la provençalité, - et par là entendons : l'occitanité. Tout ce qui l'a précédée est ignoré ou dévalorisé (les félibres provençaux lisent très peu ou très mal les troubadours) ; tout ce qui dévierait d'elle est

> illégitime. L'argument est baigné de religiosité sectaire. » (Lafont 1974 : 200-201)

En s'attachant de près aux productions de Lydie, on pourrait trouver les ingrédients graphiques qui feront la réforme de Perbosc et Estiu selon les préceptes d'Honnorat.[24]. Cet apprentissage via les troubadours produit des textes,(en français !) qui dérangent tel « L'aubade à Jeanne » , dont Lydie fait elle-même la critique le 31 Juillet :

> « Louis veut incérer mon aubade à Jeanne dans l'Almanach ; il prétend qu'en la terminant à la strophe « Et vous m'abelirez tant mieu », elle peut aller, moi je n'y tiens pas du tout ; c'est trop fantaisiste pour un almanach surtout qui est ce qui comprendra des mots de toutes les époques ? C'est un vrai métis comme langage : dites-moi ce que vous en pensez : j'ai une peur affreuse de passer pour pédante et prétentieuse et vous savez si je le suis ! »

On goûtera particulièrement ce quatrain :

> « Jà, l'Arbalétrier du ciel
> Se dresse à la brumeuse arquière
> de L'Aube, et va d'un trait cruel
> Navrer l'Étoile matinière ; »

Nous en replaçons les acteurs ainsi : L'Arbalétrièr : Fourès et son « Espaso » ; l'Aube : L'Albeto-Jeanne ; l'Etoile matinière : Lydie, allusion au poème qui a marqué la déclaration d'amour de Louis et qui pourrait être « L'étoile du Matin » de Verlaine[25]. Mais Lydie poursuit l'étude des textes anciens, dans un enseignement « actif », dont le but est la publication, si elle juge la traduction correcte, comme c'est le cas pour Marcabru et Figueira, de même que pour Tudela. Nous verrons plus loin les influences sur ses textes occitans.

Une lettre de Fourès en occitan

Les lettres sont écrites en français, c'est le cas de la majorité de celles de Mistral avec ses correspondants, c'est aussi le cas des réponses de Fourès à Lydie ce qui la pousse à lui demander le 8 Mai 1877 :

> « Si vous nous écriviez quelquefois en languedocien ? - Cela nous ferait grand bien à toutes deux si vous n'y employez pas de mots

24. Voir Lafont 1974, p 199.

25. Verlaine la bonne chanson Étoile du Matin : Avant que tu ne t'en ailles,/ Pâle étoile du matin,/-Mille cailles/ Chantent, chantent dans le thym. /Tourne devers le poète,/ Dont les yeux sont pleins d'amour,/ L'alouette / Monte au ciel avec le jour. / Tourne ton regard que noie/L'aurore dans son azur ;/ Quelle joie / Parmi les champs de blé mûr ! / Puis fais luire ma pensée/Là-bas, bien loin, oh ! bien loin !/ La rosée/ Gaîment brille sur le foin. /Dans le doux rêve où s'agite/ Ma mie endormie encor.../ Vite, vite,/ Car voici le soleil d'or.

> trop rares, je comprends assez pour traduire vos lettres à Jeanne en les lui analysant. »

Il s'exécutera une seule fois le « 21 Floureal de l'an 85 », c'est à dire le 10 mai 77. Auparavant l'essentiel des lettres portait sur l'amour naissant entre Jeanne et Fourès, amour vivifié par la visite de Fourès au Mas de la Lauseta à l'occasion de la félibréjade de Montpellier. D'ailleurs, il lui écrit :

> « M'atrio de tournar al Mas. Digats-me s'aniren sigurament a Abignoun ; recebi aro la letro-circulario del Cancelhè ; atandi bostro respounso per fa tene ma counsentido à Mr A Matiu. [26] »

Mais déjà, la réponse précédente contenait une liste de mots :

> « Vous trouverez sous ce plis des mots recueillis dans un dictionnaire que je viens d'acheter ; ils peuvent très bien figurer dans le sous-dialecte de Montpellier. »

Les mots occitans dans les lettres françaises

Lydie s'est mise sérieusement à étudier et écrire en occitan, malgré les lacunes énoncées le 28 Juin :

> « Ah que je suis malheureuse de ne pouvoir exprimer mes sensations et mes impressions ! Tout reste à l'état d'ébauche dans ma pauvre « caboche » ; personne n'eût jamais plus grand amour de l'art que moi et personne ne fût aussi nul ; peut-être devrai-je me contenter de « contempler » sans vouloir exprimer, mais c'est plus qu'un violent désir, chez moi c'est un besoin de transcrire mes imaginations ; que faire ! - Je n'aime plus le français et ce languedocien est horriblement difficile à apprendre toute seule sans grammaire comme je le fais ; je ne sais pas même mes conjugaisons ! »

Ce qui, pour nous, pose la question de la première œuvre publiée de Lydie dans *La Lauseta* de 1877 [27] « Migrana ». N'était-elle pas un poème français traduit en languedocien par Fourès ?
Elle fait allusion dans la lettre que nous venons de citer à la *Figueira* qu'elle a commencée pour Melle Goirand, mais ce sera fin juillet, les 25 et 31, qu'une très grande partie des lettres sera consacrée à cette œuvre :

> « Je lui dois un remerciement pour ses vers qui sont très gracieux, j'y travaille, mais je ne pousserai pas plus loin nos rap-

26. Il me tarde de revenir au mas. Dites-moi si nous irons à Avignon ; je reçois à l'instant la lettre circulaire du Chancelier, j'attends votre réponse avant de donner mon consentement à A Mathieu.(RBM)

27. On peut se poser une question analogue au sujet des « Las acourdalhas de Viviane e Merlin », qui ont paru dans l'almanac du Lengado à la même période, avec là des « v »

> ports d'amitié ; ce que je crains c'est qu'on ne m'accuse d'en être jalouse. »

La Félibresse d'Arène[28] lui avait dédié « Abrièu », mais le fait que celle-ci soit très amie avec le félibre blanc Roumieux ne plaisait guère à Lydie.
Cette troisième œuvre, après « Migrana » et « Las acourdalhas » est la première qu'elle tente en dialecte de Montpellier :

> « J'ai tâché de l'écrire en Montpelliérain ; c'est loin de vous ! Mais loin aussi du provençal ce qui me console un peu. Mr de Tourtoulon qui a bien voulu me le corriger, m'encourage autant qu'il peut, mais il m'a fait des biffures qui m'ont bien ennuyée à remplacer : j'étais si contente d'avoir fini que tout en prévoyant naturellement un grand nombre de fautes chaque petite croix à la rime surtout m'a fait l'effet d'une roue de supplice (souvenir du vieil Arboras !) si donc vous rectifier par-ci par-là, veuillez boucher le trou, s'il vous plait, parrain, ces amputations me font trop gémir quand je les doit exécuter moi-même. »

8.1.4 Échanges sous *La Figueira*

La Figueira parait dans l'avant dernier numéro (32) de 1877 de la *Revue des Langues Romanes*. Dans ce même numéro : « A L'Auro » de Théodore Aubanel, « A una rosa mustiga » de l'Abbé H Verdaguer, « Un parelh de Vendemios » d'Auguste Fourès, « Li tres flous » de Bonaparte-Wyse. *La Figueira* sera publiée en plaquette, puis dans *La Lauseta* pour 1878, et dans *Aux Bords du Lez.*

Les lettres des 25 et 31 Juillet 1877 nous éclairent sur les échanges de travail entre Lydie et Fourès, mais également sur l'influence de Charles de Tourtoulon sur les écrits balbutiants de la poétesse. Charles de Tourtoulon lui a dédié un sonnet, « La Lauseta » en occitan, copié dans la lettre du 1^ièr^ avril 1877. (voir 8.1.5)
Nous avons d'abord recherché les différences qu'il pouvait y avoir entre les trois publications en notre possession, *Revue des Langues Romanes*, *Lauseta de 1878* et *Aux bords du Lez*[29]
Nous ferons état ensuite des remarques de Lydie dans les deux lettres au cœur du sujet.
Nous essayerons de repérer qu'elles étaient les influences sur le choix du vocabulaire entre les troubadours, Ch de Tourtoulon, et Auguste Fourès. Il y a un paramètre que nous n'avons pas pu mettre en jeu, c'est le parler populaire qu'elle entendait dans son environnement, même si quelques échos résonnent

28. Un des pseudonymes de Léontine Goirand.
29. Nous n'avons pu comparer avec le texte de la plaquette, que nous n'avions pas à notre portée, lors de ce travail.

ici ou là dans la correspondance comme le « Bapla » (8 Mai 1877) du petit neveu de Fourès . Pour cette analyse nous nous sommes servi de la « Note sur le sous-dialecte de Montpellier [30] » de Charles de Tourtoulon, (voir19.14) du Dictionnaire de Boissier de Sauvages, du *Trésor du Félibrige* de Mistral [31]

Una canson far

Dans sa forme, *La Figueira* est une « Canson » dans la logique des Troubadours. C'est un travail sur la langue, travail de sonorités, de rimes. Le poème est formé de sept strophes et d'un envoi, les vers sont soit des octosyllabes soit des décasyllabes. Le même schéma de rimes revient à chaque strophe (unisonnantes : a bb aa bb aa b), avec une alternance de rimes masculines en a et féminines en b. Dans l'envoi on retrouve rimes masculines a et féminines b sous la forme : a bbaabba.
La première strophe suit la règle de la « canson », c'est l'ouverture printanière : fleurs, gazouillis et réveil de la nature. A noter que les couleurs sont en positif et négatif : « or », « vermelh »(vermeil) et « barbasta »(gelée blanche), le « verd » (vert) n'y est présent que par évocation de « l'ort » (jardin). Si le thème traité peut sembler différent de ceux des troubadours, la chanson du figuier peut cependant par la sensualité qui suit le développement et la maturité de la figue, au delà même du vocabulaire qui joue sur deux registres, figa (figue), dardalh (aiguillon), être considérée comme une chanson d'amour. L'envoi avec sa part de mystère fait écho aux « senhals » des troubadours, brouillant les pistes entre la « Bela Figueira » et le « Foussoulou. » Sa forme, comme les « planh » pour Fourès, est issue de l'étude des troubadours.

Dans trois parutions

Il existe très peu de différences entre les trois parutions, elles portent sur l'accentuation, la chute de la consonne finale d'un mot, une majuscule, comme le montre le tableau suivant :

Nature de la différence	Revue des Langues Romanes	Lauseta 1878	Aux bords du Lez
Accentuation(7 vers,S1)	bresilhada	bresilhada	brésilhada
(6^{e}vers, S2)	freula	freula	frèulas
(9^{e}vers, S7)	emprés	emprès	emprès
Chutte de cs finale	aurin	aurin	aurí
Majuscule	reina	Reina	Reina
	flous	Flous	Flous

30. *RLR*, 1870, T1, Série 1

31. Également du *Petit dictionnaire* d'Émil Levy et du « Lexique » des mots relevés par Salvat pour son édition de 1974.

On peut déjà conclure de ce peu de différences que la question des accents n'est pas résolue. On ne sera pas étonné qu'ils soient présents dans la *RLR* où l'attention à la langue est plus importante et la règle en train de se construire que dans la *Lauseta*. Laissons de côté la Reina, dont la majuscule comme celle de « Prima », « Iver », « Figueira », « Flours », « Figa »... a certainement plus à voir avec le Romantisme qu'avec les troubadours et l'occitan, et observons la chute du n final. Nous voyons là une « erreur » due à la prononciation dans le dialecte montpelliérain :

> « Le n final d'un mot ne se fait pas sentir à Montpellier » (Note de Tourtoulon in RLR 1870) (voir19.14)

Étude de *La Figueira* version *RLR* et en amont

Version RLR : résultat	Lettre du 25 Juillet	Lettre du 31 juillet
Quand tournà lou cel se fai d'or E Que, vermelha, enramelada La jouina Prima, capelada De flous e de flous sus soun cor, Escabarta barbasta e tor Emb una caudeta « alenada », A la primieira bresilhada Que canta que l'Iver es mort, La figueira, gloria de l'ort, Belament s'es derevelhada.		
Desengrepesits, sous chimels Couma de brasses de droulletas, Que cargoun sas plenas « dournetas », s'enauroun lisses, blanquinels, As poutous das raisses nouvels, Fresinantas, freulas aletas, Pioi espelissoun las fiolhetas : Diriàs pas de poulits aucels, D'Issams joucats e jougarels De capignousas parruchetas ?	cimels ...qu'au cap das ramels Soun joucats d'issams jougarels	maintien de Chimels
La qu'impimpara lou « fiolhun », L'avivada Sasou-fadieira O ! Couma vestis la Figuieira Emb un clar, satinous trenun De sourel e de nouvelun - Poumpousa rauba sans parieira !- Es per acò que, festadieira Coufla e joia e de perfum, Vòs s'escarcalhà 'u libre lum L'ufanousa reina vergieira	 Quau vestit trena a la Figuièira Quau clar e satinos tresum (Quau est érroné c'est quante)	

Version RLR : résultat	Lettre du 25 Juillet	Lettre du 31 juillet
Quand Vesès lou blat canelà,		
Long de las brancas imourousas		
Las flous carnudas e courousas		
Accoumençoun de boudenflà :		
Se res ven la despecoulà,		
N'i aurà de Figas ! - audourousas		
Gentas poupetas melicousas,		
Qu'un lach ambrenc va ne coulà		
A degouts, per assadoulà		
Las bestioletas tetadousas.		
E pauc à pauc, de rescoundous,		
Jout lou grelhage que roundela		
L'esmerauda de sa dentela		
En de ventalhs amagadous		
Vairoun en boudenflant las flous :		
N'i' a que soun de seda roussela ;		
N'i'a d'una tencha palinela ;		
D'autras « passoun », emb soun blau dous,		
La nioch, quand tremuda en velous		
Soun azur priond que s'estela		
Ara, Juliet « cauma » lou cel,	Ara es julhet lou mes tant bèl	
Lou mes aurin, lou mes segaire !		
E trioumflant, l'Aubre a l'esclaire	e qu'embauma l'aubre de mèl	
Luseja que fai parpantel !...		
L'envertoulhoun d'un laugè vel		
Brounzinarel e varalhaire,		
Vouletus venguts de tout caire ;		
Tant, que lou que s'acosta d'el	s'aproucha	
L'es avis, « qu'emprés, » qu'auqu'« abel »	(el et abel sont permis)	
« Estuba » e fai zouzounà l'aire ;		

Version RLR : résultat	Lettre du 25 Juillet	Lettre du 31 juillet
Car s'apound à-n-aquel cascal L'alenada mola e sucrada De cada figa amadurada, Qu'entredoubris au gai « dardal » Soun rire goustous e poulpral – Zou ! mousca, abelha afiroulada ! Zou ! dau valat e de la prada, De la garriga e dau trucal, Acouitàs-vous ! d'amount, d'aval : - Es l'oura de la « buscalhada » ! ...	soun rire mouisse e pourpoural. couquilhada dementre, d'aici d'ailà	 d'amount,d'aval
Mandadis A Madoumaisela Leountina Goirand Tus que verdeges en « Alès » Tus que ta redoulenta oumbrina Noste grand lassige embelina, Voudràs lou « graciousà », s'adés, Per bela Figueira agent pres La felibressa Leountina, A soun entour guincha e roundina, Lou Foussoulou dau bord dau Les ? Mas de la Lauseta ; - bèu mes de nises e de sega aurina Mount-pelié, juliet 1877, « Lydia de Ricard » (Languedocien, environs de Montpellier)		 emploi du « graciousà »

Avant d'examiner les commentaires des lettres nous donnerons ici la traduction du poème dans sa version des *Bords du Lez* :

Le Figuier

Quand à nouveau le ciel se fait d'or/ et que, vermeil, enramelé, / le jeune Printemps, coiffé /de fleurs et de fleurs sur son cœur,/ chasse givre et gelée blanche/ avec une tiède haleine ; et au premier gazouillis/ qui chante que l'Hiver est mort, / le Figuier, gloire du jardin, / s'est doucement réveillé.

Dégourdis, ses rameaux, / comme des bras de fillettes/ qui chargent [sur leur tête]leurs cruchettes pleines,/ s'élèvent lisses, blanchâtres, / aux baisers des rayons nouveaux,/ Frémissantes, frêles petites ailes, / éclosent ensuite les jeunes feuilles :/ ne diriez-vous pas de jolis oiseaux,/ des essaims juchés et joueurs, / de querelleuses perruches ?

Celle qui atourne la feuillaison, /l'active Saison-fée,/ oh ! comme elle vêt le figuier d'un clair et satineux tissu/ de soleil et de sève,/ pompeuse robe sans pareille !/C'est pour cela que, festoyante, /pleine de joie et de parfum, / elle veut s'étaler à la libre lumière,/ la superbe Reine du verger.

Quand on voit se canneler le blé,/ le long des branches flexibles/ les Fleurs charnues et fraîches/ commencent à gonfler / si rien ne vient les détacher,/ il y en aura des Figues ! odorantes, / gentilles mamelles mielleuses/ dont un blé ambré va couler/ goutte à goutte, pour gorger/ les mignones bestioles téteuses.

Et peu à peu, en cachette, / sou le feuillage qui arrondit/ l'émeraude de sa dentelle/ en éventails protecteurs, / elles *vairent* (se colorent) en se gonflant, les Fleurs ; / il y en a qui sont d'une teinte pâle ; / d'autres surpassent en bleu doux/ le nuit, la nuit quand elle change en velours/ son azur profond qui s'étoile.

Maintenant, juillet chauffe le ciel, / le mois doré, le mois faucheur !/ et, triomphant, l'Arbre au rayonnement/ reluit à éblouir !.... / Ils l'enveloppent d'un léger voile/ bruissant et mobile,/ les petits vols venus de tout côté ;/si bien, qu'à celui qui s'en approche/ il semble que, près de là, quelque ruche/ parfume et fait bourdonner l'air.

Car se joint à ce murmure/ l'haleine molle et sucrée de chaque Figue murie,/ qui entr'ouvre au gai *dardoiement*/ son rire savoureux et purpurin./ Sus ! mouche, abeille alerte ! / - Sus ! du fossé et de la prée, de la garrigue et de la hauteur,/ hâtez-vous ! D'amont, d'aval : / c'est l'heure de la butinée !...

Envoi

Toi qui verdoies en Alais, / toi dont l'ombre embaumée/ charme notre grande lassitude,/ voudras-tu bien l'accueillir/ si maintenant,/ pour beau Figuier ayant pris la félibresse Léontine, / autour d'elle guigne et bourdonne, / le Frelon du bord du Lez ?..

-Mas de l'Alouette ; beau mois/ des nids et de la moisson dorée. Dona Dulciorelle, Montpellier 1877.

Commentaires dans les lettres

Lettre du 25 juillet

« bel se dit bèu ici (...) Mel que j'ai du supprimer pour la même raison. Mèu, il faut, ce qui m'a forcée à retaper les deux vers et comment !....
J'ai trouvé mouisse dans le dict aire que fait Louis mais je ne sais pas d'où il vient, traduisez humide, je n'ai que bagnat qui est dur et ne me plait point ; mouissous qui est le vrai mot est employé plus haut.
Plus bas couquilhada n'est absolument là que pour la rime, ça se voit d'ailleurs, j'ignore tout à fait si la couquilhada mange les figues et je voudrais un nom d'insecte : je compte sur vous pour ça, parrain. »

Lettre du 31 juillet

« - nos ch ici ne sont pas aussi déplaisants que chez vous, à cause que nous les prononçons tch comme le c italien et non che ainsi que vous ; d'ailleurs cimels aurait-il la même signification ? je ne sais pas. Je ne peux pas laisser d'aici-d'ailà, ce serait dire à M de Tourtelon que je ne me soucie pas de ses corrections ; mais je le regrette beaucoup le vers remplaçant ne vaut rien. - j'ai mis avec plaisir s'acosta d'el au lieu de s'aproucha ; je vous remercie ainsi que de la correction suivante : « Zou ! mousca , abelha afironlada » que j'ai choisie ; je suis bien ennuyée de ne pouvoir remplacer mon « aculhiras » par votre délicieux « graciousaras » mais Jà n'est pas compris ici (d'après Mr de Tourtelon) et je ne peux faire le vers autrement, voyez ! J'aurai préféré aussi vespa à foussoulou, à cause qu'il est féminin, mais le vers n'y serait pas non plus et vespeta ne me sourit guère comme consonnance. Quant aux terminaisons en èu pour el je les trouve absurdes et je compte bien demander une dispense à cet égard : ce sont des caprices inadmissibles ; ou tout l'un ou tout l'autre ; pourquoi ces exceptions que rien ne nécessite ? »

Analyse du vocabulaire

In *La Figueira*	Dictionnaire de de Sauvages	TDF Mistral
Figueira	Fighieiro	Figuieiro (l) mais figueira, Fieirado(l), Figueirasso,Figueiredo, Figueirolo...
Jouina	Jhouin'ome :garçons non marié céli- -bataire ; Jhouinos : caresses	Jouene (l)
Escarbata	Esacabarta : chasser loin, perdre, égarer	Escabarta, descabarta(l)
Barbasta	gelée blanche	Barbasta : faire de la gelée blanche(l)
Tor	Tor : le froid, la gelée	absent
Alenada	Alenado : Halainée ou bouffée	Alena, anela (l) respirer
Derevelhada		Revilha et revelha (l)
Desengrepesits	Engrepezi : qui a l'onglé	Engrepesi (l) : engourdir de froid
Chimels	abs	Cimèu, cimèl et chimèl (l) , sommet aigu, petite cime, faîte d'un arbre , bouquet de fruits, rameau.... A Mir : Chimèls, F Gras : cimèu
Dournetas	abs	Dourneto : petite cruche, citation Fourès
Frenisantas	Frezi : frissoner Fresiment :frisson	Frenissant, fresinanto, adj frémissant de fresina : se dit à propos d'un liquide qui bout. Citations Fourès et L de Ricard
Fiolhetas	fielio	Fielha (l) : feuille ; Fiolhan (l) : le feuillage
Issam	Issam : essaim ou peuplade de jeunes mouches à miel qui quitte la ruche	Issam ou issan (l)
Joucats	Ajhouca : jucher, percher	Ajouca, enjouca (l)
Capignousas	de Capinha ou Capinheja : se picorer, se disputer	de Carpigna, carpena (l) ; capigna (g)

In *La Figueira*	Dictionnaire de Sauvages	TDF Mistral
Fiolhun		
Trenun	de Trana trésser, tordre	Trenun : ce qui est tréssé ou naté : citation L de Ricard.
Poumpousa	abs	Poumpous, ouso (bord) pompeux, magnifique
S'escarcalha	S'escarcalia : se crever, se crévasser	Escarcaia, esgargaia, escarcalha (L, g) : écarquiller, crever, briser en éclat.
Imourousas	Imourous : humide, moite, souple, moëlleux	Umourous : qui a de l'humidité onctueuse ; citation Goudelin
despecoula	de pecoul : la queue ou le pédoncule d'un fruit ou d'une feuille	Despecouia ou despecoulha (l) despecoula (d) : oter le pédoncule d'un fruit ou d'une fleur. Citation L de Ricard
Grelhage	Grelia : bourgeonner, jeter, germer	Greiu, grelhut (l)udo adj : qui a beaucoup de germes qui poussent en parlant des tubercules
Vairoun	Veira : tourner pour le raisin, commencer à rougir à prendre couleur	Vaira ou veira (l) : tourner, mêler, commencer à se colorer à murir
Passoun	Passe : passé, fâné	Passar : passer, franchir, traverser, mais aussi se fâner pour une fleur
Nioch	Neit, niech, nioch : nuit	Niò, nioch (l)
Priound	Prioun : profond	Preound, preiond et prioun (l)
Cauma	abs	Suffoquer de chaleur, d'émotion, en R et L chômer, se reposer
Aurin	abs	Aurin (niç) qui est d'or
Enverthoulhoun	Verthelia : se former en un bouton	Enbertouilha (l) envelopper en roulant
Laugè		Léugie , léugiè (l)
S'acosta d'el	abs	Acousta : accoster, approcher
Abel	Abel, apié, bourniou ou bourgniou : un rucher	Abel : rucher en Languedoc ; cit Lafare-Alais
Estuba	abs	Estuba(for) : fumiger, enfumer, étuver, parfumer

In *La Figueira*	Dictionnaire de Sauvages	TDF Mistral
Afiroulada	Afiroula : maigre exténué, éveillé	Firouleteja, forouleja : fureter
Foussoulou	Foussalou : un bourdon	abs
Trucal	Trucal : une butte, un tertre, un monticule	Trucal : butte, monticule, hauteur aride et isolée en Languedoc, citation : Lafare-Alais
Alès	abs	Ales, Alez, Allez, Allès, Alest Alais jusqu'en 1926.

Influences

Le dictionnaire de Boissier de Sauvages (1756) est un dictionnaire « Languedocien - françois. » Pour celui-ci langue d'oc et langue d'oil allaient de pair, le languedocien étant la langue parlée, celle de l'instruction publique des registres, que l'on a cessé d'écrire « il y a deux siècles. » Ce dictionnaire constitue donc une espèce de conservatoire de la langue. *Le Trésor du Félibrige* (TDF) de Mistral sera publié à partir de l'époque qui nous intéresse, de 1878 à 1886. Il présente notamment : « 2° Les variétés dialectales et archaïques à côté de chaque mot, avec les similaires des diverses langues romanes ; 3° Les radicaux, les formes bas-latines et les étymologies » , dont sous la dénomination « l » les languedociennes,« For » : forme forésienne, « g » : gasconne.
Un coup d'œil sur le tableau ci-dessus nous donne déjà sur l'ensemble choisi, vingt-trois mots sur trente-six qui sont présents eux-même, ou leur radical, dans le Dictionnaire de Sauvages. « Tor », et « foussoulou » ne sont présents que dans celui-ci. Ce qui est un signe des recherches effectuées par Lydie.
Le TDF donne pour sa part vingt et une formes dialectales du Languedoc : « Barbasta » , « issam » , « nioh » , « abel » , « trucal » n'appartiennent qu'au Languedocien ; « nioch » qu' au dialecte de Montpellier.
« Figueira », comme l'écrit Lydie de Ricard, n'est dans aucun des dictionnaires. Sauvages répertorie « Fighieiro », et le TDF, très logiquement « Figuieiro. » Cependant la poétesse qui par ailleurs traduit le troubadour Figueira, doit connaitre ou avoir entendu les autres mots de la famille qui eux s'écrivent :« Figueira, fieirado, Figueirasso, Figueiredo, figueirolo », d'où sa « Figueira », dans une autre logique.
Le choix fait sous l'égide de Tourtoulon de « Chimels » plus « montpelliérain » - Fourès lui proposant « cimels »- peut nous paraître curieux, à la

lecture de la citation dans le TDF, citation d'A Mir, qui devrait partager la même langue que Fourès.
Deux autres mots prêtent également à interrogation dans le TDF, les exemples cités étant uniquement de Fourès et Lydie de Ricard, il s'agit de « dourneto » et « frenissant ». Il peut s'agir d'invention poétique. Dans le même ordre d'idée nous avons « trenun » terminaison en « un » et non « um », le TDF cite ce vers en exemple comme l'ensemble de ce qui est tressé ou natté, ou un ensemble de feuilles « Fiolhun », devrait se terminer en « um », or si on se réfère à la note de Tourtoulon :

> « Comme en provençal, l'« m » à la fin d'un mot a le son de l'« n. »
> L'« n » final de certains mots ne se fait pas sentir à Montpellier.
> L'« r » final disparaît aussi le plus souvent, même dans l'orthographe : « ounou, pudou » au lieu de « ounour, pudour. » »

C'est cette même logique d'oralité qui fera passer « aurin » à « auri » dans la version de la *Lauseta*.
Un certain nombre de mots, « Jouina » pour Jove ou jobe, « priound » pour prigound, « laugè » pour « lèugie » et « Poumpousa » sont sous l'influence soit du français soit de l'oralité. « Fiolhetas » diminutif de « fiolha » est aussi dans ce cas, mais est donné comme correct par Tourtoulon.

L'Influence de Fourès Elle se fait sentir au niveau des créations de mots, de diminutifs à partir de radicaux, « Dourneto, foussoulou ». On la retrouve aussi dans des formes gasconnes, alors que la forme languedocienne existe : « capigna » pour « carpigna ».
Cependant alors que son premier texte était sous l'influence sans partage de Fourès (voir 8.1.3) [32](voir9.2.3), on trouve en effet dans « Migrana »une prédominance des b sur les v, elle écrit « jobenta, besprado, bejaire »... Pour *La Figueira*, elle suit les règles préconisées par Tourtoulon et les b n'apparaissent pas à la place des v, nous avons par exemple : « enverthoulhoun » pour enbertoulha (l).
Toujours à propos du premier texte nous nous interrogeons à partir de la remarque de Lydie : « Je ne sais pas mes conjugaisons. » En effet elle y écrit : « m'abauzissi siaudament », traduit par « Je m'étends tranquillement ». Ce vers (Strophe 10), et lui seul, est cité dans le *Trésor du Félibrige* comme une tournure languedocienne. Or dans le dictionnaire de Sauvages, on trouve « (s') abaouza ; ou s'amoura : se coucher sur le ventre et abaouzous : face

32. Contrairement à ce qu'affirme Jourdanne (Jourdanne 1896, p XXII), Fourès , en tout cas à l'époque que nous étudions, prit parti dans la bataille du b et du v pour le B. En témoignent les lettres de Lydie de fin 1876, et surtout celle de Fourès à Louis-Xavier du 23 Janvier 77

contre terre. »
Il s'agit d'un verbe du premier groupe, qui ne peut donner abauzissi, mais abauzi. Or il existe un verbe« Abausi » qui veut dire foisonner qui se conjugue d'après le TDF ; abausisse, abausisses, abausis etc...
Enfin, il semble qu'elle ait, dans un premier temps, compris la règle de vocalisation du l, à la fin d'un mot en el, à l'envers si on se réfère aux écrits de Tourtoulon, ce qui aurait dû lui laisser « cel » et« mel », et non « cèu » et « mèu » qui sont du provençal, ou du languedocien littoral.

Et celle de Tourtoulon En ce qui concerne les articles, elle utilisait « loui » au masculin pluriel, elle écoute là aussi Tourtoulon et choisit « la, las ; lou... »
Enfin « mouisse », trouvé dans le dictionnaire de Louis-Xavier, aurait pu être utilisé, « Mouisse, Mouis »(l) est donné par le TDF pour « humide de rosée », mais il est absent dans ce sens du Sauvages. Quand à « Couquilhado », cuculhado (l), Alouette huppée, le TDF nous signale un conte populaire de ce nom « inséré dans *l'Armana prouvençau* de 1875 », où Lydie a pu le trouver. Il n'est pas non plus dans l'ouvrage de Sauvages. Cet oiseau se nourrit de grains, de feuilles de trèfles pour une part, de petits animaux, vers de terre, araignées d'autres part, mais pas de figues...

8.1.5 Autres œuvres en occitan

Dans le texte D'autres œuvres en occitan sont présentes dans les lettres, il s'agit la plus part du temps soit des titres de poèmes lus dans la *RLR* ou de poèmes envoyés pour *La Lauseta* ou *l'Alliance Latine*
Le 29 Février il est question de l' « Abbé de Citeaux » (Marsilho le 16 de Febrièr de 1877) de Bourrelly qui trouvera place dans la *Lauseto 78* : « (son sonnet L'Abbé de Cîteaux est très beau n'est-ce pas ?) »
Le premier avril, elle recopie pour le poète audois, le sonnet que Charles de Tourtoulon a écrit pour elle[33] le 26 Mars. C'est une nouvelle Lauseta qui s'achève sur ces derniers vers :

> « Pamens n'i'a qu'an picat de mans quant t'an ausit ;
> E nautres hou vesen, aucèl de benurança,
> Lou mas ount'as nisat es un lioc benesit.[34] »

Ce sonnet sera édité dans l'anthologie poétique de *L'Alliance Latine* (52 et 53)

33. Pour Lydie de Ricard et non pour Louis-Xavier comme indiqué par Fourié (Fourié 2009)

34. Pourtant, il y en a qui ont battu des mains quand ils t'ont entendu/ et nous, nous le voyons, oiseau de bonheur, - le « mas » où tu as niché est un lieu bénit.

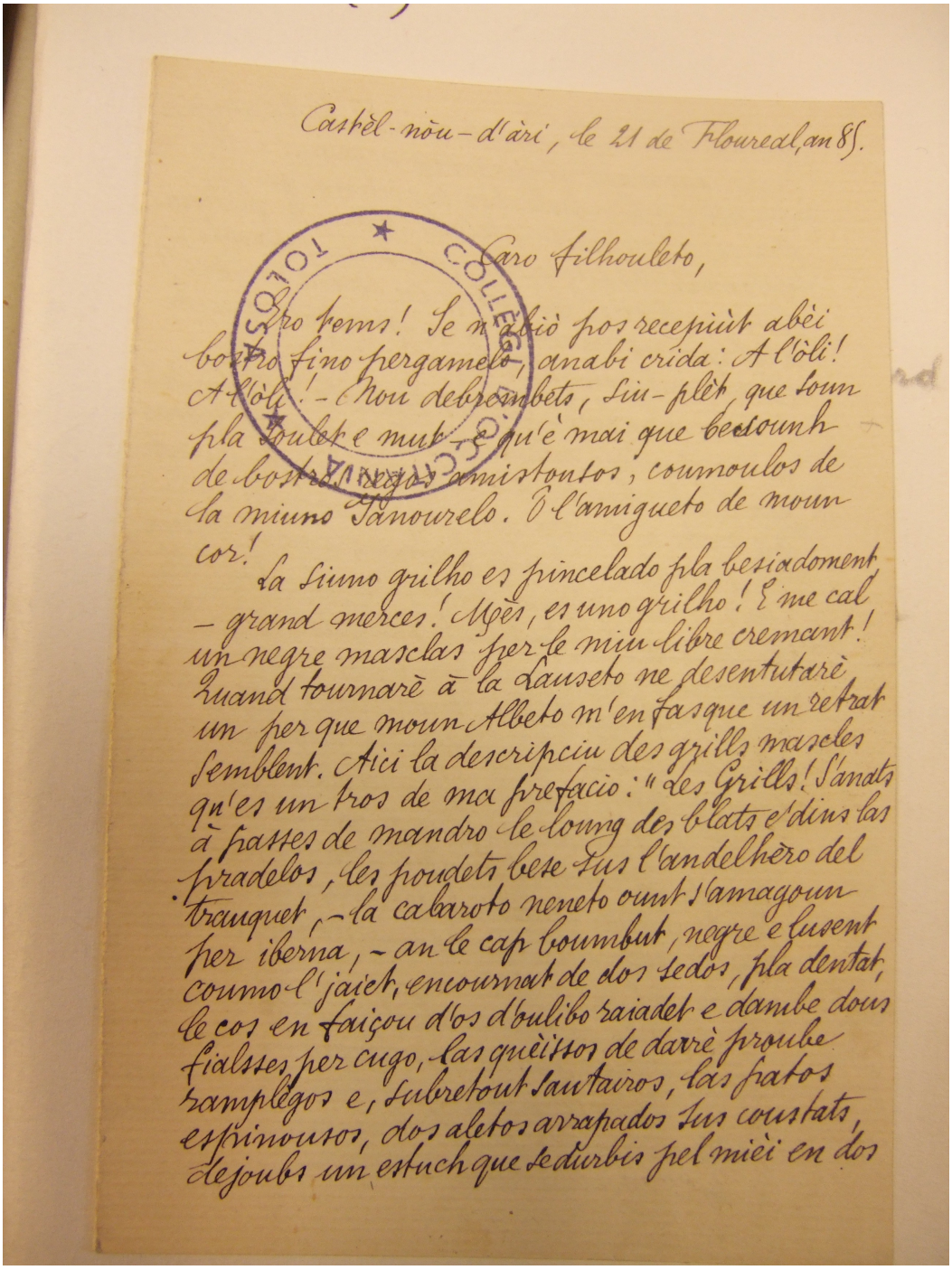


FIGURE 8.1 – Lettre de Fourès à Lydie en occitan (reproduction RBM)

Signalons à ce propos le travail de copiste que devaient effectuer les poètes avant l'impression, s'ils voulaient demander des avis sur leurs œuvres, ou faire connaitre celles qu'on leur dédicaçait. De plus Lydie envoyait des poèmes avec traduction à ses parents, c'est le cas pour le poème reçu de Fourès pour sa fête :

> « J'ai envoyé la copie de votre « Grillon » à Papa ne tremblez pas je n'ai pas mis la 4e strophe, c'en eût fait un branle-bas. ! »

La quatrième strophe en question est la suivante, elle nous renvoie au chapitre de l'amour et du mariage :

> « Sens relais, del fonze del cor
> Aimo moun fraire, aimo ta sor
> O Felibresso Dulciorelo
> E gardo un boussi d'amistat
> Al troubaire qu'es conquistat
> per ta mannado Jounarelo[35] »

Fourès aussi doit se mettre à la copie, à l'occasion du départ de Jeanne :

> « Je crois que vous pouvez préparer votre adieu pour le départ de Jeanne ; elle l'attend ainsi que la copie de votre brinde au bord du Lez et celle des « Timonniès » »

8.2 La langue quasi absente dans les extraits publiés par le *Montpellier-Républicain*

Ici et là nous trouvons un mot occitan, comme « enramelat » en Juillet 77, « Magistral bouffa » dans une autre lettre de Juillet, « francimandes »...
Les autres lettres et en particulier le dossier « Salvat », par la nature des correspondants de celles publiées dans le *Montpellier Républicain*, ne contiennent que très peu d'occitan. Nous relèverons dans la lettre du 17 Juin 1876 à Louis-Xavier de Ricard « Fauternes » et « Sega-sega », ce qui démontre une recherche sur le vocabulaire de la nature, dès cette époque.
Fauternes : òc Fóuterno : sf, aristoloche clématite (Mistral TdF) ; donné comme Fáouterna, « nom patois » de l'aristolochia in Tome 2 *Flore de Montpellier*, H Loret et A Barandon ; 1876.
Cette *Flore de Montpellier* vient juste de paraître, et contient les appellations françaises, scientifiques et « patoises. » Lydie peut se l'être procurée.
« Sega-sega » est l'onomatopée du chant de la cigale.
Dans la lettre à sa mère, elle lui parle de la « Félibrejade de Nîmes. » ce sont là les seuls mots et expressions parus avec ces lettres du *Montpellier Républicain* de 1896. Ce qui est logique puisque ses correspondants ne comprennent

35. Sans relache, du fond du cœur/ Aime mon frère, aime ta sœur, O Félibresse Dulciorelle/ Garde un peu d'amitié,/ Au trouvaire qui est conquis / Par ta charmante Jeannette.

pas l'occitan. Louis-Xavier est le seul à le comprendre, mais à part la lettre de juin 1876, les circonstances des autres, le décès de Jeanne, ne portent pas Lydie à employer cette langue.

8.3 Lydie d'un dialecte languedocien à l'autre

L'occitan, apparu dans les lettres à propos d'œuvres de Fourès que Lydie critique est aussi présent par les titres d'autres œuvres de félibres qui prendront place dans les almanachs. A côté du travail de Lydie pour ceux-ci et pour les réunions de félibres, les lettres à Fourès nous éclairent surtout sur l'apprentissage du languedocien et de ses dialectes par la poétesse. Cet apprentissage, choix poétique et politique pensé avec Louis-Xavier de Ricard, a deux maitres, l'un à Castelnaudary, l'autre à Montpellier.
Sous le double conseil de Fourès et de Tourtoulon, Lydie Wilson de Ricard est capable d'apprendre et de passer d'un dialecte languedocien à un autre, mais avec un « à peu de choses près », dû aux connaissances de l'époque ce que souligne la note de Tourtoulon. Cependant elle s'enrichit des deux dialectes, des deux vocabulaires fournis par ses partenaires, puisqu'on retrouvera par exemple « senet » proposé par Fourès dans le 2° vers de la 2° strophe de « A una rosa incarnada » :

> « Toun senet besiat e flairous[36] »

Écrit en Aôut 1877, ce poème poursuit le travail en dialecte de Montpellier, tout en étant moins influencé par l'oralité...
A l'opposé nous trouverons seulement quelques mots ou expressions dans les lettres publiées dans le *Montpellier Républicain* de 1896, les correspondants, non occitanophones ou les circonstances douloureuses ne s'y prêtant pas, la langue occitane, n'étant pas sa langue première.

36. Ton sein délicat et odorant

Chapitre 9

Les correspondants

Nous nous proposons maintenant de faire connaissance avec les protagonistes de « La Lauseta », en fait les correspondants de ces lettres. Il nous a semblé difficile de nous en tenir à l'épistolière Lydie de Ricard et au destinataire Auguste Fourès. Plusieurs arguments pour légitimer ce pluriel :
Il correspond au premier corpus qui se présente comme une correspondance imbriquée entre quatre personnages, même si nous avons choisi de ne publier que les lettres de Lydie, cette dernière répond dans un certain nombre aux lettres reçues de Fourès par son mari. De plus, après son départ, les lettres de Jeanne sont en quelque sorte enchassées dans celles de Lydie.
Il correspond aussi au deuxième corpus que nous avons appelé « dossier Salvat » et dont Jeanne Wilson et Louis-Xavier de Ricard sont les principaux destinataires.
La lettre à Frédéric Mistral fera l'objet d'une étude en relation avec le premier corpus de lettres, l'histoire du Parnasse et les engagements de Louis-Xavier de Ricard.
Il s'agit bien alors d'étudier cette correspondance comme une :

> « ...zone frontière entre l'individuel et le socio-historique et non plus « comme document intime véridique ». (Bossis in Bonnat, Bossis 1983 : 232)

Nous allons évoquer les biographies de Lydie de Ricard, Auguste Fourès, Louis-Xavier de Ricard et Jeanne Wilson. Ces quatre jeunes gens dont Louis-Xavier de Ricard dira en 1891 dans la préface à *Aux bords du Lez* :

> « Pendant quelques années, nous avions presque vécu en plein ciel... »

Ce plein ciel est celui du Languedoc où se sont installés les Ricard et où est né et demeure, à Castelnaudary, Auguste Fourès. Les Ricard ont choisi la région montpelliéraine où ils sont arrivés au cours de l'année 1874. Cette

date nous semble devoir être celle retenue : Louis-Xavier écrira [1] que cet « apatriment » s'est fait « quelques mois à peine après notre mariage. » Lydie et lui se sont mariés à Autouillet près de Montfort-L'Amaury le 16 août 1873, selon toute vraisemblance civilement [2]. Dans sa lettre à Fourès de septembre 1876, annonçant leur déménagement au plan des Quatre-Seigneurs, Louis-Xavier de Ricard parle d'un seul hiver passé au Mas du Diable. Enfin selon Andréani (Andréani 1989 : 645) [3] Louis-Xavier est l'auteur dans le quotidien *La République*

> « ... de nombreux articles littéraires de 74 à 76 »

La venue du couple dans le Midi, après une période d'exil en Suisse de Louis-Xavier de Ricard consécutive à sa participation à la Commune de Paris, ne s'est pas faite uniquement sur des critères de langue ou de civilisation, nous verrons plus loin de quand date son amour pour le midi et sa langue et quelle en était l'origine. Le premier logeur du couple est en effet :

> « ... un excellent homme, proscrit du 2 décembre, Mr Maurin »

Ceci nous indiquerait que l'« homme de lettre [4] » aurait déjà eu des contacts dans les milieux républicains montpelliérains. Peut-être par l'intermédiaire de Jules Troubat, que nous retrouvons dans les lettres de Lydie en visite au Mas du Diable en août 1876. Ce montpelliérain de naissance, dernier secrétaire de Sainte-Beuve à Paris, est devenu, avec la création à Montpellier du *Petit Méridional* en mars 1876, le correspondant dans la capitale du quotidien. Le père de Troubat fut emprisonné en 1851 avec quelques 300 autres Montpelliérains, épisode relaté dans les *Lettres inédites à son père et à son frère de Montpellier*, (Entente Bibliophile, Montpellier 1991.) Louis-Xavier peut-il également ignorer que les seules expériences Communalistes, hors Paris en 1871, ont été le fait de villes du Midi. [5]

C'est donc à la recherche de ses racines, mais aussi d'une ambiance propice à la poursuite de ses activités politiques fédéralistes, que Louis-Xavier de Ricard aurait entrainé Lydie dans la région montpelliéraine dont il connaissait

1. Dans l'article de présentation des lettres pour le *Montpellier Républicain* en 1896 (13 septembre)

2. Les recherches effectuées auprès de la paroisse d'Autouillet, et de l'évêché de Versailles, pour retrouver une éventuelle cérémonie religieuse catholique se sont en effet révélées vaines. Ceci correspondrait à l'athéisme défendu dès son jeune âge et ses premiers écrits par Louis-Xavier de Ricard, ce qui lui valut d'être emprisonné à Sainte Pélagie, de plus Lydie qui partageait les mêmes idées était majeure lors du mariage

3. Ceci d'après Carbasse, confirmé par la thèse de Stéphane Moulain et nos propres recherches à la Bibliothèque Émile Zola de Montpellier

4. C'est le métier qu'inscrit Louis-Xavier de Ricard sur tous les documents officiels que nous avons pu consulter : acte de décès de son père le 12 Avril 1867, acte et contrat de mariage 1873, acte de décès de Jeanne Wilson 1877, acte de naissance de son fils Xavier-Marcel à Montpellier en 1896.

5. Voir Gaillard Jeanne : 1971

aussi au travers,par exemple d'Auguste Comte, la renommée intellectuelle. Le tout bien entendu sous l'ombre tutélaire de la Faculté de Médecine, du Jardin des plantes et de la cathédrale St Pierre où officie l'évêque de Montpellier Monseigneur de Cabrières...

9.1 Lydie Wilson : de Paris à l'enracinement dans la garrigue du Clapas

9.1.1 La naissance à Paris

Lydie de Ricard est née Wilson à Paris en 1850. Son acte de naissance, a été reconstitué comme la plus grande partie de l'état-civil parisien d'avant 1870, les actes ayant brûlé pendant la Commune. Il est ainsi libellé :

> « L'an 1850, le 10 avril est née à Paris, rue du Chevallier du Guêt I^e^, sur le quatrième arrondissement, Wilson Lydie, Marie, Fanny, de sexe féminin, fille d'Édouard Wilson et d'Élise Margée son épouse.
> Signé le membre de la commission »

Bien que d'origine écossaise par son père et flamande par sa mère [6], elle a été baptisée catholique dans l'église St Germain-l'Auxerrois située dans le même quartier, un des plus vieux de Paris, à côté du Louvre :

> « L'an 1850 le 9 mai a été baptisée Lydie, Marie, Fanny née le 10 avril de Édouard Wilson et de Élise, Joséphine Margée son épouse, rue du Chevalier du gué
> Signé F Capanon (L D ou S) ennachion »

Sur certains actes (peu nombreux) du registre des baptêmes de la paroisse, figurent les noms des parrains et marraines, celui de Lydie ne les mentionne pas. Celle-ci parle peu dans sa correspondance, comme dans ses œuvres dont nous disposons, de son enfance et de sa jeunesse. Le père de Lydie « était dans le commerce » [7], sur la demande de reconstitution de l'acte de naissance de Jeanne, en dâte 20 Janvier 1873, il est déclaré « employé ».
Ils demeuraient alors « 111 boulevard Magenta. » Le contrat de mariage entre Lydie et Louis-Xavier mentionne la même adresse et comme profession du père « commissionnaire en marchandise. » La mère Élise, Joséphine Margée est, elle, sans profession. La famille, qui, après Lydie et Jeanne en 1852, a vu naître un fils Georges en 1855, était donc passée de l'une des plus vieilles rues de Paris, près de la Seine, quartier St Opportune, disparue aujourd'hui, à un logement dans un boulevard Haussmannien du 10 ^e^ arrondissement de la capitale. Elle possédait également une résidence de campagne à Autouillet, à l'ouest de Paris. Le fait que la marraine de Jeanne soit une « femme Wilson, » pourrait accréditer l'idée qu'une partie au moins de la famille paternelle de Lydie était installée en France. Sa lettre du 4 Juin 1877 en faisant référence au « très prochain passage à Montpr de l'oncle d'Égypte » et celle du 18 Juillet qui semble préciser que cet oncle serait britannique, peut nous indiquer qu'une autre branche demeure en Grande-Bretagne ou dans son Empire.

6. préface de *Aux bords du Lez, 1891 : II*
7. Préface d'*Aux bords du Lez* 1891 :II



FIGURE 9.1 – Portrait de Lydie de Ricard paru dans *Les Muses Françaises* d'A Séché

Observons également que, contrairement aux conclusions que l'on pourrait tirer de la lecture des écrits de son mari en 1896 dans la présentation des lettres du *Montpellier Républicain*, si elle est d'une « famille écossaise protestante, par son père », elle a bien été baptisée, comme ensuite sa sœur et son frère, catholique. Peut-être par souci d'intégration dans un temps où les relations franco-britanniques n'étaient pas au beau fixe.

9.1.2 La formation

Seul fait marquant un séjour en Angleterre que Louis-Xavier évoque dans la préface d'*Aux bord du Lez* et que Lydie confirme dans la lettre datée entre le 10 et le 13 Juin 1877 :

> « j'ai fait mon apprentissage en Angleterre »

Elle a été en pension à Kenilworth au centre de ce pays dans le comté de Warwick. Une ville qui regorge de bâtiments historiques dont un château très célèbre qui a été la demeure de quelques-uns des rois et reines les plus influents du pays.
Quelle a été la durée de ce séjour ? « quelque temps » écrit Louis-Xavier en 1891.
Autre élément de formation, aussi important que le séjour en Angleterre, la fréquentation de la famille Ricard. Lydie aurait assisté chez les parents de Louis-Xavier :

> « à l'éclosion et à tout le développement du Parnasse contemporain, auditrice très attentive de nos théories et de nos vers, ses préférences allaient directement à nos maîtres, surtout à Leconte de Lisle ; leurs livres que je lui prêtais, ainsi que ceux de mes amis, décidèrent de ses tendances artistiques, en même temps que, passionnée de justice et de liberté, elle s'enquêtait en toute conscience des problèmes et de leurs solutions. - Car ces deux préoccupations égales -l'art et l'équité- furent toujours son inséparable culte. » (*Aux bords du Lez* 1891 : préface II et III)

Quel était le but du séjour en pension ? L'apprentissage de l'anglais ou l'éloignement d'une influence que les parents Wilson pouvaient trouver néfaste, même si pour Louis-Xavier qui avait dix ans de plus que Lydie, il ne s'agissait que d'une influence amicale ? On peut aussi penser au désir de faire bénéficier Lydie d'une éducation « protestante. » En effet

> « ... la Réforme protestante est une rupture. En faisant de la lecture de la Bible un acte et une obligation de chaque individu, homme ou femme, elle contribua à développer l'instruction des filles. L'Europe protestante du Nord et de l'Est se couvrit d'écoles pour les deux sexes. » (Perrot 2008 : 122)

Dans ce séjour en Angleterre Lydie a bénéficié d'une ambiance créée par cette instruction et qui aboutit à ce que :

> « Les femmes protestantes étaient cependant plus émancipées que les catholiques. Plus présentes dans l'espace public. A la faveur des « réveils » (Revivals) elles étaient de plus en plus nombreuses à prendre la parole, notamment en Grande Bretagne et en nouvelle Angleterre. Dans les pays protestants, elles développèrent autour de collèges ou d'universités féminines, une sociabilité originale, fondement d'une expression littéraire vigoureuse et d'un féminisme précoce. » (Perrot 2008 : 114)

De plus cette éducation accordait plus de liberté en matière de relations filles/garçons (Houbre 1997 : 255 à 280) et d'autonomie aux jeunes filles.
Dans la *Revue du Progrès* d'avril 1863, Lydie a tout juste 13 ans, Louis-Xavier publie sous la rubrique « Morale Panthéiste[8] » un poème dédié « A Mademoiselle L. W. »[9]. Ce poème paraîtra à nouveau dans *Ciel, rue et foyer* (1866), avec pour titre « Fantaisie Panthéiste[10] » et une dédicace plus explicite : « A Mademoiselle Lydie Wilson. » . Nous avons vu son influence sur Lydie à propos des paysages (voir 19.15) Ce poème tient à la fois de l'art poétique et du livre d'éducation. La dernière strophe semble avoir été rajoutée pour plaire à la mère de Lydie et ainsi atténuer la portée des précédentes. Celles-ci jouent en effet sur plusieurs registres, poétique, éducatif mais aussi amoureux, la rose n'est-elle pas l'objet des désirs... Rien ne permet d'affirmer, malgré la présence de l'expression « Jeune fille, au revoir », qu'il s'agirait d'un texte écrit à l'occasion du départ de Lydie pour l'Angleterre. Au contraire la référence aux réunions des Parnassiens dans le salon de la générale de Ricard boulevard des Batignolles entre mars 1864 et la mort du général en 1867 (Mortelette 2005 : 44), renverrait le départ de Lydie après cette date, c'est à dire à l'âge de 17 ou 18 ans.
Séparés, les deux « amis d'enfance » se sont-ils écrit ? Si l'on en croit les pratiques en cours à l'époque cela semble peu probable, bien que la précocité et le caractère de Lydie nous fasse pencher pour cette hypothèse. Éloignée de sa famille elle a dû acquérir la maîtrise de la correspondance, y compris secrète, qu'elle montrera par la suite. On peut aussi s'interroger au sujet de cette maîtrise sur l'influence de son éducation britannique, en effet :

> « ... en Angleterre le 18e siècle a été appelé « the golden age of

8. Trésor de la langue française : Prononc. et Orth. : [...]. Att. ds Ac. dep. 1878. Étymol. et Hist. 1712 subst. « partisan du système philosophique qui admet pour Dieu l'universalité des êtres » (E. BENOIST, Remarques Crit., p.256 ds BONN.) ; en ligne avril 2009 sur http ://atilf.atilf.fr/tlf.htm

9. P 127 à 131

10. Curieusement alors qu'il est rappelé en note sa parution d'avril 1863, il est alors daté d'octobre 1863

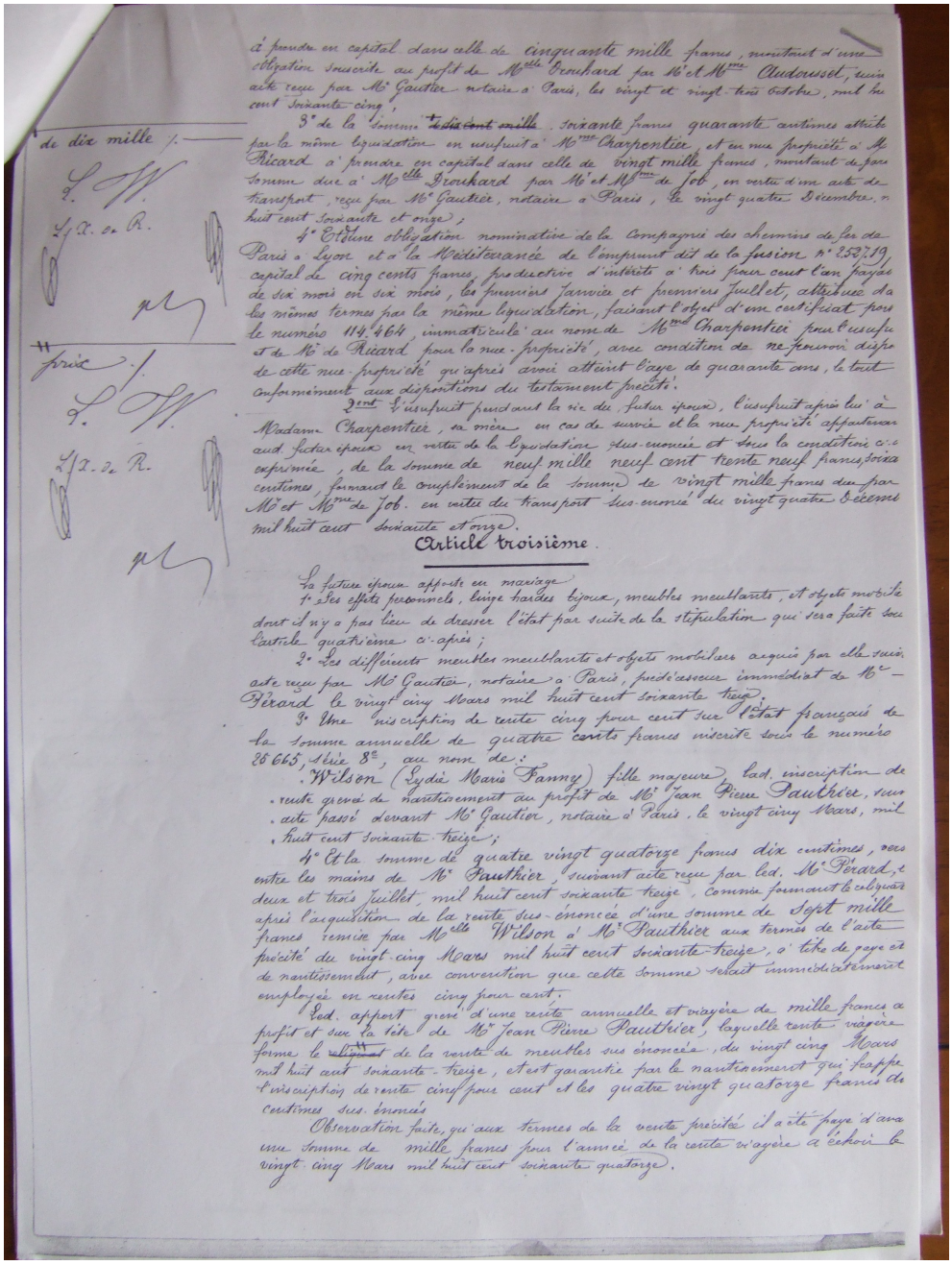
letter-writers[11] » (Rogers in Bonnat, Bossis 1983 : 182)

9.1.3 Le mariage sous contrat d'autonomie

Entre 1867 et août 1873 des évènements majeurs, qui ont marqué Lydie, ont secoué la France : défaite de Sedan contre la Prusse, perte de l'Alsace-Lorraine, proclamation de la Commune de Paris, répression de celle-ci... Louis-Xavier était au premier rang, et c'est au retour d'exil en Suisse, dix-huit mois avant la cérémonie que la bataille pour le mariage a commencé, consécutive aux relations, cette fois sans ambiguïté, amoureuses des deux jeunes gens. Nous sommes alors au début de l'année 1872, Lydie expliquera plus tard à Fourès les obstacles qu'il leur a fallu franchir. Parmi ceux-ci la situation de Louis-Xavier que nous détaillerons plus loin et la santé maladive de Lydie. Même si les deux familles se connaissent, la marquise et les commerçants ne sont pas forcément du même monde. Le mariage va donner lieu entre les deux futurs époux à la signature d'un contrat chez Maître Gustave Pérard, notaire à Paris, enregistré le 29 Juillet 1873 et conservé aux Archives Nationales (ET/CXVI :919). Ce contrat est un contrat de séparation de biens, ce qui n'est pas très répandu à l'époque. L'article premier est ainsi libellé :

> « Il y aura séparation de biens entre les deux époux conformément aux dispositions des articles 1536 et suivants du code civil à cet égard, sauf cependant les modifications qui résulteront de l'article quatrième du présent contrat.
> Chacun d'eux conservera la propriété des biens meubles et immeubles qui lui appartiennent, et de ceux qui pourront lui advenir par succession, donation, legs ou autrement.
> Les futurs époux ne seront pas tenus des dettes l'un de l'autre créées avant ou pendant le mariage ; ces dettes seront acquittées par celui des époux qui les aura contractées, ou du chef duquel elles proviendront, sans que l'autre époux puisse en être chargé.
> La future épouse aura la jouissance libre de ses revenus et l'entière administration de ses biens meubles et immeubles. »

11. « L'âge d'or d'auteurs de lettres », imitant en cela le roman réaliste, où l'écrivain de la lettre a essayé d'analyser le caractère humain et les problèmes de la vie sociale ; en révélant la vie autour de lui, il s'est, bien sûr, révélé.



à prendre en capital dans celle de cinquante mille francs, moitié d'une obligation souscrite au profit de Mlle Brichard par Mr et Mme Audrousset, suivant acte reçu par Me Gautier notaire à Paris, les vingt et vingt-trois Octobre, mil huit cent soixante cinq;

3° de la somme ~~de dix cent mille~~ soixante francs quarante centimes attribuée par la même liquidation en usufruit à Mme Charpentier, et en nue propriété à Mr Ricard à prendre en capital dans celle de vingt mille francs, montant de pareille somme due à Mlle Brichard par Mr et Mme de Job, en vertu d'un acte de transport, reçu par Me Gautier, notaire à Paris, le vingt quatre Décembre mil huit cent soixante et onze;

4° Etoile obligation nominative de la Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée de l'emprunt dit de la fusion n° 253719 capital de cinq cents francs, productive d'intérêts à trois pour cent l'an payable de six mois en six mois, les premiers janvier et premiers juillet, attribuée de la même manière par la même liquidation, faisant l'objet d'un certificat sous le numéro 114464, immatriculé au nom de Mme Charpentier pour l'usufruit et de Mr de Ricard pour la nue-propriété, avec condition de ne pouvoir disposer de cette nue-propriété qu'après avoir atteint l'âge de quarante ans, le tout conformément aux dispositions du testament précité.

3ème L'usufruit pendant la vie du futur époux, l'usufruit après lui à Madame Charpentier, sa mère en cas de survie et la nue propriété appartenant audit futur époux en vertu de la liquidation sus-énoncée et sous la condition ci-dessus exprimée, de la somme de neuf mille neuf cent trente neuf francs soixante centimes, formant le complément de la somme de vingt mille francs due par Mr et Mme de Job en vertu du transport sus-énoncé des vingt quatre décembre mil huit cent soixante et onze.

Article troisième.

La future épouse apporte en mariage

1° ses effets personnels, linge, bardes, bijoux, meubles meublants, et objets mobiliers dont il n'y a pas lieu de dresser l'état par suite de la stipulation qui sera faite sous l'article quatrième ci-après;

2° Les différents meubles meublants et objets mobiliers acquis par elle suivant acte reçu par Me Gautier, notaire à Paris, prédécesseur immédiat de Me Pérard le vingt cinq Mars mil huit cent soixante treize.

3° Une inscription de rente cinq pour cent sur l'état français de la somme annuelle de quatre cents francs inscrite sous le numéro 28665, série 8e, au nom de:

Wilson (Lydia Maria Fanny) fille majeure, laquelle inscription de rente grevée de nantissement au profit de Mr Jean Pierre Pauthier, suivant acte passé devant Me Gautier, notaire à Paris, le vingt cinq Mars, mil huit cent soixante treize;

4° Et la somme de quatre vingt quatorze francs dix centimes, versée entre les mains de Mr Pauthier, suivant acte reçu par led. Me Pérard, les deux et trois Juillet, mil huit cent soixante treize, comme fournissant le solde après l'acquisition de la rente sus-énoncée d'une somme de sept mille francs remise par Mlle Wilson à Mr Pauthier aux termes de l'acte précité du vingt cinq Mars mil huit cent soixante treize, à titre de gage et de nantissement, avec convention que cette somme serait immédiatement employée en rentes cinq pour cent.

Led. apport grevé d'une rente annuelle et viagère de mille francs au profit et sur la tête de Mr Jean Pierre Pauthier, laquelle rente viagère forme le ~~solde~~ de la rente de meubles sus énoncée, du vingt cinq Mars mil huit cent soixante treize, et est garantie par le nantissement qui frappe l'inscription de rente cinq pour cent et les quatre vingt quatorze francs de centimes sus-énoncés.

Observation faite, qu'aux termes de la rente précitée il a été payé d'avance une somme de mille francs pour l'année de la rente viagère à échoir le vingt cinq Mars mil huit cent soixante quatorze.

FIGURE 9.2 – Page du contrat de mariage Wilson-Ricard (Archives Nationales)

L' article suivant renforce encore cette autonomie financière :

> « Cinquième : Les futurs époux contribueront aux charges du mariage dans la proportion de leurs revenus respectifs sans être assujettis à aucun compte entre eux, ni a retirer aucune quittance l'un de l'autre. »

Le sixième constitue une mesure de protection qui représente une nouveauté à l'époque en renforçant la capacité juridique de l'épouse :

> « Sixième : La future épouse ou ses héritiers seront garantis et indemnisés par le futur époux ou ses représentants de toutes les dettes qu'elle aura pu contracter pour lui pendant le mariage. »

Les deux futurs époux sont majeurs, ils signent le contrat en leur nom propre avec le notaire et la mère de Lydie Mme Wilson, très impliquée, semble-t-il, dans la rédaction de celui-ci.
Deux autres éléments sont à souligner dans ce contrat :
Tout d'abord dans l'apport du futur époux (article deuxième) le legs de sa tante Melle Drouhard est nue propriété de Louis-Xavier de Ricard, mais sa mère Mme Charpentier en a l'usufruit. De plus si celle-ci venait à décéder son fils ne pourrait disposer de la propriété « qu'après avoir atteint l'âge de quarante ans. »
Ces volontés résultent d'un legs par testament olographe de 1866 et d'un codicille au dit testament de 1870. Entre temps le Général de Ricard est mort et son fils, qui avait déjà fait de la prison, avait déjà du s'exiler une première fois.
Deuxièmement l'origine des biens qu'apporte Lydie Wilson :
les différentes rentes et apports proviennent d'« une rente viagère au profit et sur la tête de Mr Jean-Pierre Pauthier », suivant des actes passés le 25 Mars 1873. Or Mr Jean-Pierre Pauthier orientaliste, professeur au Collège de France, grand-oncle célibataire de Louis-Xavier (oncle de sa mère) est décédé le 12 Mars 1873 à son domicile à Paris, 80 rue des Sablons [12], domicile qui est, lors de l'établissement de l'acte de mariage, celui de Louis-Xavier . Était-ce un moyen utilisé pour laisser sa fortune à Lydie, donc à Louis-Xavier on peut le supposer ?
On pourrait donc conclure pour ce contrat comme Agnès Fine et Claudine Leduc :

> « ...que l'institution d'une transaction matrimoniale n'avait rien d'intangible, qu'il fallait la mettre en rapport avec la structure de la parenté et l'organisation économique et sociale du groupe considéré et qu'elle pouvait entrer, selon les lieux et les objectifs poursuivis, dans des combinaisons diverses. » (Fine et Leduc 2005 : en ligne)

12. Acte 198, archives de Paris 12/03/1873 V4E 465

9.1.4 L'acte de mariage à Autouillet

Lydie et Louis-Xavier se sont mariés le 16 août 1873 à Autouillet, village au sud de Thoiry [13] et de son château, sur les terres de... Simon de Montfort. Ce mariage à la campagne, où M^r^ et Mme Wilson avaient un domicile, a été célébré par le maire de la commune à 10 heures du matin dans la salle de la Mairie. Les parents des futurs époux, Mme Eugénie, Françoise, Éléonore Pauthier, mère du futur et M^r^ et Mme Wilson, parents de la future ont donné leur consentement oral. Les témoins sont les suivants :

- Mr Paul Charpentier, âgé de trente ans, domicilié à Paris, beau-père de l'époux ;
- Mr Emile Fabre, ingénieur âgé de trente deux ans, domicilié à Paris, ami de l'époux, témoin de l'épouse ;
- Mr Jules Marettes, négociant, âgé de trente-huit ans, domicilié à Lille (Nord), cousin germain de l'épouse ;
- Mr Henri Dulac, négociant, âgé de quarante ans, domicilié à Bruxelles (Belgique) ami de l'épouse, témoin de l'épouse.

La plupart de ces personnages sont présents dans les lettres de Lydie.

Le départ pour le Midi

Quelques mois après, nous retrouvons le couple dans le midi. A partir de ce moment les échos des activités de Lydie résonnent dans ses lettres et dans ses œuvres. Lydie alors, selon les mots de son mari, « parle admirablement l'anglais » (Ricard L-X, préface d'*Aux bords du Lez* :III) et si « elle s'était d'abord intéressée à la peinture, qu'elle étudia avec sa sœur chez Mr Dupuis, un peintre, tué depuis si malheureusement en duel, et qui, s'étant compromis dans la Commune, rentrait alors d'un exil récent en Angleterre, » elle « s'inclina de plus en plus vers la poésie, qui, avec la musique, était seule capable de l'exprimer » (idem : IV)
Mais arrêtons-nous d'abord sur ses signatures.

9.1.5 Na Dulciorella et Lidia Colonia : du don à la revendication

La majorité des lettres du premier corpus sont signée Dulciorella, avec des variantes. Louis-Xavier porte un éclairage sur l'origine de ce nom dont Fourès a baptisé Lydie en septembre 1876, [14] dans la présentation des lettres publiées en 1896, le :

13. Aujourd'hui dans les Yvelines.
14. On peut dater ce baptême du 26 septembre, date donnée dans la Lauseta 77, au poème du même nom dédié à « Dono Dulciorelo »

> « pseudonyme de Dulciorella sous lequel Lydie publia ses premières poésies tant dans la *Laouseta* que dans *l'Armanac cevenoul* d'Albert Arnavielle, etc. Ce nom lui avait été proposé par A.Fourès qui l'avait trouvé sur une inscription narbonnaise du VIIe siècle. Dès lors elle l'appela son « Parrain » et lui sa « filleule » »

Il s'agit d'un don, d'un cadeau, qu'elle défend bec et ongles contre ses parents et Baudouin (Paris 18 Janvier 1877). On peut le traduire par « Madame Toute douceur ».
Dès la première publication de la revue des Félibres Républicains elle signe d'un autre « escais-nom [15] » : Lidia Colonia. Celui-ci n'apparait pas dans le second numéro, mais il sera seul dans le troisième (voir 19.1.3). Sa sœur Jeanne Wilson est morte en novembre 1877, l'almanach pour 78 devait être sous presse. S'agissait-il pour celui de 1879 de rompre avec Fourès comme la dernière lettre à celui-ci peut nous le laisser supposer ?
L'origine de Colonia pourrait être la généalogie de la famille Ricard. Le 28 juin 1877 Lydie n'écrit-elle pas :

> « Nous allons à St Gilles (berceau de nos ancêtres) et à Aigues-Mortes demain »

Ce qui montre l'intérêt de Louis-Xavier pour son lignage, intérêt que l'on retrouve dans l'introduction d'*Autour des Bonaparte* à propos en particulier de la famille Guey, famille de sa grand-mère paternelle. Or une source généalogique [16] établit la filiation de cette « famille ancienne de Provence » jusqu'au grand-père et au père de Louis-Xavier [17]. Dans ce document, quatre générations avant son père, un « Jean Baptiste de Ricard, écuyer, épousa par contrat du 11 février 1633, damoiselle Éléonore de Colonia... ».
Louis-Xavier en avait-il connaissance et Lydie aurait-elle emprunté son nom à cette ancêtre provençale pour écrire en occitan ?

9.1.6 Les postures d'écriture

Les postures d'écriture, c'est à dire les lieux, le matériel qu'une femme utilise au XIXe, sont généralement différentes de celles qu'utilise un homme. Dans le cas contraire Virginia Woolf n'aurait pas eu à écrire en 1929 *Une chambre à soi* [18]. Mais revenons au XIXe siècle et aux représentations des femmes qui écrivent :

15. Surnom en occitan
16. http ://gillesdubois.blogspot.com/2006/07/la-famille-de-ricard.html consultée en 2008
17. Données vérifiables par l'acte de naissance à Cette (Hérault) et de décès à Paris de son père et les éléments des mémoires *Autour des Bonaparte*
18. Woolf Virginia,*A Room of One's Own, London 1929* ; *Une chambre à Soi* Paris 1951, première traduction, Denoël, 10-18, La Flèche 2006

> « Dans le petit monde des manuels épistolaires[19], la confusion des genres n'est pas de mise. Sur trente-deux scènes d'écriture, cinq femmes seulement sont en position d'écrire. L'épistolière ne dispose pas de lieu réservé fonctionnel. On la trouve dans un salon ou un boudoir, assise avec nonchalance près d'une table légère, dubitative on la trouve au lit dictant la réponse à une lettre d'amour, à une amie, à une confidente. » (Dauphin et Poublan, in Diaz et Jürgen, 2005 : 70)

Lydie est-elle à l'image de ces stéréotypes ?
Dès la seconde lettre (1e des deux lettres du 22 juin 1876) elle nous donne une description du lieu d'écriture de Louis : un bureau vaste et encombré puisqu'elle a pu y chercher un document pendant trois jours. Un bureau, c'est à dire un meuble à lui, elle se demande comment il va réagir au fait qu'elle l'ait entièrement débarrassé et « pétrolé. »
Le 18 février 1877, au Mas de la Lauseta, elle écrit dans son « petit salon, en bas ». Lors du départ de Jeanne, à la mi-juin 1877, elle est

> « dans sa chambre[20], assise à la place qu'elle occupait avant-hier à cette heure-ci pour vous écrire »

Ces deux cas pourraient correspondre à la vision des manuels épistolaires, ils peuvent s'expliquer :
- Le 18 février elle vient de rentrer de Paris d'où malade elle a dû interrompre une première lettre qu'elle destinait à Fourès. Elle n'est pas encore en bonne santé et paraît mieux installée dans son « petit salon, en bas ».
- En juin, Jeanne vient de partir, et elle mesure pour son correspondant et pour elle-même son absence dans la chambre même que celle-ci occupait.

Il nous faut donc attendre le 16 août pour découvrir un lieu d'écriture, apparemment habituel pour elle. Ses écrits ne se limitent pas aux lettres à Fourès, elle écrit, en effet, pour l'œuvre commune des Félibres républicains. Elle prend aussi la plume pour copier des poèmes qu'elle adresse ici et là et pour créer ses propres œuvres.
La visite de sa belle-mère Mme Charpentier, tout en la renvoyant aux tâches « de femme », va nous apprendre qu'il y a chez les Ricard une pièce appelée bureau où elle travaille certainement avec Louis puisqu'elle n'emploie pas un possessif mais un article défini :

> « je passe des journées à vous écrire, j'en attrape la fièvre : Voilà deux jours que cette lettre devrait être partie ; j'ai du l'interrompre pour écrire à Jeanne qui m'en priait ; ce matin même, et hier, j'ai été occupée toute la journée dans la maison : ma

19. Très en vogue alors, Lydie y fait allusion dans sa lettre du 18 Décembre : « Quand aux lettres de l'oncle (lettres de nouvel an sans doute) ne pouvez-vous lui faire une copie qui lui serve pour toutes comme c'est l'usage ? »
20. Celle de Jeanne

> belle-mère arrive demain et je mets mon amour propre à ce que mon petit ménage laisse un peu moins à désirer ; me voyant prise assidûment au bureau [21] Honorine s'était un peu relâchée : il fait si chaud ! »

Lydie fait ainsi partie des nouvelles épistolières qui se découvrent en ce siècle :

> « elle écrit parce qu'elle devient actrice de sa vie, plus active, plus autonome » (Dauphin et Poublan, in Diaz et Jürgen, 2005 :77)

Ce qui ne correspond pas à la pratique du Félibrige dont elle est membre [22] comme très peu de femmes d'ailleurs (voir 7.1.2)

9.1.7 La réception des lettres

Nous allons prendre ici la réception des lettres dans le double sens : celui de la réception matérielle et celui de l'interprétation et le renvoi par Lydie du texte.

Voilà le facteur

D'un point de vue matériel, au plan des Quatre-Seigneurs, c'est le facteur qui apporte les lettres à domicile. C'est d'ailleurs lui qui les emporte, celles de Lydie se terminant souvent par « Voilà le facteur. » Le courrier de Fourès est reconnaissable à sa « grande enveloppe carrée » (24 ou 25 avril 1877) dont l'absence suscite le désappointement. La lettre que Lydie trouve toujours trop courte - le 27 août elle parle de « vos très courtes lettres »- est cependant souvent accompagnée d'un dessin :

> « Nous vous remercions infiniment du charmant petit dessin joint à votre lettre : c'est un bijou ! » (22 Juin)

En retour Lydie place dans les enveloppes des fleurs dont le langage est à découvrir...

Le secret des lettres

Toujours sur le plan pratique, l'épistolière semble avoir une certaine habitude de la correspondance cachée, témoin la proposition d'écriture sur du papier pelure d'oignon afin de le glisser dans l'enveloppe pour Jeanne et le soustraire ainsi à la suspicion de Mme Wilson (mi-juin 1877).
Lydie n'est pas seule à lire les missives de Fourès, Louis-Xavier les lit aussi comme elle le rappelle à son correspondant le 28 Juin 1877 :

21. Souligné par nous
22. Catabèu de la Santo Estello de 1876

> « Rappelez-vous bien que Louis lit toutes les lettres que vous m'adressez, j'ai du gratter quels égoïstes à propos de mes beaux parents. »

Une revendication Cette lecture par un mari des lettres de sa femme pouvait sembler naturelle à la majorité de leurs contemporains. En effet :

> « la correspondance au 19e siècle se privatise. Et cette mutation s'accompagne de la revendication d'un droit au secret, considéré comme un véritable droit démocratique. La revendication est, du reste, double. D'une part, il s'agit de protéger la correspondance du regard insidieux de l'État, et par conséquent d'ériger la Poste en un service public régi par des règles strictes, besoin affirmé dès le XVIIIe siècle, notamment par les hommes des Lumières. D'autre part, au sein même de la famille, les individus, surtout les plus soumis - adolescents, femmes -, entendent soustraire leur courrier au contrôle éventuel du père omnipotent.
> La multiplication des thèses de droit à cet égard, à la fin du XIXe siècle, signale le caractère inédit et urgent de la question. » (Perrot in Bossis 1990 : 184)

Il ne s'agit pas ici de l'exercice de ce contrôle car Louis-Xavier, tenant de l'amour et du mariage libres donc également du divorce, fait partie de la minorité de la société qui vante :

> « les législations anglaise et américaine qui « reconnaissent l'individualité propre et la responsabilité morale de l'épouse et, par conséquent, lui garantissent la liberté de penser et d'échanger ses sentiments ». » (Perrot in Bossis 1990 : 186)

Une lecture croisée La lecture croisée des lettres de Fourès serait plutôt, à l'opposé, le résultat de cette conception du mariage : Louis-Xavier lit les lettres de Fourès pour l'intérêt qu'il lui porte, de la même façon Lydie lit celles qui sont adressées à son mari par Fourès, mais aussi par d'autres. Et dans la même logique, Ricard ne lit pas les lettres qu'envoie Lydie, comme le peut le prouver cet extrait :

> « Louis s'imagine que je vous ai écrit des horreurs »

Contre le mur de la vie privée Ce qui lui permet de transgresser le « mur de la vie privée », en écrivant non à sa famille ou à ses amies - correspondantes admises par la société (Perrot in Bossis 1990 : 187) - mais à un homme, un ami. Littré écrit à ce propos dans son dictionnaire de 1863-1872 :

> « la vie privée doit être murée. Il n'est pas permis de chercher et de faire connaître ce qui se passe dans la maison d'un particulier. » (cité par Perrot in Bossis 1990 : 184)

Les lettres de Lydie ne seraient-elles pas bien froides sans ces transgressions qui concernent tout autant ses disputes avec Louis-Xavier, sa belle-mère, sa mère, des amis les Cladel, Germain... Et c'est la non transgression de ce mur par Fourès qui lui pose problème, car elle attend de celui-ci une même ouverture et confiance. Elle lui en fait reproche tant sur le mode humoristique comme en décembre 1876 :

> « ...puisqu'il est fier avec son frère Louis et qu'il refuse des étrennes, se trouvant trop grand garçon sans doute (ce qui est une leçon pour moi qui suis de son âge et forcée ainsi de renoncer aux siennes) ; puis, que son amitié pour nous est bien froide, » (18 décembre 1876)

Qu'avec plus d'angoisse et de colère, comme fin août 77 :

> « Qu'avez-vous ? Mais qu'avez-vous ? Qu'est-ce qui peut vous mettre dans un tel état de tristesse et de découragement ? [...] j'espérais vous forcer ainsi à vous ouvrir à moi de tous les tracas qui vous assaillent » (27 août 1877)

Entre temps elle est, elle-même, rentrée dans l'intimité du poète en le forçant à déclarer son amour pour Jeanne :

> « ...si encore aujourd'hui j'ai celui de provoquer une explication à laquelle vous n'auriez jamais songé peut-être et qui peutêtre vous est désagréable, accusez-en ma très confiante amitié pour vous autant que ma tendresse pour Jeanne - J'attends de vous autant de franchise et de courage que je vous en montre moi-même ici. »

Ceci tout en mesurant l'incompréhension qui peut résulter de la séparation, des envies et désirs des deux protagonistes, de leurs états d'âme, ce que Simone Lecointre résume ainsi :

> « Ce n'est pas à l'énoncé d'une lettre qu'il est répondu, mais aux intentions que le destinataire prête à son correspondant dans son énonciation. » (Lecointre in Bonnat et Bossis 1983 : 198)

Et que Lydie analysait déjà :

> « ...dorénavant, je tâcherai d'interpréter vos lettres -en ce qu'elles auront de flatteur pour mon amitié- selon la disposition d'esprit et de cœur où vous étiez au reçu de mes bavardages ; de cette façon je ne m'abuserai point. » (sans date mars 1877)

Mais les lettres comme le relève Simone Lecointre sont susceptibles de « multiples relectures » (Lecointre idem) et nous pouvons voir ces relectures à l'œuvre, soumettant la lettre à l'interprétation et la sur-interprétation :

> « Je reprends votre lettre, - Que dites-vous ? « que vous ne viendrez pas avant le mois de Mai ? » C'est impossible ! » (29 février 1877[23]) (voir 7.2)

Dans la correspondance de Ricard-Fourès cette sur-interprétation pourrait être également fondée sur le fait que ce n'est pas toujours le destinataire qui répond à la lettre qui lui est adressée, comme ici :

> « Louis devait vous écrire aujourd'hui, mais il a tant travaillé, pioché ces jours-ci, qu'il a les yeux fatigués au point de ne pouvoir lire : il va sortir pour se remettre de ce malaise ; hier je l'avais averti : voilà ce que c'est que de ne pas écouter sa petite femme ! Je vais tâcher de répondre aux questions littéraires ou autres de votre lettre.
> Pour les adresses que vous lui demandez,... » (29 Février 1877)

C'est donc pour ne pas peiner Louis-Xavier que Lydie a « gratté, quels égoïstes », Louis-Xavier lui-même prendra soin de « gratter », en 1891, la partie de la lettre de Lydie sur la mort d'Auriola où il est question de sa mère.
On imagine maintenant le couple Ricard dans son bureau travaillant, chacun de son côté ou cherchant ensemble, comme ce fut le cas pour trouver le titre de l'Almanach, *La Lauseta.*

9.1.8 L'invention de *La Lauseta*

La voix littéraire

> « Je cherchais un titre comme la Cigale, tout aussi innocent pour nous réunir, nous autres, mais sévérement cependant et sans promission politique et religieuse : ma femme, je pense l'a trouvé. elle nous propose, à titre de marraine : =*L'Alouette*- Il me semble que cela serait bien languedocien, d'apparence bien innofensive et même en même temps assez joli. Nous pourrions donc commencer à intituler notre almanach :
> La Lauseto
> Armanac dal Patriouta
> Langadoucian
> per
> noubel an de la Libertat 1877[24] »

écrit Louis-Xavier de Ricard à Fourès le 8 septembre 1876. Le couple demeure encore au Mas du Diable à Castelnau-le-Lez.
Pourquoi ce choix ?

23. Voir également la lettre du 6 avril 1877
24. L'Alouette, almanach du patriote languedocien pour le nouvel an de la Liberté 1877

Les lausetas, alouettes, sont aussi nombreuses que les irondas (hirondelles) dans le ciel qui est en train de devenir le ciel littéraire occitan. Elles ont pris leur envol au 12e siècle avec Bernat de Ventadorn :

> Quand vei la lauseta mover
> De jòi sas alas contra'l rai
> Que s'oblid'e se laissa cazer
> Per la dousssor qu'al còr li vai,
> Ailas ! quals enveja m'en ve
> De cui qu'eu veja jauzion !
> Meravilhas ai, quar dessé
> Lo còrs de dezirièr no'm fon. [25]

Le désir d'apprendre la langue, passait pour Lydie comme pour les Languedociens par l'étude des troubadours. Dans une des premières lettres que nous publions, elle espère que Louis-Xavier lui rapportera de Paris le « Raynouard. » Il s'agit de l'œuvre en six volumes de François-Just-Marie (1761-1836) dont le titre est « Choix des poésies originales des troubadours ». Publié chez Firmin Didot à Paris entre 1816-1821,le premier volume de ce choix est constitué par une grammaire romane, ses indications et la publication des œuvres de soixante troubadours (1090-1260) [26] devant, selon son auteur membre de l'Académie Française, permettre de « guider les personnes qui étudient la langue. ». Pour *La lauseta* Lydie de Ricard traduira de l'ancien occitan Marcabru, Guilhem de Figueira et de Guilhem de Tudela « le siège de Béziers » de *La Chanson de la Croisade.*
D'autre part Achille Mir vient de publier la *Cançon de la Lauseto*
Ceci pour le domaine occitan dans lequel les nids vont se multiplier. Si notre hypothèse est bonne, il y aurait quelque tire-lire de cet oiseau au début des amours de Lydie et Louis-Xavier en domaine français. (voir 8.1.3)
Enfin cette alouette voyageuse se retrouve également chez Percy Shelley, nous en donnons un extrait traduit par Robert Elrodt (Elrodt 2006 : 472-479) :

A une Alouette

> Salut à toi, Esprit joyeux !
> Oiseau tu n'es point,
> Toi qui du Ciel ou non loin

25. Texte de K. Bartsch in www.crdp-montpellier.fr/languesregionales/occitan avril 2009. Traduction de Jacques Roubaud 1980 (p 129) : Quand Je vois l'alouette bouger de joie ses ailes contre un rayon/ s'évanouir se laisser tomber de la douceur qui au cœur lui va/ Ah tant grande envie m'en vient de ceux que je vois joyeux/ que je m'étonne qu'aussitôt le cœur de désir ne me fonde.

26. Consulté sur BNF Gallica

Déverses ton cœur
En ces profus[27] accents de ton art spontané

Plus haut, encore plus haut,
De la terre où tu t'élances,
Comme une nuée de feu ;
Tu sillonnes l'abîme bleu
En chantant, montes toujours, montant, chantes toujours.

Dans la lumière dorée
Du Soleil couchant
Et l'or de son évanescence
Dont s'irisent les nuées
Tu flottes et tu files
Comme une joie sans corps au début de la course....[28]

D'autres envols De cette communion par dessus les océans et dans la variété des langues et dialectes naitront d'autres alouettes, y compris sous la plume de Lydie en français (*Aux Bords du Lez* : « À l'Alouette ») et, toujours dans le recueil posthume, en occitan « A la Lauzeta », dont les images s'apparentent à celles de Shelley. Le *dialecte montpelliérain* dans lequel elle écrit mériterait une étude détaillée :

27. Profus, se : A. Vieilli ou littér. Qui existe, se répand avec profusion. Synon. abondant. L'art des dix-huitième et dix-neuvième siècles, malgré son jaillissement profus et sa verve et sa vie, semble un peu grêle et tourmenté, fébrile, caricatural, près de celui des âges précédents (FAURE, Hist. art, 1912, p.225). in http ://atilf.atilf.fr/tlf.htm, mai 2009

28. Cette présentation graphique est conforme à l'édition citée.

A La Lauzeta

Tant Lèu que l'esteleta atuda son caleth
-Qu'es facha sa muta velhada,-
Et que lou calabrun se tencha de vermelh ;
Foronises, 'scarabilhalada,
E trà l'er daurejant-claret e tintadis
-Coum' un'aigueta mirgalhada,
Escampes la frescou de toun bresilhadis.
Tre t'auzi, embelinarèla
O mourouseta cantarèla,
Moun cor au cel d'amour barbèla
Que s'acouita soun boumbadis !
Cacalàs de l'auba rouseta,
O martinèira alegretat,
Toujour lausa, o ma lauseta,
Amour, sourel e libertat ![29]

29. Traduction française :Aussitôt que la petit étoile allume sa lampe ; -car est achevée sa muette veillée,- et que le couchant se teint de vermeil,- tu sors (de ton nid) toute joyeuse, - et à travers l'air doroyant, clair et tintant, -comme une eau diaprée- tu répends la fraîcheur de ton gazouillement./ De t'entendre, ensorceleuse !- ô petite chanteuse brunette,- mon cœur au ciel aspire : -comme se hâte son battement !- o rire de l'aube roussette !- o matinière gaieté !- toujours loue, ô mon alouette, - l'amour, le soleil et la liberté.

Contre la voie gauloise

En 1943 Georges Peyronnet avait émis sur cette appellation une autre hypothèse : celle de l'emblème des Volces tectosages recrutés dans la Narbonnaise qui constituèrent une légion de Jules César au début de sa campagne des Gaules. Une hypothèse qui prenait en compte les « longues moustaches » à la gauloise de Fourès et attribuait à ce dernier la paternité du titre. L'anticésarisme de Ricard ajouté au fait que c'est Lydie de Ricard qui, selon son mari, aurait choisi ce titre et non Fourès, comme l'indique la lettre citée dont le chercheur n'avait pas connaissance, nous laissent penser que notre hypothèse pourrait être la plus plausible.
Malgré son type plutôt nordique c'est elle qui sera la marraine de *La Lauseta* languedocienne.
Elle devient donc l'inspiratrice de poèmes qui lui sont destinés tout autant qu'à *La Lauseta*. Constatons au passage que les félibres se dédient mutuellement leurs poèmes, les romantiques aussi, ainsi que les parnassiens.

9.1.9 Lydie l'inspiratrice

Le champs des alouettes Restons dans le champs des Alouettes avec celle de Fourès qui paraît dans la revue de 1877 (p 33 et 34), elle est datée du 28 septembre 1876, elle sera reprise dans *Les Grilhs* (*Les Grilhs 1888 : 124 à 128*), quand le recueil paraîtra enfin :

La lauseto signée Fourès

Dél maitì roso miraclouso,
L'albo s'espandis mentretant ;
T'allégros, e, dins la mar blouso
De l'aire, nados en cantant.

O Lauseto
Belugueto !

Pleno de vam, de flam, de foc,
Sens jamai alassa toun alo,
T'anaussos ; ès l'amo inmourtalo
Del bèl païs de Lengodoc. [30]

30. Traduction de l'extrait : Du matin l'aube rose merveilleuse/ L'aube s'épanouit, cependant/ Tu te réjouis et dans la mer pure- de l'air, tu nages en chantant/ O Alouette/ alerte et vive/ Pleine d'élan, d'éclat, d'ardeur/ Sans jamais fatiguer ton aile,/tu montes, tu es l'âme immortelle/ du beau pays de Languedoc.

Plus tard, le 23 décembre 1876 -ce qui corroborerait notre datation du 18 Décembre pour la lettre de Lydie[31]- Fourès écrira pour elle ce que Louis-Xavier appelle son *extrait de naissance* (28 Janvier 1877). Nous en resterons là avec les œuvres de Fourès.(voir 8.1.2)

Celles de Tourtoulon, Langlade, Djan de la Djanna... Continuant à chasser la « lauseta », nous trouvons dans la lettre du 1e avril celle écrite par Charles de Tourtoulon (voir 8.1.4) le 26 Mars qui sera publiée dans l'Anthologie poétique de *L'Alliance Latine* (p : 52-53) en 78. Dans *La Lauseta* de la même année paraissait *Un nis de lauseta* de Langlade . *La Lauseta* 79 enrichira la volée d'une « Lauseta » de Djan de la Djanna *C'én que ma santa l'Aluetta.*
Dans le même temps *La Lauseta* sera le nom de la nouvelle maison des Ricard, la villa Marguerite au plan des Quatre-Seigneurs à Montpellier, où ils vont vivre à partir de novembre 76. Dans cette nouvelle demeure ils ont une guenon, prénommée Auriolla, de la volaille dont chaque poussin porte un nom, un bouc égyptien, nommé Effendi, de vieux oliviers, des fleurs... Elle y travaillera à « l'œuvre commune » : ses lettres sont éloquentes en la matière.

Léontine Goirand « la cagote »

Lydie et Jeanne seront aussi à l'origine de poèmes de Léontine Goirand. Cette dernière était du voyage au Pont du Gard en 1876.(voir 9.1.9) Même si Lydie traite Léontine de « cagote[32] », (voir lettre du 28 juin 1877) sans vraisemblablement que cette dernière le sache, Léontine écrira pour elle avant et après sa mort. Avant ce sera :

Proche la ciéuta renoumado
Sabe un pichot rode galant
Ounte lis aureto embaumado
Alenon mai douço e mai plan.
D'à-ment me siéu acoustumado
A me ie gandi tout d'un lamp,
Tant m'agradon l'oustesso amado,
Lou jardin e lou maset blanc.

Coume un ressoun de pouesio,

31. Voir Lettre 14.1.6

32. Étymol. et Hist. 1535 cagot « hypocrite » (RABELAIS, Gargantua, chap. 52, éd. R. Calder, Genève-Paris, 1970, p. 289). Empr. au béarnais cagot « lépreux blanc », d'orig. obsc. (dér. de cacare? cf. cagou) (1488 anthropon., d'apr. V. LESPY, P. RAYMOND, Dict. béarnais anc. et mod., Montpellier, 1887, s.v in http ://atilf.atilf.fr/, août 2009

Ausisse uno voues que bresiho
Un cant galoi o pietadous.
Me pense alor, dono Douceto,
Que dins lou nis de la Lauseto
L'aucèu que tant bèn canto... es vous. [33]

Après la mort de Lydie, elle dédiera à Louis-Xavier le long poème *La Fado dau Lez* à la mémoire de la disparue :

La Fado dau Lez

Auceloun, oundo, teso en flour,
Se iuei plus rèn vous fai lingueto,
Es que vous manco l'amigueto
Qu'emplissié tout de sa belour.

Es morto, o Lez, la bloundinello,
La Fado que bèn tant souvént
Sus ti bord leissavo à tout vènt
Flouteja l'or de si trenello !

La Mort jalouso, sèns pieta
De sa gràci, de sa jouinesso,
De soun gàubi, la Mort la presso
Dins lou trelus de sa bèuta.

Coumo sa sorre tant poulido,
La sauro dis iue de blavet,
Nous leissant doulour e regret,
Elo peréu s'es esvalido ...

II

Amairis de noste souléu
En espirant, pauro Lauseto,
Amount, de liuen, i'as fa riseto
E te i 'an aducho léu-lèu.
Souto si rai toun cors repauso ;

33. Proche de la ville renommée/Je connais un petit havre charmant/ où les brises parfumées/ Soufflent plus douces et plus calmes/ Mon esprit a pris pour habitude/ de s'y réfugier en un clin d'œil/ tellement lui plaisent l'hôtesse aimée,/ le jardin et le maset blanc/ Comme un échos de poésie : j'entends une voix qui fredonne/ un chant joyeux et miséricordieux./Je pense alors, Madame Doucette/ que dans le nid de l'Alouette/ L'oiseau qui chante si bien... C'est vous. Traduction RBM, in *Li Rizents de l'Alzon* p 98

A sa beisarello cremour,
Réino de nôsti Court d'Amour,
Trefouliras dintre ta lauso.

Toun noble cor tresanara ;
Car nous sies pas de-founs ravido
E ço qu'assiéunavo ta vido
Emé nous autre es demoura.
Noun, sies pas morto tout entiero :
Muso, es que pòu s'estavani
L'eissame di pur souveni
Amaga souto ta Figuièro ?

Coume, t'oublidarian un jour,
Tu, bono e gènto Dulciorello,
Qu'as dins tis obro encantarello
Tant bén canta noste Miejour ? [34]
(Goirand 1882 : 102)

Lydie avait écrit pour elle sa *Figueira* dont il est question ici. (voir également 8.1.4)

Napoléon Peyrat enflammé par Lydie ou par la « Migrana »

L'œuvre qui intéressera et étonnera le plus les chercheurs est celle de « l'aujol » (l'aïeul.) Le pasteur historien de la croisade des albigeois, Napoléon Peyrat, publie dans *La Lauseta* de 78 : « A Dona Graciorella Milgrana Felibressa de *La Lauseta* »(voir 8.1.3).

34. Oiseau, onde, charmille en fleurs/ Aujourd'hui si rien ne vous chatouille/ C'est qu'il vous manque la petite amie/ Celle qui comblait tout de sa beauté.
Elle est morte, oh Lez, la blondinette/ La Fée qui très souvent/ laissait à tout vent sur tes bords/ de ses tresses flotter l'or .
La mort, jalouse, sans pitié/ de sa grâce, de sa jeunesse/de son charme,la mort l'a prise/dans tout l'éclat de sa beauté.
Comme sa sœur si jolie/ la sœur aux yeux de bleuets/ nous laissant douleur et regret,/ elle pareillement a disparu...
Amante de notre soleil/ en expirant, pauvre Lauseto, En haut, de loin, tu lui as souri /Et il t'y ont conduite prestement.
Sous ses rayons ton corps repose/ Sous ses baisers ardents/ reine de notre cours d'amour/ tu tressailliras sous ta pierre. Ton noble cœur s'impatientera/ Car tu ne nous a pas été complètement ravie/ et ce qui parait ta vie/ est demeuré avec nous. Non, tu n'est pas totalement morte :/Muse, est-ce que peut s'effacer/ l'âme du pur souvenir/ a l'abri sous ton figuier ?
Comment, pourrait-on, un jour, t'oublier,/ toi, bonne et gracieuse Dulciorelle,/ qui dans tes œuvres enchanteresses/ a si bien chanté notre Midi ?

Qui était la dame à laquelle le poème était dédié, s'interrogeait Robert Lafont, il pensait à juste titre que :

> « Le dépouillement des documents qui nous restent de Fourès, de Ricard, de Peyrat, éclaircira le problème. » (Lafont in *Lengas* n°19, 1986 : 153 à 159)

Parmi les lettres de Lydie, celle du 18 Janvier 1877 en particulier paraît de ce point de vue lumineuse. Lydie y rapporte la dispute qu'elle vient d'avoir avec le peintre Eugène Baudouin à propos de son pseudonyme :

> « Je lui ai dit entre autres mille choses très raides, que j'avais reçu de vous et de Peyrat, deux baptêmes assez glorieux, pour que je considère mon nom de Dulciorelle, parfaitement digne et sacré désormais, et que je me moquais du reste »

Un autre élément détermine ce choix, la date d'écriture du poème, le 9 Janvier 1877. En Janvier 1877, c'est au moins la deuxième rencontre de Louis-Xavier de Ricard et Napoléon Peyrat, ils s'étaient déjà rencontrés en juin 1876. L'information était, alors, pour Lydie d'une importance telle qu'elle commençait sa seconde lettre à Fourès, la première de son propre chef, ainsi :

> « Je crois vous faire plaisir en vous communiquant cette page de mon mari : il m'y raconte sa visite à Napoléon Peyrat »

Peyrat à Avignon ? Nous n'avons pas trouvé d'éléments qui confirmeraient, la présence de Napoléon Peyrat à l'occasion de la Santo Estello d'Avignon en 1876 (Passerat, *Napoléon Peyrat et le Félibrige* in Cabanel et de Robert 1998 : 210). Les lettres de Lydie, comme d'ailleurs la dédicace d'Alphonse Tavan, à ses compagnons de voyage au Pont du Gard dans *Amour e Plours* semblent infirmer cette hypothèse :

> « Remembranço dóu pont dóu Gard : A mi coumpan de viage : M. Achile Mir e sa fiho ; Mlo Melanio, M. Goirand d'Alès e fiho ; Mlo Leontino, M. et Mmo Xavié de Ricard, Mlo Jano Wilçon , sorre de Mmo de Ricard e M. Aguste Fourès de Castelnaudary [35] »

Il nous semble aussi que si Peyrat avait été reçu « au bord du Lez, chez les Ricard, au Mas du Diable » à l'occasion des festivités d'Avignon de la fin mai 1876, Louis-Xavier de Ricard n'aurait pas eu besoin, en octobre, de faire « partager à Auguste Fourès sa découverte de Peyrat... »

La rencontre de St Germain en Laye Revenons à Janvier 1877, Fourès convaincu (et aidé pécuniairement) par Louis-Xavier et Lydie, les a

35. Traduction : Souvenir du Pont du Gard : À mes compagnons de voyage : M Achile Mir et sa fille Melle Mélanie, M Goirand d'Alès et sa fille, Melle Léontine, M et Mme Xavier de Ricard, Melle Jeanne wilson, sœur de Mme de Ricard et M Auguste Fourès de Castelnaudary.

accompagnés à Paris. Pour le couple c'est à Paris que les choses se passent, ils y ont fondé « La Cigale » l'année précédente avec Baudouin et Faure ; et un banquet y est organisé. Les vrais méridionaux comme Fourès, doivent être là « pour montrer l'authentique visage et la création du Midi. » L'Audois ne supportera pas Paris et dès le lendemain de la rencontre avec Peyrat repartira à Castelnaudary.
Les deux auteurs qui ont parlé de ce poème de Peyrat ont mis en avant le choc amoureux ressenti à la vue de Lydie et Jeanne. Peyrat en 1879 s'en souviendrait encore quand à propos de la *Figueira* de Lydie, il parle d' : « idylle toute mélouse » et « mélodiouse.[36] »
Pour sa part Robert Lafont dans ce même numéro de *Lengas* avait tout de même donné des indices assez précis faisant pencher la balance vers Lydie plutôt que vers Jeanne. Analysant le « retour » de Peyrat il conclut à un exercice bien félibréen où :

> « Il pose, jusque dans son imperfection, un double espace de langage : le langage de la ruralité perdue, celui de la littérature reconquise. »

9.1.10 Les influences ou les secrets de la *Migrana*

Les lettres de Lydie nous apprennent que chaque poème en languedocien est aussi pour elle, un exercice... Tel celui intitulé *Migrana* qui en cette année 1877 vient de paraître dans la première Lauseta (p 70 à 73). Passerat et Lafont - ce dernier note : Peyrat écrit « Milgrana » et Lydie « Migrana »- n'ont-ils pas un peu fait l'impasse sur l'œuvre de Lydie au profit de la biographie de celle-ci et de Peyrat ? Pour notre part il nous semble manifeste que le choc fut aussi littéraire. Le poème de Lydie est sensuel et l'érotisme de l'extrait ci-après peut très bien en faire une sœur de Sapho[37]. Lydie connaissait-elle ces vers de la poétesse et l'origine de (ou) l'homonymie de son prénom, on peut le supposer :

> J'ai une belle enfant, qui ressemble
> aux fleurs d'or : ma Cléis chérie, pour qui
> je ne prendrais pas la Lydie[38] tout entière.

Il ne nous échappera pas que l'extrait de la lettre de Peyrat, cité par Robert Lafont et repris par Passerat, se termine ainsi :« La passion seule fait les Sapho » Extrait de *Migrana* :

36. Douce comme le miel et mélodieuse RBM

37. Sur Sapho au XIX^{e}siècle voir Robic Myriam,*Verlaine et le Saphisme, autour desAmies* in *Europe*, n°936, Avril 2007

38. Lydie,région située en Asie Mineure à l'extrémité occidentale du plateau anatolien, appartenant au peuple qui y développa une brillante civilisation dont l'apogée se situe au VIIe-VIe siècle avant Jésus-Christ.TLF in http ://atilf.atilf.fr ? visualisé en mai 2009

> « En'una mióugrana, ne siès-tu pas una, Migrana ? Sies-tu pas daurada e alecarèla autant coum'éla, à l'ara que s'amadura ? e autant coum'èla, alara que se fendascla e s'espeta, es-ti pas toun brave pichot couret granat au couflige de mistas frescuras e de redoulentas doussous, de que ne soui tant coubeitous.[39] »

Lydie se parle-t-elle à elle-même comme le suppose Lafont, il s'agirait alors d'un jeu de miroir narcissique avec le Lez, parle-t-elle à sa sœur Jeanne comme d'autres ne manqueront pas de l'affirmer, à une autre jeune femme croisée le *Long du Lez*, autre titre du poème ? Cependant celui qui regarde « coubeitous » est au masculin, Lydie a-t-elle choisi pour être *à la hauteur* littéraire et atteindre *l'universel* d'écrire au masculin ? Ou s'agissait-il de brouiller les pistes comme faisaient les troubadours avec leurs « Senhals[40] » ? Le poème de Peyrat et celui de Lydie gagneraient à se côtoyer.

Milgrana, migrana, miougrana, trois grenades pour une langue

Dans la *RLR* Les secrets des eaux de la *Migrana* de Lydie n'avaient pas échappé à Alphonse Roque-Ferrier. Celui-ci consacre plus de six pages à la première *Lauseta* sous le titre « Quatre Almanachs en Langue d'Oc, en 1877 » (Série 2, Vol 3 : 263-268.) Il commence par éreinter le côté « albigeois » de ses auteurs, avant de terminer avec une longue citation de *Migrana* précédée de ce commentaire :

> « Parmi les pages qu'il renferme, j'aurais mauvaise grâce à ne pas mentionner des fragments d'une pièce écrite avec un charme et une harmonie bien rares. Datée de Castelnau-le-Lez, près Montpellier, elle présente des caractères aujourd'hui peu communs, et qui, par cela même, nécessitent une explication préliminaire.
> Au moyen âge, la langue des troubadours et les idiomes populaires du Midi s'accordaient à figurer par « a » la finale du singulier féminin, et par « as » celle des pluriels. Cette règle, assez généralement suivie jusqu'en 1575, époque à laquelle des habitudes contraires s'introduisirent, n'a pas été sans conserver ses fidèles aux trois derniers siècles, même dans les pays où la finale en « o » était et est encore en usage. [Ici Roque-Ferrier place la note suivante : « Entre autres Pey de Garros, Fabre d'Olivet, Castil-Blaze et même, à certains égards, Honnorat. »] Telle est la particularité dont témoigne la pièce intitulée : *Migrana* son

39. Traduction : Et une grenade n'en es-tu pas une, Migrane ? N'es-tu pas dorée et tentante autant qu'elle, alors qu'elle mûrit ; et comme elle alors qu'elle se fend et crève, ton brave petit cœur n'est-il pas grené à ras de suaves fraîcheurs et de douceurs embaumées, dont je suis tant convoiteux ?

40. Nom donné à la personne aimée pour qu'elle soit nommée dans la « canson » sans que son identité ordinaire ne soit révélée

> langage, qu'il ne m'est pas possible de classer avec précision, doit néanmoins se rattacher à un des dialectes parlés dans le département de l'Aude, région que l'affaiblissement de la finale traditionnelle a presque entièrement acquis à l'« o » : [... après la citation, Roque-Ferrier termine par] *Migrana est signé du pseudonyme de Dulciorella* [ici il ajoute en note :] Il faut louer, dans les pièces en prose de M de Ricard, l'application la plus exacte que l'on connaisse jusqu'ici - et ce n'est pas là un petit mérite- de la règle des doubles formes que je signalais au commencement de l'année dernière (Revue, n°30 Janvier-avril) »

Cette présentation fait apparaître les influences des troubadours, celle de Fourès et celle des articles de la *Revue des Langues Romanes.* Elle laisse planer un doute sur le titulaire du pseudonyme Dulciorella, Louis-Xavier de Ricard ?

Mais prononcer alors *Miougrana* évoque immédiatement le livre de Théodore Aubanel *La Miougrana entre-duberto* (Aubanel : 1860.) L'influence de celui-ci serait certainement passionnante à étudier dans les œuvres de Lydie. Il n'est pas lieu ici de le faire, mais notons qu'elle dédie un de ses poèmes, paru seulement à notre connaissance dans *Aux Bords du Lez* (Aux Bords du Lez 1891 : 122), à Aubanel avec en épigraphe : « Après avudre legit son Libre d'Amour[41]. » Un second poème « A n'una rosa passida[42] » (idem : 126) avec pour épigraphe : « Atrouvada dins las reliquas quittadas per ma sorreta Jana et que venién d'en Avignoun. »[43] Aubanel était bien en Avignon en 1876, comme en 1877 :

> « Flou qu'un matí pastèt de vergougnousa nèu
> te teniè d'Aubanel, flou tenchada d'« Aubeta » ;
> La qu'es pas pus, aï las !...[44] »

Est-ce la lecture de Robert Burns, le barde mythique écossais qui écrit « les plus doux moments de ma vie/ je les ai passés près des filles » (Crapoulet 1994 : 38), mais qui traite l'amour à la façon rabelaisienne ou encore de Villon et pour lequel une belle-fille est « ramonée » comme « Cheminée et tirage », est-ce sa lecture donc qui permet à Lydie Wilson de Ricard de lire sans être choquée *La Vénus d'Arles* d'Aubanel qui fit scandale au delà de la cité papale et qu'elle réclamait à Fourès dans sa lettre du 17 Juin 1877 ? Burns dont le bilinguisme et le mélange des dialectes ont pour une part, selon nous, ouvert la porte à l'étude de l'occitan :

> « La langue que « parle » Burns est l'écossais des Basses Terres, le Braid scots, le lallans, comme il l'appelle lui-même qu'il ne

41. Après avoir lu son Livre d'Amour
42. A une rose fanée
43. Trouvée dans les reliques laissées par ma sœurette Jeanne et qui venaient d'Avignon.
44. Traduction : O fleur qu'un matin a pétrie de nuit pudique/ -elle te tenait d'Aubanel, fleur teinte « d'Aubette »/ Celle qui n'est plus, hélas !...

> faut pas confondre avec le gaëlique. [...] La langue qu'« écrit » Burns [...] tantôt il écrit en lallans, et l'on a pu dénombrer plus de deux mille formes dialectales dans ses poèmes. [...] Mais tantôt il écrit en anglais et la plupart du temps il alterne ou panache les deux. » (Crapoulet 1994 : 34 et 35)

L'influence d'un poète ne se limite pas aux thèmes évoqués, elle peut aussi apparaître dans la forme, y compris dans les rimes. Dans « Aima ma Janetou » (Aux Bords du Lez :118 à 121) dédié à une amie de pensionnat *A moun amiga Maríanna Eastwood de...* [45], elle note « Imité de Robert Burns » « I love mi Ian » ; tandis que dans « Lous bords dau Lez », également imité de Burns, elle note à propos des rimes en « flour » : « Cette monorime existe dans le texte écossais. »
Le second poète qu'admire Lydie de retour d'Angleterre, Percy Shelley, dont nous avons signalé *l'Alouette* est en quelque sorte si ce n'est un frère, un cousin spirituel de Louis-Xavier de Ricard, par bien des points, nous nous en tiendrons pour cela à cet extrait de la présentation de l'édition bilingue de ces poèmes par Robert Elrodt :

> « Convaincu que la Révolution française restait « le thème majeur de l'époque, »il reprendra à contre courant les thèses de la philosophie des lumières ; mais son rationalisme ne freinera pas les élans de son imagination créatrice de mythes dans un univers « réenchanté »par le romantisme. Contempteur [46] de la tradition judéo-chrétienne, il retient la plupart de ses valeurs, qu'il laïcise ; il emprunte- et parfois inverse- ses symboles pour exprimer ses propres aspirations et son attente d'un Paradis terrestre à venir. Il tentera de se constituer une *science de l'esprit* éclectique à partir de Locke et de Hume, de Platon et de Berkeley. Grand lecteur en langues anciennes et modernes, il passe avec aisance des tragiques grecs aux élégiaques, de Pétrarque à Calderon ou à Goethe, et l'influence de Dante deviendra prépondérante dans l'œuvre énigmatique et superbe que sa mort laissa inachevée, *Le triomphe de la vie* » (Eroldt 2006 : 7)

Ses intérêt portent aussi Lydie de Ricard vers Sully Prudhomme et Baudelaire leurs noms apparaissent dans des dédicaces.

45. A mon amie Marianne Eastwood de L...
46. Contempteur de qqc. Celui, celle qui méprise, critique violemment et avec mépris (quelqu'un, quelque chose). TDLF en Ligne http ://atilf.atilf.fr mai 2009

9.1.11 Morte à Paris et enterrée civilement à Montpellier

Après le décès de sa sœur, elle va seule à Paris d'où elle écrit à Louis-Xavier :

> « je la cherche en moi, ses regards dans mes yeux, sa voix dans la mienne, et peu à peu je la retrouverai, j'espère du moins... Où peut-elle être mieux qu'en moi sa sœurette, sa petite maman, sa Lydie... Enfin je pleure ! Que cela me fait de bien ! Mes larmes sont froides comme de l'eau ; je dois avoir le cœur glacé... Ne t'alarme pas de ces lignes un peu troublées : c'est la première minute de soulagement que j'aie eu , tu sais depuis combien de temps... J'ai cru pouvoir me le permettre : je suis seule.. » (5 novembre 1877, publiée dans le *Montpellier Républicain* de 1896)

Son père y est très malade et mourra un an plus tard [47].

De La Lauseta au Mas d'Encombe

Le couple déménage alors, tout en restant dans le même quartier de Montpellier, le Plan des Quatre-Seigneurs, il ira vivre au *Mas d'Encombe*. Jeanne était-elle trop présente à la Lauseta ? Lydie continuera à écrire *Grabels, Sans Jeanne, A La mar Latina...* et à participer aux initiatives du Félibrige (Cours d'amour) et de la Société des Langues Romanes, tout en travaillant toujours à l'œuvre commune. Fin Mai 1879, Mistral rendant visite inopinément au couple trouvera porte clause. Louis-Xavier le remercie de sa démarche dans une lettre datée du 20 Mai 1879 (Carbasse, 1977 : 150) et regrette d'avoir été absent, il continue ainsi :

> « Par un hasard singulier, ma femme qui n'aime guère quitter sa maison, son jardin, était allée à la ville avec sa mère. »

Ce qui signifie que le père de Lydie était certainement déjà mort. Ce que nous laisse supposer la fin de la préface de *Aux bords du Lez* :

> « Une année après, j'eus à lutter pour elle contre le même ennemi ; comme elle l'avait fait pour sa sœur avec des chances diverses et alternées. Malheureusement, un nouveau chagrin vint lui ravir les forces dont elle avait tant besoin pour se sauver elle-même. Son père mourut ; dès lors elle fut perdue... »

Il écrit à Mistral du Mas d'Encombe le 24 décembre 79 :

47. Nous n'avons malheureusement pas réussi ; malgré nos recherches aux Archives de Paris, des Yvelines pour Autouillet et Croissy et Montpellier, à trouver où et quand est mort Mr Wilson père.

> « ... la tristesse et le découragement profond que me cause la maladie de ma pauvre femme, atteinte du même mal que sa sœur,... »

L'été 1880 à Paris

Lydie passera l'été 1880, les deux derniers mois de sa vie, à Paris, chez sa mère et c'est là qu'elle mourra le 17 septembre à 10 heures du soir, 92 rue Hauteville, 10e arrondissement [48]. Sa mère avait donc changé d'appartement, peut-être était-elle dans celui où ils devaient emménager en été 1877 et dont parlait Jeanne à sa sœur.

Enterrement civil à Montpellier

Morte à Paris, Lydie de Ricard fut cependant, selon sa volonté, enterrée à Montpellier. A l'époque les corps étaient transférés par train. L'annonce en est faite par *Le Petit Méridional*, dès le surlendemain de sa mort :

> « Les obsèques de Mme de Ricard auront lieu demain lundi, à Montpellier, où la dépouille mortelle doit être ramenée ; elles seront simplement civiles selon la volonté expresse de la regrettée défunte. Tous nos amis, nous en sommes certains, voudront aller rendre les derniers devoirs à cette vaillante femme dont la fermeté des convictions ne s'est pas un instant démentie.
> On se réunira, lundi 20 septembre, à deux heures de l'après-midi, à la gare du PLM. »

En fait l'enterrement civil eût lieu le mardi 21 et le 22, le *Petit Méridional* en publiait le compte-rendu suivant en *Chronique Locale, Hérault* :

> « MONTPELLIER.- Hier, à deux heures et demi, ont eu lieu les obsèques civiles de Mme Xavier de Ricard au milieu d'une affluence considérable d'amis et de coreligionnaires politiques désireux de témoigner toute leur sympathie à notre excellent confraire Mr de Ricard.
> Les cordons des deux poëles placés devant le cercueil étaient tenus par les délégués de la presse républicaine de Montpellier. Le cercueil était littéralement recouvert par les couronnes et par les bouquets.
> On remarquait dans le cortège la présence de plusieurs délégués de Cette, de Béziers, de Lunel, de Frontignan, de Marseille.

48. Comme en atteste l'acte de décès N°4157, dressé le 18 septembre, les témoins de l'acte sont un artiste-peintre de 25 ans, Isidore Simonetti demeurant dans le même immeuble, et un marchand faïencier de 43 ans, Jean Simon, demeurant rue d'Allemagne. Ils ont signé avec le Maire officier d'État Civil.

> Au cimetière, Mr Jourdan[49] a lu une courte allocution dans laquelle il a rendu hommage aux qualités de la regrettée défunte.
> M Boyer,[50] délégué par les socialistes de Marseille, a prononcé ensuite quelques paroles d'adieu.
> La foule s'est retirée vivement impressionnée par cette douloureuse cérémonie.
> L'*Union Nationale* ne pouvait laisser passer l'occasion de dire quelques bêtises
> 1) Il est inexact de dire que l'ont ait promené à travers les rues de la ville des draps d'honneur coupés par une croix blanche, puisque les draps ont été tout simplement retournés.
> 2) La superbe couronne placée sur le devant du cercueil a été offerte par les socialistes de Marseille ;
> 3) Il est faux, complètement faux, que *deux prêtres qui croisaient le convoi ont été hués et injuriés.*
> Le polisson qui a écrit cette calomnie sait bien qu'il ment effrontément. La vérité est qu'à la descente de l'Esplanade deux prêtres qui croisaient le convoi n'ont même pas daigné saluer le cercueil ; personne n'a songé à injurier ces deux grossiers personnages, personne n'a hué ces deux malotrus. on les a laissé continuer leur chemin et tout le monde a haussé les épaules devant une de ces impertinances auxquelles les cléricaux nous ont depuis longtemps habitués. »

On peut juger du ton des journaux légitimistes et cléricaux, à cet entrefilet du *Messager du Midi* du 22 septembre 1880 :

> « Nous avons eu cette après-midi à Montpellier, le spectacle heureusement fort rare d'un enterrement civil.
> Quelques centaines de radicaux, parmi lesquels M Anterrieu, conseiller général ; M Vigouroux, médecin du dispensaire, etc... se sont rendus à la gare des marchandises pour escorter le cercueil de Mme Louis de Ricard, femme de l'ancien rédacteur de la *Commune Libre.*

49. Jourdan Ernest (1843-1898), participa à la rédaction du *Petit Méridional* à ses débuts, le quitta assez vite 1877 ou 79, participa à la création du *Petit Républicain du Midi*, puis en 1879 avec Ferroul et de Ricard à la *Commune Libre* (Andréani, 1989)

50. Il s'agit vraisemblablement de Boyer Antoine, Jean-Baptiste dit Antide (Aubagne 1850- Marseille 1918), socialiste il fut à l'époque qui nous intéresse un des 24 délégués des groupes ouvriers de Marseille au congrès qui se tint dans cette ville en octobre 1879, il devint par la suite député, puis sénateur. Il était aussi homme de lettre, défendant la langue provençale authentique contre celle des félibres qui lui paraissait artificielle et aristocratique. Il fonda *Lou troun de l'er* dans lequel il signait Toni Trouin (Maitron, 1871-1914 : Tome 11 de Bou à DEL, pp 3463), d'autre part dans sa lettre du 18 Mai 1878 à Mistral, L-X de Ricard présente Boyer comme le correspondant à Marseille de la *Commune Libre* qui écrit dans le *Trou de l'èr*

> Les curieux qui stationnaient sur le parcours ne cachaient pas l'écœurement que leur causait ce triste spectacle. »

Les volontés de Lydie, si elles avaient été exprimées à ses proches l'avaient été également dans un texte que Louis-Xavier publiera en 1891. Non pas un texte, mais plusieurs, car nous ne partageons pas la remarque de Jean-Marie Carbasse (Carbasse 1977 : note 18, p 122) :

> « Mais si Lydie de Ricard et surtout Fourès ont laissé une œuvre poétique, ils n'ont laissé aucun écrit doctrinal »

Ce constat est d'après Christine Planté une des raisons qui ont contribué à

> « à laisser échapper des œuvres de femmes ; c'est que celles-ci ont souvent omis de fournir de façon aussi impérative leur mode d'emploi, se contentant de faire ce qu'elles faisaient, sans dire qu'elles le faisaient. (...) Particulièrement (au) XIXe siècle, où la grande majorité des femmes s'abstenait de toute déclaration de nature théorique. » (Planté 1989 : 329)

Les dernières volontés de Lydie

En effet si dans la forme il ne s'agit pas de traité de philosophie, de morale, ou de politique -ce qui rend ces textes souvent plus accessibles- dans le fond ils traitent de sujets fondamentaux comme la misère, la mort, l'église.
Ainsi dans *Vœux posthumes* (*Aux bords du Lez* : 39) ses intentions sont directement exprimées dès la première phrase :

> « Je ne veux pas être enterrée quand, hélas ! je serai morte ! »

Son choix étant celui de la crémation sur :

> « un précieux bûcher de figuier odorant et de cyprès fleuri, et souplement lié d'enlaçantes clématites, ma chair sera tôt consumée.. »

Ses dernières volontés ne peuvent être exhaussées, l'incinération des corps n'étant pas autorisée en France alors qu'elle est possible en Allemagne depuis septembre 1876 (PM du 20 Septembre.) Par contre une cérémonie civile est possible, elle la choisit également dans *Aux Cloches* dont nous retenons la conclusion :

> « Ah ! j'en jure, si je suis émue quand s'ébranle votre absorbante musique, c'est d'indignation, de mépris, de haine et de douleur. »

Le choix de la traduction du *Sirventes* de Marcabru :« Rome, sans raison, - vous avez maintes gens tués... », fait foi de ce choix. Ce qui cependant dans cette société de la République hésitante où la laïcité peine à s'instaurer ne va pas de soi.

Une manifestation républicaine

L'enterrement civil est une revendication, une manifestation républicaine. Le *Petit Méridional* en rend compte en bonne place dans ses colonnes. De son côté *L'espèce Roumanille*, comme l'appelle Lydie, a en 1872 publié un dialogue contre les enterrements civils *Lis entarro-chin*, tirés à 5000 exemplaires. (Martel 2001a : 162).
La bataille fait rage autour des tombes et dans les colonnes des journaux. Dans le quotidien du 9 septembre 1876, les obsèques civiles du musicien Félicien David (par ailleurs donné comme membre de la Cigale de Paris dans *La Lauseta* pour 77) en sont une illustration :

> « Les obsèques civiles de Félicien David ont produit chez les cléricaux des abérations mentales bien curieuses.
> Hier, l'un de ces messieurs a trouvé naturel et bienséant de mettre en parallèle la fin du grand artiste et celle d'un assassin, le meurtrier du directeur du séminaire de Prades.
> De la lecture de ce parallèle, il ressort clairement que Feu Segundo a toutes les sympathies catholiques de son auteur.
> Pourquoi ? Parce que Segundo a été confessé avant d'être amené à l'échafaud. »

Du fait de ces funérailles civiles, les honneurs n'ayant pas été rendus à l'artiste, un député en fait une question à la Chambre, ce qui appelle une réponse du... ministre de la guerre.
L'arrêté d'un préfet de Lyon, en Juin 1873 imposait « la déclaration d'obsèques avec ou non participation des ministres de l'un des cultes reconnus par l'état. »
Dans le cas d'obsèques civiles, l'enterrement était autorisé « à six heures du matin, du 1er avril au 30 septembre, à sept heures du matin, du 1eroctobre au 31 mars. Les convois funèbres devront suivre les voies de moindre parcours. »
Les obsèques civiles sont donc bel et bien une question politique. Paris et Lyon, les grandes villes ne sont pas les seuls endroits où la question des obsèques autres que catholiques se pose. Le village de Loupian, près de Mèze, en est le cadre en mars 1877 à l'occasion du décès d'un bébé de deux mois dont les parents « élevés dans la religion protestante », voulaient faire inhumer leur enfant dans le cimetière communal et en avaient fait la demande au maire :

> « Il répondit qu'il ne le pouvait pas sans avoir au préalable pris l'avis du curé [...] Celui-ci jugea qu'introduire un cadavre protestant par l'entrée habituelle dans un cimetière catholique serait une abominable profanation, et une ancienne porte, depuis longtemps condamnée, fut réouverte pour y faire passer l'enfant, elle fut ensuite murée de nouveau... »

A Marseillan, en Mai de la même année, les obsèques civiles du « citoyen André Miramond » rassemblent 800 personnes, en tête du cortège « Le cercle de la Nouvelle Alliance dont il était membre. »
En décembre 1877 (PM 29 décembre) en chronique de Saint-Thibery (voir 19.16)on pouvait lire un autre compte rendu d'obsèques civiles d'une victime du Coup d'état de Napoléon III, Cavaillé Joachim .
En mai 1880, soit quelques mois avant le décès de Lydie, un appel à constituer une *Société de la Libre Pensée* est lancé (PM 3 mai 1880.) Les membres de ces sociétés expriment par écrit leur volonté d' « être enterrés civilement », les autres membres étant chargés de faire respecter cette volonté. Un appel semblable a été lancé par *La Lauseta* pour 1879 en page 122. Au travers de la *Société pour la propagation de la foi civile*, Victor Meunier, rédacteur au *Rappel*, et d'Edmond Lepelletier [51], rédacteur à *La Marseillaise* ont pris une initiative « que nous ne saurions trop louer », commentent les rédacteurs de *La Lauseta*. Il s'agit de :

> « grouper tous les libres-penseurs dans une association qui lui permet, à eux et aux leurs, de vivre la vie moderne, telle qu'ils l'entendent, sans immixtion des cérémonies que leur foi repousse, et de combattre avec ensemble, sur le terrain de la pratique, l'ennemi universel : *le cléricalisme.* Il s'agit de protéger les cadavres des Libres penseurs contre la convoitise des enterreurs sacrés et la faiblesse ou la lâcheté des familles qui ne savent pas faire respecter la volonté des mourants ; et de délivrer les mourants eux-mêmes des obséssions étranges qui tourmentent leurs derniers râles. »

Lydie fût enterrée au cimetière St Lazare de Montpellier à quelques centaines de mètres du Lez qu'elle a chanté et dans la tombe même de sa sœur, tant aimée. Sur celle-ci la colonne brisée de la Franc-maçonnerie *enramelée d'une vigne juviale.* En 1998, les restes de deux sœurs ont été transférés dans le cénotaphe érigé en 1932, dans ce même cimetière *En memòria de Louis-Savià de Ricard.*

51. Lepelletier est une des plus anciennes relations de Louis-Xavier de Ricard, il était présent dans la Revue *L'Art*, qui a précédée le *Parnasse Contemporain*



FIGURE 9.3 – Sépulture actuelle de Lydie et Jeanne au Cimetière St-Lazare de Montpellier

9.2 A.Fourès au tournant du *Grand Aigat*

9.2.1 De nombreuses études

Ainé de deux ans de Lydie Wilson de Ricard, Auguste Fourès est né à Castelnaudary en 1848, il y mourra en 1891. Quand commence leur correspondance, le poète est encore le quincailler de ce coin du Lauragais. Retour de Toulouse, il a déjà une œuvre française devant lui pour laquelle il a reçu les encouragements des plus grands [52]. Entre la vente de clous et de traitements pour l'agriculture, il est à l'écoute de la langue du peuple, de ses *r* roulés et de ses *b* sonores. Il écrit aussi dans des journaux et se dit « publiciste [53] ».
Républicain, comme son père mort lorsqu'il avait quinze ans, il s'est intéressé à la Commune de Narbonne et sera en relation avec Émile Digeon qui fut à sa tête. De nombreuses études ont été consacrées, plus particulièrement à sa poésie, mais aussi à ses relations avec Jeanne Wilson [54]. En 1991 un colloque réunissait sur son nom à Avignonet les interventions d'Alem Surre-Garcia, Jean-Marie Petit, Philippe Martel, Jacme Taupiac, Jean Fourié, Paul Tirand, Marie-Claire Viguier, Jordi Blanc et Christian Laus.
Cependant des zones d'ombre restent encore à explorer que ce soit d'un point de vue linguistique ou de la recherche des œuvres et de la correspondance car comme l'écrivait G. Jourdanne, pour l'Escólo Audenco :

> « ... les œuvres poétiques dont Mr Hermet (beau-frère de Fourès chez qui il a fini sa vie) a bien voulu lui [Escòlo Audenco] confier le dépôt sont-elles complètes ? Nous craignons le contraire. »

(voir 19.17)

Albert Faidit et La Cigalo de la libertat

Au plus près du peuple, de ses joies et de ses peines, les secondes paraissant toujours plus nombreuses que les premières, Fourès écrit dans les journaux et revues, c'est le cas dans *La Lauseta*, sous un grand nombre de pseudonymes, contrairement à Louis-Xavier de Ricard qui n'en utilise pas et à Lydie de Ricard qui n'en aura que deux :

> « Adolfo Fornari, Albert Faidit, Jean Magistre, Pierre Lamfri ; Pierre Alespy ; Jean Prouvaire ; Pierre Toloza (*Petit Toulousain*) ; Jean des Entonmeures pour la chonique l'abbaye de Thélème ; le grilh de Grimaudo ; La cigalo de la libertat » (Jourdanne 1896).

52. Victor Hugo et Sully-Prudhomme (Salvat,1927 :7)
53. Journaliste politique
54. Citons parmi les auteurs : Paul Mariéton, Perbosc (1891), Louis-Xavier de Ricard (1888), Gaston Jourdanne, Joseph Salvat (1927,1974), Jean Lesaffre (1961), Joan-Marie-Petit (1975), Paul Tirand (1991).

Ceux-ci ne sont pas choisis au hasard, *Faidit*, proscrit, bannit, renvoie à la croisade et à l'Albigéisme, *Cigalo de la Libertat*, à la République, *Prouvaire*, celui qui prouve...

9.2.2 La place des correspondants

Contrairement à Fourès et Louis-Xavier de Ricard, les deux correspondants, Fourès et Lydie, se sont déjà rencontrés lorsque débutent leurs échanges. Lydie s'en tient à *Monsieur Fourès*, une distance qui sera rompue par elle même quand il l'aura baptisée *Na Dulciorella*. On peut donc voir un rapprochement, une intimité dans les noms de *parrain* et *filleule* qu'ils se donnent. Avec ceux-ci ils déterminent un rang qui peut renvoyer à un rapport hiérarchique, car :

> « ...dans le cadre normatif épistolaire, le discours et la mise en page de la lettre sont marqués par l'attribution à chacun des deux interlocuteurs d'un rang déterminé - supérieur, pair, ou inférieur, selon des catégories comme le sexe, le statut social ou l'âge. » (Flahaut, *La parole intermédiaire*, Paris, Seuil, 1978 ; cité par Jurgen Sies in Diaz 2005 : 15)

Cependant ils sont égaux du point de vue de l'âge, et, si leur statut social est différent dans la société de leur siècle, ils le remettent en cause et donc le nient. Lydie soit en joue, soit s'insurge contre son statut de femme. Cependant ils ne peuvent échapper à :

> « la panoplie d'images culturelles de l'un et l'autre sexe. » (idem : 16)

qui complique les relations homme/femme.
C'est du côté de Fourès que l'on ressent le plus ce trouble (dans son incapacité à livrer ses problèmes par exemple, voir ci-dessus), augmenté par le fait que Lydie est, à notre connaissance, la seule femme avec laquelle il corresponde. Ce trouble est amplifié par l'amour qui le liera à Jeanne, et dont sa correspondante pense être à l'origine, tout en lui servant de relais.

9.2.3 *La Croux del Grand aigat* aux origines d'une amitié

Le poème qui a marqué le début des relations avec Louis-Xavier de Ricard est écrit fin 1875, son avant-propos est signé du *30 d'outobre* (30 octobre), son titre :*La Croux del Grand Aigat*[55] Pour *doutce sous* (douze sous) le prix de la plaquette, nous avons déjà tout Fourès.

55. La Croix de l'inondation.

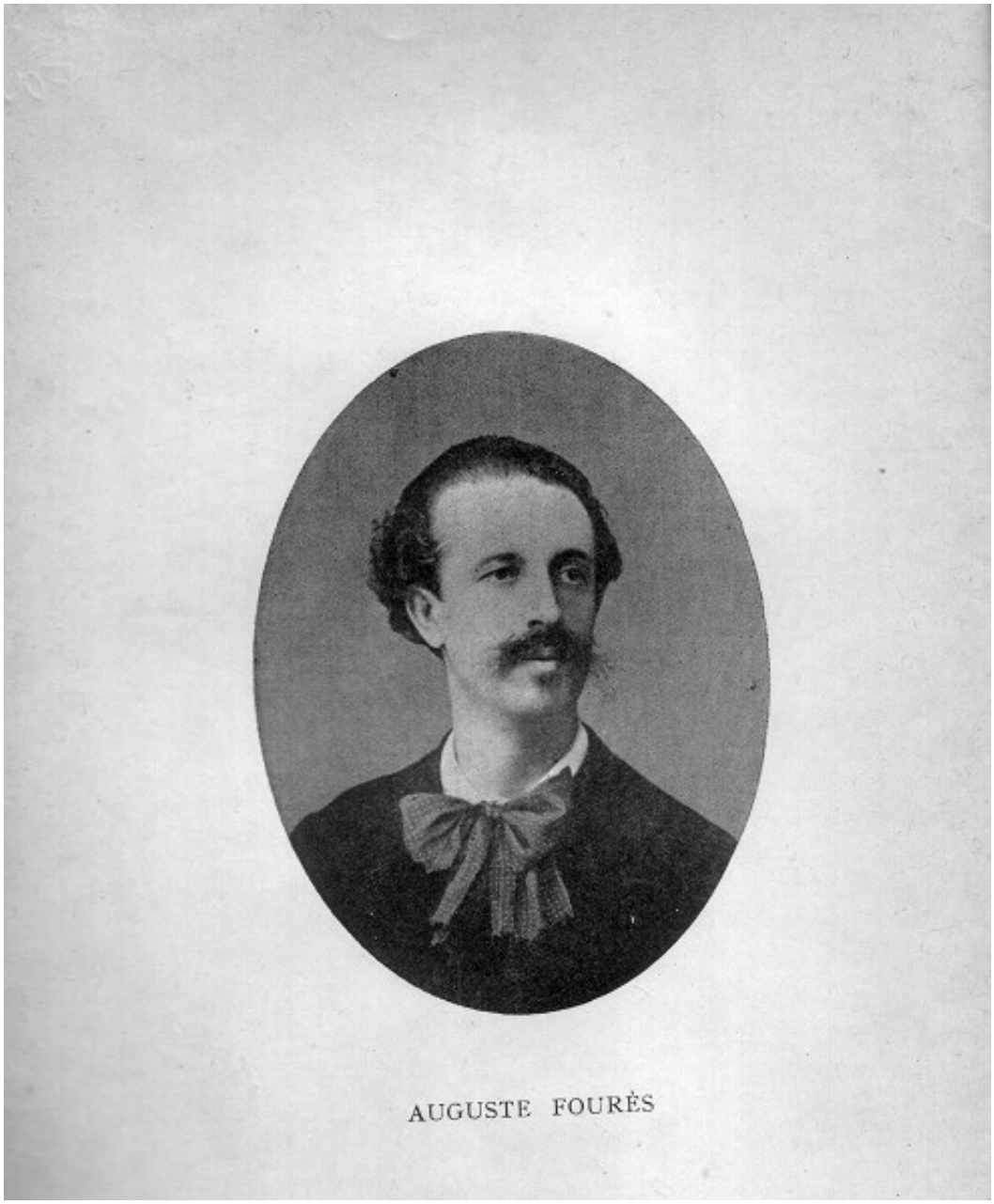


FIGURE 9.4 – Portrait d'Auguste Fourès, paru en 1927 dans l'ouvrage de Salvat

Dans l'encre la plus noire

Ce texte a été écrit après une visite à Toulouse dévastée par une inondation (Le grand aigat.) Son oncle lui a remis au début de sa visite deux livres : *La croux de la mort (L'Alphabet de la mort)* et *La danso macabro* (La danse macabre.) Nous trouvons là, la grande sensibilité de Fourès :

> « le semen qu'a fait espeli aicesto oubreto s'engulhèt dins moun cerbèl avant de m'èsse forobandit de Toulouso, en aregardant les images des libres pus naut mensounats Les vèrses que van seguí soun estats escrieuts dambe la tinto la mai negro, ount se mesclavoun de lagremos amargantos ; se la ma i es pos pla siguro qualque cop, es que soun estat souvent trop emaugut en representant d'ourrous parivos.[56] »

Cette émotivité est présente en creux dans les lettres de Lydie et dans les lettres de Fourès lors de la fin de Jeanne pour laquelle il ne réussira à écrire le « Pijounié » (Le pigeonnier : *Les cants del Soulelh 1891 : 83-84*) que lorsque la mort aura fait son œuvre. Quand : « Mounto e s'espandis l'alo de la mort[57]. »
Ce poème est daté de Mai-Novembre 1877

La langue entre mondino et lauragaise

Goudouli dans sa langue moundino Dans *La Croux du Grand Aigat* apparait aussi la langue telle qu'il la défendra devant *Les provençalisants*, avec ses articles masculins en *le*, ses *b*, ses terminaisons en *o* pour le a latin, et surtout un vocabulaire très riche dont il nous donne l'origine en citant dans son poème même :

> « Yrago dambe blat,
> Auriò dit Goudouli dins sa lengo moundino[58] (La Croux del Grand Aigat :18)

Goudouli est un des ses maîtres, dont il partagera les enseignements avec Louis-Xavier et Lydie.
Cette citation est épaulée par ce qu'il écrit à Lydie le 16 Juillet 1877 :

> « Ma langue, est la langue Moundino, celle du Ramelet, je suis un gascon de Toulouse, avec une légère pointe de béarnais. »

56. Traduction : La semence d'où cet ouvrage est sorti s'introduisit dans mon cerveau, avant que je ne fusse exilé de Toulouse, -pendant que je regardais les images des livres plus haut mentionnés./Les vers qui vont suivre ont été écrits avec l'encre la plus noire, où se mêlaient des larmes amères ; si la main paraît y avoir tremblé quelquefois, c'est que j'ai été souvent trop ému en décrivant de pareilles horreurs.
57. Monte et s'étend l'aile de la mort
58. « Ivraie avec blé »-aurait dit Godolin dans sa langue toulousaine ; »

Mais cette langue pose des problèmes de graphie, en particulier par rapport au provençal, à la langue de Mistral, ainsi écrit-il à Louis-Xavier, le 27 Janvier 1877 :

> « Observations A propos de nos poésies languedociennes, Dites bien à MM les *provençalisants* de Paris que je maintiens les b, Je n'admets point leur orthographe. S'ils ont la velléité de corriger nos pièces, veuillez les retirer *brusquement* »

La langue choisie et définie, reste donc pour lui à en affirmer la graphie ce qui ne va pas sans discussions, en particulier avec Lydie qui, elle, choisit le dialecte de Montpellier. Il lui conseillait pourtant dans son *extrait de naissance*, en bon parrain d'apprendre la « moundino » :

> E sus ta bouco lindino
> Le gent parla des aujols,
> La bouno lengo moundino
> Qu'enmudis les roussignols. [59]

C'est aussi une langue qu'il enrichira tout au long de sa vie d'expressions populaires dont il nous donne un exemple en nous dévoilant le sens de la *Croux* dont il a tiré le titre de son poème :

> « Dounem aro esplicacieu del mot *Croux*.
> Gaire-be toutis les Franceses apeloun las vinto-quatre letros del nostre parlà Alfabet ;- les escouliès de vilatge, Abecedàri ou Abecedé ; les Toulousans, las bessarolos, - e les del Lauraguès, Cruès per Croux, atendut que i aviò uno croux emplastrado sus la tampo des vielhis alfabets e que les mainatjous fasion le sicne de la croux avant de dire : a, b, c. [60] »

9.2.4 Fourès à la croisée des Grands Chemins

Grand « Batteur de pavés », [61] Auguste Fourès, que Lydie n'appelle jamais par son prénom, n'en est pas moins au moment de cette rencontre avec les Ricard à la croisée des chemins et ceci sur plusieurs plans.

59. in *A Dono Dulciorello*, 23 dec 1876. Traduction : Et sur ta bouche tinte/ Le gentil parler des aïeux,/ la bonne langue Mondine (toulousaine)/-qui rend muets les rossignols.

60. Traduction : Donnons maintenant l'explication du mot *Croix* /Presque tous les Français appellent les vingt-quatre lettres de notre parler Alphabet ; -les maîtres d'école de village, Abécédaire ou Abécédé ;-Les Toulousains, A, b, c, des petits enfants,-et ceux du Lauragais, Croix, parce qu'on avait collé une croix de papier sur la couverture des vieux alphabets, et que les petits enfants faisaient le signe de la croix avant de nommer les lettres.

61. Allusion aux titres parus dans *Le Méphistophélès* en 1868 :« Coureurs de Grands Chemins » et « Batteurs de pavés » (Perbosc 1891)

Le choix d'une organisation pour la défense de la langue

Malgré la formation du Félibrige en Provence et l'adhésion de Languedociens, celui-ci n'est pas encore structuré en Languedoc. Cela va se faire à l'occasion de la rédaction des nouveaux statuts de 1876 avec la création des Maintenances et des écoles félibrenques. Celle de Montpellier sera la première à se réunir, sinon à s'organiser en novembre 1875. Fourès y sera, ayant suivi Achille Mir sur une aile de sa *Cançon de la Lauseta.* Louis-Xavier de Ricard y est aussi mais les deux hommes ne se connaissent pas et sont, somme toute, en terre inconnue, tant dans le Félibrige qu'à Montpellier. Comment Auguste Fourès décida-t-il d'envoyer à Louis-Xavier de Ricard son *Grand Aigat*, le connaissait-il déjà de réputation ? On peut le penser. Ce dernier, alors à Paris, s'empresse de lui répondre, reprenant après le premier chapitre de sa première lettre, datée du 20 janvier, son exhortation à la Vérité, Justice et Liberté, dont nous donnons plus bas la teneur :

> « Votre envoi est venu me trouver à Paris où je suis encore pour quelque temps. Je ne saurais vous dire le plaisir que j'ai de trouver en vous un coreligionnaire si viril et si convaincu et d'un talent qui m'est si sympathique. Étiez-vous à la réunion des félibres au mois de novembre dernier ? Si Oui ! Combien je regrette de ne pas vous avoir connu alors, de ne pas vous avoir serré la main. Nous voulons tous deux les mêmes choses et j'en suis sûr par les mêmes moyens ; le relèvement de la Patrie Romane -défigurée et calomniée- par la liberté et dans la liberté. Il y a en vous l'héroïque verdeur de l'hérésie albigeoise, je vous l'envie.Vous descendez certainement des Parfaits et des faidits qui ont défendu notre nationalité contre le catholicisme, et, j'ose l'espérer, vous regrettez comme moi qu'un malentendu historique ait poussé certains félibres à chercher le relèvement du midi, dans les idées, qui sont la négation du génie méridional, et avec des hommes qui représentent la force exécrable par laquelle ont été déracinées toutes nos libertés.- Ce me serait un grand bonheur de m'entendre sur tout cela avec vous ; car mon œuvre et ma vie, je veux tout dévouer - pas de choix sans doute, mais je ne puis donner plus à la renaissance de notre Patrie : - nous la referons libre et heureuse dans la liberté de la France... »

Le Félibrige continuant dans sa lancée, tout en y participant, comme ils participaient aux initiatives de l'Association des Langues Romanes et à la Revue[62], les deux amis rassembleront les Républicains à l'occasion et après la Santo Estello d'Avignon en Mai 1876 autour de ce qui s'appellera en septembre *L'Almanac de la Lauseta*

62. Le premier poème de Fourès y paraît en 1876, *La cansou des poutous* (Série2 T 1)

L'engagement républicain

Nous venons de voir le choix et l'engagement pour la langue, dans ce même poème *La Croux del Grand aigat*, il utilise l'ânonnement de l'abécédé, la *Croux*, pour lancer à la façon des enfants cette exhortation :

> « Al noum de la Veritat, de la Justicio e de la Libertat, que faran que toutis les omes saran fraires et que nous pararan de pla de malurs. Qu'acò siogue atal ![63] »

Nous trouvons ici une déclaration républicaine sans ambiguïté, un hymne à la Vérité, à la Justice et à la Liberté.
Trois valeurs que les Ricard partagent. La recherche de *Vérité* sur la Croisade, les Cathares, l'église catholique[64] fera d'eux des félibres *albigéistes*, en opposition aux félibres catholiques qui entonnent sur le chapitre de la Croisade : Plutôt Montfort que l'hérésie cathare !
La *Justice et la Liberté* sont, bien sûr, au centre de leur républicanisme, qui, par le biais de la pensée fédéraliste, voisine avec les idées socialistes car :

> « ..ils entendaient, pour grande que fût leur audace, hâter l'avènement d'une société nouvelle par une littérature nouvelle, - une littérature humaine et compatissante[65] »

De la quincaillerie à la librairie

Tout en continuant à écrire en français et en occitan, Fourès s'occupait depuis son retour de Toulouse en 1871 où il avait été mobilisé dans les ambulances après la défaite de Sedan,[66] de la quincaillerie achetée par sa mère[67]. En pleine crise, ce magasin est une calamité pour le poète. La correspondance avec Lydie, et plus encore celle avec Louis-Xavier, relations homme/femme obligent, nous montre un Fourès avec d'énormes problèmes financiers qui l'empêchent y compris d'acheter un billet de train pour Montpellier. Sur le plan financier, le couple montre envers lui une solidarité fraternelle que Fourès accepte mais avec une certaine gène. On entrevoit là que l'argent n'a pas la même valeur pour le républicain de Castelnaudary et pour ses amis, car Louis reste tout de même marquis. C'est cependant Lydie qui le convaincra avec des remarques économiques et pratiques de venir à Paris avec eux en décembre 1876.

63. Sans les imiter tout à fait, disons à haute voix : Au nom de la Vérité, de la Justice et de la Liberté, qui feront que tous les hommes seront frères et qui éloigneront de nous bien des malheurs. Que cela soit bientôt ainsi !

64. Voir Ph. Martel, « Nos ancêtres les cathares » in *Hérésis Juin 1985*

65. L-X de Ricard, *Un poète National : Auguste Fourès*, cité par Perbosc 1891

66. En raison de sa constitution chétive, avait été exempté du service militaire, puis requis le et mobilisé à la Garde nationale, deux jours avant la proclamation de la République le 2 septembre 1870 (Tirand 1991)

67. Salvat 1927 : 7

La quincaillerie l'oblige à faire des emprunts auprès de ses amis plus fortunés et le contraint aussi à une présence quotidienne. De plus, Fourès n'a pas l'âme d'un commerçant utilitaire. Pour l'écrit, l'édition c'est autre chose et jusqu'au bout c'est à dire jusqu'à la mort de Jeanne, les félibres de *la Lauseta* que l'on appellera plus tard le Félibrige Rouge (d'après les Rouges du Midi de Félix Gras ?) feront le rêve de fonder une librairie. Ce qui n'est pas simple dans les conditions politiques de l'époque où la liberté de la presse est toujours menacée, des journaux poursuivis et condamnés [68]. Ce rêve dépend des finances qu'ils pourront y consacrer et là encore c'est vers les Ricard et l'argent d'un hypothétique héritage qu'ils se tournent, en vain. Ajoutons à ces soucis, la difficulté pour le poète à se faire éditer et à vendre, pour preuve les :

> « 131 exemplaires (tirage) pour *Lou Campestre* (La campagne) en 1878 » (Martel 2001a : 164)

La vie continue donc comme la correspondance à Montpellier et Castelnaudary.
Fourès apparait dans celle-ci soucieux et angoissé, ce qui fait écrire à Lydie son « Mais qu'avez-vous, qu'avez-vous ? » Si la région toute entière est touchée par la crise du phylloxéra, le Lauragais producteur de blé est victime d'une autre crise due à la concurrence sur son marché, grâce aux chemins de fer qui ont mis fin à l'autarcie qui y régnait, de blé produit dans d'autres régions. Ce déclin économique, qui touchera l'artisanat plus tard, touche dès 1876 l'agriculture. S'ajoutaient à cela une absence d'hygiène et des épidémies (typhoïde et tuberculose) dont furent victimes nièces et neveux de Fourès. La prostitution s'y développait avec l'installation d'une garnison en 1877 et son corollaire de maladies vénériennes. [69]

L'Albeto se levo

Cette ambiance n'était pas faite pour diminuer les angoisses de Fourès. A celles-ci s'ajoutaient les relations avec sa mère, veuve, fille d'un gros négociant toulousain et qui ne comprenait pas son fils, ni bien sûr ses idées. Avait-il eu une déception sentimentale, celle dont fait état Lydie dans une de ses lettres (16 et 18 août 1877), rapportée par Mme Charpentier ? Jean Lesaffre le suppose à partir des poèmes le *Bèl arbre* et *le Garrabié* [70]. Ce dernier poème est d'avril 1876, un mois après, le 19 mai, il verra au Mas du Diable :

> « l'Albeto que se lèvo [71] », (le « Mas du Diable », poème)

Promesse pour lui et ses amis d'un :

68. Voir *le Petit Méridional* de la période
69. Tirand 1991
70. Lesaffre : 1961
71. La petite Aube (Jeanne) qui se lève

> « Pichounet paradis coumoul de pax founsudo
> E de boun-ur flourit que fa canta le cor.[72] »

Avec à ses côtés Jeanne.
Auguste Fourès est donc dans ces années 1876-1877 à la croisée des grands chemins de sa vie. Activité économique, militantisme linguistique et politique, amour... Tout semble ouvert au jeune écrivain qui a aussi la plume facile pour croquer les personnages, y compris l'Albeto, et Lydie, qui dessine aussi, lui envoie alors cette remarque :

> « car je ne dessine pas si mal que vous, je ne voudrai jamais lui avoir fait l'affreuse frimousse que vous avez esquissé sur le petit album. Oh, non ! Si vous la voyez ainsi vous avez de singulières prunelles. » (Lettre du 6 avril 1877)

(Voir aussi son auto portrait in Tirand 1991).

72. Un petit Paradis rempli de paix profonde/et de bonheur fleurit qui fait chanter le cœur.

9.3 Jeanne la peinture, le Midi et l'amour

> « Jeanne étudiait la peinture, et déjà en ses ébauches grouillantes de vie et de lumière pleine de fougue et d'audace, une vraie personnalité d'artiste s'annonçait ; passionnée comme Lydie, pour l'Atmosphère méridionale, à travers laquelle les paysages vibrent d'une vie si intense, elle aussi, elle rêvait de devenir languedocienne à côté de sa sœur : elle mourut avant son rêve réalisé et Fourès resta douloureux tout le reste de sa vie de cette vision disparue. »

En 1896 Louis-Xavier de Ricard résumait ainsi la brève vie de sa belle-sœur, Jeanne Wilson pour le *Montpellier-Républicain* du 13 septembre.

9.3.1 Naissance et éducation à Paris

Jeanne, Marguerite Wilson est née à Paris le 18 Février 1852. Ses parents habitaient toujours, comme lors de la naissance de sa sœur aînée, rue Chevalier du Guet. Elle fût baptisée le jour même à Saint Germain l'Auxerrois. Son parrain était Louis-Joseph Leprince qui habitait 25 rue Montorgueil, sa marraine Élise Delrieu, femme Wilson. Le fait que l'enfant ait été baptisée, le jour même de sa naissance peut signifier qu'elle était de faible constitution. La mortalité des nourrissons était en effet très importante[73], Lydie avait été baptisée le 9 Mai 1850, soit un mois après sa naissance.
Cette hypothétique faiblesse de constitution pourrait avec la faible différence d'âge expliquer la grande complicité des deux sœurs, et le rôle protecteur joué par Lydie-« sa petite maman » écrit-elle dans une lettre- vis à vis de sa sœur. Peut-on supposer que c'est cet organisme délicat qui l'a prédisposée à la maladie, la tuberculose, dont elle mourra, fort jeune, à 25 ans ?
Il semble cependant qu'il n'en a pas toujours été ainsi :

> « Quand reverrai-je ma chère Jeanne saine et vigoureuse comme autrefois ? Si vous l'aviez vue bondir comme un cabri ! C'était une joie de la voir si fraîche et follement gaie, à la campagne, une vraie chèvre échappée, un jeune poulain au vert. » (10 Avril 1877)

73. En 1893, Monin Ernest (1856-1928) dans *Hygiène et médecine journalières, causeries pour tous, par le Docteur*, écrit : « La mortalité annuelle qui pèse sur l'enfance, dépasse, chez nous, le contingent annuel de l'armée ; en France un enfant nouveau-né a moins de chance de vivre une semaine qu'un homme de quatre-vingt dix ans. » (sur Gallica mai 2006)

9.3.2 Jeanne veut gagner de l'argent avec sa peinture

Le choix de Jeanne en matière artistique est arrêté quand nous la découvrons au Mas du Diable en mai 1876. Ce sera la peinture. Elle a travaillé avec Lydie dans des ateliers parisiens et en particulier celui du peintre Dupuis (voir 9.1.4)

Les Conseils de Lydie

Dans ce domaine aussi Lydie prodigue ses conseils dans les lettres qu'elle lui envoie de Castelnau-le-Lez (*Montpellier Républicain* : 1896) :

> « Quant à la peinture, je trouve très heureux que tu n'aies pas le temps d'étudier avec Rapin ; ce n'est pas un maître, [...] tu peux aspirer à mieux que cela bien sincèrement : reste toi, ma Jeannette : cherche seule, c'est le plus sûr moyen d'être originale, et d'un talent libre et vivant : à ta place j'irais aussi souvent que possible étudier les Maîtres, de l'œil, simplement [...] et enfin choisir celui qui t'est le plus sympathique et que tu sens le plus vivement ; alors l'étudier isolément, passionnément dans son tempérament, dans sa pensée, et te l'assimiler sans faire aucune abnégation de toi-même, s'entend. » (SD Novembre 1875 ?)

La peinture pour vivre

Mais pour Jeanne, la peinture n'est pas un simple hobby, un passe temps, elle veut en faire son métier, marquant ainsi ses idées avancées pour son milieu -ni sa mère, ni ses tantes ne travaillent- ce dont s'étonne, avec un brin d'admiration Lydie auprès de Fourès le 10 avril 1877 :

> « elle est reprise d'un courage et d'un goût passionné pour sa peinture : elle espère arriver un jour à gagner de l'argent ! la chérie ; comme si on lui demandait autre chose que d'être bien portante, d'abord, dévouée, économe et simple, ensuite. » (10 Avril)

Le grillon retrouvé

Nous avons retrouvé parmi les manuscrits de Toulouse le dessin du grillon, signé de « L'Albeto le 3 Mai 1877 » et adressé à Fourès. Le trait est sûr et précis, le grillon a traversé les années. Un bémol cependant pour son chant, il ne s'agit pas d'un grillon, mais d'une femelle,[74] comme l'expliquera Fourès dans sa lettre en occitan du 21 de Floureal an 85 (10 Mai 1877) :

74. Ce qui nous a été confirmé par une biologiste entomologiste

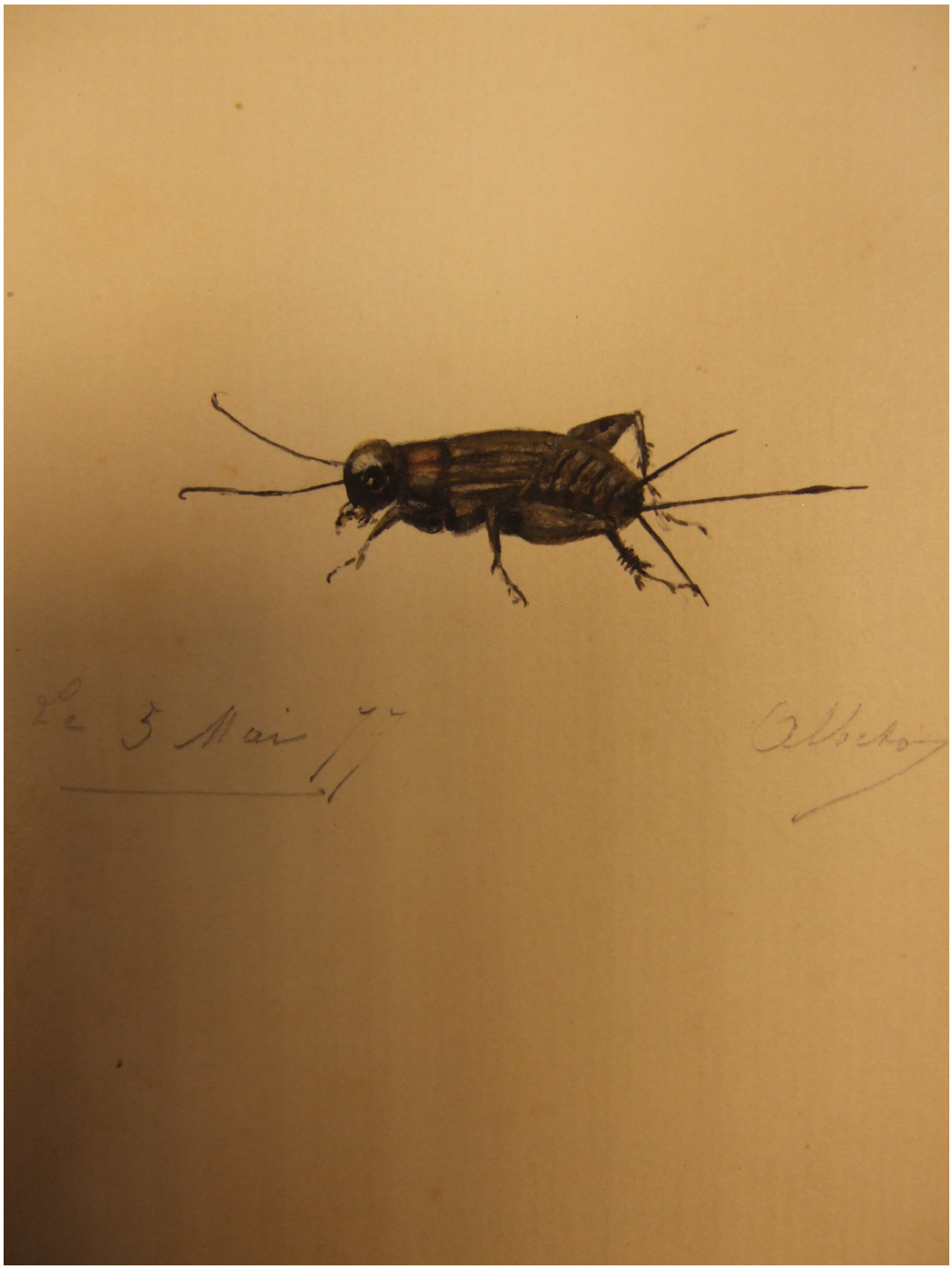


FIGURE 9.5 – Le grillon, en fait une femelle, dessiné par l'Albeto pour Fourès

> « La siuno grilho es pincelado pla besiadoment- grand merces ! Mes, es uno grilho ! e me cal un negre masclas per le miu libre crémant !
> Quand tournaré a la Lauseto ne desentutare un perque ma migueto m'en fasque un retrat semblant.[75] »

Jeanne sur le motif

Tout au long des lettres de Lydie, dans la période de Janvier à Juin 1877, où elle est au Mas de la Lauseta, nous voyons Jeanne à l'œuvre. Ainsi dès le 18 Février :

> « Je fais connaître les environs à Jeanne : elle est ravie ! elle crayonne toute la journée. »

Quand il est question d'exposer[76] Lydie se fait critique d'art :

> « Quant à ses petits tableaux, elle n'en a pas encore envoyé aucun à Montpellier, pour la bonne raison que nous ignorons l'époque fixée pour les envois ; peut-être est-il trop tard : Louis va trois fois par semaine à la ville et s'arrange de manière à ne jamais rien savoir. Elle a fait une copie de son petit intérieur, elle est plus dorée et plus lumineuse que la première étude, mais elle me paraît avoir moins de charme et de poësie, je ne sais à quoi cela tient ; en revanche, elle est mieux peinte, mieux couchée. Il fait encore trop frais pour aller faire les oliviers, mais dès que les crépuscules seront plus tièdes elle ira ; nous irons, car j'ai réempoigné ma palette, parrain ; » (6 avril 1877)

Déjà le 26 août 1876 elle lui demandait (*Montpellier Républicain* de 1896) :

> « ...Et ta peinture ? Je savais bien qu'on aimerait tes études à la maison : n'avais-je pas désigné les études qui plaisaient Papa ? Le « Petit bord vert du Lez »et que Janny ferait rire maman avec ses dents bleues et ses yeux gui lancent des pétards et des fusées de joie ? Il parait que tu retouches ton portrait ? Il me plaisait bien à moi : parions que tu brûles de te peindre avec ton teint de Méridionale ? Je vais avoir l'air d'une vapeur d'une Villis écossaise au milieu de toutes ces belles chairs de fruits que tu vas donner â tous tes portraits maintenant. Promets-moi de me refaire bien mûre à la prochaine occasion.[...] Surtout n'oublie

75. Traduction (RBM) : Son grillon femelle est peint avec beaucoup de goût— Merci beaucoup ! Mais c'est une femelle, et il me faut un beau mâle noir pour mon livre de feu !/Quand je reviendrai à la Lauseta, j'en dénicherai un, pour que ma Miguette m'en fasse un portrait ressemblant.

76. Deux tableaux de Jeanne Wilson seront exposés en 1878 à Montpellier (voir 9.3.6 et19.18)

> de me bien raconter les appréciations de Messieurs les « peinnn-trrres » sur tes études ? - Et qu'a-t-on dit de tes croquis de St Guilhem-du- Désert ? Il parait que Baudouin a fait le « Bout du monde » C'est ici chez son Père : je te dirai ce que j'en pense. »

La lettre du 6 avril 1877 nous apprend qu'elle peint sur le motif, comme elle l'a fait lors de leur promenade à Fontfroide :

> « ... quant il s'est agi de s'installer au travail, l'embarras du choix était si grand qu'il était 3 heures $\frac{1}{2}$ quand nous fîmes notre palette, à cette heure Louis aurait voulu rentrer [...] redoutant de n'avoir pour sa faim prochaine que nos deux croûtes à confitures multicolores.[...] après deux heures d'un barbouillage consciencieux, nous nous sommes décidées à nous lever... »

Et à son départ, en juin :

> « Jeanne a laissé pour son troubaire deux petites toiles mais je ne sais comment les lui envoyer : qu'il m'indique un moyen : peut-être entre deux planchettes ? Je verrai » (entre le 10 et le 13 Juin 1877)

9.3.3 Les lettres de Jeanne

Jeanne est absente, à partir de juin 1877, plus exactement elle est rentrée à Paris. Une double correspondance s'établira alors. Lydie va soit commenter les lettres de Jeanne à Fourès, soit les recopier dans ses propres lettres. Ceci entre juin et août :

Les lettres dans les lettres Le 17 juin, elle commente la lettre qu'elle joint à sa propre lettre. Le 31 juillet, elle lui en envoie deux avec des dessins qu'elle aurait bien gardés.
Le 28 juin, les 8 et 18 Juillet, elle glisse une lettre de Jeanne dans sa lettre à Fourès. Les thèmes de ces lettres sont abordés dans les chapitres sur l'amour, la maladie et les paysages...

Les lettres de Jeanne à Fourès Dans plusieurs lettres, Lydie se préoccupe du procédé à employer pour faire parvenir des nouvelles de Fourès à Jeanne. Nous avons vu plus haut, dans l'étude consacrée à Lydie, ce qu'il en était du secret des correspondances, en particulier en ce qui concerne les femmes et les adolescent(e)s. Cependant au moment du départ de Jeanne pour Paris, Lydie nous informe de l'envoi d'une lettre directement de Jeanne à Fourès :

> « Avez-vous reçue sa lettre ? Vous a-t-elle fait plaisir ? -Comme elle était heureuse de pouvoir vous donner cette preuve de sa confiance ! elle n'osait pas me le demander, mais je l'ai deviné ;

> et elle ne se l'est pas fait dire deux fois ! Je ne sais ce qu'elle vous dit (car j'ai refusé de lire sa lettre) mais vous devez voir dans cette action un très courageux témoignage de son affection et de son estime et un nouvel engagement de son cœur. »

Une autre lettre sera adressée par Jeanne au poète fin septembre par l'intermédiaire de Lydie et Louis-Xavier (voir plus bas.) Combien Jeanne a-t-elle pu écrire de lettres à son poète ? Jean-Marie Petit a fait état de deux d'entre elles lors du *Colloque d'Avignonet.* Il s'agit d'une lettre du 3 Mai et l'autre du 6 juin. La seconde correspond à celle dont parle Lydie. La première à une visite du poète au Mas de la Lauseta et à une séparation douloureuse pour Fourès. La lettre de Lydie, elle aussi datée du 3 Mai, est explicite :

> « Il n'y a pas que vous de triste, cette séparation a paru coûter beaucoup plus à Jeanne que la première : elle ne parle pas et reste toute absorbée, et moi, si tôt que vous êtes parti, je me fais intérieurement des reproches de n'avoir peut-être pas laissé assez de liberté à « l'oiseau bleu » et de garder trop bien la « petite île. » ce (sic) n'est pas méfiance de ma part, soyez sûr, mais je me figure que plus vous vous serez familiarisés l'un avec l'autre et cajolés, plus douloureuse sera la séparation.. . .
> Ah, si je pouvais l'empêcher !. . .
> Nous avons été bien peinés de votre lettre parce que vous avez payé si cher les quelques heures que vous nous avez accordées lundi. »

Nous comptons donc au moins trois lettres de Jeanne à Fourès, le grillon était-il dans une lettre de Lydie, avec celle de Jeanne, ou Jeanne a-t-elle mis le dessin dans la lettre de sa sœur et envoyé sa lettre séparément. Nous opterons pour la deuxième solution, Lydie a en effet l'air de penser que la lettre du départ est la première...Il y en a eu certainement d'autres, alors que le poète pouvait difficilement lui répondre.

Amour chaste ou charnel ? L'amour de Jeanne et Fourès a-t-il été un « Amor de luenh », comme pour le troubadour Jaufré Rudel,[77] ou plus près d'eux pour Aubanel et Zani ? La question a été posée,[78] J-M petit y a répondu avec notamment les citations des deux phrases des lettres que Mme Dalga-Hermet, arrière petite nièce du poète conservait avec d'autres documents en 1976 :

> « Ma peau frémit de douceur au souvenir de l'étreinte de tes mains » (3 mai)

77. « Amour de loin »de Jaufré Rudel

78. Notamment par Christian Anatole dans un article du Gai Saber de 1976, cité par J-M Petit au Colloque d'Avignonet 1991.

> « Mes rêves me ramènent toujours au moment de peindre ton corps nu... ce que je n'oserai faire. »

Ces notations sensuelles expliquent pour Jean-Marie Petit :

> « peut-être qu'elles [les lettres] ont pu séjourner en un enfer ou Joseph Salvat ne les avait pas trouvées. » (Colloqui August Forés, 1991 : 28)

9.3.4 Jeanne inspiratrice

Comme sa sœur Lydie, Jeanne va inspirer les poètes. Fourès bien sûr, nous venons de le voir (voir 8.1.1), mais aussi Maurice Faure, Léontine Goirand et bien sûr Lydie avec son livre de Jeanne :

- Faure Maurice : « A Madoumaiselo Jano.W. » (Paris Février 1876), *Revue des Langues Romanes*, (1876, série 2 T 2 reprint = T 10, p 89)
- Léontine Goirand : « A Mllo Jano Wilson » (La Lauseto, 1878,P 168) ;
- Lydie de Ricard , en français les huit poèmes qui composent « Le livre de Jeanne » et « A Aubanel » et « A n'una Rosa passida » in *Aux bords du Lez.*

9.3.5 La mort de Jeanne

La correspondance se réduit en août et septembre entre Fourès et Lydie, cette dernière ira chercher sa sœur à Paris et le 27 septembre s'ouvrira de ses angoisses à son mari :

> « Si Jeanne est remise demain de sa fatigue, nous irons chez le docteur. Elle est si faible qu'elle a du se coucher en arrivant, figure-toi. Ah ! ma chère ma chère Jeanne ! la voir dans cet état, est-ce possible ?... Ne me gronde pas ; ne ce dis pas que je suis lâche j'ai fais tant d'efforts pour paraître gaie depuis hier que j'en ai la poitrine brisée ; j'ai des sanglots qui m'étouffent, et Je garde tout ça pour moi ! - Qu'est ce que nous ferons pour la guérir ?
> As-tu des nouvelles de Fourès ? Je ne sais comment lui écrire je crains de le navrer en lui disant que Jeanne ne va pas bien, et je ne peux pourtant pas le lui cacher, car s'il vient au mariage de Germain il la verra (si elle peut y aller !) et il serait effrayé du changement qui s'est opéré en elle depuis le mois de juin ;- n'oublie surtout pas la petite lettre (pour Fourès) cette pauvre Jeanne ne vit plus que pour cela. »

Nous voyons également dans ces lignes l'attention qu'elle porte à Fourès . L'angoisse des deux correspondants, leur tendresse réciproque, va les empêcher de s'écrire ce qu'ils pensent et ressentent et c'est par les lettres de et pour

Louis-Xavier que passent alors leurs sentiments. Jusqu'à l'irréparable, et là nous comprenons que Louis-Xavier a éloigné durant les deux jours d'agonie de Jeanne, Lydie de son chevet :

> « Mon télégramme de ce matin a du te rassurer sur notre voyage et sur notre arrivée à la maison. Maman était à la gare toute seule et relativement calme. Me voir lui a fait beaucoup de bien et tout ce que je lui ai raconté de ce qu'elle désirait tant savoir, encore davantage ! j'ai regretté d'avoir tant tardé à apporter ce soulagement à ses angoisses ; elle ignorait que j'eusse quitté la maison ces deux cruelles journées et elle se désolait pour moi à l'idée de ce que je devais souffrir : elle n'a reçu qu'à onze heures du soir la dépêche lui annonçant mon arrivée à Paris. »

Jeanne sera enterrée à Montpellier. Ses parents n'assistaient pas à son inhumation, son père est, d'après les lettres de Lydie, assez gravement malade. Lydie est donc allée consoler ses parents. Plus tard dans la lettre que nous venons de citer et qui est du 5 novembre, elle laissera échapper sa douleur (voir 17.3.4).

9.3.6 « Elle mourut avant son rêve réalisé »

L'analyse des lettres de Jeanne incluses dans celles de Lydie, à défaut de disposer de celles de Jeanne à Fourès, pourrait nous apprendre d'autres éléments sur cette jeune femme très tôt disparue, comme son goût pour la lecture des journaux de « sa couleur », que sa famille consent à lui acheter et finit par lire...
Ces mêmes journaux[79] accorderont une ligne au décès de Jeanne. Dans *Le Petit Méridional* du 3 novembre 1877, on peut lire en chronique locale, Hérault, Montpellier :

> « -M. Xavier de Ricard vient d'être frappé dans ses plus chères affections. Melle Wilson, sa belle-sœur est décédée à l'âge de 25 ans. »

Pas un mot ne paraîtra dans *La Revue des Langue Romanes*, premier numéro pour 1878, ni dans *L'Armana Prouvençau* de Mistral pour 1878. Le grand homme mort en 1877, pour l'almanach du Félibrige est Thiers !
Bien heureusement *La lauseta pour 1878*, lui rend hommage

> « Ce livre, avant de se fermer, doit au moins un adieu et un souvenir à Jeanne-Marguerite Wilson, morte à Montpellier, en pleine fleur de ses 25 ans. Des regrets de sa famille et de tous ceux qui l'ont connue, c'est à dire aimée, ce serait une banalité d'en parler ici, et ils ne sauraient s'exprimer dans les quelques

79. L'intertitre est de L-X de Ricard dans le *Montpellier Républicain* de 1896 (voir ci-dessus)

lignes d'une chronique. Jeanne Wilson n'est pas seulement un deuil pour sa famille, c'est une grâce et un charme qui viennent de faire défaut tout à coup à la Renaissance de nos pays ; car, bien qu'elle fût d'origine étrangère au Languedoc, elle s'y était passionnément apatriée, et s'était dévouée de tout son cœur et de toutes ses espérances à la cause qui est celle de ce livre. Se sentant elle aussi des ailes et la joie du soleil et des campagnes, elle aimait *L'Alouette.* La mort a brisé ce noble essor qui palpitait déjà pour de nobles entreprises. Jeanne Wilson était peintre ; et peut-être les amateurs de Montpellier se souviennent-ils d'avoir vu à l'exposition de peinture de notre ville, cette année, un portrait de « Jeune-femme », portant le numéro 568, et une« Jeune-femme écrivant », devant une fenêtre ouverte, en pleine gaîté printanière, devant un mûrier tout épanoui. Si elle avait vécu, Jeanne Wilson éprise de lumière, eût donné à notre pays un peintre qui n'eût pas eu peur de le comprendre, et qui l'aimant ardemment,eût su aussi le faire aimer sur ses toiles vivantes et sincères. » (p 278)

9.4 Louis-Xavier de Ricard, ou le « ...besoin pressant d'opportuns lendemains »

Le quatrième de nos correspondants, le premier diront certains puisque Louis-Xavier de Ricard est le théoricien du groupe des félibres républicains, a eu une vie tellement foisonnante qu'il est difficile de la faire rentrer dans un cadre. Le très grand nombre de titres auxquels il a participé et la diversité (apparente) de ses centres d'intérêt ont aboutit à des recherches spécifiques. Elles concernent soit le Parnassien [80] ; soit le politique, théoricien du fédéralisme [81] ; soit le Communard [82] ; soit le Félibre [83] ; soit le pan-latiniste [84]
Ajoutons à cela l'hommage *En memòria de Louis-Xavier de Ricard*[85] et la biographie due à Fernand Clerguet (1906)...
Ces études laissent souvent de côté les romans [86], qui portent tous soit un nom de femme, soit une allusion à une ou des femmes et les pièces de théâtre [87].
Seul Carbasse (Carbasse 1977 : 11) estime que les romans sont :

> « des récits destinés à illustrer la doctrine. »

Cette analyse nous semble juste et mériterait d'être vérifiée plus au fond.
Nous terminerons par les mémoires du Général de Ricard *Autour des Bonaparte* et les œuvres de Lydie de Ricard *Aux Bords du Lez*, livres qu'il a conçus et dont il a signé les introductions.
Nous nous contenterons d'éclairer certains points qui ne l'ont été jusqu'ici, à notre connaissance, qu'à l'aide d'écrits rétrospectifs -la préface d' *Autour des Bonaparte*- par des documents chronologiquement plus probants.
Louis-Xavier de Ricard a laissé des textes en très grand nombre que les nouveaux moyens, en particulier les catalogues informatisés, comme le Catalogue Collectif de France de la BNF, devraient nous permettre de mieux cerner.

80. Forestier et Pakenam,1967 ; Mortelette 2005
81. Peyronnet 1942 publié en 1997 ; Sagnes 1982 ; Moulain 1990-1991 ; Lafont 1974 (146-148)
82. Marcel Cerf sur le site http ://lacomune.club.fr/pages/Actua2004B21/pageactua/page4.html
83. Salvat 1943 ; Carbasse 1977 ; Guiraud 1991
84. Barthe 1962, Chap X.
85. Mantenencia de Lengadoc 1932
86. *La femme libre* in *Revue du progrès* (1863) ; *Thélaire Pradon, la conversion d'une bourgeoise* (1879) ;*Les Conditions de Claire* (1897) ; *Officier de Fortune* (1899) ; *Brune, blonde, rousse* (1900) ; *M^me^de la Valette* et *Les sept péchés capitaux, la colère* (1901) ; *Les foucades de la duchesse* (1903) ; *Carnets d'une demoiselle de St Denis* (1904) ; *Idylle d'une Révoltée*(1905)
87. *La catalane* drame en sept tableaux, joué à Montpellier en 1895 ; *Le valet de Mme la Duchesse (comédie 1903)*

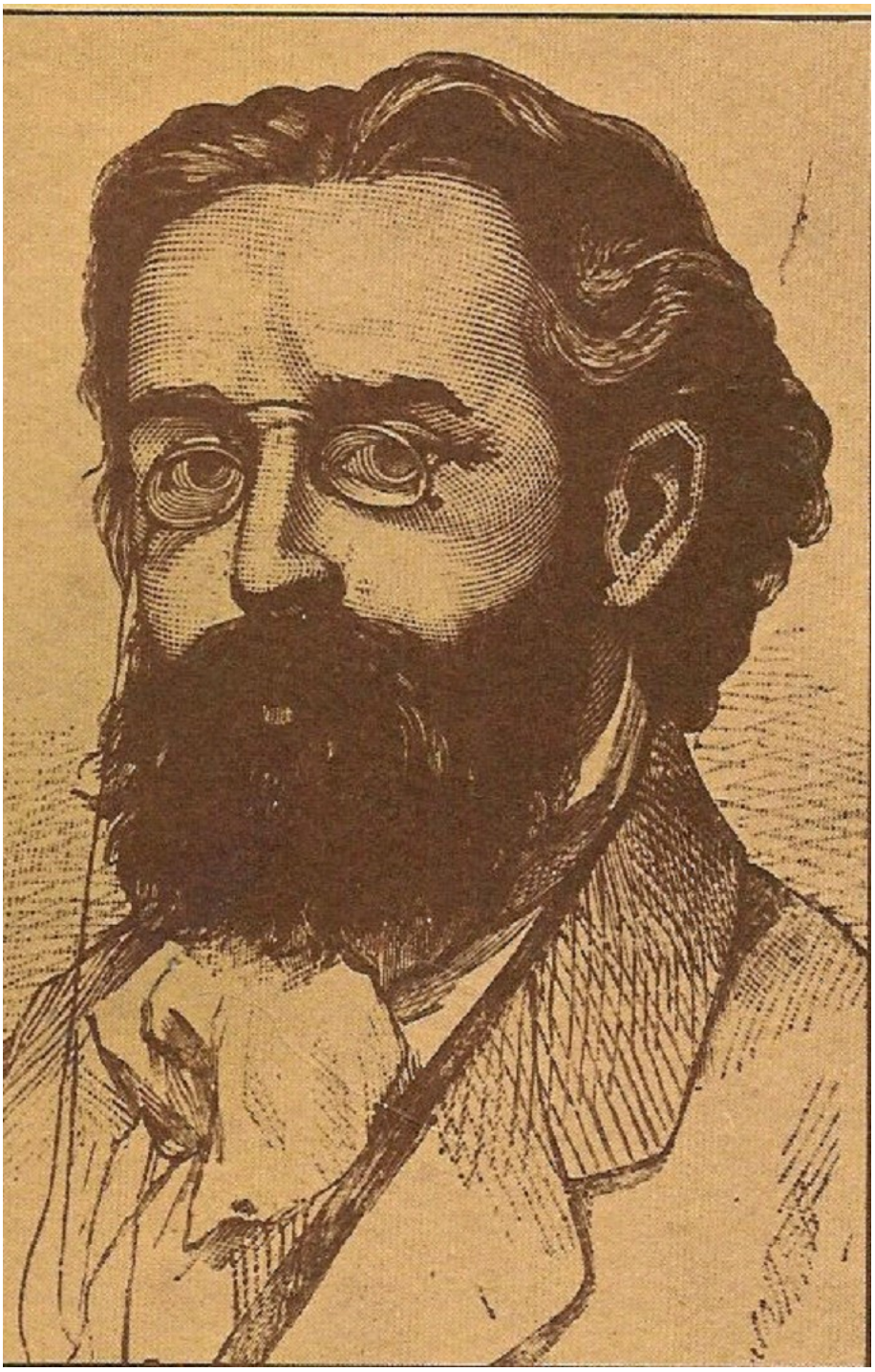


FIGURE 9.6 – Portrait de Louis-Xavier de Ricard par Marsal, paru en 1932, à l'occasion de l'inauguration de son cénotaphe dans *En mémoria de Louis Savié de Ricard (1843-1911)*

Nous prenons[88] en compte ici les œuvres, les revues ou journaux qu'il a déjà publiés, dans lesquels il a déjà écrit ou auxquels il participe quand il arrive à Montpellier en 1874.
Nous allons tout d'abord regarder ce qui change dans la publication des ouvrages de Louis-Xavier de Ricard après son départ de Paris ; nous essayerons de déterminer ensuite de quand date son amour pour la langue du Midi avant d'étudier ses idées politiques, des influences sur sa formation et enfin sa famille et son retour de Suisse après la Commune, autant d'éléments qui ont influé également sur la vie de sa femme.

9.4.1 Journaux et éditeurs ou le va et vient entre Paris et le Midi

Louis-Xavier de Ricard a publié son premier recueil de poésies, les *Chants de l'Aube*, qui sont plus un document historique qu'un événement littéraire, chez Poulet -Malassis en 1862, le second *Ciel rue et foyer*[89] :

> « enregistré à la *Bibliographie de la France* le 11 novembre 1865, est le premier ouvrage édité par Alphonse Lemerre. Ricard a été mis en contact avec lui par Ernest Boutier, que Verlaine conduisit dans le salon de Mme de Ricard et qui espérait convaincre Lemerre de lui confier le soin d'établir une édition des poètes de la Pléiade. Ricard cherchait un éditeur pour publier ses vers : Lemerre accepta. » (Mortelette 2005 : 50)

Lemerre devint ensuite l'éditeur du Parnasse contemporain et de ses poètes. En allant dans le Midi, comment Louis-Xavier de Ricard va-t-il poursuivre l'édition de ses livres ?
Si l'on observe ses différents ouvrages, poésie, roman, politique, histoire, revues ?

En français à Paris, multilingue dans le midi Notre analyse (voir 19.26) nous porterait à conclure que l'ensemble des volumes publiés à Paris, à l'exception de *Aux bords du Lez* et de la citation de Jasmin et de Mistral dans les *Chants de l'Aube*, sont en français (F) ainsi que les revues publiées à Paris avant son départ pour le Midi. Celles publiées après sa venue dans le Midi sont toutes, qu'elles soient publiées à Paris comme *L'Alliance latine* ou

88. *A Melle Léontine Huguet* (1860) ; *Les Chants de L'Aube* (1863) ; *La Revue du Progrès* (1863-1864) ; *L'Art* (1865) ; *Ciel, Rue et Foyer*, (1866) ;*La gazette rimée* (1867) ; *Le parnasse Contemporain* ; *Le Patriote Français*, (7, 11 et 25 Juillet 1870) ; le JO de la Commune (articles du 7 avril 1871 *Une révolution populaire* paru sous la rubrique *Variété* et le 24 Avril 1871(annoncé)« Tradition Unitaire »...)

89. Voir l'analyse de ces deux recueils en lien avec les revues *l'Art* et la *Revue du Progrès* dans Mortelette (Mortelette 2005 : 45-54)

à Montpellier, multilingues (M). Avec notamment une part d'occitan.
Les éditeurs semblent choisis pour leur spécialisation : Lemerre pour la poésie de Lydie et la même année Savine pour les mémoires de son père. Sur le plan local il choisit Coulet, Trouche, Poujol , et non Hamelin qui est pourtant lié étroitement à la Société des langues romanes :

> « l'Hérault, parti modestement, il améliore ses performances à partir de 1875, lorsque entre en scène Ernest Hamelin et son Imprimerie Centrale du Midi, liée étroitement à la Société pour l'étude des langues romanes et la revue du même nom ; Hamelin deviendra d'ailleurs l'éditeur attitré du Félibrige Languedocien. L'apogée de Montpellier se situe dans les années 1880 (plus de quatre-vingt dix titres pour la décennie), avant une baisse spectaculaire celle de l'activité félibréenne dans la ville. » (Martel 2001a : 159)

Le projet d'*Histoire populaire du Languedoc*, qui devait être publié par Marchessou au Puy en Velay et pour laquelle on peut voir de la publicité dans les trois *Lauseta* a été abandonné :

> « Dans L'esprit politique de la Réforme, L-X explique qu'il a abandonné le projet d'Histoire du Languedoc projet de 1876-1880. Il milite alors pour une histoire des communes. » (Moulain ; 1991 : 45)

A noter également que seul le premier numéro de *La Lauseto* a été imprimé chez Marchessou au Puy en Velay, les autres l'ont été à Montpellier chez Boehm et Fils qui sera l'imprimeur de *La Commune Libre.*
En est-il de même dans les journaux ?

Journaux de la *République* à la *Commune Libre* Louis-Xavier de Ricard a participé, nous le répétons à un très grand nombre de journaux et revues [90].

La République du Midi Pour la période qui nous intéresse Louis-Xavier de Ricard écrit dans *La République, journal démocratique du Midi.* :

> « Comme Guyot, Louis-Xavier de Ricard ne doit pas appartenir à proprement parler à la Rédaction » (Andréani 1989 : 645)

Ce que confirment les investigations de Stéphane Moulain (Moulain 1991 : in *Bulletin du Centre d'Histoire contemporaine du Languedoc Méditerranéen Roussillon : 3*) et les nôtres à la Médiathèque Émile Zola de Montpellier, les articles de Ricard sont des articles littéraires. Le 22 septembre ce journal avait fait paraître un article, non signé, qui tout en soutenant les félibres

90. Voir les recensements faits par Pakeham 1967, Moulain 1991, et notre chapitre sur le Renouveau

pour leur apport à la philologie romane, s'indignait du contenu religieux des fêtes de Forcalquier. Les chroniques de Louis-Xavier de Ricard ont pour sujet *Félibres et Parnassiens*, entre le 22 Novembre 1875 et le 7 Février 1876. (voir 19.26.2) Comme Moulain nous n'avons pas trouvé l'article, suite annoncée à la chronique, qui devait d'après les lettres de Louis-Xavier à Fourès parler de ce dernier, après l'avoir fait de Mir et de la *Canson de la Lauseto.* Des turbulences dans l'administration de *La République*, qui aboutiront à la vente du titre en Juin à A Castelnau et à Ménard d'Orient, (Andréani 1989 : 646-700) ont-elles empêché cette publication ? On voit dans ces chroniques, grâce aux commentaires et aux citations, que Louis-Xavier de Ricard maîtrise parfaitement l'occitan écrit. Avant cette série, Louis-Xavier de Ricard avait également produit un article sur Quinet.

La Commune Libre *La commune Libre*, annoncée dans la Lauseta pour 1879, « journal Socialiste fédéraliste, organe des travailleurs, Montpellier, Grand'rue 46, la rédaction L-Xavier de Ricard, E Ferroul, E Jourdan, ex délégué ouvrier », devait paraître le jeudi et dimanche de chaque semaine à Montpellier. Les 6 numéros de ce journal, conservés à la BM de Montpellier, ont disparu dans les années 1914-1920. La BNF pour sa part, ne possède pas *La Commune Libre*[91] Andréani évoque le bihebdomadaire uniquement pour sa parution et la participation de Ferroul et Jourdan (Andréani 1989 : 704 et 723).
Nous avons retrouvé quatre numéro[92] de ce « Journal Fédéraliste » auquel participe avec entrain Ernest Ferroul, le futur maire de Narbonne, dans les Archives de la Société des Langues Romanes à l'Université Paul Valéry de Montpellier. Écrits exclusivement en français, ils mériteraient une étude particulière.(voir 19.28)
Avant d'étudier un certain nombre d'œuvres de Louis-Xavier de Ricard de cette période, il nous faut nous poser la question de son amour pour la langue du Midi. Se poser cette question nous amène à étudier les relations de Louis-Xavier de Ricard et de Verlaine.

« La Vie est triomphante » Paul Verlaine qui signait Pablo dans la *Revue du Progrès*, lui a dédié son poème *Les Vaincus* paru d'abord dans *Le Parnasse contemporain*, puis dans le recueil *Jadis et Naguère*[93]. Il lui a également dédié « La mort de Philippe II », poème sous lequel se cache à la censure le rejet du Césarisme et du Bonapartisme de Napoléon III[94]. Le poème « Les Vaincus », dans sa version d'après la Commune, est enclos dans ces vers :

91. D'après Pakenham qui situait sa parution en 1876 (Pakenham 1967 : 206.)
92. 13 Février, 27 Février, 6 Mars et 29 Mai 1879
93. Vanier, Paris, 1884
94. Voir Bernadet, 2007, *L'intime et le politique chez Verlaine* in Europe n°936.

> La Vie est triomphante et l'Idéal est mort
>
> [...]puis le besoin pressant d'opportuns lendemains.

Le vers sur lequel s'achève le poème ouvre celui-ci sur un avenir, sur l'utopie recommencée, et non sur la vengeance dont il est question dans le vers précédent et dans le corps du texte.
C'est à Montpellier où Verlaine, fils de militaire, a passé une partie de son enfance que Louis-Xavier de Ricard va aller chercher ses « lendemains ».

« En dabant » Au « besoin pressant d'opportuns lendemains » répondra bientôt le « En Dabant » d'Auguste Fourès écrit en juin 1876 et publié dans *La Lauseta* pour 1877[95] :

> « Anan recounquista las belos libertats ;
> Le clar parla mairal nous tendra alertats.
> Cap as negres tirans ! Bibo l'independencio ![96] »

Entre les deux poèmes, outre le style plus direct de Fourès, les langues. Le centenaire du *Parnasse Contemporain* a été l'occasion de rééditer les *Petits mémoires d'un parnassien* de Louis-Xavier de Ricard et Les *Parnassiens* d'Adolphe Racot. Ils citent Verlaine qui avait connu Louis-Xavier de Ricard :

> « assez réfractaire à la littérature du Midi » (Forestier-Pakenham 1967 : 20)

Cette affirmation est mise en doute par les chercheurs à partir de l'introduction d'*Autour des Bonaparte*, texte écrit en 1891. Nous avons d'abord cherché le texte de Verlaine dans *Les Hommes d'aujourd'hui* (voir 19.19) Avec ce texte nous sommes bien là « vingt-quatre ans » après dans

> « Le récit rétrospectif (toujours sujet pour cette raison à d'avantageux remaniements des faits, inconscients ou non) »

dont parle justement Arnaud Bernadet à propos des *Mémoires d'un veuf* (Bernadet 2007 en ligne)
Dans ce texte Verlaine semble penser que l'intérêt de Louis-Xavier de Ricard pour la langue du Midi date de sa venue dans celui-ci. Cependant, dans ce texte même, nous ne pouvons que constater l'érudition de Verlaine sur les « patois », cette érudition qui est semble-t-il, comme il l'écrit lui-même, due à sa fréquentation de Ricard.

9.4.2 Les surprises des *Chants de l'Aube*

A son tour Moulain fera référence à cette citation tronquée (Moulain 1990-1991 :12) :

95. « En Avant » d'Auguste Fourès
96. Nous allons reconquérir les belles libertés ;/la sonore langue maternelle nous tiendra vigilants. - Sus aux noirs tyrans !-Vive l'indépendance !

> « Le poète Paul Verlaine, qu'il fréquentait à cette époque dit même de lui qu'il était assez réfractaire à la littérature du Midi (Verlaine : *Oeuvres complètes* Tome V, 1913 : 410) Cette assertion semble erronée, puisque Ricard lui-même rappelle que ... »

Ici Moulain se réfère à l'introduction d' *Autour des Bonaparte* publié en 1891, soit un écrit lui aussi rétrospectif de Louis-Xavier de Ricard, largement postérieur à sa venue dans le Midi.
Le premier volume du jeune Ricard, publié en 1862 chez Poulet Malassis, va nous éclairer de façon moins contestable.

De « *Mireïo*, chef d'œuvre du genre » au courage de parler la langue du Midi

Les Chants de l'Aube, dédiés aux « Jeunes filles », comportent une note (pp 407-408) sur *Mirèio* de Mistral :

> « le plus beau poème champêtre qu'on ait fait depuis les anciens ; je veux parler de la Mireïo de Mistral, où le poète, tout simplement un homme de génie, a su intéresser par d'incomparables descriptions et par des scènes d'une simplicité touchante et sublime, enfermées dans le cadre d'un drame ravissant. J'avouerai que ce poème-roman me parait le chef-d'œuvre du genre.[97] »

Admirateur de Mistral, Louis-Xavier est aussi défenseur de sa langue dès avant 1862, il a réellement un engouement pour le Midi :

> « Quelques personnes ont reproché à ce grand poète l'emploi de la langue provençale ; je pense tout différemment, et je loue M Mistral, au contraire, ainsi que tous ses collègues en poésie méridionale, d'avoir le courage de parler comme on parle chez eux. Ici, à Paris, on pense, bien à tort que cette langue riche et sonore du midi est agonisante et que tôt ou tard elle aura complètement disparu. J'avoue que je le regretterais ; car je ne crois pas qu'il y en ait de plus belle [...] Mais, je le répète, je ne crois pas qu'elle s'éteigne de sitôt, heureusement. » (Note : Poésies diverses, le poète p 407-408)

Langue : Mistral et Jasmin dans le texte

De plus le même recueil va nous apprendre grâce à deux épigraphes que, comme il a écrit « Mireïo » (Pour lui en provençal ?) et non « Mireille »

97. Seul des chercheurs que nous avons lus, Georges Peyronnet y fait allusion indirectement en citant un article de Willy Garcias, de 1924 « Souvenirs de l'école parnassienne, Les loups »(Peyronnet 1943- 1997 : 35 et 46)

en français, c'est bien dans la langue du Midi qu'il lit ses auteurs. Et tout d'abord Mistral, dont une citation du Chant X de *Mirèio* figure page 226 en épigraphe du poème « Les deux prières » :

> Et Lou grand mot que l'ome óublido,
> Ve-l'eici : la mort es la vido !
> E li simple, e li bon, e li dous, benura !
> emé l'aflat d'un vènt sutile,
> Amount s'envoularan tranquile,
> E quitaran, blanc coume l'ile,
> Un mounde ounte li sant soun de- loungo aqueira ![98]

Cette strophe est la strophe 63 du Chant X qui en compte 67, son choix ne peut-être du au hasard.
Ensuite Jasmin avant le poème « Regardez cette fleur »,(p 287)

> « Per l'amou, tout palpito ;[99]
> Sièt-lou ! perqué t'enbito,
> Aoutromen, de ta bito,
> Lous bès jours sayon nuts
> Et perduts ;
>
> Gn'a que l'Amou, maynàdo,
> Qu'al bounhur pot mena ;
> Acos tout d'èstre aymàdo,
> Mais, quand on sat ayma ! » ("Segoundo pauso", "La Serèno al co de glas", part 4)[100]

Les *Chants de l'aube* comportent également un poème appelé *Les deux troubadours* (p 282) dont la forme, imitation d'un tenson, souligne l'intérêt de l'auteur pour le « trobar » et les troubadours.
Ajoutons celui pour Dante, signalé à Fourès par Lydie (10 Avril 1877), à propos du temps où il lui faisait la cours :

98. Traduction de l'auteur in édition Grasset 1998 p 387 : Et le grand mot que l'homme oublie/ le voici : la mort c'est la vie/ Et les simples, et les bons, et les doux, bienheureux !/ A la faveur d'un vent subtil,/ Au ciel ils s's'envoleront tranquilles, Et quitteront, blancs comme des lys,/Un monde où les saints sont continuellement lapidés.

99. Ce texte était difficilement lisible sur la reproduction des *Chants de L'Aube* sur Gallica, il nous a été communiqué par Ph.Gardy, d'après la reproduction photographique de la première édition de Françounetto 1842, Agen, Prosper Noubel parue dans le livre d'Emmanuel Le Roy Ladurie /La sorcière de Jasmin/ (Paris, Seuil, 1983)

100. Par l'amour, tout palpite ;/ Suis-le ! puisqu'il t'invite,/Autrement, de ta vie,/Les beaux jours seraient nus/Et perdus.
Il n'y que l'Amour, jeune fille,/Qui peut mener au bonheur ;/C'est tout d'être aimée, Mais, quand on sait aimer ! !

> « on se souvient encore de son jeune temps, voyez-vous ; bien que ces galanteries ne soient pas du genre de celles de Louis : il m'apportait un ou plusieurs chants traduits de Dante »

Dante dont la *Divine Comédie* fait vivre les troubadours Arnaud Daniel, Bertrand de Born et Folquet de Marseille, évêque de Toulouse...

Déjà « Albigéiste »

Les surprises des *Chants de l'Aube* ne s'arrêtent pas à Mistral et à la connaissance de la langue, ce que l'on appellera plus tard « l' Albigéisme » de Louis-Xavier de Ricard y est exprimé, en particulier dans l'« Avertissement » qui précéde la publication de deux fragments du poème sur Simon de Montfort et la Croisade dont on goûtera l'humour :

> « J'avais commencé un poème dont le sujet était le « Saint Massacre » des Albigeois. J'y démontrais en action la piété vraiment évangélique et la charité non pareille du légat, des moines de Cîteaux, enfin des Croisés. Rien, plus que ce travail, ne m'a convaincu avec quelle injustice vraiment damnable, des écrivains philosophiques, -mais qu'attendre de ces scélérats ? - ont reproché à la sainte Église d'avoir été persécutrice autrefois. Elle s'est tout à fait lavée de ce reproche et il est bien prouvé aujourd'hui que se sont les Albigeois qui se sont massacrés eux-mêmes pour fournir à la postérité un prétexte de calomnie contre les prêtres. Voyez un peu la malice de ces Hérétiques !... » (Ricard 1862 : 371-381)

9.4.3 La *Revue du Progrès* et Mgr Dupanloup

Autre éclairage, celui de la cause de son emprisonnement à Ste Pélagie en 1864 : Clerguet parle d'octobre pour son incarcération, se basant sur la datation « octobre 1864 » du sonnet « Première soirée en prison » (*Ciel, rue et foyer* : 125).
La Revue, comme l'a écrit Joseph Salvat (Salvat 1943) dura un an, son dernier numéro de mars 1864 insère l'« Adieu aux lecteurs » qui précise bien les chefs d'inculpation : (voir 19.20)

> « Nos lecteurs ne savent sans doute pas que le 7 mars dernier le Commissaire de Police est venu saisir le numéro de janvier de la Revue du Progrès : sous l'inculpation d'outrage à la morale religieuse, et d'avoir traité sans autorisation préalable d'économie politique et sociale. »

Les ennemis avaient déjà été identifiés dans la revue même. Sous le surtitre « Polémique », la *Revue Indépendante, Philosophie, histoire, sciences , littérature, beaux-arts* du 1ièr novembre 1863, publiait sous la signature de

son directeur G. Véran un article de 10 pages intitulé « La *Revue du Progrès* et le sens commun. » Il s'ouvrait ainsi :

> « On se souvient peut-être de notre article sur le radicalisme publié dans notre livraison du 15 septembre, et dans lequel, sans répondre spécialement aux attaques dirigées par la *Revue du Progrès*, dans une suite de lettres, contre Mgr l'évêque d'Orléans, nous nous attachions à ruiner par la base le fond des doctrines philosophiques professées par cette revue. Nous allons rappeler en peu de mots la substance de notre article, et nous laisserons ensuite le public juge de la réponse que nous adresse notre contradicteur. »

Le contradicteur n'est autre que Louis-Xavier de Ricard. Dans son adresse au « Directeur de la *Revue Indépendante* », il revendique notamment la paternité de la « Lettre d'un jeune-homme à Mgr Dupanloup » (voir19.21)

C'est bien Louis-Xavier de Ricard qui au nom de la *Revue du Progrès* s'est opposé à l'évêque d'Orléans. Et l'on peut à partir de là supposer, comme le fit Ricard lui-même, que « Monsieur Dupanloup » a été pour quelque chose dans le poids de sa condamnation, et ce avant même la parution de la brochure de ce dernier en 1866 *L'athéïsme et le péril social* dans laquelle, parmi d'autres la *Revue du Progrès* était citée comme professant « L'athéïsme avec une juvénile audace. » (Salvat 1943 : 8) Si l'on ajoute à ceci, les articles du *Journal Officiel* de la Commune, le *Catéchisme Républicain* (voir 19.22) on peut conclure avec Stéphane Moulain qu' :

> « A son arrivée dans le Midi, Ricard a déjà le solide bagage d'une pensée élaborée et murie. Ses convictions sont sûres, il y restera fidèle toute sa vie. Il est déjà un républicain fédéraliste résolu et cette opinion prend appui sur une conception de l'histoire très élaborée.
> Dans un article publié dans le J.O de la Commune en 1871 on trouve déjà expliquée la raison de la place privilégiée qu'il confère à l' histoire. [101]
> On sent nettement l'influence du positivisme d'Auguste Comte dans cette affirmation de la finalité de la science, d'autant plus qu'il s'agit d'une fin morale : « La conscience est la fin morale de la science. »(in *Le Fédéralisme* p 65)
> C'est par elle seule (la science) que la révolution peut avoir conscience de soi-même.
> La science est une force révolutionnaire.
> Pour Ricard « ce sont les masses qui font l'histoire. Cette division d'ordre économique amène le groupement des citoyens, dans l'ordre politique en deux partis principaux, le parti des bourgeois et le parti des ouvriers. »(Moulain 1991 : 16,20-22, 29)

101. Voir l'article du 7 avril 1871 in 19.30

Robert Lafont à partir de la lecture du *Fédéralisme*, paru en 1877[102] le définit ainsi :

> « L-X de Ricard est une vraie lumière d'intelligence dont il conviendrait de restaurer l'éclat. Ce qu'il dit du peuple et (entendons par là les classes populaires, et surtout les ouvriers) : « Histoire incarnée », cette façon qu'il a de souhaiter « la grande œuvre moderne » : « refaire la philosophie de l'histoire contre les sophisme des fatalistes qui la démoralisent », surtout cette idée maîtresse que la « philosophie de l'histoire est la fin des philosophies », voilà qui assure non tant son originalité intrinsèque que sa puissance à découvrir les voies d'une pensée révolutionnaire. »

Une pensée qui se fonde sur 1789, comme le souligne Moulain :

> « Le radicalisme est avant tout un républicanisme. Or pour Louis-Xavier de Ricard, la référence républicaine par excellence est celle qui ressort de l'expérience révolutionnaire de 1789. Cet attachement à l'héritage de la révolution française est une des caractéristiques maîtresses du républicanisme radical de Ricard. » (Moulain 1991 :166)

Ainsi a-t-il repris le titre du journal de Brissot *Le Patriote Français* en 1870.
Pour notre part nous n'oublierons pas le féminisme, présent dès le début dans les préoccupations de Louis-Xavier à une place non secondaire, contrairement au traitement qu'en fait Moulain. Mortelette parle à juste titre de « Féminisme militant » dès la *Revue du Progrès* (Mortelette 2005 : 36) (voir 9.4.4)

Tout comme, pour nous, l'atteste également le choix de *Théroigne de Méricourt*, destin d'une héroïne de la Révolution pour sa participation au recueil collectif *Sonnets et Eaux-Fortes* de 1868. (Mortelette 2005 : 239) Nous allons donc nous pencher sur les points de vue théoriques politiques de Louis-Xavier de Ricard du Fédéralisme au féminisme.

9.4.4 Idées politiques : Du fédéralisme au féminisme

Bases théoriques et historiques de cette « fédération des peuples latins »

Louis-Xavier et les félibres de *La Lauseta* ne sont pas seuls à s'être déclarés fédéralistes. Le Félibrige officiel n'est pas réfractaire au fédéralisme dont la référence est alors Proudhon et son *Principe Fédératif* (1863).
Comme le note d'ailleurs Lafont :

102. Pour lequel il regrette le manque d'intérêt dans les années 1970, on pourrait écrire de même aujourd'hui

> « La période où le fédéralisme s'affirme publiquement dans le Félibrige va surtout de 1877 à 1879, trois années où L-X de Ricard est à l'apogée de sa réflexion. » (Lafont 1974 : 145)

Du fédéralisme de *Calendal* Dans la note 2 du Chant 1 du poème *Calendal*, publié en 1867, Mistral commente ainsi la « Croisade » contre les Albigeois :

> « Le Nord armé par l'Église, soutenu par cette influence énorme qui avait, dans les Croisades, précipité l'Europe sur l'Asie, avait à son service les masses innombrables de la chrétienté, et à son aide, l'exaltation du fanatisme.
> Le Midi, taxé d'hérésie, malgré qu'il en eût, travaillé par les prédicants, désolé par l'Inquisition, suspect à ses alliés et défenseurs naturels, entre autres le Comte de Provence, faute d'un chef habile et énergique, apporta dans la lutte plus d'Héroïsme que d'Ensemble et succomba.
> Il fallait, paraît-il, que cela fût, pour que la vieille Gaule, devint la France moderne. Seulement les méridionaux, auraient préféré que cela se fit plus cordialement, et désiré que la fusion n'alla pas au delà de l'état fédératif. » (Mistral 1867 (éd 1930) : 486)

Ce fédéralisme-là aurait été découvert par Mistral dans l'incomplète lecture de Proudhon, (Martel 1986a : 119-123) après « L'Ode aux Catalans » (1861) et la « Coumtesso » (1866). L'ode aux Catalans rapprochait les deux peuples :

> « Dis Aup i Pirinèu e la man dins la man,
> Troubaire, aubouren dounc lou vièi parla rouman,
> Acò's lou signe de familho
> Acò's lou sacramen su'is àvi joun li fiéu,
> L'ome à la terro ! Acò's lou fiéu
> Que ten lou mis dins la ramilho.[103] » (Li isclo d'or[104])

Quant à la Comtesse dont le leitmotiv était

> « Ah ! se me sabièn entèndre !
> Ah ! Se me voulien segui[105]

Lafont en résume ainsi la symbolique :« Une comtesse de sang impérial (la Provence) a été mise au couvent par « sa sœur d'un autre lit » (la France) qui lui a volé son héritage. Ceux qui ont la mémoire, iront la délivrer en pendant aux grilles l'abbesse. » (Lafont,1974)

103. Des Alpes aux Pyrénées et la main dans la main,/ Troubaire, arborons donc le vieux parler roman, / c'est le signe de famille/ c'est le sacrement qui unit les aïeux aux enfants/ l'homme à la terre ! C'est le fil qui soutien le nid dans la ramille.
104. Ciel d'oc http ://sites.univprovence.fr/tresoc/fr.htm
105. « Ah ! si on voulait m'entendre/ Ah ! si on voulait me suivre ! »

Ce fédéralisme de Mistral est donc le prélude à une rentrée dans le rang, dès avant la Commune, malgré les projets formés avec Balaguer,[106] Balaguer qui est, lui, « un professionnel de la politique, et un responsable ». (Martel 1986a : 121) En effet :

> « Mistral est tout ce qu'on voudra, sauf un convaincu, en matière politique s'entend : son conservatisme foncier s'accommoderait volontiers de tout régime pourvu qu'il ne soit pas révolutionnaire. » (Martel 1986a : 180)

L'Aubade à « Dono blanco » de Bourbon (1873) signe ce conservatisme :

> « Dono Blanco, santo femo ;
> Contro lou pople catiéu
> Que mau-trais e que blasfemo,
> Vas coumbatre pèr toun Diéu[107] » (Lis isclo d'or in Ciel d'Oc in sites.univ-provence.fr/tresoc/fr.htm)

Au fédéralisme de Louis-Xavier de Ricard Louis-Xavier de Ricard est à l'opposé. S'il a en commun avec le Mistral de Calendau, la condamnation de la Croisade et le Fédéralisme, il n'a pas le culte du chef, « Césarisme, Catholicisme, bourgeoisie » constituant pour lui les causes de la ruine du Midi (Carbasse 1977 : 34 à 50) ; aucun homme n'est pour lui :

> « L'homme-humanité.[...] Plus l'humanité progressera, plus le représentant universel deviendra impossible. [...] La prétention n'est donc pas admissible de la part d'aucun homme, d'incarner en ses œuvres ou de sa vie, l'âme de son siècle. » (*Le Fédéralisme : 69*)

L'ouvrage de Louis-Xavier de Ricard *Le fédéralisme* paraît en janvier 1877, à Paris chez Fischbacher. D'où, certainement, en plus de la réunion de la Cigale, l'utilité d'être dans la capitale à ce moment-là, pour le couple. *Les Nationalités* sortiront en France en 1879, l'année même de la fondation et de la parution de *La Commune Libre.*
Le Fédéralisme, sous son titre un tantinet rébarbatif, est bien en fait, par sa facilité de lecture, l'œuvre de l'« Homme de lettres », titre que revendique Louis-Xavier de Ricard . Sa structure est aussi édifiante.

Le fédéralisme dédié au Général-Marquis

Édité à Paris, (voir 19.29) *Le Fédéralisme* n'en est pas moins dédié « Al Miechjour »[108] dans la langue du midi de Louis-Xavier de l'époque, c'est à dire un

106. Balaguer, ex-député des Cortés, éternel proscrit, franc-maçon et libéral comme on l'est en Espagne à cette époque par force et de façon anodine et catalaniste convaincu.
107. Dame Blanche, sainte femme./ Contre le peuple odieux/ qui maltraite et blasphème/ vas combatre pour ton Dieu (RBM)
108. Au Midi

mélange de la lauragaise de Fourès (B pour v ; terminaisons en o...), de provençale et de dialecte montpelliérain. Cette dédicace montre l'attachement à la patrie de son père, en souvenir duquel il l'écrit « Coumo un testimoni, un bot e uno esperanço[109]. » De plus elle est datée du jour anniversaire de la naissance du marquis à Sète le 17 Novembre.
Suit une préface en français, relativement modeste, si on se réfère à celles que l'auteur écrira pour *Autour des Bonaparte* et *Aux bords du Lez* en 1891. Il s'agit de donner aux lecteurs, les moyens de confronter « l'idée d'un livre avec l'exécution qui y a été donnée. »
L'ouvrage est composé en cinq « Livres » (petit clin d'œil à Rabelais, auquel il fait allusion dans le texte (p : 8) ?), eux-mêmes divisés en chapitres. Cette structure répond à une volonté didactique que l'on retrouve dans le texte, non exclusivement théorique. Les idées sont débattues par un cénacle, qui s'installe dans un lieu choisi pour ses qualités esthétiques dans la garrigue montpelliéraine à l'issue de ce que l'on peut appeler une randonnée.
Les participants à la randonnée eux-même sont choisis avec beaucoup de soin. Nous y trouvons représentées toutes les provinces qui composent, pour l'auteur, l'Occitanie, exceptée l'Aquitaine et les vallées d'Italie et d'Espagne (Fédéralisme : 17-18.) Excepté la noblesse, ou la religion, les protagonistes ne sont pas décrits par leurs origines sociales. Si nous en croyons la réflexion attribuée à l'un d'eux :

> « La Bourgeoisie [...] préfère être emportée et brisée...
> Mais nous, décidément, nous ne voulons pas périr avec elle. »

Ce sont des bourgeois.
Aucun d'entre-eux n'est une femme.

Fédération Latine dès la préface

Louis-Xavier de Ricard pose cette volonté de fédération latine dès la préface :

> « ...je prétends que les peuples latins, et parmi ceux-ci la France, sont « ethniquement » et « historiquement » destinés à la fédération. » (*Le Fédéralisme* : VI)

Elle est ensuite débattue dans les livres IVe« Le génie des races latines est anti-unitaire », VIe « Excellence de la race latine » et enfin le dernier chapitre du Livre Vème« La Patrie Romane ». Nous remarquerons que c'est ce dernier titre que les Ricard voulaient donner à leur nouvelle revue.
Pour Louis-Xavier de Ricard l'idée qui créa les empires s'épuise :

> « Tout au plus a-t-elle pu, en empêchant le travail de la liberté qui s'évertuait à constituer l'autonomie des peuples en provinces et en communes, - former sous le nom de nationalités, ces agglomérations despotiques qui détruisent en effet, les vraies personnalités nationales. »

109. Comme un témoignage, un vœu, une espérance

Dans les dernières pages de l'ouvrage par l'intermédiaire de l'un de ses héros du concile, Valaure, Louis-Xavier de Ricard s'adresse à la fois aux français du Nord et du Midi en repoussant l'idée de séparatisme dont il sera accusé par ses détracteurs. Un autre livre qu'il a traduit en Français *Les Nationalités* de Francisco Pi y Margall, ex président de la république espagnole pourrait également compléter l'étude des idées de L-X de Ricard d'un point de vue théorique. Plusieurs chercheurs se sont penchés sur cette facette politique de l'auteur [110]

La question féminine

En ces années 1870-1880, la question féminine est une question épineuse qui traverse tous les courants de pensée. Elle se pose principalement au travers de celle du mariage pour les individus et pour la société.
Qu'en est-il de la pensée du théoricien du groupe de « La Lauseta » ? Pour l'illustrer nous avons choisi un extrait du *Catéchisme Populaire Républicain* de 1870. Il s'agit d'un genre en cours depuis la Révolution française pour les Catéchismes républicains, le catéchisme étant bien entendu un ouvrage dont le but est « l'instruction sur les principes de la foi ». Notons ici l'adjectif populaire, glissé entre les deux termes et qui peut être interprété comme « à l'usage du peuple », mais ils le sont tous, ou comme « le peuple en étant acteur », ce qui ressort, pour nous, de sa lecture. Ce texte rare [111] est publié chez Lemerre, l'éditeur du *Parnasse Contemporain*, l'édition en était anonyme [112] Nous y retrouvons, dans un souci pédagogique affirmé, les définitions du couple et du mariage dans la partie traitant du « Corps Social », l'union devant être « librement » consentie. Nous retiendrons aussi celle de « race » qui confirme notre remarque du chapitre sur les associations du renouveau de la langue à Montpellier, tout en privilégiant la langue comme élément constitutif de celle-ci. Une nation pouvant, elle, être composée de plusieurs « races », mais là aussi leur « libre association » est soulignée . (voir 26)

La *Revue du Progrès* Dès 1863 les prises de positions d'un des auteurs de *La Revue du progrès*, attiraient l'attention de Louis-Xavier de Ricard sur la nature du mariage, il explique, à postériori, dans *Autour des Bonaparte* (Pages 25 et 54) ses positions :

110. Pour une étude plus approfondie et qui embrasse toute la vie de Louis-Xavier de Ricard voir Peyronnet Georges 1943 et Moulain Stéphane 1981

111. D'abord trouvé sur le site Internethttp ://pages.textesrares.com/ en 2007, il est maintenant (juin 2009) catalogué sur CCF de la BNF, au nom d'auteur de Louis-Xavier de Ricard

112. Vicaire, poète français, né à Belfort en 1848, décédé à Paris en 1900, bibliophile, attribue le texte à Leconte de Lisle (1818-1894). La partie concernant l'organisation communale aurait été rédigée d'après des notes d'Ernest Courbet (1837-1916). La partie relative à l'organisation départementale d'après celle de Louis Xavier de Ricard (1843-1911). Il y eut de nombreuses rééditions. Certaines couvertures imprimées mentionnent une 27e édition.(in http ://www.bmlisieux.com/archives/deliqu02.htm, consulté le 2 Février 2009)

> « Sélles stationnait dans des théories sociales qui nous intéressaient davantage. Par exemple, il supprimait le mariage, et là, nous ne nous révoltions pas trop, mais il le remplaçait par une polygamie quelque peu mormonesque, très agréable ... pour les hommes. Pour le coup, nous n'étions plus d'accord. Tout plain de l'enseignement, non abandonné, mais modifié depuis des écoles socialistes, saint-simonienne, fourriériste, etc..., cet asservissement de la femme aux plaisirs du mâle, maître et seigneur, nous apparaissait comme une « utopie en arrière », surtout à moi, qui précisément, en ce moment, avais chargé l'Héroïne d'un roman, qui évoluait au Quartier Latin, de démontrer pratiquement les avantages et la moralité de l'amour libre, le mariage de l'avenir, comme je le crois encore, et déjà pas mal du présent, d'ailleurs. »

Plus loin à propos de la Loge « La renaissance par les émules d'Hiram », dont Massol était le vénérable il note la présence d' :

> « Hector Pessard, qui s'annonçait alors en apôtre déterminé de l'émancipation féminine, qu'il poussait avec une logique - dont personnellement je lui savais gré - jusqu'aux extrêmes conséquences ; »

La *Revue du progrès*, dédiée, dès le premier numéro « Aux femmes », et dirigée par Racot - Louis-Xavier étant mineur et donc dans l'impossibilité d'en assurer la charge - publie en chapitres le premier roman de Ricard *La femme Libre*. On y trouvait aussi sur le même thème et sous sa signature une « Èpitre à une dame » et « A une femme ».

Les Chants de l'aube Déjà son premier recueil *Les chants de L'Aube* dont nous avons révélé les surprises en ce qui concerne la langue du Midi et que Louis-Xavier de Ricard a composé entre 16 et 18 ans [113], était dédié *Aux Jeunes filles*. On peut y lire sur un ton quelque peu prophétique :

> « L'avenir de la terre est dans l'amour, c'est à dire dans la femme, car la femme c'est le verbe de l'amour. Telle est la foi nouvelle. »

C'est, pour Stéphane Moulain, au nom de l'individualisme défini comme « républicain soucieux de l'équité sociale et de la démocratie » que Louis-Xavier de Ricard, s'est intéressé à l'émancipation de « la femme ».
Il cite *La Revue du Progrès*, où Ricard affirmait :

> « ...établir les bases de la morale dans la personne humaine elle-même, c'est affranchir la femme car nul ne peut lui refuser d'être comme nous une conscience, donc une personnalité. De cette reconnaissance, son égalité s'ensuit necessairement. » (Cité par Moulain 1990-1991 : 215 ; La Revue du Progrès n°= 4, Juin 1863, p 367, article Recherche des bases de l'égalité par Massol)

113. Publié en 1864 chez Poulet-Malassis

C'est à notre avis à l'aune de cet éclairage moral, qu'il serait bon d'étudier la série de romans portant un nom de femme ou y faisant allusion, que Louis-Xavier de Ricard publia ensuite et non comme de simples œuvres alimentaires. [114]
Quand au mariage dès ces années-là, celles de la jeunesse et des années de *La Revue du Progrès*, il en respecte l'institution, à condition que l'union soit libre, et donc le divorce rétabli. La nouvelle conception de l'amour qu'il prône, rejoint tout à fait celle qu'énonce Lydie dans ses lettres :

> « Les droits de la femme et de la Maîtresse sont tout juste les mêmes que ceux de l'amant et de l'époux. »

Quel féminisme socialiste-fédéraliste ? Cependant et bien que Louis-Xavier de Ricard , nous venons de le voir, se soit prononcé dès son jeune âge pour l'égalité homme/femme, le cénacle du *Fédéralisme* qui va discuter de questions sérieuses est exclusivement masculin. De même dans le programme du parti « Socialiste - fédéraliste », le suffrage universel n'est pas défini comme incluant les femmes. Ce qui conserve un flou, celui-ci étant exclusivement masculin depuis 1848.
Plusieurs interprétations s'offrent à nous :

- la première serait de faire du féminisme de Louis-Xavier de Ricard, une valeur secondaire, il n'en est rien à notre avis (voir 9.4.4)
- la seconde serait de considérer le féminisme de Louis-Xavier de Ricard, comme privilégiant les droits civils sur les droits politiques ; ce que nous confirmerait le passage de sa préface d'*Aux bords du Lez*, où il parle d'âmes « féminines presque aussi enfantines sinon plus. »
- la troisième interprétation enfin tient compte du public auquel il s'adresse, celui-ci est-il en mesure de concevoir une partie de campagne mixte, sans y voir un déjeuner sur l'herbe, façon Edouard Manet ?

Il nous semble que les deux dernières interprétations se rejoignent. Les femmes, comme le peuple, sont-elles, hors les femmes exceptionnelles et éduquées comme Lydie, en mesure de comprendre philosophie et politique, de voter ?
Peut-on demander plus à Louis-Xavier de Ricard qu'au Congrès international du droit des Femmes qui s'est tenu en 1878 ? Celui-ci :

> « concentre ses efforts sur l'amélioration de leur quotidien : le droit au travail, le développement de la formation professionnelle, l'accès à tous les métiers, l'égalité des salaires, la reconnaissance du travail ménager sont considérées comme des réformes nécessaires et immédiates. Et sans doute sous l'influence des militantes américaines, l'abolition de la prostitution est réclamée. Un oubli de taille cependant : les droits politiques sont évincés du programme. Hubertine Auclert s'en offusque

114. *Brune, Blonde Rousse*, 1900 ; *Thédaire Pradon, conversion d'une bourgeoise*, 1879 ; *Carnets d'une Demoiselle de St Denis*, 1904 ; *D'un monde à l'autre, idylle d'une révoltée 1905* etc...

> et publie un pamphlet sous la forme de « Question qui n'est pas traitée au Congrès international des femmes » » (Riot-Sarcey 2002 : 60)

Deux articles dans *La Commune Libre* Les réflexions sur ce sujet sont intenses. Deux articles importants de la *La Commune Libre* en témoignent. Ils se situent dans la préparation du congrès ouvrier de Marseille, prévu pour octobre 1879, et qui a mis cette question à l'ordre du jour. Ils s'adressent donc aux ouvriers (et ouvrières) qui doivent y envoyer des délégués. Remarquons que ceux de Montpellier et de Sète, seront des hommes.

La citoyenne Hardouin : la femme doit faire la preuve... Le premier article est constitué d'extraits de la conférence donnée à Béziers par la Citoyenne Hardouin [115] Ces extraits sont en accord nous semble-t-il avec le congrès des droits des femmes :

> « Ce n'est plus avec ces mots : pas de politique pour les femmes, pas de politique pour les enfants, que les socialistes ne veulent pas du vote pour la femme ; ce n'est qu'à cause de son ignorance des choses publiques. [...] C'est à la femme de prouver qu'elle n'est pas un être inférieur ; que son savoir se base sur ce qu'on lui enseigne. [...]
> Nul d'entre-nous ne s'oppose à ce que la femme ne reçoive comme l'homme une éducation intégrale, selon ses moyens intellectuels.
> Mais comment l'instruirons-nous ? Quel rôle lui donnerons-nous devant l'état civil et politique, - politique, lorsqu'elle possèdera les connaissances nécessaires, et ce que nous voulons, surtout nous, socialistes, c'est pour elle plus de droits sociaux, droit de vivre en travaillant, droit d'embrasser la carrière qui lui convient. »

E. Ferroul : Émancipez-là ! Le 29 Mai, un article de Une de *La Commune Libre*, signé E Ferroul et intitulé « Le Droit de la Femme » fait une analyse plus poussée de la domination des femmes dans la société, notamment sur la question du travail, droit remis en cause par le Mouvement ouvrier même :

> « [A partir de l'âge de raison] « les hommes » qui sont coupables de toutes les lois et de toutes les coutumes qui nous régissent, commencent à la déclarer un être inférieur, comme si elle ne possédait pas dans toute leur plénitude, les facultés qui sont l'apanage de l'humanité, comme si en paraissant sur la terre elle n'acquérait pas par ce fait même tous les droits que l'humanité confère. »

115. Très certainement : Céleste Hardouin, institutrice, condamnée comme communarde, auteure de « La détenue de Versailles », 1878.(http ://lacomune.club.fr/pages/parent.html, Juin 2009).

(voir 19.27)
Après avoir analysé les conséquences de la religion, de son enseignement sur celle qui « croupit dans son infériorité », il dénonce le partage du travail :

> « Les hommes ont agi en maîtres ; ils leur ont fermé toute industrie rémunératrice, ne leur laissant que le travail le plus humiliant, le plus écœurant, le moins payé ! Encore le travail disponible ne suffit-il pas à toutes les demandes. Toutes les carrières d'un ordre supérieur jusqu'à une moyenne assez basse sont fermées aux femmes. Il y a des lois qui limitent les appointements auxquels elles peuvent arriver, et des coutumes qui leur enlèvent certains genres de travaux, qui par leur nature leur sembleraient spécialement destinés. Les salaires leur sont rendus dérisoires, et encore n'y en a-t-il pas pour tous les besoins. L'exploitation ne s'arrête pas là. »

Un questionnement La question est certainement pour Ricard, par quoi commencer, l'émancipation, ou le changement des conditions. La société, sa partie la plus avancée préfère le changements de certaines conditions, autrement dit des droits spécifiques, et non civiques, « la femme » n'étant pas encore assez instruite pour les exercer.
L'analyse de Ferroul concernant le travail nous semble extrêmement intéressante et originale [116]. Est-il un lecteur de Julie Daubié et de son manifeste « L'émancipation des femmes », écrit après le vote du congrès de l'Internationale ouvrière de Genève en 1866, dont la majorité des délégués s'était prononcée contre le travail des femmes, à la demande de trois délégués français, sur cinq. « La question féminine » dans « La Commune Libre » a une place valorisée, et c'est déjà une marque du féminisme de sa rédaction.
Bien plus tard, en 1909, Ricard écrira dans la *Revue Nouvelle* :

> « La femme émancipée, ayant la libre disposition de son corps et de ses biens, travaillant à titre égal dans l'association sexuelle, modifiera et transformera invisiblement le mariage et la famille, quelque opposition que cherchent à y faire les usages et les lois, et les juges et les jurés qui se croient la mission et le devoir de les appliquer. Mais jusqu'où s'étendra cette émancipation féminine ? Question à mon sens inutile et vaine. La femme « prendra » forcément la liberté de se développer toute entière dans toutes ses tendances, dans toutes ses facultés, dans toutes ses passions, comme l'homme requerra de plus en plus la liberté correspondante de se développer dans les siennes. Ce qui ne veut pas dire - cela veut même dire le contraire- que les passions, les facultés et les tendances des deux sexes deviendront les mêmes. [...] La femme aura

116. Dix ans après en 1888 il sera député, Guediste il se ralliera en suivant Jaurès à l'Internationale et aura une analyse tout aussi originale en 1907, lors de la crise viticole. Voir Lafont 1974 : cc 93

> le droit d'être « toute » la femme, comme l'homme aura le droit d'être tout l'homme. » (Ricard « Déviations sociales », la Nouvelle Revue, Nov 1909 sur Gallica, juin 2009)

Nous voyons là la difficulté pour Louis-Xavier de Ricard de mettre en adéquation ses points de vue théoriques avec la vie quotidienne.
Cependant il avait également déjà défendu cette conception formulée dès les années 1860-1870 dans la série d'articles sur *La question féminine* de *La Dépêche du Midi* en 1893-1894 (Moulain 1990-1991 : 216).
Le féminisme de Louis-Xavier de Ricard ne nous apparait donc pas comme un élément secondaire de sa pensée, mais bien comme un des fils conducteurs théoriques, qu'il partageait avec Lydie. (voir également 9.4.4)

Les ouvriers absents du concile

Comme les femmes, le peuple, les ouvriers étaient absents du concile de la garrigue montpelliéraine. Pas tout à fait, nous les trouvons en arrière plan, au travail en ville et dans les vignes. Pour Stéphane Moulain la « question sociale » n'occuperait chez Louis-Xavier de Ricard « qu'une place subalterne dans la hiérarchie de ses préoccupations. »
Pour l'époque qui nous occupe cela ne semble pas être le cas, il appréhende cette question différemment, c'est à dire en participant à ce qu'elle soit prise en compte par les ouvriers eux-même, c'est ce que l'on retrouve dans la préface du *Fédéralisme* où l'auteur se réjouit de la tenue du « congrès ouvrier » à Paris en 1876 :

> « Il appartient aux ouvriers seuls, plus compétents que quiconque en ce qui regarde leur salaire et leur travail, d'en rechercher les solutions pratiques, avec un esprit libre, dégagé de tout système et instruit par une expérience attentive de tous les jours. Sans la nommer et pour cause - c'est à dire sans faire de politique, [117] - ils ont affirmé, au point de vue social, l'idée de liberté et de fédération. »

D'autre part nous verrons l'effort pédagogique fait envers les ouvriers au travers de *La Commune Libre.*(voir12.3.2) A partir de là nous ne pensons pas comme Stéphane Moulain que pour cette même période :

> « Théorisant l'instauration du fédéralisme par « en bas », Ricard défend et préconise une politique décentralisatrice, qui serait donc imposée par le pouvoir central [118] »

Le Fédéralisme paraît dans une époque, où visiblement tout, même d'un point de vue théorique, ne peut-être écrit. Il y a là un manque théorique celui de la « prise de pouvoir par le peuple », la participation à la Commune de Paris, sa proximité

117. Cette réflexion nous renvoie à la loi interdisant toute propagande pour changer de régime (voir plus bas)
118. Souligné par nous.

avec des communalistes de Marseille et de Narbonne, nous font envisager un autre cheminement celui d'une prise de pouvoir coordonnée par les communes, chose qui n'a pas été possible entre la Commune de Paris et celles de province, donc du Midi. Prise de pouvoir qui pour Ricard doit être démocratique, comme sa préparation « des échéances » peut nous le laisser entrevoir. Cependant Pi y Margall comme Proudhon, est partisan d'un « pouvoir fort » en attendant que le peuple soit éduqué (Peyronnet 1943-1991 : 61)
La prise en compte de la « question sociale » par Louis-Xavier de Ricard le met là aussi en contradiction avec le Félibrige qui,

> « est né d'une rupture avec les poètes ouvriers. » (Lafont, 1974 : 78)

L'énonciation des problèmes et de leurs possibles solutions inclut pour Ricard les sciences et l'histoire, mais aussi la poésie, la littérature, l'imagination et le sentiment dans la connaissance de l'humain et de la société, donc dans sa transformation par la révolution. On peut trouver dans celle-ci une classification, sorte de hiérarchisation, qui se situe pour nous surtout dans le fait que les historiens, les philosophes, les poètes, les scientifiques ont à apprendre au peuple. C'est ce rôle d'enseignant, de pédagogue, de partage des connaissances acquises que Ricard met en avant. Cet enseignement peut-il être réciproque, par son texte sur le congrès ouvrier, il semble bien le pressentir.

Car Ricard est révolutionnaire, un révolutionnaire qui écrivait dans le J.O de la Commune le 7 Avril 1871, en apposant sa signature (voir 19.30) :

> « L'histoire est le seul témoin dont les dépositions soient capables de condamner ou de consacrer une révolution. Les grands mouvements d'un peuple ne sont efficaces et durables que, s'ils sont mus et soutenus par la force intime et personnelle qui le pousse à travers tant d'aventures à l'accomplissement de sa destinée. Une révolution légitime et nécessaire n'est qu'un développement ; car il n'y a point, en réalité, de commencement précis, ni de conclusion dans les affaires humaines, qui se mêlent les unes aux autres dans une perpétuelle et confuse génération. Mais une révolution est inopportune ou inutile, qui tentée seulement par quelques-uns ou imposée par surprise, contredit l'idée nationale et interrompt le courant de l'histoire. »

Ricard a repris la totalité de cet article « Une révolution populaire » (p 188 du JO, rubrique « Variétés ») dans *Le Fédéralisme.*

9.4.5 Parmi les influences sur sa formation : Pauthier et Massol

L'ensemble des chercheurs a mis en avant les influences sur la pensée de Ricard de Proudhon, Michelet, Quinet [119], St Simon, Renouvier, Guizot, Lanfray, Augustin Thierry, Victor Hugo... Massol est souvent cité, Pauthier plus rarement. Ces deux hommes font partie de l'entourage immédiat du jeune Ricard, et donc participent de la formation de celui dont Carbasse souligne la trajectoire originale :

> « Ricard constituait presque à lui tout seul, la catégorie hybride du félibre fédéraliste d'extrême gauche » (Carbasse 1977 : 122)

Massol le franc-maçon de Béziers

L-X de Ricard consacre les pages 48 à 56 de sa préface d'*Autour de Bonaparte*, à Massol sous le titre « Un cénacle politique sous l'Empire. » En 1875, lors de la mort de ce dernier, il travaillait pour *La République du Midi* qui publiait le 24 Avril sur cette disparition un article de « Une. »

La loge de la renaissance des Émules d'Hiram Dans les deux textes on retrouve pour ce franc-maçon, disciple du père Enfantin et des St Simoniens, natif de Béziers (en 1803), une reconnaissance pour sa capacité à débattre et à enseigner le débat. Dans son introduction, Ricard situe le cénacle de Massol, rencontré grâce aux relations de son père, franc-maçon lui-même, comme origine de son contact avec « les différents groupes républicains et socialistes sous l'Empire. » Un cénacle très méridional et même héraultais dans lequel :

> « Massol [...] était vénérable de la « Loge de la Renaissance par les Emules d'Hiram » ; il en avait fait l'« atelier »le plus laborieux de propagande contre les institutions impériales ; non en déclarant la guerre aux personnes, ni en attaquant directement le gouvernement, ce qui eut amené à la fermeture de la loge, mais en discutant, en élucidant, sous prétexte de recherches philosophiques, les principes et les idées dont les conséquences logiques étaient la négation de l'empire, de la base jusqu'au faîte.
> C'est là que l'action de Massol a été grande et excellente. Il avait réuni dans sa loge, à côté de quelques anciens combattants des vieilles luttes révolutionnaires, un grand nombre de jeunes esprits, las d'étouffer dans l'insalubre atmosphère de l'Empire. Il voulut appuyer d'un journal son enseignement oral, il fonda la *Morale indépendante* [120] ... »

119. Sur les différences d'appréciation de l'Histoire de la Révolution française lire : Furet François *La gauche et la Révolution au XIX e siècle*,Hachette, Evreux, 2001, 387 pages
120. Son *Rapport sur la question de la morale* (1864) paru dans *Le Monde maçonnique* est en ligne, consulté en Juin 2009

Remarquons que la *Revue du Progrès* comprenait un article de « M Massol Loge des Emules d'Hiram » sur « la Recherche des bases de l'égalité » (p 363 à 370.) *La République* de 1875, en trace ce dernier portrait :

> « Collaborateur de Lamennais[121] au journal *La Réforme*, ami de Proudhon, l'un de ses exécuteurs testamentaires, il ne sépara pas désormais l'amélioration du sort des masses de leur participation à la vie politique, par la démocratie républicaine dont il fut, sous l'Empire, un des plus énergiques défenseurs. »

Alexandre Massol joua un grand rôle dans la constitution chez les francs-maçons d'un courant « anticlérical et anticésariste » sous l'Empire, selon Faucher (Faucher 1986 : 53-59 et 91). En ayant en mémoire que le Général de Ricard fût aide de Camp du Roi Jérôme, on peut situer le lieu où les relations entre lui et Massol ont pu s'établir. Le frère de Napoléon, ancien roi de Westphalie avait été candidat contre Murat à la grande Maitrise[122] le 25 10 2007). Gabriel Hanoteaux a résumé ainsi la situation de la Franc-Maçonnerie à cette époque :

> « Sous le Second Empire, la franc-maçonnerie accepte, pour grands maîtres, le prince Murat, le Maréchal Magnan et le Général Mellinet. Elle fait peu de progrès ; mais le travail des loges se poursuit et garde, au fond, sa fidélité à l'idée démocratique et républicaine. Parmi les hommes marquants de l'opposition, bon nombre, par la nécessité de l'entente et de la rencontre, étaient affiliés. Ce cadre était tout prêt quand éclata la révolution du 4 septembre. » (In *Histoire de la France Contemporaine*, cité par Faucher 1986, p 88 qui juge ce résumé « objectif »)

Revenons à 1860 et au rôle joué par Massol :

> « ... en présence de Mgr Dupanloup, le ministre Persigny se risque à faire l'éloge de la maçonnerie qu'il voudrait légaliser par une reconnaissance officielle. [...]
> Le Grand Orient refuse immédiatement cette offre du gouvernement. Les frères Massol, Edmond About et Fauvety expliquent qu'ils veulent bien que leur ordre soit toléré, mais qu'ils n'acceptent pas de le voir protégé officiellement par le pouvoir. » (Faucher 1986 : 91)

« Curieusement » écrit Faucher, on pourrait écrire plus justement « contradictoirement », c'est

> « grâce à la protection que le nom du maréchal Magnan[123] va assurer à la maçonnerie française que de nombreux hommes politiques aux idées

121. Lamennais 1782-1854, il fonda avec Lacordaire et Montalembert, le journal l'*Avenir* qui instaurait un christianisme libéral, favorable à la séparation de l'Église et de l'État (Petit Robert des noms propres, 1995)

122. Voir AC in http ://www.vrijmetselaarsgilde.eu/ma%C3%A7onnieke% 20-encyclopedie/Franc-M/-fra-e-03.htm

123. Nommé par décret grand maître en 1862 par l'Empereur

> avancées se regroupent en son sein dans cette période. » (Faucher 1986 : 93)

Cette réflexion rejoint le témoignage de Louis-Xavier de Ricard et l'expérience de Fourès dans l'Aude.
On ne s'étonnera pas alors que :

> « Le Grand Orient regroupe 190 loges en 1869 et 314 en 1870. Cela représente de 13 000 à 15 300 membres, avec un constant renouvellement. Le Suprême Conseil comprend environ 83 loges et 4 000 membres. Les deux ateliers les plus remarqués en province sont alors Le « Parfait Silence » à Lyon, avec ses avocats radicaux (Le Royer, Ducarre , Andrieux , Dubost), et « La Réforme à Marseille » qui compte dans ses rangs, en 1869, Rouvier, Gaston Crémieux, Naquet et Gambetta. À Paris, ce sont « La Renaissance par les Émules d'Hiram », pour le « Grand Orient », et « L'Écossaise 133 », au Rite Écossais, qui réunissent des radicaux, voire des révolutionnaires. » (A. C. sur Internet, encyclopédie des Francs-Maçons site consulté le 25 10 2007)

Dans l'Hérault il n'en va pas autrement qu'à Paris ou Marseille :

> « dans l'Hérault l'hostilité à la constitution de Magnan et aux enquêtes du Prince Murat aboutit à la suspension de certains ateliers ou à leur mise en veille volontaire... Dès 1864-1865 le mouvement (de réveil) s'amplifie les cadres se rajeunissent ... Des fonctionnaires de toutes catégories , des bourgeois, des universitaires, des avocats, des écrivains, des artistes de tendance républicaine et démocratique seront donc en place bien avant la chute du second Empire, la débâcle de Sedan, et la proclamation de la 3e République, le 4 septembre dans une euphorie méridionale peu commune.
> Pourtant les hésitations, les turbulences précédent le vote de la constitution de 1875 et les lois scolaires et sociales (J Ferry etc) Les cercles radicaux se forment dans les villages mêmes, dans les salles du premier étage des cafés républicains ... de 1880 à 1890 le mouvement maçonnique se développe en parallèle à une politique de Laïcisation des institutions de la part de la Nation. » (Martinez, p 8, AD Hérault)

L'école de Ste Pélagie A cette première école politique s'ajoutera celle de Ste Pélagie, où

> « Chaque prisonnier ayant ses visiteurs, on tenait de véritables réunions publiques, parfaitement illégales et qui partout ailleurs eussent été dissoutes par le commissaire de police. Presque toutes les variétés de la tradition révolutionnaire se rencontraient là et s'y heurtaient en des luttes rétrospectives, qui pourtant devant l'ennemi commun de l'Empire, s'associaient unanimes en une seule haine... » (*Autour des Bonaparte*, intro : 31-32)

Si Massol fut déterminant pour la prise de conscience politique, il est un autre homme aussi déterminant auprès du jeune Ricard pour la prise de conscience poétique et linguistique, c'est son grand-oncle Pauthier . Les deux sont dédicataires de poèmes dans les *Chants de l'Aube*, pour Massol, c'est « Liberté », pour Pauthier « Épitre à mon oncle. » (voir 19.23)

Pauthier ou comment Ricard devint « Vaqueiras »

Nous avons vu, dans la partie consacrée à Lydie, la place prise par Jean-Pierre, Guilhaume Pauthier dans le contrat de mariage des deux époux. Celui-ci était mort en mars de l'année du mariage, c'est Louis-Xavier de Ricard, son petit-neveu, qui

> « rédigea la notice biographique parue en tête du catalogue des livres chinois composant la bibliothèque de feu Guillaume Pauthier, Paris, 1873. » (Noblet 2005 : 351)

Ne devons- nous pas en conclure que Louis-Xavier avait appris tant soit peu avec lui les langues orientales ? Le chinois, peut-être le vietnamien ou une autre langue d'Asie, si l'on se réfère à ses recherches sur les Chams même si à ce propos Lydie déclare qu'elle effectue des traductions de l'anglais.(voir 7.2.2) Nous avons commencé ce tour des langues par celles pour lesquelles nous ne pouvons émettre qu'une hypothèse.
Étayons, avant de passer aux autres, la proximité du grand-oncle et du petit-neveu. Grand-oncle si l'on se base sur son extrait d'acte de décès. Sur celui-ci, Paul Charpentier le mari de la mère de Louis-Xavier, qui est un des témoins du décès, est qualifié de « neveu ». De plus la mère de Louis-Xavier a alors dans les quarante ans, son oncle était, lui, né en 1803, et en avait soixante et onze.

Cette proximité est présente dans *Les Chants de l'Aube* en 1862, avec deux occurrences, l'une poétique, l'autre plus familiale.
A côté des épigraphes de Népomucène Lemercier, Théophile Gautier, Alfred de Vigny, nous trouvons cette citation de G Pauthier avant le poème « Le Poète », extrait d'un article sur la poésie chinoise, qui définit la poésie ainsi :

> « -La poésie est cette chaine d'or qu'Homère prête à Jupiter et à laquelle il pouvait suspendre tous les dieux : elle rattache tous les peuples aux plus nobles aspirations du ciel. » (*Les Chants de l'Aube* : 184)

Cette chaine d'or qui relie et qui ouvre le monde vers le ciel, le haut, l'univers, va servir à Louis-Xavier, pour, du haut de ses 19 ans, consoler son vieil oncle, Professeur au collège de France, dans une forme qu'il affectionne à ce moment-là, l'épître, forme qu'il abandonnera très vite [124]. Cette forme a l'avantage d'être

124. A. Lettre missive, en prose, écrite par un auteur ancien. Épîtres de Cicéron (Ac. 1798-1932).P. ext., fam. Lettre généralement assez longue. [...] B. P. ext. Genre littéraire en vers traitant de sujets variés (littéraires, moraux, religieux, etc.) à la manière d'une lettre, avec parfois une pointe badine ou satirique. C. EXÉGÈSE et LITURG. in atilf.atilf.fr/tlf.htm

passée de la liturgie religieuse à la littérature, glissement que ne peut manquer d'apprécier Louis-Xavier . L'épître court sur douze pages. (voir 19.23) On peut trouver l'explication de la mise à l'écart du grand orientaliste, exposée dans celle-ci poétiquement, dans les relations avec son maître :

> « Ancien élève d'Abel Remusat, G. Pauthier entretint avec celui-ci de détestables rapports qui le conduisirent en 1841 à démissionner de la Société Asiatique. » (Noblet 2005 : 350 et 351)

Ou un disciple de celui-ci :

> « Mais plus encore qu'avec Remusat, c'est avec Stanislas Julien que ses rapports sont calamiteux. Celui-ci l'empêcha toute sa vie de rentrer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour laquelle il possédait suffisamment de titres. Pour la même raison, ce fut seulement l'année de sa mort que Pauthier réussit à se faire nommer professeur de chinois à l'école des langues orientales. » (Pakeham 1967 : 133)

Il avait publié des recueils de poésie, avant de se consacrer entièrement à l'étude des langues orientales, et était proche d'Alfred de Vigny.

> « A croire Anatole France (*La Vie Littéraire*, IIIe série) « il savait le chinois mieux que le français. Il avait gagné, je ne sais comment -ajoute le malicieux auteur- de petits yeux obliques et des moustaches de Tartare. »
> Lorsque j'eus l'honneur de le connaître, poursuit Anatole France dans son article sur les contes chinois, M Guillaume Pauthier étudiait spécialement les agronomes chinois, lesquels comme on sait sont les meilleurs agronomes du monde. D'après leurs préceptes, M Guillaume Pauthier sema des ananas dans le département de Seine et Oise. Ils ne vinrent pas. » (Noblet 2005 : idem)

Le premier numéro de la *Revue du Progrès* publie « Le Sankhya- Yoga Doctrine de la Philosophie Sankhya, traduit du Sanskrit par M G Pauthier »
Pauthier a bien participé à l'ouverture au monde du jeune Ricard. Et cette ouverture passait par les langues.
Ainsi Louis-Xavier de Ricard connaissait suffisamment l'espagnol, le portugais, l'italien [125] pour traduire des livres politiques ou philosophiques et entretenir des relations avec ses correspondants latins. Mais il connaissait aussi l'anglais, sa remarque au sujet de la maîtrise de cette langue par Lydie le prouve, tout comme le fait qu'il aurait donné des cours à de jeunes anglais pendant son exil en Suisse. A cela il faut ajouter l'occitan, que son père, né à « Cette » regrettait d'avoir oublié, ainsi que le catalan.

125. Il a traduit : de l'espagnol *Les Nationalités* de Py et Margall 1879 ; de l'italien l'*Abrégé de l'histoire universelle* de César Cantu 1883 ; plus tard en 1903 du portugais*Le Fils du soleil* (les Aventuriers, ou le Guarani),de José de Alencar.

« Mon fraire Vaqueira »

Cette connaissance des langues facilite la compréhension d'une strophe du poème de Fourès « A Dono Dulciorelo, 23 décembre 1876 », appelé aussi « bulletin de naissance ou de baptême » dans les lettres. Sans cet élément, elle peut sembler du « trobar clus [126] » :

> « O tu qu'as flourit la vido
> de moun fraire Vacqueira,
> Fai-te-fiero, canto, ardido :
> La tieu voux restoundira. [127] »

Fourès fait ici allusion au troubadour Rimbaut de Vaqueiras, « fils d'un pauvre chevalier de Vaqueiras du nom de Peirol [128] », mais surtout auteur du « Descort » multilingue, dont les strophes sont en occitan, italien, français, gascon et galicien avant une dernière formant discorde entre les langues et les formes de vers... Dire à Louis-Xavier « moun fraire Vaqueira », c'est exprimer son admiration devant sa connaissance des langues !

9.4.6 Fils de marquis, Louis-Xavier a tiré le bon numéro

Louis-Xavier de Ricard était né à Fontenay-sous-Bois où le régiment de son père était en garnison. Il fût déclaré à la mairie par celui-ci avec comme témoins un capitaine et un lieutenant. Il a retracé l'histoire de sa famille et la carrière de son père dans *Autour des Bonaparte.* [129]

Son père était né à Cette

Par sa grand-mère paternelle, Guey, Louis-Xavier de Ricard était apparenté aux Bonaparte. Lors de sa naissance le 26 Janvier 1843, son père a cinquante-cinq ans et sa mère vingt et un.
L'acte de décès de son père à Paris en 1867, nous révèlera qu'il est issu du 2e mariage de celui-ci. En première noce [130] il avait épousé Claire Astérie de Perpigna, dont

126. Trobar clus : poèsie hermétique
127. O toi qui as fleuri la vie, : de mon frère Vaqueira, : -rends-toi fière, chante hardie :/ ta voix retentira.
128. Selon sa vida, [vie] transmise depuis le Moyen-âge
129. Son père était né à « Cette » où son grand-père était commissaire de la marine, royaliste celui-ci émigra après avoir transporté des fonds pour ses amis à travers le littoral méditerranéen. On trouve cet épisode dans le livre de mémoires de son père : Joseph, Barthélémy, Honoré, Amable, Louis de Ricard. Le récit du grand-père *Rapport de Mr Jean-Louis de Ricard, commissaire de la marine de France au port de Toulon*, comporte p 88, ce que Louis-Xavier appelle un « Languedoccianisme », il met le mot ongle au féminin comme il l'est en occitan : « Il s'est brisé toutes les ongles dont il n'en a conservé qu'« une. » »
130. Renseignements trouvés sur http ://www.ghcaraibe.org/bul/ghc095/p2045.html, qui sont confirmés par l'acte de décès, Louis-Xavier et Eugène Napoléon Vieillard, cinquante-cinq ans, gendre du défunt, en étant les déclarant.

il avait eu une fille : « Louise Joséphine Idoïne de Ricard, née à Fort-St-Pierre en Martinique le 26/01/1822 et décédée au Château d'Azay-le-Rideau (dont son demi-frère, Louis-Xavier de Ricard, était conservateur) le 11 janvier 1908 » Louis-Xavier ne mentionne jamais l'existence de cette première famille de son père, ni de sa demi-sœur, ou de son neveu et de sa nièce du premier mariage de celle-ci (Tripier) qui devaient avoir un âge similaire au sien. Est-ce pour ne pas déplaire à sa propre mère ?

Quatre-cent cinquante -sept : le bon numéro

Toujours dans l'État civil, l'acte de mariage de Lydie et Louis-Xavier, répertorie parmi les pièces :

> « Le certificat délivré à la Préfecture de la Seine, constatant que le futur a satisfait à la loi sur le recrutement de l'armée et qu'il a été exempté du service militaire par le numéro quatre-cent cinquante-sept qui n'a pas été compris dans le contingent. »

Fils d'un marquis- général, Louis-Xavier a tiré le bon numéro, rappelons que le tirage au sort des conscrits a été institué en 1815, avec le « remplacement qui reporte sur les plus démunis l'impôt du sang » (Charle 1991 : 17) et ne sera remplacé par un service militaire pour tous les hommes qu'à partir de 1872. Cette conscription qui selon le même auteur :

> « oppose nettement deux France, la France occitane et la France du Nord et de L'Est »

a laissé dans la mémoire populaire de la première une chanson, en français(voir 19.24).
Avant de quitter la famille Ricard et la jeunesse de celui-ci, nous soulignerons la largeur d'esprit de son père qui lui « laissait tout lire » mais aussi qui, grâce aux campagnes napoléoniennes et à ses séjours en Espagne et en Italie enfant, lui aurait permis d'avoir une vision mondiale, vision complétée par son grand-oncle Pauthier . Ce qui n'éloignait pas le Général de ses origines méridionales dont il faisait partager la culture à son fils. Les réceptions de sa mère, le salon du boulevard des Batignolles, mêlant parisiens et provinciaux et complétant cet environnement.

9.4.7 Les exils en Suisse

Entre Paris et Montpellier, dans la vie de Louis-Xavier de Ricard, il y a la Commune de Paris (24 Mars - 20 Mai 1871) et deux exils en Suisse, un avant « La Commune » après la publication et par crainte de la saisie du *Patriote Français* en Juillet 1870 et l'autre après la répression de celle-ci.
Nous verrons l'implication théorique- politique de Louis-Xavier de Ricard tant au travers du *Catéchisme Populaire Républicain* que du *Patriote Français* ou de ses articles dans le *J.O* de la Commune, signés de son nom et parus sous la rubrique « Variété. »

En 1891, portant un regard sur son séjour à Ste Pélagie (introduction de *Autour des Bonaparte*), il fait l'analyse des conséquences de la division des forces et pensées révolutionnaires en ce temps là, puis sous la Commune :

> « Cette manie d'archaïsme ne s'est malheureusement pas corrigé par la suite, au contraire, elle a empiré. Après avoir paralysé l'action de la Commune, elle y a mêlé une sorte de grotesque macabre. Nous étions Hébertistes, maratistes, dantonistes, girondins, même, mais très peu jacobins. » (Ricard 1891 : 32)

Quelles ont été les relais qui lui ont permis de fuir, puis de revenir ? Edgar Quinet semble être au centre de ce réseau. C'est dans son entourage géographique qu'il se serait réfugié par deux fois, et ce serait grâce à lui qu'il serait rentré en France, sans être inquiété, alors que la répression se poursuivait contre les Communards. Hormis Salvat (Salvat 1943 : 14) qui conclut par « Il rentre en France après l'amnistie [131] », la version de l'aide de(s) Quinet est reprise in *extenso* par les différents chercheurs. [132] Mortelette fait aussi exception et passe rapidement sur cette période pour Ricard, notant simplement :

> « La proclamation de la République incite Ricard à quitter la littérature pour la politique, mais le cas est marginal parmi les Parnassiens. » (Mortelette 2005 : 299)

Cette appréciation résulte du découpage en thèmes de la vie de Louis-Xavier de Ricard qui s'est toujours présenté comme « homme de lettres », mais aussi probablement d'un glissement sémantique du « politique. »
La version majoritaire chez les chercheurs se trouve dans la biographie établie en 1906, du vivant de Louis-Xavier de Ricard par Fernand Clerguet(voir 19.25). Salvat précise pour sa part que « Quinet réside à Veytaux, sur les bords du lac Léman. » Vevey où d'après Clerguet s'est réfugié Ricard est dans le canton de Vaud, plus proche de Montreux que de Lausanne, il est à l'autre extrémité du Lac Léman par rapport à Genève.
C'est sur cette dernière ville que se concentrait le renseignement français de ce temps. Ainsi le troquet garni à l'enseigne de « La solidarité » y est fréquenté par des « Communards soit de Paris, soit de Lyon » (Archives de la Préfecture de Police de Paris, BA 431, 6806, note du 1 Février 1872.)
Pour Moulain : « En Août 1873 Ricard se marie avec Lydie, Fanny Wilson, une amie d'enfance [...] Immédiatement après, Ricard bénéficie d'une amnistie grâce à Edgar Quinet avec qui il, est en correspondance depuis 1863, le jeune couple peut rentrer en France et va s'installer dans le Midi. » Or, le couple c'est bien marié en Août 1873 mais en France.
Si l'idylle amoureuse entre Lydie et Louis-Xavier s'est concrétisée immédiatement après son retour (dix-huit mois avant le mariage) celui-ci se situe dans une période

131. La loi d'amnistie pour les Communards qui sera une bataille politique majeure de ces années n'interviendra qu'en 1882.
132. Peyronnet, Forestier-Pakenham, Moulain.

très trouble en France. C'est à dire au moment où Quinet a été élu à l'Assemblée de Bordeaux. Est-ce sur son nom, sur son passé en 1848, et sur son affiliation au Grand Orient de France que Quinet a pu protéger le retour de Ricard ? Ces questions restent, pour le moment et pour nous, sans réponse. [133]
En Suisse au même moment :

> « La police suisse fait les plus grandes difficultés pour accorder des permis de séjour. Elle demande l'acte de naissance, puis l'extrait de casier judiciaire, l'immatriculation au consulat... On parle de l'internement des réfugiés de la Commune prochainement » (*Journal de Genève* du 12 Mars 1872 in Archives de la Préfecture de Police de Paris, idem.)

Ce « bruit qui a couru » a-t-il incité Louis-Xavier à rentrer puis à solliciter la protection de Quinet ? Toujours est-il que, les deux listes de réfugiés par ville établies par la suite (Liste n° 155 et 26, dossier 6806, Archives de la Préfecture de Police, Paris), ne comportent pas le nom de Ricard.
Notons également que Quinet meurt en mars 1875, à cette époque rien n'est réglé pour les ex-Communards.

133. La consultation du dossier de police de Louis-Xavier de Ricard, pourrait peut-être nous éclairer sur cette période.



LETIN POLITIQUE.

LE DROIT DE LA FEMME

Nous avons promis dans notre dernier article, à propos du Congrès socialiste ouvrier qui va s'ouvrir à Marseille, de nous occuper de la situation actuelle de la femme et de celle que lui feront dans la société future des améliorations successives et de première utilité.

Nous allons nous en acquitter aujourd'hui ; le temps presse ; un programme doit être formé et nous remplissons le véritable devoir qui s'impose à la presse socialiste de contribuer à sa constitution.

Quel est le sort fait à la femme dans l'ensemble de ces conventions sociales appelé civilisation par le plus grand nombre, et que nous regardons comme la barbarie perfectionnée ?

Prenons la au commencement.

A partir de sa naissance jusqu'à l'âge de raison, elle est traitée sur le pied de l'égalité avec l'homme ; jusque-là, c'est la vie matérielle et il serait difficile d'établir une différence, lors même qu'on le voudrait. Mais à partir de ce moment, *les hommes* qui sont coupables de toutes les lois et de toutes les coutumes qui nous régissent, commencent à la déclarer un être inférieur, comme si elle ne possédait pas dans toute leur plénitude, les facultés qui sont l'apanage de l'humanité, comme si en paraissant sur la terre elle n'acquérait pas par ce fait même tous les droits que l'humanité confère.

C'est alors que les hommes les plus sceptiques et les plus *incroyants* au nom

FIGURE 9.7 – L'article d'Ernest Ferroul à la Une de *La Commune Libre*

Chapitre 10

Mariage d'amour, mariage ...

10.1 L'amour et le mariage

10.1.1 Baiser d'amour et nouvelle définition du mariage

Nous venons d'évoquer la naissance de l'amour de Jeanne et de Fourès . L'amour occupe une place importante dans les lettres de Lydie à Fourès (voir aussi 9.1.7 et 9.3.3).

Transgression des rôles

Nous y avons relevé 49 occurrences du mot amour et de ses dérivés. Il s'agit avant tout de sentiment, en effet la sensualité n'y est pas exprimée sauf dans les cas qui se rapportent aux relations de sa sœur Jeanne et de son correspondant. Son expression est cependant empreinte de beaucoup de retenue, comme le montrent les extraits suivants :

> « ... ne vous a-t-elle pas embrassé à pleine lèvres quand Louis vous a rapprochés au départ ? Tout autre que vous aurait pu mal interpréter ce mouvement de naïveté, mais pas vous, n'est-ce pas ? C'est le premier baiser d'amour qu'elle ait donné de sa vie » (1e avril 1877)

et le 10 du même mois :

> « M Germain ne pourrait pas vous accuser de manquer de pratique, - comme lorsque vous avez fait une lieue à côté de Jeanne sans songer à lui offrir le bras. »

Nous trouvons dans ces deux exemples la transgression des rôles assignés à chaque sexe : la jeune-fille en sortant de la réserve que sa « nature » et son éducation lui imposent ; le jeune-homme en ne faisant pas le premier pas lors des « retrouvailles mondaines. » Les « félibrejades » semblent jouer en effet ce rôle :

> « Il s'agit alors d'affronter les exigences des règles de la civilité, qui mécanisent les conduites des filles et des garçons, et qui embarrassent d'autant plus les garçons que l'initiative de la relation leur revient. Malaise et déception s'installent alors » (Houbre, 1997 : 89)

Acceptation de la norme

Lydie, dans sa relation des faits, non seulement accepte la norme qui sied aux dames de son siècle mais s'empresse de replacer l'écart de sa sœur dans le droit chemin, celui de la naïveté obligatoire de la jeune-fille. Même si ses propres lectures vont plus loin dans ce domaine, comme le prouvent celle de la *Venus Arlatenca* d'Aubanel qui a fait scandale en Avignon mais également celle de textes des textes de Brantôme (28 Juin 77).
D'après Michelle Perrot, il n'y a rien là d'original :

> « Le libertinage du XVIIIe siècle est surtout masculin, comme l'érotisme du XIXe siècle [...] Parler du sexe est alors l'objet d'un profond refoulement. » (Perrot, 2008 : 86)

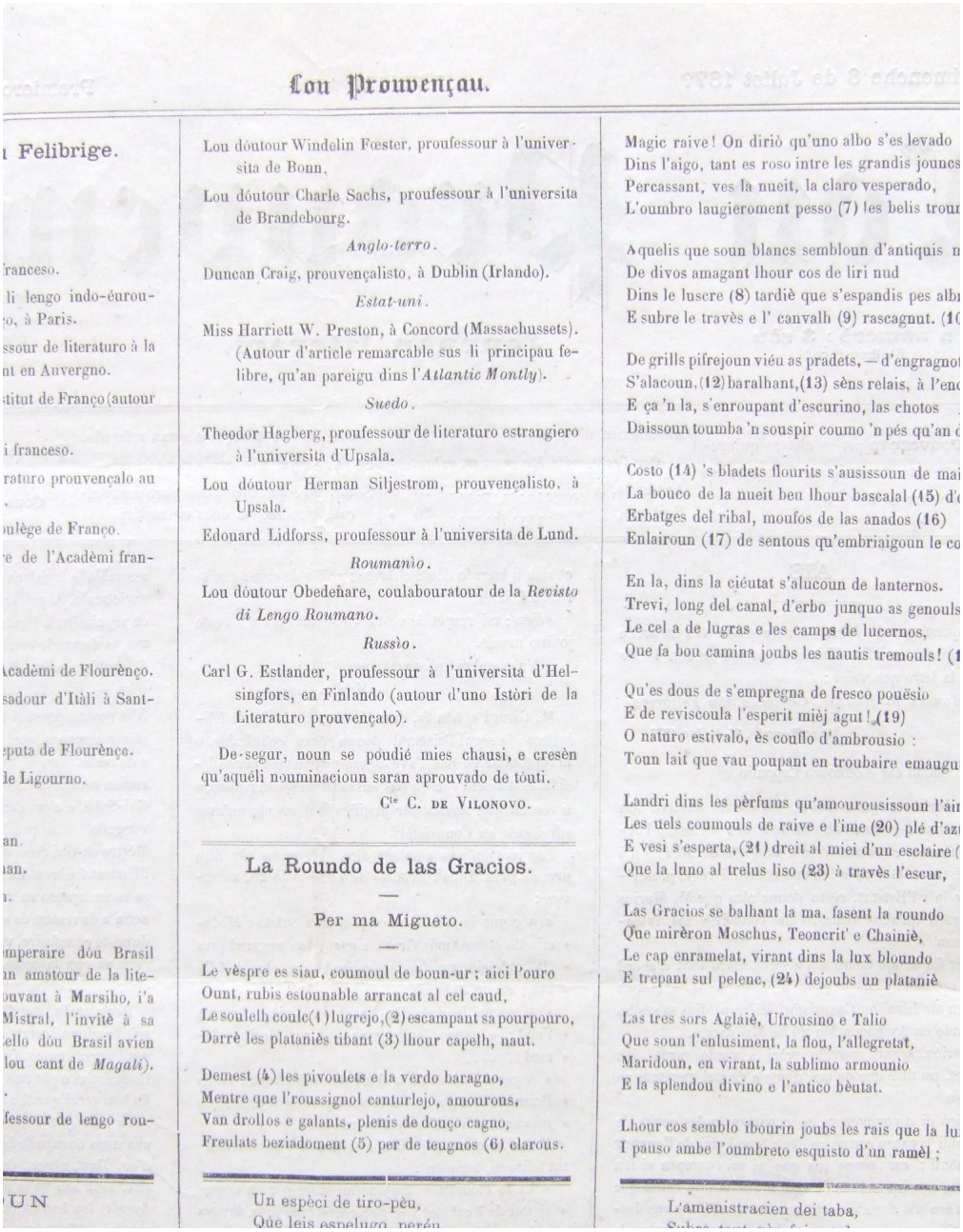
Construction du mariage

Nous trouvons également 64 occurrences des mots mari ou mariage dans cette trentaine de lettres. Le mariage y est une des questions les plus réfléchies : au cours de l'année 1877 se développe un projet qui lui tient particulièrement à cœur celui de l'union de sa sœur Jeanne et du poète, son correspondant.
Dans une lettre de mi-mars contenant une fleur séchée, elle lui écrit :

> « Je vous voyais si bien frère de Louis que par vous Jeanne eût été doublement ma sœur : c'est notre terreur à toutes deux que son mariage ne nous sépare ; néanmoins, respectant chez elle la liberté de sentiment que j'ai voulue pour moi-même, je ne lui eusse jamais parlé de vous, si je n'avais bien auguré de l'accueil qu'elle vous a fait l'année dernière et du bon souvenir qu'elle avait gardé de vous. »

Cette intervention dans les projets de mariage de sa cadette n'est pas originale en soi, en effet :

> « A côté des parents, les grands-parents, les oncles et les tantes jouent un rôle non négligeable dans le processus matrimonial, en particulier dans la collecte d'informations concernant les prétendants possibles. Quand aux frères et aux sœurs, surtout quand ils entretiennent entre-eux des liens privilégiés, il est étonnant de constater combien ils souhaitent intervenir de façon volontariste dans le mariage de l'autre, et combien ils peuvent se sentir blessés quand ils en sont manifestement éloignés » (Houbre, 1997 : 229-230)



Lou Prouvençau.

ı Felibrige.

ranceso.
li lengo indo-éurou-
o, à Paris.
ssour de literaturo à la
nt en Auvergno.
titut de Franço (autour
i franceso.
raturo prouvençalo au
ulège de Franço.
e de l'Acadèmi fran-
cadèmi de Flourènço.
sadour d'Itàli à Sant-
eputa de Flourènço.
le Ligourno.
an.
ian.
mperaire dóu Brasil
n amatour de la lite-
ouvant à Marsiho, i'a
Mistral, l'invitè à sa
ello dóu Brasil avien
lou cant de *Magali*).
fessour de lengo rou-

UN

Lou doutour Windelin Fœster, proufessour à l'universita de Bonn.

Lou doutour Charle Sachs, proufessour à l'universita de Brandebourg.

Anglo-terro.

Duncan Craig, prouvençalisto, à Dublin (Irlando).

Estat-uni.

Miss Harriett W. Preston, à Concord (Massachussets). (Autour d'article remarcable sus li principau felibre, qu'an pareigu dins l'*Atlantic Montly*).

Suedo.

Theodor Hagberg, proufessour de literaturo estrangiero à l'universita d'Upsala.

Lou doutour Herman Siljestrom, prouvençalisto, à Upsala.

Edouard Lidforss, proufessour à l'universita de Lund.

Roumanio.

Lou doutour Obedeñare, coulabouratour de la *Revisto di Lengo Roumano*.

Russio.

Carl G. Estlander, proufessour à l'universita d'Helsingfors, en Finlando (autour d'uno Istòri de la Literaturo prouvençalo).

De-segur, noun se poudié mies chausi, e cresèn qu'aquéli nouminacioun saran aprouvado de touti.

C^le^ C. DE VILONOVO.

La Roundo de las Gracios.

—

Per ma Migueto.

—

Le vèspre es siau, coumoul de boun-ur ; aici l'ouro
Ount, rubis estounable arrancat al cel caud,
Le soulelh coule(1) lugrejo,(2) escampant sa pourpouro,
Darrè les plataniès tibant (3) lhour capelh, naut.

Demest (4) les pivoulets e la verdo baragno,
Mentre que l'roussignol canturlejo, amourous,
Van drollos e galants, plenis de douço cagno,
Freulats beziadoment (5) per de teugnos (6) clarous.

Un espèci de tiro-pèu,
Que leis espeluge, peréu

Magic raive ! On diriò qu'uno albo s'es levado
Dins l'aigo, tant es roso intre les grandis jounes
Percassant, ves la nueit, la claro vesperado,
L'oumbro laugieroment pesso (7) les belis trour

Aquelis que soun blancs sembloun d'antiquis n
De divos amagant lhour cos de liri nud
Dins le lusere (8) tardiè que s'espandis pes albi
E subre le travès e l' canvalh (9) rascagnut. (1

De grills pifrejoun viéu as pradets, — d'engragnot
S'alacoun, (12) baralhant, (13) sèns relais, à l'enc
E ça 'n la, s'enroupant d'escurino, las chotos
Daissoun toumba 'n souspir coumo 'n pés qu'an

Costo (14) 's bladets flourits s'ausissoun de mai
La bouco de la nueit beu lhour bascalal (15) d'
Erbatges del ribal, moufos de las anados (16)
Enlairoun (17) de sentous qu'embriaigoun le co

En la, dins la ciéutat s'alucoun de lanternos.
Trevi, long del canal, d'erbo junquo as genouls
Le cel a de lugras e les camps de lucernos,
Que fa bou camina joubs les nautis tremouls ! (1

Qu'es dous de s'empregna de fresco pouësio
E de reviscoula l'esperit mièj agut ! (19)
O naturo estivalo, ès couflo d'ambrousio :
Toun lait que vau poupant en troubaire emaugu

Landri dins les pèrfums qu'amourousissoun l'air
Les uels coumouls de raive e l'ime (20) plé d'azu
E vesi s'esperta, (21) dreit al miei d'un esclaire
Que la luno al trelus liso (23) à travès l'escur,

Las Gracios se balhant la ma, fasent la roundo
Que mirèron Moschus, Teocrit' e Chainiè,
Le cap enramelat, virant dins la lux bloundo
E trepant sul pelenc, (24) dejoubs un platanè

Las tres sors Aglaiè, Ufrousino e Talio
Que soun l'enlusiment, la flou, l'allegretat,
Maridoun, en virant, la sublimo armounio
E la splendou divino e l'antico bèutat.

Lhour cos semblo ibourin joubs les rais que la lu
I pauso ambe l'oumbreto esquisto d'un ramèl ;

L'amenistracien dei taba,

FIGURE 10.1 – « La rondo de las gracios », publié par Fourès pour sa Miguette dans *Lou Prouvençau* de Juillet 1877

Lydie se situe dans l'idéologie dominante, celle qui rend le mariage inéluctable pour une fille -« C'est notre terreur à toutes deux que son mariage ne nous sépare » et celle du fossé de connaissance sur le mariage sexuel entre une jeune-femme mariée :

> « c'est la petite maman de Jeanne qui parle en ce moment ; une vieille mariée qui a de l'expérience »(8 mai 1877)

et une jeune-fille à marier (voir lettre du 6 Avril 1877 sur L'ABC de l'amour). Mais c'est pour intervenir en faveur d'un modèle de mariage contraire à cette même idéologie.
Dans le même courrier de mars, elle en énonce sa conception, après avoir exposé les obstacles rencontrés lors de son union avec Louis-Xavier :

> « ...sachez seulement que lorsque nous nous sommes aimés, Louis et moi, nous avions contre nous : 1° la pauvreté, 2° Maman [1], qui redoutait pour moi le tempérament jaloux et emporté de Louis, 3° papa qui ne partageait précisément pas ses opinions politiques, 4° ma santé qui exigeait une vie facile et aisée, 5° des ennemis de tous genres connus et inconnus, qui ne reculèrent devant rien pour nous séparer, sans compter autre chose qu'il est inutile de vous dire. Nous avons trimé 18 mois ! et nous avons triomphé ! Certes nous avons eu de très rudes moments à passer depuis, mais notre bonheur présent est fait pour inviter à suivre notre exemple, tous ceux qui ne considèrent pas le mariage comme un marché, mais comme la libre et sincère union de deux cœurs honnêtes. »

Nous avons ici acceptation du mariage comme lien entre un homme et une femme, mais refus des bases sur lequel il est établi « le marché », - la dot ou son absence - et l'établissement de nouvelles bases « l'union sincère de deux cœurs ».

Une conception non partagée

Il s'agit d'un contre-projet partagé seulement par une minorité de la société, celui d' :

> « une représentation plus égalitaire du couple et du mariage [qui] sous-tend ces conceptions, soutenues en France par les milieux républicains et protestants et par une minorité de juristes.
> Car la majorité se déclare favorable au maintient du Code Civil tel qu'il est... » (Breton, in Bossis et alii, 1990 : 187)

La permanence du Code civil (1803) perpétue le statut juridique de mineures pour les femmes, dans une époque qui, pourtant, sous une apparence chaotique, aboutit à l'affirmation de la République : le droit au divorce par faute a été aboli en 1816 et ne sera rétabli qu'en 1884, le « suffrage universel » enfanté par la révolution de 1848 est strictement masculin.

1. Souligné par Lydie Wilson sur manuscrit

Cette conception égalitaire du mariage n'est pas forcément celle de la famille Wilson, selon Lydie, et en particulier de sa mère :

> « Figurez vous que je n'ai pas encore écrit à Maman ! Je ne sais quoi lui dire ! [...] ; et puis je lui en veux un peu de ceux qu'elle forme pour Jeanne sans l'avis de Jeanne. Elle traite cette grave question du mariage avec une légèreté qui touche à de l'enfantillage ; » (6 avril 1877).

Cependant nous notons que Mme Wilson est la seule personne qui a accompagné les deux futurs époux Ricard chez le notaire Pérard à Paris lors de la signature du contrat de mariage entre Louis-Xavier et Lydie, tous deux majeurs, contrat à l'anglo-saxonne, protégeant la mariée.
Pour sa part la mère de Fourès, qui se montre possessive, est également opposée à cette conception du mariage. Question de génération, de milieu et d'origine géographique : Mme Fourès, Amélie Maury, était la fille d'un riche négociant en grain de Toulouse (Tirand 1991 : 31), quand elle épousa son père. Elle devait donc rester attachée aux coutumes en matière de transmission des propriétés, de plus sa situation financière propre, dont dépend Auguste Fourès, et le métier de son gendre, notaire, ne pouvaient qu'attirer son attention sur « la dot ». Lydie s'en inquiète dans la lettre du 18 Juillet : « sait-elle qu'elle n'a pas de dot ? »

> « Sous l'Ancien Régime, c'est la communauté des biens entre époux qui est le régime matrimonial dominant dans la France du Nord coutumière, alors que dans la France du Sud, soumise au droit romain, c'est le régime dotal. La communauté des biens entre époux est érigée en régime commun par la législation révolutionnaire et le code civil, mais la liberté est laissée aux époux de choisir d'autres régimes matrimoniaux. C'est ainsi que la France du Sud choisit majoritairement le régime dotal jusqu'au milieu du XIXe siècle. Puis, en raison des inconvénients économiques liés à l'in-aliénabilité de la dot, le régime de la communauté réduite aux acquêts se substitue peu à peu au régime dotal. Mais il est utilisé dans le même esprit : préserver la séparation des biens entre époux. » (Fine et Leduc 2003 : CLIO, 7 1998)

Le père du poète ayant été un républicain de 1848, Lydie, le 3 Mai 1877, reprend son modèle de mariage pour demander à Fourès :

> « Et votre mère, comment pourrait-elle être si impitoyable pour votre affection, puisque Monsieur Fourès l'a épousée par amour ? Ne s'en souvient-elle plus !
> Peut-être craint-elle que vous aimiez quelque écervelée coquette comme les parisiennes ont la réputation de l'être ?
> Pensez-vous que si vous lui fesiez en languedocien compréhensible pour elle une petite pièce où vous lui rappelleriez l'amour de votre père et leur mariage ; et que vous lui lisiez ça à l'improviste, elle ne serait pas très touchée, très émue ? »

Lydie de Ricard croit son propre père plus sensible au bonheur de sa fille :

> « L'avenir de Jeanne l'inquiète encore d'avantage ; car lui doit la connaître assez pour penser qu'elle ne se décidera jamais à faire un mariage d'argent » (17 Juin 1877).

Mr Wilson est, rappelons-le, d'origine écossaise et Lydie a fait un séjour en pension en Angleterre, là-bas la conception des rencontres des deux sexes n'est pas la même qu'en France :

> « La liberté octroyée aux jeunes-filles en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, en Hollande ou en Suisse laisse en effet les voyageurs français aussi interloqués que leurs homologues étrangers le sont en France lorsqu'ils constatent l'assujettissement des demoiselles. » (Houbre 1997 : 255)

10.1.2 Une femme, un homme

Remarquons, et cette remarque est d'importance, que les deux correspondants ne se départiront jamais du vouvoiement. De plus, même si Lydie de Ricard s'adresse à Auguste Fourès avec un « Cher parrain », elle ne le nomme jamais par son prénom, à la rigueur seulement par son nom de famille.
Rien à voir avec l'intimité des lettres à son mari, ni surtout de celles de Jeanne à Fourès dont J-M Petit cite deux phrases et le tutoiement (Petit 1994 : 28).
Lydie de Ricard et Auguste Fourès se considèrent comme pairs, égaux, malgré les rangs de « parrain et filleule » qui renvoient à une hiérarchie, fût-elle amicale. Leur âge égal, le statut social à l'intérieur du groupe de « La Lauseta », la liberté que s'accorde Lydie, le leur permettent. Le thème du mariage, celui de « deux cœurs », est un de ceux qui, dans la correspondance, va mettre en lumière la différence de sexe, plus exactement de genre comme le définit Françoise Thébaud :

> « Le genre est en quelque sorte le « sexe social » ou la différence des sexes construite socialement, ensemble dynamique de pratiques et de représentations, avec des activités et des rôles assignés, des attributs psychologiques, un système de croyances. Le sexe est ainsi perçu comme un invariant, tandis que le genre est variable dans le temps et l'espace, la masculinité ou la féminité - être homme ou femme ou considéré comme tel(le)- n'ayant pas la même signification à toutes les époques et dans toutes les cultures » (Thébaud 1998 : 114)

En effet :

> « lorsque deux correspondants sont de sexe différent, le rapport de place se complique. A la question des rangs s'ajoute celle des relations homme/femme avec leur panoplie d'images culturelles l'un et l'autre sexe. Dès lors qu'un homme et une femme s'écrivent, la correspondance à enjeu relationnel est sous-tendue par la différence des sexes. » (Flahaut, cité par Diaz et Siess, 2005 : 16).

En même temps Lydie est bien dans la situation où

> « dans le climat de confiance du duo, ou du réseau, la lettre se signale aux femmes comme une modalité privilégiée d'accès à soi, propice à engager une véritable « culture de soi » » (Foucault M, cité par Diaz 2005 : 9)

Elle va donc, pour elle même d'abord et pour son correspondant, qu'elle convoque par une interjection interrogative « n'est-ce pas ? », approfondir, en mai, sa conception de l'amour et du mariage dans une sorte d'essai psychologique sur l'union :

> « L'affection pure ne suffit pas à maintenir l'union et je ne m'étonne pas que tant de mariages d'amour soient sitôt rompus, car la susceptibilité est bien plus grande vis à vis de quelqu'un que nous aimons que vis à vis d'un indifférent, n'est-ce pas ? La moindre contradiction, un mot vif prennent les proportions d'une offense, d'une injure impardonnable ; et comme on souffre ! à mourir ! on croit que tout est fini ; que jamais, jamais on ne sera plus heureux ; on songe à se séparer ! et après quelques heures de bouderie, il semble qu'il y a un an qu'on ne s'est vu ni parlé.
> Louis prétend que ces petits orages - (qui me bouleversent moi, comme des grandes tempêtes) rompent la monotonie de l'existence ; en ce cas la guerre vaudrait mieux que la paix ? ce n'est pas mon avis : il n'y a pas de combat sans blessés ; et la petite garnison du cœur n'est pas plus invulnérable qu'une autre ; et malgré toute sa valeur et sa science, elle serait tôt délogée, si d'autres sympathies, des sympathies morales, n'accouraient à la rescousse : que de fois l'arrivée d'un livre nouveau nous a réconciliés par l'égal désir que nous avions de le lire ! ou quelque lettre d'ami que l'un de nous ne pouvait se décider à ignorer quand l'autre l'avait lue ! Tout cela pour vous dire, cher parrain, que votre grande affection réciproque ne serait pas pour moi, un garant de bonheur à venir, si vous ne partagiez pas les mêmes goûts ; »

Peu de temps après, (réflexion faite ?) elle complètera sur un mode sexué :

> « L'espoir et le désir d'une plus grande familiarité ont une volupté subtile qu'aucune autre n'égale. . .Mais, je parle en femme et il se peut que vous ne soyez pas du tout de mon avis. »

Dire qu'elle est femme, écrire le mot « femme », est pour Lydie de Ricard une façon de se confronter à la société de son temps et à ce dont celle-ci fait une question ou un problème : être femme. Ce mot va apparaître une vingtaine de fois, avec des interrogations, pourquoi « faible femme », ou des certitudes qui la maintiennent hors du groupe des femmes :

> « J'en veux aux femmes de tout le mal qu'elles font aux artistes, et par conséquent à l'Art, quant elles pourraient tant les aider » (22 Juin 1876)

A l'opposé, ses créations sont souvent d'une grande empathie envers les femmes, ses sœurs, avec bien sûr la première d'entre elles, sa petite sœur Jeanne, mais aussi les *Bugadières*[2], *La Nageuse*, la jeune mère dans *A una rosa incarnada* pour Mme Cladel...

10.1.3 Pour quel amour ?

Le point de vue de Jean-Marie Petit

Quand il se penche sur les relations du trio Lydie, Fourès, et Jeanne, le nœud de cette correspondance - elle s'achève à la disparition du trio - J-M Petit définit la première des deux femmes comme :

> « Maîtresse-femme,[3] en vérité, follement amoureuse de sa sœur, qui pousse à la rencontre Fourès-Jeanne et vit l'aventure par procuration au point de devenir jalouse du couple qu'elle a réuni »

Il cite pour appuyer ses derniers propos, la lettre du 4 Juin où elle écrit au poète audois :

> « Nous pouvons avoir chacun notre part - il me semble - à moins que votre amour pour elle ne s'accroisse qu'aux dépends de votre autre sympathie. »

Validité de l'interprétation

La très grande maturité de Lydie Quelle est la validité de cette interprétation ? Lydie, cela ne peut faire de doute, apparait comme une femme forte, les lettres qu'elle a écrites à son mari, de Paris après la mort de Jeanne, mais surtout en septembre quand elle va la chercher expriment une très grande maturité, une capacité de réflexion et d'analyse. Maîtresse femme peut-être, mais il y a dans ce mot une connotation d'autoritarisme qui, dans son cas, nous semble exagérée. Car celui-ci, s'il existe, serait d'avantage, selon nous, le reflet de la difficulté de Fourès, qui apparait dans les lettres, à prendre des décisions, en tout cas celles qu'elle est en mesure d'attendre après la déclaration du poète :

> « Depuis ma déclaration, mon cœur bat à me briser la poitrine.
> Ma mère pressent un évènement. Nous nous livrons des luttes sourdes, toujours muets. C'est terrible ! » (Lettre de Fourès à Lydie 21 Mars 1877).

2. Traduction : lavandières

3. Maîtresse femme : Femme d'un caractère énergique, d'une volonté ferme, voire autoritaire, qui sait s'imposer et se faire obéir sur le Trésor de la Langue Française http ://atilf.atilf.fr, septembre 2009

Un espace d'amitié L'espace de la lettre, qu'elle a choisi d'investir en direction de Fourès, est un espace d'amitié et de camaraderie, y compris au sens universel du terme pour l'époque, c'est à dire masculin. L'extrait de lettre du 29 Mai 1876, une des deux premières adressées à Fourès est sans ambiguïté :

> « S'il y avait quelque démarche à faire à Montpellier pour vous-même ou pour la société « Fourès Ricard » , usez de moi comme d'un Camarade ; c'est le plus grand honneur et, le plus grand plaisir qu'on puisse me faire ; je m'imagine que je peux être utile à quelque-chose. »

Cet espace est aussi un moyen pour elle de rompre une certaine solitude, son mari fait des va et vient entre Montpellier et Paris, elle ne l'accompagne pas toujours (cf lettre de Juin 1876 à Louis-Xavier) ; quand il est là, il va en ville pour porter ses articles, discuter politique, faire des projets. Elle est loin de sa famille, maladive, dans une maison isolée, dans une campagne qu'elle apprécie, mais dont il est parfois difficile de faire parler les arbres, surtout quand, au début, elle ne comprend pas très bien, excusez le terme le « patois ». La lettre lui ouvre un autre monde, dont elle est maitresse. Le rapprochement de Fourès et de Jeanne, avec le côté roman d'amour induit, qu'elle a non seulement favorisé mais appelé de ses vœux, doit pour elle se concrétiser par un plus - deux nids là où il y en avait un - et non par une perte celle de l'espace épistolaire (voir 9.1.7) Or Lydie trouve les lettres de Fourès déjà (trop) courtes.
Comment répondre à un correspondant qui n'écrirait pas, c'est à notre point de vue, ce qu'elle redoute en voyant s'enflammer les deux amoureux.
Nous ne pouvons oublier que l'écriture, la création littéraire, est la vie-même tant pour Fourès que pour Lydie. Création qui par moment prend les pages blanches des envois, comme brouillons et ce consciemment ou inconsciemment.

10.1.4 Vous êtes un homme

Cette liberté prise avec le rôle assigné à son sexe par la société n'empêche cependant pas Lydie d'en ressentir l'oppression . « Pourtant », écrit-elle à Fourès en proie à de très graves problèmes financiers et filiaux,

> « vous êtes encore privilégié : vous êtes un homme c'est à dire libre ; ou si vous ne l'êtes pas c'est de votre plein gré. Moi je suis traitée en Maîtresse, en caprice, en petite chose amusante quelquefois et liée comme épouse ! C'est délicieux ! mais je ne me sens pas assez de vertu pour vivre ainsi peut-être vingt ans encore. Si Louis ne change pas, Je m'en irai à l'étranger, en Amérique. Je me placerai comme institutrice. Dans quelque famille ; on trouve toujours à enseigner le verbe « avoir » et le verbe « être » à quelque Miss ou à des marmots, et pour ce qui est de la patience à y apporter, j'ai fait mon apprentissage en Angleterre. »

Car si elle ne gagne pas sa vie, au sens indépendance du terme, ces échanges avec Auguste Fourès montrent le travail qu'elle effectue pour leur œuvre commune,

l'édition de l'almanach des Félibres rouges, *La Lauseta* :

> « Nous n'avons pas encore terminé le plan de la Lauseta ; je vais y travailler cet après-midi (Louis va à Montp(r) pour les prospectus) et je vous l'enverrai le plus tôt possible. Nous comptons bien faire paraître en 7 bre. » (28 Juin 1877)

Ou encore la rédaction d'articles pour présenter les écrits théoriques, ainsi le 15 Avril :

> « Courage ! Courage ! et travaillez -Louis n'est pas du tout content de vous- et son Fédéralisme ? Toute agitée que je sois de la campagne entreprise pour vous et Jeanne, j'ai commencé un résumé de ce beau livre de mon cher Louis ! J'en suis à la moitié, j'en extrait le plus succintement possible, les parties purement politiques et historiques : je ne sais si j'y arriverai, mais j'essaye au moins : cela ne vous fait-il pas honte ? alors pourquoi ce sempiternel « faibles femmes ? » Je ne vous conseille pas de venir avant d'avoir publié votre étude : vous seriez bien reçu ! »

Dans cet extrait, elle montre combien son engagement dans le travail et la réflexion politique communs semble pour elle aller de soi et combien lui pèse cette hiérarchisation des sexes qui fait d'elle une « faible »

10.1.5 Lydie et les contradictions

Le travail des femmes

Cette vision de femme au travail, qui gagne sa vie, si elle l'envisage pour elle-même, elle ne la conçoit pas pour sa sœur Jeanne, passionnée de peinture, qui, il est vrai, est atteinte de la tuberculose. Le 10 avril elle remarque :

> « mais elle [Jeanne] ne veut rien entendre ; au contraire, depuis ces derniers évènements, elle est reprise d'un courage et d'un goût passionné pour sa peinture : elle espère arriver un jour à gagner de l'argent ! la chérie ! ; comme si on lui demandait autre chose que d'être bien portante, d'abord, dévouée, économe et simple, ensuite. »

Le mariage de convenance

Un ami, Alban Germain, se voit refuser par ses parents la main de la jeune-fille qu'il voulait épouser Lydie conclut :

> « En somme ; c'est la jeune-fille qui est la plus à plaindre : faut-il qu'elle l'aime bien fort son Germain , pour ne pas lui en vouloir de ne rien faire qui les rapproche : si elle avait de l'orgueil, pourtant ? Elle le mésestimerait. » (Lettre du 8 Juillet)

Puis le même se résout à l'accommodement de l'époque :

> « il épouse une jeune fille qu'il avait connue dans le temps à Montpellier, le coquin ! Oh ! ces hommes ! ces hommes ! et on prétend que les femmes sont perfides ! plaisanterie à part, je crois que c'est ce qu'il a de mieux à faire, puisque tout autre espoir est anéanti : il ne peut aimer une femme mariée ni passer sa vie à déplorer sa perte. C'est une fille du peuple, dit-il, qu'il prend pour compagne. » (11 septembre)

Et Lydie accepte le mariage de convenance .

Maternité et trop grands penseurs

Morte jeune, Lydie n'a pas eu d'enfant. La question de la maternité et de son absence la préoccupe en fonction de sa propre famille et de sa mère.
Sur ce thème, elle reprend les idées alors en cours sur l'infertilité des trop grands penseurs (Moreau 1982 : 89) :

> « -Je suis jalouse pour Jeanne de votre perdigalet de petit neveu : l'aimeriez vous plus que vos bébés à vous ? alors je vous les volerai bien-sûr, car je les adore déjà à l'aveuglette : -comme ça serait délicieux dans le jardin, des bébés ! S'il y en avait, maman ne se ferait pas tant prier pour venir ! Quand je le demande à Louis pourquoi nous n'en avons pas, il me répond que c'est le fait des hommes qui pensent beaucoup ; ne pensez pas trop parrain, que j'ai des petits-neveux ! » (28 Juin 1877).

Elle reporte son désir d'enfant sur le couple Auguste - Jeanne :

> « Vous savez que Jeanne adore les enfants : quand elle était petite elle avait toujours une bonne douzaine de poupées auxquelles elle fesait la classe et qu'elles mettaient maternellement coucher tous les soirs dans trois ou quatre petits lits blancs de toutes grandeurs. Elle disait à Maman avec des élans de tendresse indicible : « Quand je serai grande j'aurai cent 1 enfants ! » plus tard connaissant mieux la valeur des nombres elle voulait en avoir vingt ; dix pour Maman ! (le beau cadeau !) et dix pour elle ; à douze ans, elle retournait un marmot, l'habillait, le portait comme une petite femme. Moi, à l'âge que j'ai je ne sais pas tenir un moutard au Maillot : j'ai peur de le briser, et je le confie immédiatement à des mains plus adroites, à celles de Jeanne, quand elle est là. » (8 mai 1877)

En février elle faisait part à son correspondant d'un accouchement difficile, très répandu en ce siècle, où il « était la principale cause de mortalité des femmes et le facteur premier de leur faible espérance de vie. » (Perrot 2008 : 95) et de son inexpérience :

> « Louis vous a-t-il annoncé la naissance d'un fils à Cladel ? L'accident très - prématuré est survenu alors que nous dînions chez eux : c'est

> l'émotion que j'ai éprouvée qui m'a rendue malade, car, malheureusement, je suis très novice en cette matière... Cette pauvre Madame Cladel a failli mourir : son mari était fou, paraît-il ... » (18 Février 1877)

Nous possédons, la même annonce faîte par Louis-Xavier à Fourès, elle se résume en une ligne :

> « Cladel a un troisième enfant, un fils. » (10 Février 1877)

Il partageait pourtant avec Lydie, cette même conception du mariage, mais n'avait pas la même sensibilité aux dangers que représente pour les femmes, alors, la maternité.

Le mariage d'un point de vue pratique

La question féminine et ses corollaires quasi obligatoires au XIXe siècle, le mariage et la maternité, sont traités par Lydie dans ses lettres à Fourès. Il s'agit pour elle de pratique : envisager le mariage de sa sœur avec Fourès, tirer le meilleur parti de celui-ci pour sauvegarder leur liberté commune. Elle met en œuvre son projet en se servant des moyens, au service du mariage tel que les conçoit majoritairement la société, intervention de la famille dans celui-ci, ne remettant pas en cause sa quasi-obligation. Cependant le mariage qu'elle prône, comme celui qu'elle a conclu avec Louis-Xavier est un mariage d'amour, dont les lettres lui permettent l'approfondissement psychologique. Elle rejoint par ses écrits, ceux de son mari (voir 9.4.4) qui, dès ses premières publications, a fait de la « Question féminine » une des question de la liberté individuelle qu'il continuera à défendre dans ses écrits théoriques et romanesques jusqu'à la fin de sa vie.

Chapitre 11

La tuberculose, maladie sans nom

11.1 La maladie comme écrit intime

La maladie et la douleur font partie de l'intimité donc de ses écrits : lettres, journal, autobiographie.
Comme Louisa Paulin (Correspondances Paulin/Perbosc 2007), Lydie n'échappe pas à cette règle. Les symptômes d'une épidémie très répandue dans ce siècle, dont on ne connaît pas, alors, encore l'origine, la phtisie, autrement dit la tuberculose, sont présents tout au long des lettres. La nièce de Fourès, Jeanne et Lydie elle-même en mourront.
Les filles et femmes du Midi sont logées à la même enseigne que celles du Nord :

> « Il suffit de lire la liste des mortes prématurées et réelles dans le *Moi des demoiselles*, où Philippe Lejeune constate : « Il semble que la tuberculose ait souvent en tuant la diariste, immortalisé son journal ». » (Cosnier 2001 : 279-280)

11.1.1 *Li belugueto* d'Antounieto

Antoinette Rivière, morte à 25 ans le 27 janvier 1865, est certainement la plus connue en domaine occitan. Elle a été immortalisée par Louis Roumieux dans son recueil, réalisé par souscription *Li belugueto* :

> « Antoinette Rivière que les félibres chantent pendant sa vie et surtout à sa mort sous le nom d'Antoinette de Beaucaire, et qui laisse quelques étincelles de son jeune génie précocement fauché... » (Ripert 1948 : 155)

Dans ses *Mémoires* recueillies par Amiel et publiées après sa mort (Roumieux 1936), Delphine Roumieux, la femme du félibre qui connut comme lui Antoinette à l'âge de 10 ans, pense qu'elle est morte d'amour pour le frère de son amie Zoë. Celui-ci est devenu prêtre, conformément aux volontés de sa mère : « Gustave obéit à sa mère, et Antoinette se consuma d'amour. »
Elle avait cependant noté :

> « Elle était en pension chez les Dames de Nevers, et elle avait pour amie Zoé Germain, la sœur de l'abbé . Lorsqu'elles quittèrent le pensionnat, leur amitié devint plus grande [...] Antoinette et Zoé étaient enfants de Marie et sacristines à la Chapelle de la Sainte Vierge.
> Zoé tomba malade, Antoinette ne la quitta plus.
> ..
> L'état de Zoé s'aggrava, et la pauvre jeune-fille mourut. » (Roumieux 1936 : 65)

A la même époque à Castelnaudary :

> « La tuberculose, mieux avouée que les maladies vénériennes, mais parfois dissimulée sous des termes comme maladie de langueur, frappait les adultes » (Tirand 1991 : 20)

11.2 Les thèses de médecine

11.2.1 Soigner les symptômes

De nombreuses thèses de médecine, cherchaient les moyens de guérir la phtisie. La maladie était associée dans les « réclames » paraissant dans les journaux à la « bronchite, [au] rhume et [à la] toux . »
C'est le cas par exemple, dans celle pour le goudron du pharmacien Guyot de Paris.

« Les passions tristes »

Les titres des thèses [1] de médecine vont de l'« aperçu sur quelques causes de la phtisie pulmonaire chez les femmes » d'Henri Desgaultière (Paris 1821) aux « Recherches statistiques sur la mortalité par la phtisie à Paris *[Texte imprimé]* » de Léonard Agard, 1874 jusqu'à l'étude des « passions tristes. Le libertinage et la syphilis considérés comme causes de phthisie [sic] : thèse pour le doctorat en médecine présentée et soutenue le 14 déc. 1882/ par Francisco d'Albuquerque Cavalcanti. »
Cette dernière étant dédiée aux professeurs de la Faculté de Médecine de Montpellier : Combal, Courty, Grasset, Moinetier et Batle !
Cette année 1882 est celle où Robert Koch (1843-1910), prix Nobel de Médecine 1905, découvrira à Berlin l'agent de l'infection, le Mycobacterium tuberculosis, bacille qui porte son nom.

11.3 La maladie dans 21 des 33 lettres à Fourès

La maladie est un thème développé ou évoqué dans 21 des 33 lettres de Lydie à Fourès. Elle concerne sa propre personne, sa sœur Jeanne, sa mère, son père, sa belle-mère, les nièces de Fourès, Fourès lui-même.

1. Sur CCF BNF Décembre 2008

11.3.1 La maladie de Lydie au second plan

Ce n'est pas sur sa propre souffrance que Lydie s'épanche le plus. Il semble pourtant qu'elle ait été malade dès avant son mariage, comme en atteste la lettre de mars où elle expose les obstacles opposés à celui-ci, dont sa : « santé, qui exigeait une vie facile et aisée. »
Ce n'est donc pas de la santé de Jeanne dont il est question dans la première partie de la correspondance, mais bien de celle de Lydie. Le 7 Février 1877 la maladie la retient à la maison à Paris, elle la nomme, alors :

> « affreuse grippe attrapée je ne sais où, ni quand, de plus une agaçante névralgie me fait grincer des yeux et des dents »

Elle l'obligera à interrompre sa lettre. Lorsqu'elle en reprendra la rédaction, le 18 février à Montpellier, elle parlera alors de « malaise croissant »
Concédant ensuite :

> « J'ai été bien malade pendant quelques jours : ce que je prenais pour une grippe était une névrose produite par l'anémie ; ces brouillards empestés et cette demi-vie dans un demi-jour ne me réussissent guère »

Elle change de causes à propos de l'accouchement prématuré de Mme Cladel concluant :

> « c'est l'émotion que j'ai éprouvée qui m'a rendue malade »

Parallèlement (le 10 février) Louis-Xavier avait écrit à Fourès rentré à Castelnaudary :

> « Une indisposition de Lydie - qui n'offre rien d'immédiatement grave mais qui pourrait le devenir- a retardé notre voyage jusqu'à ce jour, et nous empêchera de faire le tour du midi, que nous avions arrangé.[...] Nous partons lundi si la santé de Lydie nous le permet. »

Rentré au Mas, il parle de deux et non pas d'une seule malade en ces termes [2] :

> « Nous sommes ici depuis avant-hier au soir. Nos deux malades vont un peu mieux, et je ne doute pas que le climat et notre vie calme et toute champêtre ne les rétablissent bientôt. Mais au vudela fatigue que leur a causées ce petit voyage, je vois qu'il était vraiment impossible d'en faire un plus long. »

Ces premières lettres confirment la difficulté de diagnostic entrevue avec les réclames des journaux.
La lettre du 3 Mai apprendra à Fourès, que sa correspondante aussi « broie du noir » par moment, elle le redira mi-septembre. Le 4 Juin Lydie écrit à Fourès qu'elle est « guêrie, à peu près. » C'est donc qu'elle a été à nouveau malade, ce que confirme une lettre de Louis à Fourès (sd Mai 77) qui commence ainsi :

> « Un mot seulement.- Jeanne va bien, mais Lydie a été couchée trois jours. Le docteur est venu trois fois. J'étais bien en colère contre vous

2. Lettre sans date à Fourès

> pour me l'avoir fatiguée à lui faire faire des courses insensées, après Avignon, qui suffisait bien. Enfin elle va mieux, quoique toute souffrante. »

Une dizaine de jours plus tard c'est le départ, assez précipité, de Jeanne de la Lauseta pour Paris, moment d'intense émotion, doublé entre le départ et l'écriture de la lettre de la pression d'un lourd secret, la nouvelle de l'aggravation de la santé de leur père, Lydie récidive alors et en rend compte en ces termes :

> « ...de tristesse je fus subitement très indisposée le matin même, et dans l'impossibilité de la conduire au chemin de fer ; je ne pouvais me tenir debout. » (sd [entre le 10 et le 13 juin 1877])

Le désarroi face à la fin de Jeanne

C'est elle pourtant qui, le 27 septembre (voir 17.3.3), écrit à son mari, de Paris, où elle est venue chercher Jeanne, son désarroi devant le « changement qui s'est opéré en elle depuis le mois de juin. » C'est physiquement que ce désarroi la touche, même si elle ne doit pas le montrer :

> « Ne me gronde pas ; ne me dis pas que je suis lâche, j'ai fais tant d'efforts pour paraître gaie depuis hier que j'en ai la poitrine brisée ; j'ai des sanglots qui m'étouffent, et je garde tout ça pour moi ! »

De Paris toujours, où elle est allée rejoindre ses parents après la mort de sa sœur, le 5 Novembre, elle s'effondrera en s'adressant à Louis :

> « Enfin je pleure ! Que cela me fait de bien ! Mes larmes sont froides comme de l'eau ; je dois avoir le cœur glacé... Ne t'alarme pas de ces lignes un peu troublées : c'est la première minute de soulagement que j'aie eu, tu sais depuis combien de temps... J'ai cru pouvoir me le permettre : je suis seule.. » (voir 17.3.4)

Très discrète dans ses lettres à Fourès sur son propre état physique, elle y étudie celui de sa sœur, avec soin, précision et amour.

11.3.2 La santé de Jeanne, préoccupation principale de Lydie

Quatre lettres, des vingt et une qui traitent de maladie, adressées à Fourès parlent de la santé de Lydie, les autres essentiellement vont nous parler de celle de Jeanne.
La maladie dont elle souffre ne fait pas de doute :

> « Je ne puis me figurer qu'elle est malade, très malade peut-être ? [...] le côté malade » (10 Avril 1877)

« Jeanne est maladive » (16 Août), la maladie est appelée suivant les moments « bronchites » (juin 1876) ; « cruelle toux » (10 Avril 77) ; « nerveux..., cette oppression et cet enrouement qui persistent »(8 Mai) ; « abattement, langueur, C'est

le moral qui ne va pas » (16 octobre 77)
Lydie décrit l'atteinte physique :

> « elle ne peut pas du tout s'appuyer sur le dos, même à son siège, ni jamais reposer sur le côté droit sans être aussitôt suffoquée et sans tousser » (8 Mai 1877)

Mais elle essaye toujours de trouver, pour elle-même et (ou) pour son correspondant, dans l'état de santé de sa sœur les raisons d'espérer :

> « Ma sœur n'a pas été assez bien portante » (Juin 76) « si vous la voyiez maintenant que vous retrouveriez sa claire figure de petite aube » (1e mars) ; « ce qu'il y a de rassurant c'est qu'elle va mieux que l'année dernière, sous tous les rapports, surtout sous celui de l'humeur ... » (8 mai 1877)

Il n'est pas rare de retrouver dans une même lettre, comme celle du 8 Mai, les deux aspects contradictoires de son appréhension de la situation : angoisse et espoir.

Le dernier voyage

A-t-elle écrit à Fourès, fin septembre, quand elle est allée chercher Jeanne, ou en a-t-elle laissé le soin à Louis ? Nous ne le savons pas. Nous n'avons que la lettre d'octobre, après la visite de Fourès. Lydie a perdu espoir. Elle décrit le délabrement physique de sa sœur, l'attribuant au peu d'empressement de Fourès, toute habitée par son « grand chagrin. »
Le 27 septembre elle ménageait encore Fourès, mais pas Louis, elle lui décrit l'état désastreux de Jeanne :

> « Ah ! notre pauvre Jeanne, si tu la voyais ! Je n'ai pas le courage de te la dépeindre ; si nous ne la guérissons à ce dernier voyage qu'elle entreprend encore !... Je ne puis te dire nos terreurs ; jamais elle n'a eu si mauvaise mine, la chère chérie ! Oh ! quel malheur !... »

Les soins

Si les causes de la tuberculose ne sont pas connues, de multiples essais sont tentés pour la guérir. Nous en retrouvons l'essentiel dans la prose de Lydie.
Elle accuse tout d'abord, pour elle-même comme pour Jeanne, les « brouillards » du nord aussi s'étonne-t-elle de la maladie de la nièce à Fourès :

> « Je croyais bien votre Midi à l'abri des terribles ravages qu'elle cause dans le Nord. » (sd Juin 77)

Le soleil et le climat du Midi ou de la montagne étaient particulièrement conseillés, c'est ainsi qu'on peut consulter nombre de thèses de médecine ou de sciences portant sur « l'influence du climat dans la phtisie pulmonaire », telle celle d'Edwin Lee (1857). Son titre « Hyères et Cannes » indique également que la recherche de ces soins, par ceux qui en avaient les moyens financiers, a contribué à lancer les

villégiatures sur la Côte d'Azur.
Le lait était prescrit dès 1806 [3] comme antidote d'où la phrase du 8 juillet :

> « elle m'annonce triomphalement qu'« elle a bu déjà trois fois du lait ! » »

Enfin Mr Gaidan a conseillé un séjour aux Eaux-Bonnes. Il s'agit d'une station thermale des Pyrénées. Le thermalisme, tout comme les stations balnéaires, se développe dans le but de guérir non seulement les tuberculeux mais aussi d'autres affections. En 1878 paraîtra un opuscule d'Edouard Cazenave de la Roche, dont le titre : *Les Eaux-Bonnes dans la phtisie pulmonaire* (Quimper : de Kerangal , 1878 31 p, 21 cm), confirme cette prescription.
Sans oublier des traitements pharmaceutiques, pour Lydie qui n'a jamais avalé « autant de pilules » (18 Janvier) comme pour Jeanne à qui le docteur parisien ordonne « de reprendre des pilules de foie de morue et du fer. »

11.3.3 Les autres malades

Les autres personnes dont la santé inquiète Lydie sont son père (9 lettres), les nièces de Fourès (5 lettres), Fourès (3 lettres), sa mère et sa belle mère (1 lettre) et la guenon Auriola.

Son père

Pour son père, resté en région parisienne et que Jeanne rejoint en juin, le texte navigue également entre espoir et désespoir :

> « il ne va pas bien (15 avril) ; papa a été très malade (3 Mai) ; Papa va mieux (8 Mai) ; notre cher père est très très malade (entre le 10 et le 13 Juin)... »

Elle nous donne une description physique et médicale de son affection :

> « il a eu une nouvelle congestion (3 mai 1877) ; il ne marche plus que courbé et [...] sa physionomie est toute changée (17 Juin). »

C'est cependant dans la lettre à Louis du 27 Septembre qu'elle envisage l'étendue du désastre et le lui fait partager :

> « ...l'état moral de papa est aussi on ne peut plus dangereux pour Jeanne ; sans déraisonner complètement, il n'a plus assez de conscience d'esprit pour se rendre compte de la gravité de sa maladie et il ne la ménage pas du tout. »

3. Voir la thèse de J. M. Billiottet Paris

Les nièces

Comme son père, les nièces de Fourès sont loin de Lydie, à Castelnaudary où vit Fourès, c'est lui qui lui parle de leur maladie, à l'occasion de leurs promenades lors du voyage à Avignon ou dans ses lettres. Les symptômes sont analogues à ceux de Jeanne :

> « Et votre pauvre petite nièce est-elle mieux ? Qu'a-t-elle ? -pas la même maladie que sa sœur aînée, j'espère ? »

Le 27 Juin elle demande des détails sur la malade, avant de se féliciter le 31 Juillet :

> « Je suis bien contente de savoir que votre nièce va mieux. »

Un mois après elle s'enquiert des suites d'un voyage, une cure peut-être, mais la lettre qu'elle envoie après la mort d'Auriola nous conduit à penser que l' état de santé de celle-ci ne s'est pas amélioré, (est-elle morte ?), ce que semble confirmer une lettre de Fourès en octobre.

Les deux dernières malades

Elles ne sont que mentionnées, la mère de Lydie semble guérie, quand à sa belle-mère, Mme Charpentier, qu'elle ne porte pas dans son cœur, elle est atteinte d'une « névrose. »

Auriola

Dernière malade-morte, la guenon Auriola, qu'elle considère comme une personne presque humaine et dont les lettres sur sa mort (septembre 1877) peuvent être considérées comme des « brouillons de l'œuvre » (Diaz 2002 : 234-239) : « Miss Auriola, Ma Guenon » (Aux Bords du Lez, 1891 : p 61-65).
Louis-Xavier de Ricard ne s'y est pas trompé, il a inclus ces deux lettres dans la préface des œuvres posthumes, en ayant soin d'en retirer les considérations sur sa mère toujours en vie en 1891.

11.4 La langue de la douleur

L'expression de la maladie, de ses manifestations et de ses angoisses se fait en Français. Les lettres contiennent d'ailleurs de moins en moins de langue d'Oc, au fur et à mesure de l'aggravation de la maladie de Jeanne, pour n'en plus contenir du tout dans la dernière.

11.4.1 La langue de l'enfance

Lydie qui apprend le languedocien, et veut en faire sa langue, démontre ici que sa langue d'enfance est le français.
Nous avons à contrario la vérification, que la langue dans laquelle s'exprime la

douleur est bien celle de l'enfance, dans un autre genre d'écriture intime, chez Alphonse Daudet dont les œuvres sont en français, mais dont la langue d'enfance est le provençal :

> « la maladie est un thème récurrent de la plupart des journaux intimes ; elle en devient parfois le seul sujet, comme dans *La Doulou*. Alphonse Daudet utilisait le terme provençal *doulou* pour désigner les souffrances qui marquèrent la fin de sa vie ...(...) Ce mot devint le titre du journal intime où l'écrivain nota à partir de 1883 les symptômes de sa maladie et que ses fils publièrent en 1929 » (Dufief 2001 : 124)

11.4.2 Ni phtisie, ni tuberculose

Même en français, la maladie elle-même n'est pas nommée, jamais les mots phtisie ou tuberculose ne sont écrits. Lydie interroge, s'interroge « elle n'a pas la même maladie que sa sœur aînée, j'espère », dans une relation au mot qui, s'il était tracé, donnerait du corps, de la réalité à la maladie. Cette superstition consistant à créer par le mot la réalité, atteint son paroxysme lorsqu'elle émet les craintes qu'elle éprouve pour l'avenir de son père :

> « Oh que je garde longtemps, longtemps encore papa ; je croirai être cause de sa mort !... Je suis épouvantée d'avoir écrit ce mot. »

11.5 Hors de la vue, et en différé

Nous pouvons conclure que dans sa correspondance avec Fourès, Lydie se préoccupe de la maladie des absents, père, mère, nièces de Fourès, belle-mère, et même Jeanne -qui est absente physiquement pour son correspondant- dans une langue qui est celle de son enfance. Quand elle parle de sa propre maladie, c'est aussi dans le cadre de l'absence, la maladie l'a contrainte à interrompre sa lettre, elle s'en explique auprès de l'absent, son correspondant. Il ne s'agit donc pas directement d'explications pour elle-même, d'une sorte d'introspection, mais comme pour le reste du discours épistolaire d'un dialogue « particulier, hors la vue et en différé » (Jaubert in Diaz, Jürgen et alii 2005 : 138).
Les lettres à Louis-Xavier, son mari, de la même période dévoilent qu'elle s'épanche d'avantage auprès de lui, laissant ainsi deviner la grande complicité du couple.

Chapitre 12

Lydie et la politique

12.1 Des « communes idées » dans une République balbutiante

Dès les premières lignes de la préface des œuvres de Lydie, *Aux bords du Lez*, Louis-Xavier de Ricard parle de leurs « communes idées. » Nous avons vu les engagements politiques de Louis-Xavier de Ricard (voir : 9.4.3 et 9.4.7).
La plume de Lydie court dans les lettres à Auguste Fourès de mai 1876 à octobre 1877. Ces mois ont été déterminants pour l'instauration de IIIe République. Nous allons tout d'abord donner quelques points de repère des événements politiques de cette période, suivre ensuite l'évolution de la situation des Communards vis à vis de la loi d'amnistie dans le *Petit Méridional* et dans les lettres adressées par Lydie de Ricard à Fourès.

12.1.1 Repères : la IIIe République, après la Commune

Lydie et Louis-Xavier de Ricard sont préoccupés par le situation politique et les conséquences de celle-ci sur leur avenir, Mac-Mahon [1] a été élu à la présidence de la IIIe République le 24 Mai 1873 après la démission de Thiers . Il déclare vouloir rétablir « l'ordre moral. » (voir 20)

La menace royaliste est réelle

Cette période politique est comme l'écrit Claude Nicolet la : « Période de lutte pour l'établissement réel de la République » (cité par Moulain, 1991 : 175). Elle peut être définie comme celle de « l'instauration timide d'une République qui ose

1. « Le Maréchal Mac-Mahon, légitimiste de cœur, bonapartiste de carrière- il doit son titre de Duc de Magenta et ses galons à Napoléon III- et il a été le fusilleur de la Commune » (Elleinstein coord, *Histoire de la France Contemporaine* T IV, p 19), c'est lui qui commandait l'armée versaillaise.

à peine dire son nom » (Moulain 1991 : 175). Dans ces circonstances « Ricard, tout comme d'ailleurs l'extrême-gauche parlementaire, se refuse à se démarquer de l'ensemble des républicains. La menace royaliste est en effet encore réelle. » (Moulain : idem)

12.2 Aux idées de la Commune

12.2.1 « Thiers, ce sanglant petit homme »

Ces enjeux sociétaux sont débattus dans la presse qui, malgré de nombreuses entraves, connait une nouvelle liberté dont les limites sont souvent ses financements. Ce sera le cas pour le journal que créera en 1879 Louis-Xavier de Ricard et qui avait pour titre : *La Commune Libre*. Comme pour la question des enterrements civils (voir 9.1.11) nous nous sommes appuyée pour cette actualité sur *Le Petit Méridional, le journal républicain quotidien* qui sort son premier numéro le 19 Mars 1876.

Les condamnations continuent pendant les grâces

L'expression des inquiétudes Les lettres sont surveillées par la police ce qui rend Lydie prudente (voir 9.1.7). En mars 1877, énumérant les obstacles qui se sont dressés face à leur amour, elle écrit :

> « -3e papa qui ne partageait précisément pas ses opinions politiques, [...] sans compter autre chose qu'il est inutile de vous dire. »

On peut voir dans cet « autre chose » dont Fourès est parfaitement au courant, puisqu'il est inutile de le lui dire, les conséquences possibles de la participation de Louis-Xavier à la Commune de Paris.
Cette participation d'un « homme de lettres », poète et marquis de surcroit à cette aventure qui portait en elle « les germes de la révolution sociale » comme l'écrit André Léo dans *La Sociale* le 1871, alors que c'est le « peuple » qui s'y bat peut étonner. D'autant plus que les gens de lettre qui se sont ralliés à la Commune ne sont pas très nombreux.
Il reste à résoudre les conditions dans lesquelles Louis-Xavier de Ricard est rentré de son exil en Suisse, après la Commune, sans être « inquiété. » Cela n'empêche pas Lydie d'être anxieuse :

> « au moindre combat engagé avec le clergé par le moindre journal, je vois la guerre civile et toutes les horreurs des luttes religieuses recommencer pour nous ; je ne suis pas poltronne, mais il n'y a que les enfants trouvés qui puissent penser aux tueries sans frémir. » (Lettre de Lydie du 3 mai 1877)

De plus la lecture de la presse [2] n'a semble-t-il rien pour la rassurer. L'actualité lui apporte très souvent au contraire des raisons supplémentaires d'inquiétude. Après la semaine sanglante, la répression continue. Ainsi le 21 Mai 1876, à côté du compte-rendu des 2° obsèques de Michelet au père Lachaise à Paris, on peut lire sous la plume de C.Hivert les faits et commentaires suivants à propos du vote d'une loi sur l'amnistie :

> « La République ne peut pas se montrer plus intraitable que n'étaient les souverains.
> Aujourd'hui la discussion continue par les amendements de M.M Margue, Lisbonne, Rouvier etc...etc. Se terminera-t-elle dans la journée ! Je l'espère. Ce que j'espère aussi c'est que l'Assemblée ne se refusera pas à voter au moins et comme pis aller, l'article additionnel de M Gatineau portant qu'à l'avenir, il ne sera plus exercé de poursuites pour faits se rattachant aux événements insurrectionnels... » (PM 21 Mai 1876)

L'auteur de l'article voit bien où le gouvernement veut arriver : à une Commission de grâces

> « Les votes sur les propositions d'amnistie à la Chambre des députés se suivent et se ressemblent, et plus nous allons, plus nous craignons de voir se réaliser les doutes, qu'à différentes reprises, nous avons exprimés sur la solution de cette intéressante question.
> En effet le gouvernement par l'organe de ses ministres, parait résolu à repousser toutes les propositions déposées et à remplacer par des grâces individuelles l'amnistie réclamée. Nous supposons même que se sont les promesses formelles et fréquemment renouvelées du ministère à ce sujet qui ont entrainé l'abstention ou les votes contraires à l'amnistie, d'un certain nombre de députés républicains. »

Sur le plan légal, rien n'a bougé et la « justice » poursuit ses œuvres :

- Le 12 Août 1876 on apprend que M Beguin ouvrier feuillagiste, père de quatre enfants dont l'aîné a à peine neuf ans a été arrêté et traduit devant le 3ème conseil de guerre séant à Paris. Le conseil l'a condamné à la déportation simple.
- Le 8 septembre de la même année, le journal donne le résultat de la commission des grâces instituée le 28 Mai et qui a siégé vingt-deux fois jusqu'au 16 Août. Elle a examiné douze cent dossiers de condamnés exclusivement détenus en France. Quant aux autres qui subissent leur peine en Nouvelle Calédonie, au nombre de quatre milles, le lendemain du rejet de la loi d'amnistie par les assemblées le Ministre de la Marine demandait au gouverneur général des colonies des renseignements et des propositions. Parmi eux, il

2. Cette lecture est confirmée par la demande de sa sœur, de pouvoir poursuivre cette activité une fois rentrée en région parisienne : « on m'a taquinée aussi sur mes opinions avancées ; Mr Marette m'a rapporté une fois un paquet de journaux de ma couleur et l'amusant c'est que tout le monde les a lus. » (28 Juin 1877)

en est pour lesquels les effets de la clémence présidentielle transforment la déportation en détention.
Mais les déportés ne rentreront pas en France « Il y eût pour cela une véritable aggravation de peine... La peine sera subie dans la colonie, c'est à dire à l'air libre et sans aucune aggravation de la situation des commués »

– Le 25 Octobre 1876 Auguste Cabrol signe un éditorial « dans le *Petit Méridional* : La nécessité de l'amnistie » :

> « ... L'amnistie, en effet, finira par devenir une occasion de discorde entre les républicains. [...]
> Pourquoi ne pas en finir ? Que craignent tous ces députés, qui ont certainement l'amnistie au fond du cœur et qui ne veulent pas que ce mot s'échappe de leurs lèvres ? L'amnistie, disent les uns, c'est la glorification des faits de la Commune...
> Mais disent les autres, au milieu des égarés, au milieu des républicains désespérés, des patriotes affolés par la défaite et la ruine de la France, par le siège et la capitulation de Paris... auxquels nous tendrions la main, ne se trouve-t-il pas des misérables, voleurs, assassins, incendiaires - incendiaires surtout- pour leur propre compte ou pour le compte d'autrui ?
> C'est probable ou plutôt c'est certain. [...]
> Est - ce que quelques centaines de vauriens peuvent faire peur à la société française ?... L'heure de l'amnistie semble donc avoir sonné. Le sentiment public la réclame, et la persistance de ces réclamations prouve qu'elles ne prendront fin que lorsqu'elles n'auront plus d'objet. »

– Le 31 octobre Cabrol signe un article, intitulé « M Gambetta et l'amnistie »

– 17 décembre 1876 : Mr Florimond Vailland a comparu devant le 3 ^{ème} conseil de guerre de Paris, accusé d'avoir pris une part très active à l'insurrection. Il est condamné à mort.
– Le 14 février 1877, sous le titre « La commission consultative des grâces », est donné la liste des noms et fonctions de ses membres, avant la remarque suivante :

> « Cette commission semble, [...] avoir mis un acharnement particulier à réduire le nombre déjà si restreint des grâces qu'elle avait fait rendre par le président de la République. »

– 9 avril 1877 « Les déportés » : Le point sur l'étude des dossiers des déportés en Nouvelle Calédonie par le ministère de la justice. Trois catégories : grâce complète et retour en France ; retour en France avec peine commuée en détention ; d'autres enfin plus nombreux auront la remise de leur peine avec

obligation de résider sur le territoire de la Nouvelle Calédonie. Le nombre des dossiers étudiés s'élève à quatre cents environ.
- 3 Mai 1877 condamnation du nommé Marin à la peine de mort pour participation à la Commune.
- Le 6 Mai La commission des grâces a statué à propos de la demande du sénateur Picard afin que le géographe Élisée Reclus puisse passer les quatre dernières années de sa condamnation au bannissement(10 ans) pour participation à la Commune, en Algérie. La commission des grâce a fait plus que ce qu'il lui était demandé et propose à M^{r} le Président de la République la remise du restant de sa peine.

Le 6 Mai, le ministère de Jules Simon n'en a plus que pour une dizaine de jours. Il est remplacé par de Broglie et c'est dans une période de tous les dangers pour la République que Lydie va être plus explicite dans sa lettre.

« Nous sommes navrés des affaires politiques »

Le 4 juin, elle s'exprime, en effet, plus ouvertement :

> « Comme vous le pensez bien, nous sommes navrés des affaires politiques ; j'avais dit à Louis que nous aurions Thiers [3] à la Présidence et il trouvait que c'était tant mieux ; aujourd'hui que les journaux font pressentir cet évènement, il trouve comme moi, que c'est désastreux : heureusement que Thiers est vieux, il n'y restera pas longtemps : mais j'ai une telle indicible haine pour ce sanglant petit homme que pour moi cela vaut un triomphe de la réaction [...] j'ai toujours peur pour Louis, qu'on ne dénonce son livre ou l'almanach ou ses anciens articles, (vous savez ce que je veux dire !) »

En Mai le Prince de Broglie pense être arrivé à ses fins : celles menant au rétablissement de la monarchie. On le voit comme le commentait Stéphane Moulain « La menace du retour de la monarchie est bien réelle. » Certains ont-ils vu dans le retour de Thiers, qui fut outre le « boucher de la Commune » auparavant ministre de Louis-Philippe, une façon de sauver la République ? Ce qu'écrit Lydie le laisse penser. Que Louis-Xavier soit au nombre de ceux qui, sans en être partisan, le conçoivent, s'explique par la déclaration de Thiers de novembre 1872 :

> « La République existe et elle est le gouvernement légal du pays. Vouloir autre chose serait une nouvelle révolution. Tout gouvernement doit être conservateur et nulle société ne pourrait vivre avec un gouvernement qui ne le serait point. La république sera conservatrice, ou elle ne sera pas. » (Elleinstein 1980 : T IV 23)

Partageant le premier argumentaire, le second peut paraître secondaire jusqu'à son imminence. Et cette imminence peut lui apparaître dans l'union des républicains même, une union où Gambetta, abandonnant le programme de son discours de

3. Thiers Louis Adolphe (Marseille 1797- St Germain en Laye 1877)

Belleville de 1869 promeut une politique qui sera appelée « opportuniste. » C'est le fond de l'article d'Auguste Cabrol dans le *Petit Méridional* du 31 octobre 1876. Il semble d'ailleurs, par leurs écrits de juin 1877, que les Ricard soient très au fait de ce qui se trame dans les milieux républicains et en particulier du côté de Gambetta. Se basant sur une lettre de ce dernier à Léonie Léon, Jean Elleinstein (Elleinstein 1980 : T IV, p 40) émet l'hypothèse suivante :

> « Il semble que les deux hommes (Gambetta et Thiers) s'étaient mis d'accord, en cas de victoire et de démission du Maréchal, pour que Thiers devienne président du Conseil. Thiers devait à nouveau rencontrer Gambetta le 4 septembre, mais le 3 septembre, il mourait brutalement à 80 ans. » (Elleinstein 1980 : T IV 40)

L'ordre moral dans *Le Petit Méridional*

Que dit le *Petit Méridional* de cette période ? Le 30 Mai J. Bechet signe un commentaire sous le titre de « L'impuissance », il débute ainsi :

> « Voilà près de quinze jours que le nouvel ordre moral existe ; qu'a-t-il fait, quel but a-t-il atteint, quelle influence a-t-il prise sur l'opinion publique ?
> Ces quinze jours - autant d'envolés sur ces quatre ou cinq mois qu'il doit vivre - ont été pris par le mouvement judiciaire et le mouvement administratif. Il fallait d'abord permettre aux amis du nouveau ministère de procéder à la curée des places. [...] on ne trouve pas autre-chose à l'actif du ministère du 18 Mai... »

Et plus loin au sujet de la circulaire de Broglie :

> « C'est un délicieux programme de politique réactionnaire qui comblera de joie tous les ennemis de la République. »

Enfin en ce qui concerne les conséquences pour les participants à la Commune, cet entrefilet :

> « M de Broglie, ministre de la justice, vient de réorganiser la commission des grâces, dont quelques membres avaient donné leur démission. L'opinion publique ne serait pas fâchée de connaitre le nom des nouveaux membres ; quelle jolie collection de réactionnaires ce doit être ! »

L'heure est grave pour la République et donc pour ses tenants les plus « radicaux » comme Louis-Xavier, déjà deux fois condamné pour ses écrits (voir 9.4.3) et sur la tête duquel flottent les risques dûs aux articles signés dans le J.O de la Commune, l'année même où vient de sortir son livre : *Le Fédéralisme.*

12.3 Attentive à l'avenir de la République

12.3.1 De la division à l'union des républicains

Une lettre de Lydie datée du 17 Juin 1877 appelle une remise en perspective, elle y écrivait :

> « Heureusement que les nouvelles politiques ne sont pas plus alarmantes, si elles ne sont pas meilleures. Louis ira ce soir à Montpellier savoir le résultat de la séance au Sénat, si Paris était lui-même, il irait le balayer comme il l'a déjà fait ; mais il attend toujours un ordre de Gambetta sans doute et l'ordre ne vient jamais [4]. On attend... quoi ?... »

Nous sommes tout juste un mois après les événements dont nous venons de parler à propos de la Commune, la veille, le 16 juin, l'union des républicains à la chambre est enfin devenue réalité. Pourtant Lydie, soit qu'elle ne connaisse pas encore cette donnée, soit que l'union qui se prépare ne soit pas à son goût, est impatiente. Nous allons essayer de voir pourquoi.

Gambetta « possible au pouvoir »

Dès le mois d'octobre 1876, Auguste Cabrol dans *Le Petit Méridional* voit dans la démarche de Gambetta la volonté de « se rendre possible au pouvoir », volonté « louable » selon le journaliste qui critique le positionnement du député de Paris sur la question de l'amnistie :

> « il n'en veut pas de peur qu'on ne confonde le parti républicain tout entier avec les quelques centaines de misérables qui pouvaient combattre dans les rangs de la Commune, c'est là une opinion qu'il faut respecter, comme il faut respecter toutes les opinions, mais on peut ne pas la partager et nos lecteurs savent que nous ne la partageons pas. »

On voit là se dessiner la fracture interne au camp républicain que François Furet définit ainsi :

> « La vérité est que la révolution française n'a pas seulement créé l'opposition entre droite et gauche. Elle a aussi divisé tout au long du XIXe siècle, pour ne rien dire de la suite, la gauche elle-même. » (Furet, 2001 : 10- 11)

En effet Cabrol conclue son article en ces termes :

> « M. Gambetta et les amis qui l'entouraient - les amis si éminents qui forment, sans doute, dans sa pensée, son gouvernement de l'avenir, ne nous paraissent pas moins républicains parce qu'ils pensent autrement que nous sur cette émouvante question de l'amnistie ; mais nous les connaissons mieux et nous savons maintenant à quoi nous en tenir à

4. Souligné par nous.

> propos de leur opinion sur ce point spécial de l'accomplissement du programme républicain. Est-ce à dire que nous cesserons de demander l'amnistie, que nous avons perdu toute espérance de l'obtenir ? [...] A notre sens, M. Gambetta vient de commettre une grave faute politique et nous la regrettons autant pour lui que pour la République, dont nous ne cessons de le considérer comme un des plus fermes soutiens. Mais il l'a dit, parlant de lui et de ses amis : « nous aussi nous avons nos oppositions. » Il vient de grossir les rangs de celle qu'il trouvera sur son passage. »

Ces journées sont cruciales (voir 20)
Nous sommes le 17 Juin, la critique de l'inaction de Gambetta par Lydie nous semble en contradiction avec l'affirmation de Robert Lafont :

> « Louis-Xavier de Ricard, dès le lendemain du 16 mai, s'était abouché avec Gambetta : le parti radical avait inscrit la décentralisation à son programme. » (Lafont 1974 : 129)

Une contradiction qui se situe entre l'opinion de Lydie qui ne semble pas être prête à « s'aboucher avec Gambetta » et l'action de Louis-Xavier en ce temps là (Lydie en était-elle au courant ?), action qu'il aurait reconnu dans un article du *Midi Républicain* du 6 Octobre 1881[5]. S'agissait-il de conclure une alliance par « identité d'intérêts », comme il l'exposait dans *Le Fédéralisme* ? :

> « prenant dans sa généralité l'idée [...] d'une alliance entre tous les partis qui sont réellement ou que l'opinion croit de la Révolution, j'ajouterai qu'il y a deux sortes d'alliance : celle qui se fait par identité de principe et celle qui se fait par identité d'intérêts ; notre traité avec les jacobins serait de cette seconde espèce ; il n'entrainerait ni pour l'un ni pour l'autre des partis contractants, le renoncement à son opinion individuelle ; il prévoirait seulement certains cas possibles et probables, où notre action commune serait nécessaire contre un ennemi commun. » (Ricard, 1877 : 56)

Les idées politiques dans les œuvres de Lydie

Les œuvres de Lydie rassemblées dans *Aux bords du Lez* font très peu référence à ces « communes idées » dont parle Louis-Xavier. On peut cependant y trouver :
- l'anticléricalisme dans le texte « Aux Cloches » :

> « Et vous, grands carillons, vous n'êtes que colère, imprécation, vengeance et trahison. Vous êtes le tocsin des Vêpres Siciliennes et des Saint Barthélémy... »

- La dénonciation de l'injustice dans « Peut-on rire encore », qui commence ainsi :

5. Moulain, 1981 :176

..

> « Quiconque n'est pas égoïste ne peut rire à cette heure.
>
> Peut-il rire à la joie gazouillante du nid douillettement duveté d'amours sereines et joyeuses en songeant aux enfantelets abandonnés, dans les carrefours, au froid et aux dangers des rues nocturnes ? »

Y sont présentes également deux allusions à la lutte politique qu'elle partage avec son mari. La première est justement dans la prose poétique écrite pour lui sous le titre « Son front » :

> « Son front est la pierre tombale , et pesamment close, de ce couple hideux, - naguère tout puissant ! - le Despotisme et l'Hypocrisie, rongés par le visqueux grouillement de leurs méfaits et de leurs errements. »

La seconde est dans le tercet final du sonnet couronné aux fêtes de Montpellier en 1878. L'idée du pacifisme y est évoquée, elle est, à la base d'un certain nombre de regroupement internationaux de ce temps (voir 2.1.1)
Ces extraits nous renvoient au XIXe siècle :

> « ...où la grande majorité des femmes s'abstenaient de toute déclaration théorique » (Planté 1989 : 329)

Nous nous reporterons pour l'étude de ces « idées communes » aux textes théoriques et des journaux auxquels Louis-Xavier de Ricard a participé durant ces années. Avec en particulier le fédéralisme et le féminisme (voir 9.4.4)

12.3.2 Le socialisme fédéraliste de *La Commune Libre*

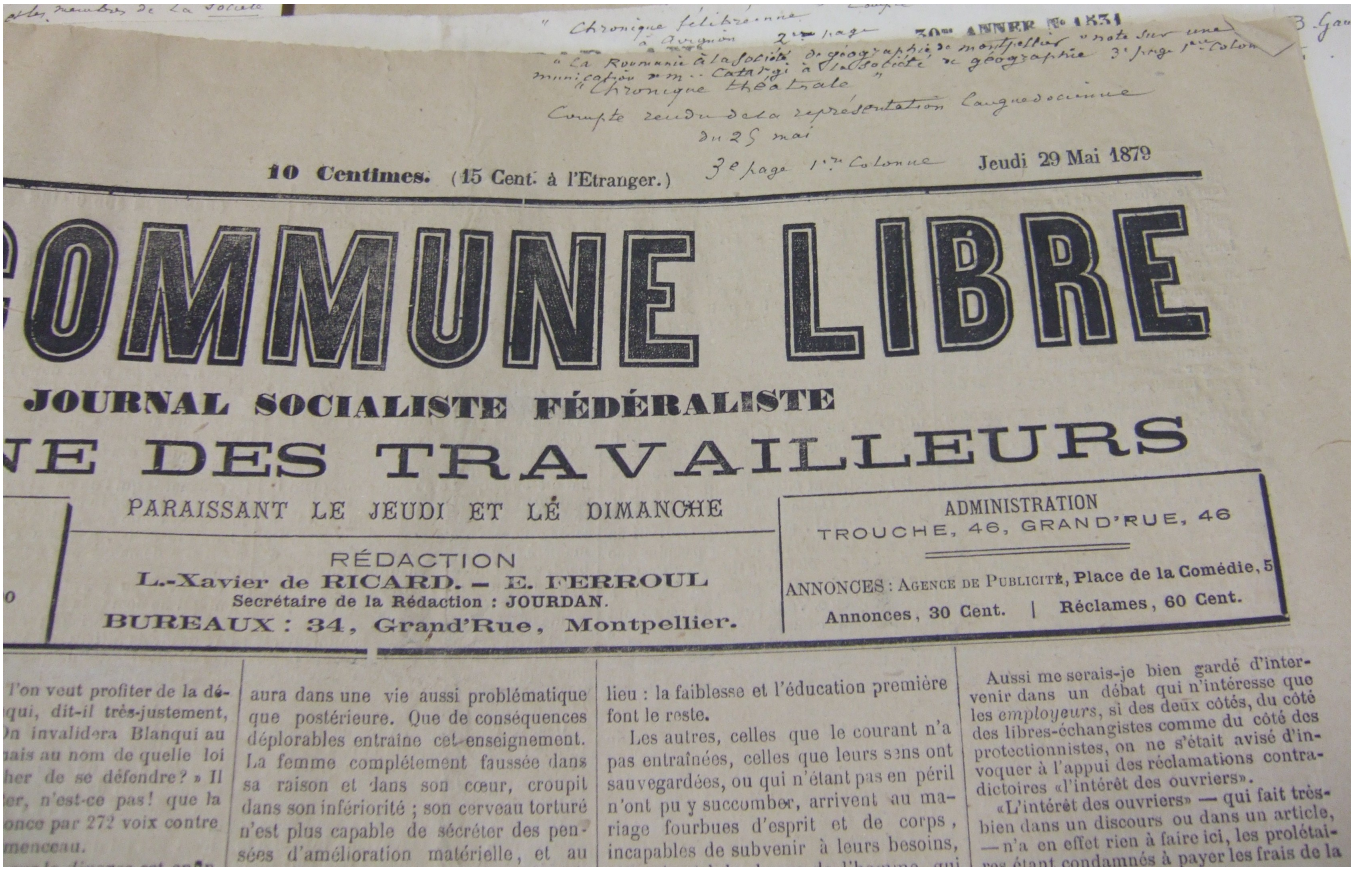
Lydie et Xavier de Ricard ont donc comme « communes idées » la République - Lydie termine le chapitre de sa lettre du 4 Juin par « Vive la République ! »- et le *Fédéralisme* que nous l'avons vue défendre dès janvier 1877.

Nous remuerons le Midi

Dans la lettre du 18 Janvier, elle faisait état d'une discussion avec Baudouin qui démontre la communauté de pensées avec son mari :

> « C'est alors que nous ferons exécuter une danse à tous les Jésuites de Provence et de Paris et que les Baudouin et les Faure pourront railler nos utopies, comme il a encore qualifié hier nos convictions et nos espérances à propos du Fédéralisme. « Ne dirait-on pas que vous allez soulever le monde ! » s'est-il écrié avec un gros rire niais. Non, lui ai-je répliqué mais nous remuerons le Midi, ce qui nous suffit, Monsieur. »

Lors de l'enterrement de Lydie, les cordons du poêle étaient tenus par les anciens journalistes de *La Commune Libre.* Ce journal, après *Le Fédéralisme* (voir 9.4.4) pourra nous apporter des éléments complémentaires de la pensée de Ricard, pensée partagée alors par Lydie et Fourès.



10 Centimes. (15 Cent. à l'Etranger.) Jeudi 29 Mai 1879

COMMUNE LIBRE

JOURNAL SOCIALISTE FÉDÉRALISTE

DES TRAVAILLEURS

PARAISSANT LE JEUDI ET LE DIMANCHE

RÉDACTION
L.-Xavier de RICARD. — E. FERROUL
Secrétaire de la Rédaction : JOURDAN.
BUREAUX : 34, Grand'Rue, Montpellier.

ADMINISTRATION
TROUCHE, 46, GRAND'RUE, 46

ANNONCES : Agence de Publicité, Place de la Comédie, 5
Annonces, 30 Cent. | Réclames, 60 Cent.

FIGURE 12.1 – Une de la *Commune Libre* dont quelques numéros ont paru en 1879

La Commune Libre, journal des travailleurs et des libertés locales

De quelle République s'agit-il ? Les principaux éléments de réponse semblent se trouver dans le numéro, spécimen de lancement de *La Commune Libre*, en date du 13 Février 1879 (voir 19.28) dont l'« Avis aux lecteurs » définit la ligne éditoriale comme :

> « ...journal des revendications sociales des travailleurs et des libertés locales.[...] Des correspondances de toutes les villes et de l'étranger renseigneront exactement les lecteurs de la *Commune Libre* sur le mouvement des idées socialistes fédéralistes, et sur la situation des travailleurs chez nous et au dehors... »

Toujours à la une et sur 3 colonnes « Notre Programme » (voir pages 586 ; 587 ; 588 ; 589 ; 590). C'est un programme fait à partir de ceux des « cercles, chambres syndicales et comités électoraux » et proposé comme celui du « parti socialiste fé-

déraliste » qui doit à l'échéance de 1881 être « organisé et puissant. »

Journal de l'éducation du peuple

Louis-Xavier de Ricard et Ernest Ferroul, avec pour secrétaire de rédaction Jourdan, celui-là même qui saluera Lydie lors de son enterrement, entendent être prêts pour les échéances électorales tout en faisant œuvre d'éducation populaire. Ils interpellent directement les citoyens, en les enjoignant de parler. De parler et d'écrire eux-même leur journal !

Lydie et le projet d'éducation des femmes et des enfants

C'est cette même idée d'éducation du peuple que l'on retrouve dans le projet prêté par Louis-Xavier de Ricard à Lydie :

> « Vers la fin de sa vie,- déjà malade de la maladie qui devait si cruellement l'emporter et si tôt, elle rêvait éprise des légendes et des chansons populaires, d'essayer sous une forme très artiste à la fois, très subtile et très simple, l'éducation des âmes enfantines, - et des féminines presque aussi enfantines sinon plus. C'était selon elle le grand rôle qui appartenait à la femme, de se faire par l'art, « l'éleveuse » de toutes ses âmes, ignorantes ou obscures, et la « consolatrice » des dévoyées. Il ne lui fut pas permis de commencer la réalisation de ce rêve. » (*Aux bords du Lez* 1891 : IX)

Ce rêve était-il celui de Lydie ou celui de son mari ? Dans une lettre de juin 1877 si elle envisageait bien d'enseigner les verbes « être et avoir », c'était plus comme pis aller pour gagner sa vie, il est vrai qu'il ne s'agissait pas alors de l'enseignement du peuple mais de celui des enfants de la bourgeoisie.
Ce projet trouvait-il ses racines dans les bibliothèques et les associations des amis de l'instruction pour développer la lecture publique ?[6] Ou s'agissait-il d'avantage d'enseignement au moment où celui des filles est encore « sur les genoux de l'église ? »

Un projet de pratique politique pour Lydie ?

Lydie pensait-elle par l'enseignement prendre part à l'action politique qui dans le couple était l'apanage de Louis-Xavier alors que la réflexion était commune ? C'est probablement en cela que certains chercheurs ont pu parlé d'égérie... La pratique politique aurait certainement demandé une plus grande remise en cause du mode de vie de Lydie, il est vrai malade, et du couple Ricard.
A l'époque cette pratique politique, essentiellement de conférences, était le fait d'un

6. Voir à ce propos Richter Noë, *La lecture et ses institutions, 1700-1018*, Bassac 1987, 301 P

certain nombre de femmes, par exemple Hubertine Auclert au Congrès ouvrier de Marseille. Plus tard Louis-Xavier partagera les colonnes de la revue *Chimère*[7], avec la communarde féministe Paule Minck , qui parcourait le midi à partir de Montpellier pour ses conférences féministes et fabriquait des explosifs dans la garrigue.

> « Cette militante avait déjà séjourné à Montpellier en 1882. Elle y avait fait sensation en essayant de déclarer son fils sous les noms de Lucifer, Blanqui, Vercingétorix. A la mort de cet enfant, le déroulement des obsèques civiles et spectaculaires avaient encore fait scandale. » (*Maitron* en ligne Mai 2006, « Les Femmes »)

12.3.3 De l'idée fédérative au féminisme...

Lydie et la réception du *Fédéralisme*

Évoquer l'œuvre politique de Louis-Xavier de Ricard (voir 10.1.4) était indispensable car tout au long des mois de 1877, où Lydie écrit à Fourès, nous retrouverons son soucis de la réception par la presse de l'œuvre capitale de son mari. Le 29 février, rien n'a encore paru sur le livre :

> « -Je ne sais comment vous remercier de votre travail sur le Fédéralisme : je suis bien inquiète du silence et du calme plat de la presse à cet égard : Louis prétend qu'il est matériellement impossible qu'on ait encore pu en parler, à cause qu'il ne peut être ni lu ni critiqué comme un roman, ni un livre de vers, mais longuement et laborieusement examiné : cela se peut, je veux le croire !... les lettres ne manquent pas, mais les articles ... »

L'article de Fourès a paru dans *La Lauseta* de 1878 sous la signature d'Olivier le Patarin (Fourès : 210-212), complété par un extrait des *Nationalités* de Pi y Margall, (traduction L-X de Ricard) sur la fédération. En mars 1877 toujours rien :

> « Le Courrier littér e pour être transformé n'en est pas plus aimable : ni l'article sur les Italiens, ni annonce de la Lauseta, ni critique du Fédéralisme : rien ! rien ! »

Le 15 avril elle note :

> « Il a eu un excellent article sur le Fédéralisme dans le Républicain du Vaucluse : que les amis se cachent, c'est d'un inconnu. »

Le 16 Avril Lydie nous apprend qu'elle s'est attelée à condenser l'œuvre :

> « j'ai commencé un résumé de ce beau livre de mon cher Louis ! J'en suis à la moitié, j'en extrait le plus succinctement possible, les parties purement politiques et historiques »

Fourès a « enfin » envoyé l'article qu'il a écrit, nous sommes en avril :

7. Guy Barral in http ://pagesperso-orange.fr/tybalt/LesRevues/pagesRevues/Chim

> « Enfin, le voilà donc ce fameux article sur le Fédéralisme ! Mais au moins nous n'avons pas perdu pour attendre. Louis vous écrira, il vous remercie bien chaudement ; et moi de même malgré que je ne l'ai pas encore lu ; m'étant mise tout de suite à vous répondre. »

Enfin le 11 septembre, à propos de *La Lauseta* pour 1878 :

> « Je vous prie aussi [...] de ne pas oublier non plus que vous avez promis d'annoncer la traduction du *Fédéralisme* »

Réception du Félibrige languedocien par des félibres royalistes Comme l'écrit Louis-Xavier de Ricard, un auteur peut, « peut-être à son insu, » teinter les discours des autres de « sa couleur personnelle », (*Fédéralisme*, livre I^{ier} : 5) ainsi Armand Praviel dans la *Nouvelle Revue* de 1909, dans une controverse avec M Fons à propos de son livre *L'Empire du Soleil* prête aux Félibres rouges, entre autres, une volonté de séparatisme qu'ils ont constamment récusé. Ce faisant Praviel ne s'est pas trompé sur le caractère révolutionnaire des languedociens de *La Lauseta* qu'au passage il ne nomme pas (voir 19.31)

Le fédéralisme intellectuel sans frontière, de l'Alouette à la Pomme

En 1878, Louis-Xavier de Ricard et ceux de *La Lauseta* organisent les « Banquets des sociétés de l'Alouette. » Il semble bien qu'il s'agît, avec ces associations, de mettre en œuvre le fédéralisme dans le monde des lettres. La revue littéraire *L'Alliance Latine* semble également en être, dans cet esprit, le support. Le premier banquet a lieu à Montpellier, au moment des Fêtes Latines (voir 7.2.2) ; les autres à Paris et à Toulouse. L'almanach *La Lauseta* avait donné, dès 1877 et surtout en 1878, une large place aux auteurs hors Languedoc, (voir 7.1.3) ainsi peut-on penser qu'en plus de la *Revue des Langues Romanes*, *La Lauseta*, en réunissant les félibres républicains des deux côtés du Rhône et au delà vers Montauban, a participé à ce que Ph.Martel voit comme une spécificité :

> « c'est peut-être à Montpellier que semble s'ébaucher une sorte de circulation minimale des auteurs entre les diverses régions du trop vaste espace occitan. » (Martel, 2001a : 164)

Cette alliance des républicains va par exemple de Fourès à Remy Marcellin. L'audois n'arrive pas alors à réunir suffisamment de souscripteurs pour publier. Le second, provençal, a publié en 1878 à Cavaillon, sous le titre *Lou bon temps*, des poèmes contre l'ordre moral, tirés à 3000 exemplaires. L'alliance tisse une toile qui s'étend à des non-félibres, français du nord et du midi, espagnols, italiens, suisses... Elle s'appellera l'Alliance des peuples Latins et l'écho de la préparation de ces événements se trouve dans les lettres de Lydie.

Les latins de *La Lauseta* et de *L'Alliance* : Les *peuples* latins avec lesquels les Félibres rouges correspondent sont nommés dans les courriers :

> « (Louis) a écrit une lettre au bel Enseñat le jour même que je recevais la votre, je crois... Il enverra le n=° du Courrier Litt're à nos Italiens, dès qu'il aura paru. » (29 Février 1877)
> « - Décidément les Espagnols sont plus courtois et plus sérieux fédéralistes que les Italiens. Je triomphe ! car sans plus les connaître que ces derniers, j'étais sûre qu'on s'entendrait avec eux (et Louis était de l'avis contraire ; il préférait de beaucoup les Italiens.) Ils ont tous envoyé ! de plus, un nouveau : le plus grand poète castillan, Falguera : vont-ils rager les Provençaux !— A propos ils font feu des quatre fers pour maintenir l'équilibre : voyant que nous les envahissons, que nous occupons leur pauvre almanach, ils tentent de se faufiler chez nous ; mais .... bernique... » (11 Septembre 1877)

Nous remarquons qu'il n'y a pas d'auteure parmi les espagnols, catalans et italiens, seule pour les autres pays latins Djan de la Djana est la savoyarde Amélie Jex, qui prend un pseudonyme d'homme pour écrire.
Lydie fait également état des discussions ouvertes avec eux au sujet de la revue et de son titre :

> « Le titre de la Lauseta sera imprimé en trois langues : en haut-lang ; en bas-lang et en Catalan ; selon les circonscriptions où ils seront destinés à être vendus, vous comprenez ?
> Ce n'est pas l'Alliance mais la Fédération Latine que Thiaudière avait proposé pour titre. La Patrie Latine (que nous préférions comme vous), était trop étroit pour les fédéralistes espagnols : il faut savoir faire quelques concessions.— »

Alliance, fédération, patrie, chaque mot est soupesé selon ses définitions et l'union ou l'unité qu'il peut sous tendre.
Des concessions mais pas toutes...

La Pomme Ambitionnant de réunir tout ce que le fédéralisme peut revendiquer, Fourès propose d'écrire un salut à ceux de « La Pomme ». Il s'agit de Bretons et Normands « afrérés » qui viennent de fonder :

> « à Paris, le dîner de la Pomme qui a eu lieu le 16 avril rue Taranne chez Lafitte. On y a chanté des chansons des pays armoricains et normand. Voilà qui est excellent ! Les Picards, les Champenois, les Poitevins suivront le mouvement donné par La Cigale, C'est à dire par Louis. L'idée fédéraliste s'affirmant, malgré tout, en plein Paris (...) nous devrions adresser un salut aux hommes de la Pomme, - ne serait-ce pas d'un bon effet ? » (lettre de Fourès à Lydie du 22 Avril)

La réponse de Lydie montre son sens politique et surtout qu'elle ne confond pas réalité et illusion. Ceci peut-être à cause de ce qu'est en train de devenir « La Cigale » sous l'égide des « deux secrétaires. »(voir 16.1 et 7.1.4) De plus sa mise

en retrait nous renvoie au chapitre précédent, en effet sa présence dans le salut, la présence d'une femme, ôterait « Tout sérieux à la chose » :

> « Nous approuvons grandement votre idée d'alliance avec la Pomme, mais il est probable que ces gens là font du Fédéralisme sans le savoir ; et qu'ils ne se doutent pas faire acte de politique en se réunissant : vous aurez quelque peine à le leur faire accepter sans qu'ils se rebiffent tout d'abord ; beaucoup d'entre eux doivent être réactionnaires en Diable et si vous les traitez de fédéralistes c'est à dire (pour eux), séparatistes révolutionnaires[8], ils en feront une indigestion ! Mais vous saurez bien tourner la difficulté et faire ce mirobolant pied de nez aux frères siamois. Je vous prie seulement de ne point mettre mon nom dans le « salut » que vous adresserez à la Pomme ; cela ôte tout le sérieux de la chose, d'ailleurs Louis nommé, c'est moi vous pensez bien : je n'ai d'amour propre et d'ambition que pour lui qui en a si peu ! C'est donc votre première strophe à recommencer et à retoucher . mais vous trouverez vite une autre rime à Fourès et vous me pardonnerez cette petite exigence. -Louis pense qu'il serait bon que vous insistassiez surtout sur l'esprit local, l'amour du clocher. Et que vous citiez la Lauseta aussi : nous avons les Chants Armoricains : j'ai envie de vous les envoyer peut-être vous serviront-ils. »

La Fédération Latine : Une idée de paix et d'Europe Lydie terminait son sonnet « A la mer latina » par l'invocation d'une ronde de paix autour de la Méditerranée, Edmond Thiaudière lors du banquet de l' « Alliance Latine » à Paris le 3 juillet 1878 lançait aux « Nations latines » un toast qui s'achevait ainsi :

> « Sapons les préjugés épais,
> Chers amis, et que sur nos traces,
> Le monde entier marche à la Paix.
> Buvons à l'union des races. »

Huit ans après Sedan la guerre est toujours présente dans les esprits et ces regroupements de peuples ont aussi pour but de garantir la paix, toujours menacée. Dans le regroupement fondé par Ricard, sur un « latinisme de gauche » Lafont a vu une sorte « d'Europe garibaldienne »

> « Face à la droite française, aux monarchistes d'Espagne, aux cléricaux d'Italie » (Lafont 1974 :134)

Cette idée d'Europe d'après Paul Gerbot :

> « même affaiblie par la crise de 1870 survit jusqu'à la fin du siècle et on la retrouve aussi bien en Allemagne.... qu'en Suisse... en Italie... Il en est de même en France , qu'il s'agisse du géographe Vidal de la Blache, de Charles Lemmonnier et sa revue les Etats Unis d'Europe (1872), d'Ernest Renan et de Romain Rolland. » (Gerbaud 2003 : 9)

8. Soulignés de deux traits

Cependant ce regroupement soulève des craintes. Celles de Charles Lemonnier, par exemple. L'ancien Saint-Simonien, originaire de Bordeaux, publie à Genève le « Journal de la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté », sous le titre *Les États -Unis d'Europe*. L-X de Ricard qui l'avait invité au banquet inaugural de la « Lauseta » répond dans le n° 2 de *L'alliance Latine* à ses objections :

> « La réconciliation d'une grande famille de peuples, loin d'être une menace pour la paix, est une garantie de paix. Il serait singulier que les partisans de cette vaste idée, la Confédération européenne, se refusassent à comprendre que les États-Unis Latins sont un des rouages nécessaires des *Etats unis d'Europe*... » (Alliance Latine n°2 : 153)

Dans le même ordre d'idées des chercheurs ont décelé chez Ricard, soit un relent de « xénophobie » (Moulain 1981 : 229) et même « une dénonciation violente de l'esprit « germanique » qui fait quand même un effet curieux pour le moins. » (Martel 1990 : 220)
Qu'en est-il pour la période étudiée, nous avons déjà répondu en ce qui concerne le terme de race. (voir 26)
En ce qui concerne « l'esprit germanique », L-X de Ricard ne nous est pas apparu, dans les textes théoriques de l'époque, spécialement germanophobe.(voir 19.32) Pour Louis-Xavier de Ricard, il s'agit donc avant toute chose d'essayer de préserver la paix, contre les pays dont l'histoire récente a montré le bellicisme, les slaves, la Russie contre la Pologne, la Prusse contre la France. Auguste Cabrol dans *Le Petit Méridional* du 29 Novembre 1876, à propos des risques de guerre de l'Angleterre (cette dernière est restée neutre en 1870) écrit notamment :

> « M de Bismark, en effet, a parlé de la neutralité bienveillante « à l'égard de la Russie » qu'il entend garder. Cela veut dire clairement que si l'Autriche montrait la moindre velléité de prendre parti contre cette dernière puissance, elle ne tarderait guère à voir l'Allemagne fondre sur elle avec l'intention bien arrêtée de réaliser jusqu'au bout son programme pan-germaniste. »

Le 1er janvier 1879, la reine d'Angleterre est proclamée impératrice des Indes, le 12 Avril son pays tente d'annexer le Transval, et le 25 Avril la Russie déclare la guerre à la Turquie.

12.4 L'influence de la situation politique sur les projets du couple

A côté des questions de la consolidation de la République et de l'amnistie des communards, il est une autre question, la liberté de la presse et sa législation, qui entrave les projets des Ricard. D'où le projet de librairie, qui leur permettrait d'éditer eux mêmes brochures et recueils.
Dès sa première lettre à Fourès Lydie de Ricard proposait ses services comme ceux

d'un « camarade », nous la voyons tenir parole. Si Louis-Xavier de Ricard est le théoricien du groupe, Lydie est dotée de capacité d'organisation, qui convainc le plus réticent à aller à Paris, sa lettre de fin décembre 1876 est un modèle du genre : argent, toilettes, horaires des trains, distribution des chambres pour le séjour, tout est prévu. De même on la verra aller porter un panier de cerises au train pour Jeanne (Juin 1877), alors qu'elle écrit le 27 août 1877 : « si une jeune femme n'était la plus saute chose et la plus empêtrée de la terre, je prendrais le train tantôt pour votre Castelnau » !
C'est sur cette organisation pratique que s'appuieront les séjours de Fourès à Montpellier, après le premier, correspondant à la Santo Estello d'Avignon de 1876, la crémaillère du mas de la Lauseta du 21 au 27 Novembre 1876, les Félibrejades de Montpellier en mars et la Santo Estello d'Avignon en mai 1877, mais aussi une visite du 28 avril au 30 avril 1877 ainsi que son séjour à Paris de fin décembre 1876 au tout début janvier 1877.
On peut penser que le service (des hommes) fait partie de l'éducation des femmes, mais il nous semble que dans ce cas Lydie de Ricard sorte de ce stéréotype, son action s'apparentant plus à la démonstration de l'acquisition de méthodes d'organisation.

12.4.1 La liberté de la presse entre 1871 et 1881

Ce rêve qui devrait en même temps permettre le mariage de Fourès et Jeanne dépend aussi du pouvoir politique. Comme la République, la liberté de la presse et de l'édition est fragile. Il faudra attendre le 29 juillet 1881 pour voir abroger les anciennes lois concernant la presse et en particulier celle de Juillet 1871 qui établissait le cautionnement :

> « 24 000 Fr à Paris, 12 000 dans les villes de plus de 50 000 habitants et 6000 Fr par tout ailleurs » (Elleinstein 1980 : 16)

De plus la loi du 14 mars 1872 interdit « toute propagande visant à changer l'état de la société. » (idem)
Pendant la période de « l'ordre moral » une circulaire très confidentielle aux préfets, rendue publique par Gambetta leur demandait :

> « Dites-moi les journaux conservateurs ou susceptibles de le devenir, quelque soit d'ailleurs la nuance à laquelle ils appartiennent, leur situation financière et le prix qu'ils pourraient attacher au concours bienveillant de l'administration, le nom de leurs rédacteurs en chef, leurs opinions présumées et leurs antécédents. » (Elleinstein 1980 : 26)

L'obligation du cautionnement constituait une entrave très grande qui permettait les poursuites contre les journaux et les journalistes. (Elleinstein 1980 : 57)

Dans le *Petit Méridional*

Le Petit Méridional dès ses premiers numéros en fait état : le 14 Février 77 procès en diffamation contre *Les Droits de l'Homme* ; en juillet « les messagers », entendez transporteurs de ce journal, sont interceptés par la gendarmerie, traités de colporteurs, et leur livraison saisie ne peut arriver à ses lecteurs. En Août on apprend que les procureurs de la République continuent à poursuivre les marchands de journaux qui ont fait une déclaration de « libraires » et que les tribunaux « s'obstinent à les acquitter... » En décembre *Le Petit Méridional* et *La République du Midi* passent au Tribunal pour « outrage à la gendarmerie... » Dès 1876 l'extrême-gauche par l'intermédiaire de Naquet avait proposé l'abrogation des lois restreignant les libertés de la presse.
Dans ce secteur Louis-Xavier a été condamné deux fois, et, semble-t-il, non amnistié. C'est après la démission de Mac-Mahon (30 Janvier 1879), sous la présidence de Jules Grévy, qu'il fera paraître sa *Commune Libre*, la correspondance Lydie - Fourès se situe en amont.

12.4.2 La librairie dans les lettres

On comprend alors la nécessité des fonds pour ouvrir la librairie et éditer livres et journaux, fonds que le couple Ricard espère tirer d'un héritage dont Lydie parle à Fourès dès ses lettres de juin 1876 :

> « Devinez où est Louis ? A Paris ! en rentrant au mas mercredi soir, nous trouvâmes un télégramme qui nous annonçait que la mort subite d'un de nos cousins rendait la présence de mon mari indispensable là-bas. Peut-être y a-t-il quelque petit héritage là dessous ; c'est ce qui console Louis, sinon de la perte qu'il vient de faire, du moins de ce surcroît de fatigue et d'une si malencontreuse interruption dans ses travaux. »

Le 15 Avril 1877, elle se réjouira d'ailleurs :

> « Sachez deux nouvelles bonnes pour nous, et par conséquent pour vous : 1e le petit enfant de la bonne héritière est mort, ce qui simplifie beaucoup nos affaires de succession et les abrège »

Nuançons le propos par le fait suivant :

> « La mort d'un enfant était considérée comme une fatalité. Le bébé n'est pas une personne, ce qui ne veut pas dire qu'une mère ne souffre pas de sa mort. Et ne le « pleure » » (Perrot 2008 : 90)

Nous pouvons suivre l'évolution de cet hypothétique héritage transformé en procès dans la correspondance, ainsi en juillet :

> « mais pauvre parrain, voyez un peu si nous ne jouons pas de malheur : l'avocat qui doit plaider notre cause vient de tomber subitement malade ! -il n'y a qu'à nous que de tels contretemps arrivent !- c'est à

> croire qu'au moment où nous toucherons notre héritage, (si nous le touchons) l'or se changera en plomb et le papier en fumée. »

Mais la censure touche aussi les livres[9] et les revues, c'est pourtant vers l'idée d'être libraire-éditeur que les Ricard et Fourès s'orientent :

> « à moins que d'ici là nous ne tenions notre fameuse librairie et que nous ne les éditions nous même ; ce qui vaudrait encore mieux ; ne perdez pas cette idée de vue, s'il vous plait, puisqu'elle vous agrée comme à nous et que nous ne pourrions rien sans votre concours. » (18 Janvier)

La dernière partie de la phrase « et que nous ne pourrions rien sans votre concours » pourrait peut-être s'expliquer par le projet de faire de Fourès, qui n'a jamais été condamné, le gérant de la librairie, ce qui ne serait pas possible à Louis-Xavier de Ricard. Le 16 Août, Lydie récidive à propos tout à la fois du mariage et de l'édition de *l'Alliance Latine* :

> « vous parlez de six mois avant de venir vous organiser ici ! cela nous mène à la fin Février ? Comptez-vous vous marier avant de mettre la librairie en train ou d'avoir quelque position stable ?[...] Notre procès est en jugement : sitôt le résultat connu, Louis fournira le premier noyau pour fonder la Librairie : il en parlera à Mr de Tourtoulon, vous pouvez en parler à Mr Gaidan s'il passe par chez vous, et si la Maison était agencée pour la parution de la *Revue Latine* ce serait magnifique ! Je pousse à la roue tant que je peux, mais vous ne m'aidez pas beaucoup. »

L'évolution des librairies dans ces années là

En France en 1876 on compterait :

> « 700 gens de lettre » (Gerbod 2003 : 15)

Le recensement des « Savants, hommes de lettres et publicistes » donne pour 1876 : 4173, ils seront 6376 dix ans plus tard. (Martin et Chartier 1985 : 128) Le nombre des écrivains pour ces mêmes années étant évalué à 540.
Selon ces auteurs la production française se distribue ainsi entre 1876 et 1885 : 621 romans, 139 livres de poésie, et 196 de théâtre.
1876 est une de deux années avec 1857 qui voit :

> « le nombre absolu de titres occitans le plus élevé » (Martel 2001a : 154)

Quels genres sont présents en occitan dans la deuxième partie du XIX^e^siècle ? Au premier rang et sans conteste la poésie :

> « le nombre de titres suivis de la précision « vers patois », « vers provençaux » ou languedociens, « poésies patoises. » Les premières histoires

9. Voir à ce propos Gerbod 2003 : chapitre III

> de la littérature d'oc signalaient déjà cette hégémonie du vers et la rareté de la prose, en un temps, où en français, le roman prédomine. » (Martel 2001a : 156)

A Montpellier les éditeurs sont assez nombreux et généralement spécialisés, médecine et agronomie pour Coulet, protestantisme pour Poujol, l'édition languedocienne pour Hamelin ...
Ce dernier est dès les premiers numéros le gérant de la *Revue des Langues Romanes*[10]. Sur le plan de l'imprimerie il entre en scène en 1875, donc *grosso modo* au moment de l'arrivée des Ricard à Montpellier, avec son « Imprimerie centrale du Midi » :

> « il deviendra l'éditeur attitré du Félibrige Languedocien » (Martel 2001a : 159)

L'apogée de l'édition Montpelliéraine en matière occitane correspond à la décennie 1870-1880 :

> « avant une baisse spectaculaire correspondant à celle de l'activité félibréenne dans la ville. » (idem)

Peut-on en déduire que nos Félibres rouges représentaient un aiguillon en ce domaine et que l'évolution du félibrige sans ceux-ci vers le félibrige des ducs, n'a pas encouragé la littérature ?

De multiples éditeurs

En attendant la librairie, Louis-Xavier de Ricard multiplie les éditeurs, tant géographiquement que thématiquement. (voir 19.26.2) Cette diversité des éditeurs peut avoir pour but la diversité de la diffusion, à Paris et dans l'espace latin concerné, mais elle est aussi certainement due au financement de ces éditions. Nous en avons pour preuve le fait que Marchessou n'ait pas été choisi pour *L'Alliance Latine*, alors que déjà le 29 Février 1877 Lydie s'inquiétait de l'avenir de l'almanach et écrivait :

> « - On ne tirera pas de seconde édition de la Lauseto puisque vous la jugez inutile, quant à présent. - Louis attend les devis de Marchessou pour la Revue, je l'y pousse tant que je peux : ce serait le seul moyen de relever notre pauvre almanach ! Nous pouvons compter sur la collaboration de Cladel, d'Aicard, de Troubat, de des Essarts, et d'autres que j'oublie, sans compter votre ami Germain, Bourelly »

Les publications se font alors soit à compte d'auteur, soit par souscription. La faiblesse du nombre de souscripteurs empêchera Fourès de sortir ses *Grilhs* pourtant annoncés dès ces années dans *La Lauseta*. Elle empêche certainement aussi la sortie de *L'Histoire du Languedoc* de Ricard, signalée elle aussi avec précision, puis

10. Cette mention apparait en fin de volume après la « Chronique. »

abandonnée (Moulain 1991 : 45) [11] et pour laquelle Poujol, éditeur spécialisé du protestantisme, aurait pu être contacté dès lors.

L'Almanach Républicain Avec cet Almanach (voir également 7.1.3) les Félibres rouges sont dans la réalisation de ce qui se multiplie fin des années 1870 :

> « L'existence de nombreuses revues en langue d'oc, un peu partout, permet à des auteurs de publier sans avoir à assumer les frais d'une édition. » (Martel 2001a : 155)

Lydie dont on a vu le sens pratique prend part à leurs réalisations, à partir de 1877, *La Lauseta* pour 1877 a été faite en urgence en 1876.
Le 18 Juillet 1877, elle s'interroge sur la qualité de la traduction des proverbes italiens et espagnols : « Pourquoi une traduction si peu littérale ? »
Elle aurait également pu s'interroger sur la présence de proverbes languedociens au « bon sens populaire » misogyne...
Le 11 septembre elle fait pour Fourès le point sur le travail pour l'almanach républicain :

> « (Louis) vous enverra de nouvelles épreuves demain probablement. Il est surpris que vous ne lui disiez pas un mot de l'Almanach, n'en êtes-vous pas content ? Je vous prie aussi de ne pas faire trop attendre votre chronique de Languedoc, et de ne pas oublier non plus que vous avez promis d'annoncer la traduction du *Fédéralisme*. »

12.5 Des lettres à dimensions politiques

Dans l'article qu'il écrivit dans le *Montpellier Républicain* de 1896 pour présenter la publication des lettres , Louis-Xavier de Ricard parle du contenu de celles adressées par Lydie à Fourès, il s'agissait de :

> « celles échangées entre elle et Fourès pour nos idées, nos travaux et nos projets communs »

Les idées avaient donc pour lui la priorité. Ces idées, il le précise chaque fois qu'il évoque le sujet, leur sont « communes. [12] » Trois lettres nous démontrent que c'était bien le cas, celle où Lydie raconte sa discussion avec Baudouin à propos du fédéralisme, sa répartie à Fourès à propos de la Pomme, mais aussi son « Vive la république » après son commentaire sur Thiers . Il n'y a pas de doute Lydie, dans le monde qui est le sien, soutient le débat politique. Elle n'est pas une militante (son état de santé, son parcours, ses choix artistiques et sa courte vie, ne le lui ont pas permis) comme le sont devenues un certain nombre de St Simoniennes,

11. Moulain cite *L'Esprit Politique de la Réforme*, Ricard y parle de cette histoire comme d'un rêve devenu chimérique
12. Voir la Préface d'*Aux bords du Lez.*

que son mari a pu croiser lors de la Commune de Paris [13], ou qu'il croise comme socialistes. Elle s'intéresse à la vie politique, même si comme toutes les femmes, elle n'a aucun droit pour influer sur le cours des évènements par le vote. Elle lit les journaux, c'est elle qui en a enseigné la lecture à sa sœur. Dans les publications du groupe elle n'a pas, non plus, de texte théorique ; les seuls textes que l'on peut considérer d'une nature qui s'y apparente ont été publiés après sa mort. Cependant le choix de ses traductions des troubadours est une illustration des opinions anti-césariennes, anti-cléricales...Si Lydie de Ricard tient sa part dans les débats politiques, elle n'en est pas pour autant décisionnaire, mais sa vie en dépend et elle analyse les conséquences des décisions prises. Ses lettres oscillent entre obligation à la prudence dans une France qui poursuit les Communards, et envie de dire tout haut, comme elle le fait pour le mariage, ce qu'elle pense. Elle est attentive aux événements qui saperont l'ordre moral et institueront la République et son correspondant ne se prive pas, d'ailleurs, de lui parler des élections. Ses lettres ont donc bien des dimensions politiques.

13. Tout comme des femmes, en particulier des régions occitanes, se sont élevées contre le coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte en 1852 et on été réprimées

Chapitre 13

Le réseau d'inter-connaissances des Ricard

13.1 Les collectifs

13.1.1 Italiens et espagnols : la piste Chassin

A partir des noms relevés dans les lettres de Lydie, nous allons ébaucher quelques pistes sur l'origine du réseau d'inter-connaissances des Ricard dans leurs années montpelliéraines.
Avant d'essayer de rassembler les individus cités selon des caractéristiques communes, nous allons nous intéresser aux groupes dont les membres ne sont pratiquement pas cités, excepté « Marti y Folguera » et encore très approximativement en « Falguera. »
Il s'agit donc des correspondants espagnols, catalans et italiens de *La Lauseta* et de *l'Alliance Latine* (lettres du 29 février, 4 juin, 18 Juillet et 11 septembre 1877). Le Félibrige « officiel » a ses correspondants tant Catalans qu'Italiens. Les relations avec les premiers se sont établies à partir de l'amitié Mistral/Balaguer [1] et les relations autour de la « la Coupo Santo [2]. » Pour les seconds les contacts se sont noués lors des fêtes de Pétrarque en 1874 à la Fontaine du Vaucluse.
Une partie de ces correspondants déjà engagés dans la renaissance latine s'est retrouvée chez les patriotes républicains. L'origine d'une autre partie des correspondants lausetiers nous semble différente, c'est-à-dire avoir pour origine les relations antérieures de Ricard et ses théories fédéralistes.
Le Journal *La Démocratie, journal à fonder par association* de Charles-Louis Chassin (Lermina 1884 : 286-291), hebdomadaire qui a paru chaque samedi du 8 novembre 1868 au 5 août 1870, constitue une piste à approfondir qui pourrait attester,

1. Voir Amade 1924 ; Jouveau 1971 ; Lafont 1974 ; Balanza y Perez 1982 ; Martel 1984...
2. Offerte en 1867 aux félibres provençaux par leurs « frères » catalans, suite à l'accueil de Balaguer dans son exil politique

en même temps, de la continuité dans la réflexion et l'action de Louis-Xavier de Ricard, et du rôle premier donné aux contacts humains.
Nous notons, parmi les périodiques recommandés par *La Lauseta* de 78, *La Semaine Républicaine* de Chassin (*La Lauseta* 1878 : 286-291.) Parmi les correspondants permanents de *La Démocratie* dans ses années de parution, sont présents aux côtés de Louis-Xavier de Ricard, Mauro-Macchi de Rome et Émilio Castelar. Or :

- Une lettre de Maurro-Macchi figure au sommaire de *La Lauseta* 78.
- Le 26 mai 78, lors du banquet inaugural de « l'Alouette » à Montpellier, lecture a été faite d'une lettre en français de Mauro-Macchi, représentant au Parlement italien, ainsi qu'un toast de Pi y Margall, ex président de la République Espagnole. Cette même république dans laquelle Émilio Castelar a joué un rôle de premier plan :

  > « Il est député aux Cortès constituantes, puis chef de l'exécutif en 1873. On lui doit alors le décret d'abolition de l'esclavage à Porto Rico. Il exerce le pouvoir suprême dans des conditions difficiles (insurrection de Cuba, guerre carliste). Il abandonne à nouveau son pays à la chute de la République. Il revient sous le règne de Alphonse XII (1874-1885), mais, bien que rallié à la monarchie, il reste toujours partisan d'une République conservatrice et unitaire, établie par des moyens légaux et pacifiques. » (http ://www.universalis.fr juillet 2009)

  Entre 1866 et 1868, condamné à mort en Espagne il s'était réfugié à Paris.
- Victor Hugo étant le président d'honneur de « L'Alliance Latine », on notera également qu' Émilio Castelar était le premier des quatre députés des Cortès nommés pour le toast lu ensuite en espagnol au banquet de Montpellier. Il avait également fondé en 1864 un journal à Madrid *La Démocracia.*
- Ces deux personnalités étaient annoncées pour le numéro 3 de *L'Alliance Latine* qui n'a pas paru.

Du côté des français *La Démocratie* possédait également les signatures d'Alfred Naquet, et Alphonse Esquirros, Gustave Flourens, Robert Luzarche :

- Robert Luzarche était le directeur de la *Gazette Rimée* dans laquelle a écrit, outre Louis-Xavier de Ricard, Verlaine qui sous le nom de Pablo avait déjà participé à la *Revue du Progrès*, Emmanuel des Essarts que l'on va constamment trouver à cette période aux côtés de Louis-Xavier de Ricard dans les revues auxquelles il participe.
- Flourens, est un héros de la Commune [3]. Mais son père,également professeur au Collège de France comme l'oncle Pauthier de Louis-Xavier de Ricard, était natif de Maureillan (Hérault).
- Naquet est l'auteur des propositions de loi en faveur de l'amnistie et du divorce. Il était né à Carpentras et avait fait ses études de médecine à Montpellier. Il avait été professeur à la faculté de Médecine de Palerme. Son féminisme

3. Voir Soria Georges, *La grande histoire de la Commune* T 2

le fit plaider à l'Assemblée en vain « la recherche de paternité ».

13.1.2 Les familles

Autres groupes qui apparaissent, y compris dans les tableaux des noms cités, les membres des familles des deux correspondants : les Wilson et les Fourès.
Les « parents »Ricard apparaissent davantage comme individus que comme groupe, sauf sur l'extrait d'acte de mariage de Lydie et Louis-Xavier.

Fourès

Fourès et son *cœur blessé*[4] par l'amour de Jeanne, vit chez sa mère dont le portrait, en creux dans les lettres de Lydie, n'a rien de sympathique. C'est pour attirer ses sympathies, en particulier avoir son assentiment pour le mariage Fourès-Jeanne, que rentre en scène le reste de la famille, sœur et beau-frère mais également le souvenir du père et le rappel de ses amours avec la mère. Incidemment la présence des nièces malades et du petit neveu permettront des parallèles avec la maladie de Jeanne et de parler du désir d'enfant. Tous ces thèmes et celui de l'oncle riche et célibataire, sont de ceux qui, selon « le bon sens populaire », se « règlent en famille. »

Wilson

Les Wilson, Marettes et alliés sont un autre monde. Leurs origines étrangères, leur milieu social les incitent aux rencontres et aux voyages : présence des Marettes dans la vallée de la Seine, des enfants « un mois dans le midi », d'un oncle en Egypte pour affaires... Le couple Wilson est montré très préoccupé de l'avenir de ses enfants : pensionnat de Lydie en Angleterre, volontariat de Georges, participation de Mme Wilson à la réalisation du contrat de mariage de Lydie. Les obstacles des opinions politiques, du caractère de l'époux, pour Lydie, celui de la situation du « futur » pour Jeanne peuvent être levés par amour pour leurs enfants. C'est la présence de Jeanne en région parisienne et, pour une part, la citation des lettres de Jeanne dans celles de Lydie qui développent le côté familial dans celles-ci. Les autres raisons de ce développement étant le (et les) projet(s) de mariage de Jeanne et la maladie de « papa » pour lequel ses enfants ont de « l'affection. »

13.2 Les individus

Au total on peut compter soixante-neuf personnes dans les lettres de Lydie à Fourès et les lettres publiées dans le *Montpellier Républicain* de 1896. Parmi elles des noms de deuxième rang :

– les voisins, amis, docteurs et prétendants de la Région parisienne.

4. Repris du titre de l'étude de Lesaffre 1961

– les deux employées de maison, Annette et Honorine, y sont avec des remarques qui signent l'origine bourgeoise de la félibresse rouge Lydie.

13.2.1 Près de la moitié vit en Région Parisienne

Il s'agit très majoritairement d'hommes, on compte onze femmes sur soixante (soit plus de 18 %.) Vingt-huit de ces personnes vivent à Paris ou en région parisienne(46,6%), mais seulement trois ou quatre y sont nées : Emmanuel des Essarts (qui vit à Clermont-Ferrand) et A de Beaulieu, (que Lydie écrit Baulieu) mais aussi *la petite à Cladel* et Mme Carpeaux.
Les origines des autres sont Montpellier, Sète, Toulon, Saillans (Drôme), Cahors, Alès, Montauban, Poitiers, Gençay (Vienne), Besançon, Wurtemberg (Allemagne), le Jura, Valenciennes (Nord), Médéa (Algérie)...
Parmi ceux-ci, neuf vivent à Montpellier, neuf dans le Gard, cinq dans l'Aude, un à Clermont-Ferrand, deux dans les Bouches du Rhône, deux dans le Vaucluse, un au Puy en Velay, une dans la Drôme. La lettre de Lydie à sa mère sur la félibréjade de Nîmes, a une influence sur le nombre de gardois de cette liste. Ils vivent en général soit dans leur ville d'origine soit à proximité.
Enfin il y a les étrangers soit qui vivent entre Paris et leur ville d'origine, soit qui vivent dans cette dernière. Ainsi Enseñat de Palma de Majorque entre Madrid, Paris et Montpellier ; Falguiero à Madrid ; Quintana entre la Catalogne, l'Espagne, l'Autriche et Paris.

13.2.2 Une composition sociale qui rappelle le Félibrige

Ils sont félibres ou membres de la Cigale

– Ce sont des « hommes de lettres » [5]
– Des femmes qui « écrivent » [6]
– Des imprimeurs [7]
– Des notaires ou huissiers [8]
– Un militaire [9]
– Des employés au PLM [10]
– Des peintres [11]

5. Mistral, Germain, Autran, Gleize Louis, Théodore Aubanel, Napoléon Peyrat, Jules Troubat, Grousset-Bellor ; Félix Gras
6. Léontine Goirand, Adèle Souchier ;
7. Aubanel et Roumanille ;
8. Gras et Clair Gleizes
9. Borel ;
10. Arnavielle, Bourrely, Escalas ;
11. M et Mme Salles, Baudouin, (non félibre mais membre fondateur de la Cigale), Jules Laurens ;

- Un industriel et banquier [12]
- Un relieur, journaliste puis bibliothécaire [13]
- Des hommes politiques [14]
- Un directeur de manufacture [15]
- Des ingénieurs [16]
- Des responsables de la Société pour l'étude des langues romanes [17]

Non félibres et non membres de la Cigale

- Des éditeurs [18]
- Huissier [19]
- Docteur [20]
- Sans profession connue de nous [21]
- Des politiques [22]
- Des « hommes (ou femmes) de lettre » ou des publicistes [23]
- Des peintres [24]
- Un libraire éditeur [25]
- Des rentières [26]

Les professions exercées par ces connaissances des Ricard tant à Paris qu'à Montpellier et dans le midi sont en accord avec la composition sociale du félibrige, ou encore celle de la Cigale de Paris :

> « es ren que de polit monde [27] » (Martel 1986 b)

Mais si l'on y regarde de plus près ce « polit monde » n'a pas toujours été très recommandable. Laissons de côté « l'espèce Roumanille » comme l'appelle Lydie, et contrairement aux Ricard incluons à cette espèce Mistral et Autran, qui trouvons-nous au plus près de Louis-Xavier et du couple ?

12. Gaidan ;
13. Gaussen ;
14. Goirand, Faure ;
15. Mir ; (celle de draps de La Trivalle)
16. Fabre et Charpentier ;
17. Littérateur-rentier : Roque-Ferrier ; Historien et philosophe : Tourtoulon.
18. Coulet et Poujol pour Montpellier, Marchessou pour le Velay
19. Ponset
20. Vigouroux
21. Mme Germain (mère), Gabrielle Liron, Roumieux Mireille, Mme Cladel
22. Thiers, Gambetta
23. Victor Hugo, Colani, Destrem, Mme Peyrat, Thiaudière, Richepin ;
24. Rapin, Beaulieu, Carpeaux ;
25. Fischbacher ;
26. Mme Carpeaux et Mme Charpentier.
27. Traduction : « rien que du beau monde »

13.2.3 Les « Parisiens »

Les plus anciennes relations se situent parmi les lettrés, ce qui est logique : tout premier, Emmanuel des Essarts, qui vit à Clermont-Ferrand, mais est bien présent dans les revues parisiennes. Lettré comme son père et sa mère, il est républicain. On trouve son nom aux côtés de celui de Louis-Xavier dès le premier numéro du *Parnasse Contemporain*. Son amitié avec les félibres d'Avignon, qu'il rencontre dès 1863, ne le fait varier ni sur le plan du républicanisme, ni sur celui de ses relations avec Ricard. Deuxième ami, Cladel, et nous effleurons-là une série de littérateurs qui ont fait leurs classes, comme Louis-Xavier de Ricard, à Ste Pélagie ou dans d'autres prisons.
D'autres personnes, comme Rollinat, sont à la fois assez éloignées du couple tout en faisant partie de leur monde.

13.2.4 Du Nord au Midi

Lors du coup d'état de Louis-Napoléon, Bonaparte la répression n'a pas été une spécialité parisienne. Celui-ci ayant trouvé une forte opposition dans le midi, les arrestations y furent, aussi, nombreuses, suivies de déportations.
Le père de Troubat, opposé au coup d'état du 2 décembre 1851, est passé comme républicain par la prison de Montpellier, celle de femmes, l'autre étant trop petite, et un fort du port de Sète. Jules, républicain également, a été arrêté sur ordre du Préfet et sous prétexte de la possession de lettres typographiques, un an juste avant son départ de Montpellier. C'est aussi le cas du père de Faure. Le père de Fourès était un républicain de 1848, lui-même s'est intéressé à la Commune de Narbonne.

13.2.5 Le traducteur de Lord Humour

Nouvel arrivant, semble-t-il, celui que Carbasse appelle « le quatrième félibre rouge », Thiaudière n'a pas grand-chose à voir avec le félibrige, mais beaucoup avec le fédéralisme. Thiaudière a écrit en ces années 70 deux pamphlets contre l'ordre moral et un texte théorique sur le fédéralisme. Il présentait ses essais comme les traductions de récits de voyages d'un lord anglais, Lord Humour, véritable auteur, qui tenait à affirmer son existence dans le préambule des ouvrages. Thiaudière n'était ni félibre, ni membre de la Cigale de Paris.
Avec Thiaudière nous pouvons souligner la forte influence anti-cléricale, à celle-ci s'ajoute une influence protestante, ou issue du protestantisme : Peyrat, bien sûr, mais aussi Colani... Selon les théories même de Ricard dans *Le Fédéralisme*, (voir 19.29) toutes les nuances républicaines sont ici acceptées.

13.2.6 Les libraires éditeurs

Trois sont cités mais ils auraient pu être plus nombreux ; à côté de Fischbacher, alors spécialisé dans les textes libéraux et protestants, Louis-Xavier a conservé à Paris des relations avec Lemerre, l'imprimeur du passage Choiseul dont le premier livre a été un livre de Louis-Xavier de Ricard, et qui a édité *Le Parnasse Contemporain* et qui éditera *Aux bords du Lez* en 1891.
A Montpellier en plus de Coulet et Poujol, l'homologue local de Fischbacher, nous aurions pu avoir Trouche, à Toulouse Mme Brun...
Le choix d'un libraire-éditeur se fondant sur le devis, la couverture de diffusion, la spécialisation dans tel ou tel domaine, qui permet aux amateurs d'aller voir les éditions, et à la presse de couvrir les parutions.

13.2.7 Les méridionaux

Ils sont, eux, généralement félibres et républicains. Ce sont les relations de Fourès, comme Mir, Germain ou Clair Gleizes . Certains républicains, ou supposés tels, déçoivent Lydie. Ainsi Léontine Goirand, cousine de Maurice Faure. Son père l'historien républicain, Jean-Pierre Goirand a beau être en plus « Libre penseur et protestant », Léontine qui fréquente assidument Roumieux n'en est pas moins une « Cagote »,(voir la lettre de Lydie du 28 juin 1877) pour Lydie. *Cagote* aussi, sans restriction, cette félibresse dont elle n'avait jusque là pas entendu parler, Adèle Souchier.
Parmi les méridionaux également l'Association des langues romanes avec Tourtoulon et Roque-Ferrier.

13.2.8 Une ébauche du réseau des Ricard

Nous présentons donc ci-dessous une ébauche du réseau de relations des Ricard dans les années 70-80 ; à partir de la liste de noms relevés dans les lettres de Lydie. Une étude plus approfondie pourrait prendre en compte les auteurs de l'ensemble des journaux et revues initiés par Ricard, et pour la période qui nous intéresse les *Lauseta*, *L'alliance Latine*, *La Commune Libre*, en partant diachroniquement de la *Revue du progrès*, elle permettrait ainsi une vision plus précise des réseaux montpelliérains, occitans et européens des Ricard (voir 19.33.1).

Nous ajouterons à ces deux listes les noms de Alphonse Tavan et Rémy Marcellin, auteurs provençaux et républicains de *La Lauseta*, non cités par Lydie dans ses lettres mais dont les personnalités sont marquantes à l'intérieur du Félibrige.

13.3 Brèves biographies

AICARD Jean (Toulon 1848-1921)

Dans l'*Anthologie des poètes du Midi* nous trouvons cette biographie :

> « Il débuta dans la littérature, encore enfant. Il n'avait pas achevé ses études classiques, commencées au lycée de Mâcon et finies au lycée de Nîmes, lorsqu'à dix-neuf ans il publia les *Jeunes Croyances*. Dès ce moment, il ne se passe point d'année qu'en librairie ou qu'au théâtre il ne soumette quelque œuvre nouvelle à l'appréciation du public. Nous insisterons particulièrement sur ses volumes de vers. *Les Poèmes de Provence*, publiés en partie pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes*, furent couronnés en 1874 par L'Académie française. Un critique, M. André Lefèvre a écrit à son sujet : « Jamais les cigales, depuis Théocrite, ne reçurent plus délicat hommage. » »

Les effarés ont été écrits par Arthur Rimbaud pour Jean Aicard[28]. Enfant, il avait bien connu Lamartine.
Thèmes : les petits, les humbles, les ventres ronds, les bébés dans leurs berceaux.
Robert Sabatier semble partager l'avis de Lydie (voir lettre du 22 Juin 1876) :

> « mettant du bleu et du rose partout avec une mièvrerie appropriée qui plut à tant de gens , mais est aujourd'hui peu supportable. On le préfère quand il se souvient de son Midi, même s'il est affadi par Paris, parce qu'au moins il y met quelque ardeur. » (Sabatier 1977 : 494)

Il fut élu à l'Académie Française en 1908.
Ses œuvres pour la période qui nous intéresse :
Poésies : *les Jeunes Croyances* 1867 ; *Rébellions et Apaisements* 1871 ; *Poèmes de Provence* 1874 ; *La Chanson de l'enfant* 1875 ; *Miette et Noré* 1880...
Théâtre :*Pygmalion*,1872 ; *Mascarille* 1873 ; *Othello* 1883 ; *Smilis*, pièce en 4 actes, Comédie-Française,1883...
Il est présent dans les deux derniers numéros du *Parnasse Contemporain*(1869-1871 et 1876). Il est membre de la Cigale de Paris en 1877.[29] Présence dans *La Cigale* de 1880 avec huit poèmes ; dans *La Lauseto* dès 1877 et dans celle de 79.
Auteur en 1875 de « La Chanson de l'enfant », maintes fois rééditée dans ses *Poèmes de Provence*, il publiera en 1908 *Maurin des Maures.*
Sources : Henry Rigal et Raoul d'Avray ; l'*Anthologie des poètes du Midi* (1908) ; Sabatier 1977.

28. Sa date de décès n'étant pas la même chez deux auteurs (1848, d'après Henry Rigal 1908 et Lermina 1884, 1841 d'après Robert Sabatier, cela nous a amené à vérifier à partir des archives de l'Etat civil de Toulon et de faire une découverte : l'acte de naissance 197, du 7 février, précise que son père était *homme de lettre* et qu'il est né de mère inconnue...
29. Nous faisons référence à la liste publiée par *La Lauseta 1877.*

ANNETTE

Employée de maison des Ricard à Castelnau-le-Lez.

ARNAVIELLE Albert (Alès 1844- Montpellier 1927)

D'une famille catholique et monarchiste, amené à la poésie d'oc par Mathieu Lacroix -grand lecteur de La Fare-Alais- il devient après 1862 un des disciples direct de Mistral. Employé au PLM, fondateur de la maintenance félibréenne du Languedoc (1877) ; de l'Escolo de la tabo (1877) ; directeur de *l'Armanac cevenou* (1874-1875) qui deviendra l'*Armana de Lengadoc* (1876), correspondant du journal royaliste *L'Eclair* de Montpellier ; rédacteur en chef de *La Cigalo d'or*, de nombreux périodiques d'Oc. Majoral du Félibrige en 1876.
Ses œuvres : *Los cants de l'Aubo, poésies languedociennes, Nîmes 1868* ; *Lo volo biou, pouemo cevenou* (1873) ; *Per Toulouso* (1875) ; Canaval (1875) ; Lous gorbs (1880.)
Il a reçu en raison de son teint sombre le pseudonyme de l'Arabi.Un autre pseudonyme : Lo Felibre de l'Auba (Le Félibre de l'Aube) fait référence au recueil poétique paru en 1868, *Los Cants de l'Auba*, (*Les chants de l'aube*), considéré comme son œuvre principale... Membre de la Cigale de Paris 1877 ; il n'est pas dans le recueil de 1880. Présence dans la *Lauseta* de 78.
Sources : Clerc vers 2001 : 64 et C. Barsotti site internet *amesclum.net*

AUBANEL Théodore (Avignon 1829-1886)

Fils de l'imprimeur du pape, il commença par apprendre la typographie. Il sera associé pour l'imprimerie avec son frère. En 1847 il rencontre Roumanille, participe aux *Prouvençalo* et à l'Armana, un des sept fondateurs du Félibrige, amoureux de Zani, partie de l'autre côté des mers et, surtout, ayant épousé Dieu.
L'œuvre capitale d'Aubanel est *La Miougrano entre-duberte* (1860). Syndic de la maintenance de Provence en 1876, c'est dans cette fonction qu'après les Fêtes Latines de Montpellier et le toast de Roumanille, il va s'opposer à Mistral, dans son discours au banquet de la *Cigale* à Paris.
La pièce *Lou Pan dóu pecat* avait été représentée à Montpellier contre l'avis des blancs, Roumanille et la presse légitimiste. Aubanel avait de son côté les montpelliérains et les républicains dont « Paul Arène et son clan. » Le soutien ou l'opposition au « Pan dóu pecat » sont des prises de position plus complexe qu'un rapport républicains/légitimistes, la place de « la femme » étant au cœur de la pièce.
Lou pan dóu pecat est d'ailleurs publié à Montpellier car Aubanel :

> « sait que son public ordinaire, et catholique, ne l'appréciera pas. » (Martel, 2001a : 168)

Aubanel, remarque Robert Lafont (Lafont, 1974 : 126) est

> « du côté des Républicains. Il n'a participé en rien au revirement Mistralien de 1870. Il est sans doute fort gêné par lui. Il pense au déchirement du Félibrige dont il est un des fondateurs et un responsable actuel... »

Il va donc répondre en provençal le 24 octobre à ceux qui accusent le Félibrige de séparatisme :

> « Qu'importe la langue ? qu'importe l'outil ! La question est plus haute : c'est l'âme qu'il faut voir, et notre âme est à la patrie, à la France ! » (Liprandi, cité par Lafont)

Une polémique va s'en suivre dans la presse entre Mistral et Aubanel cette fois-ci. Elle fait suite à la campagne de presse qui accusait Mistral de séparatisme.
En 1881 F. Delille, Républicain un des auteurs provençaux de *La Lauseta*, résume ainsi l'œuvre d'Aubanel pour le public de langue française :

> « L'auteur du volume de poésies qui a pour titre : *La Miougrano entreduberto* (La Grenade entr'ouverte), et il en prépare un second qu'il se propose d'intituler : *Li Fiho d'Avignoun* (Les Filles d'Avignon). On doit encore à ce félibre trois œuvres dramatiques provençales, en cinq actes et en vers : *Lou Pan dôu pecat* (Le Pain du péché), représenté, le 28 mai 1878, au théâtre de Montpellier, à l'occasion des fêtes latines ; *Lou Raubatàri* (Le Rapt), et *Lou Pastre* (Le Pâtre), inédits. M. Th. Aubanel a prononcé, en diverses circonstances, des discours provençaux parus dans les journaux, mais qui ont aussi été imprimés à part ; l'un des plus importants, sur la langue provençale et le Félibrige, se trouve également dans le volume intitulé : *Lou Libre de N.-D. de Prouvènço...* »

Il est membre de La Cigale de Paris en 1877 et est présent dans le recueil de 1880 avec « La Vénus d'Avignon. » Il ne figure pas dans les *Lauseta* ni dans les deux numéros de *L'Alliance Latine*, ni dans leurs anthologies.
Il serait intéressant de retrouver, la correspondance entre Lydie de Ricard et Aubanel. En effet deux des œuvres publiées dans *Aux bords du Lez* y font une allusion précise : « A Aubanel » et « An'una rosa passida. » Dans la lettre à sa mère parue dans le *Montpellier Républicain* du 20 septembre 1896, elle pose en deux lignes le dilemme du poète sensuel, imprimeur du pape :

> « De l'autre côté j'avais Aubanel qui est moins causeur mais bien galant, tout laid qu'il soit ; il a dit des vers splendides que son titre d'imprimeur du pape empêche de publier. c'est bien dommage ! »

Voir également Claude Liprandi *Aubanel, le poéte maudit*, Avignon, Aubanel 1955.
Sources : Delille 1881 ; Jouveau 1971 ; Lafont, 1974 ; Martel 2001a.

AUTRAN Joseph (Marseille 1813- 1877)

Fils d'un négociant, il fit ses études chez les jésuites d'Aix. Une ode qu'il adressa en 1831 à Lamartine, au moment de son départ pour l'Orient, le mit tout à coup en lumière ; elle fut suivie de diverses poésies, recueillies sous le titre de *La Mer* (1835) et plus tard des *Poèmes de la Mer* (1852) et sous celui de *Ludibria ventis* (1838). Le succès en fut assez vif pour qu'il se vît offrir le poste de bibliothécaire de la ville de Marseille. En même temps qu'il publiait un volume de souvenirs de voyage, il chantait les exploits des soldats d'Afrique dans un poème intitulé *Milianah* (1842). Catholique, très lié avec Alexandre Dumas fils, sa pièce *La Fille d'Eschyle* obtint un grand succès en 1848. L'Académie partagea le prix Montyon entre *Gabrielle* d'Augier et *La Fille d'Eschyle* et ce triomphe valut à Autran l'héritage considérable et inespéré d'un de ses oncles. Assuré dès lors contre les soucis de la vie matérielle, il publia des recueils qui vantaient le terroir et la patrie, le classicisme et les *humanités*. Plusieurs fois candidat à l'Académie française, il fut élu le 1868. Il eut pour successeur M. Victorien Sardou.
Il ne figure pas parmi les membres de la Cigale de Paris 1877, mais est présent dans le recueil de 1880. Il figure dans le *Parnasse Contemporain* de 1876. Il ne figure ni dans la *Lauseta*, ni dans *L'Alliance Latine.*
Sources : D'après le site Internet de l'Académie Française et Gérard Walch, *Anthologie des poètes français contemporains*, 1924.in Gallica.FR

BAUDOUIN Eugène (Montpellier 1842 - Paris 1893)

Peintre, élève de François Gérome, Glaize, A Didier puis Flameng, il crée avec Louis-Xavier de Ricard, Lydie et Maurice Faure l'association La Cigale de Paris qui rassemble les écrivains et artistes méridionaux, il en sera un des « deux secrétaires », l'autre étant Maurice Faure. L'association la Cigale publiera en 1880 un recueil collectif éponyme, chez Sandoz et Fischbacher. Baudouin est, semble-t-il, un amoureux éconduit de Jeanne Wilson, ayant fait sa demande aux parents avant de l'avoir faite à l'intéressée.(voir lettre de Lydie du 18 Février 1877.) En avril 1878 Victor Hugo était un des témoins de Melle Parfait lors de son mariage avec Eugène Baudouin, dont les témoins étaient Eugène Lisbonne et M Français, l'illustre paysagiste. Martel le dit très *anti-félibre* (Martel 1986b), ce que Lydie de Ricard confirme dans sa lettre à Mistral (1880).
Ses œuvres : Eau forte dans *La Lauseta* de 1877. En septembre 1876, son tableau *Les vendanges dans le Midi* était exposé au Musée Fabre, entrainant une critique mitigée de la part du *Petit Méridional.* A l'opposé Jules Troubat dans *Plume et pinceau* situe le tableau dans son lieu de création, autant géographique que littéraire (voir 6.2.2). Paris Salon de 76 : *Las camellas* et *Les salins de Villeneuve près Montpellier* ; Salon de 1878 : *La récolte des amandes dans le Haut Languedoc* ; autres tableaux *Vues du port de Cette* ; *La garrigue du mas de Tantajo*, *Blanchisseuse se rendant à la rivière le Lez* (Salon 1880), peintures pour la préfecture de l'Hérault,*Comédie dans les feuilles*, gravure pour l'édition nationale des œuvres de

Victor Hugo.
Sources : Base Arcade, Joconde sur Internet ; Dictionnaire de Clerc ; Troubat dans *La République du Midi* du 7 Avril 1878, Martel 1986b, Lettres de Lydie.

BAUDOUIN père

Jean Baudouin était peintre décorateur au Théâtre de Montpellier.
Source : Clerc vers 2000

BOREL Gilles (Avignon 1827 - Aix en Provence 1911)

> « Borel est né à Avignon en 1827 dans une famille modeste, ce qui explique partiellement le fait qu'il ait accompli une carrière militaire après avoir commencé des études musicales. Ces dernières lui ont permis de gravir les échelons de la hiérarchie et de devenir chef de musique militaire, dirigeant notamment celle du régiment 99eme de ligne où il prit sa retraite. Il mourut à Aix-en-Provence où il s'était retiré, le 11 juin 1911. » (C. Barsotti, Mesclum site internet)

Ses œuvres : Il a mis en musique divers textes nous avons vu ici « Lou desirat » sur des paroles de Roumieux ; plus tard nous aurons « La bèn-vengudo : mistèri en tres ate en vers prouvençau[30] » pèr / J.-B. Gaut, 1887 ; « Li Noço de Guingoi[31] » chansonnette avec L Roumieux 1886 ; « Chansons provençales » de Théodore Aubanel, « Lei Francs Caminaires » (Les Francs Marcheurs), chant de route de cette société d'excursionnistes provençaux de même nom, de Marius Bourrelly.
Sources : Claudi Barsotti, Internet « Les amis de Mesclum, *La Marseillaise* »

BOURRELLY Marius (Aix en Provence 1820- Marseille 1896)

> « D'abord commis en nouveautés à Marseille, il devient régisseur de l'Alcazar et du Gymnase, puis rédacteur-gérant de la revue *Troum-Al-Ca-Zar*, administrateur du Casino municipal et entre finalement dans les chemins de fer où il est successivement employé à Toulon, Nîmes et Marseille. Il sera maire de Pourcieux où il avait conservé des attaches familiales et où il faisait de fréquents séjours. Il se retirera à Marseille, dans le quartier de la Plaine. C'est là qu'il perdit subitement la vue. [...] il mourra le 12 mars 1896 à son domicile. Il est enterré à Pourcieux » (Claudi Barsotti ; les amis de Mesclum)

30. La Bienvenue, mistère en trois actes en vers provençaux de J-B Gaut
31. Les noces de Guingoi

Collaborateur du *Boui-Abaisso* dans les années 41-42 ; il y « publie un poème qui connut une certaine célébrité, *La vida d'una gorrina* (La vie d'une prostituée). Il collabora également à *L'Armana prouvençau*, au recueil *Li Prouvençalo* (1852.) Il était majoral du félibrige en 1876, *Cigalo dou Mount Venturi*, un des 50 premiers majoraux nommés par Mistral pour la Santo Estello d'Avignon. Barsotti le compare à Gelu :

> « Mariús (sic) Bourrelly, qui appartient donc aux trobaires, s'en distingue par une tenue littéraire supérieure. Il maintient un niveau de langue haut et une certaine moralité »

Tout au long de sa vie, Marius Bourrelly ne cessera de produire en français et en provençal.
Barsotti remarque que :

> « En 1878, devenu vice-syndic de la Maintenance de Provence, il soutient la fraction cléricale et légitimiste du Félibrige menée par Roumanille, dans son attaque contre le grand poète Teodòr Aubanel. Ce qui est d'ailleurs assez curieux car Bourrelly est républicain et il publie dans le journal socialiste *La Jeune République* plusieurs sonnets, dont l'un, *Clovis Hugues* est la marque d'un certain engagement. »

L'engagement dans le groupe de « la Lauseta » en est un autre.
Barsotti ne précise pas s'il s'agit de la cabale contre la représentation à Montpellier de la pièce « Lou pan dóu pecat », pendant les fêtes Latines...
Le républicain Marius Bourrelly avait déjà publié alors en provençal son œuvre capitale :

> « la traduction des *Fables de La Fontaine*, dans le doux parler des félibres. [...] il est membre de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, depuis juin 1873 et il a remporté quatre médailles d'argent aux concours de cette ville ; membre également de l'Académie de Toulouse, depuis le 11 novembre 1874 ; de la Société littéraire, scientifique et artistique d'Apt (Vaucluse) depuis le 31 décembre 1875 ; membre de la Société pour l'étude des langues romanes de Montpellier, depuis 1870 ; membre de l'Académie du Sonnet, et membre fondateur de l'Académie des Muses Santones (25 juin 1876). De plus, adepte fervent de la doctrine maçonnique, il a été orateur de la Loge La Vérité, à Marseille. » (D'après : Montbrun 1878)

En 1880 il publie *Lou Bachas* écrit en 1878 dans *La Calanco*, (Lei felibre de la mar), dédiée à l'inauguration de l'école marseillaise. Il n'est pas cité dans les membres de la Cigale de Paris 1877 ; ne figure pas dans les auteurs du recueil 1880. Il figure dans *La Lauseta* de 1878 avec *L'Abat de Citeaux*, dans l'*Alliance Latine* n=°1, anthologie poétique avec *Lou lien de Belfort.*
Sources : Barsotti (les Amis de Mesclum) et Montbrun 1878.

Mme CARPEAUX (1847-1908)

Née Amélie de Montfort était le modèle de son mari. Le Musée Fabre de Montpellier possède une sculpture : Mme Carpeaux en toilette de mariée, une autre de même essence est au Musée d'Orsay à Paris, une autre à Bordeaux.
Source :(http ://www.culture.gouv.fr/public-/mistral/joconde/_fr ; sept 2007)

CARPEAUX Jean-Baptiste (Valenciennes 1827-Courbevoie 1875)

Entré à l'Ecole des Beaux Arts en 1844, Jean-Baptiste Carpeaux est l'un des chefs de file du romantisme. Il fréquente l'atelier du sculpteur François Rude et remporte le Grand prix de Rome en 1854. Pensionnaire à la Villa Médicis de 1856 à 1859, il acquiert une solide réputation de portraitiste mondain. C'est avec son *Ugolin*, très inspiré par Michel-Ange, qu'il devient célèbre. Très en faveur sous le Second Empire, il peut être considéré à certains regards comme un peintre de cour. Il sera notamment, sous Napoléon III, le professeur de dessin du prince impérial. Ce qui ne l'empêchera nullement d'afficher lui aussi des sympathies républicaines et de crayonner sur le vif des scènes d'émeutes, pendant la Commune de Paris. Jean-Baptiste Carpeaux laisse de très beaux bustes de ses contemporains, à l'image de celui de la princesse Mathilde - actuellement au musée d'Orsay (à Paris). Cette sculpture lui permit d'obtenir plusieurs commandes de la part de Napoléon III et d'Alexandre Dumas fils. On lui reproche un traitement trop réaliste du nu féminin. A l'image de *La Danse* - 1867-1869 - située sur la façade droite de l'Opéra de Paris qui fut jugée trop impudique car rompant avec les traditions architectoniques de la sculpture. On doit également à Jean-Baptiste Carpeaux *Les Quatre parties du monde* - fontaine de l'observatoire - et *Le Triomphe de Flore* - Pavillon de Flore. La peinture de Jean-Baptiste Carpeaux a été définie comme annonçant l'impressionnisme. 1875 est l'année de sa mort.
En juillet 76, une reproduction d'une de ses œuvres *Le sommeil de l'amour* est présentée à Montpellier à la salle des concerts.
Sources :(http ://www.culture.gouv.fr/public/mistal/joconde/_fr ; sept 2007) et *Le Petit Méridional* du 9 Juillet 1876

Mme CHARPENTIER (1819 ?-1909 ?)

Par son deuxième mariage la mère de Louis-Xavier de Ricard est devenue Mme Charpentier. Elle était née Eugénie Françoise Éléonore Pauthier. Sa famille était originaire d'une commune aux environs de Besançon (Doubs.) Son oncle l'orientaliste Jean-Pierre, Guilhaume Pauthier était professeur au Collège de France. Elle avait vingt et un ans à la naissance de son fils, était sans profession. Son premier mari avait trente quatre ans de plus qu'elle, son second vingt ans de moins. Elle s'était rendue célèbre en recevant les poètes amis de son fils en son salon du Boulevard des Batignolles :

> « Le salon eut un instant une véritable importance littéraire. En même temps on s'y amusait fort. On y joua des charades. On y joua bien plus : le premier acte de *Marion Delorme*[32], avec la maîtresse de la maison dans le principal rôle, M. Coppée en Didier et M. Mendès en Saverny, avec de vrais costumes, authentiques... » (Racot in Forestier-Pakeham : 182)

Elle aimait toujours les toilettes, sortir et s'entourer d'une compagnie

> « Un passage de la lettre de ma belle-mère m'inquiète un peu après la narration à batons (sic) rompus de ces fêtes dîners, bal jusqu'au matin etc...elle ajoute : « je ne doute pas que les vôtres n'aient été beaucoup plus intéressantes, je me prends à regretter parfois de n'être pas au milieu des gens qui pensent et agissent » Je ne sais ce qu'elle entend par agir, mais comme mouvement il est difficile de s'en donner plus que l'auguste compagnie dont elle s'entoure. Qu'en dites-vous ? -Cela veut dire pour moi, qu'elle croit que je suis un peu fêtée, que j'essaye de me faire un cercle d'amis intelligents, et que la chose faite, elle en voudra sa part : elle éprouve le besoin de recommencer un album de madrigaux en Provençal. » (lettre du 6 avril 1877)

Mais Mme Charpentier était aussi l'usufruitière de la totalité de l'héritage d'une tante de Louis-Xavier de Ricard, dont lui, était l'héritier. (voir 9.1.3)
Sources : Actes d'état-civil, Forestier-Pakeham 1967, lettres de Lydie de Ricard.

CHARPENTIER Paul (1843 ?- ?)

Deuxième mari de la mère de Louis-Xavier de Ricard, présent au mariage de Lydie et Louis-Xavier, comme témoin du marié, il a alors trente ans et est domicilié à Paris. Les « Charpentier » se sont donc mariés entre 1867 et 1873. D'après la lettre du 17 Juin, c'est lui qui gère la fortune de sa femme :

> « Pas de nouvelles de notre procès, Mr Charpentier estime vraiment ses autographes ; tout cela se tripote sans que nous n'en sachions rien : quand à (sic) Madame elle a l'habitude d'écrire pour ne rien dire, cela ne fatigue pas l'esprit au moins, et on n'a pas à craindre d'être indiscrète. Elle a bien autre chose à faire que d'écrire à son fils, vous comprenez. »

Ce qui est loin de plaire à Lydie. Elle a du gratter « quels égoïstes » qui qualifiaient le couple dans une lettre de Fourès (27 juin 1877.) De plus ayant appris qu'il « monte une fabrique de produits chimiques. » (8 Juillet 77), elle semble s'interroger « avec quel argent ? »
Sources : Acte de mariage Ricard-Wilson et Lettres de Lydie de Ricard.

32. Drame de Victor Hugo, 1829

CLADEL Léon (Montauban 1835 - Sèvres 1892)

Fils d'un bourrelier, il commença ses études au petit séminaire de sa ville natale puis à Moissac. C'est à Toulouse qu'il obtint son diplôme de docteur en droit. D'abord clerc d'avoué à Montauban puis à Paris, puis employé à la Préfecture de la Seine, il entra en relation avec des écrivains Parnassiens dont L-X de Ricard, avant d'écrire de nombreux romans dont une nouvelle réaliste *La Maudite* lui a valu un mois de prison. Romantique et républicain, admirateur de Hugo, il écrivit aussi de nombreux romans paysans inspirés par son Quercy natal. En 1876 Il vient de sortir *Les Va-nu-pieds* et effectue sa peine à la prison de Ste Pélagie à Paris. (D'après Maurières et Passerat 1992 : 80.)
« C'est avec vous le meilleur ami que Louis puisse avoir »écrit Lydie à Fourès en Juin 1876.
En 1891 Cladel écrivait à Louis-Xavier à propos des deux livres qu'il venait de publier :

> « Avec quel intérêt j'ai lu le volume des mémoires du général votre père, vous le comprendrez aisément [...] mais comment vous dire les sentiments de piété qui m'ont agité le cœur en parcourant les souvenirs que vous et nous a laissés Lydie de Ricard que tous ici nous aimions tant... » (In lettre autographe de Sèvres 26 Juillet 91 [33])

Ses œuvres : *Les martyrs ridicules* 1862 ; *Pierre Patient* années 1860 publié dans un journal français paraissant à Francfort et publié en France seulement en 1883 ; *Une maudite* 1874 ; *Mes paysans : le Bouscassié* 1869 ; *La fête vautive de Saint-Bartholomé-Porte Glaive* 1872 ; *Les va-nu-pieds* 1876 ; *L'Homme de la Croix aux bœufs* 1878 ; *Bonhommes* ; *Ompdrailles* 1879...
Il était membre de la *Cigale de Paris* 1877, et a participé à *La Lauseta* 78 et 79, à *L'alliance latine.* Il était déjà dans *Le Parnasse Contemporain* 1866-1870.
Sources : Maurières et Passerat 1992 : 80 ;
Site internet http ://www.vialibri.net/item_pg/2548507-1880-cladel-l%E9on-baudelaire-les-martyrs-ridicule-roman-parisien-avec-une.htm janvier 2009 ; Lettres de Lydie de Ricard.

Mme CLADEL

Nous savons peu de chose d'elle, si ce n'est qu'elle a failli mourir en accouchant d'un garçon « très prématuré » en janvier 1877. Elle avait déjà une fille Judith, née en 1873, à laquelle Fourès dédicacera, au retour du voyage des Félibres rouges à Paris, un poème « A la drolleta d'en Cladel », tandis que Lydie dédiera en Août 77 à la jeune mère « A una rosa incarnada. » Était-elle musicienne la dédicace parue

33. Insérée dans un exemplaire des *Martyrs ridicules* (Poulet Malassis) dédicacés au toulousain Jean Bernard et mis en vente sur le site http ://www.vialibri.net/item_pg/2548507-1880-cladel-l%E9on-baudelaire-les-martyrs-ridicule-roman-parisien-avec-une.htm janvier 2009

dans *La Lauseta* pour 1878 le laisse supposer.
Sources : Lettres de Lydie de Ricard.

PETITE à CLADEL

Judith Cladel est donc « la drolla » [34] à qui Fourès dédie un sonnet en janvier 1878, dans lequel il fait un rapprochement « Judith-Jeanne ».
Sources : Lettre de Lydie de Ricard, sonnet d'Auguste Fourès.

COLANI Timothée (1824-1888)

Il est directeur du *Courrier Littéraire* [35] ; Louis Xavier de Ricard fait parti comme Alphonse Daudet, Paul Arène, Louisa Siefert, Jean Aicard, Sully-Prudhomme des collaborateurs de la revue.
Colani signe également des articles historiques dans *La Nouvelle Revue.*
Timothée Colani, né en Wurtemberg, fait ses études de théologie à la Faculté de Strasbourg et devient pasteur. Il occupe la chaire d'éloquence sacrée à la Faculté. Ses contacts avec Scherer et l'influence de Reuss l'avaient convaincu de la nécessité d'un renouvellement de la pensée théologique francophone permettant de présenter à l'intelligence contemporaine un message chrétien qu'elle pouvait recevoir. Il fonde en 1850 la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne* ou Revue de Strasbourg qui devient vite le porte-parole du libéralisme radical.[...] Ces positions ont été à l'origine de violentes polémiques [...]. Après 1871, Colani abandonne tout à fait ses fonctions pastorale et professorale ; sous-bibliothécaire à la Sorbonne en 1877, il s'intéresse davantage aux questions littéraires et politiques, et collabore à différents journaux (*Le Temps*, la *République Française* de Gambetta). Au synode général de l'Église réformée en 1872, ses interventions en faveur de l'héritage spirituel de la Réforme, plus ou moins méconnu selon lui par l'orthodoxie protestante, sont remarquées, de même que son opposition totale à la Déclaration de foi, telle qu'adoptée par le synode. (http ://www.museeprotestant.org ; juillet 2009)
Colani fut un des principaux collaborateurs de Gambetta lorsque celui-ci fonda *La République Française* le 5 novembre 1871 (Reinach 1918 : 30)
Sources : http ://www.museeprotestant.org consulté en juillet 2009 et Reinach 1918.

CONAN Docteur

Médecin parisien des Wilson.

34. petite
35. Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois chez Sandoz et Fischbacher, 33 rue de Seine Paris. Chaque numéro comprend 48 pages.

COULET Antoine- Camille- Ferdinand (St Maurice de Navacelles 1838-Montpellier 1908)

Libraire éditeur montpelliérain au N°5 de la Grand'Rue. Membre de la Société Languedocienne de Géographie dès 1878. Libraire éditeur de la Société des Bibliophiles languedociens. Il avait acheté en 1862 la librairie Pitrat, « qui devint sous son impulsion une des plus importantes de province. D'abord spécialisée dans les travaux des maîtres de la faculté de médecine de Montpellier et des œuvres d'histoire locale et régionale, la maison Coulet contribua puissamment lors de la crise phylloxérique, par la diffusion de ses nombreuses publications viticoles et vinicoles, à la reconstitution du vignoble français. » Coulet publie J-E Planchon, Louis Viala, Henri Marès, mais aussi Duponchel A *Avant-Projet pour la création d'un sol fertile à la surface des Landes de Gascogne* (1864) ; *Un paou de Tout* de Denis Robert (1879) ; Sous la direction de M. de la Pijardière, pour la Société des Bibliophiles languedociens la nouvelle édition 1875-1892 de *L'Histoire de la ville de Montpellier* de Charles d'Aigrefeuille en 4 volumes ...
Coulet apparait comme Libraire éditeur de la *Lauseta* 1877 et 1878.
Sources : Clerc vers 2000

DESTREM Jean-Marie (1843-1929)

« Petit fils du conventionnel toulousain, secrétaire général de rédaction au *Rappel* » (notes au bas de la Lettre de Fourès du 23 Janvier 1877, parue dans le *Montpellier* de 1896) Jean Destrem est noté dans la Lauseta de 79 comme collaborateur de la *France du Nord* Il s'agit de Destrem Jean-Marie, Littérateur (né à Poitiers le 3 février 1843- 1929)

> « C'est le petit fils du député de Toulouse au conseil des Cinq-cent qui interpella violemment le traitre Bonaparte au 18 Brumaire » (Lermina 1884 : 450)

Après des études au lycée d'Angers, du commerce, de la propagande républicaine, il entre en 1869 au journal *La Marseillaise.* Il tentera de faire évader son directeur Rochefort de St Martin de Ré où il était emprisonné pour participation à la Commune. Il était gérant du *Rappel* et a publié dans la *Revue Historique* d'importants travaux sur les déportations pendant le Consulat et l'Empire. (Lermina 1884.) Auteur de la notice sur le calendrier républicain dont on lui doit la présence dans *La Lauseta* de 1878.
Sources : Lermina 1884 ; *Montpellier- Républicain* 1896 ; site internet consulté en 2010 www.calames.abes.fr/pub/ms/Calames-2009812178015619

ENSEÑAT Juan-Batista (1854-1922)

En catalan Joan Baptista Ensenyat i Morell , historien et dramaturge, écrivain majorquin, auteur de quelques pièces de théâtre et journaliste à Palma de Ma-

jorque (Balanza y Perez 1982.) Louis-Xavier de Ricard lui a dédié un poème en Oc : *Lou Lengadoc* (Lauseta 79 : 54.) Lors du Banquet de l'Alouette à Montpellier le 26 Mai 1878, secrétaire de rédaction de la revue *L'alliance Latine*, il a lu en espagnol le toast d'Emilio Castelar, Victor Balaguer, Gaspar Nunez de Arce et Antonio Romero Ortiz, députés aux Cortès. On sait que ce toast sera au centre d'une polémique [36] Il prononcera ensuite son propre discours. Il est le représentant pour l'Espagne de L'Alouette (Le banquet de l'Alouette, Paris 1878)
Ses œuvres : Dans *La Lauseta* 77 : « El torrent de la cruz », « A Valentina », « A L'Espagne » ;dans *La Lauseta* 78 : « Una trilogia » et « inocencia, amor et olvido » catalan ; dans *La Lauseta* 79 est reproduit son discours à la « Société l'Alliance Latine de Paris le 16 Octobre 1878 », il est alors rédacteur à *La Académia* de Madrid. Secrétaire de rédaction de *L'Alliance latine*, il y tient une chronique espagnole et assure les traductions pour l'anthologie des poètes castillans et catalans.
Sources : Balanza y Pérez 1982, *la Lauseta*, *L'Alliance Latine*, *Le Banquet de l'Alouette.*

ESCALAS

Ami audois d'Auguste Fourès.
Sources : lettres de Lydie.

ESSARTS Emmanuel des (Paris 1839-1909)

Le cher ami de jeunesse de Mallarmé, fils d'Alfred des Essarts :

> « le remarquable écrivain qui acquit à la fois de la célébrité comme romancier et comme poète, et, par les liens maternels, il est également d'une haute naissance, car sa mère, Marie-Anne des Essarts, qui mourut à la fleur de l'âge, s'était déjà fait connaître comme une femme d'un grand esprit et d'une distinction rare. » (Montbrun 1878 : 129-136).

Il fit des études qui le menèrent à l'École Normale Supérieure. A vingt-deux ans, il était professeur au lycée de Sens, à vingt-quatre ans, professeur de rhétorique au lycée d'Avignon :

> « C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il noua les relations les plus étroites avec les plus illustres représentants du félibrige, Mistral, Roumanille, Aubanel et autres, avec lesquels il vécut toujours, depuis lors, sur un ton d'intimité affectueuse et dont il a plus tard étudié dans de très belles pages le caractère et le génie. » (Montbrun 1878 : 129-136)

C'est ainsi qu'il fût le témoin de Mistral lors de son mariage à Dijon (Jouveau 1971 T1 : 37.) Il entra dans l'enseignement supérieur en 1872, il professa bientôt à Clermont-Ferrand.

36. Voir Balanza y Pérez 1982.

> « Ce républicain libéral hanté par les souvenirs de la révolution sur lesquels il fait passer un souffle de lyrisme pur. » (Sabatier 1971 XIXe : 72)

a écrit un très grand nombre d'articles. Dans *La Lauseta* de 78, nous retrouvons le souffle de la Révolution avec un épisode *les Marseillais* daté du 8 Août 1872.
Il écrit pour de nombreuses revues : *Revue bleue*, *La renaissance littéraire et artistique* où il côtoie entre autres, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Victor Hugo, Germain Nouveau, Édmond de Goncourt, Théophile Gautier, Villiers de l'Isle-Adam, Maurice Rollinat, Leconte de Lisle, Paul Arène, Paul Demeny ou Jules Troubat. [37]
Ses œuvres : Son premier volume *Les Poésies Parisiennes* date de 1862, en 1865 il donna son second recueil de poésies *Les Élévations,...*

> « En 1876, il fit paraître un ouvrage d'une grande portée littéraire, œuvre d'un lettré de la meilleure souche, une traduction avec préface, introduction historique et commentaires de *L'Éloge de la Folie d'Érasme...* » (Montbrun, 1878 : 129-136)

Présent dès le premier recueil du *Parnasse Contemporain* (1866), il l'est également dans le second (1869-1871) et dans le troisième (1876), dans la *Gazette rimée* 20 Mai 1867. Il est présent dans *la Lauseta*, éditions de 1878 et de 1879 comme auteur de la *France du Nord*, dans *L'Anthologie Poétique* de *L'Alliance Latine.*
Il n'est pas dans la liste des membres de la Cigale de Paris de 1877.
Sources : Montbrun, 1878 ; Sabatier 1971 ; Troubat 1872 ; Jouveau 1971.

FABRE Emile

Cet ingénieur est âgé de trente-deux ans en 1873, il est le second témoin de Louis-Xavier de Ricard lors de son mariage avec Lydie. Dans *La Lauseta* 1879, il est nommé parmi les présents au premier diner mensuel parisien de l'*Alliance Latine* le 16 novembre 1878 au Café Procope. Dans les lettres il apparait comme le chevalier servant de M^{me}Charpentier .
Sources : Acte d'état civil et lettres de Lydie de Ricard.

FALGUERA Joachim

Le plus grand poète castillan d'après la lettre de Lydie du 11 septembre 1877. Nous ne l'avons retrouvé ni dans la *Lauseta* 77 et 79, ni dans *L'Alliance Latine.* Il s'agit de Joachim Marti y Folguera, qui sera primé aux fêtes latines de Montpellier en 1878. Il est présent dans *La Lauseta* 78 avec *La amiga mayor.* [38]
Sources : Collection de *l'Alliance Latine*, Jouveau 1971.

37. *La renaissance littéraire et artistique* Troubat, Jules, première année 1872, Revue d'information et de critique littéraire et artistique sur Gallica.fr 2009
38. La grande amie.

FAURE Maurice (1850-1919)

Maurice, Louis, dit Maurice-Faure, né le 7 juin 1850 à Saillans (Drôme), mort le 8 décembre 1919 à Saillans. Son père avait été proscrit après le coup d'Etat de Napoléon III en 1851. Une conférence qu'il fit à ce sujet est reprise sous le titre « La tour de Crest et le coup d'état de 1851 »(Faure : 118- 125) dans *Pour la terre natale* (1907.) Sa mère se réfugia alors « dans cette terre cévenole où s'est passée une enfance qui a marqué toute sa vie. » (Gaussen I 1977 : 68) C'est chez le gardois Jean-Pierre Goirand, son oncle qu'il grandit :

> « Son oncle Goirand était républicain et Maurice Faure milita pour la République dés son plus jeune âge, jusqu'à l'effondrement de l'Empire en 1870, où à Bordeaux il se trouva aux côtés de Gambetta. »

Notons que sa cousine Léontine Goirand, née à Nîmes ne fut légitimée par le mariage de ses parents qu'en 1863, elle avait alors 10 ans.
Maurice Faure sera député de la Drôme de 1885 à 1902, puis Sénateur de la Drôme de 1902 à 1919, avant d'être Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts du 30 novembre 1910 au 27 février 1911.
Pour la période qui nous occupe, il est l'un des fondateurs avec Baudouin et le couple Ricard de l'association La Cigale de Paris, il publiera trois poèmes en oc et un en français dans le recueil de *La Cigale* de 1880.
En avril 77, Lydie écrit une véritable tirade anti-Faure :

> « cette brochure de Faure n'est qu'un ballon d'essai : il a voulu voir si Louis la réfuterait, ou si en se taisant il encouragerait leurs manœuvres. Louis prétend que commencer une polémique avec eux leur ferait trop d'honneur et de succès, il a peut-être raison, mais si La cigale donne un concert à Montpellier, je suis d'avis que Louis fasse insérer un petit article qui établisse clairement sa participation à l'œuvre et prévienne une seconde traîtrise du futur député de la Drome, laquelle serait d'une grande conséquence cette fois-ci car Montpellier n'est pas Valence et nous ne sommes pas chargés de raccoler des sympathies à M Baudouin que ses concitoyens ont détesté jusqu'à présent. C'est encore Faure... »

Nous remarquerons que Faure, a des ambitions politiques, il est avec Gambetta, il se place déjà en futur *Député de la Drôme*, comme le souligne Lydie : il ne le deviendra qu'en 1885.
Leurs relations, ainsi que celles avec Baudouin se sont dégradées depuis la fondation de la Cigale. Maurice Faure qui devait, comme Baudouin, être amoureux de Jeanne Wilson avait écrit pour elle un poème publié dans la *Revue des Langues Romanes* de 76 *A Madoumaiselo Jano.W*(Paris Février 1876). (voir 9.3.4) Nous retrouvons cette opposition dans la lettre de Lydie à Mistral.
Il est également un des fondateurs de la Société des Félibres de Paris. A ce propos Gaussen cite deux lettres de son ami Arnavielle de 1876, la première du 16 Juillet, la seconde du 6 septembre, démontrant que *La Cigale* à sa sortie de chrysalide a

rapidement posé problème aux purs félibres, de plus celui qui a été désigné comme « beu promié [39] au Capoulié, c'est Faure et pas « lou fédéralisto [40] » Ricard :

> « Mistral lou Capoulié t'a a'n particuliero estimo. Es einormo ço que tu , qu'a pres lou bèu promié la causo en man, ço que tu, emai lou federalisto Ricard aves fach a Paris [41] » (16 Juillet 76)

Et le 6 septembre d'Alès :

> « Se poudes faire à Paris uno escolo felibrenco carramen felibrenco, fases vite. Aco's mai impourtant per lou felibrige que « La Cigalo » e ai pas rescondu tout ço que pense sus aquel sujet [42] »

Comment interpréter ce changement de cap ? Dans un premier temps un rapprochement avec les républicains Gambettistes, c'est à dire modérés par rapport à Ricard, autrement dit pendant que le Maître de Maillane se (re)tourne vers la monarchie, il garde quelques œufs dans le panier républicain, (voir Martel 1986a) ? Et dans un deuxième temps, comme « La Cigale »-même si ceux qui y sont y font quelque chose d'« énorme »- n'est pas le Félibrige, c'est certainement mieux, si le Midi doit briller à Paris, qu'il le fasse sous l'appellation contrôlée par Mistral. [43]
Les événements de 78, les fêtes latines de Montpellier - le toast de Roumanille à la Rome papale - et de 79 - le discours d'Aubanel à La Cigale affirmant l'attachement des félibres à la France - qui déclenchera une crise interne du Félibrige, ne donnent peut-être pas tort à cette hypothèse.
Faure fut avec Paul Arène et Théodore Aubanel à l'origine de la félibrée de Sceaux. Pierre Azéma lors de son discours en mémoire de Louis-Xavier, lors de la cérémonie de la Maintenance du Languedoc au Cimetière St Lazare de Montpellier parlera cependant de Faure comme de *son vieux camarade de la fondation de la Cigale*, nous sommes en 1932 et les trois fondateurs de la Cigale sont morts.
Fondateur de *La Cigale de Paris*, il est présent dans le recueil de 1880. Il n'est ni dans *La Lauseta* ni dans *L'Alliance Latine*
Sources : Faure 1907 ; Jouveau 1971 ; Gaussen I 1977 ; Azema 1932, Martel 1986b.

FISCHBACHER

Libraire, 33 rue de Seine, à Paris. La maison est toujours en activité aujourd'hui. Spécialisé en édition scientifique et sociale, il a notamment édité en 1896, *Notes et impressions à travers le féminisme* par Marie-C. Terrisse... qui donne cette définition du féminisme :

39. Traduction : « beau premier »
40. le Fédéralite
41. Mistral, le Capoulier, t'as en particulière estime. C'est énorme, ce que vous avez fait à Paris, toi qui a pris le tout premier la cause en main, avec le fédéraliste Ricard (RBM)
42. Si vous pouvez faire à Paris une école félibrenque, carrément félibrenque, faites vite. C'est plus important pour le félibrige que la Cigale et je n'ai pas tout dit de ce que je pense à ce sujet. (RBM)
43. Sur l'avenir et la composition des deux associations voir Martel 1986b

> « Le féminisme signifie la Revendication des droits de la femme comme personne humaine et responsable de ses actes. » (Sur Gallica.fr, septembre 2009)

Les éditions Fischbacher ont essaimé en Europe (Librairie à Turin), elles :

> « ont d'abord été une maison protestante libérale. Y ont été publiés les œuvres des grands penseurs protestants (pasteurs, théologiens, historiens) et plus particulièrement les écrits des partisans du libéralisme en théologie. Ayant introduit le doute à côté de la foi, leurs écrits sont souvent encore d'actualité. Les valeurs qui les sous-tendent ont notamment formé le socle du grand combat de la laïcité, et les textes alors édités sont toujours fondateurs pour tous ceux qu'intéressent les mutations de nos sociétés. » (Sur site www.editionsfischbacher.com/fischbacher/1872-.htm et consultation BNF CCF et Gallica Juillet 2009)

Dans les années 1872- 1880, Fischbacher est l'éditeur du *Fédéralisme* de Louis-Xavier de Ricard en Janvier 1877, du *Courrier Littéraire*, directeur Colani .
Sources : Sur site www.editionsfischbacher.com/fischbacher/1872.htm et consultation BNF CCF et Gallica Juillet et septembre 2009.

FOURES Mr Adolphe (1803-1863 ?)

Le père d'Auguste, d'origine carcassonnaise, était né en 1803, il s'installa à Castelnaudary dans les années 1830 :

> « Il était professeur à l'école d'enseignement mutuel de M Romagnac, créée en 1830 avec l'appui du Conseil Municipal à majorité anti-cléricale, pour concurrencer celle des Frères de la Doctrine Chrétienne.[...] dans les années quarante il militait dans les rangs des républicains. » (Tirand 1991 : 31)

Il se réjouit donc de la chute de Louis-Philippe et de la proclamation de la 2me République. A sa mort, son fils avait à peine quinze ans.
Source : Tirand 1991

FOURES Mme

Fille d'un négociant en grain de Toulouse, de dix ans plus jeune que son mari, Amélie Maury épousa Adolphe Fourès en 1838.
Source : Tirand 1991.

FOURES-Hermet Louise (1839- ?)

Louise Fourès est née en 1839, soit neuf ans avant son frère Auguste. En 1860 elle a épousé M. Hermet notaire originaire de St Afrique (Aveyron). Ils ont au moment des lettres deux filles et un fils. Les deux sœurs sont malades, une gravement de

tuberculose.
Sources : correspondance Lydie de Ricard-Fourès.

Hermet Mr

M Hermet est le beau-frère, notaire, d'Auguste Fourès
Sources : correspondance Lydie de Ricard-Fourès.

FOURES nièce (s)

La maladie de celles-ci préoccupe Fourès, et est un parallèle dans les lettres à celle de Jeanne.
Sources : correspondance Lydie de Ricard-Fourès.

FOURES neveu

Le petit neveu, *votre perdigalet de neveu* est plus jeune que ses sœurs , Lydie projette ses désirs d'enfants inassouvis sur lui.
Sources : correspondance Lydie de Ricard-Fourès.

Oncle FOURES

Cet oncle célibataire et riche devrait pouvoir aider le poète. Diverses démarches sont entreprises auprès de lui en vain. Il pourrait s'agir d'un frère de sa mère, un Maury, qui aurait pris la succession du père, marchand de grain, il vit à Villemur dans la Haute-Garonne, département où est née à Toulouse Mme Fourès.
Sources : correspondance Lydie de Ricard-Fourès.

GAIDAN Jean (1809-1883)

En fait Gaidan Jean-Pierre, industriel et banquier, membre de l'Académie de Nîmes, un des cinquante premiers majoraux du Félibrige de 1876 (Jouveau 1971 t 1 : 33).
Les œuvres : *Lou Carré de Nîme*, Nîmes 1868, éditeurs Clavel et Ballivet ; *Lou viel et li tres garçoun*, Nîmes 1868, Clavel et Ballivet ; *Aubes d'avril et soirs de novembre* 1870, Nîmes , Clavel... (Lefèvre)
Collaborateur de *l'Armana Prouvençau*, *la Cigalo d'Or*, la *RLR*, *L'Iòu de Pasco*.
Pseudonyme : Jan de la Tour Magno (d'après la RLR 1870 chronique page 288.)
Membre de la Cigale de Paris 1877, présent en oc dans *La Lauseta* 78 sous son pseudonyme avec *L'armanac de la lauseto*[44], en français dans *La Lauseta* 1879 et dans *L'Alliance Latine*, anthologie, avec *La tour de Constance.*
Sources : Jouveau 1971 ; *La Lauseta*, *l'Alliance Latine*, la RLR de 1870.

44. L'almanach de l'alouette

GAMBETTA Léon (Cahors 1838-Ville d'Avray 1882)

Fils d'un épicier italien émigré et d'une quercynoise de souche, Léon Gambetta monta à Paris où il devint avocat. Il est choisi comme défenseur par Louis-Xavier de Ricard au moment du procès de la *Revue du progrès*, il fait un plaidoyer contre l'Empire, Louis-Xavier écope de trois mois de prison et d'une amende. Après le procès Delescluze Gambetta devint le « premier des Républicains. » En 69 il fut élu à Marseille contre Thiers et à Paris contre Carnot. Le 4 septembre 1870, il fit acclamer la déchéance de l'Empire et acclamer la République. Ministre de l'intérieur dans le gouvernement de défense nationale, il quitte Paris en ballon. Adversaire de l'armistice du 28 janvier 1871, il démissionne début février et émigre à Saint - Sébastien en Espagne où il reste pendant la Commune. Il est élu à l'assemblée en Juillet 1871. En Novembre il fonde le quotidien *La République Française* qui joue un rôle important dans la bataille des idées. Sa campagne des banquets en 1872 fut retentissante. Après la chute de Thiers il lutta contre la politique d'ordre moral tout en se ralliant à une politique de compromis, il accepta ainsi le Sénat après l'avoir combattu. Il devint, après la crise du 16 mai 1877, le véritable chef du parti Républicain. En 1879 il devint président de la chambre des députés en remplacement de Jules Grévy devenu président de la République, ce dernier l'écarta du pouvoir, ce qui n'empêcha pas Gambetta de devenir président du conseil en 1881. Son « Grand ministère » ne devait durer que quelques semaines. (d'après Elleinstein 1979 : T III 367 et IV 378)
Source : Elleinstein 1979 et Lermina 1884

GAUSSEN Paul (1845-1893)

Paul Gaussen est né et mort à Alès, relieur, puis journaliste et bibliothécaire de la ville d'Alès, majoral du félibrige en 1881. Pseudonymes (Fourié 1994) Lou félibre dis Estello, L'an Pessuga.
Ses œuvres : *La Fieiro de Chambourigaud* (La Foire de Chambourigaud), poème en cinq chants ; *La Camisardo* (La Camisarde), drame en quatre actes et en vers provençaux, Aix, Imprimerie provençale, 1880 ; et *Rouland lou camisard* (Roland le Camisard).(D'après Delille 1881.) Absent de *Lauseta*, présent dans l'anthologie poétique de *L'Alliance latine* n° 1, avec « Planh. »
Sources : Delille 1881, *L'Alliance Latine*

GERMAIN Alban (1848-1880)

Clerc d'avoué à Carcassonne, réfugié en Suisse après 1870-1871, républicain, il collabora dès son retour au journal *Le Bon Sens* de Valentin Tournier qu'il dirigea dans les premiers mois de 1878, signa avec L-X de Ricard de « vifs éditoriaux politiques ». Ami de Fourès avec lequel il fondera le journal *La Cité* hebdomadaire culturel, il avait commencé dans le *Bon Sens* une chronique de critique Littéraire. A Partir de 1879 et de l'édition de ses premiers « Hommes du Carcassez » sa carrière

avait pris un tour nouveau, mais une longue maladie devait l'interrompre.(D'après Cazals et Fabre 1990) Après son dépit amoureux dont il est abondamment question dans les lettres de Lydie, il épousera en 1877 Melle Gabrielle Liron de Montpellier (le *Montpellier* du 20 septembre 1896)
Sources : Cazals et Fabre 1990 ; *Montpellier-Républicain* 1896

GERMAIN Mme

Mère du précédent était d'une famille d'artiste, son père Honoré Prache était peintre.
Source : Cazals et Fabre 1990.

LIRON Gabrielle

La future Mme Germain est de Montpellier :

> « C'est une fille du peuple, dit-il, qu'il prend pour compagne ; il a plus de chance d'être heureux avec elle qu'avec une élevée de rang plus élevé : s'il en a la patience, et si elle est intelligente, il la pétrira à son goût et nous ferons une trinité d'amies avec elle » (Lettre du 11 sept 1877.)

Source : Lettre de Lydie de Ricard.

GLEIZE Louis (Alès 1830-Paris 1886)

Chansonnier, collaborateur de divers titres a inséré dans le *Dominique* du 25 février 1877 une chanson *Dicho à la Cigalo de Paris lo 1e de Febrièr 1877 (Dit à la Cigale de Paris le 1e février 1877.)* Gleize de la Cigale : *Le Dominique*, de *L'Armana prouvençau* et de *L'Armanac de Lengado*, membre de la société des Félibres de Paris.
Source : Fourié 1994.

GLEIZES Clair

D'Azilhanet Hérault, auteur d'*Autour de La grangièro (parla narbounés)* publié dans *L'Armanac Provençau* de 1876, cette même année, dans le Cartabèu de la Santo Estello, il est marqué comme « Ussié en Arle » (huissier en Arles.)
Il est présent dans *La Lauseta* 1878 avec *La manoubreto*, dans l'anthologie poétique de *L'Alliance Latine* n°= 1 avec *La moulinieiro de Cesse* dédiée à Aubanel.
Sources : *La Lauseto* ; *L'alliance Latine* ; Cartabèu de la Santa Estella de 1876.

GOIRAND Léontine (1853-1923)

Née à Nîmes[45], Léontine Lauriol, du nom de sa mère, est légitimée par J-P Goirand député d'Alès, historien, et oncle de Maurice Faure, lors de son mariage avec celle-ci en 1863. Léontine sera la Félibresse d'Arène chantée par les félibres. Très prolixe, elle est présente dans la *RLR ; les Almanachs ; la Lauseta* ; elle participera avec Roumieux au *Dominique*. En 1882 elle se marie avec Paul, Emile Antoine Matthieu, receveur municipal à Sète, ils auront deux enfants.
Ses œuvres : Recueils : *Trioulet a la pichota Eloisa* (Alès, Martin 1879) ; *Li risènt de l'Alzoun*, (Avignon, Aubanel 1880) ; et pour elle *Lou capelet nouviau de la Félibresso d'Arèno* (Montpellier, Hamelin, 1882.) Dans la Cigale de Paris (1880) : Nemausa.
Léontine n'est pas membre de la Cigale de Paris 1877, la liste ne comporte aucune femme et la réflexion de Lydie de Ricard au sujet de la présence des femmes à la félibrejade de Montpellier montre que les Cigaliers n'en voulaient point.(Lettre du 24 ou 25 Avril 77)
Lydie lui dédie sa *Figueira*, mais il s'agit d'un retour de politesse, Léontine lui ayant dédié *Abriéu*, elles ont le même âge et tout devrait les rapprocher, mais Lydie la juge « cagote » en raison de son amitié avec Roumieux.
Sources : Actes d'état civil, naissance à Nîmes, Mariage à Alès, naissance de ses enfants à Sète pour Mémoire de Master2 Rose Blin-Mioch. Le *Dominique* du 14 avril 1877, *Li Rizents de l'Alzon*, 1880.

GOIRAND Jean-Pierre

Républicain, historien, il publiera ses ouvrages sur la révolution dans le Gard après 1880. A L'époque il « comptait parmi les personnalités les plus agissantes du département »(Gaussen 1977) et avait été conquis par le Félibrige. En 1882, lors du mariage de Léontine, il était *Avocat , membre du Conseil général du Gard*
Sources : extrait d'actes d'état civil, Archives d'Alès, de Nîmes et Sète ; Gaussen 1977.

GRAS Félix (Mallemort 1844-Avignon 1901)

D'abord clerc de notaire chez Jules Gièra, autre fondateur du Félibrige, puis notaire à Villeneuve les Avignon, contrairement à Roumanille, qui est son beau-frère, Félix Gras est républicain. Auteur de *Li Rouge dóu Miejour* (1896), roman occitan sur la Révolution française, il deviendra à la mort de Roumanille le 3e Capoulié du Félibrige de 1891 à 1901. Mais il est plus « félibre que rouge », républicain anti-fédéraliste (Martel 1990 : 211)
Ses œuvres : Dans la *Cigale de Paris*(1880) : un poème en provençal. *Lauseta* 77 : « Lou Rose » ; « Coumplimen » à Frederic Mistral, « L'estella a set rai » à Frédéric

45. Et non à Alès comme l'indique Fourié dans ses dictionnaires de 1994 et 2009.

Mistral ; *La Lauseta* 78 : « Paris » à Victor Hugo et « Lou Nouvèu na » ; dans l'Anthologie de *L'Alliance Latine* : « Cansoun Latino »
Sources : Martel 1990 ; Jouveau 1971 ; *La Lauseta*, *l'Alliance Latine*

HERLOZ Gustave

Auteur de *La Lauseta* 1877

HONORINE

Employée de maison des Ricard au Plan des Quatre-Seigneurs à Montpellier.

HUST

Soupirant de Jeanne Wilson durant cinq ans en région parisienne.

HUGO Victor (1802-1885)

Sur Victor Hugo, admiré de tous tant poétiquement que politiquement nous nous contenterons d'ajouter quelques fils qui permettent de mieux nouer leurs relations. Celui-ci n'avait pas pu, à cause des contrats avec ses éditeurs donner des vers au Parnasse, il sera le président d'honneur du Banquet de *La Lauseta* et de *L'Alliance Latine* lors des fêtes latines de Montpellier. Entre 1876 et 1881, le secrétaire d'Hugo était Richard Lesclide, journaliste et romancier bordelais, ami de Mendès avec qui Ricard avait fondé le Parnasse. En 1872 Fourès avait reçu une lettre de remerciement de Victor Hugo suite au poème *Le Lion* auquel il était dédié, cette lettre a été collée par Fourès dans son épistolaire. (Cazals et Fabre 1990 : 167.)
Élu à l'assemblée constituante en 1848, il s'était opposé au coup d'état du 2 décembre, il quitta la France et s'installa à Jersey, puis à Guernesey. Il ne revint à Paris qu'après le 4 septembre 1871 et fut élu à l'Assemblée Nationale du 8 février 1871. Il s'opposa à la Commune mais avec autant de vigueur à Versailles et démissionna de l'Assemblée Nationale. Réfugié à Bruxelles, il dut quitter la ville expulsé par le roi, il retourna à Paris et fut élu sénateur le 30 janvier 1876. (d'après Elleinstein 1979 T IV : 379)
Les œuvres et éditions de cette période : *L'année terrible* (1871), *Ce que c'est que l'exil*, Paris, Levy 1875 ; Lemerre publie les œuvres *complètes* en 1876 dont *La légende des siècles* ; *Bug Jargal* Paris Hetzel 1876 ; *Notre-Dame de Paris*, Paris, Hugues, 1876-1877 ; *L'Homme qui rit* Paris librairie illustrée 1876 ; *L'art d'être grand-père* Paris, Levy (1877), *Légende des siècles*, Nouvelle série, Paris, Calman Lévy 1877 ; *Les Châtiments*, Paris, Hetzel 1877 ; *Histoire d'un crime* ; Paris, Calman Lévy 1878 ; *Les misèrables*, Paris, Hetzel,1879-1885... (avec Gallica BNF)
Sources : Cazals et Fabre 1990 ; Elleinstein 1979 ; Gallica BNF

ISSARTIER Docteur

Vieux docteur voisin des Wilson à Thoiry
Source : (Lettre de Lydie de Ricard du 18 juil 77)

ISSARTIER Mme

Femme impotente du précédent
Source : (Lettre de Lydie de Ricard du 18 juil 77)

MARCHESSOU

Marchessou M-P typographe et lithographe, 23 Boulevard St Laurent au Puy en Velay (La maison est toujours en activité en 2009) : imprimeur de *La Lauseta* 1977. La *Revue des langues romanes* de 1874 (S1 T6 : 327, sur Gallica.fr) annonçait la publication chez ce même éditeur :

> « d'une collection des Troubadours du Velay. Elle commencera par les poésies de Peire Cardinal , dont M Paul Meyer s'est chargé, et sera accompagné d'une traduction française. »

Nous n'avons pas trouvé sur le Catalogue Collectif de France de la BNF trace de ces éditions. Marchessou y apparait comme un éditeur très diversifié et spécialisé dans la production du Velay.
Sources : RLR 1874 ; CCF sur BNF.fr

MARETTES Jules M^r^

Jules Marettes[46], cousin germain (du côté de sa mère ?) de Lydie Wilson, de Lille (Nord), témoin de son mariage (voir acte de mariage N=° 11 16 Août 1876 Autouillet.) Il avait trente -huit ans en 1873.
Sources : Acte d'État-Civil, et Lettres de Lydie de Ricard.

MARETTES Flore Mme

Tante de Lydie Wilson de Ricard, femme du précédent.
Sources : Acte d'État-Civil, et Lettres de Lydie de Ricard.

MIR Achille(1822- 1901)

Né à Escales, fils d'ouvriers agricoles, Achille Mir est d'abord instituteur, puis quitte l'enseignement en 1869 pour assurer la charge de directeur de la manufacture de draps de La Trivalle (Aude). Il participe dès le premier numéro à la *Revue des Langues romanes*. Il rencontre les poètes provençaux en 1874. Il devient l'ami

46. Selon l'orthographe de l'acte de mariage Wilson-Ricard à Authouillet

de Mistral, il est l' auteur de la « Cançon de la Lauseto »(1876), du « Lutrin de Ladern » en 1877 qui fut réédité cinq fois du vivant de son auteur. Cette même année, lors de la réorganisation du Félibrige, A Mir devint un des cinquante premiers majoraux.
Sources : Cazals et Fabre 1990

MISTRAL Frédéric (1830-1914)

Nous n'allons pas ici donner une biographie de l'auteur de *Mireïo*. Pour ses relations avec ceux de *La Lauseta*, il est utile en particulier de se reporter à Lafont (1974), Carbasse (1977), Balanza y Perez (1982), Martel (1986a et b). Nous avons montré l'admiration que lui portait Louis-Xavier de Ricard dès *Les chants de l'Aube* et l'intérêt qu'il portait dès ce moment à la *langue du Midi.* (voir 9.4.2) Lydie de Ricard (ou Louis-Xavier ?) lui avait envoyé la plaquette de *La Figueira*, était-elle accompagnée d'une lettre, il serait intéressant de la découvrir, de même que la réponse de Mistral.
Les œuvres : *Mirèio, pouèmo prouvençau* (Avignon Roumanille, 1859). *Calendau, pouèmo nouvèu*, Avignon, Roumanille, 1867. *Lis Isclo d'Or, recuei de pouesio diverso*, préface de l'auteur, Avignon, Roumanille, 1875. *Lou Trésor dou Félibrige*, dictionnaire provençal-français, 2 vol,(Aix, Remondet-Aubin 1878-1886.) Cigale de Paris(1880) : un poème en provençal.
Sources : Jouveau 1971, Lafont (1974), Carbasse (1977), Balanza y Perez (1982), Martel (1986 a et b)

PEYRAT Napoléon (1809-1881)

Né dans l'Ariège, pasteur à St Germain en Laye, historien du Catharisme, il a publié en 1870 *l'Histoire des Albigeois.* Il est aussi l'auteur d'un *Journal du siège de Paris par les Allemands*, manuscrit aux Archives des Yvelines. « Napol lo Pirenean [47] » habitait à St Germain en Laye. « L'aujol », l'aïeul, comme l'appellent les félibres de *La Lauseta* est présent dès *La Lauseta* de 1877. Louis-Xavier de Ricard l'a rencontré la première fois en juin 1876 (lettre de Lydie de Ricard de Juin 1876) ; Fourès lors du voyage à Paris de décembre 1876-Janvier 1877 (Lettre de Lydie du 18 Janvier 77, poèmes de Fourès.) Il était membre de la Cigale de Paris.
Autres œuvres : *Cigale de Paris*(1880) : un poème en français. A participé aux éditions de *La Lauseta* 77 avec « Le palais de l'Inquisition à Toulouse » ; de 78 avec « A Dona Graciorella Milgrana Felibressa de la *Lauseta* » (voir 8.1.3) (dans ce même numéro la présentation par Fourès des « Les Pyrénées » romancero par En Peyrat) ; *La Lauseta* de 79 avec « Poètes patriotes du Midi quels sont nos aïeux ? » Absent des deux numéros de *l'Alliance Latine.*

47. Napol le Pyrénéen

Sources : Cabanel et Robert 1998, *La Lauseta*, *L'Alliance Latine*, la correspondance de Lydie de Ricard.

PEYRAT Mme Eugénie Poiré (1833- 1891)

Devenue Mme Napoléon Peyrat en 1851, Eugénie Poiré est la nièce du Général Randon. Après 1870 Mme Peyrat s'est convertie au catholicisme ce qui la met aux antipodes de la pensée de Lydie, d'où la tirade de celle-ci (Lettre du 22 juin 1876) . Auteure de nombreux ouvrages sur la religion dont *A travers le Moyen Age,* livre sur le voyage effectué avec son mari à Montségur où elle écrit « les Cathares sont à mille lieues de l'Évangile. » Sa conversion au catholicisme, « autorisée » par son mari, était basée sur quatre raisons d'après Michel Jas :

> « - Premièrement, il existait des ponts de passage entre l'aile droite de l'orthodoxie réformée ou luthérienne et les milieux catholiques intellectuels.
> - Deuxièmement, la guerre de 70 fit abandonner chez les protestants français la croyance en la supériorité des nations protestantes sur les catholiques. Le couple Peyrat fut très peiné par la barbarie des combats. Comme équipière de la Croix-Rouge, Eugénie lança des appels dans les journaux (collectes de vêtements etc...) et traversa même la ligne de front pour apporter au prince de Prusse une lettre de protestation. Elle fut certainement très choquée de voir les soldats allemands (« qui ne respectaient pas les lois de la guerre ») célébrer leur culte dans le Temple de St-Germain.
> - Troisièmement, déçue par la défaite, elle accuse la désunion des français, entre républicains et royalistes. Or les luttes doctrinales à l'intérieur de l'église Réformée sont pour elle du même ordre. L'Unité est par elle ressentie comme un devoir tout autant patriotique que mystique.
> - Enfin, elle juge le synode protestant de 1872 comme encore trop favorable au protestantisme libéral (et rationaliste), lequel vient de l'Allemagne »

Source : Pasteur Michel Jas, *Le Rêve de l'Eglise Johannite chez le pasteur Peyrat* (in http ://www.evangile-et-liberte.net jas Septembre 2008)

POUJOL

Poujol, 22 rue de L'Argenterie, est l'éditeur Montpelliérain spécialiste du Protestantisme. Il a publié en 1859 *Les Commencements de l'Eglise réformée de Montpellier* de P Corbières Pasteur ; puis *Histoire de l'Eglise réformée de Montpellier*, depuis son origine jusqu'à nos jours, avec de nombreuses pièces inédites sur le Languedoc, les Cévennes et le Vivarais par P. Corbière, en 1861 ; la même année Cazalis de Fondouce , Paul : *Les Parpaillots*, recherches sur l'origine de ce sobriquet donné

aux Réformés de France aux XVIe et XVIIe siècles ; Poujol est l'un des libraires éditeurs de *La Lauseta*.
Sources : CCF sur Bnf.fr

PONSET

Maitre Ponset, avoué de Carcassonne, relation d'Alban Germain.
Sources : Lettres de Lydie.

QUINTANA Albert de (Torroella de Montgrí, Baix Empordà 1834 - Girona 1907)

Quintana i Combis , poète et homme politique catalan d'au delà des Pyrénées, membre du 1^{ier} consistoire du félibrige, a joué un rôle important entre Mistral et les Catalans, il appartient à la génération qui réinventa les jeux floraux. Il a été délégué de l'Espagne à l'exposition internationale de Vienne en 73, et de Paris en 78(Balanza y Perez 1982). Il est à l'origine du prix du chant du latin pour les Fêtes Latines de Montpellier en 1878.(voir 7.1)
Sources : Balanza y Perez 1982, La *RLR*.

RICARD Général (1887-1867)

Joseph, Barthélémy, Honoré, Louis, Amable de Ricard, père de Louis-Xavier de Ricard, était né à Cette (Hérault.) (voir 129) L'introduction d'*Autour des Bonaparte*, mémoires du général publiées par son fils en 1891, traite de la vie de celui-ci :

> « Mon père, né à Cette en 1787, émigra vers la fin de 1793, avec son père et toute sa famille : mon grand-père s'était gravement compromis pour la cause royaliste, et le récit qu'on lira aux premières pages de ce volume, de ses aventures, de son arrestation et de son emprisonnement, permet de reconstituer quelques épisodes assez ignorés de l'ancien régime contre la révolution, dans la région du bas Languedoc et de la Provence[...] Rentré quelques années après à Marseille mon père y fut lié assez intimement avec quelques membres de la famille Bonaparte, à laquelle la nôtre s'était apparentée par Mme Clary, sœur de ma grand'mère. » (Intro : 3-4)

En résumé (à partir de cet ouvrage) : sorti de l'école de Fontainebleau en 1806, le futur général fit les campagnes d'Italie et d'Espagne avec Napoléon.

> « A la Restauration, il resta assez longtemps en demi-solde ; il ne se décida à servir les Bourbons que sur l'insistance de son père, resté fidèle royaliste, et de quelques uns de ses parents, entre autre M de Rochemaure : il partit comme chef d'état major à la Martinique, sous

> les ordres de mon oncle, le Général Donzelot, qui venait d'être nommé gouverneur. Mon grand-père était administrateur de la marine, dans la même colonie.
> En 1829 mon père revenait en France ; nommé général en 1845, il fut envoyé en Corse, dans l'arrondissement d'Ajaccio ; il fut promu ensuite au commandement militaire de l'école de St Cyr ; où il resta de 1847 à 1849. Mis à la retraite en 1850, il devenait en 1852, le premier aide de camp du prince Jérôme, frère de Napoléon Ie, et ancien roi de Westphalie. »

Il mourut en Avril 1867. Quand à sa pensée, son fils l'analyse comme celle d' :

> « un homme qui, ancien soldat de l'Empire, s'était fait, avec toute sa génération, une sorte de religion du génie de Napoléon 1e , religion pourtant sans fanatisme. Son admiration pour le grand capitaine n'a jamais varié ; mais les désastres de 1814 et 1815 modifièrent peut-être plus tard, quand l'enthousiasme de la jeunesse se fut un peu apaisé, l'admiration qu'il avait d'abord professée en bloc pour l'œuvre entière du grand homme. Il reconnu que cette œuvre avait été bien fragile, et il reporta à l'Empereur lui-même la plupart des fautes dont il n'avait d'abord accusé que les circonstances. Mais ayant perdu dans les Bourbons cette confiance où son père s'obstina jusqu'à son dernier moment, il ne croyait pas qu'une autre dynastie que celle de Napoléon fût capable en conciliant la révolution et le principe autoritaire monarchique de donner à la France un gouvernement stable et progressif. » (Intro : 7)

Sources : Ricard 1891 : *Autour des Bonaparte*

RICHEPIN Jean (Médéa (Algérie) 1849-1926)

Sa *Chanson des gueux* qui vient de sortir en cette année 1876 fait scandale. Il sera condamné. Voici ce qu'il en écrit :

> « La forme ! J'avoue ne pas comprendre encore en quoi la crudité du style est immorale. On la peut trouver inutile, de mauvais ton, répugnante. J'accorde tout cela. je fais d'ailleurs mes réserves. Il y a là une question littéraire à élucider. » (Lermina 1884 : 276)

Quant à Lermina en 1884 il concluait :

> « En résumé, il convient d'injurier Richepin, mais à une condition première de l'avoir admiré. » (idem)

Et en 1908 Henry Rigal soulignait combien cette :

> « audace de pensée et d'expression [qui] lui valut l'ardente sympathie de la jeunesse. »

Cette même année 1908 il était élu à l'Académie Française.
Sources : Lermina 1891, Rigal 1908.

ROLLINAT Maurice (1846-1903)

Né à Châteauroux, fils d'un ancien député de l'Indre, filleul de George Sand. Il quitte sa ville natale pour Orléans, puis Paris, dès 1877 il publie *Dans les Brandes*, dont il est question dans les lettres. Lermina (1884) estime qu'il est « passé inaperçu ». Fréquentant la bohème nouvelle autour du « Chat Noir », il sera rendu éphémèrement célèbre, grâce à un article du *Figaro* faisant la critique des *Névroses* en 1884. Présent dans le 3e *Parnasse Contemporain* de 1876, celui dont Ricard n'a plus la maîtrise.
Sources : Lermina 1884.

ROQUE-FERRIER Louis- Alphonse (Montpellier 1844-1907)

Littérateur, rentier, membre de la société des Langues Romanes et de sa revue, président de la commission de géographie dialectale, des félibres montpelliérains. Roque-Ferrier sera Majoral du Félibrige en 1881.
Ses œuvres des années 1870 : « De la double forme et des articles et des pronoms en langued'Oc » (Paris, Maisonneuve 1876) ; « Notice sur l'Abbé Vinas »(1876) ;« Notice sur Octavien Bringuier »(1876) ; « Énigmes populaires en Languedoc », Montpellier (1876) ; « Le félibrige à Aix et Montpellier » (1877) ; « Los atges de l'umanitat, poème épique[48] » (Montpellier, Hamelin, 1877) ; « De l'idée latine dans quelques poésies en langue d'Oc, espagnol et catalan » (Paris, Maisonneuve 1877) ; « Quatre contes languedociens à Gignac, Hérault » (Paris, Maisonneuve 1878), « Énigmes populaires en langue d'Oc » (1878) ; « Fragment d'un poème en langue de Bessan », Hérault (1878) ; « Vestige d'un article archaïque roman » (Montpellier Hamelin 1879) ; « Catabèu de la Santo Estello » (Montpellier 1880)...
Membre de la Cigale de Paris 1877. *La Cigale* 1880 : un texte *Adessias*. Il est absent des *Lausetas* et de *l'Alliance Latine*. Pseudonyme : A de Clarens (Fourié 2009)
Sources : Clerc 2001, Fourié 2009

ROUMANILLE Joseph(1818- 1891)

Il est un des fondateurs du Félibrige, considéré comme le véritable père du mouvement, poète et journaliste, libraire et éditeur, royaliste et catholique, il faisait partie de la Société de la Foi et représente le félibrige blanc. Il est marié à Rose Anaïs Gras (1841-1920) de Mallemort, sœur de Félix.
François Delille dans ses *Poésies Provençales traduites en vers français* cite comme œuvres :

> « Outre ses *Oubreto en vers et ses Oubreto en proso* (Petites œuvres en vers et en prose), Mr Joseph Roumanille, promoteur du Félibrige, a composé de nombreux contes, insérés dans l'*Armana prouvençau*, et

48. Les âges de l'humanité

> qu'il se propose de réunir en un volume. On lui doit encore des discours et des opuscules d'actualité, écrits de même en prose provençale. MM. Roumanille, Mistral et Aubanel -qui en a édité les trois premières années 1855-56-57-, ont fondé le petit volume intitulé : *Armana prouvençau*, qui se publie depuis vingt-sept ans... »

Son premier recueil était *Les Margarideto* 1847, comme « texte d'actualité » nous retiendrons pour notre part en 1872 celui contre les enterrements civils.(voir 9.1.11) Il va sans dire, qu'il est absent des recueils des lausetiers.
Sources : Jouveau 1971, Martel 2001a.

ROUMIEUX LOUIS (Nîmes 1829 - Marseille 1894)

Capoulier, Cigalo de Nimes, membre du premier consistoire du Félibrige (1876), ami de Léontine Goirand, il a été successivement commerçant en bois à Beaucaire, puis à l'étranger, vice-consul d'Espagne, journaliste à *l'Eclair* (royaliste) de Montpellier, directeur du journal *Le Dominique* (1876-1877), puis de *la Cigale d'Or* (1877). Pseudonymes : Lou felibre dis Ourtigo, Louis d'Arène. (d'après Fourié) Membre de la Cigale de Paris 1877,dans *La Cigale* (1880) : deux poèmes en oc. Absent des *Lauseta*, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé (voir lettre de Lydie de Ricard du 11 septembre 77)
Sources : Fourié 2009 ; Jouveau 1971 ; Barsotti ; Lettres de Lydie de Ricard

ROUMIEUX Mireille

Mireille est une des filles de Louis et Delphine Roumieux, filleule de Mistral. On note sa présence, avec son père, dans la lettre à la mère de Lydie publiée dans le *Montpellier Républicain* de 1896 où Lydie en fait le portrait ; et dans les lettres à propos des différentes félibréjades.
Sources : Jouveau 1971.

SCHMIDT

Un des soupirants de Jeanne en Région parisienne, militaire a demandé à être muté à Nîmes « Tout près de Montpellier »
Sources : Lettres de Lydie de Ricard.

SOUCHIER Adèle (Romans (Drôme) ? - Valence 30 décembre 1913)

En 1874 Adèle Souchier venait de sortir un recueil à Paris et le *Bulletin de la Société d'Archéologie et de statistique de la Drôme* en parlait ainsi :

> « Les Branches de lilas offertes à mon pays, par Melle Adèle Souchier ;- charmant volume sorti des presses de Jouaust, plein de compositions

> fraîches comme le printemps et où le patriotisme le plus pur respire à chaque page. MM. Soulary et Mistral ont déjà félicité l'auteur et plusieurs journaux de la capitale et de la province ont parlé de son œuvre en termes élogieux. Cela suffit à l'aimable poète, et les appréciations de la Société n'ajouteraient rien à sa gloire incontestable et incontestée. »

Adèle Souchier a aussi écrit en prose ; elle a publié deux romans : *La Fontaine du Diable* (1872) et *Denise de Romans et Guillaume des Autelz.*

> « La Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, en l'admettant parmi ses membres, lui fit un honneur qui n'avait pas encore été décerné à une femme, depuis Mme Desbordes-Valmore. Elle fait également partie de l'Athénée de Forcalquier. Jules ST-Rêmy, le critique-poète de talent, a consacré une étude au sympathique auteur des *Roses du Dauphiné*, dans sa *Petite Anthologie des Poètes de la Drôme.* »

Adèle Souchier est l'auteure de *Aux félibres pour la fête de Sainte Estelle*, (Valence 1877) ; Frédéric Mistral lui a dédié la traduction d'un sonnet de Pétrarque daté de 1874 et paru dans *Li Isclo d'OR.*
Sources : Montbrun 1877-1878 ; *Bulletin de la Société d'Archéologie et de statistique de la Drôme* sur Bnf Gallica ; *Li Isclo d'or* Mistral sur Ciel d'Oc

TAUPIN

Voisins des Wilson à Thoiry
Lettres de Lydie de Ricard.

THIERS Adolphe (Marseille 1797- St Germain en Laye 1877)

Homme politique, journaliste et historien français, il était fils d'un ouvrier du port de Marseille. Boursier il fut reçu avocat à Aix en 1819. En 1821 il partit pour Paris et commença son *Histoire de la Révolution* en 10 volumes qu'il finit en 1827. Il contribua à la Révolution de juillet et fut un des principaux partisans de la montée de Louis-Philippe sur le trône. Il fut nommé Conseiller d'état et rattaché au département des finances. Il conseilla la mise en état de siège de Paris lors de l'insurrection de juin 1832. En 1834 il réprima avec férocité les insurrections de Lyon et Paris. Thiers du céder la place à Guizot en 1840. Passé à l'opposition centre gauche, il se mit à écrire *L'Histoire du consulat et de l'Empire.* Le 23 Février 1848, Louis-Philippe l'appela pour former un cabinet, il était trop tard. Thiers représente le parti de l'Ordre et est élu dans quatre départements à la Constituante. Il soutint d'abord Louis-Napoléon puis s'opposa à l'Empire. Arrêté le 2 décembre, exilé en Suisse, il rentra en 1852 mais ne revint à la politique qu'en 1863 comme député de l'opposition libérale. Il réclama les « libertés nécessaires »en 1864 et incita à ne pas voter les crédits militaires en juillet 1870. Après la chute de l'Empire il

négocia avec Bismarck. Elu dans 26 circonscriptions à l'Assemblée Nationale, il fut élu chef du pouvoir exécutif en Février 71. Il signa les préliminaires de paix, puis les pactes de Bordeaux et Francfort en mars et mai. La répression sanglante de la Commune dans laquelle il joua un rôle décisif le fit surnommer « Le boucher de la Commune. »Il resta président de la République jusqu'à la libération du territoire par les Allemands. Partisan d'une république conservatrice, il fut renversé le 24 Mai 1873 par les monarchistes et remplacé par Mac-Mahon. Èlu député, il joua un rôle important dans l'opposition républicaine. Son enterrement peu avant les élections d'octobre 1877 fut suivi par une foule immense.
Sources : Lermina 1884 : 1335 -1336 ; Elleinstein 1979 tome III : 387-388

THIAUDIERE Édmond (Gencay 1837-1930)

Cet Homme de lettres est alors directeur du mensuel *La Revue des Idées Nouvelles*, bulletin du progrès dans la Philosophie, les sciences, les lettres, les arts, l'industrie, le commerce et l'agriculture. (Lauseta 79 : 285.) Il est aussi l'auteur d'un certain nombre de pamphlets et de livres théoriques dont les titres laissent entrevoir très facilement le rapprochement avec les Ricard. Son humour est très corrosif, il se fait passer pour le traducteur des récits de voyages d'un lord anglais lord « Humour » et commence ses ouvrages par une lettre de celui-ci arguant de son existence. Dans la deuxième préface du traducteur-auteur de *Voyages de Lord Humour, Le pays des Rétrogrades, Iles Servat-Abus* publié en 1876 à Paris chez A Ghio, il écrit par exemple :

> « Nous prions donc nos amis politiques, pour le cas où quelque rapport plus ou moins lointain leur apparaîtrait encore, entre les pays visités par lord Humour et ce qu'on nomme chez nous le Pays légal, de se bien persuader qu'il n'y a là qu'une rencontre fortuite, capable sans doute d'aiguiser leur verve, mais dans laquelle enfin lord Humour n'est pour rien, et nous pour moins que rien.
> Cela dit, nous n'avons plus qu'à présenter au lecteur ce voyage au pays des Rétrogrades, le premier en date de tous ceux faits et décrits par-lord Humour, et pourtant le plus récemment traduit par nous. »

Il écrit sous les pseudonymes de THy, Lord Humour et Frédéric Stampf. Carbasse en fait (à juste titre nous semble-t-il) le « quatrième » félibre rouge (Carbasse 1977 : 100.) Co-fondateur avec Ricard de la société *L'Alouette* à Montpellier en 1876 (Salvat 1943.) Il prononce un toast lors du banquet du faubourg Figuerolles en mai 78, il est le représentant de la France du centre (Paris) pour *l'Alliance Latine* et donc également un des fondateurs de de L'Alouette de Paris.
Il est parmi les auteurs de *La Lauseta* 78, 79 avec « A Victor Hugo, plan de fédération française et Les Nations Latines » de *L'Alliance Latine* n° 1 et n° 2.
Ses œuvres arrêtées à 1880 : *Un prêtre en famille* (1864) ; *Le désaveu du Christ* (1869) ; *La dernière bataille, (Die Letzte Schlacht), épopée prophétique de l'année 1909* (1873), traduit de F Stampf ; *Légendes bouddhiques*(1875) ; *Le pays des Ré-*

trogrades, Iles Servat-Abus (1876) ; *Le dindon blanc, conte en vers*, (Ghio,1877) ; *Le roman d'un bossu* (1880) ; théâtre républicain : *Mr Martin, Légitimiste, comédie* (1879.)
Il eût une œuvre plus « Fédéraliste » nous dit Henri Avenel (*La presse française au vingtième siècle* : portraits et biographies / Henri Avenel ; préf. de M. Jules Claretie, 1901) :

> « Il a fait paraître en 1872 un livre intitulé *La Confédération Française*, qui n'est autre chose qu'un projet très étudié, très condensé aussi, mais très complet, de reconstitution de la République française sur une base fédérative ; la seule base sur laquelle on puisse, selon l'auteur, établir solidement une République. »

Vingt ans après la fondation de *L'Alliance Latine de Paris* Thiaudière continuait en son sein et en tant que journaliste à œuvrer pour la paix.
Sources : Lermina 1884, CCF BNF Juillet 2009 ; Avenel 1901.

TOURTOULON Charles Jean-Marie de (1836-1913)

Baron, historien et philosophe né à Montpellier en 1836, mort à Aix en Provence en 1913, Charles de Tourtoulon était membre de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, de la Société des langues romanes, Majoral du Félibrige en 1876 (démissionnaire en 1892), un des fondateurs et premier président des félibres de Paris (1879-1882). Il fut chargé avec Octavien Bringuier par le ministère de l'instruction publique de fixer la limite linguistique entre Oïl et Oc. Dans les années 1870 il est le premier président de la Société pour l'étude des langues romanes, et encourage Lydie à publier dans la revue du même nom. Pseudonyme : Charles Rochenat (d'après Clerc vers 2001)
Ses œuvres de la période : *Les Français aux expéditions de Mayorque et de Valence sous Jacques le Conquérant, roi d'Aragon* (Paris, Dumoulin 1866) ; *Jacques 1° le conquérant, comte de Barcelone, seigneur de Montpellier* (Montpellier, Gras 1863/1867, 2 Vol) ; *La procédure symbolique en Aragon* (1868) ; *Renaissance de la littérature catalane et de la littérature provençale, les fêtes littéraires internationales de 1868* (Toulouse, Bonnal et Gibrac, 1868, réédition Montpellier Martel 1869) ...
A noter que dans le dictionnaire de Clerc comme dans celui de Fourié 2009 le sonnet *La Lauseta* 1877, que nous avons vu dédié à Lydie dans les lettres, est donné comme dédié à Louis-Xavier.
Présent dans l'Anthologie de *L'Alliance Latine* n°1, avec *La Lauseta*, dédiée à Lydie.
Sources : Clerc vers 2001.

TROUBAT Jules (Montpellier 1836 - Paris 1914)

Jules Troubat fut le dernier secrétaire de Sainte-Beuve ; traducteur de *Jean l'an près* de l'Abbé Fabre en français, auteur entre autres de *Plume et Pinceau*

(1878) *Le blason de la révolution* (1883), et des *Lettres inédites à son père et à son frère de Montpellier*, publiées par l' Entente Bibliophile, Montpellier en 1991. Il y raconte les événements de 1851 à Montpellier, son père ayant été arrêté avec trois cent autres républicains. Lui même en 1858, après l'attentat d'Orsini fut arrêté sur ordre du préfet Gavini, c'était juste avant qu'il ne « monte » à Paris. Son départ fut motivé par la présence à Montpellier d'un groupe d'étudiants de la capitale venus étudier la flore.. ; avec eux Champfleury, Gustave Courbet... Il a été initié à la loge *Rose du Parfait silence* de la Franc-maçonnerie en 1876 (Troubat 1991 : 214 note 1) Son frère a fait partie du Félibrige. En 1876 et 77, Jules Troubat est un des deux correspondants parisiens du *Petit Méridional*, en 78 de *La République du Midi.*
Dans la préface des *Gaîtés de terroir* (Paris, Librairie de Province, Lucien Duc et Cie, 1890) dédiées au « Félibrige de Paris », il explique que c'est Louis-Xavier de Ricard qui est à l'origine de ce livre. Il fait partie de la Cigale de Paris en 1877, il n'est pas dans le recueil de 1880. Ses œuvres : *La Lauseta* : 77 « Voltaire à Montpellier » ; 78 : « Un médecin des pauvres. »
Sources : *Lettres inédites à son père et à son frère de Montpellier*, publiées par l'Entente Bibliophile, Montpellier 1991. Centre du XIXe Siècle français, Joseph Sablé, Les Presses de l'Université de Montréal, sur Internet.

VALLANCIENNE Mme

Elle était une amie de Mme Wilson en Région parisienne.
Source : Lettre de Lydie de Ricard

VIGOUROUX Paul Docteur

Médecin qui soigne Jeanne, né à Lunel, docteur en médecine 42 Grand-Rue à Montpellier (Annuaire de L'Hérault 1877 in Archives de l'Hérault en Ligne Juillet 2008), républicain, médecin du dispensaire, désigné comme radical par le *Messager du Midi* lors de l'enterrement de Lydie de Ricard (voir 9.1.11)
Sources : Lettre de Lydie de Ricard ; Annuaire de L'Hérault 1877 in Archives de l'Hérault en Ligne Juillet 2008 et *Le Messager du Midi*

VILLIERS de

Soupirant de Jeanne en Région parisienne qui possède un château et un bateau.
Source : Lettre de Lydie de Ricard.

WILSON Georges (Paris 1855- ?)

Frère de Lydie et Jeanne né à Paris en Janvier 1855, il a été volontaire, autrement dit il a bénéficié de la loi sur le volontariat concernant le service militaire. Le 27 juillet 1872, malgré les réticences d'Adolphe Thiers, alors aux affaires et

d'une partie des conservateurs, une première loi établit un service militaire personnel de cinq ans et supprime le remplacement. Le tirage au sort perdure : les « mauvais » numéros effectuent la durée du service, les « bons » une année seulement. Inspirée du modèle prussien, la loi institue d'importantes réserves. Élaborée par une majorité conservatrice, elle prévoit un volontariat d'un an pour les jeunes gens pouvant s'équiper à leurs frais. Mais il faut attendre la « République des républicains » pour que le service militaire devienne réellement universel (in http ://www.cndp.fr/themadoc-/defense/txt_citoyennete.htm)

> « La loi votée le 27 juillet 1872 divisait chaque tranche d'âge en deux catégories tirées au sort. La moitié des conscrits devaient accomplir un service militaire de cinq ans, et l'autre moitié de six mois seulement. Les soutiens de famille, les membres de l'enseignement public et du clergé en étaient dispensés. Les jeunes gens de moins de vingt ans, dans la proportion d'un cinquième, et pour le surplus moyennant le paiement de 1500 francs, pouvaient être volontaires et ne faire qu'un an de service, à condition de passer un examen. Cette dernière disposition permettait aux enfants de la bourgeoisie de ne faire pratiquement qu'un an de service militaire » (Elleinstein T IV : 19)

D'où le mariage de Lydie et le Volontariat de Georges ont « grevé les finances familiales ».
Sources : Actes d' État civil et Lettres de Lydie de Ricard, Elleinstein 1971, et sur in http ://www.cndp.fr/themadoc-/defense/txt_citoyennete.htm.

WILSON Mme

Née Élise Joséphine Margée D'origine flamande, âgée de quarante -trois ans en 1873 lors du mariage de Lydie, sa mère,Élise Joséphine Margée épouse Wilson, était passionnée de musique. Elle avait donc dû naître en 1830. Elle était très attentive à l'avenir (matériel) de ses enfants et était vivante lors des décès de Jeanne et Lydie.
Sources : Actes d'État civil et Lettres de Lydie de Ricard.

WILSON M^{r}

Édouard Édouard Wilson avait en 1873 cinquante deux ans, soit neuf ans de plus que sa femme. Commis en marchandise, son ascension sociale est visible au changement de quartier de Paris. D'une des plus vieilles rues de Paris, rue Chevallier du Guêt, la famille passera à un quartier Haussemannien, avec une résidence de campagne à Authouillet. Il est d'origine écossaise, de famille protestante d'après la préface d'*Aux bords du Lez* de Louis-Xavier de Ricard, mais ses trois enfants ont été baptisés catholiques. Il était très « passionné de peinture. » Déjà malade à la mort de Jeanne, il est mort entre le décès de celle-ci et celui de Lydie. Vraisemblablement en 1878 ou 1879.
Sources : Actes d' État civil et Lettres de Lydie de Ricard.

RAPIN Alexandre (1839-1889)

Peintre, né à Noroy- le Bourg (Haute Saône), il débuta au salon de 1867 par un *Sous-bois* qui attira l'attention des artistes. Il a été nommé membre du jury du salon en 1880, (Lermina 1884). Il était comme Baudouin élève du paysagiste Français .
Sources Lermina 1884.

BEAULIEU Anatole, Henri de (Paris 1819-1884)

Peintre orientaliste français, Anatole de Beaulieu étudie sous la direction de Delacroix et expose régulièrement au Salon de Paris à partir de 1844. Influencé par son maître, ses œuvres sont empreintes du romantisme du milieu du siècle, d'une poésie un peu mélancolique et sombre.
Sources : Sur la Base Caram œuvre : *Ancienne batterie de Goalennec (souvenir d'une rencontre)* consulté en Juillet 2009.

GROUSSET-BELLOR Henri

Membre de la Cigale de Paris 1877, auteur de *La Lauseta* 1877 avec des textes en français ; Cigale de Paris (1880) : un poème en français.
Un de ses discours est repris dans la *Cigale d'or* n=°3 1899 (Ciel d'OC) :

> « Qu'on nous permette de reproduire ici de belles paroles de M. Grousset-Bellor, autrefois applaudies, et qui sont plus que jamais de circonstance. C'est un excellent portrait littéraire de M. Henry Fouquier que le temps n'a pas altéré. « On médit souvent des Méridionaux et on croit les railler en les traitant de Gascons. Si dans le Midi (comme dans le Nord) nous avons quelques hâbleurs, nous avons aussi plus d'un Athénien parmi nous : Henry Fouquier est de ceux- là. Oui, on a eu raison en le définissant un Parisien d'Athènes. Il l'est en effet par la pureté de la langue, par la netteté des idées, par son amour des choses de l'intelligence, par son goût pour la clarté et la mesure. Grec d'Athènes ou de Marseille, il est par cela même de la bonne tradition française. Mieux que Béranger, il aurait pu dire en invoquant la métempsychose :
> Oui, je fus Grec ! Pythagore a raison.
> Sous Périclès, j'eus Athènes pour mère.
> De l'Illyssus, j'ai vu les bords fleurir,
> J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles. »

Sources : *La Lauseta 77*, *La Cigale* de 1880 ; Lettres éditées dans le *Montpellier Républicain* de 1896, la *Cigale d'or* n°3 1899 sur Ciel d'OC.

LAURENS Jules (1825- 1901)

Peintre né à Carpentras, décédé à St Dizier, graveur, dessinateur, d'abord à l'école des Beaux-Arts de Montpellier, puis à Paris. Orientaliste, il a participé à la mission du géographe Xavier Hommaire de Hell durant 3 ans en Turquie et en Perse (S Prat les peintres de Carpentras in http ://www.cg06.fr/culture/pdf/rr144-peintre.pdf ; février 2008.) Il a obtenu la Médaille d'honneur pour la peinture au salon de 1877 à Paris. Membre de la Cigale de Paris 1877. Jules Troubat écrivait à son propos : « Bien que M. Jules Laurens soit de Carpentras, trop de souvenirs l'attachent à notre pays... » (Plume et pinceau) *L'Alliance Latine* publie de Jules Laurens des *notes provençales.* Nous ne résistons pas à reproduire l'une d'elles sous le titre *Belle tradition* :

> « Quand bastissien lou pont Julian (route d'Apt à Bonnieux, à la traversée du Cavalon), me disait un carrier du village de Lacoste,- situé à six km de là, - li filho e li jouini femo d'aici, se raconto, vouguèron s'emplega i travau. Pendant de mes entiès anavon pèr la devalado e la plano jusqu'à la ribieiro d'o couloun, en pourtant li plus grossi pèiro sus la tèsto. E Caminavon drecho, fièro coume d'estatuo ; emai encaro sens dèsempara de vira sa fialóusoun.[49] »

Sources : S.Prat les peintres de Carpentras in http ://www.cg06.fr février 2008 ; *Plume et Pinceau* Troubat 1878 ; *L'Alliance Latine*

SALLES Mme née Wagner Adélaïde (Dresde 1825-Paris 1890)

Elle a été l'élève avec Noélie Jacquemart et Laure de Châtillon de l'atelier de Léon Cogniet à Paris et privilégiait les sujets mythologiques ou religieux, œuvres dans les musées de Lyon, Castres et Nîmes.
Sources : Base Joconde http ://www.culture.gouv.fr et Noël 2004 in Clio numéro 19-2004, Femmes et images, [En ligne], mis en ligne le 27 novembre 2006. URL : http ://clio.revues.org/index646.html. Consulté le 13 septembre 2009.

SALLES Jules (1814-1898)

Né à Nîmes, élève de Delaroche Jules Salles a réalisé *La femme d'Andréa Del Sarto* d'après Andréa Del Sarto, dessin relevé de pastel, exposé au salon de 1876 à Paris (Lauseta 1877.) Jules Salles avait publié en 1876 *Les fêtes de Florence à*

49. Quand on a bâti le pont Julian, (route d'Apt à Bonnieux, à la traversée du Cavalon) me disait un carrier du village de Lacoste,- situé à six km de là, les filles et les jeunes-femmes d'ici, voulurent s'employer aux travaux. Pendant des mois entiers elles allèrent par la descente et la plaine jusqu'à la rivière du Coulon, en portant les plus grosses pierres sur la tête. Et elles marchaient droites, fières comme des statues, et en plus elles continuaient sans désemparer à filer leurs quenouilles.

l'occasion du IVe centenaire de Michel-Ange (Nîmes Clavel-Ballivet 44 pages.) En 1896 il écrit les *Mémoires d'un vieil artite* (Nîmes, Lavagne-Peyrot, 1896.) Gabrielle Houbre (Houbre 1997 : 211) cite ce protestant à propos de la condamnation de la danse et des divertissements du monde qui ne sont pas le seul fait de l'église catholique :

> « les pasteurs réformés ont également soin de prévenir la jeunesse des deux sexes contre la futilité de telles activités, mais il semble que les prêches, assez modérés, n'aient pas empêché filles et garçons de sacrifier aux plaisirs de la danse. (Jules Salles) fils d'un commerçant installé à Nîmes dans les dernières années de la Monarchie de Juillet,(il) se flatte, dans ses *Mémoires* d'avoir été « toujours un des premiers aux bals [...] n'en sortant qu'au point du jour » ; à l'en croire, il est même celui qui a *importé* la polka dans la bonne société nîmoise. »

Notons au passage que l'autre exemple d'« austérité protestante » donné par G Houbre se situe également en domaine occitan, une « Famille protestante de Ségalas près d'Orthez. »
Jules Salles était membre de la Cigale de Paris en 1877.
Sources : Houbre 1997 ; CCF BNF ; *La Lauseta* 1877

TAVAN Alphonse (1833-1905)

Alphonse Tavan (voir 9.1.9) est un « homme du peuple. » Il est né et mort à Chateauneuf de Gadagne. D'abord paysan, plus tard employé du PLM, il est lié à la création du Félibrige : il a été introduit à Fontségugne, propriété des Giéra, par le jardinier. Majoral du Félibrige en 1876, d'après Claudi Barsotti il était « Républicain, ouvriériste, proche des socialistes, il s'occupera plus ou moins de politique, sans toutefois devenir un militant. » C'est lui qui proposera à Mistral d'être candidat député républicain à Marseille en 1870. Il est présent dès *La Lauseta* de 77. Il participe à *L'alliance Latine* n°1, à l'anthologie poétique du n° 2. Il est l'auteur d'*Amours e plours* œuvre couronnée à Montpellier en 1875 et imprimée chez Roumanille en 1876. Il fait partie des Félibres de Marseille,« Lei felibres de la mar » qui écrivent dans *La Calanco.* Il écrit également sous les pseudonymes suivants : Lou Felibre de l'Armado, Lou Felibre desfrisa, Lou Félibre de L'Eissado.
Sources C. Barsotti, Fourié 2009, *La Calanco.*

MARCELLIN Rémy (1832-1908)

Rémy Marcellin (voir 7.1.3) est né et mort à Carpentras. Voyageur de commerce, il est présent dès 1870 dans la *RLR* (S 1 T1) avec l'annonce d'un : « élégant volume de Rémy Marcellin de Carpentras *Long dau camin.* » Ce recueil de 436 pages a été suivi du *Bon tems* (Martel 2001a : 162). Il participe à *La Lauseta*, à *L'Alliance latine* (anthologie poétique). Est-ce lui qui signe Lou Ressaire ? (Fourié 2009 et nos

investigations personnelles, ne nous ont pas permis de trancher.) Sources Fourié 2009, *La Lauseta*, *L'Alliance Latine*

Chapitre 14

Conclusions

Retrouver pour les publier des lettres d'une femme aujourd'hui quasiment inconnue, telle était notre première piste de recherche. Une piste ouverte *Aux bords du Lez*[1] par son mari Louis-Xavier de Ricard lors de la publication de ses œuvres posthumes en 1891. Il projetait de compléter cette édition, en racontant, plus tard, « sa brève vie, si remplie de dévouements à ses affections,- à l'Art et à nos communes idées. »

14.1 En quête des écrits de Lydie

Nous sommes partie sur les traces de cette seconde publication ou de lettres de Lydie, publiées ou manuscrites. Il s'agissait avec elle de continuer une mise en lumière de femmes, actrices en milieu occitan, commencée précédemment [2]. Une mise en lumière qui intègre de « travailler la relation entre les sexes », selon l'expression d'Arlette Farge.
L'intérêt que nous portions à Lydie Wilson avait pour origine, en plus de son œuvre littéraire, sa participation à un courant de pensée singulier, républicain et fédéraliste « Les Félibres rouges », éditeurs de l'almanach *La Lauseta.* Nous avions, en outre, trouvé la félibresse, sous son nom d'épouse Lydie de Ricard, dans les débuts de la *Revue des Langues Romanes.*

14.1.1 Une lettre à Mistral...

La présence d'une lettre de Lydie de Ricard à Mistral, publiée par Jean-Marie Carbasse (1977) dont nous reprenons ici l'édition, nous confirmait l'existence d'une correspondance. La mention par Josette Anatole (Anatole Josette : 1979) de la présence de correspondances de Louis-Xavier de Ricard au Collège d'Occitanie à Toulouse, nous amenait à poser, non sans battements de cœur, à son responsable

1. Ses œuvres ont été rééditées sous ce même titre en 1995
2. Voir nos mémoires de Master 1 et 2

Georges Passerat la question : existe-t-il des écrits de Lydie à Toulouse ? Sa réponse positive nous ouvrait les portes de la bibliothèque de cet institut catholique où des cartons contenaient bien ficelés les envois d'il y a plus de 130 ans.

Une première lecture facile

Notre premier travail a donc été la lecture, la copie puis l'annotation des manuscrits. La calligraphie de Lydie nous a facilité celles-ci, hormis deux noms de personnes que nous n'avons pas pu lire ou que nous n'avons pas pu identifier. Mais globalement, les manuscrits ne nous ont posé aucun problème dans leur première approche.
De plus le créateur de la Bibliothèque du Collège d'Occitanie, Joseph Salvat, nous a mise sur la piste du second corpus grâce à un dossier dactylographié dans lequel il avait rassemblé des articles et des fragments de lettres parus en 1896 dans un journal *Le Montpellier Républicain.* Nous avons eu la chance de trouver ces journaux à la Médiathèque Émile Zola de Montpellier et donc de pouvoir comparer les copies avec l'édition et d'intégrer ces extraits à notre corpus.
Nous avons alors tenté de trouver d'autres lettres de Lydie. Nos premiers essais ayant été vains, nous avons préféré concentrer notre intérêt sur nos deux sources, déjà abondantes.
Nous nous sommes alors posée la question de l'intérêt de la publication de ces paratextes, y répondant par l'inventaire de l'édition de ceux-ci pour les auteurs de langue occitane, hommes et femmes. Nous interrogeant à notre tour sur « L'histoire (occitane) sans les femmes est-elle possible ? », l'imbrication de plusieurs acteurs dans cette correspondance nous a facilité la démarche indiquée plus haut de travail sur le rapport social des sexes.

Le « Plein ciel », un milieu complexe

Le « plein ciel », selon l'expression de Louis-Xavier de Ricard, le court temps de notre étude est un bouillonnement d'idées et d'événements qui rendent complexe l'annotation des textes, au delà des mots tombés en désuétude et de l'orthographe mouvante. L'accumulation des lectures que nous avons réalisée en témoigne. De l'Histoire de cette période du XIXe siècle aux travaux sur les correspondances ; de ceux concernant la réintégration des femmes dans l'histoire au féminisme ; des idées politiques développées avec le Fédéralisme en passant par le Félibrige, de la Commune de Paris et des Communes de Province à l'histoire littéraire du Parnasse contemporain dont Louis-Xavier de Ricard est un des créateurs, ou enfin à la franc-maçonnerie, les centres d'intérêt mis en jeu par notre étude peuvent sembler disparates.
Ils sont pourtant la vie, celle qui fait d'un marquis un Communard et de Lydie Wilson, née à Paris et d'origines écossaise et flamande...la femme d'un marquis communard, puis une auteure occitane.
La langue employée dans les lettres est très majoritairement le français. L'occitan

a dans ces échanges une triple place, celle des communications poétiques avec Auguste Fourès, celle de l'apprentissage de la langue par Lydie de Ricard et celle de l'activité du groupe des Félibres rouges et de leurs rapports avec les autres associations pour le renouveau de la langue.
Des axes complémentaires d'investigation ont émergé des lettres elles-même, la tuberculose et ses effets, les rapports avec les peintres, le réseau d'inter-connaissances. Ce dernier fait converger vers le Mas du Diable, puis celui de La Lauseta des messages venus de Montpellier, de Paris, de Catalogne, d'Espagne, d'Italie, du reste de l'Europe et de Castelnaudary dans l'Aude où vit Fourès.
Enfin, l'établissement des biographies renvoie pour nous aux textes de proches, de journalistes et de chercheurs, mais aussi systématiquement à la consultation des actes officiels d'État-civil. Cela nous a permis l'étude du contrat de mariage de Lydie et de Louis-Xavier de Ricard.

14.1.2 Loin du ruban de l'Arlésienne, mais près de « Mireïo » et « Jansemin »

Lydie de Ricard et ceux de « La Lauseta » paraissent loin du ruban de l'Arlésienne et du rôle de représentation et de reproduction des traditions dans lequel Mistral plaçait, par ses discours, les femmes et les filles.

Lydie comme « un camarade »

Qu'est-ce qui fait l'originalité de Lydie Wilson-de Ricard ?
Elle crée, et sa poésie est alors reconnue, dans un temps où l'enseignement des filles est un enjeu. A son arrivée dans le Languedoc, elle connait déjà au moins deux langues et considère l'apprentissage du Languedocien dialecte de Montpellier comme valorisant par rapport... au Provençal. Elle a en effet des raccourcis politiques qui lui font assimiler Provençal et Félibrige blanc.
L'abondance du courrier qu'elle reçoit et envoie atteste, s'il en était besoin, de son appartenance à l'élite intellectuelle. Avec cette correspondance elle transgresse ce que l'on appelle alors « le mur de la vie privée » en écrivant, en toute liberté, à un homme qui n'est pas un membre de sa famille. Elle travaille la plus part du temps dans le « le bureau » de la maison du couple et entend participer aux activités culturelles, alors que certaines sociétés se limitent à inviter parfois les femmes, par l'intermédiaire d'un « Monsieur. »
Une même conception du mariage l'unit à son mari, mariage d'amour contre mariage marché, avec possibilité de dissolution de celui-ci par le divorce. La bataille pour le retour de ce droit fait rage. Le contrat de mariage passé entre les deux époux majeurs est un modèle d'égalité et de protection de la femme.
Elle se dit prête à travailler s'il le fallait, si elle ne s'entendait plus avec son mari, mais s'étonne que sa sœur Jeanne veuille gagner de l'argent avec sa peinture...

Thiers est pour elle un « sanglant petit homme » et elle suit avec attention dans la presse les remous politiques tant en France, qu'en Europe et dans le monde. Panthéiste et anticléricale, elle sera, selon ses volontés, une des premières femmes à être enterrée civilement en 1880 à Montpellier, alors que ces obsèques sans prêtre ne sont toujours que tolérées et font elles aussi l'objet de batailles politiques, à l'Assemblée, dans la presse et jusque dans les cimetières.
Comme les deux autres femmes présentes alors dans la *Revue des Langues Romanes*, elle y signe sous son nom, celui d'épouse, mais de son prénom et non celui de son mari, comme il était d'usage, usage que l'on retrouvera dans le recueil de *La Cigale* de Paris en 1880. Dans les Almanachs, par contre, elle sera présente sous ses pseudonymes de Na Dulciorella et Lydie Colonia.
Son objectif est déclaré au début des échanges avec Fourès, elle veut être considérée pour son mari et son correspondant comme « un camarade » dans leur entreprise commune. C'est elle qui, selon son mari, a proposé le nom de leur almanach.
Se plaçant en général hors du groupe des femmes, elle n'hésite pas à apporter les critiques littéraires et morales qu'elle pense justes et ressent l'injustice du partage sexué de la société.
Qu'a-t-on retenu d'elle ? Qu'elle était blonde aux yeux bleus, qu'elle était une maîtresse-femme, l'égérie du groupe, qu'elle enflammait les messieurs autour d'elle, comme sa sœur Jeanne, l'amour de Fourès. C'est peut-être grâce à cet amour que nous disposons de ses lettres...
Primée aux Fêtes latines de Montpellier en 1878, sa poésie n'en est pas moins tombée dans l'oubli, alors que ceux avec qui elle partageait les colonnes de la *Revue des Langues Romanes*, par exemple, sont enseignés. Sa consœur Léontine Goirand est logée, elle aussi, à l'enseigne de l'oubli.
L'exemple des travaux autour de la « Milgrana[3] » illustre le propos de Vanessa Gemis (Gémis 2008) dans son article sur la biographie genrée :« L'accent mis sur le privé (et en particulier sur le sentimental) détourne, quant à lui, le regard des entreprises publiques. » Il occulte, dans notre cas l'œuvre littéraire d'une jeune femme, à laquelle l'œuvre littéraire d'un homme, fût-il vieux et pasteur, répondait.

Fourès : une sensibilité à fleur de peau

Son correspondant, Auguste Fourès, a fait l'objet de nombreuses études ; nos travaux confirment l'alliance de l'écoute de la langue du peuple et de l'étude de la langue des troubadours dans la formation de sa langue poétique. N'écrit-il pas « mon frère Vaqueiras », du nom du troubadour auteur du « Descors », poème en cinq langues, pour louer la maîtrise de celles-ci par Louis-Xavier.
Les réponses à Lydie que nous avons trouvées nous ont aidée à éclairer certains passages, par exemple celui qui concerne l'association « La pomme » dont le fédéralisme ne fait pas illusion auprès d'elle.

3. Grenade

Ses missives dévoilent une très grande sensibilité, mise à l'épreuve par une succession de malheurs et de problèmes, ce qui peut paralyser jusqu'à sa créativité. Sa situation financière personnelle, très difficile, perce également dans ces échanges.

Louis-Xavier de Ricard cite Mistral et Jasmin dès 1862

En ce qui concerne Louis-Xavier de Ricard, à l'initiative de cette exploration et au cœur de cette correspondance, ces travaux nous ont permis de découvrir sa connaissance et son intérêt non seulement pour *Mirèio* et Mistral, mais pour la langue du Midi, dès son ouvrage *Les Chants de l'Aube*, paru chez Poulet-Malassis en 1862 : il comprend un extrait en provençal du Chant X de *Mireïo* de Mistral et d'un poème de Jasmin, dans sa graphie. Et ceci, contrairement à la citation de Verlaine qui faisait jusqu'ici référence, quoique tronquée, prouve l'intérêt précoce de Ricard pour la langue du Midi. Pour ce qui est de son ouverture aux langues, l'influence de son grand-oncle l'orientaliste Jean-Pierre Pauthier, Professeur au Collège de France nous paraît incontestable.
Nous avons eu également confirmation de son « féminisme militant » et de sa démarche fédéraliste pédagogique qu'il tente d'impulser tant parmi les intellectuels avec la revue *L'Alliance Latine* que parmi les travailleurs à Montpellier avec *La Commune Libre.* Pensée et démarche déjà en gestation avant la Commune de Paris. La Loge maçonnique de la Renaissance par les Émules d'Hiram où officiait Massol, originaire de Béziers a été, à Paris, un lieu de formation contre l'Empire d'une certaine jeunesse. Louis-Xavier de Ricard y avait été reçu.

14.2 Ses lettres ouvrent sur le monde

La courte vie de Lydie Wilson-de Ricard, nous a obligée à une attention particulière aux détails chronologiques. Elle est morte à l'âge de trente ans et nous avons passé trois ans pour étudier les sept dernières années de sa vie. Cependant nous n'avons pas tout épuisé, ni en ce qui la concerne ni en ce qui concerne le groupe. Ses lettres ne nous confinent pas dans une introspection stérile, ni dans une description banale du quotidien, elles ouvrent sur le monde.

14.2.1 Porteuse de contradictions

Cependant ses opinions ne nous sont pas apparues toujours tranchées. A propos des obstacles à son mariage, elle notait sa « santé qui exigeait une vie facile et aisée. » Est-ce la raison qui l'empêche d'envisager de travailler, la même maladie mettant un obstacle à ce que Jeanne gagne de l'argent avec sa peinture, ou bien est-ce le poids de son milieu social ? Si la notion d'égalité de droit est ancré chez le couple Ricard, il n'y a pas remise en cause du mariage, ni campagne pour les droits civiques, même si le « suffrage universel » est présent dans le programme du

parti fédéraliste, seuls (si j'ose dire) sont mentionnés : « le divorce, l'abolition de la prostitution légale et la recherche en paternité à de rares exceptions près.... » Les femmes ont-elles besoin pour être citoyennes de cette instruction que Lydie était prête à prodiguer à « ces âmes, plus qu' enfantines ? », comme les qualifie Louis-Xavier dans sa préface d'*Aux bords du Lez* ?
Sans aller jusqu'à épouser les positions de Michelet, qu'il serait également intéressant d'aborder au sujet de ce couple, Louis-Xavier et Lydie de Ricard ne partageaient-ils point, y compris avec leur bureau commun, dans ces années 1870, le modèle mis en avant par Jules Simon :

> « Nous ne poussons pas à faire des femmes des révolutionnaires, nous voulons en faire les compagnes intellectuelles de leurs maris. » (cité par Cosnier, 2001)

Assurant par le différentialisme des sexes, une longue vie aux inégalités ?

14.2.2 Liberté de ton et désir de liberté

Ces remarques n'enlèvent rien à la portée des lettres. La liberté de ton employée, résultat d'une éducation anglaise ou néo-protestante, mais surtout du désir de liberté et de connaissances qui semble l'avoir construite, nous laisse présager d'autres manuscrits, tout aussi intéressants, adressés à Théodore Aubanel, à Félix Gras, à ses amies de pensionnat ou encore et surtout à sa sœur Jeanne. La poursuite de la collecte de manuscrits de Lydie, envoyés à Charles de Tourtoulon, son autre maître en occitan et responsable de la *Revue des Langues Romanes* est un axe à envisager pour l'avenir.
Cependant, il n'est pas certain que nous n'ayons pas découvert d'entrée la pépite de sa correspondance ; son attitude vis à vis de Léontine Goirand témoigne en effet de sa capacité à rentrer dans les convenances de son milieu. Cette dernière était fille de Républicain modéré, cousine du Gambettiste Maurice Faure, mais également amie du félibre blanc Roumieux. Lydie n'est-elle pas, elle aussi, capable d'être « cagote » dans le sens hypocrite du terme.
.

Le languedocien comme allant de soi...

Cela devrait aussi nous conduire à réfléchir sur son rapport à la langue. Ces années sont les premières de la scolarisation massive des garçons, celle des filles suivra, différenciée. Quelle formation avaient reçue les femmes qui ont écrit en occitan ? Lydie, familière dans son entourage d'autres langues, appréhende l'apprentissage de l'occitan, que tout le monde parle à son arrivée à Montpellier même si la bourgeoisie est bilingue, comme allant de soi. Sur quels critères les femmes, occitanophones de naissance, l'abandonnent-t-elles au profit du français ? En sont-elles conscientes, se sont-elles interrogées et confiées sur cet abandon ? Quel accueil est fait à « la femme écrivante », en occitan ? Pourquoi l'utilisation du pseudonyme

semble-t-elle obligatoire pour elles ? Découle-t-elle « entre autres, d'une conscience aiguë de l'interdit qui repose sur la carrière de lettres, pour une femme. » suivant l'hypothèse de Vanessa Gémis. (Gémis :2008) Dans ce cadre-là, comment s'explique l'exception de la *Revue des langues Romanes* ? Existe-t-il d'autres exceptions ?

14.2.3 Le canon de Mireille et celui de Mariette

Quel est le poids des discours de Mistral sur les chato (jeunes filles) ? Le républicain Tavan, un des auteurs de *La Lauseta*, n'était-il pas un précurseur de Mistral en matière de canon pour la beauté des filles de Provence, avec« Li frison de Marieto » récité au congrès d'Aix et publié dans le *Roumavagi dei troubaires* ? La pièce *Lou pan dó u pécat* d'Aubanel, était-elle en opposition à ces discours ? Existe-t-il des créations en occitan concernant le divorce ? Quelle attitude adoptent les filles et les femmes qui en sont membres, par rapport à la possibilité d'être élues majorales du Félibrige ? La poursuite du travail de collecte d'écrits de femmes ou à propos des femmes que nous avons commencé, peut nous permettre d'aller plus loin dans ces connaissances.
Nous avons, d'autre part, grâce au peintre Jules Laurens débusqué un petit texte en occitan sur les femmes carriers. Rechercher et mettre ensemble d'autres textes de la même veine, en occitan et en français, peut également être un prolongement séduisant.
Les peintres sont très présents dans cette correspondance. S'il n'est pas du domaine occitan d'étudier leurs œuvres elles-même, leurs relations avec le renouveau de la langue et de la culture occitanes, à l'époque de la reconnaissance de l'Impressionnisme, ne nous ramèneraient-elles pas, avec Jeanne, aux bord du Lez ?

14.2.4 Un féminisme méridional ?

Un certain nombre de documents que nous avons découverts peuvent concourir à l'étude du féminisme dans le midi. Avec, en particulier, la personnalité d'Ernest Ferroul, plus connu comme maire de Narbonne lors de la révolte viticole de 1907 ; il est l'auteur dans *La Commune Libre*, d'un article de « Une » sur le droit des femmes et d'un autre sur la misère. On peut aussi poser la question des relations entre le fédéralisme, le socialisme, le féminisme et le renouveau de la langue et de la culture occitanes. Une question également pertinente pour les années 1970, autour du Larzac et du mouvement appelé de libération des femmes.

14.2.5 Des réseaux à Montpellier et en Europe

Si Lydie de Ricard n'a pas eu d'action politique directe, son action au sein du groupe *La Lauseta* met à jour un travail qui passe les frontières du seul Languedoc. La correspondance des Ricard, dont une partie peut être attribuée à Lydie , rejoint

leurs amis à Paris et traverse les frontières espagnole et italienne. Sur ces deux dernières destinations, nous n'avions que peu d'éléments. Leur possession permettrait une vision des réseaux que nous avons ébauchée à partir des noms contenus dans les lettres de Lydie et qui nous donnent un premier cercle parisien et méridional de quelques quatre-vingt personnes. Elles ne sont pas toutes des proches des Ricard, mais, mis à part Thiers, des relations. Certaines sont des relations de jeunesse des intéressés, comme Emmanuel des Éssarts, d'autres plus récentes comme Thiaudière. La dimension « originaire du Midi » serait également à étudier pour les participants aux revues initiées par Ricard, de même que l'engagement républicain sur la durée de ces relations.
Comme nous l'avons vu avec Lemonnier et Thiaudière, un certain nombre de ces réseaux ont une visée pacifiste. Si comme l'écrit à propos de l'ouvrage de Marie-Claire Hoock-Demarle, Marc Escola (Escola 2008) :

> « l'Europe des lettres est en bonne partie celle des épistolières, qui jouissent dans l'organisation des correspondances d'une prééminence que la vie politique leur dénie. »,

Lydie en fait partie, même si le côté vengeance sur la vie politique peut se discuter. La suivre dans cette voie permettrait d'évaluer la place prise par les Latins de « La Lauseta » félibres rouges et Fédéralistes, Fédéralistes, rouges ou félibres, dans cette tentative d'une Europe de paix.
Nous avons réussi à faire traverser le temps aux lettres de Lydie Wilson de Ricard, les amenant des premiers temps de la plume métallique à ceux de l'écriture sur ordinateur. Nous l'avons vue chauffant son porte plume, nous l'avons imaginée au Mas du Diable ou à celui de La Lauseta, assise à sa table de travail, le mistral glacial entrant par la croisée des fenêtres, celles-là même par lesquelles le matin, elle surveillait le départ de la « barbasta » (gelée blanche en dialecte montpelliérain) et l'arrivée des premières fleurs de l'amandier [4] « blanches comme du papier ». En croisant le domaine occitan et la recherche féministe nous avons conscience que nous n'avons pas emprunté tous les sentiers que son profond amour de la vie et sa soif de connaissances nous ouvraient. Nous espérons tout au moins permettre à d'autres d'aller plus loin sur les pas de cette femme attachante et originale du XIXe siècle dont ils et elles deviennent par cette édition les nouveaux destinataires de ses lettres.

4. Allusion au « Se canto », hymne poétique et amoureux dont de nombreuses versions sont chantées par les populations occitanes, écrit par Gaston Phebus (1331-1391)

Deuxième partie

Édition de lettres

Chapitre 15

Lettres conservées à Toulouse au Collège d'Occitanie

15.1 De Lydie de Ricard à Auguste Fourès

15.1.1 Présentation des manuscrits des lettres du 29 mai 1876 au 16 Octobre 1877

Manuscrits conservés au Collège d'Occitanie à Toulouse :
- épistolaire CQ 204
- CQ 217 10

L'épistolaire CQ 204 a été constitué par Auguste Fourès, y figurent deux lettres de fin décembre 1876.
Les autres lettres, manuscrites, constituent le lot CQ 217 10, elles ont été recopiées à la main, à la demande de Joseph Salvat, sur un épistolaire CQ 304 qui comprend entre les numéros 71 et 119, les lettres du 29 Mai 1876 à Octobre 1877.
Les notes de bas de page n'ont d'autre but que de faciliter la lecture en éclairant brièvement un personnage ou en donnant la signification d'un mot aujourd'hui obsolète ou inutilisé. Les noms d'œuvres et de poèmes, trop nombreux, ne sont pas, par contre, annotés ici, car cela aurait alourdi la lecture. Nous avons placé entre crochets *[ ]* la datation à laquelle nous sommes arrivés, pour les lettres sans date, ou pour corriger une erreur de date ; le numéro de la page du manuscrit, en particulier pour les lettres que nous appelons *entrelacées*, lettres écrites dans les deux sens sur une même page ; les extraits de lettres déjà publiés, ou exclus de la publication.

15.1.2 Castelnau le 29 Mai 1876

Monsieur Fourès,

Devinez où est Louis ? A Paris ! en rentrant au mas mercredi soir, nous trouvâmes un télégramme qui nous annonçait que la mort subite d'un de nos cousins rendait la présence de mon mari indispensable là-bas. Peut-être y a-t-il quelque petit héritage là dessous ; c'est ce qui console Louis, sinon de la perte qu'il vient de faire, du moins de ce surcroît de fatigue et d'une si malencontreuse interruption dans ses travaux ; d'ailleurs ne sachant combien de temps il sera retenu dans sa chère capitale (où il avait juré de ne plus retourner que pour la pétroler) : il a emporté de quoi satisfaire au plus pressé : son article sur la fête d'Avignon.
Ne vous étonnez (sic) de ma lettre, pensant bien que vous nous écririez aussitôt votre arrivée, il m'a priée lui-même de vous avertir par courrier de son absence afin que vous ne soyiez (sic) pas surpris du laps de temps qu'il mettra forcément à vous répondre.
Je ne puis tarder d'avantage [sic] à vous dire combien je suis touché [sic], pour ma part de la façon délicate et flatteuse dont vous croyez devoir reconnaître notre si incomplète hospitalité : le dernier vers m'a fait venir les larmes aux yeux ; mais comment nous remercieriez-vous donc si nous avions fait pour vous le dixième de ce que vous faîtes pour nous ? *[Je suis bien heureuse que Louis ait enfin trouvé un ami, un véritable ami : il a été si peu gâté du côté de l'amitié ! Il est difficile de l'être moins, je crois. Cet isolement dans ses idées l'avait même bien découragé, avant notre mariage ; depuis, le goût et l'intérêt que j'ai pris à ses études, sans les partager autant que je le voudrais, l'a bien réveillé et stimulé ; mais que vous pouvez davantage ! Il est peu pratique, pas assez persévérant dans l'action ; cela vient, sans doute, des obstacles incessants et souvent ridicules où son énergie s'est heurtée depuis 15 ans déjà. A ma connaissance, il possède en portefeuille la valeur de six à huit volumes d'œuvre diverses ; si vous aviez pu rester davantage, je vous aurais montré tout cela.*
Je m'arrête, car une fois sur ce terrain, je ne sais quand je cesserais ; que je vous

communique seulement une idée qui m'est venue cette nuit ; ne pensez vous pas que l'Histoire du Languedoc traduite en Languedocien, et simultanément publiée aurait un grand succès ? Je sais bien que les frais seraient doublés, mais si nous héritons !... Je vais en écrire à Louis tout à l'heure ; peut-être objectera-t-il que la publication en français n'aurait guère de chance d'être achetée ; pourtant le nombre des félibres n'est pas encore si grand que cela, malheureusement ; cela serait vraiment populaire et d'une propagande inouïe pour les bons principes fédéralistes et anti-catholiques dont il va nous farcir gentiment ses cinq petits volumes : quelle régalade pour l'espèce Roumanille[1] *(sic) ? ...]*[2]
Louis est allé voir Gras[3] ; je lui laisse le plaisir de vous parler de leur entrevue ; pendant sa visite nous nous sommes toutes deux promenées dans l'Ile de la Bartelasse : c'est divin ! Du côté droit le « Palais des Papes », le fameux Pont d'Avignon et au dessus, clair comme au temps des neiges : le Ventoux ! De l'autre côté de l'Ile, à gauche, Villeneuve et sa tour si bien c. . . . . .contrairement au roi Dagobert. Nous n'avons pu résister à la croquer ; Jeanne garde mon dessin et nous vous envoyons le sien comme étant le meilleur ; comme cela vous n'avez pas été tout à fait absent de notre excursion.
Je vous envoie l'adresse de Cladel[4] ; une lettre de lui est arrivée juste quelques minutes après le départ de Louis ; je l'ai ouverte, usant de la permission qui m'est donné (sic) ; il entre à St Pélagie (sic) aujourd'hui ; il a perdu sa place à l'Hôtel de Ville et demande un petit coup d'épaule pour sa publication des « Va-nu-pieds » ; je regrette que Louis ne puisse le faire en ce moment ; c'est avec vous le meilleur ami que Louis puisse avoir. Il demeure : rue Bochard de Sarron, n° 4.
Je vous enverrai demain 50 prospectus, s'il en faut d'avantage [sic], je récidiverai. N'avez-vous pas été trop grondé ? ... Nous vous renverrons un chapeau à la prochaine occasion.
[S'il y avait quelque démarche à faire à Montpellier pour vous-même ou pour la société « Fourès Ricard », usez de moi comme d'un Camarade ; c'est le plus grand honneur et, le plus grand plaisir qu'on puisse me faire ; je m'imagine que je peux être utile à quelquechose (sic).]
Je vous tends cordialement la main, Monsieur, et vous prie d'accepter de nouveau tous mes remerciements pour tout ce que vous faites de beau et de bon pour nous.

Lydie de Ricard

1. Joseph Roumanille (1818- 1891), un des fondateurs du Félibrige, représentant du félibrige blanc
2. Entre crochets *[ ]* parties de la lettre reproduite par Louis Guiraud, 1991, p 53 et 54
3. Félix Gras (Mallemort 1844-Avignon 1901), félibre républicain, dont la sœur a épousé Roumanille
4. Léon Cladel (1835-1892)sa nouvelle réaliste *La Maudite* lui vaut un mois de prison. En 1876 Il vient de sortir *Les Va-nu-pieds* et effectue sa peine à la prison de Ste Pélagie à Paris.

P.S : Ma sœur Jeanne vous salue et vous envoie ses compliments.
Je vous serai infiniment obligé (sic) de m'indiquer quel ouvrage Languedocien pourrait m'aider à étudier votre belle langue ; car décidément je la préfère au Provençal ; celui-ci est trop facile : j'ai lu la Farandoulo d'un bout à l'autre, sans hésitation sauf quelques termes pittoresques qu'on ne peut deviner, nous allons être assaillis de Felibresses provençales d'ici peu de temps à cause de cela ; je préfère plus d'obstacles et moins de concurrence. Quand donc votre « Lauragais » va-t-il paraître ? Je ne serai plus embarrassée. Le livre de Mir[5] est un peu familier ; j'aime mieux une langue plus lyrique et plus passionnée.

5. Il est question ici de la *Cançon de la Lauseta* d'Achille Mir (1822-1901)

15.1.3 Castelnau le 22 juin 1876

[1ière lettre]

Monsieur Fourès,

Je crois vous faire plaisir en vous communiquant cette page de mon mari : il m'y raconte sa visite à Napoléon Peyrat [6] ; il est aussi question de vous, de la renaissance méridionale, de politique, d'une tournée dans le Midi ; enfin des choses qui nous concernent et vous intéressent autant que moi. Je suis sûre que vous approuverez fort l'idée de Conférences sur l'Histoire du Midi ; il y a longtemps que je pousse Louis à en faire ici, mais il est trop timide et trop emporté ; il pourrait au moins essayer de faire des lectures, n'est-ce pas ? des chapitres résumés de son Fédéralisme ou de son Histoire du Languedoc ? Pour vous je vous crois mieux doué que lui en cela. Quel rêve pour moi que de vous suivre tous trois et de vous entendre prêcher le Salut (sic) du peuple ! Ne croyez-vous pas que c'est la plus sûre propagande ? Il me semble qu'une chose entendue fait bien plus d'impression qu'une chose lue, surtout chez les illettrés. On pourrait renouveler cette mission tous les ans à la même époque. Quel bonheur !
Pour le premier petit service que vous m'avez demandé, je n'ai vraiment pas de chance ! J'ai cherché ce plan de l'Almanach pendant trois jours ; j'ai trouvé moyen de mettre encore plus de désordre dans le désordre du bureau : en fin de compte, je l'ai complètement débarrassé : tout croûlait (sic) ! Je ne sais pas ce que Louis va dire de ce déménagement ! Je lui dirai que c'était pour nettoyer son bureau qui en avait besoin ; et c'est vrai ! je l'ai pétrolé, il est remis à neuf ! - Quand au plan, j'ai dû prier Louis de vous en envoyer la copie lui-même, et il m'a écrit

6. Napoléon Peyrat (1809-1881), pasteur, historien du Catharisme.

l'avoir fait. Ce long séjour à Paris l'exténue, comme il a dû vous le dire, il ne fait rien car il a besoin du plus grand calme d'esprit pour travailler : c'est ce qui lui plait tant au Mas...quand je ne crie pas. Oh ! Non ! ne croyez pas que je veuille ressembler à cette exécrable Madame Peyrat ![7] Ne trouvez vous pas ces femmes là plus coupables, plus criminelles que n'importe quelles créatures au monde. Je ne pourrai jamais estimer ces femmes « Aux yeux ronds, qui haïssent l'Aurore. »[8] Ce triste pendant de Madame Carpeaux[9] ne me réconcilie pas avec le sexe dont j'ai l'honneur d'être. Louis m'a grondée de cet aveu fait devant vous à table, il a trouvé ça inconvenant ; c'était franc voilà tout. J'en veux aux femmes de tout le mal qu'elles font aux artistes, et par conséquent à l'Art, quand elles pourraient tant les aider et les soutenir ! Suis-je excusée ?

Je vois que vous travaillez toujours, j'attends avec impatience votre article, sur le Canal de Languedoc ; peut-être trouveront-ils à Paris, que ça ne les intéresse pas les nigauds ! - Moi je ne fais rien, je continue à ne rien faire ; c'est désolant ! je ne sais pas étudier ; j'espère que Louis s'occupera un peu de moi à son retour ; il a acheté différents ouvrages excellents, dit-il, je ne sais s'il aura pensé au recueil des « Troubadours » de Raynouard[10].

Nous vous remercions infiniment du charmant petit dessin joint à votre lettre : c'est un bijou ! mais vous devriez nous envoyer de temps en temps un croquis de chez vous, afin que nous soyons un peu familiarisé (sic) avec votre nature quand nous irons la voir et qu'elle nous cause en amie.

Jeanne, ma sœur, n'a pas été assez bien portante depuis le départ de Louis, pour que nous ayons pu profiter utilement de nos vacances : huit jours de grand vent ne guérissent pas les bronchites, n'importe elle a trouvé le moyen de faire cinq ou six croquis et d'empâter autant de toiles, moi je la regarde...

Il faut que je réponde à mon mari, et je n'en ai que le temps. En vous souhaitant bonne santé, bon travail et succès je vous tends cordialement la main,

Lydie de Ricard

7. Mme Napoléon Peyrat, Eugénie Poiré (1833- 1891) : Après 1870 Mme Peyrat s'est convertie au catholicisme voir l'article du Pasteur Michel Jas, *Le Rêve de l'Église Johannite chez le pasteur Peyrat* in http ://www.evangile— et—liberte.net

8. Allusion au poème de Sully Prud'hommes, paru en 1875, *Les Yeux* ? *Le Lengodoucian*, fondé à Toulouse par Estieu, (en 1891) publiera la traduction en occitan par Ricard, des Yeux de Sully-Prudhomme.(Salvat 1943.)

9. Mme Carpeaux, née de Montfort, épouse du très prolixe et très en cours, sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux (1827- 1875), était l'égérie de son mari, buste de Mme Carpeaux, au Musée Fabre à Montpellier

10. Raynouard, François-Just-Marie (1761-1836), homme politique, avocat, poète, auteur dramatique il s'occupa de philologie et étudia les langues romanes, élu à l'Académie Française en 1807. Il s'agit certainement ici du *Choix des poésies originales des troubadours*, par M. Raynouard Firmin-Didot édt Paris 1816-1821

P.S. Ma sœur vous fait ses compliments. Nous sommes le 22 juin il me semble que j'ai largement gagné mon pari à propos de la parution du 1er n° de l'H du L, qui devait être le 15. Vous êtes témoin.

15.1.4 Castelnau le 22 juin 1876 *[2ième lettre]*

Monsieur Fourès,

Louis ne vous a donc pas donné son adresse à Paris ? ou le croyiez vous de retour, que vous lui avez encore adressé votre lettre au Mas ? Je me suis permis d'en prendre connaissance avant de la lui envoyer, afin de voir si je pouvais vous servir en quelquechose (sic) ; je vous permets de penser qu'il y avait aussi un peu de curiosité : vos enveloppes cachent toujours de si jolies surprises ! Cette fois encore j'ai eu bon flair : quelle cavalcade échevelée j'ai faite au dos de votre « poulino ! » - Bien que je ne sache pas monter à cheval- et après quelle délicieuse sieste à l'ombre des peupliers ; parmi vos « pâquerettes » , la tête plongée dans l'herbe menue et les yeux perdus dans ce firmament « d'éblouissants petits astres. » ! - Ce sont des poèmes en prose de ce genre là que je voudrais savoir faire en Languedocien [sic] ! J'en meurs d'impatience ! En français ça ne va pas ; mais il me semble que le pittoresque des mots Languedociens [sic] m'aiderait beaucoup n'est-ce pas ? Où avons nous des mots comme « cabeladuro » , « escarabilhado » , « pimparelos » ? Le français est trop terne, pour notre vie lumineuse, je vais relire « Les poèmes de Provence » de Jean Aicard [11] ; ça manque complètement de couleur locale dans la forme ; ça semble l'œuvre d'un sourd muet qui a vu des choses sans les entendre nommer ; tout son patriotisme, toute la vigueur de ses souvenirs n'ont point résisté au Nettoyage [sic] parisien ; il est bien lavé, rincé et déteint à tout jamais ; et il nous peint très sérieusement un pays de soleil avec des rayons de lune. C'est bien fait ! Il ne devait pas renier sa langue.

Je vous envoie « La chanson des gueux » de Richepin [12]. Louis vous en a parlé ? C'est très juste d'impression surtout pour les parisiens, mais il est vraiment trop

11. Jean Aicard (1848-1921)

12. Jean Richepin,(1849-1926) *La chanson des gueux* qui vient de sortir en cette année 1876, fait scandale. Il sera élu à l'Académie Française en 1908

grossier parfois, c'est une brutalité de parti pris qui n'a pas la finesse de Lafontaine , ni la poésie et la gaîté de Rabelais, ni l'exquise élégance de Bramtôme [13], a mon avis et par suite, nulle raison d'être, et nulle excuse. Si j'avais les livraisons de « Va-nu-pieds », je vous les enverrais. Voulez-vous le volume ? -Le « Midi Littéraire » n'a pas encore paru. On attend probablement le retour de mon mari pour ça. Que de travail il va avoir à faire en rentrant !
Ne m'en veuillez pas d'être si bavarde ; voilà un mois que Louis est parti ! Lui et vous êtes les seules personnes avec lesquelles je puisse et ose causer librement de ce qui m'intéresse de ce qui fait ma vie : tout le reste me devient tellement étranger et indifférent qu'il y a six mois que je n'ai pu me décider à écrire à personne qu'à ma propre famille : une lettre par semaine. Vous voyez que je vous traite en vieil ami, bien que vous soyez jeune, et qu'il n'y a pas un an que nous vous connaissons ; c'est que j'ai senti en vous le frère de mon mari, tel que je lui en avais souhaité un toute sa vie...
Il se pourrait que Louis ne pût pas répondre immédiatement à votre lettre que je lui envoie aujourd'hui : il ne la recevra que samedi soir et il sera, je l'espère à la veille de son départ. Vous pourrez néanmoins envoyer les livres que vous avez l'obligeance de prêter dans le courrant[sic] de la semaine. Ne craignez pas, en revanche, de nous emprunter, tous ceux que vous désirez avoir et que nous possédons ou que nous pourrions nous procurer, n'est-ce pas.
Ne vous gênez pas non plus pour me répondre si vous n'en avez pas le temps. Vous écrirez à Louis quand il sera de retour.
Agréez l'expression de ma cordiale sympathie,

Lydie de Ricard

13. Moins connu que Jean de Lafontaine (1621-1695) ou que François Rabelais (1483-1553), Pierre de Bourdeille (1538-1614) —dit Brantôme — est un personnage à plusieurs facettes. En effet, abbé laïque (ou séculier) de Brantôme il s'illustre aussi bien par les armes que par la plume de l'écrivain. Même s'il n'est pas considéré comme un historien, il sera un chroniqueur du XVIième siècle. Auteur notamment des *Vies des dames illustres françoises et étrangères*

15.1.5 Sans date [début décembre 1876]

Mon parrain [14],

Vous êtes sans doute pressé d'avoir la traduction de ce sonnet Anglais [sic], je viens de la faire tant bien que mal, aussi littérale que possible, vous la repolirez à votre goût.-
Voilà le facteur...Louis vous écrira demain. Marchessou [15] nous fait damner avec sa lenteur ; Je n'ai pas le temps de recopier le sonnet-pardon-mille amitiés de nous deux et de vos nouvelles s'il vous plait êtes vous vraiment malade ?
Votre dévouée filleule

Dulciorella [16]

P.S. Jeanne vous remercie bien de votre sonnet ; elle vous envoie un bon souvenir.

14. Lettre placée dans l'épistolaire de Fourès avant une lettre d'Arnavielle du 13 déc 76
15. Marchessou M-P Typographe et Lithographe, 23 Boulevard St Laurent au Puy en Velay : imprimeur de la Lauseta
16. Nom donné par Fourès à Lydie, dont elle signera un grand nombre des lettres et une partie de ses poèmes et traductions dans *la Lauseta* et *La Cigale*. D'après une note de L-X de Ricard lors de la publication de lettres dans *Le Montpellier*, Fourès l'avait trouvé dans une inscription Narbonnaise du VIIème siècle.

15.1.6 Sans date, [18 décembre 1876]

Mon parrain [17].

La lettre de Fourès est non avenue [18], elle est détestable et nous regrettons de l'avoir lue ; elle voudrait nous faire croire une foule de vilaines choses de lui : d'abord qu'il est vaniteux et qu'il ne prétend aller à Paris que pour boulevarder tout le jour et écraser en fashion [19] tous les pantalons-d'éléphants et les capotes landwer [20] de la capitale, (ce que je ne puis croire) ; puisqu'il est fier avec son frère Louis et qu'il refuse des étrennes, se trouvant trop grand garçon sans doute (ce qui est une leçon pour moi qui suis de son âge et forcée ainsi de renoncer aux siennes) ; puis, que son amitié pour nous est bien froide, qu'il ne sache prouver très-éloquemment[sic] à sa chère mère qu'une affaire on ne peut plus pressante l'appelle à Toulouse ou à Bordeaux pour une huitaine : quelques poignées de clous violemment lancées dans les jambes de Messieurs les clients l'assureraient d'une relâche complète pendant

17. Dans la Lauseta de 1879, la poésie *Le Lez* est datée du 15 décembre 76, cette lettre est donc postérieure au 15 décembre qui est un vendredi, le voyage ne peut être que pour le samedi d'après, 23 décembre, Louis-Xavier « part demain » , il s'arrête à Alès en route (lettre non datée sur papier de l'Hôtel Luxembourg et Louvre A Louvier, Alais adressée à Fourès pour lui dire qu'il a chargé Lydie de lui écrire, où il lui envoie quelque chose pour l'aider au voyage et qu'ils partiront du Puy Dimanche). Au Puy il sera chez Marchessou, même si le courrier est rapide, on peut penser que la lettre est du début de semaine entre le dimanche et le mercredi, sinon Fourès ne pourrait pas venir avec eux. Nous la situons donc entre le 17 et le 20 décembre. Lydie écrit : Louis part demain, et Louis écrit à Fourès je partirai le mardi de la semaine prochaine, cette lettre est donc du Lundi 18. De plus dans l'épistolaire réalisé par Fourès elle est collée avant une carte de Destremx du 26 décembre 76

18. Avenue pour advenue, comme cela s'écrivait dans le dictionnaire de l'Académie française de 1835 ; ces mots seront corrigés en advenu, à partir de 1878 (Catach 2001). Louis-Xavier écrit de la même façon ce mot à Mistral le 1^{ièr} août 77 (Carbasse , 1977 : 139)

19. Fashion : n f Mode élégante (Larousse de Poche 1918)

20. Landwer : réserviste de l'armée prussienne(idem)

votre absence. Quand aux lettres de l'oncle (lettres de nouvel an sans doute) ne pouvez-vous lui faire une copie qui lui serve pour toutes comme c'est l'usage ?
Je vous en prie, parrain, rompez ces ficelles que vous qualifiez de chaînes imbrisables [sic], ne rongez pas ces doigts qui écrivent de belles et bonnes choses et venez ! Venez à Paris, il le faut : j'ai la certitude que votre avenir dépend de ce voyage : songez-donc la naissance de l'almanach républicain ! Quel meilleur moment aurez-vous jamais de faire rouler comme un rappel votre belle langue Lauragaise ! et puis, vous comprenez que la Cigalade de Janvier va être un véritable festival : on va convoquer le ban et l'arrière-ban pour discuter la formation du Cercle : venez ranimer au flambeau de votre Espasa tout ces patriotismes ramollis et mornes, et que tous ceux qui résistent à l'attaque dans un tel enthousiasme soient punis par là où ils auront pêché et gelés sur place ! D'autre part nous réunirons chez mes parents la quintescence [sic] des Cigaliers, c'est à dire : les républicains il faut qu'ils vous connaissent afin de vous faire des amis pour quand paraîtront les « Grills. » Vous paraîssiez [sic] disposé à nous accompagner à Paris au printemps : qu'est-ce que ça vous fait d'avancer ce voyage de trois mois ; pour nous il est très peu probable que nous y retournions de l'année et à moins que vous n'y alliez sans nous, nous voilà retardés terriblement dans nos projets. Je vous jure que ce n'est pas le seul attrait de vous avoir avec nous, qui nous fait vous presser si fort, c'est que Louis (qui n'en a que trop fait l'expérience !) sait ce qu'une occasion qu'on laisse échapper peut emmener de chance avec elle : votre avenir vaut bien que vous fassiez quelque sacrifice : fusse celui de la satisfaction maternelle pour quelques jours : j'en ai fait bien d'autres !
Ce ne peut-être non plus affaire d'argent : les frais là-bas sont neutres pour vous, puisque nous y avons tous deux nos parents : vous irez avec Louis chez sa mère et moi chez la mienne. Pour l'habillement. La toilette plutôt (puisque Monsieur veut faire toilette) je ferai double malle : Louis a deux ou trois redingotes et autant de pantalons, vous partagerez .
Je vous en supplie, nous vous en supplions venez. Si vous ne pouvez partir brusquement rejoignez-nous à Paris la semaine prochaine : Louis part demain à 10 heures, mais moi et Baudouin[21] ne partons que samedi à 5 heures 50 ; tachez d'être à la gare ; si par hasard vous arriviez le vendredi, venez tout droit chez Baudouin, car pour ne pas manquer le train, j'y couche vendredi.
Pourquoi donc croyez-vous que nous regrettions de vous avoir connu ? En voilà une idée ! Vous voyez bien que vous n'aviez pas les idées très nettes quand vous nous avez écrit. Donc pour finir comme en commençant la lettre de Fourès est non-avenue. Nous vous serrons cordialement les mains en vous attendant.

Votre suppliante filleule

21. Eugène Baudouin (1842-1893)

Dulciorella

P.S. Pardon pour le griffonnage l'idée d'aller à la maison me donne une telle fièvre que voilà trois nuits que je n'ai dormi.
A propos j'ai fait des vers sur le Lez [22] (je suis contente au delà de toute expression car Louis lui-même m'a engagée à continuer ; je n'avais pu en aligner plus de quatre depuis trois ou quatre ans et ma petite pièce en aura 64 faits en trois jours ; c'est beau ! Ce seront les étrennes de maman, ça va lui faire un plaisir ! [23]

22. Dans la Lauseta de 1879, cette poésie est datée du 15 décembre 76.
23. La parenthèse ouverte n'est pas fermée sur le ms

15.1.7 Paris le 18 janvier 1877

Mon cher parrain,

Peut-être y a-t-il eu une lettre de vous, hier soir, Boulevard Clichy ? Je l'ignore car j'ai défendu à Louis de venir me voir avant d'avoir complètement terminé son article pour le Courrier Littéraire qu'il s'est décidé à faire ces jours-ci. Si nous n'avons pas de vos nouvelles, nous allons être inquiets, je vous préviens, car vous aviez vraiment l'air exténué le jour de votre départ (à ce propos mes compliments pour votre courage que vous avez montré en vous arrachant aux charmes de Calypso et de ses Nymphes). Je m'imagine que votre retour au foyer aura dû être assez tempétueux pour fournir une page des plus émouvantes à vos futures mémoires, qu'est-ce que Maman Fourès[24] a du dire, Bon Dieu ! Quelle bourrasque !!!!!!! Pour ma part, je viens de me disputer avec acharnement - hier et aujourd'hui- j'en suis si énervée que j'ai grand peine à vous écrire ; mais comme c'est le meilleur moyen de me calmer, je persiste, ne vous déplaise - ; hier, après-midi, avec Baudouin, et ce matin avec papa et maman, rien que ça, et à quel propos, devinez un peu ? - toujours à cause de mon nom de Dulciorelle ! Vous pensiez comme moi, qu'après la dernière discussion, la question était vidée et bien vidée, n'est-ce pas ? Et bien pas du tout, le sieur Baudouin me trouvant seule à répliquer, l'a attaqué [sic] de nouveau, hier, après-midi avec plus d'entêtement que jamais ! nous nous sommes querellés très vivement et il m'a quittée en me disant que si je ne renonçais pas à ce pseudonyme ridicule ma pièce ne serait pas imprimée. Je lui demandai d'où lui venaient des conditions si arbitraires, - « de la commission » me répond-il.- Qu'est-ce que c'est que cette commission ? Où se tient-elle ? -« Et ben, ici et là, partout » (textuel). Devant une si sotte défaite, je lui dis que cette décision ne venait absolument que de lui et qu'elle datait du jour où il était arrivé au Mas, au moment où vous-même veniez de me baptiser ; il a vivement protesté sans me convaincre du contraire. Je lui ai réclamé ma pièce, qu'il n'a pas voulu me rendre,

24. Mère du poète, veuve depuis environ 18 ans (Salvat 1927)

mais que j'irai plutôt demander à Fischbacher[25] que de me soumettre à un tel caprice de rapin[26]. Je lui ai dit entre autres mille choses très raides, que j'avais reçu de vous et de Peyrat, deux baptêmes assez glorieux, pour que je considère mon nom de Dulciorelle, parfaitement digne et sacré désormais, et que je me moquais du reste ; que je n'étais pas si folle que ça de publication et de réclame et que je ne tenais pas tant à figurer dans La Cigale qu'a conserver mon libre arbitre. Je brûle d'envie de lui écrire pour lui demander de quel droit, lui, peintre, se mêle de morigéner les littérateurs (car c'est autant vous que Louis qu'il prétend mener que moi) et le charger de faire de ma part mille compliments aux Cigaliers de leur exquise courtoisie et du charmant accueil qu'ils font à celle sans qui ils n'auraient pas le plaisir de faire chaque fois l'hommage de leur digestion poétique à la mode espagnole ; d'ailleurs n'ayant pas vu Louis, je ne sais pas ce qu'il va dire ; il est capable de leur céder ! mais je ne veux pas, moi. Je ferai les cinq cent mille Diables s'il me joue un tour pareil. Vous comprenez que tout ce que Baudouin demande c'est mon nom et pas autre chose ; « il lui faut », comme il dit des noms posés, le livre étant très sérieux ! Il est probable que si je m'appelai Mademoiselle Robichon, Chicot[27] ou autre chose d'analogue, il ne se soucierait pas du tout de m'avoir : ce monsieur veut une signature, voilà le fin-mot, il ne l'aura pas, je veux être traitée en artiste et non en maroquin[28]... J'oublie que vous devez être de mon avis et que c'est à lui que je devrais écrire cela ; mais ce serait peut-être le brouiller avec Louis et ce n'est pas le moment : le Fédéralisme parait aujourd'hui ! Fischbacher a voulu attendre que les livres du Nouvel An fussent un peu épuisés pour le lancer. La bataille va commencer. Si Louis n'a pas toujours le temps de vous tenir au courant de ce qui se passe et que vous vous arrangiez de mon griffonnage, je ferai de mon mieux pour le remplacer un peu, voulez-vous ?

Vous savez que nous ramenons Jeanne, elle en a manifesté si vivement le désir que on n'a pas osé le lui refuser : songez si nous sommes contents ! Nous en avons eu la malice d'en avertir Baudouin pour voir son nez. Il a dit qu'au printemps, il comprendrait ça, mais que maintenant c'était bien triste, (ce boulevardier !), sachant qu'à cause des interminables pluies de l'année dernière, Jeanne s'était un peu ennuyée au commencement de son séjour au Mas du Diable ; mais Jeanne ne s'y fit pas laisser prendre une minute ; elle pense sans doute que rien ne peut être aussi triste que la maison en ce moment : elle a soif de lumière et de soleil, pour ses yeux et pour sa joie sans doute : je veux faire qu'elle se plaise tant là-bas qu'elle ne

25. La librairie Fischbacher, spécialisée en art est toujours de nos jours, installée dans le quartier Saint-Germain-des-Prés et ce, depuis 1872. Elle a édité *Le Fédéralisme* de L-X de Ricard, puis le recueil de *La Cigale* 1880

26. Rapin nm : jeune élève en peinture, en terme d'atelier, par extension peintre peu habile (Larousse de poche 1918)

27. Noms d'inconnues, vraisemblablement inventés

28. Maroquin : nm, on dit proverbialement, en menaçant quelqu'un qu'on lui donnera sur son maroquin, pour dire sur sa peau. On dit aussi ironiquement vous êtes un plaisant maroquin, un plaisant bouffon. In *Les mots obsolètes* Furetière 1998, 400 pages, éditions Zulma, Mayenne

veuille plus revenir à Paris. Sitôt rentrés nous allons songer au prochain n°= [sic] de la Lauseto. Afin de n'avoir pas de retard de votre côté, vous seriez bien aimable de mettre dès à présent à part tout ce que vous jugerez bon d'y insérer soit de vous, soit d'autres. Louis va écrire aux Catalans à ce sujet et voir à organiser les souscriptions : pensez-vous que 10f [sic] par an soit trop ? D'un plus beau papier ? Il nous semble que non. Parions que nous paraîtrons encore avant La Cigale et que notre petite revue sera aussi intéressante que ce merveilleux Livre d'Or qu'on ne peut arriver à mettre sur (ses) pieds ?
Louis espère obtenir de Fischbacher, la traduction des Troubadours ; pour moi j'en serais enchantée à moins que d'ici là nous ne tenions notre fameuse librairie et que nous ne les éditions nous même ; ce qui vaudrait encore mieux ; ne perdez pas cette idée de vue, s'il vous plait, puisqu'elle vous agrée comme à nous et que nous ne pourrions rien sans votre concours. C'est alors que nous ferons exécuter une danse à tous les Jésuites de Provence et de Paris et que les Baudouin et les Faure pourront railler nos utopies, comme il a encore qualifié hier nos convictions et nos espérances à propos du Fédéralisme. « Ne dirait-on pas que vous allez soulever le monde ! » s'est-il écrié avec un gros rire niais. Non, lui ai-je répliqué mais nous remuerons le Midi, ce qui nous suffit, Monsieur. Ils ne se doutent pas de ce que nous leur préparons à ces méridionaux de Vaugirard. Tant mieux, leur surprise n'en sera que plus drôle.
Vraiment, parrain, j'ai eu tort de croire que Louis pouvait avoir un autre ami que vous ; et bien que dans mon estime il ne soit jamais venu qu'en second, je m'en accuse devant vous avant [sic] grand regret ; Dorénavant je ne m'y laisserai plus prendre ; ou s'il lui vient des amis (avec le succès, ça se pourrait), il n'aura jamais qu'un cher, loyal <u>frère</u> : <u>notre bon Fourès</u>, comme nous vous appelons entre nous, et comme Peyrat vous surnomme spontanément dans la première lettre où il nous parle de vous.
Il est près de Midi, et Louis ne vient pas, de sorte qu'il me faut vous quitter sans savoir s'il n'a rien de pressant à vous transmettre. En vous souhaitant de tout mon cœur que vous ne vous soyiez pas trop ennuyé à Paris, et que ce voyage, fait sur nos instances, ne vous ait pas causé trop de fatigue et de tracas. Je vous serre la main en vous assurant à nouveau de la sincère amitié de votre dévouée filleule.

Dulciorelle

P.S. Jeanne vous envoie un bon souvenir : elle finit ses écrans à côté de moi : ils sont jolis. Veuillez présenter mes compliments à Madame Fourès et à Mme votre sœur et un gros baiser sur chaque joue à votre adorable bambin de neveu.

15.1.8 Paris le 7 Février 1877

Mon cher parrain,

Louis est en courses, Maman et Jeanne aussi. Et je suis toute seule, retenue à la maison par une affreuse grippe attrapée je ne sais où, ni quand, de plus une agaçante névralgie me fait grincer des yeux et des dents : je viens cancaner un brin avec vous pour m'en distraire ! Dieu que ce merveilleux Paris est donc amusant ! - Mes garrigues ! vite mes garrigues, ou je meurs !
Ô vos deux Nisoulos ! Quelle surprise ! Que deviennent à côté d'un tel hommage, les génuflexions arrondies et les fadaises zézéyantes des automates de salons ! Non point que nous soyons flattées outre mesure du compliment si galamment tourné dans le dernier vers ; mais bien parce que vous vous êtes distrait de vos grands travaux et de mille préoccupations pour songer à nous et nous ciseler précieusement un souvenir dans ces quatorze vers : ce que ni Jeanne ni moi n'avons pu obtenir de ce vilain Louis !. . .Merci donc pour nous deux, parrain, merci !
A propos de vos deux Nisoulos, quelque nocher[29] (de votre connaissance), a voulu jouer au Robinson avec l'une d'elles ; - la vraie, celle dont je ne suis que le reflet dans l'eau - ; la voyant toute blanchie de colombes et Mirgaillée[30] de virginales corolles, il s'est dit que pour un souverain en disponibilité, ce frais petit royaume d'oiseaux et de fleurs ne serait pas trop fatigant à gouverner, et surtout de prompte et facile conquête : le téméraire ! à peine débarqué il s'est vu assailli de mille et mille petits oiseaux accourus de partout : refus, dédains et ironies, becs et ongles. . .

29. Nocher ou naucher : nm vieux mot qui signifiait autrefois pilote, patron de navire. Il se dit aussi de tous les matelots qui sont employés à la conduite du vaisseau. Il n'est demeuré en usage qu'en poésie.(Larousse 1918)
30. Mirgaillée : de l'occitan Mirgalhar : peindre de différentes couleurs

15.1.9 Mas de la Lauseto 18 Février 1877

Mon cher parrain,

Mon malaise croissant, ne m'a pas laissé achevée [sic], ma petite Baudouinade : c'est dommage, j'en avais à vous conter ! Nous avons eu une seconde petite réunion à la maison quelques jours après sa demande, il a été hargneux et hérissé comme un vieux chien loup : nous l'avons toutes les deux agacé et harcelé à qui mieux mieux, ses yeux ressemblaient à des lanternes d'omnibus, tant la rage les fesait [sic] luisants et ronds ; je l'ai achevé en lui mettant négligemment sous ses lunettes vos « Nisoulas » il ne voulait pas les lire ! Mais Faure[31] qui était présent l'y a obligé (bon camarade !) et en a fait grand éloge ; je leur ai ensuite fait connaître mon extrait de naissance, Faure a trouvé la chose si poétique qu'il s'est écrié qu'il « voulait m'en faire un sonnet ! » Je ne sais s'il n'en aura pas été détourné par le jaloux ! Il serait trop long de vous narrer toutes les attaques et les ripostes soutenues et engagées en votre nom, parrain, sachez qu'elles ont été nombreuses et que sans trop me flatter, vous n'avez pas à vous plaindre de votre champion en cotillon.
J'ai été bien malade pendant quelques jours : ce que je prenais pour une grippe était une névrose produite par l'anémie ; ces brouillards empestés et cette demi-vie dans un demi-jour ne me réussissent guère : je ne suis décidément pas parisienne : quel bonheur ! Mais ce qui m'est un vrai chagrin c'est d'avoir fait avorter nos beaux projets de voyage à Castelnaudarry [sic] et d'avoir été la cause de tant de dérangements inutiles pour Madame Fourès ; J'ai eu beau me soigner et avaler autant de pilules qu'on a voulu me dire bien forte et guérie, ni Louis ni le médecin ne se sont laissés toucher, les cruels ! Ce que je ne comprends pas c'est que vous ayez été avertis si tard du changement de notre itinéraire : il y a là quelque nouvelle négligence d'Annette[32] sans doute, ainsi que pour votre Goudelin[33]. Madame Fourès nous

31. Maurice, Louis, dit Maurice-Faure (1850-1919).
32. Personne au service des de Ricard
33. Pierre Goudoulin (Toulouse 1580-1649), auteur du Ramelet moundin

pardonnera-t-elle jamais ? Tant de peine, de soins et de fatigue pour rien ! elle nous détesterait comme le diable qu'elle aurait, ma foi, bien raison ; seulement, ceci est un avertissement pour nous ; puisque vous nous recevez en visiteurs parisiens, que vous vous mettez en frais de toutes sortes pour nous qui vous traitons en ami en parent, nous ne vous préviendrons pas de notre arrivée et nous irons à l'hôtel, je ne veux plus m'exposer à de pareils remords ni vous, ni votre bonne mère à de pareils soucis, voilà ! de plus quand vous viendrez au lieu d'une chambre d'auberge et d'un souper d'anachorète [34] à la cuisine, je vous ferai garnir ma plus belle pièce par des tapissiers je louerai un Chef [sic] et de la vaisselle plate et déguisée en négrillon pour vous servir, je vous appellerai « Altesse ». ce n'est pas gentil vrai, de me faire rougir de l'hospitalité que je vous ai offerte : prenez garde votre filleule est très fière quelquefois, parrain, et de plus elle a très mauvais caractère, sans compter ses autres défauts. . . . . .
. . .quelqu'un que vous êtes en train de gâter et dont je ne pourrai plus rien tirer si vous continuez, c'est votre ami Xavier, il abuse de votre indulgence, je vous préviens, devinez comment se sont manifestés ses regrets en apprenant votre anxiété à nous attendre et votre déception ? « Oooh des gâteaux ! Il y avait des gâteaux ! ! et des milhas au cédrat ! ! Cette bonne Madame Fourès est-elle aimable ! Quel guignon [35] ! ! ! ! » Voilà ses exclamations ! Il a du se reprocher intérieurement sa sollicitude pour ma santé et se promettre d'en avoir moins une autre fois : ça coûte trop cher à sa gourmandise.
Je ne me suis pas encore mise à travailler. Je me repose de mes vacances à Paris. Je fais connaître les environs à Jeanne : elle est ravie ! elle crayonne toute la journée. Hier nous avons été voir nos oliviers et nous les avons salués de votre part, comme en liberté nous nous souvenons de notre jeune temps et qu'alors nous ne respectons plus rien, nous n'avons pas craint de profaner ces vénérables en grimpant dedans : nous y avons découvert de véritables réduits de verdure où nous serons très bien pour goûter . . .quand il y aura des cerises et des amandes. . .Si vous êtes là alors et si vous ne prêtez pas main forte à Louis pour nous dénicher, on vous donnera aussi une place ; mais pardon, j'oublie que ceci est trop rustique pour votre seigneurie !...

C'est vous qui travaillez ! Comment, avec votre commerce, pouvez vous abattre tant de besogne ! C'est prodigieux ! J'ai hâte de lire votre Sirventes, je suis sûre que c'est superbe. Et votre « Chant da Latin » ? Ne craignez vous pas beaucoup de malveillance à la lecture ? surtout s'ils reconnaissent votre écriture, (puisqu'on ne signe pas). Si vous la fesiez [sic] copier votre pièce par quelqu'un pour les dérouter ? Et votre sonnet pour la petite Cladel ? A propos, Louis vous a-t-il annoncé la naissance d'un fils à Cladel ? L'accident très-prématuré est survenu alors que nous dînions chez eux : c'est l'émotion que j'ai éprouvée qui m'a rendue malade, car, malheureusement, je suis très novice en cette matière. . .Cette pauvre Madame Cladel a failli mourir : son mari était fou, paraît-il ; quant à sa mère le peu de raison qui

34. Anachorète : religieux qui vit seul, ermite
35. Guignon : mauvaise chance persistante (Larousse de poche 1918)

lui restait n'a pu résister à ces transes : on va la mettre dans une maison de santé, d'après l'avis du médecin qui l'estime dangereuse pour les enfants : c'est navrant pour cette brave femme, naguère si saine et heureuse dans sa ferme du Quercy. Cladel quitte Paris aussi, il cherche aux environs une maisonnette avec jardin (pour ses mioches) et pain et repos pour son travail et son esprit. Je vous parle de lui, parceque [sic] je pense que vous avez pour lui autant de sympathie qu'il en a pour vous, n'est-ce pas ?
Je ne sais si Louis a songé à vous demander ce qu'il vous reste d'almanachs à vous et à Mr Germain[36] : croyez-vous la seconde édition nécessaire ? Maintenant qu'elle est annoncée cela ferait peut-être mauvais effet de ne pas la tirer ? Cependant ce sont encore des frais assez grands pour qu'on y réfléchisse. Louis ne parait pas poursuivre l'idée de la « Lauseto, revue trimestrielle » ? Ne l'approuviez-vous point ? Vous savez qu'il a toujours besoin d'être stimulé et tenu en haleine : ne craignez pas de revenir souvent sur la même question quand vous la croyez importante. L'Almanach a du succès certes. Roque-Ferrier[37] qu'il a été voir ce matin le lui a dit aussi. Mais il me semble qu'il aurait pu être mieux lancé : il a paru trop tard quoiqu'on en dise. -Nous avons reçu hier la Revue des Langues romanes[38], votre sonnet est vraiment très beau, permettez-moi de vous dire, il annihile tout ce qui précède et tout ce qui suit ; je trouve la Nemausa de Melle Goirand[39], bien creuse, le sujet est au dessus de ses forces : il y a une surcharge de mots ronflants « majesté souveraine divin reine déesse » qui ne font que se culbuter les uns les autres pour arriver à une étrange confusion de Mythologie et de christianisme. D'une « déesse créée par Dieu » . Je ne dis cela qu'à vous car on pourrait imputer à l'envie ou la jalousie, cette simple petite critique littéraire. Quand au Pantai amoureux de Roumieux,[40] c'est tout bonnement grotesque : ce grand-père qui il y a deux mois entretenait le public de ses joies et de ses gloires de grand-papa et qui vient nous parler aujourd'hui de baisers de flamme et d'une Esterelle qui l'appelle « Mon beau » est plus que toqué : c'est honteux !

Viendrez-vous en mars pour la félibrejade de la Maintenance du Languedoc ? Oui ! Oui ! N'est-ce pas ? Ne nous punissez pas par où nous avons péché ; d'ailleurs il ne s'agit pas de nous, cette fois, mais bien de nous liguer, les bons languedociens et de vous compter afin d'empêcher l'envahissement du provençal : à ce propos on pourrait chercher chicane à plus d'un comme à Roumieux, à Faure (qui viendra probablement) à Melle Goirand et même à Félix Gras, qui tous écrivent en provençal ce qui est une trahison.
Quand vous aurez le temps de nous copier votre pièce « Al campanal de Sant Miquel » vous nous ferez grand plaisir. Vous dites que vous êtes éreinté. Ne tombez

36. Alban Germain de Carcassonne, ami de Fourès
37. Louis-Alphonse Roque-Ferrier (Montpellier 1844-1907)
38. Premier numéro de 77, dans lequel Fourès signe l'Albeto et le Garrabié, Al tustadou de l'amic German ; Roumieux : Un Pantai ; L Goirand : Nemausa et Bello Proumièro
39. Léontine Goirand (1853-1923)
40. Louis Roumieux (Nîmes 1829-Marseille 1894)

pas malade encore : cela nous rend trop inquiets : vous êtes pour nous comme un frère en voyage : il nous semble toujours que vous êtes en mer pour revenir et nous tremblons de toutes les craintes de l'éloignement et nous vous expectons[41] toujours, vous pourriez arriver à n'importe quel moment sans nous surprendre ; vous êtes chez vous ici de part notre amitié et vous ne rentrez pas au pays lorsque vous vous en allez...Quand venez-vous habiter Montpellier ?...
Tout en vous plaignant de vos fatigues, je bavarde, je bavarde à vous rompre la tête, pardon, parrain, je ne recommencerai plus. Veuillez présenter mes plus humbles et sincères excuses à Madame Fourès en attendant que je les lui fasse moi-même, s'il vous plait. Pour vous nos compliments affectueux auxquels se joint un bon souvenir de Jeanne, le tout confirmé par la plus cordiale poignée de main de votre filleule

Dulciorella

P.S. Je vais vous chercher les Poèmes de Provence et vous les envoyer demain. J'enferme ici une fleur d'amandier tombée sur la fenêtre pendant que j'écrivais ; dans mon petit salon ; en bas ; c'est le jardin qui veut que vous pensiez à lui.

41. Expectons, de expectance : attente d'une chose possible, (Larousse de poche 1918)

15.1.10 Mas de la Lauseto 29 Février 1877

[1e mars][42]

Mon cher parrain,

Que vous ayez des ennuis, je n'en doute pas. Je sens trop ce qu'une telle vie, pour un tel homme, doit avoir d'intolérable ; mais quant à croire qu'il est en mon pouvoir de vous rendre la joie perdue, c'est une présomption que je ne puis admettre : que mes caquetages ne soient jamais importuns, ça suffit. Et je ne fais pas, ici, de fausse modestie, parrain : que sais-je de vos tristesses et de vos préoccupations pour les alléger ? et quels rapports peuvent exister entre mes petits cancans et vos graves affaires ? Quand vous me jugerez digne de « me conter cela » , comme vous dites, je serai on ne [sic] plus heureuse de cette marque de confiance et d'amitié, j'ai peur de paraître curieuse en vous pressant d'avantage [sic], mais si « la crainte de m'attrister de vos petites misères » est le seul motif que vous ayez de me les céler alors, vite, vite, parrain, confessez-vous : cela vous soulagera bien sur [sic], par l'assurance que vous aurez que nous partageons vos peines ; - du moins je l'espère.
[2epage] Louis devait vous écrire aujourd'hui, mais il a tant travaillé, pioché ces jours-ci, qu'il a les yeux fatigués au point de ne pouvoir lire : il va sortir pour se remettre de ce malaise ; hier je l'avais averti : voilà ce que c'est que de ne pas écouter sa petite femme ! Je vais tâcher de répondre aux questions littéraires ou autres de votre lettre.
Pour les adresses que vous lui demandez, il va voir aujourd'hui-même chez Coulet [43] s'il n'existe pas de « Catalogue de la Librairie » afin de vous en envoyer d'avantage [sic] : il n'en possède que quatre ! -Il a écrit une lettre au bel Enseñat [44] le jour même que je recevais la votre, je crois... Il enverra le n°= [sic] du Courrier Litt're [sic] à nos Italiens [45], dès qu'il aura paru. - On ne tirera pas de seconde édition [46] de la Lauseto puisque vous la jugez inutile, quant à présent. - Louis attend les devis de Marchessou pour la Revue, je l'y pousse tant que je peux : ce serait le seul moyen de relever notre pauvre almanach ! Nous pouvons compter sur la collaboration

42. 1877 n'est pas une année bissextile, il s'agit du jeudi 1e mars.
43. Coulet Antoine Camille Ferdinand (1838- 1908).
44. J-B Enseñat, Joan Baptista Ensenyat i Morell (1854-1922), historien et dramaturge, écrivain majorquin (Balanza y Perez 1982)
45. Italiens : Ils étaient au nombre de 20 d'après les auteurs de la Lauseta de 1879
46. Le mot seconde est avant édition mais un trait replace les mots dans l'ordre ci-dessus sur le manuscrit

de Cladel, d'Aicard, de Troubat, de des Eissarts,[47] et d'autres que j'oublie, sans compter votre ami Germain, Bourrelly[48] que vous nous annoncez (son sonnet L'Abbé de Cîteaux est très beau n'est-ce pas ?) et les Espagnols[49] : avec autant de belles pièces que vous voudrez en fournir et quelques pages de votre véhément frère Xavier il y aura là, il me semble, de quoi faire une *[3e page]* fameuse brochure. Votre idée de réclame par circulaires pour la Lauseto-almanach nous paraît excellente : elle est bien de vous de votre zèle ingénieux et infatigable. -Je ne sais comment vous remercier de votre travail sur le Fédéralisme : je suis bien inquiète du silence et du calme plat de la presse à cet égard : Louis prétend qu'il est matériellement impossible qu'on ait encore pu en parler, à cause qu'il ne peut être ni lu ni critiqué comme un roman, ni un livre de vers, mais longuement et laborieusement examiné : cela se peut, je veux le croire !... les lettres ne manquent pas, mais les articles ...
La parution de la Légende des siècles[50] va nous faire bien du tort. A ce propos, avez-vous acheté le n°= 2 de La Politique (nouveau journal) qui en donne une superbe pièce « Monfaucon »[51] ? Sinon faites-le : vous en aurez pour vos 10 cent. L'Événement d'avant-hier ou du jour précédent cite aussi un chef d'œuvre égal à tout ce que le Maître a fait de plus beau : « La colère du bronze »[52] : nous en avons pleuré d'enthousiasme !
Comment ! Votre « Chant du Latin » est parti tout droit chez Roque-Ferrier sans se détourner d'une lieue pour ses amis de la Lauseto ? l'ingrat ! lui qu'on aimait même avant sa naissance.*[4e page]* Quelle exquise chose que votre « Brèspe de Janbié » vous parlez de tristesse et vous marchez entouré d'oiseaux et de fleurs plein les bras ! Que je voudrai être triste à ce prix là, moi ! Vous êtes en plein épanouissement poétique, cher troubadour (pardon, troubaïre[53]) si c'est la conséquence de vos tracas, je vais devenir impitoyable et nous souhaiter que vous en ayez le plus et le plus longtemps possible... Chut ! Ecoutons la « Cigaleto ! »
Vous avez aussi triomphalement achevé votre « Campanal de St Miquel » Je crois qu'il aura grand succès dans la Revue si vous l'y publiez : Pour votre sonnet « Las armas de Castel-nòu d'Ari » il est fameux ![54] Je me suis permis d'en tirer copie pour Cladel ; ai-je mal fait ? Louis la [sic] joint au délicieux portrait de Judith[55] -Jeanne : qu'ils vont être contents de ce souvenir de vous ! je vous avoue que j'ai été un peu désappointée de n'y pas voir la pamparrugueto attendue !

47. des Essarts :(1839-1909)
48. Marius Bourrelly (Aix en Provence 1820- Marseille 1896).
49. D'après *La Lauseta* de 1879 pour la Catalogne et l'Espagne, ils sont plus de 20 à envoyer des œuvres à *La Lauseta*
50. La *Légende des siècles* de Victor Hugo tome II paru chez Calman Lévy en 1877
51. Du nom du gibet de Paris
52. in t2 de *La légende des siècles*
53. Souligné trois fois : allusion au manifeste de Fourès paru dans la *Lauseta* de 1877, et intitulée *As Troubaires*
54. Souligné 2 fois
55. En fait le sonnet *A la drouleto d'En Leon Cladel*

Vend-on le Dominique[56] à Castelnòu ? Si oui, et que vous soyez morose, achetez le denier numéro ; il faudra que vous languissiez d'une dose de spleen peu commune si vous ne vous déridez pas à le lire. Dites moi de qui vous pensez que sont les vers anonymes et à qui ils s'adressent ? Je n'ose pas vous communiquer mes soupçons, ce serait trop monstrueux ! *[5e page]* Il parait pourtant que l'Offenbach[57] est coutumier du fait ; mais halte-là ! cela s'appelle de la médisance ce que je fais là ! Vous y verrez encore la « Nemausa »[58] destinée à la Cigale, volume, et qui n'en est pas moins reproduite pour la seconde fois : ce n'est pas très juste ça ! Mr Baudouin, m'a spécifié à moi, que j'eusse à présenter une chose inédite et je m'y suis conformée ; je m'attends d'ailleurs à de petites taquineries de sa part, s'il a le temps de se souvenir de notre querelle. - Vous verrez encore dans ce merveilleux Dominique une triomphante chanson la « Cigalo » de Paris dont voici le refrain :

Li Cigalie son de Cantaïre
Pintre, pouèto deputa (!!!!)
Ome de letro, musicaïre
Canton l'amour e la bèuta[59]

Voyez-vous d'ici Mrs les deputa couronnés de myrte et la lyre d'ivoire en mains chantant « l'amour et la beauté ? » Péristens[60] où es-tu ?
Ce sont ces mêmes imaginations poëtiques inspirées par la délirante Cigalo du Célèbre Gleize[61] a inséré dans le Dominique du 25 février 1877, une chanson *dicho à la Cigalo de Paris lo 1e de Febrièr 1877, (1e février 1877)* qui auront suscité chez M Gaussen[62], le désir de nous mettre au courant des amours juvéniles de son oncle Rabanit et de sa tante Jousefino Bessac : Ce Dominique est vraiment touchant avec son amour pour la famille, voilà le second couple d'amants septuagénaires qui vient y danser le menuet depuis quelques mois :

Brinde i nove subre-bèu (ohhhh !)
A l'amour sempre nouvèu ![63]

Allons, les vieux ! à qui le tour ! pas de fausse honte ! ce qu'il y a de mieux à notre avis c'est la lettre marseillaise : nous ne savons de qui elle est.
Je trouve une fois de plus qu'il n'y a rien de tel que les ignorants pour se moquer

56. Dominique : journal publié à Montpellier et Nîmes par Roumieux, et dans lequel écrit Léontine Goirand.
57. Offenbach Jacques (Cologne 1819- Paris 1880) le musicien compositeur de 87 pièces avait la réputation de *jettatore* (jeteur de sort) qui tenait en partie à la maigreur squelettique et au feu de ses prunelles derrière le lorgon d'or...(Noblet 2003 p 339)
58. Nemausa : œuvre de Léontine Goirand
59. Traduction : Les Cigaliers sont des chanteurs/ Peintre, poète, député/ homme de lettre/ Musicien/ Ils chantent l'amour et la beauté.
60. Péristeus (?)
61. Louis Gleize,(Alès 1830-Paris 1886) : Chansonnier, collaborateur de divers titres
62. Gaussen Paul : Alès (1845-1893)
63. Toast aux nouveaux mariés magnifiques/ a l'amour toujours nouveau

des autres : ce qui me rassure un peu, c'est que je crois que vous avez, parrain, une amitié assez courageuse pour m'empêcher de commettre des sottises, en supposant que l'affection de Louis fut trop complaisante pour moi ? - Ces jours derniers, j'ai traduit un peu d'anglais pour mon tyran, sur la construction des « Topes » ou Tumulus dans l'Inde et leur analogie avec nos Dolmens. Il court toujours après sa « race » : il fait de merveilleuses découvertes : l'autre jour nous avons exploré les bords du Mée-Kong et n'y avons nous pas rencontré grand'papa « Cham » [64] et son enfantounet Konch [65]. C'est aux aînés qu'appartient le droit de succession, et pour leur conférer l'autorité et le repos, ils sont les seuls héritiers de leur père. Les cadets n'ayant d'autre héritage que l'obligation de servir leurs ainés ? Admirez un peu ! Un grand-papa en Indo-Chine ! Cela vaut bien plusieurs oncles en Amérique, je suppose ? Une chose qui va vous défriser, c'est de savoir que vos « femmes brunes » ne sont pas les vraies : c'est bien fait ! Quand vous rencontrerez une femme petite à cheveux roux et à peau jaune (oui jaune !) et ayant quelque ressemblance avec une Hottentote [66], vous vous écrirez : -« la voilà, je tiens mon autochtone ! *(sic)* [67] » (au diable ces affreux mots !) Elle est jolie la race ! Telle que je suis, j'aime encore mieux ne pas en être !

Quant à ce qui est de la religion ; s'il me faut copier le premier livre de l'Hist(re) de Lang [sic], je vous prie de croire, parrain, que je n'irai pas m'en vanter ! D'ailleurs Louis a fait des découvertes géniales, sérieusement.

[7e page] Comme j'ai encore le temps de bavarder un brin, je rajoute une feuille car en travers vous ne comprendriez pas mes pattes de mouche, de moustique plutôt. Anglais pour Anglais, afin de me remettre un peu de tant de science (je n'ai jamais lu tant de géographie !) J'ai tenté de traduire « L'Alouette » de mon ami Shelley [68] : il y a de charmantes choses, quelques vers un peu vagues et deux défectueux : c'est d'un rhythme [sic] si léger et d'une forme si subtile, que la pièce perd extrêmement en français ; si vous la désirez connaître, je vous l'enverrai, cette mélodieuse petite cousine de votre Lauseto, belugueto. . .Ma traduction est de simple prose, vous savez .

Je reprends votre lettre, - Que dites-vous ? « que vous ne viendrez pas avant le mois de Mai ? » C'est impossible ! Et la Maintenance du Languedoc, et la Félibrejade ? et la Ligue républicaine et la bataille à coups de sonnets ? Et la victoire du B ? qu'est-ce que vous en faites ? Déserteriez-vous par hasard ?

J'y suis, il n'y aura pas assez de « nobles dames » pour vous : vous vous réservez pour Avignon, gourmand ! Eh bien, vous irez tout seul, afin que vous soyez plus à

64. Cham : est le titre que l'on donne aux souverains de Tartarie. Prononcer Kam(...) ce mot en langue slavone signifie *Empereur* (Trevisse 1771 p 403) ; Peuple descendant de Cham, second ou dernier fils de Noë et qui eût l'Afrique pour partage (La Châtre : 1865)

65. Konch : Konquer ? nom donné au chef de chaque nation chez les Hottentots. Cette charge est héréditaire et passe des pères aux enfants

66. Hottentote : féminin d'Hottentot, *peuple de race nègre, qui vit dans la colonie du Cap et le Sud-ouest Africain allemand* (Larousse 1918)

67. Ce sic là est de Lydie de Ricard

68. Shelley (1792- 1822) poète anglais.

votre aise ; j'en sais long sur votre compte, allez ! Je vous le dirai quand je vous verrai.
Louis a reçu votre prospectus de la Fédération radicale en même temps que moi votre lettre.
Il l'a lu tout entier sans avoir regardé la date de sorte *[8e page]* qu'il n'y comprenais [sic] pas grand chose ; il s'en est aperçu après.
Je regrette que vous n'ayez pas encore fait mes excuses à Mme Fourès : que va-t-elle penser de nous ! Elle boude depuis huit jours dites-vous ? Elle vous en veut du dérangement que lui ont inutilement causé vos amis, c'est clair ! que je regrette d'avoir été malade ! Odieux, Paris, va ! Tous vos ennuis viennent peut-être de là ? Que je m'en voudrais ! Vous me demandez comment Jeanne trouve la « Lauseto » ! Avez-vous si peu remarqué ses goûts pour ne pas penser qu'elle l'adore ? -Elle a la petite chambre à droite de l'escalier : elle y est bien : le soleil y entre dès l'aurore, vous savez ; l'amandier lui offre un gros bouquet blanc à hauteur de balcon, elle passe ses journées assise près de la fenêtre à travailler et à regarder la mer[69]. Si vous la voyiez maintenant que vous retrouveriez sa claire figure de petite aube ! Vous ne l'avez pas reconnue à Paris, n'est-il pas vrai ?
- du moins il m'a semblé et à elle aussi du reste : elle vous a trouvé bien moins aimable que l'année dernière. Tant s'en faut. Sans votre sonnet des « Nisoulas » (où encore vous m'avez mise de moitié) elle aurait pu croire que vous ignoriez qu'elle existât et qu'elle fût ma sœur.
C'est ici, au pays de lumière, qu'elle est belle, et qu'elle doit vivre, ma chère Jeanne ! Ses yeux palissent sous un jour terne et froid ; et ses regards sont de petites alouettes, ils ont besoin d'espace et meurent d'être murés- . . .et ces affreux brouillards qui lui voilent son rire et rouillent sa jolie gaîté ! Oh, quel chagrin quand elle s'en retournera !. . .[70]
Il faut vraiment que je vous laisse, cela devient abusif. Je vous prie de vous acquitter de ma commission auprès de Madame Fourès le plus tôt possible, à moins qu'elle ne veuille plus entendre prononcer notre nom . J'attends vos confidences, vous ne doutez pas de notre amitié n'est-ce pas ? donc n'hésitez jamais à y avoir recours ; car il ne peut, pour nous y avoir de plus grand bonheur que d'obliger un homme tel que vous, nous ferons l'impossible pour vous tirer de peine.
Au revoir, cher parrain, bonne humeur et bonne santé surtout. Un bon souvenir de Jeanne, un pied de nez de votre frère Louis-Xavier et la plus cordiale poignée de main
De votre bien dévouée filleule

Dulciorella

69. Le plan des Quatre Seigneurs à Montpellier, est situé au Nord de la Ville, sur une hauteur d'où elle peut voir la mer, pourtant distante d'une quinzaine de Kms à vol d'oiseau
70. A partir de là, écriture « entrelacée » sur la page 7

P.S. Louis vous communique cette lettre de Mistral en vous priant de la lui renvoyer.

15.1.11 Sans date [mars 1877]

Mon cher parrain[71],

Si ma lettre vous a peiné, que dirai-je de la vôtre ? comme vous vous défendez de m'avoir dit involontairement une chose aimable : dorénavant, je tâcherai d'interpréter vos lettres -en ce qu'elles auront de flatteur pour mon amitié- selon la disposition d'esprit et de cœur où vous étiez au reçu de mes bavardages ; de cette façon je ne m'abuserai point.

J'ai dû vous froisser un peu pour tenter de vous arracher un mot sur une affaire qui me préoccupe depuis un an : vous y consacrez dix lignes, à la premi ère feuille, c'est beau ça ! Je suis navrée, un an de soins et de lutte pour vous amener à cet aveu : « que vous voulez vous taire ! » Il fallait commencer par là et non pas finir. Pourquoi m'avoir laissé envoyer ce sonnet à Jeanne, si ce n'était qu'une fantaisie ! Jusque là je n'avais qu'un vague désir que votre « Albeto » a changé en l'aurore de mon second avenir : celui de ma Jeanne, de même que « l'Étoile du matin »[72] avait marqué l'aube du mien. Je vous voyais si bien frère de Louis que par vous Jeanne eût été doublement ma sœur : c'est notre terreur à toutes deux que son mariage ne nous sépare ; néanmoins, respectant chez elle la liberté de sentiment que j'ai voulue pour moi-même, je ne lui eusse jamais parlé de vous, si je n'avais bien auguré de l'accueil qu'elle vous a fait l'année dernière et du bon souvenir qu'elle avait gardé de vous. Dès lors, je n'eus plus qu'une pensée : guider vos deux cœurs l'un vers l'autre, inquiète de savoir lequel ferait le plus de chemin pour la rencontre : l' « Albeto » a été une fameuse étape pour le vôtre, mais il s'est arrêté là...Elle ne vous en a pas remercié, dites-vous ? (Ah, parrain, vous êtes plus fier qu'épris, voilà la vérité.) Comment l'eût-elle fait, d'ailleurs, froid comme vous l'avez abordée ? Si elle avait été touchée de ce souvenir, comment vous en remercier d'une façon banale ? et vous-même, timide comme vous paraissez l'être, quelle réplique eût été la vôtre, une fois sur ce terrain de galanterie ? Si encore, il n'eut pas été

71. Lettre contenant une fleur séchée, dans les copies Salvat l'a faite placer après la lettre de Fourès du 10 mars. Elle ne peut dater que d'après l'annonce de la mort d'Autran survenue le 6 Mars, dont Lydie parle en fin de lettre.

72. Nous n'avons pas trouvé de poème de Louis-Xavier de Ricard portant ce titre. Existe-t-il ou s'agit-il du poème de Verlaine de 1866, intitulé *Avant que tu t'en ailles* : Avant que tu ne t'en ailles,/ Pâle étoile du matin,/ - Mille cailles /Chantent, chantent dans le thym./ - Tourne devers le poète,/ Dont les yeux sont pleins d'amour ;/ - L'alouette /Monte au ciel avec le jour. ?

question d'elle dans ces vers, elle aurait pu vous dire le plaisir qu'ils lui avait [sic] fait ; mais vous n'ignorez pas dans quelle pratique de tyranniques convenances nous sommes élevées dans le Nord : une bien élevée doit savoir cacher ses sentiments et de modeste devenir hypocrite : tout comme les pieds des chinoises qui de mignons deviennent difformes. Et puis, ne vous ai-je pas transcrit ce qui vous concernait dans la lettre qu'elle m'écrivit quelques jours après votre départ de la Lauseto ? Je l'ai là, voici ce qu'elle dit : « que je te remercie d'avoir songé à nous envoyer le charmant sonnet de Monsieur Fourès ; j'en ai été bien étonnée et je crois qu'il l'a fait pour te faire plaisir ; je ne me crois pas capable d'inspirer la moindre pensée poétique ; j'envoie tous mes remerciements à Monsieur Fourès, cela m'a fait grand plaisir » et ce qui suit : « Maman a vu que je n'y étais pas indifférente et moi un peu pour m'amuser je lui ai laissé croire tout ce qu'elle a voulu ». Plus loin elle y revient disant que « pour cela maman ne la laissera pas aller là-bas cette année ». Car vous savez que maman prétend garder toujours sa fille auprès d'elle ? C'est à cette affection ombrageuse et quelque peu égoïste que vous devez attribuer la réserve avec laquelle elle vous a accueilli : tout artiste, tout poète et tout méridional est pour elle un épouvantail : un enchanteur qui tourne la tête aux jeunes-filles et les arrache au giron maternel, comme c'est arrivé pour sa fille Lydie ; mais votre indifférence évidente l'a bien vite rassurée, et toute crainte disparue, elle n'avait que des éloges à me faire de vous : songez si elle s'adressait à qui pouvait lui répondre !
Quand je questionnais Louis, à Paris, sur ce qu'il savait de vos sentiments et de vos intentions, il me disait que certainement, vous lui parliez quelque fois de Jeanne, mais que vous ne lui aviez jamais rien dit d'assez positif pour savoir le fond de votre pensée à cet égard. Que n'avons-nous pas fait pour vous faire comprendre ce qui nous tenait tant à cœur : est-ce pour rien que je vous ai confié les démarches de Baudouin, le jour que nous allâmes à St Germain, et que, moi présente, Louis vous avoua qu'il vous préférerait de beaucoup pour beau-frère ? Et que toute la journée nous ne parlâmes que de vous et de Jeanne, et de votre avenir à tous deux, aussi triste pour l'un que pour l'autre ? et de nos projets si vous veniez habiter Montp [sic] ? et que vous voulussiez monter la librairie avec Louis ? Tout cela ne vous a donc rien dit non plus ? Si nos tentatives avaient été aussi complaisamment interprétées par vous que vos vers le furent par nous, vous y auriez vu clairement un encouragement aussi actif et aussi éloquent que vous nous le permettiez.
Si j'ai eu tort d'attacher trop d'importance à un simple caprice poëtique [sic] et si encore aujourd'hui j'ai celui de provoquer une explication à laquelle vous n'auriez jamais songé peut-être et qui peutêtre [sic] vous est désagréable, accusez-en ma très confiante amitié pour vous autant que ma tendresse pour Jeanne -J'attends de vous autant de franchise et de courage que je vous en montre moi-même ici. Quelquesoit [sic] votre réponse ne craignez pas qu'elle altère en rien l'incorruptible sympathie que nous avons pour vous ; quoiqu'il arrive vous serez toujours le frère de Louis, le plus dévoué et le plus intelligent des amis, ainsi que le cher parrain de votre affectionnée

Dulciorella

P.S. Si Louis ne peut répondre ces jours-ci à votre lettre, je me permettrai de le faire afin que vous n'attendiez pas. Je vous envoie le Catalogue de la Librairie, que Coulet lui a prêté pour une huitaine : il y a du choix. Nous avons reçu ce matin les deux journaux annoncés en même temps que votre carte postale : nous vous remercions infiniment des deux belles réclames insérées par vous ; quant à moi, vous me gâtez, je ne suis pas contente, na ! Le Courrier littér e [sic] pour être transformé n'en est pas plus aimable : ni l'article sur les Italiens, ni annonce de la Lauseto, ni critique du Fédéralisme : rien ! rien ! rien, en revanche d'exécrables vers d'Autran [73] à la Cigale, ses derniers : quelle perte ! ! !

73. Autran Joseph, Marseille (1813-1877), vient de mourir le 6 Mars 1877.

15.1.12 Sans date [mars 1877]

Cher parrain,[74]

Oh ! quelle joie ! quelle joie ! vous aimez Jeanne c'est donc vrai je suis presque aussi troublée de cette nouvelle que lors du premier aveu de Louis. Ma chère, chère Jeanne, je l'aime tant ! -je suis comme une praiprie [sic] traversée d'un ruisseau : toute sa vie passe par mon cœur ; elle est si bonne, si sincère si laborieuse, si dévouée ! quand vous la connaîtrez mieux vous l'aimerez tant, que votre affection d'à présent, vous semblera tiède en comparaison.
Mais que d'obstacles, cher parrain ! que de luttes : Jeanne n'est pas plus riche que vous « ni plus intéressée » : la « petite île » attend son oiseau bleu, voilà tout ! Soyez-le si vous le voulez. J'ai bien travaillé pour vous depuis l'« Albeta[75] », allez ! D'abord j'ai écorché vifs une demi-douzaine de souppirants [sic] parisiens ou autres, qui encombraient le chemin : il n'en est rien resté ! Quand j'irai à Paris, si maman n'a pas détruit cette lettre, je la lui soustrairai pour que vous voyiez de quelle façon je sais faire le chien de garde autour de ma petite sœur, quand la mine des visiteurs ne me revient pas. Vous avez vu que Baudouin n'a fait qu'une bouchée ? Tant qu'il s'est contenté de notre ami, bien. Mais dès qu'il s'est déguisé en amoureux, halte-là ! C'est que ma Jeanne peut-être choisie autrement que pour boucher un trou dans l'existence d'un bohème qui a besoin de quelqu'un qui remue dans la maison quand il lui plait de rentrer chez lui. Si d'ailleurs il avait pris la peine de connaître ses rivaux, il aurait tout de suite vu tout le ridicule de ses prétentions : ils sont tous jeunes, intelligents et amoureux, mais ils ne plaisent pas, voilà ! Ils ont tous eu le grand tort de faire la cour aux parents avant de songer à la fille ; et la fille toute dévouée qu'elle soit à ses parents, veut qu'on l'obtienne un tant soit peu d'elle-même. Ce n'est pas moi qui l'en blâme !
C'est pourquoi, cher parrain, vous ne devez pas craindre de la gâter : aimez-là, aimez-là de tout votre cœur, et dites-le lui ; je vous donne carte blanche pour gagner son cher cœur...qui ne doit pas demander mieux, sans doute ; car à l'âge

74. Placée après le 6 avril dans le dossier de Salvat, elle semble précéder la suivante du 20 Mars et être la réponse à la lettre déclaration de Fourès, que nous ne possédons pas. En effet dans celle-ci Lydie s'interroge « Je suis bien embarrassée à savoir comment lui transmettre votre déclaration » ; dans la suivante elle lui écrit :« Vous savez à l'heure qu'il est ce que votre filleule pense de votre dernière lettre ? La vôtre de ce matin me prouve que vous n'avez guère besoin d'encouragements... »

75. Albeta, nom d'un poème dédié à Jeanne, daté dans les *Cants del Solelh* par Fourès du 21 Novembre 1876, Jeanne sera tour à tour l'Albeta et la Migueta.

qu'elle a, je ne lui ai pas connu la moindre inclinaison, la moindre faiblesse pour personne : elle est d'une sérénité désespérante...pour ses poursuivants ; mais moi qui la sens vivre, je sais bien que ce n'est qu'apparent et que ce n'est pas sans motif qu'elle s'est alanguie ainsi depuis quelque temps. Je ne veux pas vous faire entendre par là qu'elle soit folle de vous, parrain : je crois seulement qu'elle est d'une nature trop aimante pour ne pas souffrir, à la longue du vide de son cœur, et de l'oisiveté de sa tendresse et de son dévoûment[sic] : Heureux qui les occupera ! Si Louis a pu s'accommoder d'une mauvaise tête comme la mienne, quelles délices seront celles du mari de ma chère Jeanne !
Il se fait en moi un tel brouhaha de pensées etdesentiments [sic] que je n'ai aucune conscience de cequeje[sic]vous griffonne, le mieux serait d'attendre de vous voir pour causer de tout cela, mais je n'en aurais pas la patience, ni vous non plus, peut-être ?
C'est le 26 de ce mois-ci sa fête, si votre « amandier » est terminé, envoyez le lui ; a moins que vous ne l'apportiez vous-même, ce qui vaudrait mieux. Louis doit vous écrire à ce sujet du reste. Je suis bien embarrassée à savoir comment lui transmettre votre déclaration. Louis dit que je dois le faire tout de suite ; moi, je redoute pour cela le trouble que cela lui causera inévitablement ; -les grands vents que nous avons eus depuis une quinzaine lui ont fait assez de mal pour que je ne néglige aucune précaution- ; nous l'entretenons assez de vous pour qu'elle soupçonne au moins quelquechose [sic]. Je ne lui ai pas montré vos deux dernières lettres, car je crois qu'il vaut mieux qu'elle ignore que c'est à ma sollicitation qu'elle doit l'aveu de votre affection ; parlerez-vous vous même ? Ce serait préférable ? -Si vous ne vous en sentez pas le courage, dites-le moi et je tenterai une déclaration en votre nom ; mais cela aura bien moins de charme et de valeur, Soyez-en sûr, que vous pourriez vous l'y préparer par quelques vers ?
Je ne veux pas vous attrister aujourd'hui par l'énumération des difficultés formidables que nous aurons à surmonter, sachez seulement que lorsque nous nous sommes aimés, Louis et moi, nous avions contre nous : 1e la pauvreté, 2 ^{e} Maman (qui redoutait pour moi le tempérament jaloux et emporté de Louis), 3e papa qui ne partageait précisément pas ses opinions politiques, 4 ^{e} ma santé qui exigeait une vie facile et aisée, 5e des ennemis de tous genres connus et inconnus, qui ne reculèrent devant rien pour nous séparer, sans compter autre chose qu'il est inutile de vous dire. Nous avons trimé 18 mois ! et nous avons triomphé ! Certes nous avons eu de très rudes moments à passer depuis, mais notre bonheur présent est fait pour inviter à suivre notre exemple, tous ceux qui ne considèrent pas le mariage comme un marché, mais comme la libre et sincère union de deux cœurs honnêtes.
Les obstacles sont pour vous à peu près les mêmes, ou équivalentes [sic] aux nôtres ; mais ce qui nous a manqué et ce qui ne vous fera jamais défaut, c'est l'actif dévoûment [sic] de votre frère Louis et l'infatigable et profonde amitié de votre filleule et sœur

Dulciorella

P.S. Je me permets de trouver vos Amouriès superbes mais, je crois qu'ils ont peu de chance d'être récités à aucun concert à Montpellier, pour cette raison qu'il n'en est plus guère question qu'on y en donne un : c'est encore quelque esbrouffe des deux inséparables, ce me semble : je ne sais si ils seront ici pour la Felibrejade, mais ça n'aurait rien d'étonnant, Faure devait venir et qui dit l'un dit l'autre quand il s'agit de parader.
Je mets ici quelques violettes que Jeanne m'a apportées ce matin, pour agrémenter mon travail.

15.1.13 20 Mars 1877

Cher parrain,

Pendant que Louis s'apprête pour aller à Montp [sic], je vous griffonne deux mots.
Vous savez à l'heure qu'il est ce que votre filleule pense de votre dernière lettre ? La vôtre de ce matin me prouve que vous n'avez guère besoin d'encouragements. Sapristi (pardon) comme vous y allez ! Vous êtes stupéfiant ! La pauvre Jeanne en a piqué un soleil ! -(comme dit son taquin de beau-frère.) Elle ne savait ce que cela voulait dire ! « Cela lui prends comme ça, tout à coup ? » a-t-elle bégayé ; et d'autres petites exclamations que je n'ai pas le temps de vous raconter. Elle trouve vos vers « bien, bien, jolis » ...et elle serait bien difficile de penser autrement ; mais elle dit que ce n'est pas elle qui vous a envoyé des fleurs ; et je lui ai laissé croire que c'était une petite ruse de votre part, elle ne vous en veut pas beaucoup d'ailleurs...
Vous prétendez ne nous rester que deux jours ? C'est généreux, ma foi ! Autant vaudrait presque ne pas venir ; il est vrai que ce n'est pas pour nous, et que vous nous devez une seconde visite pour notre compte particulier. Tout cela ne s'emmanche guère, il me semble. Melle Goirand qui m'a répondu ce matin, me dit qu'elle ne peut venir que samedi soir, et qu'elle ne restera pas ; elle vient avec son père, Arnavielle [76], Roumieux et sa fille, et descendent tous dans le même hôtel à Montp ier [sic], donc vous pourrez demeurer ici. Si vous pouviez venir vendredi, comme ce serait gentil ! Quitte à vous en aller plus tôt, car je crois que les voyageurs ci-dessus indiqués passeront la journée de lundi ici avec nous peut-être, et nous ne serons pas à vous, « nous serons trop » a dit Jeanne ; si vous arriviez un ou deux jours plus tôt nous pourrions au moins faire une petite promenade ensemble : nous avons tant à causer ! c'est à peine si nous aurons le temps de vous voir, car il n'est pas du tout question que nous allions à la felibrejade : pas l'ombre d'une invitation, pourtant ces demoiselles ne viennent pas pour rien ; à moins qu'on rejette les francimandes ? Votre mère n'est pas sérieusement indisposée, j'espère. Est-ce à cause de votre brouille ? comme je serai désolée que nous y fussions pour quelquechose [sic] !
Au revoir, parrain, Louis marche impatiemment de long en large depuis 5 minutes et il m'attend.
Au plus tôt n'est-ce pas ? Jeanne vous remerciera comme elle l'entendra de votre

76. Arnavielle Albert (1844-1927)

galante missive de ce matin ; les amitiés de Louis et avec les miennes une bonne poignée de main.
Votre affectionnée filleule

Dulciorella

15.1.14 Sans date [Dimanche 1 avril 1877]

...noms[77] de toutes les couleurs, n'est que la floraison de trois ou quatre printemps ; et depuis ? outre le « bel arbre » et la petite du « Garrabie », combien en devons nous compter ?. ... Sérieusement cela donne à réfléchir, savez-vous ? Je crains bien que vous ne vous lassiez vite à rimer en anne. Songez-y je vous tûrais [sic] ! souvenez-vous de mes ongles. -Ce qui me console un peu, c'est que la note blonde et azur domine dans ce polisson de recueil, et que j'y retrouve des airs de famille avec l'Albeta dans justement les types les plus sympathiques de la galerie comme dans ce sonnet qui commence ainsi :

> « Ton corps a des parfums d'exquise chasteté
> Marguerite la blanche, o ma suave amante ! »

Jeanne aussi s'appelle Marguerite !
Vous m'avez demandé mon avis, le voilà ! –
Je n'ai pas grand chose à vous dire de plus d'ailleurs nous sommes un peu pressés. Je me suis levée de bonne heure pour terminer cette lettre car nous allons à Fontfroide[78] : nous y passerons toute la journée, ça vous taquine, ça ? C'est bien fait ! Si nous trouvons les sources, nous y boirons une main à votre félicité : qu'est-ce que vous ferez-vous pendant que nous nous délecterons sous les pins étendues parmi les genièvres et les romarins ?
Pauvre amoureux !
Votre article du Patriote Albigeois est superbe ; Louis vous écrira pour vous en remercier ; il a reçu en même temps une charmante lettre de Mr Germain. Voulez-vous le sonnet de Mr de Tourtelon [sic][79] le voici :

77. Dans la liasse de manuscrits cette lettre a été (dé-) placée avant le 20 mars, or Lydie y copie le sonnet de Mr de Tourtoulon du 26 Mars, elle est donc datée d'après ce jour. Selon une note de Salvat dans les copies elle serait du 2 ou 3 avril après la lettre de Fourès du 30 mars. Dans la lettre suivante elle écrit : « nous sommes allés à Font-froide Dimanche. », cette lettre est donc du dimanche 1e avril, précédant le vendredi 6.

78. Fontfroide : Mas situé entre le plan des Quatre Seigneurs à Montpellier et la Lironde, cours d'eau en provenance de St Gely du Fesc, au nord de Montpellier

79. En fait, Tourtoulon Charles, Jean-Marie, de, (1836-1913).

La Lauseta [80]
A Madame Louis-Savié de Ricard au Mas ount' es espelit l'armanà de la Lauseta.

Aucèu de libertat, o lauseta galoia ;
Nòstre terra -i'a temps- à toun bresilhadis
Se sentissié revieure, e, dins ta libre voia,
T'aimavoun lous pacans pèr la Gaula espandis .

Aucèu d'espèr, s'au vespre amagats jout la fioia,
Lou lauraire vesié tous pichots expelis,
Desvirava l'araire, e, lou cor plen de joia,
« Moun Camp es benesit, disié, car i'a soun nis. »

j'a longtemps que l'avèn perduda la cresença
de nostra vielha terra. Es pas pus enclausit
lo Galès per toun cant, toun vol ou ta presença ;

Pasmens, n'i a qu'an picat de mans qu'an t'an ausit,
E naustres hou vesèn, aucèu de la jouvença,
Lou Mas ount'as nisat es un lioc benesit.

26 de mars de 1877

Qu'est-ce que ce sera quand au lieu d'un nid il y en aura deux ! C'est alors qu'on en entendra des bresilhadis du matin au soir, hiver comme été, quel espoir de Paradis !

80. Ce sonnet paraitra dans l'Anthologie poétique de L'Alliance latine en 1878,p 52 et 53, dont nous tirons la traduction suivante :
L'alouette
A Madame Louis-Xavier de Ricard, au Mas où est éclos l'armana [sic] de *La Lauseta*
Oiseau de liberté, Alouette joyeuse, -notre patrie jadis à ton gazouillement -se sentait revivre, et, dans ton libre élan, -ils t'aimaient, les paysans répandus dans la gaule.
Oiseau d'espoir, si le soir tapis sous la feuille, -le laboureur voyait tes petits nouvellement éclos, -il détournait la charrue, et le cœur plein de joie : —« Mon champ est béni, dit-il, puisqu'elle y a fait son nid. »
Notre siècle a perdu jusqu'au souvenir -du vieux temps et pour toi il n'a plus d'amitié.-A ton chant, le gaulois n'est plus ravi.
Pourtant, il y en a qui ont battu des mains lorsqu'ils t'ont entendue, -et nous, nous le voyons, oiseau de bonheur,-le *mas* où tu as niché est un lieu béni.
26 Mars 1877
C de Tourtoulon.

Quelle douce, douce vie nous aurons tous les quatre ! J'ai peur d'y croire tant c'est beau !
Au revoir, cher parrain, écrivez-nous le plus souvent possible, s'il vous plait. Si je suis contente de votre prochaine lettre, je vous ferai un petit cadeau [81] qui, j'espère vous fera plaisir et encore, je ne sais : car si vous l'aviez désiré, vous pouviez le demander : enfin si vous n'en voulez pas, vous le renverrez.
Je vous mets encore une giroflée : cette fois-ci, c'est bien Jeanne qui vous l'envoie ; mais l'autre, c'était moi. Chère Jeanne, elle est d'une franchise de cœur qui m'abasourdit, moi qui la connais, elle vient de prendre cette fleur dans son petit bouquet, elle y a fait claquer un gros baiser, et elle m'a dit : « Tiens, donnes lui ça ! » Tout naturellement, sans affectation et sans timidité, et ne vous a-t-elle pas embrassé à pleine [sic] lèvres quand Louis vous a rapprochés au départ ? Tout autre que vous aurait pu mal interpréter ce mouvement de naïveté, mais pas vous, n'est-ce pas ? C'est le premier baiser d'amour qu'elle ait donné de sa vie : elle y a mis tout son cœur et ne s'en est pas cachée ; ne préjugez pas mal de sa réserve habituelle parce qu'elle est simple et pure comme une enfant bien qu'elle ne soit plus une fillette : je n'ose pas lui faire la leçon, elle doit être si heureuse ! J'ai foi en vous, voilà tout. Pourtant votre prédilection pour les papillons ne laisse pas que de m'inquiéter : vous aimez trop les papillons...
Mille amitiés de la part de Louis et de la mienne aussi, si vous le voulez bien. Alors, parrain, elle est tout à fait dans le troisième dessous, depuis qu'elle a une sœur, votre filleule

Dulciorella

P.S. ça ne fait rien, elle vous aime bien tout de Même [sic].

81. Il s'agit du portrait des deux sœurs, voir lettre suivante

15.1.15 Mas de la Lauseta, 6 avril 1877

Cher parrain [82],

Voici le cadeau ! vous plait-il ! L'aviez-vous deviné que vous nous promettez de nous en faire un semblable ! -Il faut vraiment que nous vous plaignions bien pour oser aller vous faire visite toutes deux, incognito, c'est une escapade qui vaut les vôtres, allez ! Au moins soyez discret ? Cachez-nous bien dans les coulisses de vôtre porte-feuille : (nous nous sommes faites petites pour ça) arrangez nous une chambrette bien douillettement tapissée d'amitié et meublée de vos projets et de vos souvenirs, de sonnets et de chansons. S'il y fait un peu obscur, vous nous éclairerez de temps en temps d'un petit bonjour. Et nous ne serons pas à plaindre.
Il me semble que vous ne prêtez guère d'attention à mes recommandations, Monsieur l'Africain [83], je vous dis de modérer votre ardeur et vous venez nous dire que vous brûlez, que vous « avez la fièvre », que vous n'allez pas vous « tenir tranquille » etc...etc...Vous êtes effrayant ! J'en ai fait du beau à vous tant encourager ! Fiez-vous à ces timides qui n'osent vous tendre la main comme salut, d'abord et qui, pour un peu, vous croqueraient toute vive ; mais je suis là, moi, parrain et je serais raisonnable pour trois s'il le faut.
Jeanne va très bien elle tousse peu et dort beaucoup mieux ; elle s'est empressée de suivre vos conseils en accrochant dans sa chambre des bouquets de pin fleuri et en s'allongeant au soleil toute la matinée. Quant à ses petits tableaux, elle n'en a pas encore envoyé aucun à Montpellier, pour la bonne raison que nous ignorons l'époque fixée pour les envois ; peut-être est-il trop tard : Louis va trois fois par semaine à la ville et s'arrange de manière à ne jamais rien savoir. Elle a fait une copie de son petit intérieur, elle est plus dorée et plus lumineuse que la première étude, mais elle me paraît avoir moins de charme et de poësie [sic], je ne sais à quoi cela tient ; en revanche, elle est mieux peinte, mieux couchée. Il fait encore trop frais pour aller faire les oliviers, mais dès que les crépuscules seront plus tièdes elle

82. Cette lettre est classée dans les archives après la lettre du 20 mars, or Fourès répond à Lydie le 8 avril, il a reçu le cadeau, et envoie son portrait qui date de mars 74

83. Allusion au chant XXIX du Purgatoire de Dante où il est question des muses et vers 115 à 117 : « Non seulement Rome ne réjouit jamais/ d'un si beau char Auguste ou l'Africain,/ mais celui du Soleil, auprès, paraîtrait pauvre... » ?

ira ; nous irons, car j'ai réempoigné [sic] ma palette, parrain ; cela vous fait rire, vous ne vous génez pas beaucoup pour vous moquer de ce que je fais : c'est pas brave ça et c'est pour faire valoir les travaux de votre Albeta, car je ne dessine pas si mal que vous, je ne voudrai jamais lui avoir fait l'affreuse frimousse que vous avez esquissé sur le petit album. Oh, non ! Si vous la voyez ainsi vous avez de singulières prunelles.
Comme je vous l'avais annoncé, nous sommes allés à Fontfroide Dimanche. Je ne vous cacherez pas que, de même qu'en toutes les belles promenades que nous fesons [sic], vous nous avez manqué. -nous sommes partis vers M lier[sic] par une chaleur de 49 degrés !— jusqu'à la Lironde par tous ces chemins pierreux. Je vous promets que !. . .(ici je fais claquer mes doigts). Louis était selon ses habitudes très grognon et très inquiet de la route que nous lui fesions [sic]suivre ; bien qu'il ait très chaud il se livrait à toute minute à des gesticulations désespérées et à des bégaiements qui ne nous convainquaient nullement et ne fesaient [sic] peur qu'à Miss Auriola [84] (qui entre parenthèse était aussi ennuyante que lui, car par crainte du soleil, elle voulait absolument se nicher dans ma capeline, c'est à dire mon bonnet phrygien.) Jeanne était très brave comme toujours, bien qu'un peu pressée de gagner l'ombre aussi - nous sommes allés à la recherche de cette fameuse source, elle est à droite de la propriété qu'on traverse et qui est d'une fraîcheur et d'un plantureux !- Vous verrez quel délicieux endroit : la source est insignifiante, murée comme une vieille citerne d'Arabie, pleine de vase et de grouillements inquiétants ; et nous avions soif ! Contournant la propriété nous sommes revenus à cette étrange fontaine blanche qui se perd dans cette écume crayeuse qui nous a tant étonnés : j'en ai ramassé. C'est une sorte de mousse calcaire, un lichen pétrifié et si friable que j'ai eu de la peine à en rapporter plein ma main à Jeanne : c'est très curieux. Là, nous avons bien bu. Une pelure d'orange coupée à la moitié nous a donné un charmant gobelet parfumé : c'était bon ! - quant il s'est agi de s'installer au travail, l'embarras du choix était si grand qu'il était 3 heures $\frac{1}{2}$ quand nous fîmes notre palette, à cette heure Louis aurait voulu rentrer : « il fallait songer au souper. » et puis il ne savait que faire n'ayant pas apporté de livres, ne trouvant où s'asseoir à cause des piquants et des insectes, et redoutant de n'avoir pour sa faim prochaine que nos deux croûtes à confitures multicolores. en [sic] fin de compte il s'est résolu à explorer la pinède : il est revenu au bout d'une heure gesticulant plus que jamais, prétendant qu'il s'était perdu, qu'il avait appelé et que nous lui avions pas [sic] répondu exprès ; il avait rencontré plusieurs gros serpents se cuisant au soleil : brrrrrrrrr ! ! ! ! après deux heures d'un barbouillage consciencieux, nous nous sommes décidées à nous lever... Oooueh, les jambes ! Oooueh les pieds ! Que de fourmis ! Que d'aiguilles ! n'importe, en marche ! Ce n'est jamais gai le retour, surtout quand on revient par le même chemin ; j'aime encore mieux faire une heure de plus et aller à l'aventure. Comme avec vous ! - Où irons nous quand vous viendrez ? je vais chercher.

84. Auriola est le nom de la guenon du couple, ce prénom pourrait être celui d'une parfaite cathare In http ://jean.duvernoy.free.fr/text/pdf/bdecaux.pdf le 15 novembre 2007-11-15

Je bavarde beaucoup, mais comme ma lettre arrivera dimanche, vous aurez le temps de la lire et de penser à nous, j'espère ? -
Figurez vous que je n'ai pas encore écrit à Maman ! Je ne sais quoi lui dire ! j'ai le cœur si plein de nos espérances et de nos projets que je crains d'en laisser rien voir ; et puis je lui en veux un peu de ceux qu'elle forme pour Jeanne sans l'avis de Jeanne. Elle traite cette grave question du mariage avec une légèreté qui touche à de l'enfantillage ; dans sa dernière lettre elle nous décrit la noce du frère de M Fabre [85] : toutes ces dames rivalisaient de grâce de fraîcheur et surtout de toilettes. Mme Charpentier [86] avait une robe bronze vert de 450 f. ! et une coiffure ravissante ! elle raconte aussi que ma tante et elle sont allées commander le trousseau d'une jeune fille d'Alexandrie des robes de deux mètres de traîne(!) quatre pour 2000 f. c'est très bon marché parait-il. Elle termine par cette exclamation que ma tante partage : « Ah, comme Jeanne serait jolie avec ça ! Si elle pouvait voir ces robes et les essayer cela lui donnerait peut-être l'envie d'être aussi une belle mariée ! »
C'est exorbitant ! Faut-il que ce soit Maman qui méconnaisse Jeanne à ce point ! Comment serait-elle la charmante et simple fille que tout le monde estime, si pour l'acte le plus grave de la vie elle égalait en vanité la première sotte venue ? Pour sûr Maman ne connaît pas Jeanne ou elle ne la comprend pas.
Un passage de la lettre de ma belle-mère m'inquiète un peu après la narration à batons [sic] rompus de ces fêtes dîners, bal jusqu'au matin etc...elle ajoute : « je ne doute pas que les vôtres n'aient été beaucoup plus intéressantes, je me prends à regretter parfois de n'être pas au milieu des gens qui pensent et agissent » Je ne sais ce qu'elle entend par agir, mais comme mouvement il est difficile de s'en donner plus que l'auguste compagnie dont elle s'entoure. Qu'en dites-vous ? -Cela veut dire pour moi, qu'elle croit que je suis un peu fêtée, que j'essaye de me faire un cercle d'amis intelligents, et que la chose faite, elle en voudra sa part : elle éprouve le besoin de recommencer un album de madrigaux en Provençal. Pourvu qu'elle n'arrive pas pour le 21 Mai ! Nous n'irions pas du coup à Avignon, Jeanne, ni moi, car une attention d'un de ces messieurs à l'une de nous suffirait pour nous brouiller à nouveau.
Je suis un peu aigre et grognon aujourd'hui, n'estcepas [sic] ! Dame, il va faire de l'orage et j'ai été vivement contrariée ce matin et si je vous écrit souvent, il faudra bien que vous vous ressentiez de toutes mes humeurs bonnes ou mauvaises.
Je reprends votre lettre afin d'y répondre le mieux possible. -Ne dites-vous pas que vous direz à l'Albeta tout ce que vous avez pour elle dans le cœur ? Permettez que je vous prévienne : elle en est à l'ABC de l'amour : faites le lui épeler : soit, Mais doucement, délicatement, sans impatience et sans brutalité : qu'elle arrive au bout de l'alphabet sans trouble et sans surprise. La candeur froissée ne pardonne

85. M Fabre : il s'agit certainement de M Emile Fabre, ingénieur, domicilié à Paris et qui fut le témoin du mariage de Lydie et Louis-Xavier, il avait alors 32 ans, il figure parmi les membres de la Cigale de Paris.

86. Mme Charpentier est la mère de Louis-Xavier de Ricard, qui veuve du Général, avait épousé un ingénieur Paul Charpentier, qui avait l'âge de son fils.

jamais. Certes c'est une véritable besogne que vous aurez-là : elle ne sera pas facile à déniaisée[sic], allez ! je vous citerez [sic] si j'osais certaines naïvetés de sa part auprès desquelles celles d'Agnès[87] sont des roueries. Ainsi, cher parrain, de la modération et de la circonspection dans vos élans, pour commencer, vous avez un an pour faire son éducation ! Ne vous pressez pas !
Jeanne rentre, elle était allée faire un tour en Garrigue avec Effendi[88] elle rapporte plein ses bras de genets d'or et de fleurs roses comme je crois en avoir cueillies une au Pont du Gard : n'était-ce pas une asphodèle ? Elle vous en met une pour le savoir : je vous vois trop occupé à la considérer pour vous retenir d'avantage [sic]. Ainsi bonjour, cher parrain, bon courage et bon espoir. -écrivez-nous chaque fois que vous aurez une minute à nous donner, ne serait-ce que deux mots. Nous pensons bien à vous à toute heure du jour, puisque vous êtes désormais de moitié dans tous nos desseins, nos espoirs et nos craintes.
Nous vous embrassons tous les trois affectueusement, Louis, l'Albeta et votre dévouée filleule.

Dulciorella

P.S. Si vous montrez les portraits à votre sœur, dites-nous ce qu'elle pense de Jeanne.

87. Agnès, héroïne de *l'Ecole des femmes* de Molière

88. Effendi, nom donné à un bouc *égyptien*(voir plus bas), c'est le nom de l'ambassadeur du grand Turc, Mehemet, qui passa par Montpellier pour s'embarquer à Sète en 1721. Le fils de celui-ci Saïd Mehemet repassa par le Languedoc 10 ans plus tard.

15.1.16 Mas de la Lauseta 10 avril 1877

Cher parrain,

Je ne sais vraiment pas comment vous remercier ; les jolis, jolis vers [89] ! -Je vais me chercher toutes sortes d'anniversaires et vous les indiquer, si vous me les fêtez de cette façon-là. - Louis dit que je suis une petite vaniteuse ; et certes, je le suis bien si la vanité consiste à se réjouir d'être louée et complimentée : car je ne puis m'empêcher d'être très heureuse qu'ils me trouvent aimable, ceux dont je désire et apprécie vivement l'estime et l'amitié ; mais ceux-là sont si rares, cher parrain que vous seul pouvez presque être accusé de m'encourager dans cette voie répréhensive. J'ai envoyé la copie de votre « Grillon » à Papa ne tremblez pas je n'ai pas mis la 4e strophe, c'en eût fait un branle-bas. ! -A ce propos, on peut dire que vous ne laissez échapper aucune occasion ; M Germain ne pourrait pas vous accuser de manquer de pratique, -comme lorsque vous avez fait une lieue à côté de Jeanne sans songer à lui offrir le bras.
Permettez-moi de vous avouer aussi que je n'ai que faire de votre recommandation d'aimer votre frère et ma sœur et de vous : c'était pour amener conquistat, -n'est-ce pas ? car vous devez savoir qu'il m'est impossible d'avoir plus d'attachement pour Louis, de tendresse pour Jeanne et d'amitié pour vous ; j'en souffre même souvent, car moi qui tient tant à ma liberté, je ne m'appartiens plus du tout ; et c'est cela encore qui rend nécessaire l'union absolue de nos destinées ; car autrement je mourrais écartelée par ces trois chères tyranniques affections ; il est vrai que je ne pourrai plus vivre sans elles : ne suis-je pas bien à plaindre ?
Et le lendemain, une autre surprise : « Voici une grande lettre ! » dit le facteur ; vite, vite avant que Louis descende, on coupe les ficelles, on déchire le papier : « Ah,

89. *Poème A Dono dulciorelo per le journ de la sieuno festo 7 d'abrilh 1877* (A Mme Dulciorelo pour le jour de sa Fête 7 Avril 1877) in *Les cants del solelh / Les Chants du Soleil*. La lettre de Fourès a donc mis au maximum 3 jours pour arriver, une fois le poème écrit !

c'est lui ! » on a du procédé [sic] à un déblayage assez difficile pour vous voir bien en face, étourdit de parrain ; et le verre ? avez-vous pensé qu'il arriverait intact ? il était en miettes ! c'est un monde que vous n'ayez pas été blessé et que vous n'ayez pas eu les yeux crevés ! Quelques éraflures aux vêtements, tout au plus, mais quelle témérité d'amoureux !

Il est inutile de vous dire notre joie : il est ressemblant quant aux traits ; mais pour la physionomie, point ! -Je ne vous ai vu ce méchant regard et cette moue que sur le bateau en allant à Sèvres. Jeanne s'est écriée : « est-ce que ce sera la figure qu'il aura quand il sera marié ? » - Vous lui répondrez à votre prochaine visite. Je n'y ai pas vu de date ? Quand l'avez-vous fait faire ? pour l'âge, ce parait assez récent. - Nous l'accrocherons dans le petit salon- la pièce où nous tenons [sic] le plus souvent - mais nous n'avons pas encore trouvé d'emplacement satisfesant[sic] ; -pour le moment il complote sur le piano. J'y songe ! une cagette suspendue au contrevent afin que M. des Grills nous enchante toute la journée, n'est-ce pas ?

X [90] : (Jeanne dit que ça vous mettrait sûrement de bonne humeur)

Il pleut ! il pleut ! depuis deux jours ! nous tenons une saison, parait-il. Est-ce dommage que les champs aient besoin de pluie ; comme on la détesterait tout à son aise ! Juste au moment où les lilas allaient fleurir ! - si ça ne fesait [sic] que les retarder, tant mieux, car vous les auriez encore à votre prochain voyage, mais s'ils coulent, les petits boutons !...

Vous avez hâte que je vous parle de l'Albeta, hein, méchant parrain ? - elle continue d'aller bien, quoique toussotant toujours : ah ! la cruelle toux ! quand cessera-t-elle ? Quand reverrai-je ma chère Jeanne saine et vigoureuse comme autrefois ? Si vous l'aviez vue bondir comme un cabri ! C'était une joie de la voir si fraîche et follement gaie, à la campagne, une vraie chèvre échappée, un jeune poulain au vert. Je ne puis me figurer qu'elle est malade, très malade peut-être ? -Quand l'inquiétude me prend, j'ai des vertiges ; je voudrais la saisir dans mes bras et m'enfuir avec elle ; je ne sais où, quelque part où elle ne tousserait plus, où elle chanterait à pleine voix, rirait à plein gosier. Oh ma chère, chère Jeanne ! que faire pour la guérir !...N'êtes vous pas inquiet, vous ?...

Je m'arrête, ce n'est pas pour vous attrister que je voulais vous parler d'elle ; mais ce vilain temps m'épouvante toujours -dès que je ne la vois plus au soleil, j'ai peur...Elle travaille trop aussi ; elle a fini son petit tableau et en a recommencé deux autres : je crains que ce mouvement incessant et élevé du bras droit (le côté malade) ne la fatigue beaucoup ; mais elle ne veut rien entendre ; au contraire, depuis ces derniers évènements, elle est reprise d'un courage et d'un goût passionné pour sa peinture : elle espère arriver un jour à gagner de l'argent ! la chérie ; comme si on lui demandait autre chose que d'être bien portante, d'abord, dévouée, économe et simple, ensuite.

Je voudrais vous parler d'elle plus longuement, mais il me reste encore à vous envoyer la copie des vers que Louis m'a faits pour ma fête : vous avez bien lu : Louis m'a fait des vers : il s'est piqué d'honneur, cette fois-ci ; je lui en suis d'autant

90. En marge le long de la lettre

plus gré, qu'il souffrait d'une affreuse migraine, les deux jours qu'il y a travaillé : C'est pourquoi il y a deux ou trois mots défectueux qu'il remplacera tantôt. C'est ce même pauvre sonnet, commencé avec la Garrigue et qui était resté là : j'avais gardé ce malheureux abandonné dans un coin de mon pupitre et son père, touché de ma fidélité, a bien voulu le reconnaître et le rhabiller décemment.
Au revoir donc, cher parrain, ne songez pas autant à nous que nous songeons à vous, vous seriez trop malheureux ; et vous ne pourriez plus travailler et nous faire de jolies surprises ! Jeanne me demande à temps si je vous ai remercié de sa part des deux petits bijous [sic] de dessins, joints à votre dernière lettre et des deux myosotis apposés avec des baisers au bas de ma pièce : j'ai su lui faire plaisir en les lui découpant : mon feuillet est un peu vilainement raccourci, mais vous ne m'en voudrez pas j'espère. Il est probable que les petites étoiles bleues auront plus d'une fois à souffrir de furtifs remerciements pour leur tendre message et qu'elles seront un peu pâlies quand on vous les montrera, - je n'en sais rien. au fait c'est une supposition, mais on se souvient encore de son jeune temps, voyez-vous ; bien que ces galanteries ne soient pas du genre de celles de Louis : il m'apportait un ou plusieurs chants traduits de Dante[91], lui. Oui, parrain les Cahiers que vous avez, je crois, sont les dons amoureux de mon cher mari lorsqu'il fesait [sic] la cours : ce n'est pas banal au moins. mais une fleurette entre les feuillets ne m'eût pas déplu [sic]. Quand j'y songe, elles furent bien étranges nos amours ; je voudrais avoir le courage de les écrire pour vous.
Voilà le facteur, -lilas de Jeanne, bons baisers de tous trois

Dulciorella

91. Dante : 1265-1321 auteur de La Divine Comédie

15.1.17 Mas de la Lauseta 15 avril 1877

Bien cher parrain,

Je n'ai que deux minutes, mais je comprends ou plutôt je sens votre impatience de recevoir de nos nouvelles. Ce n'est pourtant pas pour vous parler de Jeanne que je vous écris. Je n'ai pas le temps aujourd'hui. Sachez deux nouvelles bonnes pour nous, et par conséquent pour vous : 1e le petit enfant de la bonne héritière est mort, ce qui simplifie beaucoup nos affaires de succession et les abrège -2e papa arrive mercredi ou jeudi : il ne va pas bien, dit-il, et il espère qu'un congé dans le midi lui rendra la santé ; nous allons bien le soigner, le dorloter toutes les deux afin de hâter sa guérison comme vous pensez. Quant à nos projets, j'augure très bien de ce petit séjour de papa parmi nous : lorsqu'il aura goûté de notre vie ; il n'en rêvera plus d'autre pour sa Jeannette ; et puis vienne la conclusion de nos affres d'argent, nous pourrons disposer d'une certaine somme pour la librairie : ayant un premier fonds, les actionnaires ne seront pas difficiles à trouver ; vous, à la tête de la maison, pourrez prétendre à Jeanne, à autant et plus de titres même qu'aucun de ses poursuivants de Paris. Si vous venez dans quelque temps et que nous ayons pu y préparer papa, je vous engagerai peut-être à lui faire votre demande. D'ailleurs nous y reviendrons. Le petit revers de la médaille c'est que vous ne jouiriez pas aussi bien de la présence de Jeanne, devant papa, mais si ce séjour qu'il fera chez nous doit nous le gagner à nos projets, vous serez assez raisonnable pour ne pas trop gémir de ce petit sacrifice ? quelques jours de patience abrègeront peut-être votre attente de plusieurs mois, songez-donc ! -Enfin, cher parrain, sans la santé de papa, dont j'ignore l'état, tout est au beau ! Courage ! Courage ! et travaillez -Louis n'est pas du tout content de vous- et son Fédéralisme ? -Toute agitée que je sois de la campagne entreprise pour vous et Jeanne, j'ai commencé un résumé de ce beau livre de mon cher Louis ! J'en suis à la moitié, j'en extrait [sic] le plus succintement [sic] possible, les parties purement politiques et historiques : je ne sais si j'y arriverai, mais j'essaye au moins : cela ne vous fait-il pas honte ? alors pourquoi ce sempiternel « faibles femmes ? » Je ne vous conseille pas de venir avant d'avoir

publié votre étude : vous seriez bien reçu ! Et cela retombe sur nous. Louis nous accuse de vous accaparer ; nous serions-nous douté de cela, la première fois que vous êtes venu au Mas du diable ? certes oui, mille fois oui ; c'est moi qui vous le dit : à votre première lettre à Louis, où vous l'assuriez de la parfaite conformité d'idées et de principes qu'il y avait entre lui et vous, je m'écriais : « il faut qu'il épouse Jeanne ! »- Puis quand je vous vis si renfermé et mélancolique, je craignais quelque chagrin, quelque affection secrète et je doutais qu'une nature blonde et sereine vienne à bout d'un tel méridional. Je sais bien que les contraires s'attirent, et que l'harmonie par contraste étant plus violente que l'harmonie par analogie, cela doit être plutôt le fait d'« hommes passionnés » comme vous, qu'un simple rapprochement de ressemblances. Louis et moi en sommes une preuve entre mille. A ce propos et nos femmes brunes, qu'est-ce qu'elles deviennent dans tout ça ? Et les parisiens ? Il est assez curieux que deux enragés comme vous et Louis contre le Nord, Paris, le pâle, et enfin tout ce qui n'est pas vous, vous soyiez épris de deux Ecossaises comme nous ? Dites-vous logiques après cela.
Je me hâte tant que cette lettre doit être un vrai charabia : vous voudrez bien m'escuser et rectifier les sottises, si vous en avez le temps. Louis vous a-t-il écrit que Fischbacher vous servira ainsi qu'à M Germain le Courrier Littéraire ?. -Il a eu un excellent article sur le Fédéralisme dans le Républicain du Vaucluse : que les amis se cachent, c'est d'un inconnu.
Jeanne ne va pas mal : je vous dirai comment papa l'a trouvée : elle aura deux choses à l'Exposition : son portrait ovale . . .vous envoie de la maison [sic] et qui est charmant de ton, sinon de ressemblance, - et son petit intérieur d'ici qui est délicieux : il est éblouissant de lumière : le premier est pour vous, mais d'où tenez-vous qu'on ne nous permet de dire « je veux » maintenant qu'à condition que vous ne le direz plus après ? On n'est pas deux fois tyrans, monsieur ; va pour l'amoureux, mais pour le mari - bernique. Voilà deux mots qui ressemblent à ceux qui forgent les allemands , les . . .pages.
Au revoir , parrain, à bientôt j'espère, courage ! courage ! Nous n'aimons pas les mous ni les mélancolliques [sic] : tenez le vous pour dit. Un jour de retard à vous répondre pour chaque gémissement que vous pousserez : êtes-vous donc si malheureux d'être aimé par une (tout ce que vous voudrez) jeune-fille comme ma Jeanne ? Qu'avez-vous donc gagné depuis six mois si vous geignez si fort ; je regrette presque ma confiance et ma confidence : elle vous coûte le repos et le travail.
Louis est très furieux pour vous rien dire d'aimable ; l'Albeto vous envoie deux véroniques (langage figuré[92]) en en attendant deux de vous : comme votre lettre lui a fait plaisir ! C'est sa vie maintenant, je le pensais bien que son cœur se mourrait la chérie. Il y aurait un joli sonnet à faire sur son petit tableau : je vous le dirai, moi je ne le saurais pas.
Je vous tend [sic] la joue
Votre très affectueuse filleule

92. Véronique : fidélité

Dulciorella

Jeanne est allée vous cueillir de l'aubépine : il parait que vous n'en avez pas encore en...(?)...Je vous enverrai le sonnet de Louis la prochaine fois.

15.1.18 Mas de la Lauseta [24 ou 25 avril 1877]

Vraiment, cher parrain[93], voilà ce qui s'appelle intervertir habilement[94] les rôles : qui vous eût dit si rusé ! On vous oublie ? « Vous n'êtes pas satisfait ? » « Vous bouderez et grimacerez si on ne vous écrit tout de suite ? » Voyez-vous ça !... C'est justement ce que j'allais vous dire : Vous nous avez prévenus, mais je vous renvoie le volant. -Pensez-vous donc que je compte pour une lettre ces quatre lignes d'il y a ... je ne sais combien de temps ? Que, d'ailleurs je n'ai pas communiquées à Jeanne à cause de l'inquiétude dont elles témoignaient. ? -
Dois-je compter comme réponse à mes deux longues bavettes votre « Planh » à l'Albeta ? -Ou bien votre lettre à Louis ? (qui ne fait pas du tout vos commissions, je vous préviens, attendu qu'il n'embrasse sa petite belle-sœur qu'au Jour de l'an !) vous semblez si bien vous passer de mon intermédiaire que je ne dois probablement la votre d'aujourd'hui qu'au peu de confiance que vous inspire le zèle de Louis-l'étourneau à vous parler de ce qui vous tient à cœur, n'est-ce pas ? Vous mériteriez bien que je ne vous en dise pas un mot-
D'abord on ne vous oublie pas là-bas : le désappointement qu'on éprouve à chaque courrier sans la grande enveloppe carrée, l'atteste suffisamment ... et la rougeur de plaisir montée à certain visage ce matin en en voyant une, bien plus encore : si papa avait été présent il eut tout deviné d'un coup d'œil ; il faudra que je prenne mes précautions. Au fur et à mesure que vous vous enhardissez, elle semble devenir plus timide : elle est un peu moins expansive et se trouble plus facilement : elle doit craindre de vous revoir, tout en le désirant ; car elle dit toujours qu'elle « ne veut pas que vous perdiez votre temps à cause d'elle » qu'« il faut que vous travailliez et que vous contentiez votre mère » ; elle est d'humeur si pacifique, ma Jeannette ! ce n'est pas une querelleuse, tracassière comme votre filleule : c'est elle qui ne vous

93. Au Collège d'Occitanie, cette lettre est placée dans les copies avant celle du 10 avril, il nous semble qu'elle a été écrite après la réception de la lettre de Fourès du 22 avril, où il écrit : « Je reçois la lettre de Louis pas un mot de vous ! Pas une fleurette de mon Albeto ! On est en train de m'oublier, alors !- Voilà qui est loin de me satisfaire ! »

94. « Habilement » est placé dans le manuscrit avant le mot « intervertir » mais un trait les replace dans cet ordre.

griffera pas ! ... à moins que vous la fassiez bien, bien endéver [95] .
Vous pensez bien le plaisir que vos vers lui ont fait ! Elle vous en remerciera mieux que moi ; je me borne à vous remercier pour ma part de celui que j'ai eu par ricochet ; (vous savez que c'est moi qui lui est fait cadeau de vos sabots du Velay ?)
Votre amiguette continue d'aller mieux : elle a très peu toussé ces derniers temps ; un peu plus depuis avant-hier, parceque [sic] malgré mes supplications, elle a trop travaillé ; elle a besoin d'exercice et d'air chaud, et une longue journée d'application et d'immobilité ne lui va pas du tout, surtout dans la maison. - Elle fait de très réels progrès : elle a enlevé hier un bouquet de fleurettes - dans mon petit vase bleu turquoise-, avec un charme et une maestria étonnants, je vous avoue ; je regrette bien qu'il soit trop tard pour l'exposition : c'est vraiment joli et ce qu'elle a fait de mieux. Il est surprenant d'ailleurs de voir le changement qui s'opère en elle, moralement et physiquement : c'est une délicieuse étude pour moi de la voir s'épanouir, enfin, ma chère Jeanne. Dans sa marche, dans son allure, comme dans sa touche de pinceau, elle possède une assurance une quiétude toutes nouvelles : elle n'agit plus vaguement : elle a un but ; son cœur et son esprit veulent et courent à leur rêve vaillamment et sereinement. Ne serait-ce pas bien charmant, que son talent s'éveillât avec son amour ? Vous avez ouvert la fenêtre de son âme ; et désormais sa pensée y travaille en pleine clarté d'amour : voilà son petit tableau, n'est-ce pas ? Le jour qu'elle l'ébaucha, je vous envoyai la fleur d'amandier qui vous fit tant de plaisir et que je vous jetai en défi, au cœur, pour le forcer à parler, le beau ténébreux ; regretterai-je cette hardiesse ? -Tout ce que j'ai fait est bien en dehors de ce qu'on appelle les convenances et je crois bien que j'en serai très sérieusement réprimandée par bien des gens... si je leur demandais leur avis... Pour le moment je m'occupe du bonheur à venir et présent de ma Jeanne et du votre (puisque vous l'avez permis) nous nous occuperons du monde après. s'il en est besoin. Mais si nous menons pas l'avanture [sic] à bonne fin, que deviendrons-nous ? que deviendrais-je de l'avoir suscitée ? -Tout le monde me maudira !... même mon parrain !... si nous ne poussions pas les choses plus avant, qu'en dites-vous ? (-je ne profite pas de cette méchanceté puisque je ne vois pas si vous faîtes la grimace !)
Nous avons lu l'article de la Vie Littéraire ; mais est-ce vous qui l'avez ainsi écourté ? Louis ne comprend pas beaucoup pourquoi : cela ne pouvait que lui faire du bien de savoir que Mistral et les autres étaient venus à la maison : il ne néglige rien qui confirme ses bons rapports avec les Méridionaux, félibres ou non ; quant à moi je regrette que vous ayez laissé échapper l'occasion de donner une bonne leçon de courtoisie aux Cigaliers en passant sous silence la présence des dames (sans les nommer) à la Félibréjade de Montpr [sic]. Vous allez devenir plus modeste que nous mêmes pour nous mêmes, parrain.
Je suis enchantée de vous trouver si sensible aux vilenies des « deux secrétaires ». vous m'aviez priée de ne plus vous en parler et je me suis tue, mais j'ai été positivement malade de l'impudence de Faure !
Louis est vraiment trop philosophe, cela touche à de la nonchalance de cœur, à la

95. Endéver : être fort fâché de quelque action. Ce mot est du bas peuple (Furetière)

fin ; et ce n'est mon orgueil [sic] qui souffre de le voir supplanté dans son propre milieu par ces deux intrigants ; c'est l'esprit de justice et de vérité qui se cabre en moi et je suis obligée de me taire si je ne veux pas avoir de querelle avec Louis ; mais cela ne m'en est que plus pénible, vous pensez bien. D'ailleurs cette brochure de Faure n'est qu'un ballon d'essai : il a voulu voir si Louis la réfuterait, ou si en se taisant il encouragerait leurs manœuvres. Louis prétend que commencer une polémique avec eux leur ferait trop d'honneur et de succès, il a peut-être raison, mais si La cigale donne un concert à Montpellier, je suis d'avis que Louis fasse insérer un petit article qui établisse clairement sa participation à l'œuvre et prévienne une seconde traîtrise du futur député de la Drome[sic], laquelle serait d'une grande conséquence cette fois-ci car Montpellier n'est pas Valence et nous ne sommes pas chargés de raccoler [sic] des sympathies à M Baudouin [sic] que ses concitoyens ont détesté jusqu'à présent. C'est encore Faure par son amoureuse élégiaque cousine qui aura baptisé le Dominique, j'ai reconnu la devise de Mistral qu'il voulait donner à la société et au volume, il vous y combattra ferme, allez : je suis sûre qu'il viendra à Avignon !

Nous approuvons grandement votre idée d'alliance avec la Pomme, mais il est probable que ces gens là font du Fédéralisme sans le savoir ; et qu'ils ne se doutent pas faire acte de politique en se réunissant : vous aurez quelque peine à le leur faire accepter sans qu'ils se rebiffent tout d'abord ; beaucoup d'entre eux doivent être réactionnaires en Diable et si vous les traitez de fédéralistes c'est à dire (pour eux), séparatistes révolutionnaires[96], ils en feront une indigestion ! Mais vous saurez bien tourner la difficulté et faire ce mirobolant pied de nez aux frères siamois. Je vous prie seulement de ne point mettre mon nom dans le « salut » que vous adresserez à la Pomme[97] ; cela ôte tout le sérieux de la chose, d'ailleurs Louis nommé, c'est moi vous pensez bien : je n'ai d'amour propre et d'ambition que pour lui qui en a si peu ! C'est donc votre première strophe à recommencer et à retoucher . mais vous trouverez vite une autre rime à Fourès et vous me pardonnerez cette petite exigence. -Louis pense qu'il serait bon que vous insistassiez surtout sur l'esprit local, l'amour du clocher. Et que vous citiez la Lauseta aussi : nous avons les Chants Armoricains : j'ai envie de vous les envoyer peut-être vous serviront-ils. Enfin, le voilà donc ce fameux article sur le Fédéralisme ! Mais au moins nous n'avons pas perdu pour attendre. Louis vous écrira, il vous remercie bien chaudement ; et moi de même malgré que je ne l'ai pas encore lu ; m'étant mise tout de suite à vous répondre. Je voulais vous copier le sonnet de Louis, mais voilà quel-

96. Soulignés de deux traits

97. La Pomme : nous trouvons l'explication dans la lettre de Fourès du 22 avril : « Vous ne devez pas ignorer que les Normands et les Bretons afrérés viennent de fonder, à Paris, le dîner de la Pomme qui a eu lieu le 16 avril rue Taranne chez Lafitte. On y a chanté des chansons des pays armoricains et normand. Voilà qui est excellent ! Les Picards, les champenois, les Poitevins suivront le mouvement donné par La Cigale, C'est à dire par Louis ; L'idée fédéraliste s'affirmant, malgré tout, en plein Paris (...) nous devrions adresser un salut aux hommes de la Pomme, - ne serait-ce pas d'un bon effet ? »

qu'un .
Au revoir, cher parrain .
L'albeta vous tire sa révérence en remerciement des grimaces que vous lui promettez. Elle ne vous embrasse pas du tout : à moins qu'elle ait confié quelque chose au coquelicot qu'elle vous envoie. Bonne poignée de main de Louis et mes deux joues si vous en voulez.
Votre très affectueuse filleule

Dulciorella

P.S. Pas très bonnes nouvelles de papa, il ne viendra pas avant une huitaine ; je crains quelque accident qu'on nous cache.

15.1.19 Mas de la Lauseta 3 mai 1877

Pauvre cher parrain,

Il n'y a pas que vous de triste, cette séparation a paru coûter beaucoup plus à Jeanne que la première : elle ne parle pas et reste toute absorbée, et moi, si tôt que vous êtes parti, je me fais intérieurement des reproches de n'avoir peut-être pas laissé assez de liberté à « l'oiseau bleu » et de garder trop bien la « petite île. » ce n'est pas méfiance de ma part, soyez sûr, mais je me figure que plus vous vous serez familiarisés l'un avec l'autre et cajolés, plus douloureuse sera la séparation.... Ah, si je pouvais l'empêcher !...
Nous avons été bien peinés de votre lettre parce que vous avez payé si cher les quelques heures que vous nous avez accordées lundi. Maman Fourès est décidément bien sévère ! Mais je ne peux croire que votre sœur cherche à vous nuire : n'a-t-elle pas d'affection pour vous ? A la maison nous nous sommes toujours soutenus l'un l'autre quitte à nous faire entre-nous des remontrances et des observations. Peut-être votre sœur vous en veut-elle de votre silence et vous eût mieux servi, sachant ce qui se passe : ne serait-elle pas touchée d'être votre confidente ? en abuserait-elle ? Et votre mère, comment pourrait-elle être si impitoyable pour votre affection, puisque monsieur Fourès l'a épousée par amour ? Ne s'en souvient-elle plus ! Peut-être craint-elle que vous aimiez quelque écervelée coquette comme les parisiennes ont la réputation de l'être ? Pensez-vous que si vous lui fesiez [sic] en languedocien compréhensible pour elle une petite pièce où vous lui rappelleriez l'amour de votre père et leur mariage ; et que vous lui lisiez ça à l'improviste, elle ne serait pas très touchée, très émue ? Je ne puis croire que non.
Ingéniez-vous à l'apaiser, parrain, sans honteuse concession, tachez d'assouplir un peu votre humeur et la sienne, sinon pour vous, pour votre Jeanne : elle a paru très troublée de ces nouvelles ; elle sait ce que j'ai eu à souffrir de la malveillance de Mad. C [98]. et elle redoute peut-être les mêmes chagrins, la chère fille n'a été entourée

98. Sa belle-mère

que d'affection et de caresses jusqu'à présent, cela la surprend bien d'être détestée ! Si maman Fourès prévoyait de quels soins et de quel dévoûment [sic] charmant Jeanne sait combler ceux qui l'approchent, elle la voudrait demain pour belle-fille : à Toiry -village [sic] [99] où elle va quelquefois près de Versailles, elle a amadoué et apprivoisé un vieux garde-chasse - hargneux comme un chien-loup, craint et haï de tout le monde,- si bien qu'il lui a donné la clef du Parc avec permission de faire comme chez elle ; et elle se baignait dans le grand bassin, la maligne ! Votre mère ne peut être moins sensible qu'un vieux garde-chasse !
Tachez de faire parler votre beau-frère pendant l'absence de sa femme puisque vous êtes d'accord ; il doit savoir quelque chose. Et dites-nous toujours ce qu'il vous arrive surtout. Louis est allé hier chez Mr de Tourtoulon : il était absent ! sa fille fait aujourd'hui sa première communion.
En même temps que la votre [sic], j'ai reçu hier une lettre de maman bien triste aussi, et pour des chagrins bien plus certains ! -Je n'avais que trop deviné ce que l'on ne nous disait pas, j'avais bien lu entre les lignes : papa a été très malade : il a eu une nouvelle congestion et son état est encore trop inquiétant pour qu'on lui laisse faire le voyage à Montpr [sic] ; je suis navrée d'être si loin ! J'ai grand'peur que cette maladie ne dure ou ne finisse mal : la tête me tourne d'y penser. Et Jeanne ne sait rien, Maman me prie de lui laisser ignorer nos angoisses et de dissuader papa de venir ici ; c'est bien difficile, car n'étant pas avertie, Jeanne contredira tout ce que j'imaginerai pour cela. Ne me parlez pas de cela quand vous m'écrirez, s'il vous plait, je vous donnerai des nouvelles de papa quand j'en aurai. Depuis dix ans, chaque année m'apporte un chagrin ; mais surtout depuis trois étés, le premier c'était Jeanne ; l'année dernière Maman, et celle-ci mon cher père et je suis pourtant bien heureuse en comparaison de tant d'autres ; Mais je suis intimement persuadée que je jouis de la belle période de ma vie et qu'elle va bientôt finir : vous verrez si je me trompe : j'entrevois des peines et des ennuis terribles de toutes sortes ; il me semble que nous marchons vers la nuit ... enfin !... Louis m'entretient un peu trop de massacres et de représailles : au moindre combat engagé avec le clergé par le moindre journal, je vois la guerre civile et toutes les horreurs des luttes religieuses recommencer pour nous ; je ne suis pas poltronne, mais il n'y a que les enfants trouvés qui puissent penser aux tueries sans frémir. Presque chaque matin à mon réveil, Louis me lit un millier de vers tragiques [100] que Coulet lui a donné dernièrement.
Voilà le facteur.

99. Aujourd'hui comme hier « Thoiry » et non Toiry dans le canton de Montfort l'Amaury possède un château, celui de Tronchay. Ce petit village est à 2 km de celui d'Autouillet où a eu lieu le mariage de Lydie et Louis-Xavier, les Wilson y possédant une résidence.

100. Lydie peut faire allusion à son *Apologie du sire de Faucancourt*, dont un fragment écrit au Mas du Diable en 1875 « L'épisode des guerres protestantes en Languedoc », est annoncé en préparation sous le titre *Les Bralhasses* dans le 1° numéro de *L'Alliance Latine* en 1878

Au revoir, cher parrain. Jeanne est allée cueillir du lilas ; elle n'ose pas vous dire qu'elle vous embrasse mais je sais qu'elle le pense, cela a l'avantage de ne pas de ne pas, [sic] limiter le nombre de baisers.
Les amitiés sincères de Louis et de votre bien dévouée filleule

Dulciorella

15.1.20 Mas de la Lauseta 8 mai 1877

Cher parrain,

Je suis en retard, mais le petit grillon [101] de l'Albeta a du vous faire prendre patience ! cela vaut bien deux lettres, ou cent lettres, de moi, n'est-ce pas ? puisque vous apprenez d'elle-même qu'elle pense à vous ? - Pour sa santé elle est telle que quand vous l'avez vue : elle serait excellente si elle ne toussait plus ! C'est surtout la nuit qu'elle a des quintes ; je commence à croire que c'est nerveux, car autrement il me semble que sa figure ne pourrait pas ne pas s'altérer ni son appétit et ses forces ne pas diminuer ? ...Ce qui m'inquiète pourtant, par moment, c'est cette oppression et cet enrouement qui persistent elle ne peut pas du tout s'appuyer sur le dos, même à son siège, ni jamais reposer sur le côté droit sans être aussitôt suffoquée et sans tousser : savez-vous d'où cela peut provenir ? -ce qu'il y a de rassurant c'est qu'elle va mieux que l'année dernière, sous tous les rapports, surtout sous celui de l'humeur ; et à cet âge là c'est beaucoup, comme vous avez du l'éprouver.
Que je vous remercie de votre bonne lettre ! Elle est arrivée à point : la paix profonde était passablement troublée au Mas !...mais chut ! il ne faut pas effrayer les amoureux des petites brouilles du ménage : quand on s'aime bien, tout finit bien. Mais tenez vous pour dit que Jeanne a déclaré qu'elle ne serait pas si patiente que moi. Ainsi, domptez votre violence, vous en avez le temps et vous serez encore plus heureux que nous. - Que pensez-vous d'une filleule qui fait la leçon à son parrain ? Mais c'est la petite maman de Jeanne qui parle en ce moment ; une vieille mariée qui a de l'expérience, et qui voudrait que sa chère fille en profitât. - L'affection pure ne suffit pas à maintenir l'union et je ne m'étonne pas que tant de mariages d'amour soient sitôt rompus, car la susceptibilité est bien plus grande vis à vis de

101. Le magnifique dessin de Grillon réalisé par Jeanne et qui se trouve dans cette lettre dans les manuscrits conservés au Collège d'Occitanie à Toulouse, n'a donc pas été envoyé dans celle-ci, mais auparavant dans une lettre de l'Albeta à Fourès, lettre malheureusement absente

quelqu'un que nous aimons que vis à vis d'un indifférent, n'est-ce pas ? La moindre contradiction, un mot vif prennent les proportions d'une offense, d'une injure impardonnable ; et comme on souffre ! à mourir ! on croit que tout est fini ; que jamais, jamais on ne sera plus heureux ; on songe à se séparer ! et après quelques heures de bouderie, il semble qu'il y a un an qu'on ne s'est vu ni parlé. Louis prétend que ces petits orages -(qui me bouleversent moi, comme des grandes tempêtes) rompent la monotonie de l'existence ; en ce cas la guerre vaudrait mieux que la paix ? ce n'est pas mon avis : il n'y a pas de combat sans blessés ; et la petite garnison du cœur n'est pas plus invulnérable qu'une autre ; et malgré toute sa valeur et sa science, elle serait tôt délogée, si d'autres sympathies, des sympathies morales, n'accouraient à la rescousse : que de fois l'arrivée d'un livre nouveau nous a réconciliés par l'égal désir que nous avions de le lire ! ou quelque lettre d'ami que l'un de nous ne pouvait se décider à ignorer quand l'autre l'avait lue ! -Tout cela pour vous dire, cher parrain, que votre grande affection réciproque ne serait pas pour moi, un garant de bonheur à venir, si vous ne partagiez pas les mêmes goûts ; vous le sentez probablement aussi puisque vous vous efforcez de vous intéresser aux petits travaux de Jeanne et qu'elle-même s'applique à lire comme jamais elle ne l'a fait : elle attaque Victor Hugo [102] ces jours-ci, bravement, et elle copie du languedocien tant et plus pour s'initier à la langue où vous lui dites de si jolies choses. Si vous nous écriviez quelquefois en languedocien ? -Cela nous ferait grand bien à toutes deux ; si vous n'y employez pas de mots trop rares, je comprends assez pour traduire vos lettres à Jeanne en les lui analysant. Et quand vous vous marirez [sic] l'Albeta serait une bonne languedocienne ? et les bébés diraient aussi « bapla ! » comme leur petit cousin ? -Vous savez que Jeanne adore les enfants : quand elle était petite elle avait toujours une bonne douzaine de poupées auxquelles elle fesait [sic] la classe et qu'elles mettaient [sic] maternellement coucher [sic] tous les soirs dans trois ou quatre petits lits blancs de toutes grandeurs. Elle disait à Maman avec des élans de tendresse indicible : « Quand je serai grande j'aurai cent 1 enfants ! » -plus tard connaissant mieux la valeur des nombres elle voulait en avoir vingt ; dix pour Maman ! (le beau cadeau !) et dix pour elle ; à douze ans, elle retournait un marmot, l'habillait, le portait comme une petite femme. Moi, à l'âge que j'ai je ne sais pas tenir un moutard au Maillot [sic] : j'ai peur de le briser, et je le confie immédiatement à des mains plus adroites, à celles de Jeanne, quand elle est là.
Ces trois pages sont bien d'une femme, hein ? Mais vous accueillerez tout de même, parrain ? en vous gardant bien d'y répondre toutefois : cela ferait du grabuge ! Louis croirait que je me plains de lui et ce n'est pas mon intention ; je vous raconte, en sœur, tout ce qui me passe par la tête et par le cœur, voilà ! -Jeanne a gardé votre lettre de sorte que ne la sachant pas absolument de mémoire il ne m'est guère possible d'y répondre exactement.
Nous avons reçu le portrait de Madame Louise [103] (je ne sais pas son autre nom). La

102. Victor Hugo (1802-1885)
103. Il s'agit de la sœur d'Auguste Fourès, celui-ci précise dans la seule lettre en occitan qu'il ait adressée -le 21 Flouréal an 85, 10 Juin 77- le nom de sa sœur : Louise Hermet

figure a beaucoup de caractère ; les yeux paraissent superbes mais j'attends l'autre pour juger mieux du reste, car la photographie a cela de désagréable qu'elle passe très vite.
Cher parrain je ne vous ai pas dit la moitié de ce que j'aurais voulu, et voilà le facteur ! N'importe j'aime mieux que vous receviez ma lettre demain, telle quelle que de vous faire attendre un jour de plus, je vous réécrirai ces jours-ci. Louis se plaint de votre silence. Nous continuons à vous accaparer ? Il vous embrasse tout de même, et aussi votre Jeanne qui pense bien à vous, et aussi votre très affectueuse filleule.

Dulciorela

P.S. Papa va mieux, il est à la campagne, il ne vient pas. Nos sympathies à Madame votre sœur, s'il vous plait.

15.1.21 Mas de la Lauseta le 17 mai 1877

Cher parrain,

Je suis en faute à mon tour, ne pas répondre à une si belle lettre ! C'est impardonnable n'est-ce pas ? Mais j'ai eu tant, tant à travailler ! Et puis Louis vous a écrit ; vous n'êtes pas resté sans nouvelles de Jeanne depuis ma lettre. D'ailleurs puisque vous allez venir, je n'ai pas grand chose à vous, écrire ; nous aurons le temps de bavarder pendant 8 jours ! -Jeanne assure que vous lui avez dit que vous resteriez huit jours avec nous, cette fois-ci. Pourvu qu'il fasse beau pour notre voyage à Avignon ! le temps est très -variable et orageux depuis 15 jours : s'il allait pleuvoir ! moi j'aimerai mieux ne pas y aller. Car je me promets autant de plaisir des petites excursions que nous tenterons ensemble que de la félibréjade elle-même ; si ce n'est pas trop cher nous irons à la fontaine de Vaucluse : cela fera un joli souvenir aux amoureux. Dans mon temps c'était une de mes grandes préoccupations que de me faire des souvenirs ; et maintenant je songe à vous, mes enfants. Je puis vous assurer par expérience que quelque heureux que vous soyiez plus tard en ménage, vous ne le serez jamais plus que dans ces quelques heures que vous passez si sagement et si délicieusement ensemble. Vous n'avez d'autre préoccupation que celle de vous contempler, de vous plaire et de vous aimer ! L'espoir et le désir d'une plus grande familiarité ont une volupté subtile qu'aucune autre n'égale ... Mais, je parle en femme et il se peut que vous ne soyez pas du tout de mon avis.

Après tout, si vous aimez assez Jeanne pour lui conserver votre affection délicate et respectueuse en la doublant d'amitié, vous serez, tous les deux, même elle, aussi, et plus heureux après le mariage qu'avant, peut-être. Je suis bien exigente [sic] je le sais ; je vous voudrais parfait et l'avenir de ma Jeanne m'inquiète tant, que je ne m'aperçois pas que je vous obsède, sans doute ? Mais puisqu'il s'agit de votre Miguette, vous devez bien me pardonner ?
Ce n'est pas du tout pour cela que j'avais pincé mon porte plume et plié cette demi-feuille ; et, à vrai dire, je ne me rappelle plus pourquoi...— Ah, Louis me

demande de vous prier de rapporter sa « Brissotine » [104] -Il a un projet à cet égard et cela épargne un bon port (de chemin de fer ou de poste ? j'ignore !)- N'oubliez pas le manuscrit, surtout !
-Vous allez encore nous apporter des merveilles, heureux trouveur ! Il faut que vous enleviez encore la « Joie [105] » à Avignon ; nous le voulons : enfoncés les Provençaux !
-Quintana [106] qui ne vient pas !!!!!!!.....
Maman nous gâte ; elle nous a envoyé tout plein de jolies choses : Jeanne va être belle comme une petite fée : trop belle même, je crains, mais elle prétend que cela vous fera plaisir ?...
Le facteur. A bientôt, parrain. Nous vous embrassons tous trois, en vous attendant, avec la plus grande impatience,

Dulciorele

104. Vraisemblablement manuscrit de Louis-Xavier sur la période de la Révolution Française appelée ainsi du nom de Brissot de Warville (1754- 1793), membre influent du club jacobin aux côtés de Robespierre.
105. Un prix
106. Albert de Quintana i Combis (1834-1907)

15.1.22 Mas de la Lauseta le 4 juin 1877

Cher parrain,

Ne craignez plus que Jeanne soit troublée ou affligée à cause de moi, parrain ; je suis guérie à peu près et je peux reprendre mes fonctions de correspondante ; je sais bien que vous vous passeriez volontiers de mon intermédiaire, et je m'attends d'un moment à l'autre à recevoir ma démission ; ne vous gênez pas. Je voudrai pourtant bien savoir ce qui me vaut cette disgrace [sic]. Je croyais avoir fait mon possible pour vous rendre agréables à tous deux les quelques jours que vous êtes restés avec nous ; je me suis trompée, sans doute, car vous avez été vraiment peu aimable pour moi les deux derniers : un peu plus vous vous en alliez sans seulement me tendre la main, et me quittant malade vous avez oublié de me demander de mes nouvelles ; si c'est mon titre de filleule qui me vaut cette insouciance, j'y renonce ; peut-être aussi est-ce pour flatter Jeanne ; mais je crois que vous vous trompez, car elle n'a pas été jalouse de l'amitié que vous paraissiez me témoigner ; nous pouvons avoir chacune notre part il me semble ; à moins que vous ayez un si pauvre cœur que votre amour pour [sic] ne s'accroisse [sic] qu'aux dépens de vos autres sympathies. Louis était seul à se plaindre de votre refroidissement, nous voilà deux.
Voilà le moment où j'aurai bien besoin d'être consolée par une langue d'Oc ou autre : deux lettres de Maman m'annoncent le très prochain passage à Montpr [sic] de l'oncle d'Égypte ; dans une longue réponse ce matin, je la supplie de me laisser encore ma chère Jeanne, mais j'espère peu : elle flaire quelquechose [sic], elle « aime à croire que messieurs les félibres ne sont que galants et pas plus » etc . . .Je crois que vous pouvez préparer votre adieu pour le départ de Jeanne ; elle l'attend ainsi que la copie de votre brinde au bord du Lez. et celle des « Timonniès. »
Nous sommes convenues, pour lui faire parvenir de vos nouvelles, du moyen arrêté entre nous trois au bord de la Lironde ; prévenue par elle des voyages de Maman à Paris, j'en profiterai pour mettre double lettre dans l'enveloppe, car la discrétion de papa à cet égard est certaine. Pour vous, je continuerai de vous transmettre les commissions de Jeanne comme maintenant, à moins que vous ne trouviez un autre moyen pour communiquer avec elle sans danger pour elle toutefois.
Le mauvais résultat qu'a eu le voyage de Madame votre sœur, chez votre oncle ne m'étonne pas : les vieillards sans enfants n'aiment pas ceux des autres : ils ne leur rappellent rien et leurs gentillesses ne sont pour eux que bruit, désordre et

embarras : ils n'ont pas fait école de patience, étant plus jeunes, et maintenant leur caractère aigri par l'âge et égoïste à force de bien-être, ignorant l'indulgence et « l'Art d'être grands parents ». Louis et moi nous serons sans doute comme cela plus tard ; à moins que nous ayons des petits neveux et nièces avant des cheveux gris.
Comme vous le pensez bien, nous sommes navrés des affaires politiques ; j'avais dit à Louis que nous aurions Thiers [107] à la Présidence et il trouvait que c'était tant mieux ; aujourd'hui que les journaux font pressentir cet évènement, il trouve comme moi, que c'est désastreux : heureusement que Thiers est vieux, il n'y restera pas longtemps : mais j'ai une telle indicible haine pour ce sanglant petit homme que pour moi cela vaut un triomphe de la réaction ; il est vrai de dire pourtant qu'il n'est pas clérical, mais il a tant d'autres défauts ! Ne dirait-on pas que ces messieurs jouent aux chevaux de bois [108] ! sans jamais attraper la bague heureusement !
Une nouvelle liste de collaborateurs espagnols envoyée par Enseñat a un peu retardé la sortie des prospectus ; d'ailleurs la Revue pourra-t-elle paraitre tant que les affaires politiques ne seront pas éclaircies ? et ce ne peut être avant la fin d'Août. Que cette incertitude est torturante ! Quelle vie nous allons avoir cet été ! Quelle longue, longue année pour vous et pour nous ! -vous voyez bien que nous avançons dans le noir...Jeanne partie, je ne sais pas ce que je vais devenir ; la solitude est intolérable quand on est inquiet ; pour moi qui ne sait de nouvelles que celles que Louis me rapporte (et elles sont toujours désespérantes) ces trois mois vont être un véritable martyre ; j'ai toujours peur pour Louis, qu'on ne dénonce son livre ou l'almanach ou ses anciens articles, (vous savez ce que je veux dire !) J'étais plus brave que cela l'année dernière ; le bonheur, ou même la perspective du bonheur rend lâche, n'est-ce pas ? Il n'est pas gai non plus de voir tous ses rêves d'avenir menacés et presque ruinés, à tous moments ; c'est pourtant ces angoisses qui devraient nous activer à la lutte, dans l'espoir de les épargner aux autres, à ceux qui nous suivront. Vive la République !
J'oublie vraiment que je suis fâchée ; je ne voulais vous écrire que quelques mots et voilà mes quatre feuilles remplies ! prenez que tout ceci n'est pas pour vous mais un simple besoin d'expansion, satisfait à l'aide d'un peu d'encre et de papier.
Jeanne veut que je vous envoie le compliment que Clair Gleizes [109] a écrit au dos de la photographie de Mirèio ; il se peut qu'elle lui joigne un baiser mais elle ne me l'a pas dit : vos confidences ont du aller assez loin cette fois-ci pour que vous sachiez si c'est par oubli ou par timidité à mon égard. Louis est à Montpr [sic] il vous écrira probablement ces jours-ci ; s'il y a du nouveau d'ici peu je vous préviendrai.

107. Thiers Louis Adolphe(Marseille 1797- St Germain en Laye 1877).
108. Jeu de bagues. Jeu d'adresse qui consistait à enlever à l'aide d'une lance, sur un cheval au galop, un ou plusieurs anneaux suspendus à un poteau ; p. ext. les anneaux que les cavaliers devaient enlever.(Le Trésor de la Langue Française, juin 2009, http ://atilf.atilf.fr)
109. Clair Gleizes d'Azilhanet Hérault, auteur d'« Autour de La grangièro » (parla narbounés) publicat in L'Armanac Provençau de 1876, cette même année, dans le Cartabèu de la Santa Estella, il est marqué comme « Ussié en Arle » ; huissier en Arles

Pour ma part je ne sais quel salut vous faire ; je n'aime pas beaucoup en être pour mes frais d'amitié. N'empêche que je vous souhaite bon courage et confiance en demeurant
Votre dévouée

Lydie de Ricard

15.1.23 Sans date [entre le 10 et le 13 juin 1877]

Ah, pauvre parrain, elle est partie ! partie. Quelle longue journée hier ! et ce matin, quel triste réveil !
Plus de bruit dans sa petite chambre ; plus d'allées et venues d'Honorine [110]lui montant son déjeuner, plus de fenêtre ouverte à la fraîcheur qui dit qu'elle est levée ; j'y suis, dans sa chambre, assise à la place qu'elle occupait avant-hier à cette heure-ci pour vous écrire ; hélas, je ne crains pas qu'elle vienne me déranger Avez-vous reçue sa lettre ? Vous a-t-elle fait plaisir ? -Comme elle était heureuse de pouvoir vous donner cette preuve de sa confiance ! elle n'osait pas me le demander, mais je l'ai deviné ; et elle ne se l'est pas fait dire deux fois ! Je ne sais ce qu'elle vous dit (car j'ai refusé de lire sa lettre) mais vous devez voir dans cette action un très courageux témoignage de son affection et de son estime et un nouvel engagement de son cœur. Elle est partie, très résolue, bien que navrée ; quel chagrin en quittant la maison : elle disait adieu à tout ; elle caressait toutes les bêtes, elle examinait tout longuement, gravement ; jusqu'au dernier moment nous ne pouvions y croire, ni l'une ni l'autre : son départ s'était décidé si rapidement que nous n'avions pas eu le temps de nous habituer à l'idée de cette séparation, pour comble, de tristesse je fus subitement très indisposée le matin même, et dans l'impossibilité de la conduire au chemin de fer ; je ne pouvais me tenir debout. Les derniers moments au Mas ont été employés à me soigner, et elle ne voulait pas partir ; mais je la rassurai, et elle attendit la voiture. Oh quel moment ! Elle suffoquait, elle était pâle de chagrin ; et malgré que je connaisse bien son amitié pour moi je compris bien que tous ses sanglots étaient aussi pour vous : je lui dis tout ce que je pouvais trouver de plus tendre, de plus consolant, et elle se décida à me quitter : pauvre chère Jeanne ! Quel triste départ ! mais parrain quelle arrivée ! si vous saviez ! Quelle douleur l'attend à la maison ! notre cher père est très très malade : peu d'espoir qu'il recouvre jamais sa santé, physique et morale ! que sont les autres malheurs à côté de celui-là : une lettre de Maman et une autre de mon frère (que je vous envoie) m'annoncent ce malheur. Je n'ose y penser ! Je perds la tête ; hier j'étais comme folle et je n'échappe aux terribles appréhensions qui m'écrasent qu'en lisant, lisant ! perpétuellement. Je

110. Vraisemblablement l'employée de maison

n'ai fait que cela depuis hier. Et Jeanne qui ne se doute de rien ! Elle était partie quand le facteur est venu ; elle croit qu'on lui dit que papa est malade pour la forcer à revenir là-bas. Pauvre petite ! Je lui ai écrit une longue lettre ce matin en la suppliant d'être courageuse et de me rien cacher ; selon sa réponse j'irai à Paris ou j'attendrai. Je redoute on ne peut plus pour papa, l'émotion que lui fera éprouver le retour de Jeanne. Je ne vis plus. Ah ! parrain ! quelle horrible chose que l'éloignement ! que mon mariage me coûte cher ! et qu'il peut me coûter encore d'avantage [sic] ! et pour si peu ! Puissiez-vous m'aider à réparer le mal que j'ai fait en croyant faire mon devoir. Mon seul espoir maintenant, mon seul but est d'amener papa et maman à venir habiter le midi auprès de leurs quatre enfants, pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! Ah ! parrain... ... (si un tel mal) [111]

Je tâcherai de vous écrire un peu mieux ces jours-ci si j'ai une lettre de Jeanne. Elle s'attendait à un mot d'adieu de vous, et pour la consoler, je lui avais fait espérer qu'il y en aurait un ce matin, probablement, et que je le joindrais à ma lettre. Si vous n'avez pas eu assez de calme et d'esprit pour lui faire des vers, quelques lignes de prose lui eussent fait le même plaisir : quand vous lui parlez ne s'intéresse-t-elle pas à ce que vous lui dites, parce que ça ne rime pas ? J'aime mieux croire qu'autre chose vous a empêché de lui envoyer un baiser avant son départ.

C'est demain le grand jour, que va-t-il arriver ? - Quelle effroyable semaine : je n'en ai pas eu de pareille dans ma vie. Toutes les anxiétés réunies ; et d'autres chagrins, que je ne dis pas. Ah, parrain ; si vous voulez être heureux en ménage respectez votre femme, les parisiennes ne sont pas des Russes [112], et elles tiennent autant aux égards qu'aux caresses ; elles veulent être estimées pour estimer, et n'aiment pas longtemps quand elles n'estiment plus. Je ne parle pas de moi, quant à présent. Mais, à moins d'un grand changement, cela pourrait être. Si comme je le souhaite, je ne suis pas appelée à Paris, et que les évènements ne nous chassent pas d'ici, je vais travailler sérieusement ; je ne sais pas encore à quoi, mais je cherche. Je relis Diderot [113] je vais faire. -Je suis allée dîner et je ne me rappelle plus ce que je voulais vous dire. Aussi bien vous avez autre chose en tête que d'écouter mes divagations ; comme ennuis ; nous n'avons rien à nous envier ; pourtant vous êtes encore privilégié : vous êtes un homme c'est à dire libre ; ou si vous ne l'êtes pas c'est de votre plein gré. Moi je suis traitée en Maîtresse, en caprice, en petite chose amusante quelquefois et liée comme épouse ! C'est délicieux ! -mais je ne me sens pas assez de vertu pour vivre ainsi peut-être vingt ans encore. Si Louis ne change pas, Je [sic] m'en irai à l'étranger, en Amérique. Je me placerai comme institutrice. Dans quelque famille ; on trouve toujours à enseigner le verbe « avoir » et le verbe « être » à quelque Miss ou à des marmots, et pour ce qui est de la patience à y apporter, j'ai fait mon apprentissage en Angleterre. Je ne vous dis pas tout cela pour

111. Barré

112. Après la retraire de Russie, la défaite de Napoléon, les mœurs russes ont fait l'objet de nombreux livres dans lesquels les auteurs décrivaient le traitement des femmes à coups de bâton, pour les faire obéir

113. Diderot Denis (Langres 1713-Paris 1784) écrivain et philosophe français

me poser en victime, mais parce que je vous considère déjà comme de la famille. Comme mon frère aîné et que si malheureusement cela arrive un jour vous n'en soyez pas trop étonné. Personne au monde excepté peut-être Jeanne, ne soupçonne un moment que nous ne soyons pas toujours d'accord. Ma gaîté naturelle, mon amour-propre surtout, et aussi les cajoleries de Louis nous ont posés en ménage modèle, en vrais tourtereaux : ce qui a été, ce qui est encore quelquefois, mais ce qui ne parait plus devoir l'être longtemps. Et cependant, notre vie sera brisée à tous deux ; la mienne au moins. Hier à dîner, il a cassé son verre parce que j'avais donné un coup de serviette à son bijou d'Auriola qui cassait une assiette.
Jeanne a laissé pour son troubaire deux petites toiles mais je ne sais comment les lui envoyer : qu'il m'indique un moyen : peut-être entre deux planchettes ? Je verrai .
Ne m'oubliez pas trop, ayez confiance en moi, j'en ai besoin ; je suis trop souvent blessée ou taquinée pour ne pas être susceptible et me chagriner facilement ; souvenez-vous en et pardonnez-moi. Je suis d'une amitié très absorbante, bien des chagrins me viennent de là. Quand j'ai aimé Louis, j'aurais voulu le posséder dans toute sa vie ; dans son passé, dans son présent, dans son avenir : cela s'est réduit à trois ans et encore ! Ce qui me désolerait le plus, ce serait de donner raison à maman qui m'avait prévenue de la violence de ce caractère.
Louis vous a-t-il annoncé le prochain jugement de notre procès ? Si la fille n'en rappelle pas, cela peut se terminer tout de suite, mais !...
J'espère que la santé est meilleure chez vous que chez nous « là-bas », portez-vous bien, car sinon Jeanne serait trop inquiète. Quand vous voudrez que j'essaye de lui envoyer quelquechose [sic] de vous, vous l'écrirez sur du papier très fin, du papier anglais pelure d'oignon, afin que l'épaisseur de l'enveloppe ne surprenne pas maman qui ne verra que ma lettre ; vous comprenez ? En ne signant pas et en ne mettant pas de dédicace, nous avons pensé que le « Prouvençau » pourrait servir de Messager [sic] : elle va s'y abonner. Vous serez plus heureux du côté des nouvelles, car elle a promis d'écrire souvent, et je vous enverrai ses lettres chaque fois que je le pourrai.
Au revoir, parrain, paix et confiance et courage ; gardez-moi votre bonne amitié et ne me faîtes plus de peine comme l'autre fois. Me croyez-vous vraiment capable de la lâcheté dont vous m'avez accusée dans votre dernière lettre à propos de mon nom ? Ce n'est pas possible, je ne vous le pardonnerais pas. Tant que vous resterez de cœur mon bon parrain, je serai toujours, moi, votre affectueuse et dévouée filleule

Dulciorela

P. S : Nous avons ramassé ce matin un pauvre petit oiseau mort près de la maison : je n'ai jamais rien vu de si mignon ; si je ne craignais qu'il ne fut écrasé,

je le mettrais dans ma lettre, qu'est-ce que ça peut-être ? Il est gris comme un moineau, ou plutôt fauve, un peu verdâtre sous le ventre, un tout petit bec et la plus délicate petite tête qu'on puisse imaginer. Si je pouvais le conserver ! - Que c'est triste ! . . . .Nous avons perdu aussi hier deux petits poulets, nous ne savons ce qu'ils sont devenus ; ils ont peut-être suivi Jeanne ? Je vous serre cordialement la main.

15.1.24 Mas de la Lauseta 17 Juin 1877

Mon cher parrain,

J'ai reçu hier une lettre de Jeanne, elle n'avait pas encore vu papa et ne me parle que de son voyage. Mais je pense que les quelques détails qu'elle m'en donne vous intéresseront autant que moi. J'allais vous les transcrire -à cause de la grande hâte avec laquelle elle m'a écrit- mais je vous ai habitué aux griffonnages et vous serez aussi indulgent pour elle que pour moi, j'espère ? Quelques explications sur ce qui pourrait n'être pas trop clair à votre cœur inquiet d'amoureux. 1 ^{er} Mr Marette qui doit la conduire à Thoiry est notre cousin de Lille ; le père des enfants qui ont passé un mois à la maison cet hiver. 2ième le jeune Hust [114] est le graveur architecte qui la recherche depuis 5 ans et qu'elle n'avait pas revu depuis 3. qu'il a du souffrir de cet accueil ! bien qu'il me déplaise et que je l'ai toujours combattu, je le plains. 5 années de constance pour en arriver là !. . .il est probable qu'il se le tiendra pour dit : à qui le tour maintenant ?. . .cela vous faire rire [sic] je suis sure[sic].
Ne vous étonnez pas qu'elle ne me charge d'aucune douceur pour son troubaire ; elle n'ose pas encore ; d'ailleurs elle vous a écrit elle même et elle attend une réponse quelconque : je ne sais trop comment je la lui ferai parvenir ; nous avons manqué une bonne occasion, peut-être serai-je obligé de mettre Georges [115] dans la confidence ; je ne crains qu'une chose, qu'il ait assez de scrupule pour se croire forcé de tout révéler à maman ; j'essaierai de prévenir cet incident en lui fesant [sic] comprendre que Jeanne ne doit plus à maman et à papa que la soumission de l'affection et que ma tutelle de sœur aînée et mariée doit être une garantie suffisante pour lui. D'ailleurs il aime beaucoup Jeanne, et quand il saura que son bonheur et peut-être sa santé en dépendent, il sera discret ; par ce moyen, nos lettres confidentielles parviendraient sûrement et facilement à leur adresse ; dites moi ce que vous en pensez, parrain ?
J'attends sa seconde lettre avec plus d'impatience encore que celle-ci : comment

114. Ou Huot ?
115. Son frère Georges a 5 ans de moins qu'elle, il est né en Janvier 1855.

a-t-elle trouvé papa ? Comment papa l'a-t-il trouvée ? Je redoute cette triste rencontre autant pour l'un que pour l'autre : elle a dû être terrible. Jeanne à qui j'avais caché l'état de papa tout le temps qu'elle a été ici a dû être effrayée de le voir ; Maman me dit qu'il ne marche plus que courbé et que sa physionomie est toute changée. Ah ! parrain, quand je suis arrivée à Paris cet hiver et que j'ai revu papa, j'ai tout de suite pensé à Mr Baudouin le père, j'ai vu sur sa chère figure l'ébauche de l'autre, et j'ai frissonné des pieds à la tête. Que n'ai-je pu le ramener avec moi : pauvre père, il nous aime tant ! il meurt d'inquiétude pour nous depuis qu'il se fait vieux, ou plutôt qu'il se l'imagine car il n'a pas 60 ans. Il est persuadé que Louis ne gagnera jamais un sou (et jusqu'à présent il n'a pas tord !) et il croit que le peu que nous avons passera rapidement en publication de journaux et de revues comme ça. C'est [sic] toujours fait ; rien de ce que je lui dis ne le rassure ; il nous a élevées si doucement si tendrement qu'il craint un peu trop pour nous la vie d'artistes, la vie au jour le jour. J'en veux un peu à Louis de n'avoir jamais même tenté de calmer ces inquiétudes : une collaboration régulière, et si peu payé qu'elle fût, eût suffit pour leur prouver que ce n'est pas parti pris.
L'avenir de Jeanne l'inquiète encore d'avantage [sic] ; car lui doit la connaître assez pour penser qu'elle ne se décidera jamais à faire un mariage d'argent ; et, à vrai dire il ne l'obsède pas souvent de cette idée : il souffre seulement extrêmement de ne pouvoir rien faire pour son installation ; cette longue maladie qui ne lui permettra pas de travailler de sitôt (jamais peut-être) lui ôte tout espoir maintenant de boucher les trous ou mieux de remplir le vide que mon mariage, le volontariat [116] de Georges et la maladie de maman ont fait dans ses finances. Ah ! parrain ! je ne suis pas sans remord vis à vis de papa ; mon éloignement n'est pas le seul chagrin que je lui ai causé moi qui rêvait [sic] tant de le rendre heureux sur ses vieux jours ! Notre situation pécuniaire a été une perpétuelle anxiété pour lui. - C'est pourquoi je suis si pressée de monter la librairie : il est impossible que dirigée intelligemment elle ne réussissent [sic] pas : en n'y engageant peu de nos fonds personnels et en complétant par des souscriptions ou des actions, nous ne courrons pas de grands risques, vous me paraissez bien actif, bien entendu, plus raisonnable que Louis ; et si dans six mois, d'ici l'année prochaine la maison était en train, tout marcherait tout seul ; le mariage de Jeanne et la santé de papa décideraient sans doute maman à venir habiter le Midi ; la rente que mon frère [117] en reprenant la maison de papa

116. « La loi votée le 27 juillet 1872 divisait chaque tranche d'âge en deux catégories tirées au sort. La moitié des conscrits devaient accomplir un service militaire de cinq ans, et l'autre moitié de six mois seulement. Les soutiens de famille, les membres de l'enseignement public et du clergé en étaient dispensés. Les jeunes gens de moins de vingt ans, dans la proportion d'un cinquième , et pour le surplus moyennant le paiement de 1500 francs, pouvaient être volontaires et ne faire qu'un an de service, à condition de passer un examen.Cette dernière disposition permettait aux enfants de la bourgeoisie de ne faire pratiquement qu'un an de service militaire » (Elleinstein coord, Histoire de la France Contemporaine T IV, p 19)

117. Lors du mariage de Lydie, son père Edouard Wilson était âgé de 52 ans, il est alors *Commis en marchandises*, c'est cette affaire que son frère va reprendre

s'engage à lui payer, lui suffirait bien pour vivre à la campagne ; et nous pourrions encore être heureux ! j'ai besoin d'y croire !
J'ai fait la paix avec Louis ; mais bien que cela m'ai [sic] un peu calmé l'esprit, je suis toujours bien troublée, vous pensez. Heureusement que les nouvelles politiques ne sont pas plus alarmantes, si elles ne sont pas meilleures. Louis ira ce soir à Montpellier savoir le résultat de la séance au Sénat, si Paris était lui-même, il irait le balayer comme l'a déjà fait ; mais il attend toujours un ordre de Gambetta [118] sans doute et l'ordre ne vient jamais. On attend. . .quoi ?. . .
Pas de nouvelles de notre procès,M^r^Charpentier [119] estime vraiment ses autographes ; tout cela se tripote sans que nous n'en sachions rien : quand à [sic] Madame elle a l'habitude d'écrire pour ne rien dire, cela ne fatigue pas l'esprit au moins, et on n'a pas craindre d'être indiscrète. Elle a bien autre chose à faire que d'écrire à son fils, vous comprenez. J'ai insinué à Louis de lui dire de venir pendant mon absence, mais ça ne prend pas : elle ne m'aurait pas pour se faire la langue.
Nous avons reçu une très aimable lettre de qui ?. . .de Quintana, il n'a pas reçu celle de Louis. Je m'en doutais ! Il sera à Paris cet hiver.
Louis vous envoie 50 prosp [sic] de la « Patrie Latine » malgré les réticences des espagnols il conserve ce. . .titre. l'« Alliance Latine » [120] est lourd et rococo, il vous prie de ne distribuer ce premier paquet qu'entre les félibres ou amis de votre entourage ; il attend [sic] d'autres rectifiés pour l'Espagne, l'Italie et les autres félibres ; il vous donnera la liste de ceux à qui il en aura adressé afin de ne pas faire coup double. Le 1e n° ne paraîtra décidément d'après l'avis des gens sérieux qu'au 1e octobre, l'été est une trop mauvaise saison pour lancer une chose de cette importance. On va dès à présent s'occuper de l'Almanach qui devra paraître en septembre : ce sera une bonne réclame pour la Revue.
Avez-vous lu le Dominique ? Comprenez-vous quelque chose à ces querelles ? On dit que le Félibrige est flambé, roustit : le mauvais brulera[sic], l'or restera et nous le trierons : bonne affaire ! Pour la Cigalade d'Arles, ou tout l'un ou tout l'autre ; ou il faut y aller en masse et étouffer les parisâtres ou les laisser faire guignol tout seuls. Une bonne félibrejade à Toulouse serait le meilleur anti-Faureum : songez donc que Peyrat y viendra ! Il lance ses Albigeois : 10 000 exemplaires ! Les Langues Romanes en prennent 500 pour les glisser dans leur prochain N°=. Roque-Ferrier se distingue.
Si vous avez la tête un peu plus libre, c'est à dire quand tous ces ennuis seront

118. Le 4 mai Gambetta a fait un discours contre le cléricalisme. Le 16 Mai Mac-Mahon -élu depuis le 24 Mai 73 à la Présidence de la République, suite à la démission de Thiers la veille- a obligé Jules Simon à donner sa démission, le 17 mai il a appellé de Broglie à former un 3e ministère d'hommes de droite, le 17 Juin il demande au Sénat de dissoudre la Chambre des députés. Le 19 Juin la Chambre refuse sa confiance au Ministère de Broglie que Mac Mahon maintient au pouvoir. Le 22 juin le Sénat vote la dissolution de la chambre des députés.
119. Mari de sa belle-mère
120. C'est pourtant sous ce second titre que la Revue paraîtra en 1878, avec seulement deux numéros

un peu passés, je sais que Louis vous serait reconnaissant de vous souvenir de son Fédéralisme : il ne paraît plus d'article nulle part et cela ferait du bien au volume. Pour moi, je crois bien que vous ferez ce que vous pourrez .
Je ne trouve pas autre chose à vous dire. Je vous écrirai sitôt que j'aurai des nouvelles de la maison ou du procès. Tachez de vous posséder un peu. La confiance que vous devez avoir dans la tendresse de votre Albeto ne vous donne-t-elle pas courage ? Cela ne vous semble-t-il pas bon d'être tant aimé d'un si charmant petit cœur ? N'est-ce pas qu'il n'y en a pas de pareil ? C'est une petite sainte païenne que notre Jeanne. -Je vous embrasse pour son compte et vous serre affectueusement la main pour le mien et celui de Louis.
Votre très dévouée filleule et sœur

Lydie- Dulciorella

P.S. Maintenant que les innocentes petites oreilles ne peuvent plus entendre (hélas !) vous pouvez envoyer *la Vénus d'Arles* à Louis, il me la laissera lire s'il veut, mais vous savez bien qu'il m'a fait une éducation solide et que je connais la *Chanson des gueux*. Rollinat [121] nous a offert son volume *Dans les Brandes* je vous le prêterai si vous voulez...
Ce n'est pas fameux ; Colani [122] n'est pas difficile de voir là une révélation et des chefs d'œuvre. Ce n'est qu'un philosophe ce Colani !
Nous avons eu un très gros orage hier ; il a tonné ! !
Il m'a semblé comprendre que vous vous tracassiez au sujet de nos ressources présentes, Louis s'est décidé à réclamer à Coulet, ce qu'il lui devait depuis 18 mois ; nous avons de quoi attendre. Soyez tranquille, occupez-vous de vous-même, parrain.

121. Maurice 1846-1903
122. T Colani : Directeur du *Courier Littéraire* Paris.

15.1.25 Mas de la Lauseta Juin 1877

Cher parrain,

J'ai reçu une bonne lettre de Jeanne avant-hier, vous allez me dire que je suis moins pressée d'alléger vos inquiétudes que de les augmenter ? je ne vous ai pas écrit hier, parceque [sic] je suis allée porter au chemin de fer, pour elle, un panier de superbes cerises qu'on m'avait cueillies toutes fraîches ; pour le plaisir que votre Albeta aura à manger des fruits de son Languedoc ; vous me pardonnerez ce retard, n'est-ce pas ?
Papa va mieux ! Il était sur la route du bois avec maman pour venir au devant de Jeanne ; elle m'écrit : « Il a eu certainement une grande émotion en me voyant, mais cela n'a pas duré ; je me suis efforcée d'être très-gaie et de ne pas m'apercevoir que je le trouvais un peu changé. Il marche lentement et il a la parole un peu embarrassée, mais il n'a pas mauvaise mine ; je crois que la satisfaction de me revoir lui fera du bien : Georges et Maman m'ont dit qu'il me demandait depuis longtemps pour que nous puissions faire ensemble de jolies promenades. Je le trouve déjà mieux depuis hier. Maman va très bien elle a une mine superbe : on dirait vraiment que de n'avoir pas eu le temps de penser à elle lui a réussi. Je veux oublier tout mon chagrin de vous avoir quittés pour me féliciter d'être revenue, à cause de Maman et de Papa qui, il parait s'ennuyait à ne pas tenir tous ces derniers jours. Papa est je crois dans une bonne voie de guérison ; ce sera très long mais nous aurons de la patience. Je ferai tout ce que je pourrai pour aller avec lui à Montpellier cet automne ; j'ai bien des détails à te donner mais je n'ai pas le temps aujourd'hui.- J'ai compris la phrase« pas de nouvelle des amis ; » j'espère que tu en as maintenant de bonnes. Je ne m'attendais pas à rien recevoir ; je pensais bien qu'il serait trop ému ; écris-lui, je t'en prie ; tu sais tout ce que tu peux lui dire pour moi. Tu sais que c'est à toi que je dois de me sentir vivre depuis quelques mois ! »
Dites, parrain, ces seuls mots ne vous donneraient-ils pas du courage, pour dix ans, pour mille. Elle se sent vivre, la chérie, donc j'avais bien deviné quand je la voyais languir d'ennui et d'oisiveté, de cœur. Et vous, comme vous devez être fier et heureux d'être le médecin d'une si douce et si terrible maladie ; Ah, nous n'avons

pas à regretter ce que nous avons fait ! -êtes-vous encore souffrant ?
Je vais lui écrire tantôt, je ne sais pas si seulement je tenterai de glisser votre billet dans ma lettre ; il nous faut être très prudents pour éviter à notre Jeanne toute contrariété inutile ; vous voyez qu'elle est raisonnable et que vous ne devez pas craindre qu'elle vous accuse de tiédeur ; puisqu'elle vous excuse de ne lui avoir pas envoyé d'adieu. Elle m'avertira sans doute du jour que Maman ira à Paris et il lui sera plus facile de prendre elle-même les lettres au facteur. Une fleurette de vous arriverait sûrement et régulièrement ; je suis convenu avec elle que celles qui viendront de vous seront dans l'enveloppe, hors de ma lettre et les miennes au contraire dans celles-ci ; ainsi, vous pouvez en faire provision de petits bouquets mignons et me les confier ; dépêchez-vous avant que l'été ait tout brûlé.
Louis a reçu votre lettre chargée[123] ; encore une fois, parrain, ne vous tourmentez pas pour nous ; je ne vais pas à Paris maintenant et je vous répète que nous avons de quoi attendre la solution de notre procès ; nous regrettons assez de ne pouvoir vous aider dans l'embarras où vous êtes vous même. Comment cela marche-t-il avec Mme Fourès ? Boude-t-elle toujours ? Va-t-elle bien ? Et votre pauvre petite nièce est-elle mieux ? Qu'a-t-elle ? -pas la même maladie que sa sœur aînée, j'espère ? -
Je croyais bien votre Midi à l'abri des terribles ravages qu'elle cause dans le Nord ; votre sœur doit-être bien désolée, n'oubliez pas de lui offrir mes compliments et d'embrasser votre petite nièce et le bébé pour moi.
Dites-moi comment va l'amie de Mr Germain : elle se meurt, dites-vous ? de chagrin peut-être ? Oh, les Damnés parents !
Je ne vous ai pas encore dit tout ce que je pense de vos « Timounièrs » Cela me semble une des plus belles choses que vous ayez faites ; c'est enlevé ! C'est splendide de mouvement et de couleur. Vous êtes un fameux poëte, parrain !
Louis m'attend pour déjeuner, je vous quitte ; au revoir parrain, toujours bon espoir, confiance et courage : avec cela nous parviendrons au but, à notre bonheur à tous.
Je vous embrasse affectueusement pour votre Albeta, ma Jeanne et vous serre cordialement les mains pour Louis et pour moi,
Votre toute dévouée filleule et sœur

Lydie-Dulciorèla

123. Spéc., POSTES ET TÉLÉCOMM. Lettre chargée, paquet chargé. Affranchi de manière à l'assurer contre les risques de perte, de détérioration ou de spoliation. TLF 2009

15.1.26 Mas de la Lauseta le 28 Juin 1877

Mon cher parrain [124],

Ce m'est un réel bonheur de pouvoir vous annoncer que les nouvelles de la maison continuent d'être bonnes ; une longue lettre de Jeanne me donne grand espoir d'arriver à la réalisation de nos projets : bien qu'elle n'ait pas encore entamé la question capitale, elle a si bravement engagé la lutte que nous avons grand chance d'en sortir vainqueurs. Je vous transcris la lettre et commence par le commencement ; elle se plaint d'abord de ne plus être au courant de la politique ! -« Ici on ne fait attention à rien ; tout se passe le mieux du monde. Les gens de Thoiry sont complètement indifférents ; on m'a taquinée aussi sur mes opinions avancées ; Mr Marette m'a rapporté une fois un paquet de journaux de ma couleur et l'amusant c'est que tout le monde les a lus. J'ai aussi un peu étonné notre cercle avec mon enthousiasme pour le midi : Georges trouve ridicule d'aimer tant que cela un pays qui n'est pas le nôtre ; qu'étant d'origine écossaise et du nord, il ne comprenait pas cette préférence ; je lui ai répondu que ses idées étaient bien changées depuis l'année dernière, car il s'ennuyait si peu là-bas qu'il désirait y rester. Il a été un peu interloqué. Maman m'a demandé ce qui pouvait m'avoir fait prendre tant à cœur le parti du midi : je lui ai dit que tous les gens que j'y avais vus m'avaient parus plus intelligents que ceux que je connaissais ici (la petite insolente !) et que le pays était assez beau pour qu'on voulu y demeurer ! Elle m'a dit : « alors Paris ne te plait plus ? tu ne voudrais plus y rester ? Ce n'est plus ta maison ici ? il n'y a plus que celle de Lydie ? » je lui ai répondu qu' « en effet je sentais que je ne pourrai plus vivre ici. »

124. Dans les lettres conservées à Toulouse, il y en a une sans date ni destinataire qui débute ainsi : *« Généralement gracieux n'est-ce pas. . . . » et se termine par « Votre bavarde et dévouée filleule et sœur Lydie Dulciorela »*Elle porte au crayon en haut à Droite « Juin 2 », (*Juin 1* étant elle est partie, parrain, elle est partie.) En fait de notre point de vue, *Juin 2* est très logiquement la suite de celle datée du 28 Juin. Nous n'en avons fait qu'une seule

- Qu'en dites-vous ? mérite-telle d'être aimée d'un languedocien, votre petite écossaise ?...
C'est de Paris qu'elle m'écrit, elles avaient dû y accompagner Papa que ses affaires réclamaient et voir le docteur pour lui et pour Jeanne que son voyage a fatiguée ; le docteur a trouvé Papa mieux et a ordonné à votre Miguette de reprendre des pilules de foie de morue et du fer. Ils[125] doivent être tous retournés à Thoiry depuis mardi jusqu'au 10 ou 12 juillet qu'elles[126] retourneront à Croissy chez ma tante où Jeanne restera peut-être avec papa, pendant que maman effectuera le déménagement à Paris.-« Le nouveau logement ne m'a pas enchantée autant que maman s'y attendait -(dit-elle plus loin) je le trouve plus mal distribué ; du reste je ne sais pas ce qu'il me faudrait maintenant pour que je me plaise ici, surtout depuis que j'ai entrevue la possibilité de rester tous à Montp(r)[sic] - Car tu sais que nous y arrivons petit à petit : le docteur Conan a répété encore aujourd'hui qu'il faudrait me renvoyer là-bas, puisqu'il voyait que je m'y portais mieux ; et que puisque papa s'ennuyait sans moi il pourrait partir aussi à l'automne.
Maman fait quelques difficultés ; elle a d'abord dit qu'elle ne viendrait que si elle était indispensable à papa ; puis elle a fini par dire qu'elle viendrait pour un mois, parceque [sic] Georges ne pourrait pas rester seul plus longtemps. A présent, je suis plus contente, je crois du reste que maman ne peut pas me contrarier : elle m'a dit sérieusement que je ferai ce que je voudrai : que j'irai et viendrai de Montp(r)[sic] à Paris selon la saison ; j'espère ne pas rencontrer autant d'obstacles que je craignais pour mon établissement làbas [sic]. Papa ne dira rien ! et j'espère que maman cédera. »
Attention ! ! !
« Dimanche dernier Mr Marette était avec nous à Thoiry ; nous étions assez gais ; et naturellement -on a parlé mariage ; Mr Marette plaisante toujours, et il m'a demandé quand il irait à la noce ? Maman m'a questionnée sur tous les félibres (« il parait qu'il n'y a plus qu'eux qui comptent ») J'ai appuyé un peu sur Gras, toujours en riant, pour amener la chose tout en les tenant dans l'incertitude ; Maman m'a demandé aussi des nouvelles de Fourès et m'a dit que « elle n'était pas inquiète de ce côté là. » Je ne sais pas ce qui a pu la rassurer tant que cela ? »
Moi je le sais, parrain : c'est votre glaciale réserve vis-à-vis de Jeanne à Paris, cette froideur qui m'avait désespérée moi-même et dont cette chère Jeanne qui en avait été si touchée, ne veut plus se souvenir à l'heure qu'il est. Continuons :
« -à propos j'ai retrouvé mon sonnet ! dans mon coffre ! j'aurai du regarder avec plus de soin, je m'en veux ! -Après le déjeuner, toujours dimanche, je leur ai fait voir tous mes souvenirs d'Avignon ; je leur ai lu (elle ne doute de rien) les Vaillants Timonniers[127] ; ils ont trouvé cela superbe ! Maman (puis-je tout transcrire parrain ?) a dit même que c'était étonnant pour un garçon qui a si peu de dehors (pardon !) j'ai répondu qu'il valait mieux Moins de dehors et plus de dedans ; je leur ai lu aussi

125. surcharge sur elles
126. surcharge sur Ils
127. Un n barré sur ms

les Vieux Oliviers, le sonnet de Louis, le Lez et je crois que c'est à peu près tout. »
J'espère, parrain, que cette opinion peu flatteuse de maman sur votre personne et que partage votre sœur Louise, parait-il, vous touchera moins que la très - raisonnable et charmante réponse de votre Albeta ; son appréciation doit prévaloir sur toute autre pour vous, n'est-ce pas, et vous savez que votre filleule la partage ; ce qui fait deux contre deux et nous savons si les parents futurs ou présents, *sont généralement gracieux*[128]
Rappelez-vous bien que Louis lit toutes les lettres que vous m'adressez, j'ai du gratter quels égoïstes à propos de mes beaux parents.
[Juin 2]
généralement[129] gracieux n'est-ce pas ?
Attention derechef. . . !!!
« Maman m'a parlé du jeune de Villiers, je sais maintenant que c'est le plus jeune ; je n'en suis pas fâchée ; il sera plus facile à évincer ; son âge est un prétexte tout trouvé ; j'ai dis à maman que je le trouvais trop jeune ; que ce n'était pas maintenant que j'allais épouser un mari qui était encore d'âge à jouer (il doit avoir à peine 24 ans)[130] on ne m'en a plus reparlé : j'ai su depuis par Georges qui m'a fait l'article pour lui, que papa avait été mécontent de ma réponse quand maman nous en a parlé dans sa lettre. -Georges m'a dit aussi que j'avais tort de tant faire la difficile, que c'est comme cela qu'on arrive à rester Vieille-fille ; ces messieurs de Villiers ont un château et un canot ! Voilà la sympathie de Georges expliquée !! »
Et de deux ! Elle y va rondement, au moins ; elle aura *abattue* sa besogne avant vous et moi. On ne doit pas la reconnaître, elle qui ignorait ce que c'était que dire le contraire des autres auparavant. On va dire que je l'ai joliment dressée (ou plutôt déformée) en quelques mois. Je peux m'apprêter a entendre de belles !
Plus loin elle ajoute :
« Tu penses que je suis bien privée de n'avoir pas de nouvelles de Fourès ; j'ai rêvé qu'il était malade ! peut-être quand nous serons à Croissy pourras-tu m'en donner. »
Pauvre petite Jeanne ! Sa lettre, son écriture démontrent une très grande agitation ; elle doit avoir la fièvre et c'est ce que je redoute ; comment la calmer ! N'avez-vous pas reçu ma seconde lettre dans laquelle je vous priais de me confier pour elle une fleurette ou un petit bouquet ? -Je vous ai écrit coup sur coup, et vous ne m'en dites rien : la seconde adresse était de moi, ne vous l'aurait-on pas remise ?
Elle finit en vous envoyant un bon souvenir ; elle n'ose dire plus ; mais elle sera moins timide avec le premier message quelconque qu'elle recevra de vous. Louis va écrire ces jours-ci pour l'abonner au Prouvençau[131] ; ne me donnerez-vous pas communication de la pièce avant tirage ? J'espère, parrain que cette lettre va finir de vous ravigorer [sic] ? Tout marche vraiment mieux que je ne l'avais espéré ; et il ne serait pas

128. Barré sur ms
129. Ici commence la partie de lettre sans date et sans début dont nous parlons plus haut
130. Notons que Jeanne a, en 77 : 25 ans et Fourès 29 !
131. Journal littéraire bimestriel d'Aix en Provence 1977-1879

raisonnable de se laisser aller au découragement, quand la petite sentinelle avancée, là-bas, fait crânement son devoir. -Notre procès n'a du être jugé que ces jours-ci ; il paraît que l'avocat est sûr du succès, je ne veux pas trop y compter, peur d'un déboire ; mais quel bonheur s'il se terminait tout de suite ! -et à notre avantage ! Cher parrain ; je vous rassure le plus que je peux, mais vous avez des ennuis auxquels je ne peux malheureusement rien : l'inquiétude que vous donne la santé de votre nièce (pauvre petite !) cet âge est terrible pour les jeunes-filles mais quand on a des parents affectueux et intelligents, on s'en tire promptement ; je sais que les Eaux Bonnes sont souveraines pour la poitrine et les bronches ; Monsieur Gaidan [132] qui a du y renvoyer une de ses nièces qui était dans le même cas que Jeanne, me conseillait d'y mener une saison, notre chérie ; si elle ne va pas mieux à l'automne nous aviserons à cela : quel âge a votre nièce ? 15 ans ? depuis quand est-elle malade ? Donnez-moi de ses nouvelles chaque fois que vous m'écrirez, s'il vous plait. - Je suis jalouse pour Jeanne de votre perdigalet de petit neveu : l'aimeriez vous plus que vos bébés à vous ? alors je vous les volerai bien-sûr, car je les adore déjà à l'aveuglette : -comme ça serait délicieux dans le jardin, des bébés ! -S'il y en avait, maman ne se ferait pas tant prier pour venir ! Quand je le demande à Louis pourquoi nous n'en avons pas, il me répond que c'est le fait des hommes qui pensent beaucoup ; ne pensez pas trop parrain, que j'ai des petits-neveux ! Dites- moi l'état de santé de l'amie de Mr Germain, est-il tout à fait désespéré ? Peut-il la voir ? A-t-il pu prendre sur lui de faire la paix avec les parents ? Sinon il est coupable à mon avis ; le sacrifice de la dignité est grand, mais la véritable tendresse ne s'y arrête pas. Ne pouvez-vous rien lui conseiller ? rien faire pour lui ? Vous ne recevez plus la Cigale d'Or [133] ? et la subvention à quoi sert-elle ? D'ailleurs. Vous n'y perdez pas beaucoup ; il y avait dans le dernier n° une « lettre Alesenco » de Melle Goirand qui ne vous aurait pas édifié plus que moi sur la conscience de son auteur ; elle y racontait d'abord la vente des cocons, puis les processions auxquelles elles se garderaient [sic] bien de ne pas assister ; suit une véritable description admirative d'une vraie cagote ; cela rogne véritablement l'amitié que j'avais pour elle : protestante -fille de protestants, d'un libre penseur comme Mr Goirand, c'est incompréhensible ! un de ces jours elle va se convertir à la religion de son vieux galant, c'est à croire. Je lui dois un remerciement pour ses vers qui sont très gracieux, j'y travaille, mais je ne pousserai pas plus loin nos rapports d'amitié ; ce que je crains c'est qu'on ne m'accuse d'en être jalouse. Avez-vous lu « Lou desira » Noël de Borel [134], paroles de Roumieux ? vous l'a-t-il donné ? Je suis furieuse qu'il me l'ait offert avec dédicace ; c'est le Roy, le Désiré, « lou pichot » qui doit venir !..... L'impudence de Faure dépasse toutes les bornes ; je ne puis secouer Louis ; je vou-

132. Gaidan Jean- Pierre, de Nîmes(1809-1883)

133. Journal de Nîmes

134. Gèli Borel, compositeur a notamment fait les musiques de *La bèn-vengudo : mistèri en tres ate en vers prouvençau* pèr / J.-B. Gaut, 1887 ; *Li Noço de Guingoi* chansonnette avec L Roumieux 1886 ; *Chansons provençales* de Théodore Aubanel. Il était le chef de la musique du 99e de Ligne

drais qu'il s'assurât de ses véritables amis, et qu'il pût recevoir comme il le mérite l'honnête cousin de la consciencieuse cousine. -Il faudrait savoir si Mistral, Aubanel et Gras se préparent à assister à cette parade de Baudouin ! et de Faure ! S'ils y vont nous devons y aller avec le plus d'amis possibles et en les prévenant, afin qu'ils ne se laissent pas enjôler, qu'ils ne vous lâchent pas, mais au contraire prouvent aux deux paillasses que vous êtes ici chez vous et qu'ils ne vous en délogeront pas comme c'est évidemment leur intention. Mistral est très partisan d'une félibrejade en Languedoc du côté de Toulouse, si vous avez le temps vous devriez lui écrire de tout cela et le dâter [sic]. Que les Cigaliers vous détruisent vous et Louis, à Paris, passe encore ; mais ici ; non ! Mille fois non ! Tâchons de combiner quelquechose [sic] ; mais ne comptons pas sur Louis.
J'ai lu la « Venus Arlatenco », c'est superbe, surtout la fin ; je dois vous avouer que je n'y ai rien vu de choquant et Louis trouve comme vous que c'est raide : d'où cela vient-il ? serai-je pervertie ?
Nous n'avons pas encore terminé le plan de la Lauseta ; je vais y travailler cet après-midi (Louis va à Montp(r) [sic] pour les prospectus) et je vous l'enverrai le plus tôt possible. Nous comptons bien faire paraître en 7 bre. Ne viendrez vous pas du tout avant ? Pourrez-vous bien rester 3 mois sans revoir la Lauseta ?...
Nous allons à St Gilles (berceau de nos ancêtres) et à Aigues-Mortes demain, je vous dirai si c'est beau. En tous cas il fera chaud ! Louis prétend que c'est absolument nécessaire pour son roman.
Gras a envoyé à Louis une vieille chanson en provençale [sic] qui semble faite d'hier tant elle est pleine d'actualité ; la réélection des 221 et le Ministère Polignac [135] ; il vous la communiquera prochainement ; peut-être la République du Midi consentirait-elle à la reproduire.
Roumanille qui s'est abonné à la Patrie Latine ! Fait-il l'aimable ?
Je vous quitte, parrain, car je voudrais écrire un mot à Jeanne et il est tard ; si le facteur apportait une lettre de vous et un tout petit bouquet, comme je le glisserait promptement dans la mienne !
Si vous m'encouragiez un brin, j'oserai vous montrer ce que j'ai commencé pour Melle Goirand, mais vous ne vous souciez plus de moi, ni de ce que je fais ou que je ne fais pas ; j'ai perdu mon parrain ! Faut-il que j'en cherche un autre ?...Ah que je suis malheureuse de ne pouvoir exprimer mes sensations et mes impressions ! Tout reste à l'état d'ébauche dans ma pauvre caboche ; personne n'eût jamais plus grand amour de l'art que moi et personne ne fût [sic] aussi nul [sic] ; peut-être devrai-je me contenter de contempler sans vouloir exprimer, mais c'est plus qu'un violent désir,

135. Polignac Auguste, duc puis prince de, (1780-1847), émigré dès 1789 en Russie puis en Angleterre. Il particpipa à des conspirations, fut emprisonné puis s'évada et revint en France avec les Bourbons...Il fut choisi par Charles X comme ministre des affaires étrangères en Aôut 1829, la préparation du coup d'état Ultra échoua en juillet 1830, provocant la Révolution. La dissolution de la chambre le 16 mai après un vote de défiance à l'égard du trône de celle-ci par 221 voix contre 181. Après dissolution les opposants passeront de 221 à 274.

chez moi c'est un besoin de transcrire mes imaginations ; que faire ! - Je n'aime plus le français et ce languedocien est horriblement difficile à apprendre toute seule sans grammaire comme je le fais ; je ne sais pas même mes conjugaisons ! J'ai hâte que vous soyez ici, vous nous donnerez des leçons, à Jeanne et à moi, dites ? vous nous ferez lire à haute voix, vous nous ferez des dictées, ce sera amusant ! Nous apprendrons aussi à noter la musique afin de ne pas perdre tous les jolis motifs qui s'envolent à peine éclos au bout de vos doigts (j'espère que je vous dis de belles choses !)
Vous serez bien gentil pour moi quand vous serez mon beau-frère ? Souvenez- vous du portrait que vous avez là sur votre cœur ; nous sommes enlacées, embrassées, Jeanne et moi, notre vie s'est passée ainsi jusqu'à présent ; si ce n'est que nous avons changé de rôle depuis trois mois, et que c'est Jeanne qui s'appuie sur mon épaule et qui y rêve confiamment ; telles nous devions toujours rester, jusqu'à ce que nous ayons cheveux blancs et têtes branlantes, souvenez-vous en, parrain ! ?
Cette fois c'est sérieux. Au revoir, travaillez bien ! et espérez : songez à Notre Albeta qu'autant qu'il faut pour vous éclairer l'âme et pas assez pour lui donner la berlue. Plus vous aurez de courage, plus elle vous estimera : nous aimons les hommes courageux, nous !
Louis vous envoie ses plus chaudes amitiés et moi je vous serre affectueusement la main ; depuis que vous avez failli partir sans m'embrasser, je n'ose plus le faire, je crains que ce soit une leçon de convenance que vous ayez voulu me donner et je m'y soumets, car vous devez connaître les usages d'ici mieux que moi ; d'ailleurs c'était le seul moyen de vous permettre d'embrasser votre Miguette, je ne m'étais pas émancipée à ce point auparavant, vous devez vous rappeler. Au revoir
Votre bavarde et dévouée filleule et sœur

Lydie-Dulciorela

15.1.27 Mas de la Lauseta le 8 Juillet 1877

Cher parrain,

Je vous ai fait un peu languir ? Mais voilà qui vous consolera, j'espère. Ce petit bouquet de votre « Miguettte » est-il gracieux ? Savez-vous le nom de ces fleurettes ? elles poussent en frêles petites grappes violettes et rosées dans les herbes fines des talus le long des routes, j'en ai cueillies souvent, souvent, étant petite !...J'en ai pas [sic] encore vues ici, il y fait trop sec ; mais peut-être en avez-vous là-bas où le pays est plus frais ?...Le vôtre aussi est bien joli, comme il va lui faire plaisir ! C'est le premier souvenir de vous qu'elle aura reçu depuis son départ !
Je pense qu'avant tout autre chose vous désirez que je vous parle d'elle, n'est-ce pas ? Elle m'a encore écrit cette semaine de Thoiry où ils ont été contents de retrouver le calme et un peu de fraîcheur, « c'est à dire que nous nous déplaisons moins dit-elle, il est vrai que nous avons la chance que les Taupin (ces insupportables voisins indiscrets et bavards) sont en voyage, et Mr Issartier (le vieux docteur qui l'emmenait en tournée) ne vient qu'une fois par jour faire sa petite parlote ; j'ai pris le parti de ne pas me gêner ; quand j'en ai assez, je me promène dans les jardins et je n'écoute plus. Je n'ai été que deux fois dire bonjour à Mme Issartier (très impotente et très imposante, pauvre dame) je prétexte que papa ne veut pas que je le quitte, et c'est un peu vrai : il faut toujours qu'il nous sache à côté de lui, il ne peut pas se passer de maman seulement une heure. Il continue d'aller bien, nous avons fait ces jours-ci quelques petites promenades dans les champs et dans les bois à nous deux. Les bois sont très beaux en ce moment, ils sont pleins de fraises et embaument la fougère et le troëne [sic]. Je ne peux pas m'empêcher de comparer ces promenades à celles que nous fesions [sic] ensemble il y a quatre ans dans les mêmes bois et qui étaient si gaies ! Les bruyères commencent à fleurir et les églantiers aussi mais quelle différence avec mes églantiers de ta haie ! celles-ci sont toutes petites, et elles ont l'air malades...Les champs aussi sont dans leur beau, on fane seulement ! les avoines ont à peine le grain formé et les blés sont encore complètement verts ! ce n'est pas cet éblouissement des champs dorés que j'ai vu

en partant entre Montp(ier) [sic] et Nîmes : je n'ai jamais vu un tel éclat, aussi brillant que des pierres précieuses. Tu penses que j'ai ressenti encore bien plus cette année la différence de lumière ; il fait un temps superbe, tout le monde se plaint de la chaleur le soleil est sans doute très fort pour eux, et bien pour moi je vois une vapeur qui enveloppe tout, même en plein jour ; je suis toujours à la recherche d'un horizon que je ne vois pas, le ciel paraît plus près de nous que là-bas ; je ne sais ce qui peut produire cet effet. »
Après m'avoir parlé du prochain déménagement (où il (?) ne sera pour rien heureusement) elle m'annonce triomphalement qu'« elle a bu déjà trois fois du lait ! » pas beaucoup d'un coup, mais c'est égal, c'est une fameuse violence ! « papa m'a dit que cela lui fesait [sic] plaisir et c'est pour cela que je le fais car je ne sais pas si cela me fera du bien. » Elle me dit aussi qu'une vieille voisine qui l'a mise en adoration depuis notre premier séjour à Thoiry l'a trouvée encore plus belle (voyez-vous ça !), et répète à maman toute la journée qu'elle est bien heureuse d'avoir des filles comme nous.(Je doute que maman en soit bien persuadée car elle nous trouve ingrates) « Elle doit aujourd'hui nous faire une tarte aux cerises et nous l'apporter ce soir : c'est bien fâcheux que Louis ne soit pas ici ! » et le parrain donc ! elle n'a pas osé le dire mais elle devait le penser.
Voilà qui est plus sérieux : ouvrez vos deux oreilles et votre cœur, amoureux de ma Jeannette -« Maman ne cherche pas du tout à savoir rien de moi, quoiqu'elle se doute bien de quelque chose : en cueillant des pois ces jours-ci, je luis disais que tu m'attendais à l'automne ; elle m'a demandé alors : « et n'y a-t-il pas quelqu'un d'autre aussi qui t'attende ? » C'est bien possible, ai-je répondu ; elle a fait : « ah, je m'en étais toujours doutée, et rien de plus, ni depuis non plus, si elle me questionnait je lui dirai ce qu'il en est mais comme cela je ne puis. » je vais mettre pour lui, (elle n'ose pas vous nommer) dans ma lettre un petit bouquet des bois de notre dernière promenade, tu le lui enverra quand tu auras le temps !
Voilà tout : si vous n'êtes pas content avec ça je ne sais pas ce qu'il vous faudra, vu les difficultés inévitables du moins, je le répète elle va plus vite que nous en besogne et elle aura fini sa tâche avent [sic] que nous ayons pu commencer la nôtre. Ah, s'il ne s'agissait que de vouloir ; mais pauvre parrain, voyez un peu si nous ne jouons pas de malheur : l'avocat qui doit plaider notre cause vient de tomber subitement malade ! -il n'y a qu'à nous que de tels contretemps [sic] arrivent !- c'est à croire qu'au moment où nous toucherons notre héritage, (si nous le touchons) l'or se changera en plomb et le papier en fumée.
Ma belle-mère n'est pas contente non plus de ses affaires ; son mari monte une fabrique de produits chimiques ! ils vont se couler ! mais ce n'est pas cela qui la préoccupe momentanément ; c'est que les paysans qui lui ont acheté la maison de son père ne la paient pas : elle attend après cet argent pour venir, ce ne sera donc pas de sitôt.
Pauvre Fourès ! les regrets que vous éprouvez encore de la perte de votre admirable père, nous les ressentons tous les jours pour le Général ; il eût été si heureux avec nous, ici ; elle [sic] m'eût aimée, lui m'aimait petite fille, il me pinçait si paternelle-

ment les joues en me regardant longuement, fixement. J'ai rêvé plusieurs fois qu'il m'accueillait dans ses bras et qu'il était plein de tendresse pour moi ; voilà d'irréparables pertes ! Oh que je garde longtemps, longtemps encore papa ; je croirai être cause de sa mort !... Je suis épouvantée d'avoir écrit ce mot.
Louis a reçu une lettre de Mr Germain : il est toujours aussi désespéré, je ne sais s'il croit que nous sommes au courant de ses chagrins, mais il nous les laisse entrevoir ! il parle d'orgueil blessé ! d'orgueil blessé ! et il croit savoir aimer ! lui-même oui, mais son amie, point. Le véritable amour, l'amour jeune et généreux n'a pas d'orgueil quand il s'agit nonseulement [sic] de son bonheur à soi, mais du bonheur, de la vie d'une autre et que cette autre est votre « fiancée de cœur » ; je voudrais le lui dire ; mais l'amour-propre arrivé à ce degré est une folie, lui seule [sic] peut se guérir.
« L'amour est plus fort que la mort » m'a écrit Louis dans un terrible moment où certes tout mon orgueil était plus que meurtri et j'ai trépigné dessus ; notre bonheur en dépendait ! et plus d'une fois depuis...Mr Germain nous annonce probablement sa visite pour la fin de cette semaine ; peut-être ne vous parlera-t-il de rien et vous savez par expérience si Louis sait provoquer de pareilles confidences ! - En somme ; c'est la jeune-fille qui est la plus à plaindre : faut-il qu'elle l'aime bien fort son Germain, pour ne pas lui en vouloir de ne rien faire qui les rapproche : si elle avait de l'orgueil, pourtant ? Elle le mésestimerait.
Avez-vous reçu les vers français d'Adèle Souchier[136] ? je ne sais pas du tout qui sait [sic] mais il ne me semble pas que c'était une jeunesse, peut-être me trompé-je ?[sic] -Roumieux et Marius Bourrelly sont mieux renseignés que moi sans doute : le premier dans les lettres en vers dans Dominique l'appelle Nouvelle reine des cours d'amour et le second lui dit les plus galantes choses du monde en l'appelant Mademoiselle ; nous verrons certainement la nouvelle félibresse à la prochaine fête.
Vous avez du recevoir à l'heure qu'il est la Revue des Langues Romanes[137] Avez-vous vu le bel article sur la Lauseta ? Vous n'y êtes pas ménagé, Cathare que vous êtes ! Mais Louis trouve que ça ne fait pas mal au contraire ; pour ce qui me concerne je flaire que Mr de Tourtelon[sic] a passé par là ; j'en suis un peu honteuse car la langue en est si abracadabrante qu'on ne peut la classer. Je m'applique au Montpelliérain pur mais il n'est pas créé pour ainsi dire et je vais à tatons ; je n'ai pas encore fini mon figuier !
Votre « Ronde des grâces » est magique ; quel rêve ! Que votre Albeta va être heureuse : trop, pour le cacher, peut-être. Comme langue, cette pièce semble différer des précédentes ; c'est plus mœlleux, très approprié au sujet, mais peut-être moins original, moins vous : je ne suis pas seule de cet avis. Louis le partage ; sans cela je ne permettrai pas de juger les œuvres de mon parrain et maître ! J'ai retrouvé

136. Adèle Souchier,de Valence
137. Ce numéro de la *Revue des Langues Romanes* publiait trois poèmes de Fourès : *l'Albeto, Le Garrabié, Al Tustadou de l'Amic Alban German.* Il contenait la critique par A de Roque-Ferrier de l'Almanac La Lauseto, en faisant une large part dans celle-ci aux textes de Fourès, comme le note Lydie.

le vocabulaire de Fabre d'Olivet qui l'avait sans doute emprunté à Sauvage : il y a beau jour que je connais votre joli enramelat ; il m'a saisie aux liens et aux lèvres à première vue. L'ombre qui emmaillote les troncs c'est délicieux ; luscre pour crépuscule est très beau ; je l'ignorais.
Le facteur ! Adieu, parrain ; à bientôt ; je vous chercherai l'almanach cet après-midi, vous l'aurez ces jours-ci avec des prospectus. Nos plus chaudes et sincères amitiés dans une poignée de main
Votre toute dévouée et affectueuse filleule

Lydie-Dulciorela

15.1.28 Mas de la Lauseta 18 juillet 1877

Cher parrain,

Il était grandement temps que votre lettre m'arrivât, je commençais a être vraiment inquiète de votre silence : pourquoi tant tarder à me répondre ? Vous devez savoir que ma situation d'esprit n'est guère plus calme que la vôtre, et que la moindre chose me trouble et me tracasse ; au moindre soupçon de refroidissement de votre part, je perds la tête, sans l'assurance constamment renouvelée que vous aimez Jeanne et que vous pensez à elle, je suis prise de craintes indicibles et de terreurs ; je me demande si je ne vous ai pas poussé à une résolution à laquelle vous ne désiriez pas venir, et si je n'ai pas été égoïste, par amitié pour vous et tendresse pour Jeanne, en disposant, pour ainsi dire, de votre avenir comme je l'ai fait. Ah ! parrain, si vous souffrez, croyez bien que je ne suis pas sur des roses ! Jeanne vous aime tant que j'ai toujours peur que vous ne l'aimiez pas assez ; je redoute tout l'éloignement, le temps, votre âge, votre tempérament, les circonstances nôtre male chance [sic], que sais-je ? Si votre Albeta partageait la moitié de mes transes elle en mourrait, mais vous comprenez que je les garde pour moi. Je vous disais en fermant ma dernière lettre que j'en recevais une d'elle : vous étiez peu curieux de savoir ce qu'elle renfermait, il parait. Ingrat ! Elle est pleine de vous ; mais je ne sais pas si je dois tant vous en dire que d'habitude, car on dirait que plus vous êtes sûr de son attachement, plus vous tiédissez : seriez-vous batailleurs amoureux qui n'aiment que pour le plaisir de pourfendre les obstacles et joncher la place de difficultés abattues ? Ah ! parrain ne tardez plus tant à me répondre ; voyez à quelle folle méfiance j'en arrive !
Je voudrais vous parler très sérieusement aujourd'hui ; mais je ne sais si je le pourrai. Les affaires se corsent à Paris (j'entends vos affaires) Jeanne a peut-être tout dit à l'heure qu'il est : elle brûle le passé, votre timide, votre douce Albeta ! Bien que je la susse dévouée à la mort je ne l'imaginais pas si courageuse : cela lui vient de sa candeur probablement, elle s'étonne du silence de Maman :elle cache si peu ses sentiments qu'elle s'impatiente presque de ne les voir pas devinés ; c'est touchant ; j'apprends encore à l'aimer d'avantage [sic] sous ce nouvel aspect de son délicieux caractère : c'est l'âme la plus délicatement virginale que j'ai vue de ma vie ; en même temps si pure et si raisonnable, si naïve et si sensée, si forte et si bonne ; je vous l'ai dit, parrain, son physique est la moindre de ses qualités, et plus vous la connaîtrez, plus vous l'aimerez, si vous ne la prenez pas que pour son joli

petit museau (comme vous dites ici). Maintenant, je prends ses lettres, car je n'en finirai pas sans cela. Ils ont quitté Thoiry et sont chez ma tante à Croissy depuis mardi, papa continue d'aller mieux et Jeanne tousse moins ; Maman est occupée à faire le déménagement à Paris. Jeanne me dit que ma tante est très aimable avec elle : « on m'a meublé une petite chambre au second, près de la salle de billard, écrit-elle, j'y suis bien seule ; j'ai de l'air et une vue de la côte de Bougival qui me rappelle (avec un peu de bonne volonté) ma garrigue de droite, Maman a eu soin de prévenir que j'aimais la tranquillité et ma liberté, de sorte que je crois ne pas être trop ennuyée ; Ma tante est tout-à fait consolée, elle ne souhaite qu'une chose c'est que nous allions tous bien pour qu'on puisse s'amuser ; Mon oncle ne revient toujours pas ; il est en train de vendre des terrains et attend qu'on le paie, ma tante me dit que l'Angleterre est en marché avec le Sultan pour acheter l'Égypte [138]. . .J'ai causé un peu avec Ma[sic]tante hier : elle a l'air de comprendre le sentiment mieux que Maman, nous avons parlé de mes futurs (toujours !) elle m'a naturellement dit qu'on avait été enchanté à la maison de la demande du jeune de Villiers, j'ai fait comprendre à ma tante que ce n'était pas dans mes idées ; qu'il était trop tard ; qu'il aurait du se présenter il y a deux ans ; elle a compris que j'en aimais un autre, car elle m'a dit qu'elle trouvait tout naturel que je choisisse qui me plaisait, que le bonheur n'était pas dans la fortune et qu'elle me souhaitait un mari comme Louis. Le matin, elle est montée dans ma chambre et je lui ai fait voir mes petits souvenirs d'Avignon et aussi le sonnet l'Albeta elle a eu les larmes aux yeux et m'a dit que c'était si joli qu'on sentait que c'était vrai. Elle a ajouté : « Et Mr Fourès en voudrais-tu ? » je lui ai répondu :« Oui, c'est le plus charmant de tous les jeunes gens que je connais ; » elle a été de mon avis et n'a pas tari d'éloges sur lui. Je suis contente qu'il lui plaise, c'est déjà une sympathie dans la famille ; il est probable qu'elle en causera avec maman et papa : ça m'est égal, je leur répondrai la même chose. Si je suis seule avec papa et ma tante la semaine prochaine, tu pourras m'écrire comme c'était convenu, un petit mot à part dans une lettre pour me donner quelques détails sur Fourès. Je ne puis m'imaginer qu'il n'y a qu'un mois que je suis partie de Montpellier. . .Mille baisers pour toi, dont un pour Fourès !
Vous devinez bien, parrain, que cet un là vaut à lui seul tous les autres ! J'ai profité de l'avis qu'elle me donnait, de l'absence de maman pour lui parler longuement de son « troubaire » dans une lettre particulière dans laquelle j'ai mis votre petit billet et votre bouquet. Pourvu qu'il n'en advienne rien de fâcheux pour elle ! J'attends sa réponse avec une impatience !. . .Quand au « Prouvençau » je n'ose pas le lui envoyer : y a- t-il eu mal entendu entre nous ou oubli de votre part, que vous avez signé de votre nom ! Je croyais que vous prendriez un pseudonyme ? Maman a l'œil trop ouvert sur nous maintenant pour que le sujet de vôtre pièce, la dédicace « à ma Miguette » et vôtre signature à la fin de tout ça ne l'éclairassent plus qu'il ne faut sur vos sentiments. . .
C'est partie remise pour cette fois.
Je me souviens que je vous ai dit en commençant que je voulais causer sérieusement

138. le 18 novembre 1876 un condominium franco-anglais sur l'Égypte a été institué

avec vous. Je voulais vous demander si vous avez toujours l'intention de voir vôtre oncle en 7 bre ? Dans le cas (très possible) où Jeanne s'ouvrirait à nos parents de son affection pour vous et de ses projets d'avenir, que comptez-vous faire ? il faut y penser, nous ne pouvons toujours la laisser agir seule, jusqu'à présent nous n'avons qu'à attendre, mais une fois mes parents instruits, nôtre rôle change, surtout le vôtre. Tachez de m'écrire avec un peu de calme. La certitude que vous avez maintenant d'être profondément et résolument aimé de Jeanne doit vous apaiser un peu : cette absence n'est pas la première ni la plus longue que vous ayez supportée : celle de l'année dernière a duré 7 mois et il se peut que celle-ci soit plus courte même que ce que nous l'avions présumé. Pour ma part vous concevez que je hâterai le retour de Jeanne de tout mon pouvoir, dans ma lettre d'avant hier je parle de 7bre ; j'ai écrit la semaine dernière à maman à propos de ce voyage et d'une installation plus définitive dans le midi de façon à avoir d'elle une réponse cathégorique [sic] : ce qu'elle a évité de faire jusqu'à présent.
Je sais que vous avez de grands ennuis, pauvre parrain, et que le surcroît de tristesse que vous apporte la maladie de votre chère petite nièce doit vous ôter tout calme d'esprit ; je dois quelquefois vous ennuyer : n'avez-vous jamais regretté de nous avoir connu ? N'avons-nous pas troublé votre vie, dites ? Vos lettres sont si fiévreuses, souvent si tristes ! Votre brouillerie avec votre mère doit vous faire extrêmement souffrir et elle aussi ! Que faire ! Que peut-elle avoir contre Jeanne, sans la connaître ? Sait-elle donc qu'elle n'a pas de dot ? - Qui le lui a dit ? S'obstine-t-elle à croire que vous pouvez passer votre vie dans ses jupes ? - Je vous avoue que je ne comprends pas encore ce qui la chagrine à ce point. Je désire et en même temps je crains de la voir ! Croyez-vous qu'elle puisse ne pas aimer Jeanne ? Elle fait ordinairement la coqueluche des mamans plus que celle des fils encore ; il n'y a pas une des Dames que nous connaissons qui ne la voulût pour bru ! paysannes ou femmes du Monde ; à la ville comme à la campagne.
Louis a oublié de me rendre votre lettre et il est à Montp [sic] de sorte qu'il m'est difficile de répondre à tout ce que vous m'y dites au sujet de l'almanach ou de la Revue ; pour ce qui est de l'insertion de votre sonnet et de celui de Mr Gaidan, c'est par oubli s'ils ne sont pas sur la liste des pièces composant la Lauseta de 78 ; cela vient de ce que Louis m'ayant demandé de lui remettre tout ce que j'avais de vers, les deux pièces ne s'y trouvaient pas : je crois avoir donné la votre à Jeanne (à moins qu'elle ne soit en bas dans mon pupitre) et que Louis a l'autre. Vous comprenez que nous tenons que [sic] vous qu'elles paraissent dans l'Almanach. Pourquoi ne pas nous communiquer la lettre de ce bon Mr Gaidan ? elle est trop élogieuse, dites-vous ? Craignez-vous que nous soyons jaloux ou faîtes-vous de la modestie avec vos vieux amis qui ne trouvent jamais qu'on dise assez de bien de leur Fourès ?
Le titre de la Lauseta sera imprimé en trois langues : en haut-lang [sic] ; en bas-lang [sic] et en Catalan ; selon les circonscriptions où ils seront destinés à être vendus, vous comprenez ?

Ce n'est pas l'Alliance mais la Fédération Latine que Thiaudière[139] avait proposé pour titre. La Patrie Latine (que nous préférions comme vous), était trop étroit pour les fédéralistes espagnols : il faut savoir faire quelques concessions.—
Louis vous répondra mieux que moi au sujet de la notice de Destrem[140] sur le « Calendrier Républicain » : ce Calendrier a un défaut capital pour notre midi : c'est que les mois y sont en général en retard de 30 jours il a été fait pour le climat du nord, et nous moissonner [sic] quand le blé est moulu, et quand on songe à visiter les tonneaux : qu'en dites- vous ?
Est-il permis de dire que la pièce de votre ami Herloz[141] nous semble moins bonne que la petite de l'année dernière ? Aimez-vous ça vous ? C'est du faible Musset, entre nous. N'allez pas vous fâcher de cette innocente remarque au moins ? Savez-vous, parrain, que vous êtes si susceptible en matière littéraire que je n'ose pas vous parler franchement la plupart du temps : c'est bien gênant ; ne dites pas que ce n'est pas vrai ! -D'ailleurs l'étant moi-même extrêmement en amitié, je vous pardonne facilement. Seulement dites-moi franchement, brutalement si vous voulez, une bonne fois pour toutes, si vous préférez que je vous dise toujours ma façon de penser ou si vous préférez que je vous la taise quand elle n'est pas conforme à la votre ; et pas de politesse, en cette occasion, je vous prie. Nous devons dès à présent pétrir et modeler nos caractères pour éviter l'ombre d'un dissentiment plus tard ; étudions réciproquement nos endroits sensibles afin de ne jamais nous blesser quand nous aurons le bonheur de vivre plus rapprochés : n'est-ce pas raisonnablement parler ?
Monsieur Germain a revu son amie ? Quel bonheur ! La paix est-elle faite avec les parents ? Si vous le voyez Dimanche, faîtes-lui nos plus sincères et cordiaux compliments. Pourquoi n'est-il pas venu comme il nous l'avait annoncé ?
Une lettre de Troubat[142] ce matin, nous fait espérer, la très prochaine visite de mon cher ami Baudouin ; le cœur me toque d'y penser ! Je ne sais pas comment je pourrai le recevoir.
Louis a envoyé la lettre de Cladel à C. Gleizes : elle est signée de St Pélagie [sic] et a 4 pages, elle lui fera plaisir ?
Et le Fédéralisme ? ? ? ? ?
Puisque vous me parlez de votre Églantier (que Jeanne n'a pas lu, que je sache) je vous avouerez que je n'ai pas compris pourquoi vous réclamiez de Jeanne un bouquet de ces fleurs auxquelles un autre amoureux souvenir est attaché : c'est une double trahison. Je ne sais si Jeanne se souvient que vous nous l'avez lu au

139. Edmond Thiaudière : Directeur du mensuel *La Revue des Idées Nouvelles*, bulletin du progrès dans la Philosophie, les sciences, les lettres, les arts, l'industrie, le commerce et l'agriculture. (Lauseta 79 p 285). Carbasse (1977 p 100) en fait le quatrième Félibre rouge. Cofondateur avec Ricard de la société L'alouette à Montpellier en 1876 (Salvat 1943)
140. Jean Destrem : *petit fils du conventionnel toulousain, secrétaire général de rédaction au Rappel* (notes au bas de la Lettre de Fourès du 23 Janvier 1877, parue dans Montpellier en 1896)
141. Gustave Herloz figurait parmi les auteurs du nord de la première Lauseta
142. Troubat Jules (Montpellier, 1836 - Paris, 1914)

Mas du Diable le soir de votre arrivée : je ne lui ai jamais parlé de cela : j'ai trop souffert moi-même de ces confrontations avec un passé rempli par d'autres et je donnerai tout au monde pour que Jeanne gardât toujours la sérénité de son cœur. Après ça, peut-ê tre n'est elle pas jalouse, elle, puisqu'il parait que c'est un défaut. -Vous pourrez donc mettre en vers tout ce que vous voudrez églantines et églantiers autant que vous voudrez, c'est votre affaire.
A propos des Proverbes, pourquoi la traduction de ceux qui sont en Italien et en Espagnol est-elle si peu littérale ? Si nous voulons familiariser le populaire avec ces deux langues sœurs, ne vaut-il pas mieux juxtaposer autant que possible le mot étranger et le mot français ? Quittes à être moins littéraires ?
Vous allez dire que je suis bien raisonneuse aujourd'hui (comme souvent) parrain ? C'est la faute du Magistrau qui bouffe ici depuis hier à nous faire croire que nous sommes en mars : cela taquine et rend grincheux.
J'ai fini « ma figuièira » mais il m'est impossible d'en juger, c'est on ne peut plus fantaisiste : quel mal je me suis donné ! Je crois qu'il ne m'en coûterait pas plus d'apprendre le sanscrit...et cela me servirait peut-être d'avantage [sic] ! Je vous l'enverrai (peut-être !) dans ma prochaine lettre si elle est moins longue. Avec les vers de Melle Adèle Souchier, ça se vaut ! Ce qui me gêne naturellement c'est de ne pas toujours savoir la véritable acception des mots : c'est un peu, un jeu de hasard pour moi, où l'oreille joue le rôle de la vue. Pouvez-vous me dire s'il y a un mot pour désigner le cœur, le centre d'une fleur, d'une rose ? Mitan, miech, tout cela me déplait. !
Je vous quitte, parrain, je commence à avoir la fièvre de fatigue : avouez que j'ai la plume bien pendue ! Mais si ça vous ennuie de tout lire en une fois, vous le lirez en deux, et voilà !
Vous me direz si la surprise vous a fait plaisir. non, je suis sure [sic] !
N'ai-je pas mérité qu'on m'embrasse aujourd'hui ? ne suis-je plus la petite sœur blonde qu'on avait quelquefois appelé [sic] ? Vous êtes bien capricieux ; ça n'est pas beau, allez ! Tout le monde ne se ferait pas prier comme vous...avez-vous quelque dent cachée contre moi ? Je le crois. Quelquefois, sans m'expliquer comment. Au revoir, vilain parrain, amusez-vous bien dimanche, et moi aussi, je crois que nous irons faire une petite excursion sentimentale, Louis et moi : la paix continue de régner au logis ! Il y a longtemps que mon cher mari n'a pas été aussi tendre et gentil avec sa Titi : je crois qu'il avait un amas de fureurs vengeresses sur le cœur. Il est en train de se purger en assommant les « missionnaires bottés » à coup de Camisards éventrés et étêtés, c'est effroyable ! ! ! ! ses sourcils ne se défroncent pas même en dormant ! même en mangeant des abricots ! c'est égal, son humeur est très radoucie conjugalement parlant, et j'envoie un baiser de remerciement au vieil Arboras, de ce qu'il s'est décidé à se coucher sur le papier de Mr Poujol[143] au lieu de lanciner

143. Poujol, l'éditeur Montpellièrain spécialiste du Protestantisme, est l'un des libraires éditeurs de la Lauseta, l'œuvre dont il pourrait être question ici est celle annoncée en préparation dans le N° 1 de *l'Alliance Latine*, parmi les « œuvres des collaborateurs de la Revue : *Les bralhasses, épisode des guerres protestantes en Languedoc* »

si cruellement le pauvre cœur de Louis : c'est un brave camisard : je suis sûre que vous l'aimerez aussi.
Au revoir pour de bon, parrain ; au baiser de votre Albeta je joins les mains tendues de Louis et ...mes joues ?
Votre toquée de sœur et respectueuse filleule

Lydie-Dulciorela

P. S. surtout n'omettez pas de me donner des nouvelles de votre chère petite nièce et du « perdigalet. » Mes compliments sympathiques à votre sœur.
P.S. J'ai retrouvé mes médailles ! vous ne voulez pas venir les voir ? Je vous endonnerai !
Ma paûme [sic] chauffe comme une plaque de four, (sans exagération) si vous répondez par un brimborion[144] de lettre je croirai que c'est pour me donner une leçon de tempérance épistolaire, entendez-vous !

144. Brimborion : nm chose de peu de valeur (Larousse de Poche 1918)

15.1.29 Mas de la Lauseta 25 juillet 1877

Cher parrain,

Les deux bonnes petites lettres : voilà comme je les aime et je ne veux pas attendre celle que vous me promettez encore pour vous remercier de celles-là. J'ai eu des nouvelles de Jeanne récemment, mais je ne veux pas vous en parler aujourd'hui parce que j'en aurai pour trop longtemps et il est tard ; sachez seulement qu'elle va bien et qu'elle a mis ma tante dans le secret de son affection pour vous. Je ne sais pas encore comment lui est parvenue ma lettre particulière ainsi que le petit morceau de votre cœur que j'y ait joint : j'attends une réponse ces jours-ci.
Je me décide à vous envoyer cette pauvre Figuièira [145] qui m'a donné tant de mal et que maintenant je n'ose pas offrir à Melle Goirand. J'ai tâché de l'écrire en Montpelliérain ; c'est loin de vous ! Mais loin aussi du provençal ce qui me console un peu. Mr de Tourtoulon qui a bien voulu me le corriger, m'encourage autant qu'il peut, mais il m'a fait des biffures qui m'ont bien ennuyée à remplacer : j'étais si contente d'avoir fini que tout en prévoyant naturellement un grand nombre de fautes chaque petite croix à la rime surtout m'a fait l'effet d'une roue de supplice (souvenir du vieil Arboras !) si donc vous rectifier [sic] par-ci par-là, veuillez boucher le trou, s'il vous plait, parrain, ces amputations me font trop gémir quand je les doit [sic] exécuter moi-même.
Voici ce que j'ai du corriger, si vous me trouvez mieux à y substituer, j'en serai bien aise car il y a là plusieurs nouveaux venus qui ne me reviennent pas : 8e vers 2e st [sic]. - il y avait :

Dirias pas qu'au cap das ramels
Soun joucats d'issam jougarels etc ...

ramels se dit ramèus à Montp(r)[sic] pourquoi ?
J'ai peine à me soumettre à ces caprices tout à fait illogiques.

145. Nous ne donnerons pas ici les traduction des vers et corrections, nous étudions celles-ci dans le chapitre sur la place de l'occitan dans les lettres (voir chapitre 7)

3e vers, 2e- st , il y avait :

Quau vestit trena a la Figuièira
Quau clar e satinos tresum etc

Quau est érroné c'est quante -j'aimerai mieux les deux exclamations.
1 vers 4 e st [sic] -il y avait : dementre que d'aici-d'ailà
1 vers 6 e st [sic]-il y avait : Ara es julhet lou mes tant bèl : bel se dit bèu ici-
4evers même st[sic] - il y avait :
e qu'embauma l'aubre de mèl
que j'ai du supprimer pour la même raison. Mèu, il faut, ce qui m'a forcée à retaper les deux vers et comment !.....
el et abel plus bas, sont permis, mais tant pis : on en fait bien d'autres en français.
5 e vers 7e st [sic]-il y avait :
soun rire mouisse e pourpoural.
J'ai trouvé mouisse dans le dict aire[sic] que fait Louis mais je ne sais pas d'où il vient, traduisez humide, je n'ai que bagnat qui est dur et ne me plait point ; mouissous qui est le vrai mot est employé plus haut.
Plus bas couquilhada n'est absolument là que pour la rime, ça se voit d'ailleurs, j'ignore tout à fait si la couquilhada mange les figues et je voudrais un nom d'insecte : je compte sur vous pour ça, parrain.
C'est tout ou à peu près les autres corrections sont insignifiantes.
Ne m'en veuillez pas de la petite flatterie de l'Envoi. La poésie est connue pour une grande menteuse en matière de politesse ou d'amitié. Vous me le faites croire tout le premier et l'exemple vient de vous ; dans votre chant de Grillon pour ma fête, vous nichez un rossignolet de gaité [sic] sous mon front et dans votre dernière lettre vous pariez que tous les oiseaux sont partis avec Jeanne ; dites tout de suite que je les ai fait fuir, que je suis une duègne, un épouvantail : il ne manque plus que vous m'accrochiez au verger au temps des cerises, pour sauvegarder la récolte. Souvenez-vous cependant que nous nous touchons de près comme âge, vieux barbon !....
Je vous remercie bien des mots que vous (m'envoyez) senet [146] est adorable ; mais je ne crois pas que je puisse faire cette petite pièce : je manque d'expressions délicates : le dictionnaire étant fait à l'usage des pilleries, carnages tortures et dislocations que pour la portraiture d'une rose thé en séance en séance (sic ?) félibresque.
Au revoir, cher parrain, soyez toujours aimable et confiant et je vous gâterai de petites surprises comme ces dernières.
Louis vous serre les mains et je vous tend la joue
Votre bien affectueuse filleule

Dulciorela

146. Senet : Mistral dans le TdF donne trois sens à ce s.m : 1 cerveau étroit, intelligence enfantine ; 2 petit sein ; 3 réunion de femmes, assemblée médisante

P.S. Il paraît que vous nous mimez très bien, moi surtout, il faudra nous donner une représentation quand vous viendrez.- Baudouin est ici : il est arrivé nous surprendre agréablement avant-hier : je l'ai reçu ! il n'a été du reste question de rien que de ses tableaux et de Faure, qu'il arrange, le bon ami !

15.1.30 Mas de la Lauseta 31 juillet 1877

Cher parrain,

Si vous êtes gâteau ! C'est pour toutes les jolies choses que vous dites de mon étude. C'est trop pour la vérité, mais non pour me donner courage. Car vous ne pouvez soupçonner le mal que j'ai à enfiler ces mots en vers sans en avoir plus de dix dans la tête ; je ne sais même pas mes conjugaisons ! Voilà trois semaines que je cherche la première strophe ou seulement le premier quatrain de ma « rose » ! vainement ! .... -le petit thème me plaisait pourtant beaucoup ! ce sera pour plus tard...
Je vous remercie infiniment de vos corrections je regrette qu'ayant été obligée de soumettre ma pièce à Mr de Tourtelon pour la pureté du dialecte il ne me soit pas possible de les admettre toutes : commençons par le commencement :— nos ch ici ne sont pas aussi déplaisants que chez vous, à cause que nous les prononçons tch comme le c italien et non che ainsi que vous ; d'ailleurs cimels aurait-il la même signification ? je ne sais pas. Je ne peux pas laisser d'aici-d'ailà, ce serait dire à M de Tourtelon que je ne me soucie pas de ses corrections ; mais je le regrette beaucoup le vers remplaçant ne vaut rien. -j'ai mis avec plaisir s'acosta d'el au lieu de s'aproucha ; je vous remercie ainsi que de la correction suivante : « Zou ! mousca, abelha afironlada » que j'ai choisie ; je suis bien ennuyée de ne pouvoir remplacer mon « aculhiras » par votre délicieux « graciousaras » mais Jà n'est pas compris ici (d'après Mr de Tourtelon [sic]) et je ne peux faire le vers autrement, voyez ! J'aurai préféré aussi vespa à foussoulou, à cause qu'il est féminin, mais le vers n'y serait pas non plus et vespeta ne me sourit guère comme consonnance [sic]. Quant aux terminaisons en èu pour el je les trouve absurdes et je compte bien demander une dispense à cet égard : ce sont des caprices inadmissibles ; ou tout l'un ou tout l'autre ; pourquoi ces exceptions que rien ne nécessite ?
A votre tour, cher parrain, quel est ce délicieux bouquet scandaleux que vous m'envoyez pour votre miguette ? Ce n'est pas pour maintenant, je suppose ? Est-ce ainsi que vous comptez lui apprendre la botanique ? Les jeunes-filles savent-

elles s'il existe des sexes dans les fleurs ? Je ne vous laisserai plus faire des bouquets avec Jeanne ; vous lui en raconteriez de belles ! Les remontrances de la duègne épouvantail du-verger terminées, laissez votre filleule se délecter devant ces amoureuses petites corolles (qu'elle ne connaît pas du reste :) quand le verrai-je ce merveilleux canal qu'« emmena poutous dins sas aigas claras ! » Voilà des pèlerinages comme je les comprendrais ! cela viendra peut-être ! et vous aurez créé celui de St Roc aux fleurs câlines. Je voudrai bien en fonder un aussi, mais il n'est permis qu'aux vieilles femmes de mettre l'amour en vers, a moins qu'il ne soit pas question de leur mari ; nous attendrons-

Vous attendez avec impatience que je vous parle de votre Albeta ? C'est naturel, mais j'en ai tant à vous dire et je suis si fatiguée que je ne sais par où commencer ; d'abord j'ai eu deux lettres d'elle depuis que je ne vous ai écrit cette petite et cette longue dernière que je trouve plus simple de vous communiquer en vous l'envoyant qu'en l'analysant : vous vivrez au moins quelques minutes avec elle-même ; ce qui serait des puérilités pour d'autres vous intéresseront tout de même, n'est-ce pas ? puisque c'est elle qui les raconte.

Dans le petit mot, il n'y a rien à noter qu'une chose qui va vous faire rire dans vos grandes diablesses de moustaches à savoir l'exécution du n°= 3 ! Elle dit que Madame Vallancienne parle toujours de Mr Schmidt à Maman [147] : il est capitaine et a demandé d'aller à Nîmes (c'est tout près de Montp r [sic]) ; il parait qu'il ne se mariera que lorsque je serai mariée moi-même . Qu'espère-t-il ce grand gendarme ? »

Pour plus de clarté, dans la lettre que je joins à celle-ci, Flore est notre cousine de Lille, la femme de ce Mr Marette qui était à Paris lors du retour de Jeanne : je vous préviens aussi de ne pas vous alarmer du peu d'empressement que « Notre Mie » dit avoir à se marier. J'étais aussi comme cela ; tout en adorant Louis ; j'étais si heureuse de l'aimer et d'être aimée que je ne rêvais pas autre-chose que de le voir, causer avec lui en toute franchise de cœur et -de l'embrasser quelquefois.

N'est-ce pas que ces petits desseins [sic] sont gentils ? J'avais bien envie de les garder ! D'autant plus que j'en avais le droit : c'est le pays non pas qui m'a donné le jour, mais où j'ai connu la vie ; la petite marre sous les hêtres nous a vus maintes fois, Louis et moi ; moi souriant et lui soupirant. Ne les perdez pas au moins ces petits desseins [sic] ; collez-les sur un papier assez fort pour qu'ils ne se déchirent pas au milieu ? il y aura déjà 4 ans le X6 de ce mois que nous sommes mariés. Vous boirez à notre beau accord, n'est-ce pas parrain ? et nous boirons à votre bonheur prochain. Si vous pouviez venir ? F. Gras est à Lamalou - il doit passer par ici : vous le verriez...

J'ai bien deviné, ou plutôt reconnu le portrait de Maman Fourès car vous lui ressemblez beaucoup comme traits ; mais la physionomie est toute différente de la vôtre ; elle est bonne mais entêtée, tenace ; je comprends parfaitement en la voyant l'obstacle inébranlable où vous échouez : je connais ça ! La lettre de Jeanne vous renseignera là-dessus.

Je suis bien contente de savoir que votre nièce va mieux, qu'elle soit vite guérie

147. Un des soupirants de Jeanne en région parisienne.

la chère enfant ; autant pour ses parents et amis que pour elle ; car l'inquiétude est vraiment aussi pénible à supporter que la maladie ; j'aimerais mieux quelque infirmité que de craindre perpétuellement comme je le fais pour Jeanne et papa ! et si loin ! - -
Louis n'a pas reçu de lettres de vous mais deux « countaralhas » ! Avez-vous oublié d'y joindre la lettre annoncée ?
Au revoir, parrain, je n'ai rien d'autre à vous dire aujourd'hui ; risquerai-je, un de ces jours de vous soumettre mon autre pièce, la première ? la fin est complètement râtée [sic] : j'étais exténuée : je voudrais la refaire mais cela me paraît impossible : ce n'est pas dans mes cordes ; je ne me frotterai plus au sentiment !
Louis veut incérer [sic] mon aubade à Jeanne dans l'Almanach ; il prétend qu'en la terminant à la strophe « Et vous m'abelirez tant mieu », elle peut aller, moi je n'y tiens pas du tout ; c'est trop fantaisiste pour un almanach surtout qui est ce qui comprendra des mots de toutes les époques ? C'est un vrai métis comme langage : dites-moi ce que vous en pensez : j'ai une peur affreuse de passer pour pédante et prétentieuse et vous savez si je le suis !....J'ai traduit « le siège de Béziers » dans la « Chanson de la Croisade » de Guillem de Tudël [148] Mais c'est trop peu de chose pour le signer bien qu'elle soit toute différente des autres traductions de ce moment-ci pour apprendre mes conjugaisons. Je translate quelques pages du « petit Jehan de Saintré » [149] dont je raffolle [sic], le connaissez-vous ? C'est un excellent exercice pour moi à cause de la grande simplicité du style où les mêmes mots reviennent incessamment : ce qui me gène c'est les locutions archaïques dont cela fourmille et dont j'ignore les équivalents en Languedocien.
Cette fois-ci, au revoir, cher parrain, ne vous fatiguez pas tant, vous ne me paraissez pas très gaillard depuis quelque temps. D'où vient cela ? Avez-vous toujours autant d'ennuis ? les affaires ne vont-elles pas mieux ? encore quelques mois de patience pauvre parrain ;..la République nous rendra la vie bientôt ! Pas de nouvelle de notre procès : Louis a écrit une lettre serrée au notaire, nous attendons sa réponse.
Mad [sic] Charpentier est malade : son médecin a écrit à Louis qu'elle est atteinte, elle aussi, d'une névrose qui l'inquiète assez pour qu'il croie devoir nous en prévenir : elle doit avoir de terribles ennuis. J'ai fait l'effort de lui écrire de hâter son voyage, car de l'avis du Docteur, le calme seul peut la remettre, que vont devenir nos deux névrosés l'un vis à vis de l'autre ! [150]

148. Guilhem de Tudèle : un des deux auteurs de la Chanson de la croisade contre les Albigeois XIII e siècle, l'autre est anonyme .
149. D'Antoine de la Sale (1385 ?-1461 ?) , une édition était parue en 1830 chez Firmin Didot à partir du ms de la Bibliothèque Royale.
150. Cette lettre n'a pas de fin.

15.1.31 Mas de la Lauseta 16 Août 1877

Cher parrain [151] ,

Si j'écoutais ma mauvaise humeur, je continuerais de garder le silence ; comment ! je passe des journées à vous écrire, j'en attrape la fièvre et vous me répondez en quelques lignes (dont la moitié de citations philologiques) pour gémir plus que jamais et nous dire votre découragement ! Et vous dire notre découragement ! Quand je m'ingénie à vous consoler et à vous remonter le moral tout ce que je peux ! Vous n'avez pas besoin de me recommander le secret sur vos ennuis vis-à-vis de Jeanne : si je voulais vous faire du tort dans son esprit ce serait le moyen : elle penserait que vraiment vous mettez de la mollesse à la mériter quand elle, là-bas, fait preuve de si belle énergie pour se rapprocher de son pleurnicheur de Fourès. Vous êtes malheureux, qui est-ce qui ne l'est pas ? Aimeriez-vous être à la place de votre ami Germain ? Peut-être, qui sait ? Si vous renonciez à la lutte, dites ? nous nous reposerons aussi ; si plus nous entrevoyons de chances de succès, plus vous faiblissez, où en serons nous au bout de l'année, bon dieu ! Je sais que vous avez d'autres ennuis que l'absence éloignée de Jeanne, mais si les preuves d'affection qu'elle vous donne ne réussissent pas à les amoindrir au moins un peu, vous n'aimez pas Jeanne sérieusement : c'est moi qui vous le dis ; quand le cœur est bien plein, il ne se préoccupe pas tant des autres misères, je pense bien que votre vie ne doit pas être facile avec votre mère ; je ne vous ai pas caché mon appréciation là-dessus, mais que sert de vous énerver ainsi en vous désespérant, si vous ne pouvez la quitter maintenant ? Tâchez plutôt de retrouver assez de calme d'esprit pour ruminer vos projets d'avenir ; vous parlez de six mois avant de venir vous organiser ici ! cela nous mène à la fin Février ? Comptez-vous vous marier avant de mettre la librairie en train ou d'avoir quelque position stable ? Vous ne parlez jamais de rien de tout cela, parions que vous n'y songez pas, écoutez parrain, vous savez que je méprise l'argent, mais laissez-moi vous dire que je ne vous serais pas si favorable si

151. Lettre des 16 et 18 Août

je devais redouter pour Jeanne, maladive, les tristes moments par où j'ai passé : il va sans dire que cela n'arrivait que si nous ne pouvions l'empêcher ; mais nous ne savons pas si nous sommes à jamais délivrés de ces inquiétudes-là : l'état d'écrivain est ruineux, quand on n'écrit pas Rocambole[152] ; (et je n'inviterai jamais Louis à aligner pour des gros sous !)
Pressez le plus tôt possible votre visite chez votre oncle : que craignez-vous ? un refus de lui ne peut rien changer de vos résolutions ni aux nôtres, je suppose ? il s'agit seulement de savoir à quoi s'en tenir, et là dessus, quelques jours plus tôt ou plus tard n'y feront pas grand chose. Vous n'avez aucun obstacle sérieux à redouter de mes parents : j'ai tâté le terrain, on est disposé à faire l'impossible pour plaire à Jeanne ; même à lui laisser épouser un poéte ! Le seul empêchement est pour le moment votre situation matérielle.
Notre procès est en jugement : sitôt le résultat connu, Louis fournira le premier noyau pour fonder la Librairie : il en parlera à Mr de Tourtoulon, vous pouvez en parler à Mr Gaidan s'il passe par chez vous, et si la Maison était agencée pour la parution de la « Revue Latine » ce serait magnifique ! Je pousse à la roue tant que je peux, mais vous ne m'aidez pas beaucoup.
Vous ne méritez guère que je vous parle de Jeanne ; d'ailleurs vous n'y pensez pas outre mesure puisque pouvant lui faire plaisir à l'aide de quelques fleurettes de temps en temps, vous négligez de le faire après en avoir été prié : chaque lettre de vous que je décachette est une déception tant pour ce qu'elle contient que pour ce qu'elle ne contient pas, Jeanne ne doit savoir que croire : ses lettres sont toutes tristes d'être sans nouvelle de vous : les petites fleurs diraient au moins qu'on ne l'oublie pas : vous êtes bien étrange de vous faire prier pour si peu.
18 A- Voilà deux jours que cette lettre devrait être partie ; j'ai du l'interrompre pour écrire à Jeanne qui m'en priait ; ce matin même, et hier, j'ai été occupée toute la journée dans la maison : ma belle-mère arrive demain et je mets mon amour propre à ce que mon petit ménage laisse un peu moins à désirer ; me voyant prise assidûment au bureau Honorine s'était un peu relâchée : il fait si chaud ! Jeanne me dit que le jour où Mme Charpentier est allé [sic] passer à Croissy, il a été question de Monsieur Fourès au déjeuner ; ce serait trop long de tout vous raconter. mais il paraît que papa trouve que vous êtes un charmant garçon pour lequel il a de la sympathie ; du reste, je vous l'avais déjà assuré, si bourgeois qu'il soit il a pourtant su apprécier votre talent dont je l'ai entendu faire grand éloge, devant Baudoin. Il est entendu que Jeanne va bientôt revenir, peut-être avec papa et maman qui loueraient quelque maisonnette aux environs ou un appartement à Montpellier ; s'ils ne peuvent venir tout de suite ils enverront Jeanne en avant.
Les soupçons de maman se sont fixés sur Gras ; « elle n'entend jamais prononcer son nom sans émotion ». Elle ne vous redoute pas parce que ma belle-mère lui a dit que « vous ne vous marieriez jamais à cause d'un souvenir ». Quelle blessure pour

152. Rocambole de Ponson du Terrail (1821-1871), l'un des maîtres du roman feuilleton qui commença à écrire Rocambole en 1859, et s'arrêta en 1870, obligé de s'enfuir à Bordeaux où il mourut en 71.

cette pauvre petite Jeanne ! je ne sais quoi lui répondre ; heureusement que je n'ai pas eu l'occasion de lui écrire particulièrement, je n'aurai pu faire autrement.
Le facteur. J'ai encore maintes choses à vous dire ce sera pour plus tard.
Une fleurette de Jeanne (laquelle vous ne méritez vraiment pas) et deux bonnes poignées de main de Louis et de votre très très fâchée filleule

Madame de Ricard

15.1.32 Mas de la Lauseta 27 Août 1877

Mon bien cher parrain,

Qu'avez-vous ? Mais qu'avez-vous ? Qu'est-ce qui peut vous mettre dans un tel état de tristesse et de découragement ? Quels sont ces ennuis anciens qui se liguent avec les nouveaux pour vous troubler et vous abattre à ce point ? - Vous me reprochez de n'avoir pas trouvé un mot amical à vous dire, ce n'est pas juste, depuis votre départ je n'ai cessé de vous écrire le plus affectueusement que j'ai pu et à m'ingénier à vous faire prendre votre mal en patience : envoi de fleurettes, de petits dessins, douceurs et baisers de votre Albeta, vous les ai-je jamais marchandés ? - plus tard vous verrez que je vous ai toujours réservé le meilleur et que je garde le reste pour moi....
C'est tout-à fait désappointée de voir mon peu de succès que je vous ai fustigé comme vous dites ; j'espérais vous forcer ainsi à vous ouvrir à moi de tous les tracas qui vous assaillent - Ah bien oui ! pour changer c'est toujours la même chose ; vous êtes méchant, parrain ; vous avez feint de prendre au sérieux ma fichue signature pour m'appeler Madame, vous êtes un méchant, méchant, méchant ! si vous n'étiez pas si loin, j'irai vous griffer, vous mordre, vous mettre en pièces ! - Vous m'avez fait gronder : Louis s'imagine que je vous ai écrit des horreurs ; vous mériteriez que je le dise à Jeanne.
Mais de grâce, cher parrain, qu'avez-vous ? dites, dites-le nous ! ne sommes-nous votre frère et votre sœur ? Ne suis-je plus votre filleule ? Je n'ai jamais vu d'être aussi mystérieux que vous et notre ami Germain ! Vous nous en dites assez pour nous attrister, nous inquiéter, sans que nous en sachions suffisamment pour tenter de vous consoler ou de partager votre chagrin en connaissance de cause. Regrettez vous de vous être engagé vis-à-vis de Jeanne et de nous ? -Malgré le grand souci et les regrets que ce regret nous causerait, nous aurions assez d'amitié et d'estime pour vous le pardonner ; la santé de Jeanne serait une bonne raison pour retarder indéfiniment le mariage et peut-être réparer peu à peu le mal que nous avons fait : cela vaudrait encore mieux qu'une union contre votre gré. Je vous supplie au nom

de notre franche amitié et de notre bonheur à tous d'être franc avec moi ; je suis assez forte pour tout entendre, je vous le jure.
Est-ce parce que vous êtes gêné ? Vous avez donc de bien grosses dettes ? Sont elles aussi fortes que vous ne puissiez espérer de les solder ? Doutez-vous un instant du plaisir que Louis aura à vous y aider dès qu'il le pourra ? Est-ce l'appréhension du refus de votre oncle ? - quand cela serait ? on se retournerait d'un autre côté ; voilà tout ? - redoutez-vous des explications définitives avec votre mère ? Craignez-vous de trop souffrir en la quittant, ou ne pourrez-vous vous décider à vous expatrier de Castelnau ? - Peut-être veut-on vous marier là-bas et votre engagement avec Jeanne vous gêne-t-il ? Ne prenez pas cela pour une méchanceté, cher parrain je pars [sic] sérieusement et en toute amitié, je vous l'ai dit, c'est autant par sympathie pour vous que par tendresse pour Jeanne que j'ai souhaité vous voir mariés ensemble ; mais jamais je ne voudrai sacrifier votre tranquillité, votre avenir à un cher rêve de mon cœur, pas plus que le bonheur et l'avenir de Jeanne et malgré mon chagrin, je ne vous en voudrais pas. Si je pouvais, si une jeune femme n'était la plus saute [sic] chose et la plus empêtrée de la terre, je prendrais le train tantôt pour votre Castelnau et je vous obligerai bien à vous confeser coûte que coûte - D'ailleurs je vous en préviens, si vous m'écrivez encore d'une manière aussi vague et aussi inquiétante, je préfère que vous vous absteniez de me répondre. J'ai votre confiance ou je ne l'ai pas. Vous ai-je jamais caché mes ennuis, moi ? Ne vous ai-je pas fait part de mes petites brouilles avec Louis, de mes découragements et de mes faiblesses ? -Pourquoi mettez-vous tant de fierté ; à me celer les vôtres ? Vous avez moins d'amitié pour nous que nous n'en avons pour vous, voilà la vérité tant pis, si elle vous choque, parrain.
Ma belle-mère est ici depuis jeudi ; jusqu'à présent cela marche on ne peut mieux : nous en sommes tous aussi étonnés que contents. Mais les corvées vont commencer ; nous allons tantôt à Palavas [153] et au Restaurant qu'elle nous paie pour la fête de Louis : cela ne serait que peu de chose s'il ne fesait [sic] une chaleur africaine et s'il ne fallait s'attifer comme les poupées ! Adieu mon petit loquet [154] à cerises ! Si léger et si commode ! — elle m'a apporté un chapeau ! mais un chapeau ! Jaune avec des plates bandes de fleurs multicolores et une plume d'autruche ! - quel supplice ! avoir cela sur la tête toute la journée ! et puis ce monument me fait une figure de poupard, à me suspendre un biberon au cou ; et des gants ! et des bottines neuves ! et des manchettes ! Ah, parrain, si je vous ai chagriné vous serez vengé ce soir, par cette journée de parade et de gêne.
Selon que vous m'écrirez amicalement ou non, je vous répondrai longuement (quoique vos très courtes lettres ne m'y incitent guère) et je vous parlerai de Jeanne et de nos projets ; j'ai une fleur pour vous, mais j'attends pour vous la remettre que vous ayez vous même répondu plus exactement et plus minutieusement à certaines

153. Palavas, ville d'eau possède alors déjà un Casino, de belles villas et l'eau férrugineuse agréée par le ministère et l'académie de Médecine (Voir la chronique de Jean Raisin dans le PM du 9 Avril 1876)
154. Loquet :n m laine peu estimée (Dictionnaire de 1918)

questions que je vous adressai naguère au sujet d'un souvenir : peut-être est-ce une de ces douleurs anciennes dont vous souffrez ? Dites, je serai discrète, moi.
Comment va votre petite nièce ? Son voyage lui a-t-il fait du bien ? Êtes-vous encore inquiet à son sujet ? j'espère que non !. . .Jeanne ne viendra que dans trois semaines. Mais chut ! . . .Je ne voulais pas vous en parler.
Il y a quinze jours que j'ai terminé une petite pièce, mais décidément j'avais raison de dire que vous ne vous intéressiez pas à ce que je fais ; vous ne m'avez pas répondu au sujet de ce que je vous disais de mon lot pour l'almanach, donc je ne vous envoie pas ma petite « rose » [155]. Et je ne vous dirai rien de votre pièce à Mulhouse Na ! Bonne nouvelle ! Les correspondants de Suisse sont trouvés ! Louis vous en parlera. Cher parrain, au revoir : puisse ce griffonnage être bien accueilli de vous et vous convaincre à tout jamais de notre inébranlable amitié pour vous. Cherchez bien et vous verrez que c'est vous qui avez manqué de confiance en votre frère Louis et en votre bien sincèrement dévouée sœur et filleule qui tous deux vous embrassent affectueusement

Lydie-Dulciorela

P.S. ma belle-mère vous envoie ses sincères amitiés

155. A Una rosa incarnada/ A une rose Incarnat, Montpellier août 1877, a été adressée à Fourès, elle se trouve dans les manuscrits de Toulouse

15.1.33 10 7 bre 1877

Cher parrain [156],

Deux mots à la hâte ; très pressée, Monsieur Fabre est ici, il vient chercher ma belle-mère ; allons passer la journée à Montpellier ; repartent tous deux ce soir : pourrai vous écrire longuement demain.
Lettre de Maman seulement hier : on m'attend Jeanne peut venir dans une quinzaine : très mauvais temps à Paris, du feu dans la chambre de Jeanne !...
Il faut que j'aille m'habiller je suis en retard ! !—
Reçu votre lettre hier, merci.
Bon courage et réussite si partez avant ma lettre.
Nous vous embrassons Louis et moi
Votre dévouée filleule

Dulciorela

P.S. Les Catalans ont envoyé pour la « Lauseta » Splendide ! Amitiés de ma belle-mère et de Mr Fabre.

156. Avec fleur séchée

15.1.34 Mas de la Lauseta 11 7 bre 1877

Cher parrain,

Avez-vous reçu mon billet en petit nègre ? J'en doute car votre lettre d'hier nous prévient que vous garderez le silence jusqu'à ce que nous ayons écrit ; D'où je conclus que ou vous êtes affreusement grincheux ou vous ignorez ce qui a empêché Louis de vous donner de ses nouvelles. Mais nous voilà tranquilles ! enfin ! Quel tohu-bohu que cette visite de ma belle-mère ! - Ne s'amusant pas du tout au Mas, c'était elle qui avait proposé de faire un petit voyage ; votre filleule qui n'est pas toujours bête a lancé le mot de Castelnaudary, et ma belle-mère qui se souvient facilement des beaux voyageurs s'y est cramponnée avec ravissement ; si cette excursion lui a plu, vous le savez autant que moi ; mais une fois que le galant troubadour de votre connaissance nous eût quittés, il fallait rentrer tout droit à Montpellier, plus de Carcassonne, plus de Cité, plus rien ! Nous avons eu toutes les peines du monde à obtenir la journée du lendemain : elle voulait repartir toute seule à 3 hs : elle a trouvé Germain très bien-élevé mais pas si aimable que vous. (mettez deux faux-cols par dessus le votre, parrain.)
Il est inutile que j'essaie de vous parler de Carcassonne : Monsieur Germain vous aura dit, sans doute, notre émerveillement pour moi, je n'ai jamais reçu pareille impression de puissance, de force farouche, de... de je ne sais quoi. C'est une magie ! un prodige comme je n'en ai pas rêvé ? - je voudrais être née à Carcassonne ! - J'ai hâte d'y retourner par une claire journée, sous un beau couchant ; il fesait [sic] si sombre sue nous n'avons pas pu jouir de la vue, là-haut. Quel malheur que voilà l'hiver : nous y serions allés avec Jeanne, ce sera pour le printemps.
Je ne puis vous dire combien Madame Germain a été aimable ! elle nous a reçus comme de vieux amis ; absolument ; du reste vous devez la connaître. Je vais lui écrire ces jours-ci pour la remercier, de son charmant accueil. J'en profiterai pour lui demander des nouvelles de mon ombrelle que j'ai perdue en route et que je crois avoir laissée chez elle : son fils ne vous l'a pas dit ?
Comme vous, nous l'avons trouvé bien, bien changé le pauvre garçon ! Et ce jour là il avait ses raisons pour être encore plus triste et attristant que d'autres : sa Jeanne se mariait ! Il a rencontré l'oncle et le cousin qui étaient venus pour la noce, sur le boulevard, et il les a salués du geste et de la voix, le malheureux ! Et vous dites qu'il se marie ? Je ne sais qu'en penser ! En buvant de la Blanquette de Limoux à la Cité [157] ; comme songeant à vous, il disait ; il manque deux personnes ici (car il ne vous sépare plus de Jeanne dans son idée probablement) trois, lui répondis-je . « Comment trois ? » -« Oui trois Fourès, Jeanne et une petite Madame Germain »

157. La cité de Carcassonne venait d'être rénovée par Viollet Le Duc en 1874

! -il ne dit mot, mais secoua brusquement la tête avec amertume et révolte et on parla d'autre chose. A table je fis mon possible pour obtenir qu'il mangeât, étant à côté de lui, et j'y réussis. Il y avait là un Maître Ponset (avoué qui lui aussi a fait l'acte en question comme il a du vous le dire) qui à brûle pourpoint, en plein déjeuner s'écria : « Êtes-vous marié, Mons [sic] Germain ? - *Non* - Eh bien, il faut vous marier, ça fait bien, ça pose mon cher ami, un avoué doit être marié ! d'ailleurs je parlerai de cela à Madame votre mère, laissez-moi m'occuper de cela ! » - On rit et on ne pensa plus à rien.- Ne serait-ce pas pourtant ce Maître Ponset qui aurait trouvé une femme à notre ami ? - J'ai peine à croire que choisie de cette main-là, elle puisse faire l'affaire de ce pauvre cœur navré. Sa lettre que vous nous annoncez éclairera peut-être ce mystère.
Figurez-vous, que nulle lettre de la maison ne m'attendait ici ! et je n'en ai reçu une de Maman que dimanche ! J'étais inquiète ! - On me dit qu'on sera bien heureux de me voir et que Jeanne pourra venir à la fin du mois : Maman a hâte maintenant que Jeanne soit avec moi, que je la voie et que je la ramène à Montp-r [sic]. Il fait pire temps que jamais à Paris : Maman a du faire du feu dans la chambre de Jeanne et Monsieur Fabre nous a affirmé que tout le monde reprenait ses vêtements d'hiver ; que lui-même n'avait pu quitter son gros pardessus qu'en arrivant à Lyon : il était stupéfait de la chaleur que nous avions ici. Malheureusement le temps fraîchit aujourd'hui, le ciel est tout gris : vous verrez que ces maudites pluies qui nous manquent depuis trois mois vont survenir à mon retour avec Jeanne . Ce voyage à Paris va être bien, bien triste pour votre filleule, parrain ; d'ailleurs je n'en ai pas fait encore un seul d'agréable depuis quatre ans que je suis ici ; ils ont toujours eu de pénibles motifs ! - Comment trouverai-je Jeanne ? Comme [sic] trouverai-je papa ? - les bavardages inconséquents de Ma belle-mère m'ont emplie d'anxiété ! sa légèreté ne mâche guère ses paroles, et elle m'a profondément alarmée plusieurs fois. Allez, parrain, il n'y a pas que vous qui broyez du noir ! -
Je n'ose pas vous demander des nouvelles de votre petite nièce. Est-elle à la campagne ? s'en trouve-t-elle mieux ? - quel martyre pour votre sœur ! Que je la plains, et que je lui souhaite de tout cœur de le voir finir bientôt ! N'oubliez pas de lui présenter mes bien sincères sympathies, et mes vœux, n'est-ce pas ?
Il y a longtemps que je n'ai eu de lettre de ma Jeannette ! peut-être m'attend-elle ? - Peut-être en aurai-je une tout à l'heure ? - Quelle douleur égale celle d'être éloigné d'un cher sien qui souffre ? en connaissez-vous une ? pas moi, non ! Je ne vis que dans la perpétuelle attente de la revoir, ma Jeanne et de la revoir guérie, fraîche et gaie comme autrefois. - Je ne vous dis pas toutes mes angoisses ! Mes terreurs, quand je sais qu'elle ne va pas bien ! - Il y a des moments ou ma gorge se serre de peur et où ma tête me tourne comme un moulin.
Si vous aviez quelque chose à me remettre pour votre Albeta envoyez-le moi : votre petit mot lui a fait tant de plaisir ! Je le lui porterai avec vos dessins et le lierre du canal. Je ne crois pas partir avant le courant de la semaine prochaine, afin de ne pas laisser Louis trop longtemps seul. Il a tant à faire. Le moment est mal choisi pour m'en aller, quand ce ne serait que pour tout le temps qu'il va passer à

m'écrire, ayant déjà des occupations par dessus les oreilles. Il vous enverra de nouvelles épreuves demain probablement. Il est surpris que vous ne lui disiez pas un mot de l'Almanach, n'en êtes-vous pas content ? Je vous prie aussi de ne pas faire trop attendre votre chronique de Languedoc, et de ne pas oublier non plus que vous avez promis d'annoncer la traduction du *Fédéralisme*. - Décidément les Espagnols sont plus courtois et plus sérieux fédéralistes que les Italiens. Je triomphe ! car sans plus les connaître que ces derniers, j'étais sûre qu'on s'entendrait avec eux (et Louis était de l'avis contraire ; il préférait de beaucoup les Italiens.) Ils ont tous envoyé ! de plus, un nouveau : le plus grand poète castillan, Falguera : vont-ils rager les Provençaux !— A propos ils font feu des quatre fers pour maintenir l'équilibre : voyant que nous les envahissons, que nous occupons leur pauvre almanach, ils tentent de se faufiler chez nous ; mais .... bernique ; croiriez-vous que ce polichinelle de Roumieux écrit à Louis sans rime ni raison, bien que félibre, -une lettre qui veut être spirituelle et où il l'appelle Mon cher ami ! Oui, Mon cher ami, et pourquoi faire ? pour offrir à la Lauseta de 78 une primeure de sa divine plume de perroquet, une improvisation sur l'air de Santa Luccia (ou ? des félibres) chantée à la félibrejade d'Areno dernièrement ; cela, bien entendu ne vaut pas un grognement d'Auriola, et à peu près 200 vers, au moins ! Louis va lui renvoyer son cadeau en lui disant que c'est trop tard. Voyez-vs[sic] cela, un Roumieux dans la Lauseta ! Ce doit être encore un tour de Mistral . De plus la Cigalo d'Or va paraître en revue hebdomadaire [158], mensuelle, nous sommes roulés du coup ! Que va devenir la Revue Latine devant un semblable concurrent !. ! ! ! ! !...

Le facteur vient de venir : pas de lettre de la Maison !.... Une de Germain on ne peut plus cordiale, où il nous dit qu'il a passé quelques heures avec vous dimanche, pendant lesquelles vous avez parlé de nous ; il nous annonce son mariage d'un ton très résolu : il parait moins accablé, beaucoup moins ; il épouse une jeune fille qu'il avait connue dans le temps à Montpellier, le coquin ! Oh ! ces hommes ! ces hommes ! et on prétend que les femmes sont perfides ! plaisanterie à part, je crois que c'est ce qu'il a de mieux à faire, puisque tout autre espoir est anéanti : il ne peut aimer une femme mariée ni passer sa vie à déplorer sa perte. C'est une fille du peuple, dit-il, qu'il prend pour compagne ; il a plus de chance d'être heureux avec elle qu'avec une élevée de rang plus élevé : s'il en a la patience, et si elle est intelligente, il la pétrira à son goût et nous ferons une trinité d'amies avec elle, entre Jeanne et moi, comme lui Germain avec vous et Louis : ce sera t-il gentil ! Comme la jeune Gabrielle est d'ici ; nous et vous (quand vous y serez) aurons grande facilité de voir souvent notre trio au complet. Dites-lui cela, à notre ami quand vous le verrez, car Louis en a toujours à dire pour sa part sans se charger de mes petites réflexions. Bonne promenade au Dolmen, heureux jeunes gens !

Jo-iola est malade, elle est nichée dans mon estomac pendant que je vous écrit [sic], ce n'est pas très-commode et me tient un peu chaud : enfin ! C'est la destinée des

158. *La Cigale d'Or*, le nouveau nom du *Dominique* de Roumieux est devenue hebdomadaire à partir du 1e mai 1877, elle avait déjà publié des textes d'Aubanel, Mistral, Gaidan, Roumieux..

mères de se sacrifier pour leurs enfants, comme dit ma belle-mère qui l'a lu quelque part : sans doute car elle ne l'a pas encore expérimenté jusqu'à présent, (je crois que cela s'arrangera pour cette fois-ci, mais cette alerte n'est pas la dernière malheureusement !)- Une mort pendant notre absence ! deux ! un petit poulet manquait à l'appel le soir de notre retour et un pigeonnet s'était pendu la veille à l'amandier avec un fouillis de fil noir oublié sur la table de Madme[sic] Charpentier ; pauvre petit.
Au revoir, parrain, prenez un quart d'heure sur votre sommeil pour m'écrire un peu plus longuement ; vraiment, vos lettres ressemblent à des dépêches ; on dirait que vous ne m'écrivez que par acquis de conscience et pour avoir des nouvelles de Paris dans mes réponses ; je veux bien qu'il n'y ait de cela, mais pas que cela ; je veux compter pour quelque chose dans vos pensées ; votre amitié est bien refroidie depuis quelques mois, je ne sais pas pourquoi ; il me semble pourtant que je ne vous ai pas donné de raison de me moins bien traiter qu'auparavant et que je fais ce que je peux pour vous faire plaisir. Vous m'avez réellement blessée à Toulouse et si vous n'étiez pas l'ami de Jeanne !. . . .
Nous vous embrassons tous deux cordialement
Votre dévouée filleule et sœur

Lydie-Dulciorela

15.1.35 Mas de la Lauseta 12 7 bre 1877

Cher parrain,

Je ne sais pas trop ce que je vais vous écrire, mais il faut que je vous écrive pour échapper un moment à mon chagrin : notre pauvre Auriola est morte, morte ce matin après deux jours et trois nuits d'horribles souffrances ! -J'en suis toute ahurie : quel suplice [sic] parrain ! Non jamais je n'ai été encore été mise à telle épreuve de courage ; aussi je suis absolument rompue, de la tête aux pieds ; et Louis, le pauvre ami ! il en est malade ! et je suis bien contente qu'il ai été obligé d'aller chez l'imprimeur, cela le distraira !. . .mais moi !. . .J'ai reculé le plus que j'ai pu pour pas vous écrire aujourd'hui, je me suis brûlé les yeux à lire pour ne pas penser, mais maintenant j'en ai assez, et je ne veux de nouveau me laisser aller à ma désolation.
A tout autre j'aurai honte de me montrer si affectée d'un accident qui paraîtrait futil [sic] à tant de gens, mais il ne se peut pas que vous, vous m'en railliez : ce n'est pas un singe, un simple animal que j'ai perdu : c'est une affection, une chère petite tendresse ! muette que j'entendais si bien !. C'était presque un enfant !....il ne voulait pas me quitter depuis quelque temps ; et quand je m'éloignais, il avait de tels regards suppliants et anxieux que j'aurais dû deviner qu'il était malade ; en temps ordinaires je les aurais bien compris ces pauvres petits yeux, mais pendant que ma belle-mère, était ici je l'ai un peu négligé mon pauvre Auriol ! volontairement même afin qu'il fut plus caressant avec elle, qu'il griffait et à qui il fesait [sic] la grimace dès qu'il était dans mes bras ; c'était un poupon pour elle, une marionnette vivante ; on lui fourrait des sucreries toute la journée, le soir on le laissait à l'air froid pour s'en amuser plus longtemps. Vous savez que nous le quittâmes malade au Mas quand nous allâmes vous voir ; si j'avais libre [sic] d'agir à ma guise sans passer pour une grincheuse, j'aurais retardé mon voyage de deux ou trois jours [159] *[mais Mad [sic] Charpentier s'ennuyait ici]* il a fallu partir .... et la pauvre petite bête se consumait sans sa petite Maman, sans caresses [sic], sans soins [sic] pendant ce temps là ! ... le vétérinaire a dit qu'elle devait être malade depuis une dizaine de jours déjà !....

[de retour au Mas comme au départ nous n'avions pas une minute à nous : Elle nous saoulait (passez-moi le mot), de la lecture de ses lettres, de ses commen-

159. Entre crochets les passages de la lettre que Louis-Xavier de Ricard n'a pas publiés en 1891, dans *Aux bords du Lez*

taires,de ses suppositions ; Mr Fabre vint : une journée ici, une journée passer[sic] à Montpellier etc.... quand nous sommes rentrés en possession de nous même et de nos paisibles habitudes, il était déjà trop tard pour sauver Auriola, Ah, parrain, j'ai pardonné par amour pour Louis, mais cette femme est une calamité ! chaque fois qu'elle est venue traîner sa queue dans notre pigeonnier, elle y a laissé quelque chagrin ; quelque empoisonnement comme le putois !]
Dimanche matin
Cher parrain, je pourrai recommencer une autre lettre, plus sensée et plus propre, mais comme il me serait impossible de ne pas vous parler de ma peine d'avoir perdue ma petite io-iola, et que j'ai a vous parler d'autrechose [sic], c'est du temps gagné que de vous envoyer mon griffonnage d'hier. J'ai passé une bien triste nuit, mi-endormie, mi éveillée dans un lourd assoupissement où j'avais assez de liberté d'esprit pour remuer les plus pénibles pensées ; quoique j'ai eu bien du chagrin déjà, j'ai eu ce bonheur inouï d'arriver à 27 ans sans avoir vu la mort en face jamais ! la mort humaine j'entends ! - Je l'ai entrevue hier ! et mon grand trouble me vient de là.... j'ai pensé aux petits enfants qui meurent en appelant leur mère des yeux et je ne veux plus d'enfant ; oh non ! je ne pourrai pas supporter un telle perte !....*[et j'ai songé à vous parrain, qui pleurez encore votre père et cette adorable enfant dont j'ai toujours la délicieuse et douloureuse figure devant moi ; et j'ai songé au martyre de votre sœur ! où puise-t-elle la force nécessaire à une si épouvantable tâche !]* J'ai lutté 40 heures à peine contre la mort qui mordait cette petite bête, et j'étais affolée ! Qu'est-ce que ce doit être que de veiller des semaines, des mois, minute à minute pour conserver la vie à son propre enfant !.... C'est effroyable d'y penser ! *[-Comme je ne pouvais guère être plus affectée que je ne l'étais, Louis a profité de l'occasion pour me dire que mon petit bouc égyptien était mort aussi il y a trois semaines, le premier dimanche après l'arrivée de sa mère ; plus, un nouveau pigeon qui a disparu. Total des chances de morts que cette exécrable visiteuse m'a amenés : Auriola, Effenbi et trois pigeons de morts (sans compter un couple de poulets !) - c'est à dire les petits êtres que je chérissais le plus*[160]*]* !...

160. Cette lettre écrite en deux temps n'est pas signée, elle commence au verso de la dernière feuille, se poursuit sur le recto de la première et au verso, la lettre du dimanche étant sur le verso de la seconde.

15.1.36 16 8 bre 1877

Cher parrain,

Votre petit mot a apporté une minute de joie et de sourire, mais c'est peu pour d'aussi longues journées ! Votre départ a jeté Jeanne dans un abattement dont je ne sais comment la tirer : si je ne parviens à secouer cette langueur, je n'ose penser où cela la conduira la chère petite ! elle a perdu tout ressort, toute vie ; je suis aux abois ; elle suit son traitement le mieux possible, mais elle ne mange pas d'avantage [sic], elle ne le peut pas, dit-elle, et ses forces diminuent. . .que faire !..
Vigouroux [161] doit venir tout à l'heure, il faut qu'il trouve moyen de lui faire prendre un reconstituant quelconque. . .Quand aux nuits, les deux premières depuis votre départ avaient été mauvaises, sans sommeil et fiévreuses, mais le temps -très marin, venteux et pluvieux, y était pour beaucoup ; celle-ci a été bonne, elle a peu toussé et assez bien dormi.
C'est le moral qui ne va pas ! Elle semble absente d'elle-même, ne parle pas, ne marche pas et a toujours l'air d'avoir froid ; pourtant il fait grand soleil aujourd'hui !.. — Elle a laissé échappé[sic] quelquechose qui semble la préoccuper, pendant que je la coiffais hier : « Dis donc Il compte des mois comme rien, a-t-elle murmuré, il m'a dit qu'il viendrait à Montpellier dans 4 à 5 mois et que ses affaires seraient terminées dans un an ! » Moi je lui ai expliqué que vous aviez voulu dire que dans un an la librairie serait tout à fait en train, et que d'ici là Elle [sic] serait complètement rétablie - « Oh, je ne serai pas un an à me guérir ! » s'est-elle récriée-
Quand vous écrirez, revenez sur la question le plus adroitement possible, faites-lui entrevoir un rapprochement très-prochain ; mentez, si malheureusement vous ne pouvez lui dire la vérité ; car pour moi je compte autant sur votre affection,(sur celle que Jeanne vous porte si profondément surtout,) autant, plus même que sur tous les médicaments du monde ; comme notre ami Germain, je tremble de penser que votre absence ou votre retour sont une question de vie pour elle ! Je compte les jours jusqu'à ce que vous reveniez lui rendre la sérénité et le contentement. Ah ! parrain ! je ne saurai trop vous supplier au nom de ce que vous avez de plus cher, d'abréger cette cruelle, cette mortelle séparation autant qu'il sera en votre pouvoir

161. Le docteur

de le faire ; je n'ignore pas les obstacles qu'il vous faut détruire, mais pensez-vous que Jeanne et son cher cœur ne valent pas ce sacrifice ?
Monsieur de Tourtoulon n'est pas encore de retour de Valergues ; dès qu'il sera ici, Louis lui parlera de vous : il vous trouvera un emploi quelconque en attendant la librairie, l'accepteriez-vous ?... Que je vous [sic] voudrai être sûre que oui ! Que je voudrais n'avoir aucune arrière-pensée, aucun, aucun doute sur votre courage moral et votre dévouement ! Vous m'avez défendu de douter de vous, mais je suis un peu incrédule aux paroles et vous attends aux actes - Je me ferais chiffonnière, pire que cela pour ma Jeanne, et je ne suis que sa sœur - On n'aime pas quand on n'aime pas plus que soi-même, plus que ses habitudes, plus que son pays, plus que sa mère ! plus que sa Dignité, que son orgueil même : c'était votre avis pour Germain, d'où vient que vous avez tant de peine à pratiquer ce principe ? - Ne dites pas que ma méfiance n'est pas un peu fondée ; fouillez bien au fond de vous-même et vous la comprendrez- Et bien j'aime mieux vous le dire tout de suite, qu'à propos d'un emploi dans les Ch. de fer pour votre ami Escalas, vous avez dit que vous n'en voudriez pas pour vous, est-ce vrai ?
- Il n'est pas plus question de cette place-là que d'une autre, il n'y a donc pas à vous en tourmenter mais je vois bien que vous n'êtes pas décidé à tout comme vous l'assuriez naguère ; je vous prie donc de nous indiquer dans quelle série d'occupation vous désirez qu'on vous cherche un emploi ; on fera l'impossible, bien qu'il n'y ait pas le choix —
Jeanne sommeille ou rêvasse plutôt au salon elle a froid aujourd'hui ; Elle m'a bien recommandé de vous envoyer ses meilleures tendresses et de vous embrasser ; je veux dire qu'elle vous embrasse, car j'ai beau faire je ne puis pas me persuader que je suis aussi près de votre amitié qu'avant et que ce n'est pas vous qui vous éloignez de moi ; il y a quelque chose entre nous que je ne puis m'expliquer, mais je le sens très-bien, peut-être est-ce mon grand chagrin !—
Nous vous serrons la main Louis et moi
Votre dévouée sœur

Lydie

Chapitre 16

Lettre à Mistral

16.1 Présentation

Lettre publiée par J-M Carbasse 1977, avec 27 lettres de L-X de Ricard à Mistral Source : XXVIII s.d. 1880 ; dossier no 182 ; pièce no 25 Cote (Correspondance de F. Mistral ; Musée de Maillane). Pour nous il s'agit bien d'une lettre de 1880,

Lettre s.d.

Cher et honnoré Maître [1]

Pardonnez d'abord à la première lettre que j'ose vous écrire de n'être pas exclusivement due à ma si profonde et enthousiaste admiration pour vous, mais au contraire à une préoccupation tout égoïste et intéressée, puisqu'il s'agit... de mon mari. Que mes sentiments de justice blessés et cet élan de confiance dans les vôtres soient mon excuse, si j'ai tort de prendre ici notre Capoulié pour arbitre !
Vous vous souvenez -ou vous ne vous souvenez peut-être pas, cher Maître – du petit incident Cigale qui eut lieu lors du dîner d'Avignon en 77 ? -Dans un remerciement que vous envoyâtes à cette Société, au nom du Félibrige et où, incomplètement renseigné sans doute, vous en attribuâtes l'initiative et l'organisation à M. Maurice Faure, c'est, avec la plus courtoise bonté que vous accueillâtes l'expression de mon étonnement à voir ce nom substitué à celui de mon mari, et avec encore plus d'empressement que vous réparâtes illico l'erreur où vous aviez été induit sur le rôle qui revient à chacun de ces deux messieurs. J'en fus alors bien contente, pensant que cette déclaration du Capoulié aurait assez de valeur pour sauvegarder Louis d'être désormais frustré de son droit le plus légitime ; et que la remuante humeur de M. Faure se contenterait de la seconde place dans la fondation de la *Cigale*, et du rôle et du titre de secrétaire, choisis par lui d'ailleurs. Je me trompais bien ! Mille petites vilaines manigances me l'avaient souvent prouvé depuis. Mais je n'aurais jamais prévu l'impudence qu'il vient de hasarder à l'ouverture de l'École félibresque de Paris. Vous avez lu la relation de son discours dans le *Prouvençau* ? La menterie y est vraiment trop flagrante !... et j'en suis si émue, si révoltée, que je ne peux pas ne pas la dénoncer à qui de droit... Louis, tout à son but et à son travail, n'a, d'ordinaire, qu'insouciance et dédain pour ces sortes d'ingratitudes et de trahisons, mais moi (Madame Mistral le comprendra), aimant et estimant en lui l'homme autant que l'artiste, ce sont là de mes vrais soucis, de mes gros chagrins...

1. Note de Carbasse : Les événements présentés ici par Lydie de Ricard comme antérieurs de trois ans se sont déroulés en 1876-77 : cette lettre est donc de 1879 ou 80. Plus bas, l'allusion à la chaleur nous conduit à situer au printemps ou à l'été l'époque de sa rédaction ; nous pencherions pour le printemps (mai ?) étant donné l'allusion subséquente à l'imminence d'un congrès. La mention du « fameux vol. de la Cigale », qui parut au début de 1880, nous détermine à dater cette lettre du printemps 1880. A cette époque, Lydie était déjà atteinte par le mal qui devait l'emporter le 17 septembre de la même année (cf. supra, n° IX, p. 153), ce qui expliquerait qu'elle ait été *indisposée par la chaleur*. Quant à l'expression *douces et tristes raisons*, elle s'applique sans doute à la mort de Jeanne Wilson, sœur de Lydie, survenue en novembre 1877 (SALVAT, Fourès, p. 144)

Permettez-moi donc, cher Maître pour la première fois et la dernière j'espère, de me soulager en esquissant promptement et véridiquement l'histoire sommaire de la fondation de la *Cigale* . Pendant l'hiver de 76 que nous passâmes à Paris -tandis que nous épelions *Mireille* et les *Papillot* – regrettant déjà (mais, nous, sincèrement) notre beau pays d'adoption, nous songeâmes, une veillée, mon mari et moi, que, parmi les noms de nos amis ou connaissances artistiques de toutes sortes, il y en avait beaucoup de méridionaux ; et que le sentiment national étant bien connu et avéré de tous les enfants de la terre d'oc, il y avait là les éléments d'une association, d'un cercle des plus intéressants et qui pourrait être des plus profitables au Midi et à sa glorification. Nous entendant chercher des noms, maman nous interpela [sic] celui d'un peintre : Baudouin, frère d'atelier d'un ami de la maison ; et Rapin – chez lequel, étant allés voir des tableaux, au commencement de janvier, nous rencontrâmes justement ledit M.Baudouin. En causant, nous lui parlons de notre idée et de nos projets : il flaire vite la chose, donne son adhésion et promet tout son dévouement à l'entreprise (ce qui surprit beaucoup ma mère, à qui il avait dit naguère « qu'il ne comprenait pas comment on pouvait quitter Paris pour aller vivre dans le Midi, pays de pierres et de poussière... »). Sur ces entrefaites, mon mari ayant écrit à M. Arnavielhe [sic] (le premier félibre avec lequel nous soyons entrés en relations) de nous donner les adresses qu'il pourrait avoir de compatriotes habitant la Capitale, il nous envoya, entr'autres, celle de M. Faure, lequel, ayant été prévenu simultanément que vous [sic], par Arnavielhe, vint nous trouver un soir à la maison pour savoir ce dont il s'agissait. On parla du Midi, de sa belle renaissance littéraire, puis du projet, de sa réalisation et de ses conséquences, et Louis cita à l'appui les noms les plus saillants des adhérents qu'il comptait amener ; enfin, comme mon mari avait promis d'aller visiter l'attelier [sic] de M. Baudouin, il y donna rendez-vous à M. Faure pour faire plus ample connaissance et reparler de la Société. Ces deux messieurs se trouvèrent être tout voisins ; l'isolement complet où vivait alors M. Faure aidant, ils se lièrent aussitôt, ne se quittèrent presque plus, et durent préméditer dès ce moment d'éloigner mon mari d'une affaire qui promettait beaucoup... En effet, une difficulté étant survenue qui empêchait que la première réunion des Méridionaux eût lieu chez mes parents, ces messieurs insistèrent tant que Louis accepta qu'elle fût convoquée chez M. Baudouin, bien qu'il demeurât dans un quartier très écarté (Brd Montparnasse !). C'est de cette simple concession (de cette imprudence, à mon sens) que les deux autres tirèrent leur force et profitèrent, en datant les lettres d'invitation de chez eux et en s'y faisant adresser les réponses et autres communications - besogne qui les obligea bientôt à se nommer secrétaires tous les deux. Pendant ce temps, mon mari courait de tous les côtés, écrivait lettre sur lettre et obtenait les adhésions de MM. Cladel, F. Fabre,[2] N.

2. Ferdinand Fabre (Bédarieux 1827-Paris 1895) : une sculpture représentant cet auteur de romans de moeurs, datée de 1880 et réalisée par L-H Marqueste a été érigée dans les Jardins du Luxembourg à Paris. Il écrivait en français mêlé d'occitan, était membre de la Cigale de Paris

Peyrat, P. Arène[3], J. Aicard, J. Troubat, Ant. Valabrègue[4] , Daudet[5] (indirectement, étant en froid en ce moment avec lui), pour ne citer que les plus connus. Le soir de la première réunion venu, sur quatorze membres présents, 8 étaient des amis de Louis ! Et ces huit formaient un noyau d'assez de valeur pour attirer, plus tard, la majeure partie des sociétaires actuels de la Cigale. Il est bien évident pour tous que si cette société n'avait débuté qu'avec des noms obscurs, sans autorité aucune, elle aurait végété ou avorté, comme tant d'autres. et puis, mon mari avait fait appel à ceux chez qui il savait le sentiment national être le plus ardent et le plus actif. On pouvait, en prenant la peine, créer peu à peu une puissante et vaste alliance des génies méridionaux, une véritable franc-maçonnerie, militante et féconde, établissant des rapports permanents avec les frères du Midi ; aidant aux productions de tous genres ; ayant des publications régulières d'œuvres artistiques sous toutes les formes (devenues le fameux vol. de la Cigale) et formant, par la suite, un vrai cercle avec concerts, expositions, conférences,fêtes provençales populaires (où, je ne vous le cache pas, vous, à la tête des félibres, resplendissiez d'avance, mais sans que nous songeassions, nous, à autre chose qu'à voir proclamer et glorifier, dans notre Capoulié et ses soldats, l'art, la Renaissance provinciale triomphant en pleine capitale !) - Malheureusement, aucun de ces deux Messieurs n'était à la hauteur de cette idée : M. Baudouin n'y voyait qu'une répétition de l'« Arche de Noé » (société de rapins) ; de bruyantes et tapageuses agapes où le compatriotisme ne devait servir qu'à s'assurer des relations utiles ! à se faire une position ! Monsieur Faure, lui, n'avait pas d'idée, lui (?) du tout ; mais, pressentant un moyen de sortir de sa complète obscurité, il était surtout pressé que la chose fût, et toujours de l'avis du partenaire présent : très habile, très enjôleur, il flatta si bien les vues de Louis que celui-ci pensa qu'ils seraient tous les deux assez forts pour combattre l'influence de Baudouin (tout à fait anti-félibre) et dont on ne pouvait plus se séparer. Forcés que nous fûmes de rentrer immédiatement à Montpellier, mon mari ne tarda pas à voir combien il avait été dupe de cette *langue dorée* de Faure ! Ayant leurs coudées franches, ces amis accaparèrent complètement l'entreprise ; se nommèrent secrétaires ; envoyèrent des invitations à n'importe qui, se préoccupant bien plus de la quantité que de la qualité, de l'influence des adhérents que de leur valeur personnelle ; battirent la grosse caisse à tour de bras en criant leurs deux noms unis dans le même porte-voix ; se souvinrent assez des projets de mon mari pour frapper à toutes les portes en son nom, et surtout pour parodier son programme

3. Paul Arène : (Sisteron 1843- Antibes 1896), licencié es lettres, journaliste, romancier membre de la Cigalo de Paris (1876), de la société des félibres de Paris (1879) dont il fut le président (1883-1885) il a collaboré à *l'Armana prouvençau*, *La Revue Félibréenne*, au *Viro-Soulèu*, Majoral du félibrige en 1885. Il fut le secrétaire d'Alphonse Daudet.

4. Antony Valabrègue (1844-1900), auteur français de *La Lauseta*, publié dans le *Parnasse contemporain*, auteur des *Petits poèmes parisiens* (1880 Lemerre), et de critiques artistiques à la Librairie de l'Art.

5. Daudet Alphonse (Nîmes 1840-Paris 1897), auteur français entre autres du *Petit Chose*, des *Lettres de mon moulin*, de *L'Arlésienne* et *Tartarin de Tarascon*, était membre de la Cigale de Paris (*La Lauseta* 77). Le félibre Paul Arène était son secrétaire.

autant que possible leur était ; mais pas assez de lui-même pour lui en laisser sa part d'initiative : poussant même l'oubli au point de ne pas lui donner la place qui lui était due dans le « comité littéraire » formé pour la publication du volume ; de n'avoir jamais salué son souvenir d'un mot à aucun banquet, ni annoncé aucun de ses ouvrages ; de n'avoir rappelé que très incidemment son nom, dans cette conférence de M. de Bornier, après laquelle ils poussèrent le ridicule jusqu'à se faire décorer comme d'illustres citoyens ! enfin, de ne même plus daigner l'informer des décisions et des manifestations de la Société, en quoi que ce fût, et de lui dénier toute participation à une œuvre conçue, entreprise et créée par lui et qui n'existerait pas sans lui.
Qu'étaient ces deux Messieurs Faure et Baudouin avant la Cigale ? Qui les connaissait, avant le mois de février 77 ?... De quelle manière avaient-ils jamais exprimé cette « nostalgie du cher pays natal », avant que mon mari les y fit penser ? Les brasseries du Quartier Latin pourraient seules nous le dire, probablement. Et qui les retient à Paris à cette heure ? Qui les empêche donc de (...) courir (2) sous leur ciel bleu, s'il est vrai qu'ils détestent Paris et pleurent les bords du Rhône et de la Méditerranée ? le besoin d'une médaille d'exposition pour l'un, d'une préfecture ou d'un siège à la chambre (département de la Drôme !) pour l'autre, et des boulevards pour tous les deux... Maître, vous me blâmez, sans doute ; vous me trouvez médisante, vindicative, immodérée, que sais-je ; pardonnez- moi. Voilà trois ans que je couve mon indignation. Je suis excessive en tout ; réservée cependant d'habitude ; mais aujourd'hui j'éprouve irrésistiblement le besoin de me plaindre, et je ne daignerais le faire à personne qu'à vous ; sachant bien que vous n'attribuerez cette incartade épistolaire qu'à ma grande affection pour mon mari, à la conscience que j'ai de l'injustice qui lui est faite, par deux personnages qui lui doivent et devront le peu de renommée dont ils étaient affamés, et aussi à l'assurance où je suis que, connaissant bien maintenant la vérité sur la Cigale, vous saurez mieux que quiconque la faire connaître aux autres, quand et de la façon que vous le jugerez le plus convenable. Ce jour-là sera pour moi plus qu'un soulagement, je vous le jure...
Il y a plus de quinze jours que j'avais commencé ma lettre quand je l'ai reprise tout à l'heure, ayant été indisposée par la chaleur. Hier Louis m'a appris qu'on espérait avoir l'honneur de votre visite au congrès de Montpellier. Je pars pour la réunion des Langues Romanes à l'hôtel de Ville. Peut-être allez-vous arriver, cher Maître, avec Madame Mistral, avec qui je tâcherai de refaire connaissance, car elle paraissait bien m'avoir oubliée l'année dernière, moi qui avais gardé un si affectueux souvenir d'elle, pour tant de douces et tristes raisons ! Elle m'a fait du chagrin ; et si je la vois, il faudra bien qu'elle me dise la cause de sa froideur avec moi, sa très sincère et affectionnée collègue et votre très respectueuse admiratrice et élève

Lydie de Ricard

Chapitre 17

Lettres publiées dans le *Montpellier Républicain* en 1896

17.1 Présentation

Lettres à Louis-Xavier de Ricard, sa sœur, sa mère, publiées dans le journal *Montpellier* et *Montpellier Républicain* en 1896 et dactylographiées par l'Abbé Joseph Salvat, dans un dossier conservé au Collège d'Occitanie à Toulouse.

17.2 Lettres parues le dimanche 13 septembre 1896

17.2.1 Castelnau le 17 juin 1876 à Louis-Xavier

Quel ennui que tu ne reviennes pas ! Nous aurions encore joui d'un semblant de printemps. Dans huit jours, il n'y aura plus rien. Mai tond ras les herbes comme une chèvre échappée ; le grain des avoines s'est envolé ; plus d'églantines ! les coquelicots sont éteints et les fauternes[1][sic] partent en pèlerinage, gourdes pleines en dévotes prudentes. On ne trouve déjà plus de fraises.
Et la vigne ? La vigne ! les sarments ploient et commencent à ramper l'un vers l'autre pour comparer leurs espoirs ; les pauvres déshérités s'isolent fièrement par exemple, tête haute et mains vides. Il y a huit jours qu'elle est en fleurs, la vigne : Ah ! quels parfums !... Quels regrets, j'en pleurerais. Quelles savoureuses petites promenades nous aurions faites au « Sega-sega »de la Cigale, et, les soirs, au chant fluté des crapauds. Aurais-tu craint cette bonne fraîcheur qui nous lave corps et cœur, — frileux ! moi, j'aime ce frisson de froid pour la même cause qui me fait aimer la morsure du soleil, la griffe de mes chatons, l'épine des mures qu'on cueille, et les coups de bec innocents de nos poussins. Je vis, je sens mieux que je vis.
Nous ferons notre tour à la lune mourante, voilà tout : mais la vigne ne sera plus en fleurs. Quel dommage ! Si je pouvais seulement t'enfermer ici une bouffée de ces frêles grappes poudrées pâlement [sic] de cette divine odeur de miel, de chèvrefeuille et de pêche. Comme on y sent bien l'âme ardente et fraîche du vin, le palais se parfume et le gosier baille à la flairer.
Et c'est le dimanche de la St Jean ! La fête sera belle ; paraît-il ; nous ne là[sic] verrons pas si tu n'es pas de retour : nous aurions pu ajouter un ou deux lots à ceux que la jeunesse tire aux quilles sur la Place. Puisque nous sommes destinés à vivre parmi les paysans, il nous faut essayer de prendre part à leurs plaisirs comme à leurs tracas, ne penses-tu pas ? Moi , je veux bien être paysanne, j'aime à marcher de pair avec la société où je me trouve. C'est le seul moyen de se faire une vie logique et agréable. Autrement, on est constamment dans une fausse position.

1. Fauternes, òc Fóuterno : sf, aristoloche clématite (Mistral TdF) ; donné comme Fáouterna, « nom patois » de l'aristolochia in Tome 2 *Flore de Montpellier*, H Loret et A Barandon ; 1876.

Parisienne à Paris, et paysanne au village, voilà mon vœu : mais tant que je ne cahoterais pas au dos d'un bourriquet , ça ne sera pas ça ! Qui nous empêche d' en acheter un ?
A propos, tu sais ou plutôt tu ne sais pas que je veux changer ma chèvre ? Elle est trop méchante pour Effendi : l'un de ces jours nous le trouverons éventré. Si j'en pouvais trouver une blanchette, petitoune, ça ferait un beau petit ménage avec ce jeune blondin, si entreprenant. Nous verrons ça à ton retour.
Je te laisse la surprise des poussins ! Le petit pingoui est tout à fait redressé : il ne lui reste qu'une démarche déhanchée, canardante, mais enfin les sept autres mioches sont merveilleux !
Dolorès, qui ne savait pas les conduire les premiers jours, est devenue la plus vigilante, la plus tendre, la plus intelligente, la plus délicieuse des petites mères. Elle leur parle d'une façon si claire, que je comprends tout ce qu'elle dit. La grosse Reine re-pond depuis quatre jours ; elle a abandonné sa marmaille et semble même renier toute parenté avec ces jeunes évaporés voraces piaillards, dont les maîtresses s'occupent toute la journée et qu'elles gâtent comme s'ils avaient fait quelque chose pour naître !
Pas de petits canards ! mon cher ! Impossible de trouver des oeufs à Castelnau. Ce sera pour l'année prochaine : la basse-cour d'ailleurs me semble assez nombreuse pour le moment . Les petits lapineaux [sic] n'ont pas eu tant de chance : de quatorze petits qu'il y avait à ton départ, sept à huit sont morts : un écrasé sous une planche ; cinq mangés horriblement par ou les rats ou les mâles plutôt...les oreilles coupée ras et les quatre pattes rongées jusqu'au coude, ainsi que les lèvres. C'était affreux ! j'en ai soigné un qui n'avait que deux doigts de mangés ; il est mort le soir à 7h1/2 après toute une journée de dorloteries et de compresses.
Il y a une huitaine, une nichée de six a fait irruption parmi les grosses têtes affamées et affairées au déjeuner : Des merveilles ! trois sont morts écrasés par les grosses pattes lourdaudes des parents, car ils avaient tous le ventre saignant ou aplati. J'en ai soigné un tout un jour, sans succès.

Lydie de Ricard

17.2.2 Ma jolie mignonette de Jeannette

[SD]
Toute saison est belle [2], toute à son charme bien distinct et bien entier. Je fais maintenant l'expérience d'une saison dont je n'avais pas l'idée et qui est merveilleuse : ce n'est ni l'hiver, ni le printemps, ni l'automne : un peu de tout ça mais moins

2. Si l'on se reporte aux dates données par le *Montpellier* pour cette correspondance, 1875-1879, cette lettre où Lydie semble découvrir « une nouvelle saison », ce que l'on appelle l'été de la St Martin, pourrait être soit de Novembre 76 soit de Novembre 75. Or début novembre 76 le couple déménage de Castelnau pour Le Plan des Quatre-Seigneurs à Montpellier, ce qui fait pencher pour 75

d'hiver que des deux autres ; les arbres en grand nombre ont gardé leurs feuillages roux et d'or, d'une teinte indescriptible comme richesse : les herbes repoussent de tous côtés vertes et tendres, pleines de pâquerettes et d'autres « superfluités » ; les figuiers sentent bon à cause des nouveaux bourgeons et les églantiers fleurissent au bord du Lez, Deux boutons de coquelicots vus dans la vigne et les pois des jardins sont haut comme ma main : Tout cela n'a rien de maussade : c'est bien moins une mort qu'une toilette générale et les arbres dépouillés ne me semblent s'être mis tous nus que pour le soleil les réchauffent que jusqu'à la moelle [sic].
Nous vivons toujours en plein air, fenêtres ouvertes depuis l'aube jusqu'à la nuit et nous ne faisons flamber les sarments et les bûches que pour la veillée, qui n'est pas longue, je te prie de croire !
Quant à la peinture, je trouve très heureux que tu n'aies pas le temps d'étudier avec Rapin [3] ; ce n'est pas un maître, et pour des leçons comme cela, il vaut mieux, mille fois mieux t'en passer : De même pour M A de Baulieu [4], je trouve que tu ne perdras pas énormément ; non pas qu'il n'ait du talent, mais il n'est pas assez « solide » pour te donner des principes sévères, il n'est lui-même qu'un imitateur de Delacroix [5]. Tu deviendrais, toi, l'imitatrice d'un imitateur ; tu peux aspirer à mieux que cela bien sincèrement : reste toi, ma Jeannette : cherche seule, c'est le plus sûr moyen d'être originale, et d'un talent libre et vivant : à ta place j'irais aussi souvent que possible étudier les Maîtres, de l'œil, simplement ; les lire, les épeler, beauté par beauté, en extraire d'abord le génie particulier, voir comment il l'à[sic] «formulé», les apprendre «tous » indifféremment , impartialement, et enfin choisir celui qui t'est le plus sympathique et que tu sens le plus vivement ; alors l'étudier isolément, passionnément dans son tempérament, dans sa pensée, et te l'assimiler sans faire aucune abnégation de toi-même, s'entend. Je m'arrête, car tu sais tout cela aussi bien que moi ; et c'est par paresse ou par manque de temps que tu ne le fais pas.

Lydie de Ricard

3. Rapin (Noroy le Bourg 1839- Paris 1889) a participé à des expositions au Palais de Fontainebleau, organisées par la Société des Amis des Arts de Seine-et-Marne, en 1888 et 1889 (année de sa mort).
4. Anatole Henri de Beaulieu (Paris 1819- 1884)
5. Eugène Delacroix (1798- 1863)

17.2.3 Castelnau, 26 Août 1876, Ma chère Jeannette,

Je n'ai pu répondre plus tôt à vos deux belles lettres : un peu de travail et des visites. M Troubat d'abord et Baudouin ensuite ; il vient pour deux mois lui. M Troubat est déjà reparti.
Baudouin est on ne peut plus gentil : il regrette bien que tu sois partie ; il va faire « l'olivaison » dans nos parages, peut-être même chez nous ; Hier il est arrivé avec plaquette de cuivre et une pointe, est grimpé au haut de la colline voisine (où. tu as fait ta « Garrigue »), et de la maison du « Brigadier » a pris toute la vue des montagnes et de la vallée Le mas y est au beau milieu, ce coquinet : c'est charmant. — ...Et ta peinture ? Je savais bien qu'on aimerait tes études à la maison : n'avais-je pas désigné les études qui plaisaient à Papa ? Le « Petit bord vert du Lez »et que Janny ferait rire maman avec ses dents bleues et ses yeux gui lancent des pétards et des fusées de joie ? Il parait que tu retouches ton portrait ? Il me plaisait bien à moi : parions que tu brûles de te peindre avec ton teint de Méridionale ? Je vais avoir l'air d'une vapeur d'une Villis[6] écossaise au milieu de toutes ces belles chairs de fruits que tu vas donner â tous tes portraits maintenant. Promets-moi de me refaire bien mûre à la prochaine occasion.- Te réhabitues-tu (turlututu !) ; un peu à votre quinquet de soleil ? On croyait que je plaisantais ou que j'extravaguais quand je demandais si c'est ça un ciel bleu, ça du soleil, ça un beau temps - tu te souviens ? - Surtout n'oublie de me bien raconter les appréciations de Messieurs les « peinnntrrres » sur tes études ? - Et qu'a-t-on dit de tes croquis de St Guilhem-du-Désert ? Il parait que Baudouin a fait le « Bout du monde » C'est ici chez son Père : je te dirai ce que j'en pense.
Fait-il toujours aussi chaud à Paris ? Les journaux ont du vous apprendre que nous avions eu une caravane d'orages[7] assez respectables, pas si formidables que le grand de l'année dernière, mais de la même catégorie tout de même. Nous commencions à en avoir plein les oreilles, quand ce bon chéri de gros mistral s'est mis de la partie : en deux jours le ciel a été récuré, et il refait beau, mais plus que frais.
Deux mots de tes nombreux neveux et nièces : tout le monde va bien : tes petits « catouns » sont de plus en plus merveilleux ; Gris-Gris est d'une câlinerie attendrissante il se laisse chercher les puces par ma guenon Miss Auriol : Blanchette, elle, reste toujours un peu sauvage et maigriote : et volontaire : quant elle se met à crier, elle file ça indéfiniment on dirait le gaz d'un ballon percé ; « Velvet » a toujours cet air bébête –qui tient à la longueur de son nez ; type grec S.V.Pl. ! : La merveille c'est « Suavi » ! il trottine devant nous dans l'Allée, sa petite queue en

6. Villis : emprunté au latin Villosus « velu, couvert de poils » dérivé de villus : poil. Il existait un adjectif Villeux villeuse (le Trésor de la Langue Française T 16 1994)
7. le PM du 22 Aôut décrit un « un violent orage sur Montpellier et Cette »

crosse et ses pattes écartées, le plus cocassement du monde : je regrette bien que tu ne l'aies pas emporté : ça aurait été un, véritable ami pour toi-et ils sont rares (dirais-je, si philosophe).
Pendant ces grandes pluies nous avions du opérer le sauvetage du poulailler : les lapins, meilleurs qu'on ne pense, lui ont généreusement offert l'hospitalité à la fortune du pot : du reste, il est juste de dire qu'on ne leur a pas demandé si ça leur ferait plaisir... Mais je crois bien que la gent « Lapette » et la gent « Galline » n'ont pas la même opinion politique et religieuse : nous avons entendu de fréquentes et assez violentes prises de becs et de museaux : il faudra que je voie si « Scalpia », « Stropius » et autres garnements n'auraient pas trop goûté aux oreilles de leurs infortunés hôtes - Ce matin chacun est rentré chez soi à la satisfaction générale. J'oubliais de dire que les deux petites « merettes »Minette et Dora, vont bien et t'embrassent de cœur : Effendi et Jeannette aussi et toute la marmaille aussi, lapineaux poulaille, catouns, Auriol, et canardets, (3 en tout !) Si tu as toujours bon appétit, tu ne t'étonneras pas, ma Jeanne que j'aie faim, m'étant levée tôt et l'Angélus étant sonné ! Et tu sais qu'avec ce diable d'air ici, la faim n'est pas petite, quant elle vous agrippe au creux de l'estomac C'est pourquoi je te demande la permission d'aller déjeuner.

17.2.4 Castelnau le 28 septembre 1876, Ma Chère Jeannette

J'ai mis le temps à te répondre, hein ? mais je vous avais assez prévenus que j'allais avoir beaucoup à faire aussi. Pourtant je t'assure que j'aurais bien trouvé le temps de lire une de vos lettres, si vous ne vous étiez crues autorisées à paresser par mon silence.
Nous avons eu des visites. Lundi, Beaudouin nous est arrivé avec M Grousset-Bellor[8], Cigalier, que nous connaissions déjà. J'avais justement à déjeuner Madame X, de retour à Montpellier, et sa jeune bavarde et turbulente sœur. Nous sommes allés tous ensemble faire un grand tour au bord du Lez, Nous sommes rentrés par Naviteau et, traversant l'écluse qui ne coulait pas, nous avons escaladé et parcouru toute la corniche de rochers, que tu ne connais pas, jusqu'à la Valette.
M. Grousset-Bellor était abasourdi d'admiration et d'enthousiasme : il dit que c'est véritablement le plus beau pays qui soit : tout y semble arrangé pour le plaisir des yeux : il dit que la Suisse, la Bretagne, l'Auvergne, sont enfoncées quand on arrive au Lez, à cause de cette variété unique de nature et de caractère. Il est venu passer

8. Henri Grousset-Bellor : Cigalier , collabore à la Lauseta avec des textes en français.

toute la journée entière du lendemain. Nous avons été aux Quatre Seigneurs et sommes revenus par La Valette, j'ai enfin traversé l'eau sur cette fameuse planche qui nous tentait si fort, tu sais !
Avant-hier Baudouin nous a amené le peintre Jules Laurens [9] . C'est un homme très simple qui tient de B. et de M. D... Comme homme, c'est te dire qu'il n'est pas très bel homme, mais il a la distinction du second avec l'esprit du premier, sans la méchanceté ; nous sommes allés voir la garrigue à Kermès, d'en face : c'est ça que Baudouin a faît cette année, avec ses oliviers et la mer dans le fond, Jules Laurens connaissait très bien l'endroit pour y être venu dans le temps avec Corot [10] et Français [11] ; ça ne l'a pas empêché de s'extasier encore devant ces montagnes d'un couchant « divin ».
Baudouin a fait plusieurs grandes études très réussies comme sites surtout ; bien que l'harmonie en soit bonne, je lui reprocherai pourtant de faire un peu trop gris : il n'ose pas s'attaquer à la pleine lumière : tes études vont l'épater avec leurs ciels bleus et leur soleil.
... Avez-vous meilleur temps ? Pensez-vous aller à la campagne ? Nous avons eu huit jours délicieux. Depuis hier le ciel est brumeux. Dame ! voilà octobre qui approche... et après octobre, novembre et avec novembre, ma belle petite Jeannette, et maman, j'espère.

9. Laurens Jules (Carpentras 1825-1901) peintre, graveur, dessinateur, peintre, d'abord à l'école des Beaux-Arts de Montpellier, puis Paris, *orientaliste* , il a participé à la mission du géographe Xavier Hommaire de Hell durant 3 ans en Turquie et en Perse (S Prat les peintres de Carpentras in http ://www.cg06.fr/culture/pdf/rr144-peintre.pdf ; février 2008)
10. Corot Camille : (Paris 1796- 1875) peintre et dessinateur français
11. François-Louis Français :(Plombières 1814- Paris 1897) peintre

17.3 Paru le dimanche 20 septembre 1896

17.3.1 A sa Sœur Jeanne

... Et, vous, comment allez-vous ? Avez-vous enfin un peu de soleil ? Un peu de ciel clair ? Il y a eu ici beaucoup d'orages dans le Midi mais pas à Montpellier : à peine un d'une heure il y a une huitaine ; les olives et les poires tombent de sécheresse ; et là-bas, vous êtes noyés : c'est ce qui vous prouve clairement l'existence de la Providence, mes enfants : Rendons grâce à Dieu dans tous les temps et dans tous les siècles. Amen !

Lydie

17.3.2 A sa Mère

Vous avez reçu l'article sur la Félibrejade [12] de Nîmes ? C'était charmant ! Faure est venu pour l'enterrement de sa grand'mère et, comme Baudouin, Louis et plusieurs cigaliers étaient ici, on a organisé cette petite fête : je vous raconterai ça quand vous voudrez ...Il y avait aussi au dîner Madame Jules Salles [13] qui a un très grand talent de peintre : nous étions allé l'inviter, elle et son mari dans la journée même et nous avons vu aussi son atelier ; elle travaille à son exposition : deux petites sœurs africaines grandeur naturelle ; c'était très beau, d'une virilité de peinture surprenante chez une femme, tandis que son mari peint des bergères Trianon toutes crème et rose, crespelées [sic], poudrées et satinées, délicieuses d'ailleurs, mais aussi féminines de conception que les œuvres de sa femme sont mâles et sévères
Il y avait aussi Mireille Roumieux la filleule de Mistral, je ne connais pas, et n'ai jamais connu une plus belle, plus merveilleuse et plus adorable enfant qu'elle ; un mélange de Garlotta S,. et de Madeleine Delsarte [14] elle a quinze ans : et petite

12. Il s'agit de la Félibrejade de Nîmes du 5 Novembre 1876 (voir *La Lauseta* de 1877 : p 192)

13. Mme Jules Salles , Mme Salles Wagner, oeuvres au Musée de Nîmes et de Castres : Pensierosa, Les Parques...

14. Madeleine Delsarte : il peut s'agir d'une allusion au peintre Del Sarto (Andréa Florence 1486-1551). Celui-ci en effet prenait son épouse Lucrézia comme modèle des nombreux tableaux de vierges qu'il peignait. Il est venu en France avec François I^e^. Il existe au Louvre une Marie-Madeleine copie de la Madone Gambassi, de Andrea del Sarto, vendue par l'entremise de Filippo Strozzi, sur rapport de François Xavier Fabre, au Musée Napo-

encore pour son âge mais bien faite et jeune ! Elle a le profil le plus purement grec que l'on puisse imaginer : une Psyché avec le rire des dents et la caresse bleue de la prunelle en plus : et douce et naïve ; C'est le bonheur et l'adoration de tous les félibres qui la connaissent depuis sa naissance' ; ils lui chantonnent tous à l'envi sa chanson de baptême composée par Mistral Son père m'a promis de me la donner quand Jeanne sera 1à ; il était a côté de moi, et il m'a fait bien rire, il a beaucoup de M R., ... comme allure et comme esprit. De l'autre côté j'avais Aubanel qui est moins causeur mais bien galant, tout laid qu'il soit ; i1 a dit des vers splendides que son titre d'imprimeur du pape empêche de publier . c'est bien dommage !....

Lydie de Ricard

17.3.3 Paris le 27 Septembre 1877 : Mon Cher Louis,

Nous voici revenu au Croissy, Papa, Jeanne et moi, Il est inutile de te dire la joie qu'ils ont eue tous de me revoir : on aurait cru qu'il y avait dix ans que nous nous étions quittés. J'ai su être maîtresse de mon chagrin et mettre sur le compte de mon grand bonheur les pleurs que je n'ai pu retenir en les voyant en un si triste état. Ah ! notre pauvre Jeanne, si tu la voyais ! Je n'ai pas le courage de te la dépeindre ; si nous ne la guérissons à ce dernier voyage qu'elle entreprend encore !... Je ne puis te dire nos terreurs ; jamais elle n'a eu si mauvaise mine, la chère chérie ! Oh ! quel malheur !... Quelles angoisses et je suis la seule ici qui n'ait pas le droit de pleurer, car j'ai autant à faire à rassurer, à réconforter maman qu'à veiller Jeanne ; l'état moral de papa est aussi on ne peut plus dangereux pour Jeanne ; sans déraisonner complètement, il n'a plus assez de conscience d'esprit pour se rendre compte de la gravité de sa maladie et il ne la ménage pas du tout. C'est comme un enfant gâté qui tout en souriant tyrannise tout le monde autour de lui.
Si Jeanne est remise demain de sa fatigue, nous irons chez le docteur. Elle est si faible qu'elle a du se coucher en arrivant, figure-toi. Ah ! ma chère ma chère Jeanne ! la voir dans cet état, est-ce possible ?... Ne me gronde pas ; ne ce dis pas que je suis lâche j'ai fais tant d'efforts pour paraître gaie depuis hier que j'en ai la poitrine brisée ; j'ai des sanglots qui m'étouffent, et Je garde tout ça pour moi ! - Qu'est ce que nous ferons pour la guérir ?

léon en 1806 ; marque du Louvre (L. 1886). Jules Salles, né à Nîmes élève de Delaroche a réalisé *La femme d'Andréa Del Sarto*, d'après Andréa Del Sarto , dessin relevé de pastel, exposé au salon de 1876 à Paris (*Lauseta* 1877)

As-tu des nouvelles de Fourès ? Je ne sais comment lui écrire je crains de le navrer en lui disant que Jeanne ne va pas bien, et je ne peux pourtant pas le lui cacher, car s'il vient au mariage de Germain il la verra (si elle peut y aller !) et il serait effrayé du changement qui s'est opéré en elle depuis le mois de juin ;- n'oublie surtout pas la petite lettre (pour Fourès) cette pauvre Jeanne ne vit plus que pour cela.

Lydie

17.3.4 Paris, 5 novembre 1877

Mon télégramme de ce matin a du te rassurer sur notre voyage et sur notre arrivée à la maison. Maman était à la gare toute seule et relativement calme. Me voir lui a fait beaucoup de bien et tout ce que je lui ai raconté de ce qu'elle désirait tant savoir, encore davantage ! j'ai regretté d'avoir tant tardé à apporter ce soulagement à ses angoisses ; elle ignorait que j'eusse quitté la maison ces deux cruelles journées et elle se désolait pour moi à l'idée de ce que je devais souffrir : elle n'a reçu qu'à onze heures du soir la dépêche lui annonçant mon arrivée à Paris. Papa a supporté assez bien l'effroyable nouvelle : il ne l'a sue qu'hier : il a beaucoup pleuré, mais heureusement au malheureusement son désespoir n'a pas duré en me voyant il a eu un nouvel accès de douleur navrante, mais une minute après, il songeait a mettre du bois dans le feu ; bien qu'il se dise inconsolable j'espère que son chagrin s'atténuera ou n'altérera pas davantage son état déjà si inquiétant, : physiquement il se porte très bien. Ses membres ont repris leur presque complète souplesse et ses traits se sont ranimés d'intelligence il raisonne sur tout, mais passe rapidement d'une idée à une autre ; c'est ce qui nous inquiète le plus... Quant à moi je me porte bien, malgré mes souffrances, car j'en ai plus d'une ! La moindre n'est pas celle de me contraindre, de continuer à me tenir debout quand il ne serait si bon de m'affaisser un peu dans ma douleur. Hélas ! j'acquiers la triste et délicieuse certitude que nul m'aima et n'aime mon adorée pauvre Jeanne comme moi. « Moi seule » je l'ai tout entière dans mon cœur ; les autres n'y gardent que des fantômes C'est une amère et profonde liberté qui suffira a remplir ma vie, oui, elle m'aimait plus que tout et que tous, elle me l'a dit la veille au soir et je la sens toute à moi, en moi. Je me sens double et meilleure de tout ce que son cœur adorable avait de bon : je la cherche en moi, ses regards dans mes yeux , sa voix dans la mienne, et peu à peu je la retrouverai, j'espère du moins... Où peut-elle être mieux qu'en moi sa sœurette, sa petite maman, sa Lydie... Enfin je pleure ! Que cela me fait de bien !

Mes larmes sont froides comme de l'eau ; je dois avoir le cœur glacé... Ne t'alarme pas de ces lignes un peu troublées : c'est la première minute de soulagement que j'aie eu [sic], tu sais depuis combien de temps... J'ai cru pouvoir me le permettre : je suis seule..

Lydie de Ricard

Troisième partie

Annexes

Chapitre 18

Lettres d'Auguste Fourès et de L-Xavier de Ricard

18.1 Présentation

Les réponses d'Auguste Fourès à Lydie (collège d'Occitanie Toulouse CQ 217 10), permettent d'éclairer le lecteur pour la compréhension de ces courriers, soit par la présence de l'occitan, soit par l'intérêt pour l'entreprise Felibres rouges, soit sur l'amour entre Auguste et Jeanne.
Les quelques lettres et extraits de lettres de Louis-Xavier à A. Fourès nous feront suivre, l'évolution rapide de leurs relations, le travail effectué pour les « Felibres rouges », leur situation financière, les relations avec les cigaliers et les felibres, l'avancée de la maladie de Jeanne et de Lydie,.
Trois lettres d'A Fourès à L-X de Ricard, autour la mort de Jeanne, nous feront partager ses affres.

18.2 Lettres d'Auguste Fourès à Lydie de Ricard

18.2.1 Castelnaudary le 10 Mars 77

Ma chère filleule,

Vous dirais-je que plusieurs passages de votre dernière lettre m'ont peiné ? je vous demande pardon d'abord d'avoir écrit le mot énorme : joie, que vous avez souligné en l'employant, je voulais exprimer tout simplement combien votre bon souvenir m'avait touché. Quand j'ai reçu des nouvelles de la Lauzeto [sic], j'avais tant besoin de paroles amicales, j'étais si triste, — un tas de petits créanciers aboyaient après mes chausses, ma mère gardait un profond silence : elle le garde encore, — je ne le romprai point, puisqu'elle y met de l'entêtement.
Hé, quoi ! j'aurai presque ignoré pendant mon séjour à Paris l'existence de Melle Jeanne ? - Non, mille fois non ! Quels coups de couteau dans la mamelle gauche, quand certain polichinelle de quarante ans regardait seulement une Albeto que vous connaissez ! - Louis sait très bien que Melle Jeanne ne m'est pas indifférente. Mes pauvres vermiculets n'ont-ils donc rien dit ? - Peut-être bien, — mon premier sonnet n'a pas obtenu un petit : merci ! Ah, ma chère filleule ! Le troubaire du Lauragais est bien malheureux ! ; il est encore plus qu'impuissant, -qu'il se taise !
Je n'ai pas le courage de vous conter toutes mes misères,
Je possède la lettre recommandée de Louis. Merci de tout mon cœur !
J'attends encore les adresses des principaux libraires du Midi pour ma circulaire. Pourquoi Louis répond-t il évasivement ou pas du tout à certaines de mes questions ? A cause de cela, je n'ose trop, fort souvent, lui faire part de mes idées touchant nos publications. Je sais qu'il est très-occupé et qu'il oublie, malgré lui, de donner une réponse catégorique à mes lettres.
Voici ce que j'ai à lui proposer : - Je me chargerais de faire imprimer, à Carcassonne, notre revue, - car il faut que la revue paraisse ! - je l'administrerais et je serais le secrétaire de la rédaction, - elle paraîtrait sous la direction de Louis :
La Lauseto
Revisto mitat en francés [1]

1. La Lauseto (Alouette) , revue moitié en français, moitié en langue d'oc, parait le premier Mai, le premier Août, le premier novembre et le premier février. Directeur : L-X de Ricard, administrateur et secrétaire de rédaction : A Fourès ; principaux auteurs : Dulciorella ...

Mitat en lenga d'oc
Que pares le primier de mai, lo primièr d'agoust,
Le primièr novembre et le primier de Febrièr
Directou :
L-X de Ricard
Administratou e secretari de la redaccion :
A Fourès
Principalis co-lauraires :
Dulciorella, J Aicard. L Cladel. J Troubat, E des Essarts, G-H Patuzzi, J-B Ensenat. M Bourreli. Jan de la Tourmagne. G Herlaz. H Grousset-Bellor, etc, etc.. ;
Qu'en pense-t-il ?
Je crois Louis peu pratique. Peut-il me permettre d'être son administrateur pour l'almanach de la Lauseto de 1877, celui qui est en vente ? - qu'il me dise à combien d'exemplaire notre almanach a été tiré, le nombre d'exemplaires adressé à M Sandoz et Fischbacher, à Mme (...)
J'aurais moins de travail d'ici à un mois et il me sera permis alors de m'occuper plus activement de nos publications. Si j'avais pu retarder mon voyage à Paris d'une quinzaine de jours, j'aurai déjà placé les 200 exemplaires de la Lauzeto que Germain m'a fait parvenir un peu tard.
Notre Revue sera d'un grand secours au Fédéralisme, j'ai retardé un peu l'envoie de mon premier article, tous les journaux sont à la Légende des siècles ! Je n'oublie pas néanmoins le livre de Louis, - je le fais annoncer dans Le Progrès du Tarn et le Moniteur de la Lozère.
Cladel ne me donne pas signe de vie.
Mr Fischbacher vient de m'écrire, il m'a envoyé un exemplaire de (..) en me priant d'en rendre compte dans les journaux du Midi (...)
Je voudrai bien lire le Dominique dont vous me parlez ; ayez donc la bonté de me le faire venir, - je vous le rendrai, bien entendu. Je veux aussi votre traduction de l'Alouette de Schelley qui sera dans le 1e numéro de la Revue. Je vais préparer pour ce 1e numéro une longue chronique dans laquelle je raconterai la naissance de notre Alouette et son essor en plein Paris, - elle contiendra la narration de notre visite aux journaux et aux journalistes, - et que sais-je encore ?
Avez-vous lu mon Chant du Latin ? Dites-moi ce que vous en pensez. Louis trouve que ce n'est pas assez fougueux, - je suis de son avis. Cette petite pièce a été baclée un peu à la hate.
Je suis enchanté de savoir que Melle Jeanne se plait beaucoup à la Lauseto. Qu'il me tarde de revoir votre Mas !- Melle Jeanne me permet de chanter son bel amandier fleuri ? Je vous envoie sous ce pli ma Rouge Pamparugeto à peine ébauchée et mon sonnet à la Drolle d'en Léon Cladel.
Je relis mes lignes et je m'aperçois qu'elles sont criblées d'énormités ; j'ai grand'envie de dresser ici-même un errata. Je parie que vous ne me pardonnerai [sic] jamais le je veux de la 3e page, ligne 4e. Mille excuses !
Mes amitiés à Melle Jeanne

J'embrasse Louis
Je vous serre la Main

A Fourès

PS ; Des nouvelles du vénérable Peyrat svp ?
Et leCourrier Littéraire ?
J'ai fabriqué un sonnet à Aubanel, - le désirez-vous ?

18.2.2 Castelnaudary le 21 Mars 77

[mercredi]

Ma chère filleule,

Deux mots pour vous dire que je possède vos deux lettres. Et que je suis devenu inabordable et insupportable ! Qu'il me tarde de revoir le Mas de la Lauseto ! Et pourtant J'ai peur ! Depuis ma déclaration, mon cœur bat à me briser la poitrine. Ma mère pressent un évènement. Nous nous livrons des luttes sourdes, toujours muets . C'est terrible ! — il me faut ménager ma mère ; elle a eu, il y a deux ou trois ans, une fausse attaque d'apoplexie. Ma nouvelle escapade va lui être plus que désagréable, elle n'a pu oublier mon voyage précipité sur Paris.
Qu'il me tarde de partir pour Montpellier ! Il m'est impossible de quitter le logis avant samedi. (...) Je n'ai pu encore terminer mon sonnet ; le lilas pour Melle Jeanne. C'est désolant !
Je relis de temps à autre vos deux dernières lettres qui me font grand bien.
Je viens d'adresser à Louis un exemplaire de Diritto de Rome. Nous devons une bonne missive à Patuzzi qui fait, en Italie, de la propagande pour notre Lauseto.
J'attends le Patriote Albigeois. Vous trouverez sous ce pli quelques lettres de mon ami Carcenac !
J'ai écrit à Germain, je ne sais s'il pourra m'accompagner à Montpellier.
Blémont s'est décidé à rendre compte en cinq lignes du Fédéralisme. C'est le Rappel d'aujourd'hui qui contient l'article bibliographique de Blémont, — je l'enverrai demain à Louis.
Sans la présence de Puissant à CastNau, j'aurai fait parvenir à Germain mon article sur le Fédéralisme. Ah ! Que tous ces retards imprévus m'ennuient ! - Louis doit être furieux contre moi !
Tout à Melle Jeanne, j'embrasse Louis, et vous serre la menotte

A Fourès

Destrem vous a-t-il envoyé le journal La librairie ?
Quel griffonnage ! Mille pardons, je vous prie
Ah que je m'embête ici.

18.2.3 30 mars 77

Vendredi

Ma chère filleule,

Je suis arrivé à Castelnaudary vers les onze heures du soir, ma mère était couchée, mais non endormie, elle s'est abandonnée à mille récriminations contre moi. La brave femme a fait des variations sur un thème, Hélas ! trop connu de son fils - qui sans dire un mot, s'est tout tranquillement mis au lit. Je dois éviter une brusque rupture avec ma mère . Mon oncle que je viens de voir m'a demandé fort amicalement des nouvelles de ma santé . Je ne suis pas allé faire visite à ma sœur la paix règne au logis, - tant mieux, je vais établir, sans bruit, mes batteries et le moment venu...
J'ai toujours Melle Jeanne devant les yeux ; que son beau sourire me fait du bien, il me semble qu'elle est là à deux pas de moi, — j'ai peur de m'apercevoir demain peut-être qu'elle est là-bas, tout là-bas. ! Laissez — moi croire encore que je ne l'ai point quittée . Je ne veux pas qu'elle m'oublie, je veux qu'elle m'envoie de temps à autre, quand le ciel est très-bleu, et qu'un zéphir [sic] fait frémir à peine les feuilles du bel amandier, — je veux qu'elle fasse partir de sa bouche un sonore baiser que je sentirai gazouiller sur ma joue . Ô mademoiselle Jeanne ! Ne me faites pas attendre longtemps de ses nouvelles et des vôtres.
J'ai trouvé sur mon bureau deux exemplaires du Patriote Albigeois, — j'en adresse un à Louis, une lettre et un sonnet d'Aubanel. Voici ce que me dit le maître-felibre de la grenade entrouverte :« grandmerce de la verdo e requisto courono qu'avès mes a moun front : aquel oumage d'un poeto coumo vous m'es un grand ounour. Es a ièu d'admirar vosto inspiracion , toujour auto, voste vers esbléugissent de coulou e de flamo, voste vers que fai sèmpre pantaia d'aprendis coma vous, basto n'i aguessefosso, per la glòri de nosto lengo roumano que touti lous aman tant arderou-

sament.....Adessias, car félibre, e a reveire, parai, pèr Santo Estello, lo 21 de Mai ?[2]»
Le sonnet d'Aubanel, à moi dédié, a pour titre : La Sereno. Je vais demander à Aubanel la permission d'insérer ce nouveau bijou de sa grenade dans notre Lauseto.
Vous recevrez en même temps que mes lignes, mon premier volume de vers « Oiselets et fleurettes », n'oubliez pas de me dire après l'avoir lu tout le mal que vous en aurez pensé.
A bientôt, une lettre de vous, n'est-ce pas qu'il me tarde, qu'il me tarde de vous lire, ô ma chère sœurette !
J'embrasse de tout mon cœur plein de bouillant amour celle que je ne puis oublier une seconde. Une fraternelle accolade à Louis.
Croyez toujours à ma sincère affection, votre dévoué parrain

A Fourès

2. Grand merci de la verte et distinguée couronne que vous avez mis sur mon front ; cet hommage d'un poète tel que vous, m'est un grand honneur. C'est à moi d'admirer votre inspiration, toujours élevée, vos vers éblouissants de couleurs et de flamme, vos vers qui font toujours rêver qu'il y ait de nombreux apprentis comme vous, pour la gloire de notre langue romane que nous aimons tous si ardamment.... Au revoir, cher félibre, et à vous revoir, sûrement pour la Ste Estelle, le 21 Mai ?

18.2.4 Castelnaudary le 8 avril 1877

[Dimanche]

Ma bien chère filleule[3] ,

Éblouissante surprise ! Ô ma belle Albeto ! Oh ma chère filleule ! je ne puis me lasser d'admirer ma Miguette. J'ai caché mon petit trésor dans mon gros portefeuille ; plus de vingt fois par jour, j'entre-baille ma cachette et je regarde mes Félibresses jusqu'à ce que mes yeux soient bien remplis de vos charmantes figures.
Je ne m'attendais guère, je vous l'affirme, à un si bel envoi. Vous devez avoir reçu à l'heure qu'il est mon sombre visage. Le portrait dont je vous fait cadeau dâte du mois de mars 1874, ais-je vieilli, depuis cette époque ?
Maman de mon Albeto, je serai sage, vous n'aurez plus à me gronder. Hum ! je sais pas si je pourrai rester longtemps en place. Et vous me dites que j'ai un an à attendre ! Rien que cela ! Ne poussez point de cri d'effroi ! je me dompterai, - je calmerai peu à peu mon impatience fougeuse. Si un moment de brusquerie ou de violence allait me faire perdre pour toujours ma chère et adorable Albeto ! Aïe ! Aïe ! Je serai sage. Ça ne fait rien je brûle !
Mon porte-plume est chaud comme une lame qui sort de la forge.
J'envoie à Louis les 6 exemplaires de la Lauseto qu'il me demande.
J'ai reçu, hier, une dépêche de Germain « Je tiens beaucoup à ce que tu viennes passer à Carcassonne la journée de demain, Dimanche. »Le pauvre ami vit bien isolé et n'est point précisément heureux ; il aime une jeune-fille victime de l'égoïsme maternel, - il ne la possèdera peut-être jamais. Pauvre Germain ! les parents, les parents, quels odieux tyrans !
Inutile de vous dire qu'il m'a été impossible d'aller passer une journée auprès de l'ami Alban. Je suis cloué, ici, pour quelque temps : - je suis pauvre comme un rat et occupé plus que jamais. Quelle désolation !
J'écrirai dans qq jours à mon frère Louis

3. Lettre de la photo des deux sœurs

J'ai reçu, ce matin, le dernier numéro du Dominique. Je viens d'écrire à M Roumieux, pour le prier de m'envoyer le Dominique du 1e Avril.
Je vous retourne les lettres d'Ensenat et du vénérable aïeul. J'écrirai à Deville au sujet de la correspondance de Barcelone. Louis voudra bien transmettre toutes mes amitiés au patriarche Peyrat qui peut disposer entièrement de moi.
J'embrasse bien fort ma belle Albeto. Une fraternelle accolade à Louis.
A vous deux bons baisers

A Fourès

(...)
PS ; et mes vermisseaux,
Et mes deux véroniques bleues ?
Je supprime la missive d'Enseñat ; Louis la trouvera dans ma prochaine lettre.

18.2.5 Castelnaudary le 22 avril 1877

[Dimanche]

Ma chère filleule,

Je reçois la lettre de Louis pas un mot de vous ! Pas une fleurette de mon Albeto ! On est en train de m'oublier, alors ! - Voilà qui est loin de me satisfaire ! Louis me donne à peine des nouvelles de ma belle mie, - bonnes nouvelles dans tous les cas ! Je suis heureux de savoir que ma miguette tousse moins. Que fait-elle de beau en ce moment ? Comment a-t-elle trouvé mes derniers vers ? -Louis ne me parle pas du tout de mon planh, - ne l'aurait-il point reçu ? - ne l'aurait-il pas remis à mon Albeto ?
De grâce, quelques lignes, le plus tôt possible !
Louis bâcle ses lettres à la hâte, - ne répond guère aux miennes, - puis il me fait des surprises, il m'annonce une nouvelle lettre d'Ensenat, laquelle n'est point sous le pli. C'est très - amusant !
Je reçois une missive de Rémy Marcellin, - je vous l'envoie, - vous aurez la bonté de me la retourner. J'écris de nouveau à Marcellin pour lui demander la Réponse à la Maîtresse de Tavan .
La Vie Littéraire a publié dans son numéro du 19 avril mon analyse sur l'article du Prouvençau sur la félibrejade de Montpellier. J'ai annoncé le journal de M Collignon dans Le Progrés du Tarn ; il ne faut pas laisser les saltimbanques de la Cigale s'installer dans la feuille de la rue Richer, - ils nous trouveront partout où ils tenteront de mettre leurs sales pattes. Je vais adresser quelques pièces de vers à la Cigalo d'or et un nouveau sonnet au Prouvençau.
Vous ne devez pas ignorer que les Normands et les Bretons afrérés viennent de fonder, à Paris, le dîner de la Pomme qui a eu lieu le 16 avril rue Taranne, chez Lafitte. On y a chanté des chansons des pays armoricain et normand. Voilà qui est excellent ! Les Picards, les Champenois, les Poitevins suivront le mouvement donné par La Cigale, et, pour mieux dire par Louis. L'idée fédéraliste s'affirmant, malgré tout, en plein Paris sur le terrain des arts et des lettres ! C'est superbe ! Que Louis ne laisse pas bénéficier deux fantoccini [4] sans talent de ce qu'il a conçu et de ce qui a pu être mis en oeuvre grâce à son excellent renom et à son beau talent ! Nous devrions adresser un salut aux hommes de la Pomme, - ne serait-ce pas d'un bon effet ? - A nous les premiers anneaux de la grande farandole, de tendre la main à ceux qui se lèvent pour la danse !
En avant, les braves provinciaux ! Et vive la Fédérale ! - J'ai déjà ébauché notre salut, dont voici la première strophe :

4. Marionnettes

« Per lou Miechjoun afric, la libertat e l'art [5] ,
Dono Dulciorelo, en Xabié de Ricard,
Qu'an foundat dins Paris, la balento Cigalo,
El troubaire des gills, en Augusto Fourès,
Cap naut e cor batant, bous portoun , toutis tres
L'adessiats plè de fòc e d'armo fratrialo ! »

X *[entravers sur la feuille]* : le Dominique du 1 avril, j'y compte

Voyez si je dois terminer notre salut as Bretouns e as nourmands de la Poumo ; il pourra être adressé à M Henry, rédacteur en chef du Journal de Caen. Dites moi bien vite votre avis là dessus. Voilà un salut qui n'amuserait pas les secrétaires de la Cigale ! J'ai juré de faire crever (pardon) de dépit le myrifique rapinas Ugène [sic]et le prodigieux biographié du journal Le Dauphiné. [6]
Mon premier article sur le Fédéralisme a enfin paru dans la Fraternité d'hier, - Germain a du envoyer un exemplaire de ce journal à Louis. Le Progrès du Tarn insèrera ma petite note, demain ou après demain. Je vais relancer Bram de la Dépêche.
J'apprends avec un vif plaisir que Charles Renouvier va consacrer un article au livre de Louis dans sa Critique Philosophique. Gellion-Danglar est réellement un charmant homme !
J'aurai encore bien des choses intéressantes à vous communiquer, mais...
Daignerez-vous me donner de vos nouvelles ? Si vous me les faites attendre trop longtemps, je ne vous écrirai plus ... rien d'aimable et je ferai des grimaces à mon Albeto, quand je reviendrai au Mas. Me laisser six grands jours sans une fleurette ! Ah ! ma miguette, ma miguette, c'est très - mal ! Elle ouït bien n'est-ce pas ?
Comment se porte Mr Wilson ?
J'embrasse fortement ma miguette. A vous deux bons poutous. Accolade à mon frère. Votre

A Fourès

PS Que vos lettres soient bien closes au moins ! Ma mère fait des tirades terribles contre Paris, c'est désopilant !

5. Pour le Midi ardent, la liberté et l'art/ M^me^Dulciorella, M Xavier de Ricard/ Qui ont fondé à Paris, la vaillante Cigale/Le troubaire des Grillons, M Auguste Fourès/tête haute et cœur battant, vous portent, tous trois/le salut plein de feu et d'âme fraternelle.

6. Il s'agit d'Eugène Baudouin et de Maurice Faure

18.2.6 Castenaudary le 1 mai 77

[mardi]

Ma chère filleule,

Oh ! Quel arrachement ! J'ai laissé mon cœur là-bas. Qu'est-ce que je vais devenir ? Ma mère m'a accablé de reproches. Germain était à Castelnaudary, dimanche,— je luis écris une lettre pleine d'excuses ; il est arrivé sans dire gare !
Ma sœur part, dans une dizaine de jours, pour Villemur où habite mon richissime oncle ; il y a quelque affaire là-dessous.
Écrivez-moi, bientôt. Ô ma Jeanne, ma Jeanne ! Je l'embrasse bien fort ô ma miguette, ma miguette !
A vous deux baisers. Accolade à Louis.
Je ne sais plus où j'ai la tête
Oh, ma chère filleule, écrivez-moi bientôt

A Fourès

18.2.7 Castelnaudary le 4 mai 77

[vendredi]

Ma bien chère filleule,

Je reçois votre lettre qui me fait plaisir et peine à la fois,— plaisir parce que vous me donnez des nouvelles de ma belle amiguette, et peine parce que vous êtes triste. Quand donc nous sera-t-il donné de vivre bien en paix ? Hélas ! que de luttes et de souffrances avant de voir notre rêve épanoui en plein soleil. Luttons et souffrons ! Viendra l'heure du bonheur, malgré tous les obstacles ! Oui, oui, la tristesse, les angoisses, les nuits sombres de l'âme se dissiperont ! Oui, oui le clair soleil se lèvera pour nous !
J'ai tout dit à ma sœur Louise ; elle sait que j'aime à perdre la tête Melle Jeanne et que mon Albeto ne me déteste point. Je lui ai même mis sous les yeux votre portrait-carte ; elle trouve Melle Jeanne ravissante et s'étonne qu'une si belle personne [sic] n'ait pas repoussé les avances d'un Sauvage qui fait des vers et de terribles tirades contre les bourgeois d'un grands dadais mal étrillé (sic.) « Comment ! Cette jolie demoiselle te veut ! »s'est exclamée ma nièce. J'ai dit à Louise que vous étiez ma seconde sœur, - il lui tarde de vous connaître ! elle va passer quelques jours auprès de mon oncle le richard , - je crois qu'elle se décidera à lui parler de mon mariage : - elle voudrait que l'oncle Ferdinand mît pour moi les deux mains dans son coffre-fort. Mais Louise m'a conseillé de ne point parler encore de Melle Jeanne à ma mère qui est jalouse, têtue et que sais-je encore !
Je dompterai Mme Fourès, le moment venu. Elle est énormément inquiète la pauvre femme ! Elle sent que je suis amoureux, - elle a dit à Louise dernièrement : « Pourvu qu'il ne se soit pas mis dans la tête d'aimer quelque parisienne ! »Ma mère très-timorée, ignorante, ridicule, n'est pourtant pas méchante ; elle fera tout ce qu'elle pourra pour m'empêcher d'épouser Melle Jeanne, mais, le jour où ma miguette sera ma femme, elle ne gardera point rancune, - elle aimera de tout son cœur ma belle et bonne Jeanne. Cette pauvre mère qui est une victime des prêtres, est ainsi faite. Ah ! si mon père vivait ! Il me semble l'entendre me dire : « Tu l'aimes, elle t'aime, allez mes enfants, aimez-vous bien ! »
J'ai grand espoir pour l'avenir. Nous serons heureux, tous les quatre, un beau jour.

« e l'albo le saludo[7]
Pichounet paradis coumoul de pax founsudo »

Vous avez oublié le sonnet que j'adressais au Mas du Diable. Oui, oui, cette paix profonde, nous l'aurons , entendez-vous bien !
Louis a grand tort de vous trop entretenir de massacres. Attendons sans nous rien exagérer !

7. Et L'aube te salue/ Petit paradis tout plein de paix profonde

J'ai reçu une magnifique lettre de Rémi Marcellin ainsi que sa réponse à Ma Mestresso de Tavan, - vous aurez missive et pièce dans ma prochaine lettre. Je viens d'écrire de notre part à l'auteur de la Bresco, A-B Crouzillat, un des fondateurs du félibrige, - il est libre penseur et est détesté de Roumanille, ce qui n'aurait pas besoin d'être ajouté ; j'ai écrit aussi à Alphonse Michel, l'auteur du Flasquet, juge de paix du 4 septembre, républicain. Nous tenons tous les provençaux démocrates et anti-catholiques. Marcellin et Clair Gleizes nous ont donné un bon coup de main pour dénicher des félibres qui ne sont point avec le libraire papalin de la rue St Agricol. Marcellin appelle le livret de Roumanille Armana di capelan.
Je crois que Louis ferait bien de lancer, avant la fin du mois, les lettres circulaires de la Patrie Latine ; il faudrait pouvoir en distribuer à Avignon, le 21 Mai.
Gleizes d'Arles à qui j'ai écrit à mon retour de la Lauseto une lettre pleine du croquis du campestre montpelliérain que vous savez si délicatement peindre, — Gleizes me répond :« Dulciorello[8] a'no plumo fado, es uno escalprairo (sculpteur) de la bouno e aimi pla sas passejados. Soui de vosto avis : Mount-pelié es un sejour mannat. Escusats se aquel mot ne dits pas tant coumo bostris poulits cops de pincèl en dex lignos. »
Vous trouverez sous ce plis des mots recueillis dans un dictionnaire que je viens d'acheter ; ils peuvent très bien figurer dans le sous-dialecte de Montpellier.
M Fischbacher m'a fait adresser deux livres de Castelas et un livre de M CH Guyon, - j'en parlerai dans le Moniteur de la Lozère.
Je suis très fatigué. Embrassez bien fort pour moi, ma belle, belle amiguette.
Accolade à Louis
A vous deux bons baisers

A Fourès

Ps le lilas embaume,
Je l'ai criblé de poutous !

8. Dulciorella a une plume fée, c'est une très bonne sculptrice et j'aime bien ses promenades. Je suis de votre avis : Montpellier est un séjour délicieux. Excusez si ce mot n'en dit pas autant que vos jolis coups de pinceau en dix lignes.

18.2.8 Castèl-nau-dàri , lo 21 de Floureal an 85

[Jeudi 10 mai 77 ascension vérifié sur La Lauseto de 1877 Mes de las flous : mai]

Caro Filhouleto[9] ,

Ero tems ! Se nabiò pas recepiùt abèi bostro fino pergamelo, anabi crida : A l'òli ! A l'òli ! Non debrembetz, siu plet, que soun pla soulet e mut e què mai que besounh de vostros regos amistousos, coumoulos de la mieuno Janourelo. Ô la migueto de moun cor ! La siuno grilho es pincelado pla besiadoment- grand merces ! Mes, es uno grilho ! e me cal un negre masclas per le miu libre crémant !
Quand tournaré a la Lauseto ne desentutare un perque ma migueto m'en fasque un retrat semblant. Aici la descripciu des grills mascles ques un tros de ma prefacio : « Les Grills ! S'anats a passes de mandro le long des blats e dins las pradelos, les podets bese sus landelhèro del trauquet, - la cabaroto neneto ount samagoun per iberna, - an le cap boumbut, negre e lusent coumo ljaiet, encournat de dos sedos, pla dentat, le cos en faiçou dos loulibo raiadet e dambe dous fialsses per cugo, las quèissos de darrié proubé ramplegos e , subretot sautairos, las patos espinoussos, dos aletos arrapados sus coustats, dejoubs un estuch per que se durbos pel mièi en dos tampos que sembloun èsse descato de tourtugo, caprisiusoment flapados de negraud e de roussèl : - las bestiolos las tenoun gairebe dreitos , - como se salataboun, e fretoun bitoment les sugrasses qui soun pausats, les unis dreits, les autris en escaire,e acos atal que ne tiroun le gric-gric, gric-gric de lhour cant estibal ! »
Las noubelos que me balhats de la Santat de ma poulido mainado me tiroun de dessus un brabe boussi d'ergno e de taino. Quand me mete à [sic] sousca que ma Jounarelo es malautoto me perdi vertadièroment l'eimo. Mès, è un grand esper, - nostro solelh la garira ! Ô Soulelhet, soulelhet, que mous bourdouns afougats cantan e cantaran encaro ! Ô Soulelhet tiro lo mal a la sor de toun Albo, à ma dibesso subrebèlo e tan valendo e brabo ! Ô soulelhet !

9. voir traduction page suivante

E la frescouleto flou de garrabiè que me mando sa maneto poutounièro, - me bal le prets le mai trelusent des Jocs Flourals ; sabets que la roso salvajo es uno de las flous d'ounor del Gay Saber.
M'atrio de tournar al Mas. Digats-me s' aniren sigurament a Abignoun ; recebi aro la letro-circulario del Cancelhè ; atandi bostro respounso per fa tene ma counsentido à Mr A Matiu.
[2e page recto]

Fau pas grand'causo ! e la lassiero del languiment. Me bau brandi un pauc ; é mai d'uno obreto a fini, me cal embouia moun segound article subre l'Federalisme a la Fraternitat. Paure Loubis ! que le fau atendre !
Me disets pas brico de ço que pensats de la letro d'en Remi Marcellin. En A B Crouzillat e'n A Miquel, le felibre del Flasquet, m'an respondut. Miquel me dits dins tres regos que pouden coumta sus el. Troubarets joubs aceiste plee , la letro d'en Crouzilhat que me tournarets ambe aquelo d'en A Mir. Pari que moun fraire Loubis a perdut la letro d'aquel darniè !
En Gabriel Deville m'escriu : « je n'ai pas oublié, loin de la, M de Ricard ; C'est Henry Céard qui fait la critique des livres au Radical et je ne puis empiéter sur son terrain, c'est à lui que j'ai remis le Fédéralisme, je lui en ai parlé souvent et il m'a dit qu'il ne l'oubliait pas, peut-être même que le compte-rendu est prêt ; mais il y a tellement de matière dans le journal que ces choses là s'en trouvent retardées et depuis longtemps il n'a rien paru sous le titre : Bibliographie. Quant à votre ami de Barcelone, je crains bien, vu l'abondance des matières, que l'on n'insère point les correspondances. On a publié une fois une lettre d'Espagne, elle était de Digeon. Malheureusement, Sigismond Lacroix n'étant plus rédacteur en chef, je ne puis guère fructueusement recommander quelqu'un ou quelque chose ; cependant j'essaierai toujours. Spoll (?) vous prie d'attendre un peu, il vous avertira. Cladel va bien, il est remis de ses émotions, sa femme est à peu près rétablie ; ils sont en ce moment à la campagne ; il m'a chargé de ses amitiés pour vous. Ne m'oubliez pas auprès de M de Ricard. »
Quin doumatge que le brabe Delilo sio pas demourat miejournal ! Aquel Paris l'a agantat e aquo's finit ! E le sabi malaut !
Esperi de noubelos d'en German
Bostre paire ba milhou ! Gar'aqui que me fa plasé. Que siague lèu garit !
A la lux siots toutjourn, filhouleto ! Filhouleto , sios toutjorn al gauch !
Poutouni que poutounaras ma Janourelo.
A Bous un poutounet, jusqu'un !
Abrasso al Loubiset !
Ma sor Loubiso bous fa sas amistanços.
De tout cor,

A Fourès

Ps : Louise Hermet, lou noum en francimand de ma sor. Moun bel-fraire es de Santo-Africo en Rouergue.-Bouldriò pla uno copio de la peceto que balharetz a ma migueto, dabans ièu ! Aici un mout bearnès que vous calho : Escade, v a (casus) rencontrer

18.2.9 Castelnaudary le 10 Mai 77

[Jeudi][10]

Chère filleule,

Il était temps ! Si je n'avais pas reçu aujourd'hui votre fin parchemin, j'allais crier : au feu ! au feu ! N'oubliez pas, s'il vous plait, que je suis bien seul et muet, et que j'ai, plus que besoin de vos lignes amicales, pleines de ma Jeannette. Ah la petite amie de mon cœur !
Son grillon femelle est peint avec beaucoup de goût— Merci beaucoup ! Mais c'est une femelle, et il me faut un beau male noir pour mon livre de feu !
Quand je reviendrai à la Lauseta, j'en dénicherai un, pour que ma Miguette, m'en fasse un portrait ressemblant. Voici la description des grillons males, c'est un extrait de ma préface : « Les grillons ! Si vous allez à pas de loup le long des blés et des prairies, vous pouvez les voir sur le seuil du petit trou-le tout petit abri où ils se cachent pour hiverner-ils ont la tête bombée, noire et luisante comme le Geai, aux deux cornes de soie, bien denté, le corps en forme de noyau d'olive, rayonnant avec deux gros fils en guise de queue, les cuisses très bien remplies à l'arrière et surtout adaptées au saut, les pattes épineuses, deux petites ailes attachées sur les côtés, au dessous d'un étui pour qu'elles s'ouvrent par le milieu en deux rideaux qui ressemblent à des écailles de tortues, les bestioles les ont à peu près droites, comme si elles se déployaient, et frottent rapidement les saillis qui y sont dressés, les uns droits, les autres perpendiculaires. et c'est ainsi qu'ils en tirent le cri-cri, cri-cri de leur chant estival. »
Les nouvelles que vous me donnez de la santé de ma jolie petite m'enlèvent un bon peu d'inquiétude et d'impatience. Quand je me mets à penser que ma Jeannette est malade, j'en perds véritablement l'âme. Mais, et c'est un grand espoir, notre soleil la guérira. Oh, petit soleil ; petit soleil que mes bourdons ardents chantent et chanteront encore ! Oh, petit soleil, retire le mal de la sœur de ton Aube, à ma divine bellissime et si courageuse et gentille ! Oh petit soleil ! Et la fraîche fleur d'églantier que m'envoie sa main qui attire les baisers, vaut pour moi, le prix le plus éblouissant des Jeux Floraux, vous savez que la rose sauvage est une des fleurs d'honneur du Gai Saber.
Il me tarde de revenir au mas. Dites-moi si nous irons à Avignon ; je reçois à l'instant la lettre circulaire du Chancelier, j'attends votre réponse avant de donner mon consentement à A Mathieu.
2 e page recto Je ne fais pas grand'chose. J'ai de la lassitude et je languis. Je vais me

10. Jour de l'ascension vérifié sur le calendrier républicain de la Lauseto de 1877 Mes de las flous : Mai

secouer un peu, j'ai plus d'une petite œuvre à finir, il me faut envoyer mon second article sur le Fédéralisme à la Fraternité. Pauvre Louis ! Que je le fais attendre ! Vous ne me dites rien de ce que vous pensez de la lettre de M Rémy Marcellin, M A-B Crouzillat et M A Miquel le Félibre du Flasquet, m'ont répondu. Miquel me dit en trois lignes qu'on peut compter sur lui. Vous trouverez sous ce p la lettre de M Crouzillat, que vous me retournerez avec celle de M A Mir. Je pari, que mon frère Louis a perdu la lettre de ce dernier !
M Gabriel Deville m'écrit : « je n'ai pas oublié, loin de la, M de Ricard ; C'est Henry Céard qui fait la critique des livres au Radical et je ne puis empiéter sur son terrain, c'est à lui que j'ai remis le Fédéralisme, je lui en ai parlé souvent et il m'a dit qu'il ne l'oubliait pas, peut-être même que le compte-rendu est prêt ; mais il y a tellement de matière dans le journal que ces choses là s'en trouvent retardées et depuis longtemps il n'a rien paru sous le titre : Bibliographie. Quant à votre ami de Barcelone, je crains bien, vu l'abondance des matières, que l'on n'insère point les correspondances. On a publié une fois une lettre d'Espagne, elle était de Digeon. Malheureusement, Sigismond Lacroix n'étant pus rédacteur en chef, je ne puis guère fructueusement recommander quelqu'un ou quelque chose ; cependant j'essaierai toujours. Spoll (?) vous prie d'attendre un peu, il vous avertira. Cladel va bien, il est remis de ses émotions, sa femme est à peu près rétablie ; ils sont en ce moment à la campagne ; il m'a chargé de ses amitiés pour vous. Ne m'oubliez pas auprès de M de Ricard. »
Quel dommage que l'aimable Delille ne soit pas resté méridional. Paris l'a attrapé, et c'est fini. Et je le sais malade.
J'attends des nouvelles de M Germain.
Votre père va mieux. Voilà qui me fait plaisir. Qu'il guérisse vite !
Je suis toujours dans la lumière, ma filleule, ma filleule, je suis toujours dans la joie ! Je n'en finis pas d'embrasser ma Jeannette !
Pour vous un petit baiser, un seul !
J'embrasse mon Louis !
Ma sœur Louise vous fait ses amitiés
De tout cœur,

A Fourès

PS : Louise Hermet est le nom français de ma sœur. Mon beau-frère est de Saint-Afrique en Rouergue. Je voudrais bien une copie de la petite pièce que vous enverrez, à ma Miguette, avant moi. Ici un mot béarnais qu'il vous fallait : Escade, v a (casus) rencontrer

18.2.10 Castelnaudary le 17 juin 1877

[Dimanche]

Ma bien chère filleule,

Avant-hier, j'ai reçu une lettre de faire-part m'annonçant la mort d'un poète qui était un ami dévoué : Camille Macaigne, - il laisse une jeune femme et une fillette, - hier une courte missive signée Théodore Leclerc, poète, qui me dit... « je suis dans la dernière misère et toujours malade, de plus affligé d'une amaurose [11] qui me fait perdre la vue... ma femme est au lit avec les jambes enflées, » - etc, .. quelques lignes peu gaies de Germain ; je reçois, ce matin, votre lettre qui redouble la tristesse affreuse de tout mon être. Quelle misère !
La semaine qui vient de s'écouler a été pour moi un enfer. Ma miguette s'en est allée ! Ma pauvre petite nièce a été fort souffrante !
Je ne sais plus où j'ai la tête, depuis une dizaine de jours. Au moment où je vous écris, le ciel est d'un gris sale, il pleut à verse, il tonne sourdement ; je relis votre lettre et je sens de grosses larmes brûlantes me tomber, une à une, dans le cœur. Pauvre chère filleule ! J'oublie tous mes ennuis pour ne penser qu'à votre profonde douleur. Que pourrais-je faire pour vous consoler un peu ? - Vous le voyez, je n'ai que d'affreuses choses à vous transmettre.
Quelle horrible existence ! Que nous sommes malheureux ! Mais, Que de gens plus affligés que nous ! - Aïe ! Ne rien pouvoir contre tant d'affliction et de misère !
Ne vous désespérez pas. Il nous faut avoir du courage, beaucoup de courage. Allons fièrement à travers les tourmentes. Abandonner la lutte serait compromettre notre avenir, - et l'avenir sera beau pour nous ! Allons ! Après la nuit morne, le soleil clair ! Je prendrais les toiles de ma Miguette, en septembre.
J'ai reçu un volume de vers de Maurice Rollinat : Dans les Brandes, — c'est un recueil de pièces rustiques fort originales. J'ai fait un tout petit compte-rendu de ce livre dans le Bon Sens. Voulez-vous que je vous envoie Dans les brandes ?
Je joins à ces lignes un bout de lettre pour mon Albeto. Je ferai passer mon pigeonnier dans le Provençau.
Mes amitiés à M George [sic], mes respects à votre père, à votre mère et à votre tante .

A Fr

11. Cécité plus ou moins complète (Larousse 1918)

18.2.11 Castelnaudary le 16 juillet 77

[Lundi]

Ma bien chère filleule,

Le délicieux petit bouquet ! Il m'a ravi. La chère Miguette ! Comme je voudrai lui faire sonner deux baisers sur les joues pour la remercier d'un si délicat souvenir ! Il me tarde qu'elle revienne en Languedoc. J'ai besoin de la revoir, de l'admirer, de la sentir un moment près de moi. Le languir me prend plus d'une fois et je me traînaille comme un chien égaré. Comme je rôde sans but, quand je me mets à penser à son absence ! Je me dis souvent : Comme elle est loin ! Et je scrute l'horizon, pensif !
Vous l'avouerai-je ? Je n'ose aller vous voir, avant son retour ; il me semble, que, sans elle, la Lauseto est en deuil. Vos fleurs doivent être bien tristes, depuis qu'elle n'est plus là. Je parie qu'elle a amené avec elle tous les oiseaux gazouilleux des garrigues. Non, je n'aurai pas le courage d'aller me promener de nouveau le long de la Lironde, sans ma chère petite âme .
Ah ! L'abominable tristesse qui m'amaladit ! Voilà bientôt huit jours qu'elle est mon inséparable compagne ! Elle ne me laisse plus de répit.
Ma miguette, délivre-moi de mes tourments, ma miguette !
Elle regrette les églantiers de votre haie, nous cueillîmes ensemble leurs églantines. Je les chanterais, si je n'avais peur de lui rappeler mon Garrabié, qu'elle doit avoir lu chez vous.
Elle a été éblouie par notre soleil. Je ne suis pas étonné que les plus lumineux paysages des environs de Paris lui paraissent ternes.
Est-elle à vénérer la pauvre vieille femme qui la trouve plus belle que jamais ? - N'est-ce pas qu'elle est bien belle, ma miguette ? C'est une splendide petite déesse. Elle a la beauté éternelle.
La réponse : C'est bien possible à Mme Wilson est fort courageuse. Voilà qui est admirablement répondu ! Mon cœur lui en sait gré. La brave miguette !
Ah ! Qu'il me tarde, qu'il me tarde d'être en octobre !
Germain, notre malheureux Germain, est moins triste depuis quelques jours ; il m'écrit : « J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Hier, on m'a confirmé ce que j'avais constaté de visu, un mieux très sensible. Le médecin qui la soignait faisait absolument fausse route, on a en [sic] vu un autre qui, plus clairvoyant, a changé la médication et qui a réussi par un moyen bien simple. Voilà donc l'espoir revenu quant au physique. C'est un point capital, et je devrai bien m'en contenter, si je n'étais pas si égoïste. Mais sur ce chapitre, tu sais ce que parler veut dire. »la

bonne nouvelle ! Que je suis heureux de l'avoir encouragé à aller de l'avant ! Il aura sa Jeanne, le vaillant ami ! Comme ils vont être heureux ! - j'oubliais de vous dire qu'il vient de passer son dernier examen de droit, et qu'il a, aujourd'hui, son diplôme ; il va pouvoir succéder à son patron, l'avoué, - dont l'étude rapporte bien une dizaine de mille francs pas an.
Je n'ai pas lu les vers de Melle Adèle Souchier. D'où vient cette muse là ?
Avez-vous reçu mes deux exemplaires du Provençau contenant ma Rondo de las Gracios ? - a propos de cette pièce, vous me dites que vous avez retrouvé le vocabulaire de Fabre d'Olivet et de Sauvage, je le crois volontiers ! Fabre d'Olivet et Sauvage ont consulté le dictionnaire du Toulousain Doujat [12], celui des œuvres de mon Pierre Godolin. Ma langue, est la langue Moundino, celle du Ramelet, je suis un gascon de Toulouse, avec une légère pointe de béarnais.— Enramelat [13] est bien un mot de mon pays.« Le cap enramellat de ma-de-selbo ! [14] - S'es enramelado d'Albrespi. [15] » Luscre [16] ? appartient à Issel, à la Labécéde, aux derniers contreforts de la Montagne-Noire. Je reste dans mon Haut-Languedoc. Voici des mots que vient de me donner le vieux Vidal, ancien potier, bouquiniste, qui connaît fort bien la langue populaire :- Bissauta omettre ; descir, dire chose dite ; Engrigno, acrimonie ; Festilh petit festin ; Fumatiero chambre où il fume d'habitude ; Gaineto hypocrite ; Gaiant réjouissant ; Licsouna faire la leçon ; Magristol assez maigre ; Merihou petite merveille ; oumec , demi-homme ; Pelata , frapper du pied, etc etc. je vais me faire, avec tous les mots, que je recueille, tous les jours, un petit dictionnaire magnifique.
J'ai lu la lettre de Louis. Louis dit que ma lettre à Roque-Ferrier est insuffisante. Je n'ai pas eu la prétention de répondre cathégoriquement [sic] à la critique du secrétaire de la Revue Romane. M Roque-Ferrier m'a accusé de manquer à la vérité historique, je lui ai adressé une simple riposte, m'appuyant des preuves que j'avais sous la main. Voilà tout ! Du reste, le passage de la lettre d'Innocent III, souligné est une preuve qui suffit à réduire à néant l'accusation principale que contient l'article de M Roque-Ferrier. Je suis très prompt à la riposte. J'ai voulu faire sentir à notre critique acerbe que j'avais toujours du sang de rebelle dans les veines. Je ne tiens pas à répondre à R-F dans la Lauseto. Une réponse directe ou indirecte, dans notre almanach appartient à Louis plus autorisé et plus compétant en matière historique. Louis a oublié, dans le sommaire de la prochaine Lauseto, le sonnet de M Gaidan : L'armanac de la Lauseto qui répond à mon sonnet : Vespre de janviè, je tiendrais, si c'est possible, à voir figurer ces deux sonnets dans la Lauseto.
Le titre : La Lauseto est-il maintenu ? Auriez-vous l'intension de le remplacer par la Lauseta ? — Je ne suis pas partisan de la Lauseta, trop local.
Je vous envoie La notice sur le calandrier républicain de Destrem, une pièce de vers

12. Dictiounairi moundi en la oun soun enginats principalomen les mouts les pus escarriés, an l'explicaciu francezo. Dictionnaire de la langue toulousaine, contenant principalement les mots les plus éloignés du français, avec leur explication, augmenté du virement des mots anciens aux typiques dires d'aujourd'hui (1638). Dernière réédition : Lacour, Nîmes, 2004.

de Gustave Herloz, uno countaralho de Vidal, et des proverbes italiens, espagnols et languedociens. Dans ma prochaine lettre vous trouverez deux countaralhos de moi : un couleric e las mouninos qui n'appartient pas au genre bas que M R Ferrier abomine. Puis-je joindre à ces countaralhos une pièce française (vers) de moi : Debout ?
Je viens d'écrire très vivement à Mr Patuzzi de Vérone et Salmini de Venise. J'aurai très-probablement, de leurs nouvelles, avant la fin de la semaine.
Je ne vous envoie pas la lettre de M Gaidan, trop élogieuse pour moi. « Rappellez-moi à l'occasion, me dit-il , au Souvenir des anges de la Lauseto. »
J'ai une lettre de Gras. Gras me demande qq [sic] détails historiques sur la Cité. Il doit venir me voir.
J'irai passer la journée de Dimanche prochain à Carcassonne.
Au moment de terminer cette lettre je reçois les nouveaux prospectus de l'Alliance Latine. L'Alliance ! Je croyais que Louis avait rejeté ce titre proposé par M Thiaudière .
Donnez- moi le plus tôt possible des nouvelles de ma Miguette. Embrassez Louis pour moi. A vous de tout mon cœur

A Fourès

18.2.12 Castelnaudary le 2 octobre

[Mardi]

Ma chère filleule,

Je ne m'attendais pas à recevoir quelques lignes de vous, — Germain m'ayant affirmé, dans sa dernière lettre, que vous aviez pris le parti de ne plus m'écrire.
Vos deux mots m'ont tout remué. Ma chère Miguette est revenue ! Quelle joie ! - Il était temps ! Je viens de passer huit jours pleins d'horrible tristesse. Ah ! ma chère Albeto ! Combien il me tarde de la revoir ! Je ne sais plus trop ce que j'écris, — je viens de m'arracher au gouffre noir, et je tremble, tout étonné et tout ébloui. J'ai beaucoup souffert depuis le départ de mon âme ! Donnez-moi le plus vite possible de ses nouvelles, et dites moi s'il me sera permis de l'embrasser bientôt.
Pardonnez-moi ! J'ai cru, un moment, avoir perdu votre amitié et celle de Louis, et j'en ai été très peiné, croyez-le bien !
Je partirai, à coup sûr, pour Longuenauso, vendredi 5 Octobre. Dimanche prochain, je serai rentré à Castelnaudary .....ou, si toutefois vous ne vous y opposez point, je viendrai frapper à la porte de la Lauseto.
Mes amitiés à Louis. J'embrasse bien fort mon Albeto. Je n'ose pas vous embrasser, mais, je vous serre la main vivement.
Votre dévoué parrain,

A Fourès

18.2.13 Castelnaudary le 14 Octobre 1877

Ma bien chère filleule,

Comment va ma chère âme ? Adressez-moi quelques lignes pour me donner de ses nouvelles. Qu'elle suive bien le traitement du Dct Vigouroux ! Dites lui bien que je me fâcherai bien fort contre elle, si elle ne mange pas. Il faut qu'elle lutte courageusement.
Je vous écris ce bout de lettre, à la hâte, au moment d'aller au vote. Nous avons à combattre des réactionnaires de la pire espèce. Ça va être très chaud. Je suis de garde à la salle de vote du canton sud.
Ma nièce ne va pas plus mal. J'ai oublié de lui acheter des dattes à Montpellier, elle n'est pas très contente de moi, dans ma prochaine lettre je vous enverrai de l'argent : vous prierez Louis de m'acheter une boite de dattes et de me l'adresser par la poste. De vos nouvelles le plus tôt possible !
Il fait, ici, un vent terrible. Il doit faire encore très beau au Mas de la Lauzeto. Que le beau soleil ranime ma belle Miguette. J'embrasse bien fort ma Jeanne, ma gloire, mon tout. Je vous embrasse aussi ma chère sœur !
De tout mon cœur à Louis,

Votre parrain, votre ami et votre frère,

A Fourès

18.2.14 Castelnaudary le 17 octobre 1877

[Mercredi]

Ma chère filleule,

Je reçois votre lettre. J'allais vous écrire.
Quelle tristesse ! Pauvre Miguette ! Elle a eu deux mauvaises nuits, je l'ai senti. Ah, que je regrette de n'avoir pu rester plus longtemps auprès d'elle ! Je suis désolé de ne pouvoir partir tout de suite pour la Lauseto,— quelles transes ! Oh ! mon cher cœur, mon cher cœur, je ne veux pas que vous vous laissiez abattre, je veux que vous ayez du courage ! Je vous reviendrai dans une quinzaine de jours, avec mon amour constant. Oh, mangez, mangez , je vous en supplie, — je veux que vous soyez rétablie le plus vite possible. Je me laisserai mourir de faim, si j'apprends encore que vous ne mangez pas. Ne soyez plus triste, Ne suis-je donc plus avec vous ? Oh, ma chère âme, que je ne sente plus que vous vous laissez aller à la tristesse ! —Vous savez qu'un sourire de vous me fait oublier tous mes ennuis. Ô mon Albeto, que deviendrai-je si je ne vois plus votre beau visage radieux ? — Aimez-moi toujours bien. Revenez à la joie. Votre guérison serait mon plus grand bonheur, le salut de ma vie !
Oh ! Ma chère filleule, quelle souffrance !
Je ne puis quitter brusquement Castelnaudary ; il faut que je mette ordre à mes affaires, avant de m'installer à Montpellier. Je suis on ne peut plus gêné à l'heure qu'il est Germain me prête les 400 francs empruntés à ma vieille cousine de Bordeaux, — ce qui me laisse respirer un peu. Mais j'ai de petites dettes criardes et je ne trouve pas à qui emprunter pour les payer. Ce n'est que petit à petit qu'il me sera possible de les amortir. Les plus petites dépenses me mettent fort en arrière. Ma mère ne peut rien faire pour moi, elle est très gênée, je vais m'occuper de la rentrée des sommes qui lui sont dues par quelques-uns de ses clients, - son coffre est presque vide. Mes petites dettes payées, il me faudra songer à ramasser quelque argent pour faire mon voyage à Montpellier : — il faut que mes livres me suivent ! C'est un petit déménagement à faire ! —Je ne pense pas pouvoir être libre avant le commencement de Janvier. Je ne comprends pas que vous m'accusiez de mettre du retard à nos projets, volontairement. J'ai été jusqu'à aujourd'hui très empêché. Il m'a fallu user d'expédients pour aller à la Lauseto, — expédient est trop peu dire. Que dirait mon ami Martin - qui m'a prêté dernièrement 200 francs — s'il apprenait que j'ai déjà entamé largement le billet de cent francs destiné à payer les ouvriers ? — Je ne puis vous dire tout. Où donc est ma dignité et mon orgueil ? Ah, si je n'avais pas l'amour de Jeanne !
Je vous donne là des détails bien cruels sur mon existence. M'excuserez-vous ? — J'ai peur que ma Jeanne en soit affligée, mais je lui ai déjà parlé de ma situation.

J'accepterai la place que Louis et M de Tourtoulon trouveront pour moi à Montpellier,– mais pas avant le mois de Janvier. J'ai besoin de deux bons mois pour débrouiller mes affaires.
Dites bien à ma Miguette qu'elle n'aura pas à attendre 4 mois pour m'avoir très près d'elle. Je l'embrasserai au commencement du mois prochain, je ferai des escapades toutes les fois que j'aurai fait des économies , — j'espère bien pouvoir la serrer dans mes bras au moins quatre fois avant le mois de janvier. Je lui envoie mes plus chauds baisers. Qu'elle soit courageuse ! Je pense à elle constamment, son cœur, je l'entends battre nuit et jour, — qu'il soit joyeux, si elle ne veut pas que je me désespère !
Et vous, ma chère filleule, croyez-moi toujours votre frère, votre ami, - n'allez pas vous imaginer que je ne suis plus le même pour vous ? Puis-je séparer votre amitié de l'amour de ma Jeanne ? Non, mille fois non !
Je vous écrirai de nouveau, samedi.
Germain et sa femme sont venus me voir, Dimanche, 14 octobre. Les bons amis, ils nous languissent. Mme Germain m'a dit que le brave Alban rêvait de moi. Notre brave Germain a besoin de chaude amitié pour fermer la blessure de son cœur que sa femme ne doit pas voir. Ils m'ont fait promettre d'aller les voir Dimanche. Si j'ai les cinq francs, ce jour-là, je partirai pour Carcassonne à 7 heures du matin, pour rentrer le soir à 8 heures 30 minutes. S'il ne fallait que 5 francs pour aller à Montpellier !
Les élections n'ont pas été mauvaises pour nous . 314 députés républicains ! Nous aurons plus de 400 des nôtres à la chambre, les élections réactionnaires invalidées. Le député de ma circonscription, Mir, a échoué. Quelle pression inouïe ! Nous aurons à voter de nouveau, ici. Enfin, vive la République ! - La France est bien vivante, quoiqu'on en dise ! Le pays des grandes luttes pour la liberté se réveille ! En avant !
J'attends des épreuves de l'Almanac. Que fait mon cher Louis ? A-t-il reçu de bonnes nouvelles de Paris ?
M et Mme Wilson comment vont-ils ? - Votre père ne va-t-il pas mieux ? votre mère est-elle bien rétablie ?
Ma nièce est toujours dans le même état, ma sœur vous fait ses compliments.
Je vous envoie La strada de Betteloni et l'Invite de Patuzzi.
Louis a-t-il remis à Roque-Ferrier mon Vincentou à la batesta de pouls et mon sonnet : « un parelh pèr vendemios. »
Si j'ai un moment de répit, avant dimanche, je terminerai lo pijounié pour ma Miguette. Embrassez bien fort, pour moi, ma Jeannette, mon cœur et mon âme, mon tout.
Permettez-moi de vous embrasser ainsi que Louis.
A vous du profond du cœur, ma chère sœurette,

A Fourès

18.2.15 Castelnaudary le 20 Octobre 1877

Ma chère filleule ,

Que fait ma chère Miguette ? — Sa grande fièvre s'est-elle un peu calmée ? — Mange-t-elle ? — Comment passe-t-elle ses nuits ? — Il me tarde beaucoup d'avoir de ses nouvelles. Votre dernière lettre m'a troublé . Que je suis malheureux de la savoir souffrante ! Si elle pouvait manger un peu et dormir ! — Sa toux est-elle moins forte ? — Que je voudrais être à la Lauseto pour vous aider à la soigner nuit et jour ! Si j'étais seul, je vendrais tout ce qui m'appartient et j'arriverai vite auprès d'elle. Mais, que d'empêchements matériels ! Je ne me livre plus à la mélancolie depuis que je la sais loin de Paris ; je suis moins inquiet sur son état, à l'heure qu'il est, — j'ai plus de courage contre la misère ! — Dans une quinzaine de jours, j'aurai le bonheur de l'embrasser.
J'ai reçu ce matin, une lettre de Germain. Je vais à Carcassonne, demain, il me remettra la somme promise, le brave ami.
Louis a-t-il eu de nouvelles épreuves ?
J'ai depuis hier la Miougrana entre-duberto d'Aubanel, je vais en parler dans le Bon Sens.
Je tiens un bon rhume. Il ne m'a pas été possible de terminer le Pijounié pour ma Miguette. Je ne fais qu'éternuer et me moucher. Un poète enrhumé est un bien piètre personnage. Il vous envoie un terrible sonnet sur la Seine, fait à Paris et parachevé ici.
Je vous écrirai plus longuement, mardi ou mercredi au plus tard.
Avez-vous des nouvelles des vôtres ? — Une petite nièce ne va pas mieux, ma sœur est bien triste.
Embrassez pour moi, ma chère âme, mon cher tout. Permettez-moi de vous embrasser,
ainsi que Louis
Votre dévoué parrain et ami

A Fourès

18.3 Choix de lettres de Louis-Xavier de Ricard à Auguste Fourès

18.3.1 Jeudi 20 Janvier 1876

[Paris]

Monsieur et cher confrère,

Votre envoi est venu me trouver à Paris où je suis encore pour quelque temps.Je ne saurais vous dire le plaisir que j'ai de trouver en vous un coreligionnaire si viril et si convaincu et d'un talent qui m'est si sympathique. Étiez-vous à la réunion des félibres au mois de novembre dernier ? Si Oui ! Combien je regrette de ne pas vous avoir connu alors, de ne pas vous avoir serré la main. Nous voulons tous deux les mêmes choses et j'en suis sûr par les mêmes moyens ; le relèvement de la Patrie Romane - défigurée et calomniée - par la liberté et dans la liberté. Il y a en vous l'héroïque verdeur de l'hérésie albigeoise, je vous l'envie.Vous descendez certainement des Parfaits et des faidits qui ont défendu notre nationalité contre le catholicisme, et, j'ose l'espérer, vous regrettez comme moi qu'un malentendu historique ait poussé certains félibres à chercher le relèvement du midi, dans les idées, qui sont la négation du génie méridional, et avec des hommes qui représentent la force exécrable par laquelle ont été déracinées toutes nos libertés.- Ce me serait un grand bonheur de m'entendre sur tout cela avec vous ; car mon œuvre et ma vie, je veux tout dévouer - pas de choix sans doute, mais je ne puis donner plus à la renaissance de notre Patrie : - nous la referons libre et heureuse dans la liberté de la France : -« al[17] nom de la Beritat, de la Justicio e de la Libertat que faran que toutes les homes saran fraires e que nous pararan de fola de malhurs.Qu'aco sia lèu aval ! »
Faisons ensemble cette frérie [sic]- la seule qui nous convienne !
Je suis d'autant plus heureux d'avoir reçu vos brochures qu'il me sera permis de parler un peu de vous dans mon dernier article sur le félibrige (Dans la République de Montpellier). Mais, croyez -le bien, je reviendrai sur vous avec insistance en une autre occasion qui ne saurait tarder. Je grouperai quelques volumes à vos brochures dans un compte-rendu prochain. Je vous dirai alors publiquement tout le bien que je pense de vos vers languedociens et français et de votre nouvelle si méridionale. J'ai été heureux de voir que vous appliquez à la langue française un système dont

17. Au nom de la Vérité, de la Justice et de la Liberté qui feront que tous les hommes seront frères et ainsi nous protégeront d'une foule de malheurs . Que cela soit vite, ici bas.

je suis fort partisan et que j'ai employé aussi dans un fragment de poème (sur les guerres protestantes dans le midi) qui va paraître pour le Parnasse contemporain (à la fin de ce mois)- a propos n'avez-vous rien envoyé ? - Il y eût fallu quelques vers accentués comme les vôtres.-
J'espère, Monsieur, que nos relations ne se borneront pas à cette lettre, et qu'elle commence entre nous une sympathie qui je le souhaite de tout cœur deviendra une amitié. Travaillons à nos idées,faîtes abonder pour le felibrige des amis qui vous ressemblent. J'ai fait la connaissance, ici, d'un jeune-homme qui est des nôtres et avec lequel je tâche d'organiser une Société Méridionale, ici, à Paris. Il s'appelle Maurice Faure : vous avez sans doute lu son sonnet publié dans la Revue des Langues Romanes et dans l'Armanac de languedô.
Je compte rentrer à Castelnau, vers la fin de ce mois, ou les premiers jours de février. Je suis retenu ici, par la nécessité de faire annoncer dans les journaux un grand travail que je vais entreprendre et que je vous recommanderai c'est une Histoire populaire de Languedoc, publiée par livraison chez Marchessou au Puy en Velay. Les prospectus vont être lancés dans quelque temps. Je vous demanderai à ce moment si vous ne pouvez pas me faire annoncer dans quelques journaux de vos pays. Je crois que cette histoire, si je la réussis comme je la rêve, pourra rendre quelques services.
Je vous adresse un journal où il y a un premier article sur Mistral, et en même temps je vous demanderai si vous n'avez pas quelques vers Courts(le format du journal étant un peu resserré) que l'on puisse publier.
En espérant, encore une fois que nous n'en resterons pas là, je vous serre, Monsieur et cher confrère,très cordialement la main

L-Xavier de Ricard

18.3.2 Sans date [fin mars ou début avril 1876] (extrait, Paris)

Cher frère et ami,

Je ne suis pas encore parti, à cause d'une indisposition assez grâve de ma belle-sœur, nous attendons sa convalescence. Mais je m'empresse de vous écrire pour vous prévenir que je ne suis pour rien pour le journal à un sou qui vient de paraître à Montpellier, – à mon étonnement, ainsi qu'à mon scandale. Car l'année dernière à pareille époque à peu près, je disais mon projet à un banquier de Montpellier et même je lui racontais mon titre Le Petit Méridional. C'est ce projet avec le même titre qu'on exécute aujourd'hui sans même m'avoir prévenu. Il est sûr qu'à la fin de la semaine prochaine je serai à Montpellier. Je vous en avertirai aussitôt est-ce que vous pourrez venir à Montpellier ?
Pardonnez-moi de solliciter de vous ce dérangement, s'il vous est possible. Mais je crois urgent que nous nous voyions, que nous nous concertions afin d'arriver à quelque chose. Je crois qu'il reste difficile..

18.3.3 Le 23 Avril 1876

Cher frère et ami,

Votre dernière lettre nous inquiète beaucoup ici ; vous paraissez avoir beaucoup d'ennuis. J'espère bien, que du moins, vous n'êtes pas souffrant. Permettez-moi de parler un peu de vous, avec vous, cette fois.
Je ne suis pas non plus des plus fortunés, tant s'en faut, je connais d'expérience toutes les espèces de tiraillements qui peuvent exister et plusieurs autres encore . Cependant, et prenez mes paroles comme celles d'un ami, je verrai avec beaucoup de regrets pour la cause félibrésque et pour vous-même que vous ne vinssiez [sic] pas à la grande (Illisible) du 21 Mai. de plus, pour notre avenir, à nous deux, je crois utile de nous voir, de nous causer, de nous communiquer nos projets, et de nous arrêter pour le moment à celui qui sera le plus promptement réalisable. Si c'est comme je crois l'esprit de votre lettre, une question pratique qui vous arrête, voulez-vous m'obliger, me donner une vraie preuve de réelle fraternité, de réelle amitié ? Acceptez d'être mon débiteur, pour une centaine de francs. Ne vous offusquez pas, je vous prie, de cette offre. N'ayez pas peur de vous endetter. Vous rendrez cela quand et comment vous pourrez. Ne faîtes pas de difficulté, je vous prie, à me rendre ce service d'accepter cela de mon amitié. C'est entendu, n'est-ce pas ? Et nous irons ensemble vers les félibres « cagots ». Mais j'espère bien que nous serons soutenus par d'autres. Gras, vous le savez, est tout à fait dans nos idées. M Camille Cavalié, à qui je vous remercie d'avoir parlé de mon Histoire du Languedoc est-il aussi des nôtres ?
J'ai commencé à rédiger pour la République, l'article sur vous et sur Mr Mir, je suis heureux d'avoir attendu car je pourrai parler aussi de votre avocat muet. La description de tous vos « juges » et « magistrats » est faîte avec verbe et précision. Les types sont parfaitement réels, et vous avez rendu la réalité en artiste. C'est quelque chose de touchant, que le pauvre parleur condamné au silence. - Je voudrais bien que mes avocat fussent comme lui.- Il y en aurait moins à la chambre.
Je vous adresse, sous ce pli, une lettre de Napoléon Peyrat, que je vous prierai de me retourner. Elle vous rassurera, je crois, de la part d'un homme, que je considère, quant à moi, comme un de nos chefs dans la voie que nous voulons suivre. Je voudrai n'avoir besoin de son Histoire des Albigeois pour vous la prêter - si vous ne la connaissez pas.
Je vous engage fortement à lui adresser celles de vos œuvres qui vous paraîtront de nature à l'intéresser le plus. Parmi celles-là votre Croix de l'Innondation. Il est bon que de tels hommes - qui malheureusement loin du pays, ne connaissent guère

comme vous le voyez, ce qui s'y fait, se retrempent un peu dans les passions de la jeunesse que nous sommes. N Peyrat n'est point encore d'un âge si avancé qu'il ne puisse rendre de grands services à la cause. allons un peu vers lui : son œuvre si grandiose pourtant, est resté un peu isolé, fort peu comprise. Il doit avoir en nous la génération qu'il attend.
Je n'ai abandonné aucun de mes projets ; les circonstances m'ont forcé à en modifier quelques-uns. C'est un grand malheur que vous n'habitiez pas Montpellier. Nous nous entendrions si bien ! Et c'est bien le Diable si, à nous deux, nous ne faisions pas quelque chose . - Il nous faudrait un journal politique, il est impossible qu'on ne tienne pas , dans notre vision, des bailles [sic] de fond de[sic] suffisants, des gens qui qui [sic] soient disposés à faire quelque chose pour l'émancipation du pays. Ce sont des oiseaux rares qu'il faut découvrir. Le plus pratique serait peut-être de commencer par nôtre almanach moitié français, moitié languedocien. Il attirerait vers nous les forces vives de notre parti, nous permettrait de nous grouper, de nous connaître et plus tard de nous associer pour quelqu'œuvre plus vaste. Les frais d'un almanach ne sont pas grands ; il ne faut pas force souscripteurs pour le couvrir. Pensons-y et parlons en un peu -entre-nous.
Vous n'avez pas répondu à une de mes idées que je vous communiquai dans une de mes dernières lettres, faire jouer quelque chose à Toulouse. J'ai un drame dans lequel nous pourrions tailler quelque chose de jouable, je crois, et si cela réussissait un peu, en avant le drame national. C'est une puissance énorme que le théâtre pour empoigner le peuple. Et les sujets émouvants ne manquent pas dans nôtre histoire. Le malheur c'est que je ne connais personne à Toulouse. Ce n'est point du tout moi qui vous donne le Parnasse. C'est moi qui vous l'ait envoyé, c'est tout.
Je ne sais comment vous remercier de tout le zèle pour mon Hist de Languedoc (sic). J'ai écrit à Marchessou au sujet de M Groé ! : il va sans dire qu'une remise sera faite à M Loré. J'ai prié Marchessou de me la fixer. J'envoie à M Loré des prospectus, ainsi qu'à M Cavalié. M Mir a du en recevoir. Je vais vous en envoyer. j'accepte en vous remerciant une annonce dans le Scapin ; mais je voudrais, s'il était possible, qu'il y fût dit qu'on peut souscrire à Paris, chez Sandoz - Fischbacher - et Leroux. Merci pour la réponse de Toulouse. J'ai adressé des prospectus, à Carcassonne, à MM Lagoing et Salles ; -y-a-t-il dans cette ville de meilleure librairie ? - Je dis à Marchessou de faire une (...) librairie , dans laquelle il leur dira les conditions de la remise. Je la ferai envoyer en même temps que les prospectus - J'en ai fait envoyer un à Longuelame à Narbonne et à M Export à Lézignan, aussi à M Bouy à Limoux. Tout cela est-il bon ?
vous avez vu comme la Vie Littéraire, dans un de ces derniers numéros, a abimé quelques noms, entr'autres celui d'Arnavieille [sic]. J'ai à ce sujet écrit à Collignon. Je ne doute pas qu'il y ait quelque chose de vous dans le prochain numéro. Je regrette de n'avoir pas des Nos de cet article. j'en enverrai un exemplaire à M Mir (...) quand vous aurez l'occasion de lui écrire, apprenez lui l'existence de ces quelques lignes.
Est-ce que la réapparition de la ? serrait prochaine ? Sera-ce un journal purement

littéraire - ou politique.
En attendant impatiemment de vos nouvelles, cher frère et ami, je vous serre très cordialement la main. Votre

L.X.d. Ricard

18.3.4 9 Mai 1876

Cher frère et ami,

J'attendais la lettre qui m'annonçât votre retour de Bordeaux. Je l'ai reçue ce matin et je vous écris de suite.- Je ne demande pas mieux de nous mettre à des œuvres patriotiques. Le théâtre est pour l'extension de nos idées, le moyen le meilleur. Notre histoire abonde de sujets de toute sorte, propres à passionner notre public pour sa nationalité. Nous recauserons de tout cela, il nous faudra nous mettre à l'œuvre.
Je ne suis pas partisan de votre titre« Livre des Félibres républicains », cela n'irait pas, je le crains,(?)-ment au peuple auquel il faut s'adresser : mais on peut le combiner avec le titre que j'avais proposé :almanach du patriote Languedocien publié par les félibres républicains. Cela fera une contrepartie [sic]complète à L'armana prouvençau.
Je regrettais fort que votre programme ne fut pas terminé pour le 21.- Inutile de vous dire que j'attends impatiemment la Revue des Langues Romanes du mois de juin, pour y lire votre « Cansons des poutouns ». C'est, je crois, la première fois que la revue publie de vos vers. Espérons qu'elle en prendra l'habitude.
Je suis fort mécontent de la Vie Littéraire : des longueurs qu'elle met à vous publier et à publier aussi un fragment des Charbonniers, qu'elle m'avait fait demander à Félix Gras. cela me met dans une position fort ennuyeuse.
Oui, pour la Rue, je pourrai- si on le veut donner quelques croquis de paysages ou autre fantaisies. Merci, et encore merci pour tout votre zèle. Je suis complètement de votre avis pour la marche à suivre dans nos affaires et nos projets. Publions d'abord l'almanac, et ensuite tachons d'avoir une revue bi mensuelle. Les petits poissons deviennent grands- quelquefois.
Donc à jeudi de la semaine prochaine. Il va sans dire que nous partagerons nos repas rustiques, si je n'avais pas eu ma belle-sœur, je vous aurais offert une chambre au mas. Aimez-vous mieux que je vous en retienne une à Montpellier ou à Castelnau même. Ce ne sera pas luxueux dans ce village, mais nous serons plus voisins.
A Bientôt donc, et une bonne poignée, toute cordiale et fraternelle

L.X.d.Ricard

Vous avez écrit à Peyrat en lui envoyant vos brochures ? - Il faut donner à cet homme si méconnu, inconnu des méridionaux, maltraité par les francimands, la joie de lui prouver qu'il a une postérité ! Lisez-vous vite ?- Je vous prêterai quand vous serez ici son Hist des Albigeois ?- A propos je vous rappellerai que vous m'avez promis deux

livres La statist des Départements Pyrénnéens et Bernard Délicios « L'inquisition Albigeoise »

18.3.5 Le 14 Septembre 1876

Mon cher ami,

Vous paraissez avoir beaucoup d'ennuis et j'en suis fort inquiété. Permettez à un ami d'être indiscret. sont-ce des ennuis d'argent pour lesquels je puis vous être utile ? Si vous aviez des inquiétudes de cette espèce : je vous prie de penser à moi. Je crains que vous ne vous soyiez [sic] gêné pour moi dernièrement.Je pourrai dans le courrant [sic] du mois prochain, j'espère, vous prêter une certaine somme : ce mois-ci malheureusement étant le mois du terme, et de plus, de notre aménagement ailleurs (ce qui nous fait un double terme, car nous perdons six mois de loyer dans l'impossibilité de rester l'hiver au Mas du Diable) et étant encore encombré d'un déménagement. Mais s'il était nécessaire de répondre pour vous, parlez-moi, je vous prie en ami. Dites même, s'il en est besoin, que je vous dois de l'argent et que je ne pense vous rembourser que fin novembre. Enfin faîtes de votre mieux pour utiliser mon amitié.
Donc nous changeons de domicile : nous allons de l'autre côté du Lez - et dans une autre région de Montpellier, qui s'appelle les Quatre Seigneurs. Nous avons loué une maison plus confortable au point de vue de l'habitation et de l'hygiène que ne l'est notre pittoresque Mas du Diable. Il nous est donc impossible d'aller à Castelnaudary cette année. Mais, si vous veniez, vous, passer quelques jours, quand nous serons installés. Nous profiterons alors de votre présence pour baptiser nôtre nouveau mas, dont le nom actuel ne nous plait guère « villa Marguerite » Nous voulons, nous, l'appeler Le Mas de la Lauseto.
Je suis un peu contrarié de la longueur que met Mme Brun à me répondre : car nous n'attendons plus que cette réponse pour marcher. J'aurais aimé d'ailleurs, si je m'entends avec elle pour l'Hist de Langoc [sic] de lui donner aux mêmes conditions de partage avec Fischbacher, le Fédéralisme et l'Almanac [sic].
J'envoi auj[sic] tout l'almanac sauf mes articles en languedocien que je vous copie pour vous les envoyer. Dites-moi franchement votre avis et sévèrement même.
J'ai eu des nouvelles du jeune Arnavielle qui est une espèce de vilain petit Tartuffe. Il a su par Mr Mir que nous faisions notre almanach, vous a-t-il écrit au sujet d'un sonnet que M. Tavan a fait sur le Pont du Gard et qu'il a dédié à nous tous ses compagnons de voiture ? Il devait m'écrire aussi à moi, et ne l'a pas fait : de sorte que je passe pour un malpoli auprès de M. Tavan (...)
Pour envoyer les livres que vous voulez bien me prêter et qui me vont être si utile, attendez, je vous prie, que nous soyions emménagés au Mas de l'Alouette, je me trompe au Mas de la Lauseto (car nous ne franciserons pas son nom.) J'ai reçu en

effet un volume de M. Battoni [18] (Vérone) e Volo d'Icaro de M. Pattuzi ; mais je ne sais pourquoi ils m'ont envoyé un double exemplaire = pour la Vie littéraire. Les deux exemplaires sont-ils pour vous, ou faut-il les envoyer à Colignon ?
Je vais faire l'article pour le Courrier Littéraire.
M Enseñat, à qui j'ai écrit pour Figueras, n'a pas daigné me répondre ; Je ne sais où m'adresser maintenant, M Quintana ne m'ayant plus donné signe de vie. Vos amis italiens vous donnent ils quelque chose pour l'almanac. Cela aurait été excellent.
A Bientôt, mon cher ami, ne vous fatiguez pas trop, et tachez que je vous doive de vous pouvoir tirer un peu de vos ennuis.
Je vous embrasse bien cordialement et fraternellement

L.X.d.Ricard

18. la fin du nom est biffée

18.3.6 Sans date [Jeudi *[14]* Décembre 1876]

Cher frère et cher Ami, [19]

J'ai reçu de Mme Brun une réponse favorable : elle accepte l'almanac [sic], sa lettre même est fort aimable, mais elle tiendrait à ce que l'Almanac fût annoncé dans la Dépêche et le Progrès libéral.
Marchessou a fini mon Fédéralisme. Je lui ai lancé un (*illisible*) pour la lenteur qu'il met à imprimer l'Almanach, en lui recommandant bien de vous adresser les épreuves. S'il ne l'a fait c'est peut-être un peu de ma faute : j'ai eu le tort de lui dire que vous étiez chez moi et il a pensé, fort bêtement, qu'il ne fallait plus envoyer que chez moi : aussi pour que la chose ne tarde plus longtemps, je pars au Puy mardi prochain. Je l'ai averti qu'il tint tout prêt afin que nôtre almanac ne passe pas inaperçu parmi les étrennes, je viens de m'aviser de faire comme en 93 : je mettrai sur la couverture en grosses lettres : Étrennes Patriotiques ; avec cela son volume, (car ce sera un volume) a une eau-forte, il pourra figurer pour l'étalage des livres d'étrennes.
Et du Puy, nous allons à Paris, pour quinze jours au plus. On y estime ma présence utile pour le Fédéralisme, et elle ne sera pas inutile pour l'Almanac . Et si Fourès, était sage, était un bon ami, il viendrait avec nous, cela serait excellent pour lui, son ami Ricard pense que ce serait un coup de maître qu'il assistât au prochain dîner de la Cigale, se fît connaître là : et il n'y aurait pas de meilleure préparation pour son volume. Il pourrait s'entendre de vive voix avec Fischbacher, montrer aux méridionaux un peu effacés de la Cigale, ce qu'est un vrai méridional, voir non inutilement quelques amis qu'il a dans le journalisme et la littérature à Paris, faire de nouvelles connaissances, se montrer enfin et embrasser le vieux Pyrénnéen qui pleurera d'attendrissement en le voyant s'il venait à Paris, et il pourrait en dire du mal en connaissance de cause. De plus il aiderait aussi son ami Ricard à finir cet almanac promptement au Puy et à le bien organiser à Paris.
Je vous en prie, mon cher, tâchez de faire cela, et faîtes- moi ce plaisir d'accepter de moi ce voyage comme étrennes amicales. Baudouin est des nôtres, nous nous arrêterons à Alais, puis au Puy, tous pays à voir : n'ayez pas peur d'être indiscret : nous voyageons en troisième par goût pittoresque, et pour vous prouver que c'est un cadeau de peu de chose je vous offre là, je vous dirai que le voyage ne coûtera même pas 60 fr par personne. Une fois à Paris, vous n'avez à vous occuper de rien, et je vous ferai connaître la Capital[sic].

19. Pour la datation de cette lettre, voir la note de celle de Lydie du 18 Décembre 1876, qui commence ainsi : *La lettre de Fourès est non avenue.*

Enfin, il est bon que l'on vous voit à la Cigale, que vous y récitiez quelque chose, surtout au moment de votre volume et de celui de la Cigale. Puis la Cigale va se transformer en cercle : il est bon que nous nous mêlions un peu de cette transformation. Montrer que nous existons.
Madame votre mère ne peut vous refuser un congé de 10 ou 12 jours. Voulez-vous que je lui écrive pour le lui demander à votre place ? - puisqu'elle ne se méfie point de moi comme félibre. Un mot de suite, et venez, si non je me fâche, plutôt nous nous fâchons.
Nous attendrons votre réponse pour fixer notre départ. Ne nous faîtes pas sérieusement la peine de nous refuser. Je vous engagerais peu à demeurer à Paris, autant je vois ce voyage utile pour vous dans les circonstances présentes.
Nous attendons vivement, non pas votre réponse mais votre arrivée, c'est la meilleure réponse que vous puissiez nous donner.
Je vous serre cordialement la main et vous embrasse fraternellement

X.d.Ricard
Jeudi

18.3.7 28 Janvier (Paris)

Mon cher Ami ,

Je crois bien que vous n'avez pas reçu vos journaux ! Melle Annette avait oublié de les mettre à la poste ; et je les ai retrouvés dans mes paperasses. Je vous envoie en plus Le Petit Parisien qui a enfin parlé ! Si la République des lettres me parvient pendant que je vous écris (et qu'elle contient quelque chose) je l'y joindrai. La revue de Thiaudières hier a du parler de nous ; mais je ne pourrai l'avoir que demain lundi. Decaux m'a promis une belle annonce dans l'Éclipse.
Je reçois une lettre d'Enseñat qui se plaint de Mad Brun : elle a envoyé 10 exemplaires à Verdaguer, sans dire seulement le prix du livret. Si elle a mis en vente partout comme cela !...
Ici les affaires vont bien, vous voyez que Fischbacher redemande desLauseto : avez-vous pu lui envoyer les 130 que je vous ai demandé par télégramme ? Il ne les avait pas encore reçus hier au soir.
Le Fédéralisme parait demain enfin ! Vous avez le 2^eexemplaire : j'en envoie un à M A Germain ;

18.3.8 Samedi 10 Février 77 (Paris)

Mon cher Ami ,

Une indisposition de lydie- qui n'offre rien d'immédiatement grave mais qui pourrait le devenir- a retardé notre voyage jusquà ce jour, et nous empêchera de faire le voyage[20] petit tour du midi que nous avions arrangé. Tous les projets les mieux combinés sont ainsi : je n'en sache pas qui réussissent que ceux qui sont aussitôt exécutés que formés. Jeanne vient avec nous : nous remettons donc au mois d'avril notre tournée pour le Lauragais et à Toulouse. Nous partons lundi, si la santé de Lydie nous le permet. Sitôt que nous serons rentrés, je vous écrirai une longue lettre.
Vous avez du recevoir votre Goudeli (sic) enfin !
Je vous donne un renseignement qui pourra hâter le projet de journal de Digeon, Le Midi de Nîmes cesse de paraître le 15 de ce mois. Il y a un héritage à recueillir là.
La République du Midi s'est décidée à parler du Fédéralisme. Ici je trouve une hostilité plus grande encore que je ne croyais et peu d'énergie ou de bonne volonté parmi ceux qui m'ont fait le plus de protestations. je m'y attendais un peu d'ailleurs.
La lettre d'Arnavielle est stupide et je l'ai mouché joliment à mon tour ne sachant point d'ailleurs d'où il prend cette autorité pour le félibrige. Je lui déclare net que je le prends guère au sérieux et que si par hasard, le félibrige pense comme lui, personnellement j'enverrai coucher le félibrige et Arnavieille avec lui.
Je vous envoie le Dominique où il est question de la Lauseto. Vous y remarquerez qu'ils affectent de m'ignorer.
Le Sémaphorede Marseille a fait un excellent article sur le Fédéralisme : il va en publier un aussi sur la Lauseto. Le Peuple et L'égalité de Marseille suivront. Nous aurons des articles aussi dans le Progrès du Var. Le Républicain du Vaucluse a annoncé un article. Il a été question de la Lauseto dans Le Télégraphe et dans L'Echo. Je ne sais point les numéros. Personne n'a encore rien fait dans le Rappel.
Vous avez vu pourtant que Blémont a fait un article où il nous oublie avec une charmante confraternité : que nous ayons donc un journal pour leur rendre la pareille !
Cladel a un troisième enfant, un fils.
J'ai reçu une lettre (illisible) de L Pichat pour le Fédéralisme.
Les Droits de l'Homme reparaîssent sous le titre du Radical. Deville a du vous écrire : Talonnez-le.

20. mot barré

Tout le monde chez ma mère et chez mes beaux-parents vous font des amitiés. Votre sonnet a fait florès, et il a fait rire jaune le brave Baudouin, qui est décidément retoqué.
A Bientôt ! mon cher ami, je vous embrasse bien fraternellement

L-X.d.Ricard
Jeudi

Lydie et Jeanne vous font leurs amitiés.

18.3.9 14 Février 77

Mon cher Ami,

Je suis bien étonné et un peu inquiet de ne point trouver de vos nouvelles en arrivant au mas. Êtes-vous malade ? Ou êtes-vous toujours occupé plus qu'homme ne peut l'être ? Nous sommes ici depuis avant-hier au soir. Nos deux malades vont un peu mieux, et je ne doute pas que le climat et notre vie calme et toute champêtre ne les rétablissent bientôt. Mais au vudela[sic] fatigue que leur a causées ce petit voyage, je vois qu'il était vraiment impossible d'en faire un plus long. Mais savez-vous ce que nous espérons ? Vous voir le mois prochain quand les Félibres du Languedoc vont se réunir à Montpellier. Cette séance, de quelque façon qu'elle tourne sera importante pour nous. Il faudra poser les questions de façon à ne pas être embêtés par les scrupules d'Arnavielle et les interprétations desstatuts.
Avez-vous reçu votre Goudeli ? Je vais encore abuser de vous en vous demandant un service : je ne suis pas à même ici, n'allant que tous les deux jours à Montpellier, de lire tous les journaux de Paris ou des départements.Ne pourriez- vous le faire, ou charger un de vos amis de le faire, pour me tenir au courant des articles qui pourraient paraître sur la Lauseto ou le Fédéralisme. J'ai tout à faire en ce moment, car il faut songer à L'Histoire du Languedoc, il m'est impossible d'aller tous les jours à Montpellier.Je ne sais quelle mouche a piqué La République, après avoir fait un bout d'article ces jours-ci elle annonce ce matin encore le volume de la Lauseto.
Si vous publiez (et prenez votre temps pour cela, je vous prie, que mon amitié ne vous soit pas une charge) un article un peu suivi sur le Fédéralisme, Je peux vous en fournir quelques exemplaires à part. Informez donc aussi du journal où vous comptez le publier et si cela coûterait.
Voulez-vous faire demander à Mme Brun si elle a envoyé les almanachs à M Bertrand libraire à Béziers, Flourens (?) le libraire est un ami de Cladel, on peut se recommander auprès de lui ?
Je comptais vous envoyer le Courrier Littéraire qui devait publier la fin de mon article dans le numéro 9. Le numéro m'arrive, point d'article. Ce sera pour le prochain numéro. Je vous ai consacré un petit souvenir.
J'ai reçu une lettre de des Essarts qui veut être des nôtres pour la prochaine Alouette. « Je veux ma place entre toi et Fourès m'écrit-il. »
Comment va M Germain ? il est donc fâché contre moi qu'il ne m'écrit plus. J'ai été tout occupé qu'il me pardonne si j'ai été en retard avec lui. Mais il a été parmi les premiers à qui j'ai adressé Le Fédéralisme, l'a-t-il reçu ? A ce propos le volume

est-il en vente à Carcassonne et à Castelnaudary ? Et la Lauseto ?
Lydie et Jeanne vous font bien leurs amitiés : on réclame à cors et à cris une lettre de l'Amic Fourès. Et si l'amic Fourès tarde à le faire il va se faire un mauvais parti.
A bientôt donc, mon bien cher ami, je vous embrasse cordialement et bien fraternellement.

L-X de Ricard
Jeudi 14
Pas de nouvelles d'Enseñat ? En avez-vous, vous ? Je lui ai envoyé mon volume ainsi qu'aux Italiens auxquels j'ai écrit une lettre [?]

18.3.10 Sans date [Mai 77]

Mon cher Ami,

Un mot seulement.- Jeanne va bien, mais Lydie a été couchée trois jours. Le docteur est venu trois fois. J'étais bien en colère contre vous pour me l'avoir fatiguée à lui faire faire des courses insensées, après Avignon, qui suffisait bien. Enfin elle va mieux, quoique toute souffrante.
Avez-vous reçu la République ? J'ai pu corriger - quoique rapidement les épreuves- de sorte qu'il n'y a pas excessivement de fautes. Je l'ai envoyé à Germain, il serait bon de tâcher de faire un peu de bruit autour de nos toasts, aux Races Latines et à l'Italie : cela prépare tout naturellement la Revue. J'ai commencé aussi à envoyer des prospectus : j'aurai les autres lundi au plus tard.
Le Courrier Littéraire n'a d'article ni sur les Italiens, ni sur le Fédéralisme... ça commence à me dégoûter.
On vous enverra demain ce que vous demandez dans votre lettre...A bientôt, je vous écrirai une plus longue
Tout le monde vous fait ses amitiés Je vous embrasse

L.X.d.Ricard
Jeudi

Pensez à l'affaire en question, il y a urgence.
[le long de la lettre] Pardon de ce torchon de papier, je n'en ai plus à la maison.

18.4 Lettres de Foures à Louis-Xavier de Ricard

18.4.1 Castelnaudary le 18 Janvier 1877

Mon cher Frère et Ami,

Il fait un clair soleil de mai : le ciel est d'un bleu caressant : l'air frais ragaillardit, - on le respire à pleins poumons. Le beau temps ! comme on est heureux de vivre ! comme on chante ! Non, je ne regrette point Paris, ce Paris qui sans trêve halète dans la boue gluante et la fumée lourde, ce terrible Paris qu'il me semble entendre gronder derrière moi, ainsi qu'une immense usine.
Que de fois, moi aussi, - en battant les trottoirs glissants de la grande ville, - j'ai fermé les yeux pour revoir, en dedans de moi, mon Lauragais ensoleillé, empli de chants sonores et de senteurs vivifiantes !... Quitterez-vous bientôt Paris ? Je vous attends !
Je vous embrasse.

A Fourès

18.4.2 Castelnaudary , le 23 janvier 1877

Mon cher Frère et cher Ami [21],

Je suis on ne peut plus occupé, depuis mon retour au logis. J'ai un tas d'affaires à débrouiller. A peine si j'ai pu encore faire de la propagande pour notre almanach [22]
Germain [23] qui est bien l'auteur de l'article du « Bon Sens », vient de m'en adresser plusieurs exemplaires, — il en a placé une centaine pour son compte. Je vais houspiller Mme B... qui adresse les « Lausetos » aux libraires sans lettre d'avis
J'ai prié Destrem [24], de ne faire passer les numéros des Journaux de Paris qui ont annoncé, depuis le 15 janvier, cette vaillante « Lauseto » qui est un livre « poulidomen fach e escrich [25] ». Ces mots soulignés sont du brave Arnavielle, à qui je viens d'adresser quelques bonnes lignes.
La lettre de ma filleule m'a fait un très grand plaisir.
Je lui envoie son « extraît de naissance », tout en regrettant de tout mon cœur de n'avoir pas le temps de lui écrire longuement. Ah. mon ami ! que de chiffres j'ai encore à aligner et que de missives commerciantes [sic] à griffonnailler !
Ci-inclus mes « Lapins » [26] — vous pouvez y joindre mon sonnet « Soulelh coulc » que vous trouverez sur votre table de travail, avec vos paperasses.
Ayez l'extrême bonté de n'envoyer, dès ma lettre vue, le « Goudelin » que je vous ai laissé. J'en ai grand besoin pour mes « Grilhs » [27]. Il sera de nouveau à votre disposition dans un mois au plus.
Je voudrais avoir le « Républicain du Midi »du 12 janvier (pour votre article)
Je vais préparer « de la matière » pour « l'Alouette » de 1877 [28]
Je suis heureux d'apprendre que votre article sur les poètes Patuzzi et Betteloni passera dans le prochain numéro du « Courrier Littéraire ». Deux numéros de cet exemplaire, s.v.p. ! Je les adresserai à nos amis de Vérone — je vous attends et vous embrasse

21. les notes incluses dans cette lettre sont de L-X de Ricard, il les a produites lors de sa parution, dans l'Hebdomadaire *Le Montpellier* le 11 octobre 1896,(Médiathèque E Zola de Montpellier Côte 1134)
22. La lauseta, armanac del patrioto legodoucian mitat francès, mitat lengodoc per l'an 1877 : (avec une eau-forte de Baudouin).
23. Alban Germain de Carcassonne
24. Jean Destrem, petit-fils du conventionnel toulousain secrétaire général de rédaction au *Rappel*
25. Joliment fait et écrit
26. Les « Grilhs » p 88
27. Les -« Grilhs » n'ont paru qu'en 1887 Imprimés chez Hamelin Frères à Montpellier
28. Parution de 1878

PS je n'ai point oublié M Thiaudière. Je vais traduire un article Bibliographique sur la « Revue des Idées Nouvelles » - lequel paraîtra dans la « Fraternité » et sera reproduit très probablement par le « Bon sens », « le Républicain de Narbonne » et le Progrès du Tarn.
Je ne sais si la « Dépêche de Toulouse » a annoncé la « Lauseto » j'ai prié mon oncle d'aller voir M. Braud, le rédacteur en chef de ce journal quotidien.
Puis-je adresser une « Lauseto » à un de nos amis professeur au collège de Pézenas qui se chargera d'ailleurs très volontiers de recommander notre almanach aux lecteurs des journaux républicains, où il a accès.
M Digeon est ici : il n'est pas encore venu me voir, j'ai ouï dire qu'il avait l'intention de fonder un journal « Fédéraliste » à Toulouse où à Montpellier.

A.F.

Dernière heure / — Observations A propos de nos poésies languedociennes, Dites bien à MM les « provençalisants » [29] de Paris que je maintiens le b, Je n'admets point leur orthographe. S'ils ont la velléité de corriger nos pièces, veuillez les retirer « brusquement » Aurais-je des épreuves de mes « Lapins »et de mon « Soulelh coulc ». Je me décide à mettre sous pli ma « Cigaleto » [30] et mon sonnet à « Napol-le-Pirenean » [31]

29. Il s'agit ici de Poésies envoyées au comité de la « Cigale » pour le volume que cette société préparait et qui parut chez Fischbacher en 1880.
30. Les « Grilhs », p ; 54,
31. Napoléon Peyrat : ce sonnet se trouve aussi dans les « Grilhs », P 168.

18.4.3 Samedi 16 juin 1877

Mon cher ami,

Vos dernières nouvelles m'atterrent. Et dire que je ne puis apporter immédiatement quelque soulagement à vos maux ! Il m'a été impossible de faire encore la moindre économie. Il me répugne d'aller demander de nouveaux services à quelques amis qui sont mes créanciers. Je regrette tout cela pour vous.
Vers la fin du mois je pourrai vous envoyer une somme ronde. Je vais tout mettre sans dessus dessous.
J'ai reçu hier, la missive, de ma Miguette, — elle m'a troublé beaucoup. Pauvre chère Miguette ! Combien elle est affectueuse ! Que je m'en veux d'être impuissant ! — J'ai essayé de terminer une petite pièce pour elle, — j'ai essayé à divers [sic] reprises, sans rien pouvoir terminer,- j'étais si triste ! — Je relis incessamment les lignes de ma belle petite mie, — elles sont si franches et si bonnes ! Elles me donnent du courage. Je vous enverrai une lettre pour elle, dès que je serai plus calme.
Je ne sais trop ce que je vous écris, à l'heure qu'il est.
Embrassez pour moi Mme de Ricard,- dites-lui bien que je prends part à sa peine de tout mon cœur ; elle voudra bien ne point oublier d'embrasser pour moi ma Chère mie.
Je vous envoie 2 no du Bon Sens que je viens d'acheter. Je ne connais pas les simples entrefilets des journaux parisiens touchant à la félibrejade du 21 mai ?
Je vous embrasse.

A.Fourès

18.4.4 Grizolles, le 5 octobre 1877

Mon cher ami,

Je suis parti de Castelnaudary, navré. Pas de nouvelle de laLauseto ! J'ai payé bien cher un moment de mauvaise humeur, — voilà plus de huit jours que je ne vis plus ! J'ai failli perdre la tête. J'ai eu un terrible redoublement de tristesse.
Je vous prie de me pardonner le mal que je vous ai fait.
Depuis le départ de mon Albeto, je ne suis plus qu'un automate désespéré. Elle est revenue ! Quelle joie profonde ! son retour me rend la vie.
Ma filleule doit avoir reçu mes lignes en réponse à son bout de lettre. J'attendais de vos nouvelles, ce matin, à 7 heures. J'ai quitté le logis affreusement accablé.
Je serai à Montpellier, Dimanche, à 9 heures du soir. Vous verrez Germain, avant moi. Me sera-t-il permis d'aller à la Lauseto, Lundi, à 8 heures du matin ?
J'arriverai à Villemur, ce soir à 6 heures. Je parlerai de mon affaire, de notre affaire, à mon oncle,
Je griffonne ces lignes, à la hâte, sur une table de café.
Ne me gardez pas rancune, mon cher ami. Mes grands ennuis sont seuls responsables de mes cartes postales sèches, pour ne pas dire plus.
Il me tarde de revoir ma Miguette. Je ne sais trop que vous envoyer pour elle. Je serre les mains à ma filleule.
Je vous embrasse bien fort

A.Fourès

PS *[le long de la lettre à gauche]* : Notre brave Germain est venu me donner du courage, hier. Il vous dira mon état.

Chapitre 19

Documents

19.1 Publications de Lydie de Ricard dans les *Lauseta*

(Voir chapitre 2)

19.1.1 *Lauseta* 1877

- en occitan « Loung dau Lez » et « Milgrana » ;
- en français « Au bord du Lez » et « Promeneuse, »

et des traductions :

- de l'anglais : « Ode aux défenseurs de la liberté » de P. B. Shelley
- de l'occitan ancien :« Un sirventés » de G. de Figueira et « A la fontana del vergier » de Marcabru .

19.1.2 *Lauseta* 1878

- « A un'rosa incarnada »
- « Aubade » ;
- la traduction -une des premières- d'un extrait de la *Chanson de la Croisade* de Guilhem de Tudela : « La Prise de Béziers » à partir du livre de Paul Meyer paru en 1875, signée « Na D » ;
- autre traduction « Son autounal » de Fabre d'Olivet.

19.1.3 *Lauseta* 1879

Sous la signature de Lidia Colonia

- « Aime ma Janeton »
- « Le Lez »
- « A la mar latina. »

19.2 Récapitulatif de la parution des œuvres de Lydie de Ricard, de son vivant

(Voir chapitre 2)

Sous la signature de M^{me}L-Xavier de Ricard

- « Aux bords du Lez promeneuse » paru le 3 février 1877 dans *La Vie Littéraire* (Paris) directeur Collignon (consulté dans Archives de la Société des Langues Romanes)
- « A la mar latina » publié en 1880 dans *La Cigale* recueil collectif (Fischbacher, Paris 1880)
- « Lous bords dau Lez » publié en 1880 dans *La Cigale* recueil collectif (Fischbacher, Paris 1880)
- « Le lez » (F) publié en 1880 dans *La Cigale* recueil collectif (Fischbacher, Paris 1880)

Sous la signature de Na Dulciorella :

- « Loung dau Lez : Migrana » publié fin 1876 et daté de Castelnau-le-Lez (octobre 1876) dans *La Lauseta* pour 1877 p 70
- « Ode à la Liberté » de Shelley, traduction de l'anglais, édité fin 76 dans *La Lauseta* pour 1877 p 87.
- « Sirventés » de Guilhem de Figueiras, traduction de troubadour, édité fin 1876 dans *La Lauseta* pour 1877 p 101.
- « A la fontana del vergier » de « Marcabrus » traduction de troubadour, éditée fin 1876 dans *La Lauseta* pour 1877 p 173.
- « Aux bords du Lez II : promeneuse », 2ème parution, fin 1876 dans *La Lauseta* pour 1877 p 182. Annoncé dans la table des matières sous la signature de Dulciorella, mais signé « Lidia Colonia »
- « Las acourdalhas de Viviana e de Merlin » édité fin 1876 dans l' *Armana de Langadò* pour 1877 Alès
- « Antoulougia II. La presa de Beziès (La prise de Béziers.) Extrait de la Chanson de la Croisade, par Guillaume de Tudèle (Vieux roman) » traduction de « Na D » publiée fin 1877 dans la *La Lauseta* pour 1878 p 52.
- « A n'una rosa incarnada » datée d'« aoust 1877 » dédiée à « A n'una musicaira » publiée fin 1877 dans *La Lauseta* pour 1878 p 80.
- « Aubade » (f) publiée fin 1877 dans la *La Lauseta* pour 1878 p 106.
- « Son autounal » de Fabre d'Olivet, traduction, publiée fin 1877 dans la *La Lauseta* pour 1878 p 161.
- « La Figueira » publiée fin 1877 dans la *La Lauseta* pour 1878 p 235.

Sous la signature de Lydie de Ricard :

- « La Figueira » parution en octobre 1877 dans la *RLR* n°32 p 135 (T 12 sur gallica.fr) Parution la même année en plaquette, chez Coulet, Montpellier.
- « Lous bords dau lez » paru au Printemps 1878 dans la *RLR* n°35 p 84 (T 13 sur Gallica.fr)
- « La Mar Latina » parution en Nov-Déc 1878 dans la *RLR* n°38 p 279 (T 13 sur Gallica.fr)

Sous la signature de Lidia Colonia ou Colonnia [1]

- « Aux bords du Lez II : promeneuse » paru fin 1876 dans *La Lauseta* pour 1877 p 182.
- « Aime ma Janetou » paru fin 1878 dans *La Lauseta* pour 1879 p 43.
- « Le Lez » paru fin 1878 dans *La Lauseta* pour 1879 p 71.
- « A La mar latina » paru fin 1878 dans *La Lauseta* pour 1879 p 114.
- « Les Cenci » de Shelley, traduction de l'anglais (extraits), parus dans les deux livraisons de *L'Alliance Latine* juin puis octobre-novembre 1878.

1. L'orthographe de ce pseudonyme varie d'ailleurs de Lidia Colonnia dans la table des matières à Lidia Colonia en signature des textes.

19.3 Composition du volume *Aux bords du Lez*

(Voir chapitre 2)

Les œuvres sont disposées en quatre parties :

- les œuvres françaises ;
- les œuvres languedociennes, avec traduction française ;
- « le livre de Jeanne » ;
- quelques traductions de troubadours.

Soient vingt-neuf textes en français, douze en occitan, huit poèmes en français pour Jeanne et deux traductions de l'occitan ancien : un Sirventes de Guilhem Figueira et « A La Fontana del vergièr » de Marcabru.

Des textes français avaient-ils déjà été publiés ? Nous n'avons pu approfondir la question, mais « Au bord du Lez, promeneuse » figurait dans *La Revue Littéraire* en Février 1877 et *La Lauseta* de 1877 ; « Aubade » dans *La Lauseta* de 1878 ; « Le Lez » dans *La Cigale* de 1880.

Parmi les douze textes occitans, nous retrouvons :

- « La Figueira » : *RLR* 1877 et plaquette de 1877 (Coulet éditeur) ;
- « A la mar Latina » : *RLR* 1878, *La Lauseta* 1879 et *La Cigale* 1880 ;
- « Lous bords dau Lez » : *La Lauseta* 1877, La *RLR* 1878 et *La Cigale* 1880 ;
- « Migrana » (datée dans l'édition de 1891 d'octobre 1876) : *La Lauseta* 77 ;
- « A un' rosa incarnada » (dans l'édition de 1891, elle est dédiée à Mme Cladel et datée du « Mas de la Lauseta », août 1877) : *La Lauseta* 1878 ;
- « Aime ma Janeton » : *La Lauseta* 1879 ;
- « Las acourdalhas de Viviana e de Merlin » (dans l'édition de 1891, ce texte est daté du « Mas de la Lauseta », 15 mai 1877 !), il avait paru dans l' *Almanac dau Lengadò* pour 1877, c'est à dire fin 1876.

Pour sept des douze textes occitans, nous avons retrouvé une ou des éditions du vivant de Lydie.

Nous n'avons pas retrouvé les publications de « A la Lauzeta », qui n'est pas datée dans l'édition de 1891 ; ni d'« Estelament » et de « Tombada de vespre ».

Parmi ceux-ci encore, deux textes - dédiés ou faisant allusion à Aubanel - sont datés « Dempioi que soun passits lous iols de ma sorreta.[2] » Il s'agit de « A Aubanel » et « A n'una rosa passida » qui vraisemblablement, ont été écrits au cours de la dernière année de la vie de l'auteure. Des textes déjà publiés n'ont pas été repris :

- Les traductions de Shelley, « les Cenci » parus dans l'*Alliance latine* et « Ode aux défenseurs de la liberté », parue dans *La Lauseta* de 1877.
- Concernant les traductions d'occitan du Moyen-Âge, la « Prise de Béziers » de *La Chanson de la Croisade*, ne figure pas dans *Aux bords du Lez.*

2. Depuis que sont fanés les yeux de ma sœurette.

19.4 Florilège de discours sur « La Femme »

(Voir 3.2.1)

- Flora Tristan (1803-1844), *Le testament de la paria* :

  > « L'homme le plus opprimé peut opprimer un être qui est sa femme. Elle est la prolétaire du prolétaire même. » (Tristan : 302)

- Jonh Stuart Mill, en Angleterre dès 1869, avec *L'asservissement des femmes* :

  > « Si l'on accorde aux femmes le libre usage de leurs facultés, on peut espérer en retirer un autre bénéfice : en leur donnant la liberté de choisir leurs emplois, en leur ouvrant les mêmes champs d'activité et en leur accordant les mêmes récompenses et les mêmes encouragements qu'aux autres êtres humains, on doublera la somme des facultés intellectuelles dont l'humanité pourrait disposer pour des services supérieurs. »(Stuart Mill 1869 : 144-145)

- Hubertine Auclert, déléguée par les sociétés « Le droit des femmes » et « Les travailleurs de Belleville » au Congrès Socialiste Ouvrier de Marseille en 1879 :

  > « Ou les femmes sont les égales des ouvriers et des bourgeois, ou les bourgeois, comme ils l'affirment, sont les supérieurs des ouvriers et des femmes.
  > Sachez-le, citoyens, ce n'est que sur l'égalité de tous les êtres que vous pouvez vous appuyer pour être fondés à réclamer votre avènement à la Liberté. Si vous n'asseyez pas vos revendications sur la justice et le droit naturel, si vous prolétaires, vous voulez aussi conserver des privilèges, les privilèges de sexe, je vous le demande, quelle autorité avez-vous pour protester contre les privilèges de classe ? » (Congrès Ouvrier de Marseille 1879, sur Gallica.fr : p 148 et suivantes)

Joseph de Maistre en 1808 :

> « L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. » (Cosnier 2001 : 38-39)

Catulle Mendès -avec lequel Louis-Xavier de Ricard a fondé dans les années 1860 le *Parnasse Contemporain*- le 15 avril 1906 :

> « La femme écrivain demeurant au foyer, n'est-ce pas le rêve, comme autrefois nos mères filaient la laine, elles filent du rythme et de l'harmonie, voilà tout. Elles sont la joie de la maison, et restant les compagnes, les associées, me rappellent ces oiseaux en cage qui chantent pour égayer le temps. » (Cosnier 2001 : 55)

Mgr Dupanloup, 1867 :

> « Est-il besoin de faire des chefs-d'œuvre pour justifier le talent intellectuel ? Non, Dieu arrose les petites fleurs comme les grands arbres. » (Dupanloup 1867 : *Femmes savantes studieuses, Paris, Denoël* cité par Cosnier 2001 : 16)

Pierre Joseph Proudhon :

> « En elle-même, la femme n'a pas de raison d'être ; c'est un instrument de reproduction qu'il a plu à la nature de choisir de préférence à tout autre moyen, mais qui serait une erreur, si la femme ne devait retrouver d'une autre manière sa personnalité et sa fin. Or, quelle que soit cette fin, à quelque dignité que doive s'élever un jour la personne, la femme n'en reste pas moins, de ce premier chef de constitution physique et jusqu'à plus ample informé, inférieure à l'homme, une sorte de moyen terme entre lui et le reste du règne animal. » (Proudhon in *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*(1858))

qui écrit aussi :

> « Aussi, bien loin d'applaudir à ce qu'on appelle aujourd'hui émancipation de la femme, inclinerais-je bien plutôt, s'il fallait en venir à cette extrémité, à mettre la femme en réclusion » (cité par Fraisse in « De la destination au destin » (Fraisse et Perrot 2002 : 87))

19.5 Desnombrament del pople dal Lengadoc

(Voir 5.2.1)

> « I a 2,791,515 lengodoucians que se partissoun coumo seguis entre lous 8 despartaments : l'Audo : 285,527 ; l'Ardècho : 380,277 ; lou Gard : 420,131 ; La Nauto-Garouno : 479,462 ; l'Eraú : 429,878 ; la Nauto-Leira : 300,732 ; la Lauzero : 135,190 et lou Tarn : 332,718 [3] ... »

in *La Lauseta* de 1878

3. Les 2.791.515 Languedociens se répartissent comme suit entre les huit départements :Aude : 285.527; Ardèche : 380.277; Gard : 420.131 ; Haute-Garonne : 479.462 ; Hérault : 429.878 ; Haute-Loire : 300.732 ; Lozère : 135.190 et le Tarn : 332.718

19.6 Projet d'école sous la gare de Palavas

(Voir 5.2.2)

« ...les pères de famille du 1e canton ont évoqué des raisons très sérieuses contre l'école en projet sous la gare de Palavas, ils ont fait valoir son éloignement et surtout, ce qui est à considérer des motifs d'insalubrité.
Il est possible que pour de simples habitations, pour certaines personnes, l'emplacement choisi soit convenable, mais, de l'avis des architectes, des anciens instituteurs, des hygiénistes, que nous avons cru devoir consulter, quand il s'agit de faire une école, il y a des principes à observer. On doit toujours rechercher un emplacement bien élevé, bien aéré ; on doit veiller à ce qu'il n'y ait pas à proximité des usines insalubres, ni bruyantes, afin de ne pas distraire les élèves, ni des cours d'eau corrompus, etc, etc...
Peut-on dire que l'emplacement choisi sous la gare de Palavas, près de la ligne de chemin de fer P.-L.-M. remplit toutes les conditions voulues pour y faire une école ?
Peut-on soutenir que cette école sera élevée, bien aérée, non loin d'une usine insalubre, ni d'un cours d'eau corrompue, alors que, au contraire, elle sera complètement encaissée, dans un trou, à proximité de l'usine Faulquier, du ruisseau des Eyguerelles qui est bien plus que marécageux !
Peut-on affirmer que les enfants ne seront pas dérangés dans leur travail, par l'École de tir et mines, par le bruit du passage des trains, surtout en été. » ((*Le Petit Méridional* 15 Mars 1878)

19.7 Les Chroniques de Jean Raisin dans *Le Petit Méridional*

(Voir 5.2.4)

Parution	genre	thème
1e Mai 1876	article	Inauguration de la statue de Jean Reboul à Nîmes
	...	
21 Mai 1876	Chronique de Jean Raisin	sur les cabanons, masets et baraquettes.
13 Juin 1876	Lettre de Jean Raisin	*C'est le Félibrige qui flambe*
14 Juin 1876	Chronique de Jean Raisin	Le Félibrige et la langue patoise
25 Juin 1876	Idem	La guerre des Albigeois et les pénitents
03 septembre 1876	Idem	Vaudois, Albigeois etc.
15 Février 1877	Articles	Carnaval de Montpellier et carnaval de Nîmes
15 Juillet 1877	Annonce	Fête du *Cros d'aou bioou* à Montpellier
18 Février 1878	Compte rendu	Réunion annuelle des médecins de l'Hérault*

* À cette occasion le 14 Février 1877, on a pu entendre après le banquet M Coste (de St André) lire une nouvelle poésie patoise composée pour la circonstance et dont l'on propose la publication, avec les autres que le médecin ne s'est pas fait prier pour lire, en souscription. [4]

4. En fait Charles Coste (1830-1887) de Saint André de Sangonis aura un texte dans la *RLR* en 1888 (Gardy 2001 : 343)

19.8 Jules Troubat et les tableaux d'Eugène Baudouin

(Voir 6.2.2)

> « [L'olivier] nous fait penser, par ses allures fières et indépendantes, au fameux sonnet, lui-même si tourmenté et si énergique, de M. de Ricard sur « La Garrigue », nous ne l'avons jamais mieux compris qu'en regardant en ce moment le tableau de M.Eugène Baudouin : « La cueillette des olives dans le bas languedoc » ou (pour mieux localiser) dans les environs de Montpellier, sur ce versant de la colline de Castelnau, si propre à tenter en effet un peintre ou un poête. Nous nous répétions tout bas les vers de M. de Ricard, dont nous avions l'image vivante sous les yeux ; [. . .] L'œuvre de M. Baudouin n'est pas seulement, une scène locale, c'est un tableau de genre intéressant tout le Midi. Il est particulièrement montpelliérain, par le costume de la femme qui abat les olives à grand coup de gaule... » (Troubat 1878 : 184)

Le second tableau est, sans nul doute, celui réalisé de la « maison du brigadier » :

> « M. Baudouin n'a pas dit adieu à ces environs si agrestes de Montpellier sans en emporter une autre page, qu'il avait sous les yeux, et qu'il a prise, pour ainsi dire, à vol d'oiseau. C'est comme jeté d'en haut sur la toile : nous n'imaginons rien de plus accidenté, rien de plus pittoresque et de plus gigantesque à la fois que ce paysage du « Mas du Diable » et du Rocher de Substantion. Tout le monde connait cela à Montpellier, et y ajoute instinctivement le nom de l'abbé Favre. M. Baudouin s'est approprié le site à son tour, et il en a fait l'une des œuvres les plus émouvantes de son pinceau de paysagiste. Nous ne pouvons passer devant sans y jeter un long regard, et c'est pour nous d'un attrait tout particulier et comme inexprimable. Cette eau profonde et verdâtre de la rivière le Lez qui coule au fond d'un abîme, encaissé d'un côté par d'énormes rochers taillés à pic, et de l'autre par les bosquets de Montplaisir ; [...] le moulin de Navitau émergeant d'un bas fond au milieu des arbres ; le Mas du diable à droite ; le village de Clapièrs plus loin derrière, plus loin encore Montferrier [...] enfin, la ligne bleue des montagnes du fond, qui semblent à cette distance, ne former qu'une chaîne avec le mont Saint-Loup [...] Nous ne pouvons attribuer uniquement à des souvenirs d'enfance l'impression profonde qu'il a laissé dans nôtre esprit » (Troubat 1878 : 185-186)

19.9 *Les vielhis ouliviès* d'Auguste Fourès

(Voir 6.2.4)

A moun amic L X. de Ricard

Sul cel empourpourat, d'ouliviès annadits
torçoun lhours fortis brancs, e lhour ramo menudo,
Coumo d'esparviès verds frezinants , espandits
Enfialo l'grand soulelh que sus la cimo nudo,
Daisso raja de sang luminouso. Enredits,
Les trouncasses, cuberts de rusco espesso e rudo,
Lutoun dempuei loungtems countro milo-bandits :
L'auta, puei les soudards de la sasou carudo.

Soun estats counturbats pr'un terrible tourment,
Les ouliviès antics, e, lassis de la guerro,
Sannoun, sannoun del pèd, mai roujo fan la terro,

Pla doumdats,-dins la pax, lagremant douçoment ;
Negris, an redoulat demest fuelhos lusentos,
Les plours qu'an l'oli d'or perlas doulous'scousentos

Mas de la Lauseto, (Plan des Quatre-Segnous), 7 de Frimari, an 85. [5])
Mas de l'Alouette, (Plan des quatre-Seigneurs, 27 novembre 1876)

5. Traduction : Les vieux oliviers/ A mon ami L. X de Ricard./ Sur le ciel empourpré, des oliviers chargés d'années/ - tordent leur fort branchage , et leur ramure menue ,/ - comme un épervier vert frémissant, étendu,/ - prend ainsi que dans un filet le grand soleil qui sur la cîme nue,/
Laisse couler du sang lumineux. Roidis, :- les énormes troncs, couverts d'écorce épaisse et rude,/ - luttent depuis longtemps contre mille bandits : : - l'autan, puis les soudards de la saison mauvaise.
Ils ont été tordus par un terrible tourment,/ -les oliviers antiques, et, las de la guerre,/-ils saignent, saignent du pied, plus rouge font la terre,
Bien domptés, dans la paix, larmoyant doucement ;/ - noirs, ils ont roulé au milieu des feuilles luisantes,/ - les pleurs qui ont l'huile d'or pour les douleurs cuisantes.

19.10 Annonces dans *Le Petit Méridional* de réunions de la Société des Langues Romanes

(Voir 7.1.1)

Le tableau suivant présente quelques exemples de parution :

Parutions	Date de Réunion	Communications
Mercredi 21 Novembre 77	le jour même	– I« La vilo d'Aigo-Morto, la soulitudo » poésies provençales par Bonaparte- Wyse – II « Galerend » poème d'aventure inédit du XIIe et XIII^{e}siècle (suite) Boucherie – III Une pièce de De Lépine traduite en vers languedociens par Mazet
Mardi 8 Janvier 78	Mercredi 9	Annonce sans programme
Mardi 22 janvier 78	Mercredi 23	– « L'r de l'infinitif en langue d'Oc » par A. Roque-Ferrier – II « Lous dous canards sauvages », fable languedocienne adressée par – M G. Azaïs, de Béziers – III « A trench d'auba. A deu y a » « reveure », poésies catalanes, adressées par Ubach y Vinyeta de Barcelone
Mardi 19 Février	Mercredi 20	– I« Un Alleluia pascal » en dialecte vellave communication adressée par M. Smith, de St Etienne – II Étymologies françaises et patoises, A Boucherie – III *Le Vincedou*, poésie languedocienne adressée par M^{r}Fourès de Castelnaudary
Mardi 12 Mars	Mercredi 13	– I « A Juli Gaussinel après una legido » *d'Abdona* sonnet provençal. – II Le sens d'un vers de Lafontaine par Mr Charles Revillout, professeur à la Faculté de Lettres

Parution (Suite)	Date de Réunion	Communications
Mercredi 20 Mars	Idem	– I « Lou Diéu vivént », sonnet provençal de Bonaparte-Wyse – II Etymologies françaises et patoises (suite) – III « La semanairo de milh », poésie languedocienne adressée par M^{r}A Fourès de Castelnaudary.

19.11 L'appel du groupe montpelliérain *La Lauseta*

(Voir 7.1.3)

« Sous ce titre « L'alouette Montpelliéraine (La Lauseta mounpelieirenca) » un groupe de « patriotes languedociens » va se former à Montpellier. Nous n'avons pas à parler des statuts de ce groupe : il se les donnera lui-même en se constituant. Tous ceux qui s'intéressent un peu aux choses de l'intelligence sentent depuis longtemps la nécessité de se connaître, de se fréquenter, d'échanger ses idées et ses sentiments, de s'entretenir réciproquement de leurs travaux et projets utiles au progrès intellectuel de notre pays.
Essayées déjà avec succès dans d'autres villes, ces sortes de réunions ne manqueront pas de réussir à Montpellier, qui devient chaque jour un des principaux centres littéraires et scientifiques de France. Les travailleurs de l'esprit doivent suivre l'exemple des travailleurs matériels, qui partout se groupent, s'associent, se fréquentent et se fortifient les uns les autres par l'échange mutuel de leurs sentiments, de leurs besoins, de leurs idées. Nous adressons donc un appel, qui sans aucun doute sera entendu, non point seulement aux poètes languedociens ou français, aux savants, aux écrivains, aux artistes, etc., mais à tous ceux qui, quelle que soit leur spécialité ou leur industrie, s'intéressent au développement intellectuel de notre pays. Sans tenir compte des bénéfices que l'on rencontre à se connaître, à se fréquenter, à s'entendre et à se voir, le groupe Montpelliérain *La Lauseta* poursuivra une œuvre utile et sérieuse : celle de donner l'élan à tous les esprits qui s'engourdissent faute de trouver un centre, un milieu amical qui les encourage et qui excite leur activité : il s'occupera de tout ce qui pourra contribuer à étendre la renommée de Montpellier, en y développant la culture des lettres et des sciences et en s'attachant à préserver de l'oubli les bonnes traditions et les ouvrages locaux intéressant à quelque point de vue que ce soit l'histoire de notre ville.
Le compte rendu des séances et les travaux importants jugés dignes de l'impression, seront publiés dans l'*Alliance Latine*, devenue bi-mensuelle.
-Des prospectus seront adressés aux personnes qui en feront la demande en donnant leur adresse bien lisible, soit à M^r^ L-X de Ricard, plan des 4 Seigneurs, Montpellier, soit à Mr Trouche , Grand-Rue, 46 » (in *La Lauseta* 1879 : 121)

19.12 L'Alouette, société de Patriotes Latins

(Voir 7.1.3)

> « L'Alouette est une Société de Patriotes Latins qui, sans rien sacrifier de leurs nationalités respectives, décidés à éviter toute oiseuse prétention de préexcellence, veulent, pour l'honneur de leurs peuples autant que pour la sûreté de l'indépendance commune, rejoindre en une famille libre et unie les membres de la grande Race. Nous ne sommes et ne devons être une Société politique, mais il nous est permis de nous déclarer hautement et franchement pour ce total de principes moraux et philosophiques qu'on appelle l'Idée moderne, contre les préjugés, les passions, les rancunes du passé.
> Nulle individualité ne peut craindre d'être étouffée ni même gênée dans l'Alouette. La base de notre Société est le respect de l'individu, l'absolue autonomie du Groupe. Chaque Groupe, correspondant à une région bien définie dans la vaste Association Latine, forme une société libre qui n'entre en fédération avec les autres Groupes que pour la fondation et l'entretien de publications communes, et pour des réunions tenues à tour de rôle dans les villes des groupes fédérés. Ces réunions, où se traiteront les affaires générales de la Société, seront des occasions naturelles de resserrer et de célébrer, dans des fêtes littéraires, l'alliance intime des esprits latins :
> Les moyens d'action de *l'Alouette*, nous venons de les indiquer : des recueils, des livres, des revues, des séances ou réunions littéraires. »

(*Le Banquet de l'Alouette*, Paris 1878)

19.13 Auteurs de messages au banquet montpelliérain de l'association La Lauseta en mai 1878

(Voir 7.2.2)

- Mauro-Macchi , représentant au Parlement Italien, discours en français ,
- Pi y Margall ex-président de la République espagnole ,
- L-Croisier du canton de Vaud Suisse ,
- des rédacteurs de « Italia dei giovani » ,
- Rédacteur en chef du *Solféo* Journal démocratique de Madrid ,
- A Sanchez y Perez ,
- Patuzzi du groupe de Vérone ,
- Pizcueta de Valence ,
- Torres Orive du *Commercio de Valencia*,
- Edmond Pontonié de Berlin ,
- Josephin Soulary de Lyon ,
- Dulex-Ansermez de Vaud ,
- M Viollet-Leduc membre du Conseil Général de la Seine.

Il faut y ajouter les discours :

- d'Enseñat ,
- de Robert Halt du *Bien public* ,
- le toast de Gaidan en français.
- La lecture du poème de Remy Marcellin de Carpentras : « La Patrio »,
- Le toast d'Alban Germain de Carcassonne ,
- La poésie lue par Langlade de Lansargues : *la Lauseta* ,
- La lettre de M Gellion-Danglar de Paris ,
- La poésie d'Auguste Fourès : *La Marianno Latino*,
- Le toast de Édmond Lepelletier rédacteur du *Bien public* ,
- Le discours de P Vernières de Majorque .

19.14 La note de Charles de Tourtoulon

(voir 8.1.4)
Charles de Tourtoulon concluait la note ci-dessous, parue dans le deuxième numéro de *la Revue des Langues Romanes* pour 1870, ainsi :

> « Jusque-là on peut seulement exiger de nous que nous soyons exacts ; on ne peut nous demander d'être complets. » Voici donc l'essentiel de cette note

Afin de corriger « les vices du langage » Montpellièrain, Charles de Tourtoulon proposait trois sortes d'opérations :

> «
>
> - 1° Épurer le patois, en remplaçant les formes françaises qui s'y introduisent depuis quelques années (par exemple, glouèra, istouèra, mèra, frèra, sur, etc), par les vraies formes de la langue d'oc (Glòria, istòria, maire, fraire, sorre, etc) ;
>
> – -2° Créer, pour l'expression d'un certain nombre d'idées abstraites, des termes qui n'existent point dans le langage populaire, et, pour cela, prendre soit dans la langue des troubadours, soit dans un autre dialecte, ou même dans une autre langue romane, des radicaux qu'il a fallu modifier logiquement d'après les lois qui ont présidé à la formation du sous-dialecte de Montpellier ;
>
> – - 3° Choisir, entre deux synomymes ou deux tournures également correctes, le mot ou la tournure qui conserve le mieux à la langue méridionale son relief et sa couleur, tout en évitant de tomber dans la singularité et l'archaïsme. »

A propos de la formation de mots nouveaux il remarque :

> « Les caractères dialectaux portent sur la prononciation, sur les désinences, sur les flexions, et presque jamais sur le radical, qui doit seulement satisfaire à cette condition ; être d'origine romane. »

Pour indiquer les principaux caractères du « Languedocien », sous dialecte de Montpellier, il le compare au provençal et « surtout le sous-dialecte du Rhône » :

> «
>
> 1° Phonétique. - Les voyelles latines y sont conservées plus purement que dans aucun des dialectes congénères.
> L'« a » est non seulement la finale caractéristique du féminin, mais il y termine aussi, comme en latin, certains substantifs masculins. Rosa, porta, terra, gloria, bona, s'écrivent comme en latin et se prononcent à peu près de même. Poeta, collega, sont devenus Pouèta, coulèga.

L'« e » est fermé dans bien des cas où le provençal le prononce ouvert, et particulièrement dans les terminaisons en « ença »,(ènço en prov ; incia, encia en lat.) : Prouvença, jouvença, prensa (en prov : « Prouvènço, jouvènço, etc »). Au contraire, l'« e » fermé des provençaux devient ouvert : 1° dans les substantifs terminés en « iè » correspondant à la terminaison française en « ier » : « ouvriè, mestiè, Mountpeliè » ; 2° dans quelques personnes de verbes, par exemple « saviè, veniè » (3° pers sing. imparf. ind.), « siès » (2° pers. sing. près Indic.).
L'« e » remplace souvent l'« a » provençal : « peïs, sien, serà »(en prov : païs, sian, sara).
L'« i » final est beaucoup plus rare qu'en Provence. Je ne connais ni substantifs féminins, ni adjectifs du même genre terminés en « i ».
J'ai déjà dit que l'« o » est remplacé par l'« a » comme finale féminine. Il ne s'affaiblit jamais en « uo » ou en « ue », mais quelques fois il se change en « io » :« fioc, lioc, nioch, ioch. » Il se transforme en « ou » à peu près dans les mêmes cas qu'en provençal. Seulement ce dernier dialecte termine en « on » sourd les troisièmes personnes du pluriel des verbes (èron, anavon), tandis qu'à Montpellier le son « ou » est très net et l'« n » final ne se fait presque pas sentir : « èroun, anavoun, manjavoun », se prononcent généralement « èrou, anavou, majavou. »
Le son « iue » n'existe pas à Montpellier.
A Montpellier, le « ch (chi, couchant) », le « g » devant l'« e » et l'« i (general, gimblà) », le« j (jour, jalous) » se prononcent à peu près comme « tch » adouci. Dans quelques villages des environs le « j » se prononce plus doux que le « ch. » Il en est de même du « g » devant l'« e » et l'« i. »
Le sous-dialecte de Montpellier, et généralement le dialecte languedocien emploient volontiers la lettre « l » à la fin des mots où le provençal met la voyelle « u » faisant diphtongue avec la voyelle qui précède : « sourel pour soulèu, aiçaval » pour « eiçavau, fol » pour « fòu ». (Voy l'article de M. Mistral sur les dialectes de la langue d'oc, dans *L'Armanac prouvençau* de 1856, p 27.)
Le son « l » mouillé se représente dans « li » devant un « e » et par « lh » devant les autres voyelles ; mais, à la prononciation, le son de l'« l » disparaît presque tout à fait. Les mots « filha, fiolha, escaliè, » se prononcent, à peu de choses près, comme s'ils étaient écrits fi-ia, fioi-ia, escai-iè.
Comme en provençal, l'« m » à la fin d'un mot a le son de l'« n. »
L'« n » final de certains mots ne se fait pas sentir à Montpellier.
L'« r » final disparaît aussi le plus souvent, même dans l'orthographe : « ounou, pudou » au lieu de « ounour, pudour. » Dans

certaines localités, et particulièrement dans la ville de Montpellier, l'« r » entre deux voyelles a presque le son du « d. » Quelques poètes contemporains écrivent même « paduda, misèda, tidà » pour « parura, misèra, tirà. »
Généralement l'« r » ne se prononce pas au conditionnel : on dit « auièi, seiè, aimaièn » pour « aurièi, serièi, aimarièn. »
Le « v » a la même valeur qu'en français dans la partie orientale des pays où se parle le sous-dialecte de Montpellier. Dans cette dernière ville, le « v » participe du son « b » et ces deux consonnes se confondent assez souvent dans la prononciation. A mesure qu'on avance vers l'ouest, le son « b » domine de plus en plus.
Lorsqu'un mot se termine par deux consonnes, on n'en prononce le plus souvent qu'une seule. La tendance du sous-dialecte de Montpellier est, dans ce cas, de préférer la liquide et la sifflante à la nasale et à la labiale, la nasale et la labiale à la gutturale et la dentale. La consonne qui ne se prononce pas ne se fait même pas sentir lorsqu'elle précède immédiatement un mot commençant par une voyelle. Exemples : « tantost » se prononce tantos, et, lorsque le mot suivant commence par une voyelle la liaison se fait avec l'« s » :« vent, sang, lasèrt » se prononcent ven, san, lasèr, et la liaison se fait avec l'« n » et l'« r ». « Agantats, vestits », se prononcent « agantàs, vestis ». Lorsqu'un mot se termine par une liquide et une sifflante, ou par une nasale et une sifflante, on les fait sentir toutes les deux (« agnèls, èrs, mans »).
-2° Flexions - L'article est pour le masculin : « lou, dau, au » au singulier ; « lous, das, as » au pluriel ; pour le féminin « la, de la, à la » au singulier ; « las, de las, à las » au pluriel.
Dans tous les sous-dialectes du languedocien, et particulièrement celui de Montpellier, on prononce le « s » du pluriel.
Les deux premières personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif de la première conjugaison se terminent en « avèn » et « avès » et non « avian, avias », comme en provençal ; les mêmes personnes de l'imparfait du subjonctif, pour toutes les conjugaisons, se terminent en « èssen, èsses », au lieu de « essian, essias ».
Le parfait des deux premières conjugaisons se forme par l'addition de la désinence « ère » au radical, tandis qu'en provençal le même temps de la deuxième conjugaison se forme par l'addition de la désinence eguère (Montp.« rendère », Prov. « rendeguère »).
Pour les verbes de la troisième conjugaison, le sous-dialecte de Montpellier emploie presque exclusivement la forme mixte (« partisses, partisoun »), tandis que le provençal préfère la forme pure (« partes, partoun ».)
La première personne du singulier de certains temps, et notamment

> du conditionnel présent, se termine en « ièi », tandis qu'elle est en iéu en provençal : « avièi, farièi,dirièi » au lieu de « aviéu, fariéu, diriéu ».
> -III Accent tonique.- de ce qui précède il résulte que les règles de l'accent tonique particulières aux sous dialectes provençaux du Rhône et de Marseille (voy 1° livraison p 49) doivent se modifier ainsi pour le sous-dialecte de Montpellier : 1° Dans les mots terminés en « o », l'accent tonique est sur la dernière (« aiço, bataco ») ; il porte sur la pénultième pour ceux qui se terminent en « a » (« aima », aime), à moins qu'il ne soit marqué sur la dernière (« aimà », aimer).
> 2° les mots terminés en « as » ont l'accent tonique sur la pénultième (rosas, portas), à moins qu'il ne soit marqué sur la dernière(« pagaràs »). Généralement les mots qui forment leur pluriel par l'addition d'un« s » conservent l'accent tonique sur la même syllabe qu'au singulier (« rosa, rosas ; porta, portas ») »(*RLR* n°2 1870 : 119-125)

Remarque : Charles de Tourtoulon se réfère au provençal pour l'étude du languedocien, or Lydie ne le connait certainement pas, ce qui peut la mener à des incompréhensions et des approximations. in *RLR*, 1870, T1, Série 1

19.15 Fantaisie Panthéiste

(Voir 9.1.2)

A Mademoiselle Lydie Wilson : Fantaisie Panthéiste

Vous êtes, quelquefois, descendue au jardin
Lorsque la nuit pâlit aux regards du matin,
Et que, sous les rayons de l'aube qui l'arrose,
L'azur est nuancé des teintes de la rose.
Se réveillant, enfin, aux caresses du jour,
La nature sourit, heureuse, à son retour
Et le zéphyr, dont l'aile impalpable se dore,
Agite le feuillage, éventail de l'aurore.
C'est l'heure où les esprits des plantes et des fleurs
Rentrent dans leurs palais brillant de cent couleurs,
L'heure où la sombre nuit dans ses voiles entraine
Les fantômes confus que la lune ramène
Et qui, bons ou mauvais, tendres ou malfaisants
Apportent le chagrin ou la joie aux enfants.
Car, partout, près de nous, et dans toutes les choses,
Dans les jaunes soucis et dans les blanches roses,
Vivent, ainsi que nous, d'innombrables esprits
que l'homme ignore encor, dont il est incompris.
Ce sont partout les fils de Dieu : ce sont nos frères,
Et, quoique notre vie et nos goûts soient contraires ;
Dans l'immense nature, où tout est à son lieu,
Nous vivons tous unis au sein vaste de Dieu.
Chacun est un degré de l'innombrable échelle
Qui, toujours monte et plonge en la vie éternelle ;
Mais l'âme de ce Dieu, dont chaque être est créé,
Aussi bien qu'au plus haut est au plus bas degré !

En vous, débile [6] enfant, la nature infinie
Vois un divin anneau de sa vaste harmonie.
Comme de notre corps le moindre mouvement
Imprime à l'air immense un vaste ébranlement
Qui va, répercuté dans ses couches profondes,

6. Débile a alors le sens de faible

Aux cieux les plus lointains créer des nouveaux mondes.
De même votre faute, ébranlant les esprits,
Grossie à chaque écho dans l'univers surpris,
Va, d'un choc électrique, aux deux bouts de l'échelle
Faire courir le mal qu'elle porte avec elle.
Jeune fille, voyez, et songez et pleurez
Devant le mal sans fin dont vous nous troublerez

La terre tient au ciel, et le ciel à la terre,
et chaque être vivant de tous est solidaire :
Tous ces être fondus dans la divinité
Ne forment en son sein qu'une fraternité ;
Le temps immesurable[7] et l'innombrable espace
contiennent chacun d'eux à son heure, à sa place :
La mort, inépuisable en changement divers,
Renouvelle toujours l'immortel univers.

Songez donc, jeune fille, aimez bien la nature,
Et voyez une sœur dans chaque créature.
D'infiniment petits pour nos yeux sont perdus ;
Mais de plus grands que vous vous restent inconnus,
Ayant au-dessus d'eux de plus puissants qui règnent :
Ainsi donc, pour ne pas que ceux-là vous dédaignent,
Ne méprisez jamais ceux qui vivent sous vous :
Soyez bonne pour eux, et douce : - aimez-les tous,
Tous, l'insecte et la fleur, tous, l'animal et l'homme,
L'être le plus puissant et le plus mince atome,
Et soyez, les aidant de soins et de conseils,
Mère pour les petits, et sœur pour vos pareils !

Étudiez-les tous, car chaque créature
Est une voix du cœur qu'on nomme *la nature !*

Voulez-vous un exemple ? Alors que, le matin,
Fraîche, vous aspirez les fraîcheur du jardin,
Souvent vous avez vu le bouton d'une rose
Que l'aube, en se levant, trouvait à peine éclose :

7. Ce mot figurait toujours dans le dictionnaire Larousse de 1918

caressé d'un rayon, son frêle corset vert,
Pour humer sa chaleur, un peu s'est entr'ouvert ;
Sa robe, que nuance un rose teint d'orange,
Laisse à peine entrevoir les rebords de sa frange.
Mais le soleil se lève ; et ses feux bienfaisants
Font craquer du corset les feuillets complaisants.
Observez-la ; voyez que, lorsque midi sonne,
Elle a déjà rompu tout nœud qui l'emprisonne :
Elle sort et s'entr'ouvre ; et, souriant au jour,
S'épanouit, s'étale et fleurit à son tour.

Eh bien ! Réfléchissez ; cette rose est l'image
Du talent poétique en bouton à votre âge :
Ce bouton va murir aux rayons opportuns :
Puis il deviendra fleur, je pressens ses parfums.
Mais comme il faut des soins pour cultiver la rose,
Il faut bien du travail pour qu'un talent éclose.
Les labeurs sont ici, mais la gloire est là-bas.
Chassez de votre esprit la terreur et le doute :
Mettez-vous hardiment et bravement en route,
Et, sans vous effrayer des rigueurs du début,
Levez haut votre front et marchez droit au but.

Le torrent poétique est dans votre poitrine :
Quand l'art la frappera de sa verge divine,
Il va jaillir : ainsi, l'ordre de l'Éternel
Fit d'un rocher jaillir des flots pour Israël.
Mais il faut lentement, dans votre âme profonde
Amasser, épurer, préparer cette onde,
Afin qu'elle soit prête à couler quand, demain,
La Muse, ardente et fière, ouvrira votre sein.

Jeune fille, au revoir. D'un œil sûr et tranquille
Contemplez l'avenir, mer lugubre et mobile.
Ne vous effrayez point de son obscurité :
S'il se tord sous les coups de l'orage irrité
Si, sous le vent qui gronde et la foudre qui roule,
Son flot hurle et gémit, et se cabre et s'écroule,
Soyez calme, soyez fière : et sur votre front
Ses foudres furieux vainement passeront.

La gloire éclaircira leur horreur ténébreuse.

Courage, heureuse enfant ! - en effet bienheureuse !
Car, vous environnant de ses soins les plus doux,
Pour vous purifier et pour veiller sur vous,
Et pour vous adoucir le lutte trop amère,
Vous trouvez près de vous, les conseils d'une mère,
Écoutez-là. Sa voix que la muse applaudit
Veille bien mieux que tous sur l'enfant qui grandit,
Et son front lumineux, enceint d'une auréole,
Vous guide vers la gloire autant que sa parole !

L-X de Ricard

in *Ciel, rue et foyer*

19.16 Enterrement civil à St Thibéry (Hérault)

(voir 9.1.11)

« Mardi la démocratie de St-Thibéry tout entière, a accompagné à sa dernière demeure un républicain de vieille date, une victime du coup d'état, Cavaillé Joachim.

Le cercueil suivi de tous ses camarades d'exil, était porté par six d'entr'eux ; quatre cent personnes venaient après.

Au cimetière, M Bousquet Louis, adjoint révoqué, compagnon d'infortune du décédé, a prononcé sur la tombe, au nom de la noble phalange de 51 et de tous les républicains de Saint-Thibéry, les paroles suivantes :

...

Victime du Coup d'État de décembre, il a subit les conséquences funestes de la déportation et dans l'exil comme sous les verrous, il a toujours conservé ce sang-froid et cette dignité qui caractérisent tout cœur Républicain.

..

Hier encore dans son lit d'agonie, il nous disait : Vous perdez avec moi un républicain et mon seul regret est de ne pas voir la République définitivement constituée... »

(Extraits le PM du 29 décembre)

19.17 Les œuvres de Fourès déjà publiées avant la création du Félibrige rouge

(Voir 9.2)
Avant la création du Félibrige rouge nous pouvons déjà retrouver la signature de Fourès dans les journaux de Toulouse suivants : *L'entracte* (1868) ; *L'investigateur*(1867) ; *Mèphistophèlès* (1868) ; *Le Midi artiste* (1869-70-79). Il écrit aussi dans *Le Scapin*, *La Barricade*« qui fut supprimée par M de Kératry, Préfet de Haute Garonne. La *Vie Littéraire* et L'*Émancipation* d'Armand Duportal. ».(d'après Perbosc 1891)
Ses premières plaquettes ont été publiées :

- *Silves paiënnes* (1872)
- *Oiselets et fleurettes* (1872)
- *Antée poème* (1873)
- *Marsyas*, poème (1874)
- *La grande armoire*, nouvelle (1875)
- *Les sauveteurs obscurs* (1875)
- *Le lion*, poème (1875)
- *l'Avocat muet*(1876)

(D'après Jourdanne 1896 : III.)

19.18 Recensement des tableaux de Jeanne Wilson

(Voir 9.3)
Dans les lettres à Lydie, nous avons trouvé : « Garrigue » et le « Petit bord vert du Lez. » Sont aussi mentionnés un certains nombre de portraits, dont un autoportrait. (Lettres parues dans le *Montpellier Républicain en 1896*)
Les « deux petites toiles » laissées à sa sœur pour les envoyer à son « troubaïre, » (Lettre entre le 10 et le 13 Juin.) elles, se trouveraient au Collège d'Occitanie.
Peut être également un paysage avec oliviers (Lettre du 6 avril 1877) et le mas de Fontfroide ? Dans *La Lauseta* de 1878, exposés à Montpellier en 1878 :« « Jeune-femme », portant le numéro 568, et une« Jeune-femme écrivant », devant une fenêtre ouverte, en pleine gaîté printanière, devant un mûrier tout épanoui. » Le grillon, dessin du 3 Mai est dans les manuscrits au Collège d'Occitanie à Toulouse.
Nous avons connaissance d'un portrait de Lydie par Jeanne. [8]

8. Information transmise par Jean-Marie Petit

19.19 Verlaine dans *Les Hommes d'Aujourd'hui*

(Voir 9.4.1)

> « J'insisterais aujourd'hui plus particulièrement, comme c'est d'ailleurs mon devoir de biographe, sur la part prise par Ricard au très important mouvement poétique d'il y a vingt-quatre ans. [...] Car Louis-Xavier de Ricard que j'ai connu assez réfractaire à la littérature du Midi, est aujourd'hui un fervent félibre : forcé de se réfugier en Suisse après la Commune et la guerre allemande, où il avait fait vaillamment son travail de patriote et tenu avec fermeté son rôle de républicain, il préféra, lorsqu'il pût rentrer en France, ne pas revenir à Paris, et il se fixa définitivement à Montpellier. Je dis définitivement, bien qu'il ait fait depuis un voyage de quatre ans en Amérique, où il fonda et dirigea *L'Union Française* à Buenos-Ayres, au Paraguay, Le*Rio Paraguay*, et à Rio de Janeiro, le *Sud Américain*. Il a même rapporté de ce séjour des notes précieuses dont il compte faire des livres, et compter faire pour cet infatigable persévérant, c'est faire. Nous aurons donc sous peu, *Mon Rancho* (souvenirs du Paraguay) ; le *Véritable Empire Brésilien*, une comme prophétie, *Dans l'autre monde* (aventures d'une femme en Amérique du Sud). C'est dans ce Midi héréditaire (son père le général était de Cette) que le prit l'amour de cette brillante presque -langue d'oc, et quand je dis presque, je n'entends exprimer aucune nuance de dédain ni même comme dit l'Anglais, de « discrimination ». A mon sens, les patois, sont les meilleurs conservatoires des langues dont ils retiennent les traditions et l'allure initiale, et - en outre, la renaissance du Provençal ; dès avant Mistral, Roumanille et Mathieu, avait fait littéraires, avec Navarro d'Oloron [9], d'Espourrin [10], Jasmin [11], ces divers dialectes qui sont, m'écrivait naguère Ricard, magnifiques pour l'expression et la couleur ; à défaut de vers originaux dans cet idiome nous ne donnerons, toujours faute de place, que la très belle traduction par notre ami d'une bien curieuse petite pièce du poète espagnol, Joachim Maria Bartrina. » (*Les Hommes d'Aujourd'hui* : 416-417)

9. En fait Xavier Navarrot d'Oleron (1799-1862), chansonnier politique béarnais (Armengaud-Lafont 1979 : 765)

10. Cyprien Espourrin (1698-1759) son œuvre marque l'éveil littéraire gasconne.

11. Jacques Boé d'Agen (1798-1864)poète et artisan coiffeur auteur des *Papillotes* (Idem : 766)

19.20 L'Adieu aux lecteurs dans *La Revue du Progrès*

(Voir 9.4.3)

« Nos lecteurs ne savent sans doute pas que le 7 mars dernier le Commissaire de Police est venu saisir le numéro de janvier de la Revue du Progrès : sous l'inculpation d'outrage à la morale religieuse, et d'avoir traité sans autorisation préalable d'économie politique et sociale. Nous n'avons pas l'intention des discuter ici sur ces chefs d'accusation, et de plaider notre cause devant nos lecteurs, étant persuadés que nous l'avons gagné déjà dans leurs consciences. Nous ne voulons que jeter un coup d'œil sur la carrière que nous avons parcourue et que nous sommes forcés d'interrompre aujourd'hui.

La Revue du Progrès a fini son année : qu'a-t-elle fait pendant ce temps c'est ce que nous voulons examiner succinctement.

Dès les premiers mois nous nous sommes franchement annoncés comme une publication rationaliste ; tous, réunis dans une pensée commune, quoique nous séparant quelquefois sur des détails particuliers, nous ne pouvons nous refuser cette satisfaction d'avoir carrément formulé nos opinions. Nous avons eu le bonheur de déplaire aux éternels adversaires de la Raison et de la Liberté, et de prouver une chose dont les preuves se multiplient chaque jour à savoir : toute la jeunesse n'est pas morte, qu'elle se réveille et qu'en dépit des endormeurs, elle veut vivre. Nous espérons qu'on ne nous reprochera pas d'avoir mis un bâillon à notre conscience, et d'avoir hésité à confesser nos convictions, cela nous suffit.

Maintenant sommes-nous vaincus, non pas les vaincus sont ceux qui n'osent pas se confier à eux-mêmes au milieu de la grande bataille des idées, et qui appellent à leur secours la force brutale de bras séculier ; Les vaincus, ce sont ceux qui outragent, insultent, calomnient, et font enchaîner par d'autres les ennemis qu'ils ne peuvent pas et qu'ils n'osent pas combattre en face. Devant l'inanité de nos adversaires une seule arme nous reste : le mépris. Ne discutons plus avec ces [...] ts frénétiques. A quoi servirait la polémique ? Les questions sont jugées actuellement : continuons notre travail sans nous inquiéter de tous ces cris furieux qui sortent des sépulcres du passé.

Aussi bien notre œuvre ne fait que commencer, il n'est pas possible qu'elle reste inachevée, il n'est pas possible que notre génération n'édifie qu'une ruine et qu'elle s'assoie sur les fondements du monument sans chercher à le terminer. »

(MM 158 Bibliothèque St Geneviève p 730)

19.21 Louis-Xavier de Ricard au « Directeur de la *Revue Indépendante* »(extraits)

(Voir 9.4.3)

> « Au moment où je m'apprêtais à répondre à votre lettre manuscrite, j'ai reçu le dernier numéro de la *Revue Indépendante*, où j'ai lu un long article sur la *Revue du Progrès*. Dans cet article, vous attaquez spécialement mon collaborateur Charles Selles, sur la « Vie de Jésus », et la « Lettre d'un jeune-homme à Mgr Dupanloup » , lettre dont je suis l'auteur. Je ne vous cacherai pas, Monsieur, que je m'attendais à une réfutation sérieuse de votre part.[...] Vous n'avez, sans doute, eu pour but dans l'article en question, que d'effrayer vos lecteurs par l'exposition des formules du « jeune » radicalisme.[...] Dire à vos adversaires « qu'ils sont fous » a, jusqu'à présent, composé le fond le plus réel de votre argumentation. Partant de ce point de vue que l'Église est infaillible, vous arrivez nécessairement à l'intolérance [...] Nous autres matérialistes, panthéistes, athées - comme vous voudrez, car nous nous soucions peu de vos épithètes - nous ne pouvons nous irriter ni nous effrayer de vos colères et de vos anathèmes ; et celui-là seul nous toucherait, qui nous montrerait que nous sommes en désaccord avec la raison.
>
> Vous ne nous avez pas touchés.
>
> L'argumentation de votre article m'a prouvé combien j'avais eu raison en mentionnant, dans ma lettre à « Monsieur Dupanloup » , la stérilité et l'inanité de votre dialectique.. »

(La Revue du Progrès Octobre 1863 : 51-60)

19.22 *Catéchisme populaire républicain* (Extraits)

(Voir 3.2.1)

« PRÉFACE.
Ce petit livre est un exposé des vrais principes. Il est court, afin d'être clair et précis. Il est rédigé par demandes et par réponses, afin de se graver plus aisément dans la mémoire de tous, car il convient à l'homme autant qu'à l'enfant.
DU CORPS SOCIAL.
Qu'est-ce que le corps social ?
Le corps social est une association formée par tous les individus dans un intérêt commun de vie et de conservation, et pour la garantie réciproque des droits. Comment le corps social se forme-t-il ?
Le corps social se forme, selon la nature propre de l'homme, et successivement, par le couple, par la famille, par la race, par la nationalité.
Qu'est-ce que le couple ?
C' est l'union de l'homme et de la femme, ou le mariage, quelles que soient d'ailleurs les formalités particulières, mais librement consenties, qui la constituent.
Qu'est-ce que la famille ?
C'est le groupe naturel formé par le père, la mère, les enfants, frères et sœurs, et les plus proches parents.
Qu'est-ce que la race ?
C'est un groupe plus ou moins nombreux de familles unies par une origine commune et parlant une même langue.
Qu'est-ce que la nationalité ?
C'est un groupe politique qui se constitue quelquefois d'une seule race, et parfois aussi de plusieurs unies et librement associées dans leur intérêt commun. »

in //pages.textesrares.com/ en 2007

19.23 Louis-Xavier de Ricard : *Épitre à mon oncle M. G Pauthier, orientaliste*

(Voir 9.4.5)

« Laisse crier en bas les pédants, les jaloux
Dont la plume vénale est à l'argent de tous
Et, guidé par la main du Dieu de la science,
A son flambeau divin marche avec assurance.
Que t'importe, après tout, qu'un pédant, décoré
De titres pompeux , ou d'un galon doré
Glisse son pied furtif dans ton riche domaine ? »

III

« Grâce à toi, la moitié de notre espèce humaine,
Celle qu'inonde au loin le soleil d'Orient
Et sur qui trois mille ans sont passés en riant,
La Chine, grâce à toi, dévoile sa lumière
qu'elle tenait pour nous dans l'ombre du mystère ;
Et nos yeux étonnés distinguent aisément
Quelque chose de beau sourdre confusément
Dans cette vieille Asie, ou notre Europe avide
A lancé son armée et sa flotte homicide !
N'avons-nous pas assez de luttes, de combats ?
Pourquoi donc, insensés ! réveillez-vous là-bas
ce fantôme sanglant qu'on appelle la Guerre,
Et qui dormait couché sur son triple tonnerre ? »

« Après avoir longtemps marché tout soucieux,
un sublime horizon s'entr'ouvrit à tes yeux,
Et le ciel de la Chine, aux lueurs chimériques,
Déchira devant toi, tous ses rideaux antiques .
Et tu vis réunis ces sages immortels,
Chercheurs de vérités, dédaigneux des autels,
Qui n'ont parlé, vainqueurs des prophètes vulgaires,
qu'à la raison toujours, et jamais aux chimères. »

« Ces hommes, purs soleils éclairant l'horizon,
Tu les vis ; ta raison adora leur raison ;
Et tes livres, des leurs glorieux interprêtes,

Célèbres le pays qu'ont instruit ces prophètes,
« chimérique pays ! peuplé de dragons verts ! » »

« Eh bien ! voilà ton œuvre : ainsi donc que t'importe
L'Injustice des sots qui glapit à ta porte ?
Que t'importent, dis-moi, tous ces pauvres d'esprits
dont la griffe fouillant chacun de leurs écrits,
En tire par lambeaux, quelques phrases perdues
Qu'ils cousent aux haillons ramassés dans les rues,
Et dont ils font alors des habits d'Arlequins
Pour mieux plaire au public en singeant les Pasquins[12] !
L'Aigle craint-il jamais , - si, pendant qu'il voyage
Tombe quelque duvet, de son riche plumage
Que ce duvet, au loin emporté par le vent,
Des insectes rongeurs devienne l'aliment ? »

in *Les Chants de l'aube : 252 et suivantes (extraits)*

12. Pasquin nm (pa-skin)/ 1 Nom d'une statue mutilée, en marbre, qui est au coin du palais des Ursins, à Rome, et à laquelle on attache des satires et des railleries, en vers ou en prose. Marforio est le nom d'une statue antique placée en face de celle de Pasquin ; quand on voulait attribuer à Pasquin un mot satirique, on le préparait par une question placée dans la bouche de Marforio. /[...]2 Méchant bouffon, satirique trivial ; on met une majuscule. Cet homme est un Pasquin, n'est qu'un Pasquin./ 3 Écrit satirique (on met une minuscule en ce sens). Faire courir un pasquin. [...] 4 Valet de comédie. Le Pasquin de la troupe. in http ://www.dicocitations.com/dictionnaire-definitions-littre.php, Mai 2009

19.24 Le conscrit du Languedoc

Chanson populaire : les deux premier couplets (Voir 9.4.6)

« Je suis un pauvre conscrit
De l'an mille huit cent dî.
Faut quitter
Le Languedô, (ter)
Ô ! Faut quitter le Languedô,
Avec le sac sur le dos.

Le maire et aussi l'préfet
N'en sont deux jolis cadets !
Ils nous font
Tirer z'au sort (ter)
Ô ! Ils nous font tirer z'au sort
Pour nous conduire à la mort. »

19.25 Biographie de Louis-Xavier de Ricard par Clerguet (extraits)

(Voir 9.4.7)

> « Pendant les dernières années du second empire, Ricard fit partie des groupes d'opposition républicaine et socialiste. Il y affirma ses opinions fédéralistes. Collaborateur au *Rappel*, à la *Cloche*, à *la Démocratie*, au *Dictionnaire Larousse*, il publia, lors de la déclaration de guerre, le *Patriote français*, contre l'empire et la guerre.
> Sur le point d'être arrêté, il gagna la Suisse, alla rejoindre à Vevey, Edgar Quinet, avec lequel il était en correspondance assidue depuis plusieurs années ; quelques-unes des lettres qu'il lui écrivit sont publiées dans sa correspondance.
> Ricard revint à Paris après le 4 septembre. Il fit partie du 69e bataillon de garde nationale, commandé par Blanqui, puis s'engagea dans le 14^{e}bataillon des mobiles de la Seine, où il resta tout le temps du siège. A la Commune, il se mêla au mouvement, dans le groupe de la minorité fédéraliste, avec son ami Charles Longuet [13]. IL écrivit, sous sa signature, des articles dans le *Journal Officiel de la Commune*, et fut, avec son ami Maillé, sous-délégué au Muséum du Jardin des Plantes. Après la semaine sanglante, il put s'enfuir, à grand'peine et par miracle. Il regagna Vevey, y resta un an, donnant des leçons à de jeunes anglais ; Edgar Quinet le fit rentrer en 1872. »

(Clerguet 1906 : 26)

13. Dans *Autour de Bonaparte* L-X de Ricard parle de la présence de Charles Longuet (qui épousera en 1872 Jenny, la fille ainée de Karl Marx) à la prison de Ste Pélagie. Marcel Cerf, sur le site de la Commune de Paris, le met au rang des auteurs de la *Revue du Progrès*. De même Pakeham (Pakeham 1967 : 39 note 7) Ce que confirme Mortelette (Mortelette 2005 :44) en relatant une réunion des « amis et anciens collaborateurs »de la *Revue du Progrès*, après le procès en mars 1864 chez la mère de Ricard. La biographie de Charles Longuet (Maitron 1971 : 1864-1871, t 7 p 181) dit ceci à propos de ces années :« Il arrive à Paris en 1860, en 1863, il fonda *La Jeunesse normande* ; Il créa ou contribua à créer *Les écoles de France*, et, le 10 Juin 1864, fut condamné à quatre mois de prison et 300 f d'amende pour « publication d'écrits sans autorisation », puis fonda *La Rive Gauche* premier numéro le 20 octobre 1864. En 1865, il a été condamné à huit mois de prison et 500 f d'amende pour un article satirique concernant l'Empereur, Il passa en Belgique »

19.26 Journaux, livres et éditeurs de Louis-Xavier de Ricard

(Voir 9.4.1)

19.26.1 Les Livres

Titre	Auteur(s)	langues	année	Éditeur(s)	lieu
Les chants de l'Aube	L-X de Ricard	F et d'oc	1862	Poulet-Malassis	Paris
La résurrection de la Pologne	L-X de Ricard	F	1863	Marpon	Paris
Ciel, rue et foyer	L-X de Ricard	Français	1865	Lemerre	Paris
Histoire Populaire du Languedoc	L-X de Ricard	F	1876	Marchessou	Le Puy
Le Fédéralisme	L-X de Ricard	F	1877	Sandoz et Fischb*	Paris
Les Nationalités	Py et Margall,R	Esp trad F	1879	Germer Baillère	Paris
Abrégé de l'Histoire Universelle	Cantu Trad R	Ital trad F	1883	Garnier Frères	Paris
Auguste Fourès, un poète National	L-X de Ricard	F	1888	Savine	Paris
Autour des Bonaparte	Général et L-X R	F	1891	Savine	Paris
Aux bords du Lez	L et L-X de Ricard	F et Oc	1891	Lemerre	Paris
L'esprit politique de la Réforme	L-X de Ricard	F	1893	Fischbacher	Paris

F : Français ; M Multilingues * Fischbacher

19.26.2 Les Revues

Titre	Directeur(s)	langues	année	Éditeur(s)	lieu
La Revue du Progrès	Racot	F	1862-1863	L-X de Ricard	Paris
L'Art	L-X de Ricard	F	1865	Lemerre	Paris
Le Parnasse Contemporain	L-X de Ricard et Catulle Mendès	F	1866	Lemerre	Paris
La Lauseto	Armanac dal patrioto Lengodocian	M	1877	M^{me}Brun Sandoz et Fischbacher E Leroux ; Coulet et Poujol	Toulouse Paris, Montp
La Lauseta	Societat Latina La Lauseta Edicioun per lous poples de lenga d'oc	M	1878	Poujol Coulet,Barthès Trouche ; Bénézech Ro--ques ;Patras ; Bourelly et Catelan ;Pe--rier ;Bru,La--fayette et Capdevile ; Sales ; Longue--lanes ;Berard Rumebe ; Clé--ment-StJust Paulin-Fév--rier ; La-grange	Montp ; Béziers ; Sète ; Nîmes ; Alès et Uzès ; Toulouse Carcas--sonne ; Narbonne ; Mar-seille ; Toulon ; Avignon ; Arles ; Tarascon
L'Alliance Latine	Revue	M	1878	Sandoz et Fischbacher	Paris
La Lauseta	Soucietat d'Alliansa Latine	M	1879	Trouche	Montp

* *La Lauseta* pour 1878, comprend des éditions pour l'Espagne, l'Italie, le Portugal, la Suisse, la Roumanie et des correspondants dans ces pays.

Articles de L-X de Ricard dans *La République du Midi*

(Voir9.4.1)

- I : Le mouvement littéraire (22 Novembre 1874)
- II : Félibres et Parnassiens (24 Décembre 1875)
- III : Félibres et Parnassiens : « Lis isclo d'or, par Mistral- L'Armana prouvençau,- l'Armana de lengad'ó »(28 Décembre 1875)
- IV : Le félibrige (11 Janvier 1876)
- V : Félibres et Parnassiens
- VI : Le Félibrige (18 Janvier 1876)
- VII : Félibres et Parnassiens, le Félibrige (7 Février 1876)

19.27 E Ferroul : « Émancipez-la ! »

(Voir 9.4.4)

> « [A partir de l'âge de raison] « les hommes » qui sont coupables de toutes les lois et de toutes les coutumes qui nous régissent, commencent à la déclarer un être inférieur, comme si elle ne possédait pas dans toute leur plénitude, les facultés qui sont l'apanage de l'humanité, comme si en paraissant sur la terre elle n'acquérait pas par ce fait même tous les droits que l'humanité confère. »

Après avoir analysé les conséquences de la religion, de son enseignement sur celle qui « croupit dans son infériorité », il dénonce le partage du travail :

> « Les hommes ont agi en maîtres ; ils leur ont fermé toute industrie rémunératrice, ne leur laissant que le travail le plus humiliant, le plus écœurant, le moins payé ! Encore le travail disponible ne suffit-il pas à toutes les demandes. Toutes les carrières d'un ordre supérieur jusqu'à une moyenne assez basse sont fermées aux femmes. Il y a des lois qui limitent les appointements auxquels elles peuvent arriver, et des coutumes qui leur enlèvent certains genres de travaux, qui par leur nature leur sembleraient spécialement destinés. Les salaires leur sont rendus dérisoires, et encore n'y en a-t-il pas pour tous les besoins. L'exploitation ne s'arrête pas là. »

Il parle alors du « fanatisme » qui pousse certaines à entrer au couvent et à leur faire concurrence par le travail de ceux-ci, et poursuit :

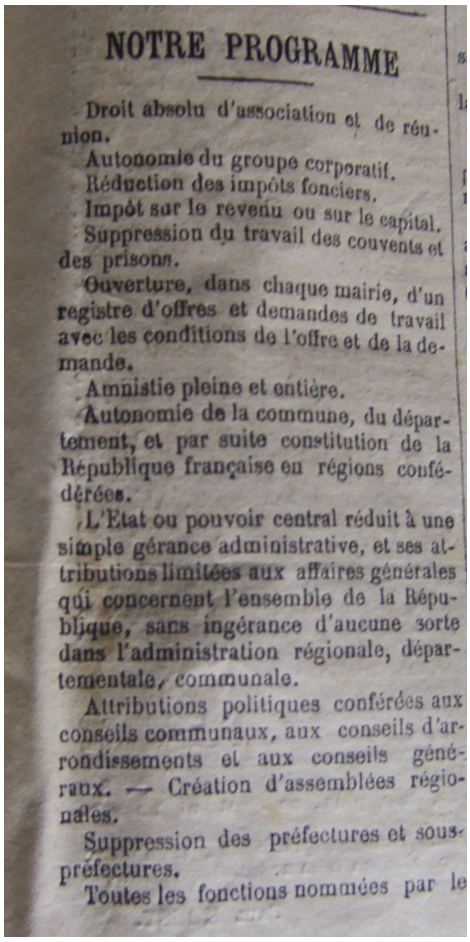
> « La différence entre la femme et l'homme s'accentue alors dans la famille. Le salaire de celle-là dérisoire à côté de celui-ci, la met dans une position inférieure qu'elle sent et qu'on lui fait sentir. »

Le futur médecin, maire socialiste de Narbonne décrit la prostitution et la misère où sa condition peut la conduire avant de conclure :

> « Les ennemis de l'émancipation qui ferait de la femme l'égale de l'homme ont pour principal argument- ceux qui daignent en avoir unque les actes actuels de cette fraction de l'humanité, que ses capacités, en un mot ses manifestations dans le corps social, indiquent une infériorité bien marquée.
> Raisonnement illogique.
> Est-il juste en effet de prendre une partie de la race humaine soumise à des conditions particulières, et d'en juger les actes et les capacités sans tenir compte de ces conditions ? [...]
> Changez ces conditions, vous changerez les résultats. développez les facultés qu'elle possède sûrement, comme membre de la race humaine, émancipez-là, vous en ferez l'égale de l'homme. » (*La Commune Libre* Une 29 Mai 1879)

19.28 Politique : *La Commune Libre*

(Voir 9.4.1 et 12.1)
Programme du Parti Socialiste Fédéraliste paru dans l'édition du 13 Février 1879 :



NOTRE PROGRAMME

Droit absolu d'association et de réunion.

Autonomie du groupe corporatif.

Réduction des impôts fonciers.

Impôt sur le revenu ou sur le capital.

Suppression du travail des couvents et des prisons.

Ouverture, dans chaque mairie, d'un registre d'offres et demandes de travail avec les conditions de l'offre et de la demande.

Amnistie pleine et entière.

Autonomie de la commune, du département, et par suite constitution de la République française en régions confédérées.

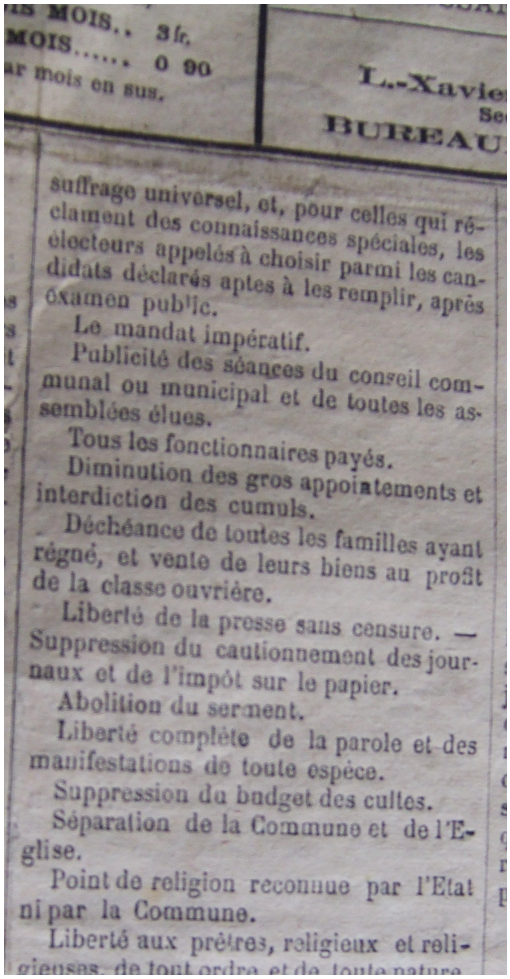
L'Etat ou pouvoir central réduit à une simple gérance administrative, et ses attributions limitées aux affaires générales qui concernent l'ensemble de la République, sans ingérance d'aucune sorte dans l'administration régionale, départementale, communale.

Attributions politiques conférées aux conseils communaux, aux conseils d'arrondissements et aux conseils généraux. — Création d'assemblées régionales.

Suppression des préfectures et sous-préfectures.

Toutes les fonctions nommées par le

FIGURE 19.1 – Le programme paru dans le numéro de lancement de *La Commune Libre*


MOIS.. 3 fr.
MOIS..... 0 90
ar mois en sus.

L.-Xavie
Se
BUREAU

suffrage universel, et, pour celles qui réclament des connaissances spéciales, les électeurs appelés à choisir parmi les candidats déclarés aptes à les remplir, après examen public.

Le mandat impératif.

Publicité des séances du conseil communal ou municipal et de toutes les assemblées élues.

Tous les fonctionnaires payés.

Diminution des gros appointements et interdiction des cumuls.

Déchéance de toutes les familles ayant régné, et vente de leurs biens au profit de la classe ouvrière.

Liberté de la presse sans censure. — Suppression du cautionnement des journaux et de l'impôt sur le papier.

Abolition du serment.

Liberté complète de la parole et des manifestations de toute espèce.

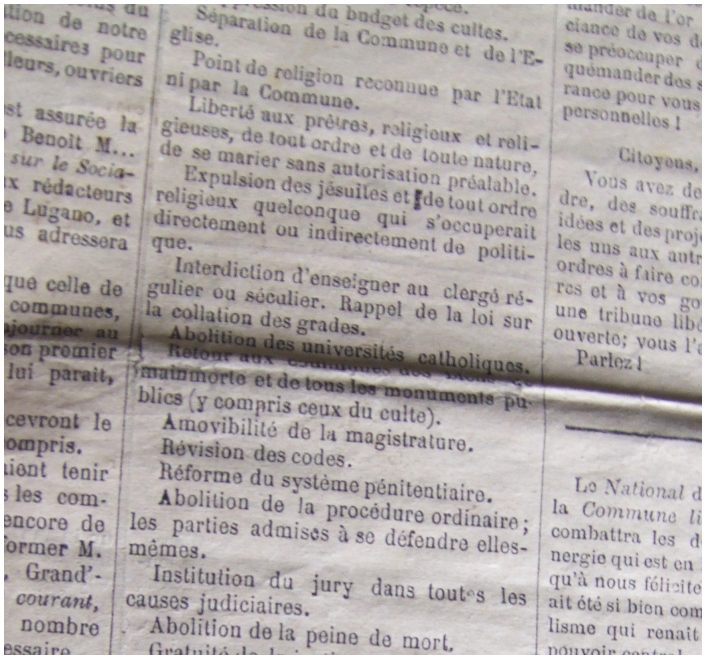
Suppression du budget des cultes.

Séparation de la Commune et de l'Eglise.

Point de religion reconnue par l'Etat ni par la Commune.

Liberté aux prêtres, religieux et religieuses de tout ordre et de toute nature

FIGURE 19.2 – Le programme paru dans le numéro de lancement de *La Commune Libre*, 2ème col



Séparation de la Commune et de l'Eglise.

Point de religion reconnue par l'Etat ni par la Commune.

Liberté aux prêtres, religieux et religieuses, de tout ordre et de toute nature, de se marier sans autorisation préalable.

Expulsion des jésuites et de tout ordre religieux quelconque qui s'occuperait directement ou indirectement de politique.

Interdiction d'enseigner au clergé régulier ou séculier. Rappel de la loi sur la collation des grades.

Abolition des universités catholiques.

Retour aux communes des biens de mainmorte et de tous les monuments publics (y compris ceux du culte).

Amovibilité de la magistrature.

Révision des codes.

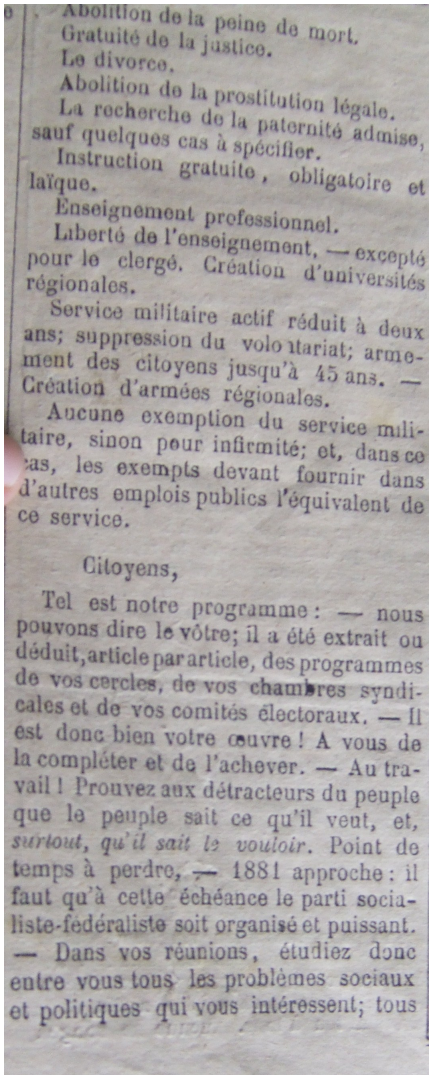
Réforme du système pénitentiaire.

Abolition de la procédure ordinaire; les parties admises à se défendre elles-mêmes.

Institution du jury dans toutes les causes judiciaires.

Abolition de la peine de mort.

FIGURE 19.3 – Le programme paru dans le numéro de lancement de *La Commune Libre* (suite)

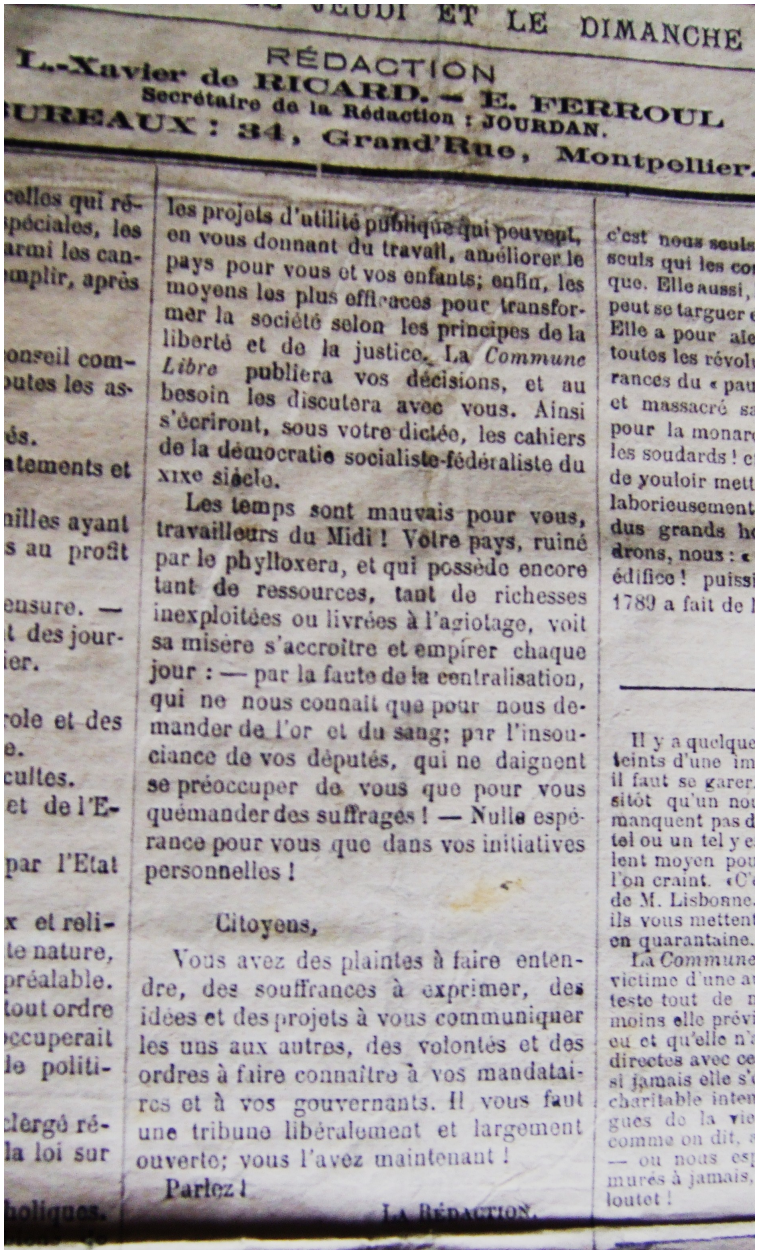


Abolition de la peine de mort.
Gratuité de la justice.
Le divorce.
Abolition de la prostitution légale.
La recherche de la paternité admise, sauf quelques cas à spécifier.
Instruction gratuite, obligatoire et laïque.
Enseignement professionnel.
Liberté de l'enseignement, — excepté pour le clergé. Création d'universités régionales.
Service militaire actif réduit à deux ans; suppression du volontariat; armement des citoyens jusqu'à 45 ans. — Création d'armées régionales.
Aucune exemption du service militaire, sinon pour infirmité; et, dans ce cas, les exempts devant fournir dans d'autres emplois publics l'équivalent de ce service.

Citoyens,

Tel est notre programme : — nous pouvons dire le vôtre; il a été extrait ou déduit, article par article, des programmes de vos cercles, de vos chambres syndicales et de vos comités électoraux. — Il est donc bien votre œuvre ! A vous de la compléter et de l'achever. — Au travail ! Prouvez aux détracteurs du peuple que le peuple sait ce qu'il veut, et, *surtout, qu'il sait le vouloir*. Point de temps à perdre, — 1881 approche : il faut qu'à cette échéance le parti socialiste-fédéraliste soit organisé et puissant. — Dans vos réunions, étudiez donc entre vous tous les problèmes sociaux et politiques qui vous intéressent; tous

FIGURE 19.4 – Le programme paru dans le numéro de lancement de *La Commune Libre*



JEUDI ET LE DIMANCHE

RÉDACTION

L.-Xavier de RICARD. — E. FERROUL

Secrétaire de la Rédaction : JOURDAN.

BUREAUX : 34, Grand'Rue, Montpellier.

les projets d'utilité publique qui peuvent, en vous donnant du travail, améliorer le pays pour vous et vos enfants; enfin, les moyens les plus efficaces pour transformer la société selon les principes de la liberté et de la justice. La *Commune Libre* publiera vos décisions, et au besoin les discutera avec vous. Ainsi s'écriront, sous votre dictée, les cahiers de la démocratie socialiste-fédéraliste du XIXe siècle.

Les temps sont mauvais pour vous, travailleurs du Midi ! Votre pays, ruiné par le phylloxera, et qui possède encore tant de ressources, tant de richesses inexploitées ou livrées à l'agiotage, voit sa misère s'accroître et empirer chaque jour : — par la faute de la centralisation, qui ne nous connaît que pour nous demander de l'or et du sang; par l'insouciance de vos députés, qui ne daignent se préoccuper de vous que pour vous quémander des suffrages ! — Nulle espérance pour vous que dans vos initiatives personnelles !

Citoyens,

Vous avez des plaintes à faire entendre, des souffrances à exprimer, des idées et des projets à vous communiquer les uns aux autres, des volontés et des ordres à faire connaître à vos mandataires et à vos gouvernants. Il vous faut une tribune libéralement et largement ouverte; vous l'avez maintenant !

Parlez !

LA RÉDACTION.

FIGURE 19.5 – Le programme paru dans le numéro de lancement de *La Commune Libre* : « Parlez ! »

19.29 Le Fédéralisme (extraits)

(Voir 9.4.4)

> « Il faut que le Midi se souvienne : ce n'est pas envers la France du Nord que sa mémoire éveillée sera haineuse, ni rancunière, mais envers les ennemis communs qui, aujourd'hui, débellent [14] dans un effort suprême le salut et l'honneur de la France, c'est à dire la République. Le progrès conciliera, dans une liberté loyale et mutuelle, les deux Peuples, les deux Races qui opposeront leur fraternité résolue et armée aux projets de la Royauté et de l'Église .
> Mais il convient que le Nord fasse quelque chose pour cette conciliation, et qu'il aide cordialement à détruire de funestes malentendus, à effacer toutes les injures et toutes les Injustices du Passé : il est nécessaire que le Midi, Méconnu par les historiens du Nord soit réhabilité dans son histoire.
>
> Il importe donc assez peu que les « classes dirigeantes » [...] répudient toute parenté avec le « terroir » et toute affinité avec ce que l'on peut appeler « l'âme » de son histoire ; et qu'elles fassent élever leurs enfants dans l'apostasie [15] de leur race, leur langue et leur patrie. La Race et la Patrie ont survécu dans le peuple, cela suffit : elles sont sauves. Car l'avenir de la France ne saurait être une œuvre artificielle exécutée par des mains sans loyauté et sans principes : où peut-il se préparer, sinon dans les passions et dans les rêves populaires qui en sont, pour ainsi dire, la prophétie formelle ! »

(Le Fédéralisme : 293 à 296)

14. De débeller : em. 1. Attesté également ds Lar. 19e-20e et Lar. Lang. fr. 2. La plupart des dict. gén. du XIXe s. ainsi que QUILLET 1965 et Lar. Lang. fr. enregistrent le verbe trans. débeller. Réduire, soumettre par la guerre. 3. On rencontre chez A. France, le subst. fém. débellation. Réduction, soumission.in http ://atilf.atilf.fr, juin 2009

15. P. anal. Trahison, reniement, abandon d'une doctrine, d'un parti, etc.

19.30 Dans le J.O de la Commune

(Voir 9.4.4)
Rubrique *Variété*
« L'histoire est le seul témoin dont les dépositions soient capables de condamner ou de consacrer une révolution. Les grands mouvements d'un peuple ne sont efficaces et durables que, s'ils sont mus et soutenus par la force intime et personnelle qui le pousse à travers tant d'aventures à l'accomplissement de sa destinée. Une révolution légitime et nécessaire n'est qu'un développement ; car il n'y a point, en réalité, de commencement précis, ni de conclusion dans les affaires humaines, qui se mêlent les unes aux autres dans une perpétuelle et confuse génération. Mais une révolution est inopportune ou inutile, qui tentée seulement par quelques-uns ou imposée par surprise, contredit l'idée nationale et interrompt le courant de l'histoire. C'est à l'histoire, qui établit la généalogie des révolutions, qu'il appartient de démontrer si les tendances d'une époque et l'idée qu'elles révèlent continuent la secrète logique des choses, ou ne sont qu'une déviation insensée qu'une perversité passionnelle d'une génération abêtie ou affolée. Car le progrès ne se poursuit pas en ligne droite ; et l'homme se retarde souvent dans les moments de trouble et d'imbécilité pendant lesquels il perd l'intelligence et jusqu'à l'instinct de sa destinée.
Les moments de décadence ne sont pas irréparables ; ils élaborent pour l'histoire future une race (voir 26) nouvelle dont le type s'est lentement préparé à l'écart. Les mouvements anarchiques de l'époque offrent à cette race ignorée ou soupçonnée l'occasion de se développer et de remplacer dans le monde renouvelé les vieilles races perverties ou disparues.
..
La France en est à cet instant. Demandez à l'histoire si cette révolution, dont certains se scandalisent, est un effort inutile et insensé, inexcusable, ou l'épanouissement d'une idée, dont les racines, nourries de notre sueur et de notre sang s'enfoncent aux profondeurs de notre vie nationale. La réponse n'est pas douteuse. Les précurseurs qui dès le XIe siècle, ont combattu pour l'idée de la Commune, attestent la bonne naissance de la postérité qui continue leur courage et leurs travaux... »

Louis-Xavier de Ricard 7 avril 1871

19.31 Praviel et les Félibres languedociens

(Voir 12.3.3)

> « En Languedoc, il est vrai, on a essayé de lui [le Félibrige] donner une tradition toute autre : on a voulu le rattacher au grand mouvement libertaire, en faire l'ennemi de l'autorité ecclésiastique et royale ; il rentrait ainsi dans le plan de l'histoire universelle chère à Michelet, à Hugo, à Edgar Quinet. Nous n'hésitons pas à dire que cette idée, séduisante au premier abord, a échoué ; car elle apparait aujourd'hui nettement condamnée par les recherches historiques, et encore plus par ses résultats pratiques. Elle a produit quelques admirables individualités, auxquelles nous rendons hommage ; mais les Écoles qu'elle a fondé végètent car elles ne peuvent s'appuyer sur le culte vraiment éclairé de la terre et des morts, et elles s'aventurent vers un séparatisme que les vrais Félibres depuis Mistral, ont toujours rejeté avec indignation. Mépriser la langue française, insulter Paris, ignorer nos génies, de Rabelais à Lamartine, voilà une série d'extravagances que l'on se permet dans la chaleur communicative des banquets ou dans des feuilles ignorées, mais ce ne peut être la source d'une sérieuse action félibréenne. Ces campagnes libertaires ne nous apparaissent pas non plus apporter d'arguments bien sérieux contre la Monarchie ; nous avons essayé d'exposer la question dans ses détails. Nous croyons que la cause du mal dont souffrent nos provinces se trouvent dans les théories de 1789, appliquées par la centralisation de la Constituante, centralisation pieusement conservée et perfectionnée, d'ailleurs, par l'Empire et la Restauration, pour s'épanouir avec l'œuvre scolaire de la Troisième République. »

in *La Nouvelle Revue* 1909

19.32 Louis-Xavier de Ricard et « l'Esprit Germanique »

(Voir 12.1)

Sur ce sujet,en plus du *Fédéralisme*, nous avons consulté les articles théoriques suivants dans :

- *Lauseta* 77 : « Als Langadocians ; Un peu d'Histoire du Languedoc ; Pichouneto istòrio dal lengòdoc ; Un souvenir du 2 Décembre » ;
- *La Lauseta* 78 :« Qui sommes-nous ? ; Lou Felibrige e la libertat » ;
- *La Lauseta* 1879 : « Autonomie et confédération » ;
- *L'Alliance Latine* n=°1 :« l'Idée Latine » ;
- *L'Alliance Latine* n=°2 : « Le Midi Français. »

Dans le *Fédéralisme*, à propos des communes, il cite la Ligue hanséatique :

> « On peut dire que là, ainsi que dans le groupe des villes qui formaient la ligue hanséatique, une première idée apparaît déjà du principe fédératif ; mais que cette idée était primitive et que la bourgeoisie était incapable de la développer ! » (Fédéralisme : 257-258)

Il est vrai que dans l'article « Autonomie et confédération » de *La Lauseta* de 1879, cette phrase peut mettre mal à l'aise :

> « le groupement évident des autres races, de la race slave et de la race germanique, leur tendance à accaparer le monde pour leur domination et à notre péril... »

Mais elle est expliquée dans le numéro et l'article suivant « Le Midi Français » :

> « Contre les idées unitaires qui s'amassent en invasions armées, là-haut, quelque part dans le Nord, affirmons, « nous, peuples latins », « peuples occidentaux » « et méridionaux », « de tout sang », « de toute race », « de toute langue », le principe fédéraliste ; affirmons nos libertés et affirmons-les solidaires entre elles indestructiblement. Ne comptons pas pour nous sauver, sur des éventualités douteuses, sur des possibilités lointaines. Ils ont chez eux, pensons nous le socialisme qui les dissoudra et qui leur interdira toute guerre par l'éveil où il les tient constamment. Et qui vous assure que cette crainte ne précipitera pas au contraire l'événement que vous la croyez capable d'empêcher ou de retarder ? Serait-ce la première fois que les gouvernements inquiets chercheraient à occuper par de guerres extérieures les forces qu'ils sentent les travailler à l'intérieur ? Serait-ce la première fois que des despotes, sommés par la misère de leur peuple, ne trouveraient d'autres solutions à la question sociale que la ruine et le pillage des peuples voisins ? Le socialisme s'agite dîtes-vous : je le sais, mais aura-t-il la puissance de s'opposer aux engouements populaires pour la gloire et pour la conquête et de sauver l'Europe d'une nouvelle aventure armée ? S'ils ont chez eux ce parti de l'avenir, n'avez-vous pas vous,

toujours armé contre les idées modernes, toujours grondant, toujours irréconciliable, le parti du passé, le parti ultramontain et clérical ? »

19.33 Personnalités vivantes et contemporaines présentes dans les lettres de Lydie de Ricard

19.33.1 Á Fourès

(Voir 13.1.2)

Nom cité	Date des lettres	Lieu de Naissance	Lieu de résidence
Aicard	22 Juin 76	Toulon (Var)	Paris
...	29 Fev 77 ;	...	...
Annette	18 Fev 77	?	Montpellier
Arnavielle	20 Mars 77	Alès (Gard)	Alès (Gard)
Aubanel	28 Juin 77	Avignon	Avignon
Autran	sd mars 77	Marseille	Marseille-Paris
Baudouin E	Fin déc 1876		
	18 Janv 77 ; sd	Montpellier	Paris
...	7 et 18 Fev 77 ;	...	...
...	29 Fev 77 ;Sd Mars	...	...
...	22 Mars,25 av ;		
	28 Juin 77 ;	...	...
...	18 et 25 Juil, 77	...	...
	16 Août 77		
Baudoin père	17 Juin 77	?	Montpellier
Borel	28 Juin 77	Avignon	militaire
Bourrelly	29 Fev, 8 Juil 77	Aix en Provence	Aix en Provence
Carpeaux Mme	22 Juin 76	? Née de Montfort	Paris
Carpeaux J-B	22 Juin 76	Valenciennes(Nord)	Paris
Charpentier Mme	6 av,3 Mai ;		
	8, 31 Juil 77 ;	Jura ?	Paris
...	16-18, 27 Août 77 ;	...	...
...	10,11,12 sept 77	...	...
Charpentier M.	17 Juin 77	...	Paris
Cladel Léon	29 Mai 76 ;18 et 29 fev 77	Montauban	Paris
...	18 Juil 77 ;		
Cladel Mme	18 Fev 77	?	Paris
Petite à Cladel	18 Février 77	?	Paris
Colani	17 Juin 77	Wurtemberg	Paris
Conan Dct	27 Juin 77	Paris	Paris

Nom cité	Date des lettres	Lieu de Naissance	Lieu de résidence
Coulet	sd ; 29 Fev 77 ;	St Maurice de	Montpellier
...	sd Mars 77,	Navacelle	
	3 Mai 77 ...	(Hérault)	
...	17 Juin 77 ...		...
Destrem	18 Juil 77	Poitiers	Paris
Enseñat	29 Fev 77 ;	Palma de Majorque	Madrid, Paris
...	4 Juin 77	...	...
Escalas	7 Oct 77	Aude	Aude
Essarts	29 Fev 77 ;	Paris	Clermont-Ferrand
Fabre E	6 Av ; 27 Août 77	?	Paris
	10,11, 12 Sept 77	...	
Falguera	11 sept 77	...	Madrid
Faure	18 Janv,18 Fév ;	Saillans (Drôme)	Paris
...	22 Mars,sd Mars ;		
	25 avril,	...	...
...	17 ; 28 Juin 77	...	...
...	25 Juil 77	...	...
Fischbacher	18 Janv 77, 15 Av	?	Paris
Fourès	av ; *28 juin*	Castelnaudary(Aude)	Aude
	8, 18 Juil 77		
	16 Août 1877		
Fourès Adolphe	3 Mai, 8 Juil 77	Carcassonne (Aude)	mort à Castelnaudary
	11 sept 77		
Fourès Mme	18 Jan ;18, 29 Fev	Toulouse(Ht-Garonne)	Castelnaudary
	20 Mars,3 mai 77		
	sd Juin 77		
	18,31 Juil 77		
	11 sept 77		
Fourès(sœur)	18 Janv, 6 Av 1877	Castelnaudary	Castelnaudary
	3, 8 Mai 1877		
	4, sd, 28 juin 77		
	11, 12 Sept 77		
Fourès(B-Frère : Hermet)	3 mai 77	Saint-Afrique	Castelnaudary
Fourès Nièce(s)	sd, 28 Juin 77	Castelnaudary	Castelnaudary
	18, 31 Juil,		
	11, 12 sept 77		
Fourès neveu	8 Mai, 28 Juin 77	Castelnaudary	Castelnaudary

Nom cité	Date des lettres	Lieu de Naissance	Lieu de résidence
Oncle de Fourès	Fin déc 1876 ; 4 Juin,18 Juil 77	Toulouse ?	Villemur (Ht Garonne)
Gaidan	28 Juin,18 Juil 77 16-18 Août 77	Nîmes (Gard)	Nîmes (Gard)
Gambetta	17 Juin 77	Cahors	Paris
Gaussen	29 Fev 77	Alès	Alès
Germain	18 Fev 77 ; 29 Fev 77 ; sd Av ;10, 15 av ; sd Juin77 28Juin,8,18Juil 77 16-18, 27 Août 77 11 sept 77 16 Oct 77	Carcassonne (Aude)	Aude
Germain Mme	11 sept 77	Aude	Carcassonne
Gabrielle Liron	Montpellier	Montpellier	Montpellier
Gleize Louis	29 Février	Alès	Paris
Gleizes Clair	4 juin ,18 Juil 77	Azillanet(Hérault)	Montp et Arles
Goirand L	18 Fev,20 Mars 77 ;	Nîmes (Gard)	Alès (Gard)
...	28 Juin,25 Juil 77	...	...
Goirand J-P	20 Mars 77	Alès	Alès
Gras	29 Mai 76 ; 18 Fev ; 28 juin 77	Mallemort(Vaucluse)	Vaucluse
...	31 Juil 77	...	...
...	16-18 Août 77	...	...
Herloz Gustave	18 Juil 77		
Honorine	16-18 Août 77	...	Montpellier
Hust	17 Juin 77	Paris	RP
Hugo Victor	8 Mai 77	Besançon	Paris
Issartier Dct	8 Juil 77	?	Thoiry (RP)
Issartier Mme	8 Juil		
Marchessou	déb et 18 Dec 76 ;	Le Puy en Velay	Le Puy en Velay
...	29 Fev 77 ;	(Allier)	...
Marettes M.	17 ; 28 juin 77 31 Juil	Lille (Nord)	Lille (Nord)
Marettes Mme	31 Juil 77	...	...
Mir	29 Mai 76	Castelnaudary(Aude)	Aude
Mistral	29 Fev,25 av 77 ;	Maillane	Maillane
...	28 Juin 77	...	...
...	11 sept 77	...	...

Nom cité	Date des lettres	Lieu de Naissance	Lieu de résidence
Peyrat Napoléon en Lay	22 Juin 76	Bordes sur Arize(Ariège)	St Germain
	18 Jan,17 Juin 77	...	...
Peyrat Mme	22 juin 76	...	...
Poujol	18 Juil 77	...	Montpellier
Ponset	11 sept 77	? (Aude)	Aude
Quintana	17 mai, 17 Juin 77	Torroella de Montgrí	Espagne
Ricard Génal	8 Juil 77	Cette	Paris
Richepin	22 Juin 76	Médéé (Algérie)	Paris
Rollinat	17 Juin 77	Châteauroux (Indre et Loire)	Paris
Roque-Ferrier	18, 29 Fev ;		
	17 juin 77 ;	Montpellier	Montpellier
...	29 Fev 77 ;	...	...
Roumanille	29 Mai 76,		
	28 juin 77	...	...
Roumieux	18 Fev, 20 Mars 77 ;	Nîmes	Nîmes
...	28 Juin, 8 Juil 77	...	...
...	11 sept 77	...	...
Roumieux M.	20 Mars 77	Gard	Nîmes
Schmidt	31 Juil 77	?	Thoiry (RP)
Souchier A	8, 18 Juil 77	Romans (Drôme)	Valence
Taupin	8 Juil 77	?	Thoiry (RP)
Thiers	4 Juin 77	Marseille	St Germain en Laye
Thiaudière	18 Juil 77	Gençay (Vienne)	Paris
Tourtoulon	sd Av ;3 Mai 77		
	8,25 Juil 77	Montpellier	Montpellier
...	31 Juil 77	...	...
...	16-18 Août 77	...	...
...	16 Oct 77	...	...
Troubat	29 Fev,18 Juil 77 ;	Montpellier(Hérault)	Paris
Vallancienne	31 Juil 77	Région Parisienne	RP
Vigouroux Dct	16 Oct 77	Lunel (Hérault)	Montpellier
Villiers de	28 juin,18 Juil 77	Région Parisienne	RP
Wilson G.	17, sd, 28 juin 77	Paris	Paris

Nom Cité	Lettre	Lieu de Naissance	Lieu de Résidence
Wilson Mme	Fin déc 1876 ; 18 Janv,18 fév 77 SD Mars, 6 Av 1877 3 Mai, 4 juin 77 10-13, 17, sd, 28 Juin 77 8,18 Juil 77, 10, 11 sept 77	?	Paris
Wilson M^{r}	18 Janv ; sd Mars 77 10, 15, 25 Av 77 3, 8 Mai 77 10-13,17,SD Juin 77 28 Juin 77 8, 18, 31 Juil 77 11 sept		Paris
Oncle d'Egypte	4 Juin, 18juil 77		Egypte ?
Tante Croissy	28 Juin, 18 Juil 77	?	Région parisienne

19.33.2 Dans le *Montpellier Républicain* en 1896

Nom Cité	Lettre	Lieu de Naissance	Lieu de Résidence
Rapin	*A Ma petite...*	Noroy le Bourg	Paris
Beaulieu A de	*A Ma petite...*	Paris	Paris
Baudouin	26 Août 76	Montpellier	Paris
Troubat	26 Août 76	Montpellier	Paris
Grousset-Bellor	28 sept 76		Paris
Laurens Jules	28 sept 76	Carpentras	Paris
Faure	parue le 20 sept 96	Saillans (Drôme)	Paris
Salles Mme, née	parue le 20 sept 96		Nîmes (Gard)
Wagner			Nîmes (Gard)
Salles Jules	parue le 20 sept 96	Nîmes	Nîmes (Gard)
Roumieux Mireille	parue le 20 sept 96		Nîmes (Gard)
Roumieux Louis	parue le 20 sept 96		Nîmes (Gard)
Aubanel Théodore	parue le 20 sept 96	Avignon(Vaucluse)	Avignon(Vaucluse)
Fourès	27 sept 77	Castelnaudary (Aude)	Aude
Germain	27 sept 77	Carcassonne (Aude)	Aude

Chapitre 20

Chronologie

Année	Félibres rouges	Politique	Occitan	Divers
1787	Naissance à Cette de	...	...	...
	Joseph Amable de Ricard	...	...	...
1830	....	9 Aôut : Début du règne	.....	....
	....	de Louis-Philippe	...	...
1842	....	....	Mary-Lafon :	...
	....	....	*Histoire du Midi de la France*	...
1843	Naissance à Fontenay	....	....	...
	de L-X de Ricard	....	....	...
1848	Castelnaudary :	Fin du règne de	....	....
	Naissance	Louis-Philippe	....	....
	d'A Fourès	Fevrier à Décembre :	....	...
	....	IIe République	....	...
1850	Naissance à Paris	....	....	...
	de Lydie Wilson	....	....	...
1851	....	2 décembre :	....	....
	....	Coup d'état de	....	....
	....	Louis-Napoléon	....	...
	....	Bonaparte.	....	...
...				
	....	Second Empire	...	...
1852	Naissance à Paris de	...	....	....
	Jeanne Wilson	....	....	...
1854	....	....	Font Ségugne :	...
	....	....	Création du Félibrige	...

1855	Naissance à Paris de	....	....	...
	Georges Wilson	....	....	...
1859	....	....	F.Mistral :	...
	....	....	*Mirèio*	...
1860	Paris :L-X de Ricard	Massol :refus	....	...
	A M^{elle}Huguet	de la protection	....	...
	....	de l'Empire pour	....	...
	....	les Francs-Maçons	...	...
1862	Paris, Poulet-Malassis	....	....	...
	L-X de Ricard :	....	....	...
	Les Chants de l'aube	....	....	...
1863	L-X de Ricard :	....	....	....
	La résurrection	....	....	...
	de la Pologne	....	..	....
	Mars :1e numéro de la	....	....	...
	Revue du Progrès	....	....	...
	Avril : *Morale Panthéiste*	....	....	...
	de L-X de Ricard dédié à L W	....	....	...
1864	Salon de la Générale	....	....	...
	Mars : Saisie de la *Revue du P*	Ricard défendu par	....	...
	Procès : Oct L-X de Ricard	Gambetta et Laurier	....	...
	à St Pélagie	....	....	...
1865	L-X de Ricard :	....	....	...
	L'Art	....	....	...
	Chez Lemerre :*Ciel, rue et foyer*	....	....	...
	avec *Fantaisie Panthéiste*	....	....	...
	à Lydie Wilson	....	....	...
1866	Ricard-Mendès :	....	....	...
	Le Parnasse Contemporain	....	....	...
1867	Avril : mort du Gal de Ricard	....	....	...
	L-X de Ricard participe à	....	....	...
	La Gazette rimée	....	....	...
1868	Pendant ces années :	....	....	...
	Lydie Wilson : séjour en	....	....	...
	Angleterre	....	....	...
	Fourès : Toulouse	....	....	...
1870	L-X de Ricard participe au	2 sept : Défaite de Sedan	....	...
	Catéchisme populaire républicain	II^{e}République	....	...
	Juillet : *Le Patriote Français*	1^{e}exil de	....	....
	....	L-X de Ricard	....	...

1871	Retour à Paris de	18 mars-28 Mai	....	...
	L-X de Ricard	Commune de Paris	....	...
	JO de la Commune	mais aussi de	....	...
	....	Marseille, Narbonne..	....	...
	2 eexil en Suisse	....	....	...
	Retour de Fourès	....	....	...
	à Castelnaudary	....	....	...
1872	Début : Retour d'exil	....	....	...
	de L-X de Ricard	....	....	...
1873	12 Mars Décès de	....	....	...
	de J-P Pauthier	....	....	...
	.....	24 Mai Mac-Mahon	....	...
	....	Président de la République	....	...
	29 Juillet Contrat de	....	....	...
	mariage Wilson-Ricard	....	....	...
	16 Août Mariage à	....	....	...
	Autouillet	....	....	...
	A Fourès :	....	....	...
	Oiselets et fleurettes et	....	....	...
	Gloria Victis in	....	....	...
	La Muse Française(Paris)	....	....	...
1874	« apatriment »du	....	....	...
	Couple Ricard à	....	....	...
	Montpellier	....	....	...
	à l'automne à	....	....	...
	Castelnau-le-Lez*	....	....	...
1875	Début Mars : les Ricard	30 janvier vote de	....	....
	à Paris	l'amendement Wallon le mot	....	....
	4 Nov : Fourès et Ricard	« République »est introduit	Création de	...
	à la création	dans la constitution	l'école félibrenque	...
	du Parage à Montpellier	24 Févr loi Sénat	du Parage	...
	L-X de Ricard : articles	10 Mars : Ministère Buffet	à Montpellier	...
	dans *La République*	25 Mars Mort de Quinet	....	...
	du Midi :	12 Juil : loi Dupanloup Enseignement sup	....	...
	« Félibres et Parnassiens »	20 déc : Rejet de la	....	...
	Fourès :*La Croux*	proposition d'amnistie de Naquet	....	...
	del grand Aigat ;*Le Lion*	21 Déc : élection de	....	...
	Début de la Correspondance	sénateurs inamovibles	....	...
	Ricard-Peyrat	....	....	...

*Lettre inédite de L-X de Ricard à Quinet du 4 Novembre 74 de Castelnau BNF, Manuscrits NAF 15510, XIII Raffalovich-Zemecki.

1876	Ricard : suite et fin	16 Janv : élection	....	...
	de la série d'articles	des délégués sénatoriaux	....	...
	dans *La République*	20 Fev :des députés	....	...
	du Midi	8 mars : Pouvoirs	....	...
	Début de la correspondance	aux nouvelles Chambre	....	...
	Ricard-Mistral	21 Mars dépot du projet	....	...
	Janv : création de la	d'amnistie Hugo-Raspail	....	...
	Cigale de Paris par	16 Mai : rejet du projet	....	...
	L-X et Lydie de Ricard	d'amnistie	....	...
	Baudouin et Faure.	....	....	...
	Envoi du*Grand aigat*	....	....	...
	à Ricard par Fourès	....	....	...
	Début de leur correspondance	....	....	...
	19 Mai Fourès au Mas du Diable	....	Santo Estello à Avignon	...
	29 Mai 1^{e}lettre	....	....	...
	de Lydie Wilson de Ricard	....	....	...
	à Fourès	....	....	...
	Juin :1e rencontre	....	....	...
	Peyrat-L-X de Ricard	....	....	...
	Projet d'almanach *La Lauseto*	....	....	...
	28 Sept Fourès « La Lauseto »	....	....	...
	Les Ricard au Plan des	....	....	...
	Quatre Seigneurs à	27 octobre discours	....	...
	Montpellier	de Gambetta contre	....	...
	21 au 27 Nov :Fourès séjour	l'amnistie totale	5 Nov félibrejado à	...
	Au Mas de la Lauseto,	....	Nîmes	...
	il remarque Jeanne Wilson	....	....	...
	Baptême de Lydie par Fourès :	....	....	...
	Na Dulciorella	2 dec : démission	....	...
	19 déc Départ de L-X de Ricard	du ministère Dufaure	....	...
	Pour Paris, Lydie, Baudouin et	12 Déc : Ministère J. Simon	....	...
	Fourès suivent le 23	....	....	...
1877	Ricard :*Le Fédéralisme*	....	....	...
	La Lauseta pour 1877	....	....	...
	9 janvier visite à Peyrat	....	....	...
	à ST Germain en Laye	....	....	...
	(L et L-X de Ricard,	....	....	...
	Fourès et Jeanne Wilson)	....	....	...
	Retour de Fourès à	....	....	...
	Castelnaudary	....	....	...

1877	Mi fev : retour des Ricard	....	....	...
(suite)	à Montpellier avec Jeanne	....	....	...
	.....	.....	24 Mars :réunion de la SdLR	....
	.....	.....	25 Mars : Félibrejade	...
	.....	.....	de Montpellier	.....
	....	....	Présidence : Mistral	...
	....	....	présence des femmes	...
	26 Mars réunion de	....	....	...
	La Ligue républicaine	....	....	...
	du Midi	....	....	...
	Visite de Mistral	....	....	...
	au Mas de la Lauseta	....	....	...
	Réflexion sur	....	....	...
	Une revue complémentaire	....	....	...
	à la *Lauseta*	....	....	...
	28 au 30 Av Fourès au	....	....	...
	Mas de la Lauseta	....	....	...
	3 mai Dessin du Grillon	16 Mai J. Simon congédié	....	....
	10 mai Lettre de Fourès en oc	par Mac Mahon	....	...
	20 Mai séjour de Fourès au Mas	17 mai Ministère de Broglie	Fin mai Santo Estello	...
	excursion aux bords	18 mai : prorogation	à Avignon	...
	de la Lironde	des chambres	....	...
	10 juin départ de	....	....	...
	Jeanne Wilson pour Paris	16 Juin :interpellation	...	...
	....	des gauches	....	...
	....	21 Juin : Dissolution du Sénat	....	..
	....	25 Juin : de la Chambre	....	...
	Fin août : voyage	...	....	...
	des amis de *La Lauseta*	...	....	...
	à Castelnaudary et	...	....	...
	Carcassonne	3 sept Mort de Thiers	....	...
	25 sept Lydie à Paris	....	....	...
	Retour de Jeanne au Mas	....	....	...
	8 oct dernière visite	14 oct : législatives	....	...
	de Fourès à Jeanne au Mas	....	....	...

1877	18 oct dernière lettre	....	....	...
(fin)	Lydie à Fourès	....	....	...
	20 octobre dernière lettre	....	....	...
	de Fourès à Lydie	....	....	...
	2 nov Mort de Jeanne Wilson	....	....	...
	4 nov Lydie à Paris	4 nov : élection des	....	...
	....	Conseils Généraux	18 nov : Le Parage	...
	...	14 déc : Ministère Dufaure	à Maguelone	...
1878	*La Lauseta* pour 1878	....	....	...
	Préparation de *L'Alliance Latine*	....	....	...
	Mars : Lydie de Ricard	....	....	...
	écrit *Sans Jeanne*	....	....	1e Mai Paris
	....	25 Mai au Sénat	....	Exposition
	....	....	...	Universelle
	....	Débat sur l'amnistie	....	22 au 27 Mai :
	....	des délits de presse	....	Fêtes Latines
	26 Mai : Banquet	....	....	de Montpellier
	de la Lauseta à Montpellier	....	....	...
	Parution du	....	...	30 Mai :
	1e numéro	....	....	Centenaire
	de *L'Alliance Latine*	....	....	de Voltaire
	Sept- Nov 2 ^{e} et dernier	27 oct : élection	....	...
	N de *L'Alliance Latine*	des délégués sénatoriaux	....	....
	Parution du	....	....	....
	Banquet de l'Alouette	....	...	....
1879	Parution de	5 Janv : Sénatoriales	....	...
	de *La Lauseta* pour 79	30 Janv : démission	....	...
	L-X de Ricard :	de Mac-Mahon	....	...
	à Paris	élection de Grévy	....	...
	La Conversion d'une bourgeoise	Les demandes de droit	...	...
	Traductions de	de vote pour les femmes	....	....
	C Cantu et de Pi i Margall	sont refusées	....	...
	13 Fév : lancement de	....	....	...
	La Commune Libre	...	...	...
	Décès probable de M Wilson	....	....	...
	Aggravation de la maladie	....	...	...
	de Lydie de Ricard	....	....	....
	....	.....	Mai Félibrejade	...
	.....	.....	d'Avignon : Les Ricard	....
	.....	.....	ne peuvent s'y rendre	...

1879	.....	Lois Paul Bert	Ricard soutient	...
(Suite)	.....	sur les écoles de garçons	Mistral accusé	....
	.....	et de filles	de séparatisme	...
	....	....	.....	20 Oct : 3e Congrès
	Les Ricard ont	....	....	ouvrier à Marseille
	déménagé au Mas	...	...	...
	d'Encombe	...	....	...
1880	....	Nouveaux décrets	....	Paris : parution
	....	sur les Congrégations	....	du volume
	Printemps	Loi Ferry sur	....	de *La Cigale*
	Lydie de Ricard	l'enseignement	....	....
	écrit à Mistral	secondaire des	....	....
	sur la Cigale	filles	....	....
	Été retour de Lydie	Juillet Vote de	....	....
	chez sa mère Mme Wilson	l'amnistie	....	....
	à Paris	des Communards	....	....
	16 sept : décès	....	....	....
	de Lydie Wilson de Ricard	....	....	....
	à Paris	....	....	....
	21 Sept :	....	....	....
	enterrement civil	....	....	....
	à Montpellier	....	....	....
1882	.....	.....	....	Berlin R Koch
	.....	.....	....	découvre le bacille
	.....	6 Mai : vote de la loi	....	de la tuberculose
	.....	rétablissant le divorce	....	....
	.....	Vote des lois Jules Ferry	....	....
	.....	rendant l'enseignement primaire	....	....
	.....	obligatoire et laïque	....	....
1888	A Fourès : Paris	.....	....	....
	Les Grilhs	.....	....	...
1891	A Fourès	.....	....	....
	Les Cants del solelh	.....	....	....
	Lydie de Ricard (Posth)	.....	....	....
	Aux bords du Lez	.....	....	....
	3 Sept Castelnaudary :	.....	....	....
	décès d'A Fourès	.....	....	....

1896	Naissance à Montpellier	...	...	...
	de Marcel-Xavier	....	....	...
	de Ricard fils	....	....	...
	de Louis-Xavier et	....	....	...
	Louise Kirchner	....	....	...
1911	2 Juillet : Mort	....	....	...
	à Marseille	....	....	....
	de L-X de Ricard	...	...	...
1932	25 Janvier remise	....	....	...
	du cénotaphe en	....	....	...
	Mémoire de L-X de Ricard	....	....	...
	à la Municipalité de Montpellier	....	....	...
1988	Transfert des restes	....	....	...
	des deux sœurs	....	....	...
	dans le cénotaphe	....	....	...
	au Cimetière St Lazare	....	....	...

Nous avons pour cette chronologie choisi de noter les événements concernant les Félibres rouges, y compris ceux avant leur création, concernant les individus ; la politique (d'après notamment le Tome IV de l'*Histoire de la France Contemporaine*),l'Occitan. Les faits importants ne rentrant pas dans ce cadre sont notés à la rubrique « divers »ceci dans un but de lisibilité.

Sources et Bibliographie

Sources

Sources manuscrites

Archives de Police. 1872. *Dossiers exilés de la Commune en Suisse.* BA 431. Paris 7505, 4 rue de la Montagne Sainte Geneviève : Préfecture de Police de Paris. Dossier 6806.

Cladel, Léon. 1891. *Lettre à Ricard.* Site internet http ://www.vialibri.net. Lettre autographe de Cladel à Ricard signalée, avec son contenu sur ce site de vente de livres anciens,(item_pg/2548507-1880-cladel-l) à l'intérieur du roman de Cladel *Les martyrs ridicules, site consulté en Janvier 2009.*

Fourès, Auguste. 1876 -1877a. *Lettres d' Auguste Fourès à Lydie de Ricard.* CQ 217 9. 31 rue de la Fonderie, 3168 Toulouse, cedex : Collège d'Occitanie.

Fourès, Auguste. 1876 -1877b. *Poèmes autographes.* CQ 217 4. 31 rue de la Fonderie, 3168 Toulouse, cedex : Collège d'Occitanie. A la margarido : 1- Mai 1876 ; La cigaleto : Juin 1876 ; Le bel arbre à Mon confraire italian Patuzzi 19 Fevrier 1876 ; A Dono Dulciorelo : 23 décembre 1876 ; As picaires de molos Agost de 1877 ; As amics de la Lauseto 10 Setembre de 1877 ; Souvenenço d'Abrilh per ma migueto 27 Juillet 1877 ; A Soulelh Coulc 21 Juillet 1876 ; Al campanal de Sant Miquèl Setembre 1876 ; A Napol le pirenean 27 decembre 1876.

Ricard, Louis-Xavier de. 1876 -1877. *Lettres de Louis-Xavier de Ricard à Auguste Fourès.* CQ 204 et CQ 217 10. 31 rue de la Fonderie, 3168 Toulouse, cedex : Collège d'Occitanie.

Wilson-Ricard, Lydie de. 1875-1877. *Lettres publiées dans le Montpellier et Montpellier Républicain.* CQ 17 11. 31 rue de la Fonderie, 3168 Toulouse, cedex : Collège d'Occitanie. Dossier constitué par Joseph Salvat.

Wilson-Ricard, Lydie de. 1876. *Lettres à Auguste Fourès décembre 1876.* Epistolaire d'Auguste Fourès cote CQ 204. 31 rue de la Fonderie, 3168 Toulouse, cedex : Collège d'Occitanie.

Wilson-Ricard, Lydie de. 1876-1877. *Lettres à Auguste Fourès du 29 mai 1876 au 16 Octobre 1877.* CQ 217 10 et copies sur lot CQ 304. 31 rue de la Fonderie,

3168 Toulouse, cedex : Collège d'Occitanie. Dans ces lettres figurent deux poèmes de la main de Lydie de Ricard : La Figuièra et A una rosa incarnada, ainsi que le dessin du Grilhon de Jeanne Wilson.

Sources biographiques

Pauthier, Jean-Pierre Guillaume. 1873. *Acte de Décès.* n° 198 ; V 4 E 465. 18 boulevard Sérurier, 75019 Paris : Archives de la ville de Paris. Décès du 16e arr, 12 mars 1873.

Ricard, Joseph Barthelémy de. 1787. *Acte de naissance.* Archives Municipales, Sète. Cette (Hérault), 17 novembre.

Ricard, Joseph Barthélémy de. 1867. *acte de décès.* n° : 562, V4E 2057. 18 boulevard Sérurier, 75019 Paris : Archives de Paris. Décès du 17° arr le 12/04/1867.

Ricard, Louis-Xavier de. 1843. *Acte de naissance.* numéro 4. Archives Municipales Fontenay sous Bois. déclaration du 26 Janvier 1843.

Ricard, Xavier, Marcel, Aimable de. 1896. *Acte de naissance.* Archives de l'Hérault en ligne. acte n°875, sur http ://archives.herault.fr ; consulté le 09/09/2008.

Wilson, Jeanne. 1852a. *Acte de naissance.* Acte de l'État civil reconstitué le 13 Février 1873. 18 boulevard Sérurier, 75019 : Paris, Archives Municipales. Naissance du 18 Février 1852, Paris, 4e arrondissement.

Wilson, Jeanne. 1852b. *Extrait de baptême.* 18 boulevard Sérurier, 75019 : Paris, Archives Municipales. Baptême du 18 Février 1852.

Wilson, Jeanne. 1877. *Acte de décès.* acte numéro 1354, du 2 novembre 1877. Archives Municipales Montpellier. Archives départementales de l'Hérault en ligne, http ://archives.herault.fr.

Wilson, Lydie et Ricard, Louis-Xavier de. 1873. *Contrat de mariage.* cote ET / CXVI/919, vol. Minutier central des notaires de Paris. 60 rue des Francs-Bourgeois,75141 Paris cedex 03 : Archives Nationales.

Wilson, Lydie et Ricard, Louis-Xavier de. 1873. *Acte de mariage.* Mairie d'Autouillet le 16 Août 1873, acte numéro 11. Quartier du Pas du Lac, 2 Avenue de Lunca 78180 Montigny-le-Bretonneux : Archives des Yvelines et l'ancienne Seine et Oise.

Wilson-Ricard, Lydie de. 1850a. *Acte de naissance.* Acte de l'Etat civil reconstitué le 13 Février 1873, naissance du 10 Avril 1850. 18 boulevard Sérurier, 75019 : Archives Municipales, Paris. Naissances du 4e arrondissement.

Wilson-Ricard, Lydie de. 1850b. *Extrait de baptême.* feuillet 63, acte n° 189, in Série D6 J cote 2227. 18 boulevard Sérurier, 75019 : Paris, Archives Municipales. Registre des actes de baptêmes, diocèse de Paris, 9 Mai année 1850.

Wilson-Ricard, Lydie de. 1880. *Acte de décès.* 4157, folio 129. 18 boulevard Sérurier, 75019 Paris : Archives Municipales. Décès au 92 Rue Hauteville aujourd'hui VI earrondissement.

Sources éditées

Amiel, Jean. 1936. *Mémoires commentés de Delphine Roumieux (1830-1911).* Nîmes. 392 pages.

Avenel, Henri. 1901. *La presse française au vingtième siècle, portraits et biographies.* Paris, Flammarion. 865 pages, Consulté en juillet 2008 sur http ://gallica2.bnf.fr.

Baluffe, Auguste. 1896-1897. *Montpellier et Montpellier Républicain.* Médiathèque Émile Zola, agglomération de Montpellier, Base Patrimoine, cote 1134.

Burns, Robert. 1994. *Poésies = Poems / Robert Burns ; texte original et version française prés. et annotée par Jean-Claude Crapoulet.* Paris, Aubier. 307 pages, texte original et traduction française en regard, Domaine anglais bilingue.

Cabrol, Auguste. 1876-1880. *Le Petit Méridional.* 1° numéro 19 Mars 1876, Micro 5, Médiathèque Émile Zola, agglomération de Montpellier.

Congrès ouvrier français. 1879. *Séances du Congrès ouvrier socialiste de France, 3e session, tenue à Marseille du 20 au 31 octobre 1879.* Marseille, J Doucet. sur http ://gallica2.bnf.fr/ark :/12148/bpt6k851452.

Durranc, Édouard. 1875-1879. *La République du Midi.* Médiathèque Émile Zola, agglomération de Montpellier, Base Patrimoine, cote 1547.

Faure, Maurice. 1907. *Pour la terre natale.* Paris, Juven. 326 pages consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Félibrige. 1876. *Cartabèu de Santo Estello.* Avinhon, Roumanille et Aubanel.

Fourès, Auguste. 1877. La rondo de las gracios. *Lou Prouvençau*, Dimenche 8 de julhet 1877.

Fourès, Auguste. 1879. *La croux del grand aigat, l'alphabet de l'inondation.* Novo edicieu, première 1875 edn. Montpellier, Hamelin et Paris, Maisonneuve. 19 pages.

Fourès, Auguste. 1888. *Les Grilhs, pouesios del Lauragues.* Paris, Maisonneuve et Leclerc. 187 pages.

Fourès, Auguste. 1891. *Les cants del soulelh.* Carcassonne, imprimerie G Servière ; Paris Nouvelle Librairie Parisienne Albert Savine. 353 pages.

Fourès, Auguste. 1896. *La Muso Silvestro.* Carcassonne, Bibliothèque de la Revue Méridionale. 296 pages.

Goirand, Léontine. 1877. Portisson. *Le Dominique*, Dimanche 25 Février. Journau dau Gai-sabe, espelissent lou dimenche, publica per li felibre de l'escolo de Nimes.

Journal Officiel de la République française. 1871. *Edition de la Commune.* 3e année, 1871, n° 79 (20 mars) - 3e année, 1871, n° 144 (24 mai) n° 136 (26 floréal an 79) - n° 144 (4 prairial an 79) ; consulté sur http ://gallica.bnf.fr/. Paris, 1871.

Laforgue, Camille. 1880. *Discours tengut davans la Court d'Amour de Fount-Frejo.* Montpellier, Hamelin. 19 pages, Médiathèque Émile Zola, fonds Vallat, cote V 2825.

Le Catéchisme Républicain. 1870. Paris, Lemerre. Ce fascicule de 32 pages est attribué par Vicaire à Leconte de Lisle, Courbet Ernest, Ricard Louis-Xavier, sur http ://www.textesrares.com/catech.php Le 23 09 07 ; également sur consulté sur http ://gallica.bnf.fr/ ; il y eût plus de 27 éditions.

Lei Felibre de la mar. 1879-1882. *La Calanco.* Marseille, Charles Ménard, libraire, in http ://www.lpl.univ-aix.fr/ciel. np, in Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc Sèti souciau : 3, plaço Joffre - l3l30 Berro.

L'Éscolo das Felibres gardounencs d'Alès (ed). 1877. *Armana de lengadò.* Alès : A. Brugneirolle et Cie. 3 vol 1876-1878, ancien Armana Cevenou.

Loret, H et Barandon, A. 1976. *Flore de Montpellier.* Montpellier, Coulet C, Paris, Delaye A. 420 pages, Tomes 1 et 2, sur wwww.tela-botanica.org, consulté en Février 2008 ; Comportant les « noms vulgaires et les noms patois ».

Luzarche, Robert. 1867. *La Gazette Rimée.* Cinq numéros parus en 1867 le 20 de chaque mois de Février à Juin. Paris, Lemerre. Auteurs : Février L- X de Ricard, Paul Verlaine, Jehan Flamel, Robert Luzarche ; Mars : L- X de Ricard, Jehan Flamel, Robert Luzarche, P Denis, A France ; Avril : Antoni Deschamps, Jehan Flamel, Robert Luzarche, Emmanuel des Éssarts, Jules Andrieu, Louis Hémon ; Mai : Laurent Pichat, Paul Verlaine, Jehan Flamel, Robert Luzarche, Émmanuel des Éssarts, Jules Andrieu, Louis Hémon, Henry Winter ; Juin : Laurent Pichat, L- X de Ricard, Léon Valade, Robert Luzarche, A France. consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Mendès, Catulle. 1884. *La légende du Parnasse Contemporain.* A Brancart, Bruxelles. 2e édition, 303 pages, sur http ://gallica.bnf.fr/, consulté le 27/10 : 2007.

Mendès, Catulle, & Ricard, Louis-Xavier de. 1866-1876. *Le Parnasse Contemporain.* A Lemerre. Trois recueils, 1866, 1869-1871 et 1876 Genève Slatkine reprint, 1971 sur http ://gallica.bnf.fr/.

Mistral, Frédéric et Daudet, Alphonse. 2007. *Correspondances 1860-1897.* Ciel d'OC, Août 2007. 92 lettres sur sites.univ-provence.fr/tresoc.

Mistral, Frédéric. 1867. *Li isclo d'or.* in Ciel d'Oc,http ://www.lpl.univ-aix.fr/ciel, consulté 30/06/2009.

Mistral, Frédéric (ed). 1878. *Armanac Provençau per lou bèl an de Dièu de 1878.* 1878-1912. Avignoun, Roumanille. Mistral est le principal rédacteur de cet almanach, considéré comme l'almanach officiel du Félibrige, Consultés ceux pour 1878 et pour 1880.

Mistral, Frédéric. 1906. *Discours e dicho de Frédéric Mistral.* Avignon, Secrétariat générau dou Flourege prouvençau. 131 Pages.

Mistral, Frédéric. 1930. *Calendal*. 1930 edn. Paris, Lemerre. 535 pages, 1e édition 1867.

Mistral, Frédéric. 1998. *Écrits politiques, 1848-1914*. Ciel d'OC. NP sur sites.univ-provence.fr/tresoc, consulté en 2007.

Nègre, Lazarine. 1903. *Li Remembranço prose et poésies*. Marseille, Ruat. 113 pages, Lazarino de Manosco in http ://sites.univ-provence.fr/tresoc/libre/extrait/extr189.pdf, consulté le 12 Février 2006.

Pakenham, Michaël, & Forestier, Louis (eds). 1967. *Louis-Xavier de Ricard, Petits mémoires d'un Parnassien ; Adolphe Racot Les Parnassien*. Paris, Minard Lettres modernes. 1 volume, 213 pages.

Préfecture de l'Hérault (ed). 1877. *Annuaire de l'Hérault*. Montpellier, Ricard Frères. 1010 pages, consulté en juillet 2008 sur http ://archives.herault.fr.

Ricard, Louis-Xavier de. 1862. *Les chants de l'aube : dédiés aux jeunes-filles*. Paris, Poulet-Malassis. 422 Pages consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Ricard, Louis-Xavier de. 1863 - 1864. *Revue du progrès*. de Mars 1863 à Mars 1864. Paris, Racot Adolphe. Paris, Bibliothèque Sainte Geneviève, microfilm cote MM 158, consulté en novembre 2007.

Ricard, Louis-Xavier de. 1865. *Ciel, rue et foyer*. Paris, Lemerre. 191 Pages consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Ricard, Louis-Xavier de. 1877. *La Lauseta, Armanac dal Patriotò lengadocian, mitat francés, mitat lengo d'oc per l'an 1877*. Le Puy en Velay Marchessou. 200 pages. Libraires éditeurs : Toulouse, Mme Brun ; Paris : Sandoz et Fischbacher ; Montpellier : Coulet, Poujol. Une seule édition.

Ricard, Louis-Xavier de. 1878. *La Lauseta (l'Alauseto - La Lauseto, - l'alouette) Armanac del patriota lati per L'Espagna, la França (la dau meijorn ou Occitania e la dau Nord) l'Italia , lou Portugal , la Roumania, la Suissa, dins las parladuras d'aqueles païses (embé la traduccion francesa)*. Mountpelié, Societat Latina La Lauseta. pres 2Fr25, Bas Lengadoc : 288 paginas. Plusieurs éditions.

Ricard, Louis-Xavier de. 1879a. *La Commune Libre*. Premier n° 13 Février 1879 ; Jeudi 27 Février 1879 ; Jeudi 6 Mars 1879 ; Jeudi 29 Mai 1879. Grand'rue, 46 : Montpellier, Trouche. *Journal Socialiste fédéraliste*, organe des travailleurs, rédaction L - Xavier de Ricard, E Ferroul, E Jourdan, ex délégué ouvrier, parait le jeudi et dimanche de chaque semaine à Montpellier. Consulté dans les archives de la Société pour l'étude des langues Romanes UPV, Montpellier III.

Ricard, Louis-Xavier de. 1879b. *La Lauseta, Edicioun Mountpelierenca*. 3eannada. Mountpelhè, Trouche Libraire. 0,85 F, 128 Paginas. Une édition.

Ricard, Louis-Xavier de. 1891. *Autour des Bonaparte, fragments de mémoires du général de Ricard*. Paris, Albert Savine. 353 pages.

Ricard, Louis-Xavier de. 1984. *Le Fédéralisme*. Barcelone, Marcel Petit CPM. 298 Pages, fac similé de la première édition de 1877, Paris, Sandoz- Fischbacher.

Shelley, Percy Bysshe. 2006. *Poèmes édition bilingue*. Lonrai, Imprimerie Nationale Editions, Actes Sud. 658 pages, édition bilingue de Robert Elrodt.

Société d'Alliance latine. 1878a. *L'Alliance Latine*. N° 1 Juin 1878 ; N° 2 septembre novembre 1878. Paris : Sandoz et Fischbacher. 200 pages ; plus suppléments Anthologies Poétiques. Revue rédigée par les membres de l'Alouette, société d'auteurs, Français, Espagnols, Italiens, Portugais, Roumains, Suisses, Romands et Américains du Sud. Montpellier : Coulet, Espana : Pedro Moliné Madrid, Italia : Torino Risso Bartoloméo , Napoli W Foulques, Belgique : Office de Publicité Bruxelles..

Société d'Alliance latine. 1878b. *Le Banquet de l'Alouette (26 mai 1878) : Discours et Toasts*. Sandoz et Fischbacher. 32 pages 8°, consulté dans le Fonds Valat, cote V 3135 Médiathèque Émile Zola, 218 Bd de l'Aéroport International 34000 Montpellier.

Société d'archéologie, d'histoire et de géographie de la Drôme. 1866-1872. *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme*. Valence, Jules Gras et fils. http ://gallica2.bnf.fr, en 2007 consulté en 2007.

Société des Langues Romanes. 1870 et 1871. *Revue des Langues Romanes*. Série 1, T 1. Montpellier, Hamelin. Consulté sur http ://gallica.bnf.fr,RLR et sur la collection papier du département d'occitan de l'UPV, Montpellier III, le 1e numéro daté d'octobre 1870 paraît en avril 1871 (p 3 à 96 sur gallica.bnf.fr), le numéro daté de Janvier 1871 paraît en Mai 1871 (p 97 à 192 sur http ://gallica.bnf.fr), celui daté d'avril en Mai-Juin 1871 (p 193 à 288) et celui de juin 1871 en Juin (p 289 à 350 sur Gallica.) Avant propos p 2-11 ; l'annonce de *Long dau camin* de R Marcellin, chronique p 90 ; les « Notes sur le dialecte de Montpellier »de Charles de Tourtoulon p 119-125 et la Chronique sur Jean Gaidan p 288.

Société des Langues Romanes. 1875. *Revue des Langues Romanes*. Serie 1 T 7 = T 7. Montpellier, Hamelin. Poésies couronnées au centenaire de Pétrarque (dont Mme Roumanille, Rose Anaïs Gras) p 383.

Société des Langues Romanes. 1876. *Revue des Langues Romanes*. Serie 2 T 1 = T 9, série 2 T 2 = T 10. Montpellier, Hamelin. Fourès : T9 La cansoun des poutous p 288 ; T 10 Le cant des poutiès p 189 ; T 10 : Faure Maurice : A Madoumaiselo J.W p 303 ; T 10 : Boucherie : Traité de la formation des mots composés dans la langue française, par M. Darmesteter p 264.

Société des Langues Romanes. 1877. *Revue des Langues Romanes*. Serie 2 T 3 = T 11 ; série 2 T 4 = T 12. Montpellier, Hamelin. Goirand T 11 : Némausa p 37,Bello proumièro p 241 ; Roumieux T11 : un pantai amoureux p 44 ; Fourès : T 11 l'Albeto p 37, le Garrabié p 200, Al tustadou de l'amic Alban German p 246 ; T 12 Las gracios de Visconti p 43 ; Un parelh per vendemios p 188.

Roque-Ferrier T 11 : L'idée latine p 106, Quatre almanachs en langue d'Oc p 263-268, Les réunions du Félibrige à Aix et Montpellier p 153.T 11 chronique annonce de la prochaine parution de La Patrie Latine (Fourès-Ricard) p 274. T 12 : Chronique : Annonce du recueil du Docteur Ch Coste de Saint-André de Sangonis : Una vouès dai vilag, pousesias lengadoucianas p 107 et 108,bibliographie présentation d'un ouvrage de Darmesteter sur la création de mots nouveaux en langue française p 198 ; annonce des Fêtes latines de Montpellier p 154-155, Bureau de la société pour 1878 p 305, Vœu du Conseil général de l'Hérault pour une chaire de Philologie à la faculté de lettres de Montpellier.

Société des Langues Romanes. 1878a. *Revue des Langues Romanes.* Serie 2 T 5 = T 13 ; série 2 T 6= T 14. Montpellier, Hamelin. Fourès : Le vincedou p 85 ; La semanairo de milh p 95.

Société des Langues Romanes. 1878b. *Revue des Langues Romanes.* Serie 2 T 4 = T 12, numéro papier 32 ; Série 2 T 5 = T 13 numéro papier 35 ; 36 et numéro 38. Montpellier, Hamelin. Lydie de Ricard : T 12 La Figueira p 133 ;T 13 Lous bords dau Lez p 84 ; La mar Latina p 273 ;Roque-Ferrier : T13 « l'r infinitif »p 126.

Société des Langues Romanes. 1879. *Revue des Langues Romanes.* Serie 3 T 1 = T 15 ; série 3 T 2 = T 16. Montpellier, Hamelin. Fourès : T 15 Le coumpousitou p 115, A Leucado p 120 et T 16 Le cant des tiraraires p 54.

Société des Langues Romanes. 1880. *Revue des Langues Romanes.* Série 3, T 4. Montpellier, Hamelin. Hommage à Lydie de Ricard p 258.

Société des Langues Romanes. 1881. *Revue des Langues Romanes.* Serie 3 T 6 = T 20. Montpellier, Hamelin. Fourès : La mort de l'amour p 28 ; L'estatueto p 29.

Société des Langues Romanes. 1892. *Revue des Langues Romanes.* Série 4, T 6 = T 36. Montpellier, Hamelin. Chronique sur *Aux bords du Lez* p 596-597.

Société des Langues Romanes. 1900. *Revue des Langues Romanes.* Série 5, T 3= T 43. Montpellier, Hamelin. Discours de M Léon-G Pélissier pour les XXX ans de la Revue p 247-255.

Société, La Cigale. 1880. *La Cigale.* Paris, Sandoz et Fischbacher, G Fischbacher. 433 pages.

Société pour l'étude des langues romanes. 1878. *Archives sur Les fêtes latines de Montpellier.* Département d'Occitan. Presse locale, nationale et internationale de Mai 1878, sur les fêtes latines de Montpellier.

Tavan, Anfos. 1876. *Amour e plour.* Marsiho - Avignoun, Lebon - Roumanille. Np ; Obro courounado à Mount-pelié lou 31 de mars 1875 ; Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc 3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang http ://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/.

Tristan, Flora. 1844. *Union ouvrière.* Paris, Lyon, sn. 136 pages. consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Tristan, Flora. 1980. *Le Tour de France : état actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral, intellectuel et matériel.* Paris,Maspero. Flora Tristan ; texte et notes établis par Jules-L. Puech ; préf. de Michel Collinet ; introd. nouv. de Stéphane Michaud ; 235 pages.

Troubat, Jules. 1878. *Plume et pinceau [Texte imprimé] : études de littérature et d'art.* Paris, I. Liseux. 348 pages.

Troubat, Jules. 1991. *Lettres inédites à son père et à son frère de Montpellier.* Nîmes, Imp Barnier Entente bibliophile de Montpellier. 249 pages.

Verlaine, Paul. 1902-1904a. *Les hommes d'aujourd'hui, Louis-Xavier de Ricard.* Les œuvres complétes Tome 5. Paris, Louis Vanier. p 412-422 ; http ://gallica.bnf.fr// ; consulté en avril 2009.

Verlaine, Paul. 1902-1904b. *Mémoires d'un veuf, Du Parnasse contemporain.* Les œuvres complétes, tome 4. Paris, Louis Vanier. 454 pages ; http ://gallica.bnf.fr// ; consulté en avril 2009.

Villeneuve-Esclapon, Charles de. 1878. *La première représentation du Pain du péché, drame provençal en cinq actes et en vers de Théodore Aubanel.* Ais, Remondet-Aubin. 22 p.

Véran, G. 1863. Polémique : La Revue du Progrès et le sens commun. *Revue Indépendante.* 1 novembre 1863, p 233-243, consulté sur gallica.bnf.fr en 2007.

Wilson-Ricard de, Lydie. 1877. *La Figueira.* Montpellier, Coulet. 4 pages.

Wilson-Ricard de, Lydie. 1891. *Aus bords du Lez.* Paris, Lemerre. 180 pages.

Wilson-Ricard de, Lydie. 1995. *Aus bords du Lez.* Nimes, Lacour/Rediviva. 185 pages, réimpression de l'édition de 1891.

Bibliographie

Bibliographie primaire

Arène, Paul et Tournier, Albert. 1892. *Des Alpes aux Pyrénées, étapes félibréennes.* Paris, Flammarion. 286 pages, préface d'Anatole France consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Augé, Claude et Augé, Paul. 1918. *Larousse de Poche.* Paris, Larousse. 1305 pages.

Benoît-Lévy, Edmond. 1886. *Histoire de quinze ans [Texte imprimé] : récit des événements politiques contemporains depuis le 4 septembre 1870 jusqu'au 28 décembre 1885 (date de la réélection de M. Grévy).* Paris, chez tous les libraires. 787 pages, ouvrage ill. de plus de 300 dessins, portr, grav, par MM. Baudry, Jules Benoît-Lévy, Eugène Buland et al.consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Brun, Azema, Milhau, & alii. 1932. *En mémoria de Louis Savié de Ricard (1843-1911).* Montpellier, Marie Lavit. 55 pages.

Clerguet, Fernand. 1906. *Louis-Xavier de Ricard.* Reims, Éditions de la Revue Littéraire de Paris et de Champagne. 35 Pages sur http ://gallica2.bnf.fr.

Couret, Émile. 1891. *Le Pavillon des Princes, Histoire complète de la prison politique de Sainte Pélagie.* Lagny, Colin. 360 pages. consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Davray, Raoul et Rigal, Henry. 1908. *Anthologie des poètes du Midi, morceaux choisis, accompagnés de notices biographiques et d'un essai bibliographique.* Paris, Société d'Éditions littéraires et artistiques. 406 pages. consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Delille, François. 1881. *Chants des Félibres, Poésies provençales , modernes traduites en français.* Paris, Ghio. 336 pages, consulté sur http ://gallica.bnf.fr/ avril 2009.

Furetière, Antoine. 1998. *Les mots obsolètes.* Cadelhan, Zulma. 400 pages.

Goirand, Léontine. 1882. *Li risènt de l'Alzoun.* Avignon, Aubanel. 241 pages.

Grousset-Bellor, Henri. 1899. in Henry Fourquier, candidat à l'Académie. *La Cigale*, Février. An XXIV de La Cigale, revue parisienne d'Écrivains et artistes méridionnaux.

Lee, Edwin. 1857. *Notices sur Hyères et cannes, suivies d'observations sur l'influence du climat dans la phthisie pulmonaire.* Paris. 82 Pages sur http ://gallica2.bnf.fr.

Lefeuve, Charles. 1875. *Histoire de Paris, rue par rue, maison par maison.* Paris, C Reinwald et Cie, Leipzich, A Tweitmeyer. 5 e édition tome 5, 531 Pages. consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Lermina, Jules. 1885. *Dictionnaire universel illustré, biographique et bibliographique de la France Contemporaine.* Paris, Boulanger. 1408 pages, consulté sur http ://gallica.bnf.fr/ en 2009.

Mariéton, Paul. 1883. *Le Félibre Auguste Fourès.* Lyon, Imp Pitrat. 7 pages.

Mariéton, Paul. 1890. *La terre Provençale, journal de route.* Paris, Lemerre. 578 pages, consulté sur http ://gallica.bnf.fr/ le 29/03/2008.

Mariéton, Paul. 1891a. Le dernier des Albigeois. *Revue Félibréenne.* Volume VI, pages 88-97, article repris de la *Revue bleue* 1888.

Mariéton, Paul. 1891b. L'évolution félibréenne. *La Revue Félibréenne.* p 89-92.

Mariéton, Paul. 1894. *La terre Provençale, journal de route.* Paris, Lemerre. 566 pages, consulté sur http ://gallica.bnf.fr/ le 29/03/2008.

Marsal, Edouard. 1999. *Dins las carrieras dau Clapàs.* Montpellier, A la Carte. 353 pages, recueil de chroniques de *La Campana de Magalouna* de 1896.

Maurras, Charles. 1891. *Les Félibres ; Barbares et Romans.* sur site Maurras.net. Numéro spécial de La Plume consacré au Félibrige, Édition électronique réalisée par Maurras.net consulté en janvier 2008.

Mistral, Frédéric. 1979. *Le Trésor du Félibrige.* Barcelone, CPM. 241 pages, Première édition 1875-1886,T 1 et 2, 1196 et 1164 pages.

Mistral, Frédéric. 1998. *Mirèio.* Mesnil sur l'Estrée, Grasset. 497 pages, collection*Les cahiers rouges*, reproduction de l'édition de 1968 (Fasquell).

Montbrun, Edgard de. 1878. *Le Livre d'or des poètes.* Marmande, Avit Duberor. 2e vol, 353 pages consulté sur http ://gallica.bnf.fr/ Juin 2008.

Perbosc, Antonin. 1891. Auguste Fourès. *La Revue Félibréenne.* p 76-88.

Praviel, Armand. 1909. Les tendances du Félibrige. *La Nouvelle Revue.* P 15-21 http ://gallica2.bnf., consulté en 2008.

Reinach, Joseph. 1918. *La vie politique de Léon Gambetta, suivie d'autres essais sur Gambetta.* Paris Alcan. 348 Pages,consulté sur http ://gallica.bnf.fr/.

Sauvages, Abbé Boissier de. 1785. *Dictionnaire languedocien- françois.* Nîmes, Gaude et fils. 831 pages, sur consulté sur http ://gallica.bnf.fr/ 2006.

Séché, Alphonse. 1908. *Les Muses Françaises, anthologie des femmes poètes.* Paris, Louis Michaud. 2 volumes : T1 de 1200 à 1891, T 2 XXe siècle : 363 pages, accompagnées de notices biographiques et bibliographiques.(Bibliothèque Marguerite Durand Paris PQ 1167 .M8 1908 SMRS) Lydie de Ricard, 386-391.

Stuart, Mill Jonh. 2005. *L'asservissement des femmes.* Dijon Quetigny, Petite bibliothèque Payot. 2° édition ; 310 pages, traduit de l'anglais par Marie-Françoise Cachin, Préface de Sylvie Schweitzer.

Vapereau, Gustave. 1858. *Dictionnaire universel des contemporains, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers....* Paris, Hachette. ouvrage rédigé et continuellement tenu à jour, avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays, sur gallica.fr.

Bibliographie secondaire

Agulhon, Maurice. 1968. *Pénitents et Francs-Maçons de l'ancienne Provence.* Strasbourg, L'Histoire sans frontières. 452 pages.

Alexandre, Françoise. 2005. *Sand Delacroix Correspondance, Le rendez-vous manqué.* Gémenos, Les éditions de L'Amateur, collection Regard sur l'Art. 300 pages.

Alibert, Louis. 2002. *Dictionnaire Occitan-Français selon les parlers languedociens.* Toulouse, IEO. 699 pages.

Allier, Max. 1999. *Les grands jours de Montpellier.* Montpellier, Les Presses du Languedoc. 236 pages.

Amade, Jean. 1924. *Origines et premières manifestations de la renaissance littéraire en Catalogne au XIXe siècle.* Montpellier, Toulouse, Privat, Paris, Didier. 565 pages.

Anatole, Josette. 1979. Echos brésiliens dans quelques lettres de Louis-Xavier de Ricard. *Annales 1979, numéro spécial de Littérature classique N° 14*, 35–43. Mélanges offerts à M le Professeur André Montchoux.

Andréani, Roland. 1989. *La presse quotidienne des Montpellier des origines à 1944.* Ph.D. thesis, Doctorat d'histoire sous la direction de Godechot Jacques, Toulouse II. 3 volumes 1273 f.

Arnal, Jean, Majurel, René, & Prades, Henri. 1964. La stratigraphie de Sextantio :(les époques antérieures à l'histoire), Castelnau-le Lez. *Bulletin de la société préhistorique française.* T 61, n°2, P 385-421.

Baggioni, Daniel, & Martel, Philippe et alii. 1997. Actes du colloque de La Baume, les Aix, septembre 1996. *In :* CNRS, Université Paul Valéry (ed), *Lengas, De François Raynouard à Auguste Brun.* Montpellier, UPV et Université de Provence, Centre Dumarsais. Revue de sociolinguistique 237 pages.

Balanza y Perez, Maria. 1982. *Les relations catalano-provençales à travers la correspondance de Frédéric Mistral et Victor Balaguer.* Ph.D. thesis, Thèse UPV , BU de Lettres, Montpellier III. Thèse sous la direction de Robert Lafont, 2 volumes.

Barral, Guy. consulté le 23/09/2007. *Chimère Revue de littérature et de critique indépendante, puis Revue d'insolence littéraire,article.* http ://perso.orange.fr/tybalt/LesRevues/pagesRevues/Chim%E8re.htm.

Barsotti, Claudi. 2000. *Mémoire du Pays.* Amis de Mesclum, La Marseillaise. Biographies sur www ; amesclum.net.

Barthe, Roger. 1962. *L'Idée latine.* Toulouse,Villefranche de Rouergue, IEO. 216 pages.

Bastien, Hervé. 1994. *La France Contemporaine 19e et 20e siècle, méthode Pratique pour la recherche historique.* Paris Liège, Masson. 217 pages.

Bernadet, Arnaud. 2007a. *L'exil et l'utopie, Politiques de Verlaine.* Presses de l'Université de St Etienne. 251 Pages, en ligne, Books Google, consulté en Mai 2009.

Bernadet, Arnaud. 2007b. L'intime et le politique chez Verlaine. *Europe*, Avril, 126–142.

Bladé-Desumvila, Artur. 1961. *Felibres i Catalans.* Barcelona, Dalmau. 60 pages.

Bonells, Jordi. 1994. *Histoire de la littérature catalane.* Vendôme, PUF Que sais-je. 127 pages, plus particulièrement p 54-70.

Bonnat, Jean-Louis, & Bossis, Mireille (eds). 1983. *Écrire, publier, lire les correspondances (problématique et économie d'un genre littéraire).* Nantes, publication de l'université de Nantes. Actes du colloque international *Les Correspondances.*

Bossis, Mireille (ed). 1990. *L'épistolarité à travers les siècles, geste de communication et /ou d'écriture.* Stuttgart, Steiner Verlag. Centre Culturel International de Cerisy la Salle France, 188 pages.

Brummert, Ulrike. 1980. « La parole naissante »des femmes dans le mouvement occitan. *Langage et Société.*

Brun, Joan-Frédéric. 2008. Site Internet : Lengadoc/Lidia. Consulté en juillet 2008 sur http ://www3.webng.com/lengadoc/lidia.htm.

Calamel, Simon, & Javel, Dominique. 2002. *La Langue d'oc pour étendard, Les Félibres (1854-2002).* Aubenas, Privat. 238 pages.

Camproux, Charles. 1971. *L'Histoire de la littérature occitane.* Paris, Payot,Bibliothèque Historique. 167 pages.

Carbasse, Jean-Marie. 1977. *Louis- Xavier de Ricard Félibre Rouge.* Millau, éditions Mireille Lacave. 211 pages.

Catach, Nina. 2001. *Histoire de l'Orthographe Française, Édition posthume.* Paris, Honoré Champion. 413 pages.

Cazals, Rémy et Fabre, Daniel. 1990. *Les Audois, Dictionnaire biographique.* Carcassonne, Société d'études scientifiques de l'Aude. 350 pages.

Cerf, Marcel. *Louis-Xavier de Ricard, le poète Communard.* http ://la-commune.club.fr/pages/Actua2004B21/pageactua/page4.html consulté le 23/09/07.

Charle, Christophe. 1991. *Histoire sociale de la France au XIXe siècle.* La Flèche, Seuil, Points Histoire. 410 pages.

Cholvy, Gérard. 1984. *Histoire de Montpellier.* Toulouse, Privat. 435 pages.

Cholvy, Gérard. 2001. *Histoire de Montpellier.* Evreux, Privat. 434 pages, nouvelle édition revue et augmentée.

Claude, Roger-Marx. 1971. *Histoire Illustrée de la Peinture.* Paris, Hazan. Chap. Le XIX e siècle Français, pages 228–240.

Clerc, Pierre. vers 2001. *Dictionnaire de Biographies Héraultaises des origines à nos jours, anciens diocèses de Montpellier, Maguelone, Béziers, Agde, Lodève et St Pons.* Montpellier, Librairie Pierre Clerc. Consulté aux Archives de la Ville de Sète.

Colomet, Geneviève et Alibert Daniel. 1975. *Les Félibres rouges de la Lauseta.* Ph.D. thesis, Mémoire de Maitrise, Histoire contemporaine, sous la direction de M G. Cholvy.

Cosnier, Colette. 2001. *Le silence des filles, de l'aiguille à la plume.* La Flèche, Fayard. 332 pages.

Dauphin, Cécile. 2000. *Prête-moi ta plume Les manuels épistolaires au XIXe siècle.* Paris, Kimé. 199 pages.

Deluermoz, Quentin. 1998. Les facteurs de ville en France de 1871 à 1914. *Site du Comité pour l'Histoire de la Poste.* maîtrise d'histoire, sous la direction d'Yves Lequin, Lyon I, consulté en 2007 sur http ://www.laposte.fr/chp/.

Diaz, Brigitte. 2002. *L'épistolaire ou la pensée nomade.* Vendôme, PUF. 271 pages.

Diaz, Brigitte, & Jürgen, Siess (direct) (eds). 2006. *L'épistolaire au féminin, correspondances de femmes XVIIIe XXe Siècle.* Condé sur Noireau, Presses Universitaires de Caen. Actes du Colloque de Cerisy-la Salle, Octobre 2003 ; 258 pages.

Didier, Béatrice. 1999. *L"écriture Femme.* Vendôme, PUF. 286 pages.

Duby, Georges et Perrot, Michelle. 2002. *Histoire des femmes en Occident.* 2e, édition française edn. Vol. IV. Le XIXe siècle. La Flèche, Perrin. 753 pages.

Dufief, Pierre Jean. 2001. *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914.* Poitiers, Ligugé. 207 pages.

Dussert, Éric. 1997. « Contes des yeux fermés »d'A Séché. *Le Matricule des Anges.* Décembre 1996-Janvier 1997, n°18.

Elleinstein, Jean et Bruhat, Jean et alii. 1980. *Histoire de la France Contemporaine.* Milan, Éditions sociales, LCD. Tomes 3 : 1835-1871, Tome IV 1871-1918.

Escola, Marc. 2008. L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen. *Actualités de Fabula.* consulté le 21 Juin 2008 sur http ://www.fabula.org/actualités/article24539.php.

Escola, occitana de Quillan (ed). 1994. *Actes du colloque d'Avignonet (21-22 septembre 1991) August Forés.* 155 Pages.

Espitalier, Paulette. 1989. *Religion et société languedocienne d'après le Journal et la Correspondance d'Eugénie de Guérin.* Ph.D. thesis, Thèse d'Histoire, sous la direction de Cholvy, Gérard Université Paul Valéry, Mtp III. 279 pages.

Fabre, Daniel, & Lacroix, Jacques. 1978. *La vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIX e siècle.* Poitiers-Ligugé, Hachette Littératures. 480 pages.

Fabre, Pierre. 2006. *Les félibres Majoraux de 1876 à 2006.* Gardanne, Imprimerie Esmenjaud. 36 pages.

Farge, Arlette. 1997. *Le goût de l'archive.* Evreux, Seuil, Points Histoire. 152 pages.

Faucher, Jean-André. 1946. *Les francs maçons et le pouvoir.* St Amand Montrond, Librairie Académique Perrin. 342 pages.

Fine, Agnès, & Claudine, Leduc. 1998. La dot, anthropologie et histoire. Cité des Athéniens, VIe-IVe siècle/Pays de Sault (Pyrénées audoises), fin XVIIIe siècle-1940. *Clio, Histoire, femmes et société.* n°7 sur http ://clio.revues.org/index868.html consulté le 17 septembre 2007.

Finger, Sarah. 2005. *Montpellier d'antan.* Espagne, HC éditions. 111 pages.

Fourié, Jean. 1987. *Le Félibrige Parisien durant l'entre-deux guerre (contribution à l'étude du Félibrige).* Collection des amis de la Langue d'oc. np.

Fourié, Jean. 1988. Mistral et les Félibres de l'Aude. *La France Latine.* 77 pages.

Fourié, Jean. 1994. *Dictionnaire des auteurs de langue d'oc : de 1800 a nos jours.* Collection Les amis de la Langue d'oc. np.

Fourié, Jean. 2009. *Dictionnaire des auteurs de langue d'oc : de 1800 a nos jours.* Felibrige. 323 pages, Edition revue, augmentée et actualisée, suivie d'un essai de nomenclature de la presse d'Oc.

Frédéric, Claire. 1986. Une femme émancipée au XIX° siècle : Lazarine de Manosque. *Alpes de Lumière.* Mane O4300, Association Alpes de Lumière.

Furet, François. 2000. *La Gauche et la Révolution au XIXe siècle, Edgar Quinet et la question du Jacobinisme, 1865-1870.* Evreux, Hachette Littératures. 387 pages.

Gaillard, Jeanne. 1971. *Communes de province, Commune de Paris, 1870-1871.* Paris, Flammarion collection Questions d'Histoire. 183 pages. Suivi d'un choix de documents.

Gaussen, Ivan. 1977. *Nouveaux écrits sur le Gard.* Paris-Sommières, imp Nîmes. 152 pages.

Gemis, Vanessa. 2008. La biographie genrée : le « genre » au service du genre. *COnTextes*, Juin. sur http ://contextes.revue.org/documents 2573.htlm.

Gerbod, Paul. 2001. *La vie littéraire en Europe au XIXe siècle.* Genève, Honoré Champion éditeur, collection Unichamp-Essentiel. 174 pages.

Girollet, Anne. 2007. *Encyclopédie de la Franc-maçonnerie.* Édition maçonnique de France. Consulté en ligne en octobre 2007 sur WWW.vrijmetselaarsgilde.eu.

Guiraud, Louis. 1991. *Au sujet des félibres rouges.* Nîmes, imprimerie Bene. 192 pages.

Houbre, Gabrielle. 1997. *La discipline de l'amour, l'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du Romantisme, Civilisations et mentalités.* St Amand de Montrond, Plon. 454 pages.

Institut d'études et de recherches maçonniques et le grand orient de France, Paris, Dervy (ed). 2007. *La franc-maçonnerie sous l'Empire : un âge d'or ?* 1 vol, 297 pages, Actes du Colloque organisé le 20 novembre 2004.

Jas, Michel. 2008. Le Rêve de l'Eglise Johannite chez le pasteur Peyrat. *in http ://www.evangile-et-liberte.net jas*. Consulté en février 2008.

Jourdan, Jean-Paul. 2002. *Documents d'Histoire contemporaine*. Vol. Vol 1 XIX e siècle. Bordeaux, Presse Universitaire de Bordeaux. 235 pages.

Jouveau, René. 1971. *Histoire du Félibrige vol 1 le XIXe siècle*. tome 1, 1876- 1940. Nîmes, Imprimerie Béné. 514 pages.

Lacave, Mireille. 1981. *Montpellier naguère*. Paris, Payot. 207 pages.

Lacave, Mireille. 1987. *Montpellier la souveraine*. Evreux, FNAC. 157 pages.

Lacroix, Jacques. 1978. *Récits & contes populaires du Languedoc*. Malesherbes, Gallimard. 188 pages.

Laffranque, Marie, & Sengès, Guy. 2007. *Correspondance Louisa Paulin-Antonin Perbosc (1937-1944)*. Valence d'Albigeois, Vent Terral. 284 pages, Notes et introduction de Jordi Blanc.

Lafont, Robert. 1974. *La revendication occitane*. Ligugé, Flammarion. 314 pages.

Lafont, Robert. 1986. Napoléon Peyrat et le « jeu littéraire » de galanteries félibréennes. *Lengas*, 153–159.

Lebecq, Stéphane, Bensimon, Fabrice, Lachaud, Frédérique, & al. 2007. *Histoire des îles britanniques*. Paris, éditions Anthropos. 944 pages.

Lesaffre, Jean. 1963. Le Poète au cœur blessé : Auguste Fourès. *Revue de la Langue et de la littérature provençales*, 132–139.

Maitron, Jean. 1967. *Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier Français*. Deuxième partie ; 1864-1871. Flers, Les Éditions ouvrières. Tomes 4 à 9.

Martel, Felip. 1990. *Per Robert Lafont : estudis ofèrts a Robert Lafont per sos collègas e amics*. Montpelhièr, Nîmes, Imp Barnier. Chap. Félibres rouges ou rouges félibres ?, pages 209–222.

Martel, Philippe. 1984. Félibres et Félibrige, radioscopie d'une organisation. *Cahier de recherches du département des langues et cultures minorées*, Avril. Série 6, n°1.

Martel, Philippe. 1985. Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie, ou le souvenir de la croisade Albigeoise chez les Félibres au siècle dernier. *Hérésis*, juin. N° 4, p 63-68.

Martel, Philippe. 1986a. Bleu, blanc ou rouge : la politique félibréenne autour de 1870. *Amiras*, **13**(Mars), 116–131.

Martel, Philippe. 1986b. Félibres et Cigaliers a Paris au XIX e siècle. *Estudis Occitans*, 2° semestre, 3–15.

Martel, Philippe. 1992. Occitans i catalans : Els avatars d'una germanor. *Pages 377–390 of : Actes del colloqui international sobre la renaixença (18-22 de desembre de 1984)*. Barcelona, Estudis universitaris catalan.

Martel, Philippe. 2001a. Le petit monde de l'édition en Languedoc au temps des Félibres, (seconde moitié du XIXe siècle). *Bibliothèque de l'Écoles des Chartes*, **159**(Janv-Juin), 153–170.

Martel, Philippe et Boutan, Pierre et Alii. 2001b. Actes du colloque tenu à Montpellier les 7 et 8 avril 2000. *In :* UMR 5475 CNRS, Université Paul Valéry (ed), *Revue des Langues Romanes,« Autour » de la Revue des Langues Romanes.* Montpellier, Université Paul Valéry. Tome CV, n°1 ; 668 pages.

Martin, H-J et Chartier, Roger et alii. 1985. *Histoire de l'édition française, le temps des éditeurs, du Romantisme à la Belle époque.* Paris, Promodis. T 3 : 539 pages.

Martinez, Michel. SD. *Aspects peu connus de l'histoire de la Franc-Maçonnerie.* Archistra Cahier de l'Histoire méridionale N ° 8. 56 pages, document dactylographié AD Hérault BRA 4442.

Maurières, Marcel et Passerat, Georges. 1990. *800 auteurs de X siècles d'écriture en Tarn et Garonne.* Grisolles, imp Multi-Color. 314 pages.

Mayeur, Françoise. 1979. *L'éducation des Filles en France au XIXe siècle.* France, Hachette Ed Le temps des Hommes. 205 pages.

Ministère de la Culture. 2007. Site Internet :Base Joconde. consulté en sept 2007 sur http ://www.culture.gouv.fr/public-/mistral/joconde/_fr.

Ministère de la Défense. 2008. Citoyenneté. *http ://www.cndp.fr/themadoc-/defense/txt_ citoyennete.htm.* consulté en juin 2008.

Mioch (Blin-Mioch), Rose. 2006. *Femnas palimpsèstas & dichas de femnas (sègles XIX, XX e XXI).* Ph.D. thesis, Montpellier III, Université Paul Valéry. Mémoire de Master 2, sous la direction de Ph Martel : Femmes palympsestes et paroles de femmes (au XIXe, XXe et XXIe siècle).

Mioch(Blin-Mioch), Rose. 2005. *Qu'en dos amics non deu aver maior, ou la place des femmes en Occitan.* Ph.D. thesis, Montpellier III, Université Paul Valéry. Mémoire de Master I, sous la direction de H. Lieutard et Ph. Martel.

Moreau, Thérèse. 1982. *Le sang de l'Histoire : Michelet l'histoire et l'idée de la femme au XIXe siècle.* Niort, Flammarion. 339 pages.

Mortelette, Yan. 2005. *Histoire du Parnasse.* La Flèche, Fayard. 570 pages, publication de la thèse de doctorat de l'auteur soutenue à la Sorbonne le 22 novembre 2002 sous la direction de M André Guyaux.

Moulain, Stéphane. 1990-1991. *Louis-Xavier de Ricard, théoricien de l'histoire, du fédéralisme et de la république sociale.* Ph.D. thesis, mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, sous la direction de Raymond Huard, Université Paul Valéry, Mtp III. 250 pages, consulté au Cedias, Musée social, 5 rue Las Cases 75007 Paris.

Moulain, Stéphane. 1991. Louis-Xavier de Ricard et le Félibrige. *Bulletin du Centre d'histoire contemporaine du Languedoc Mediteranéen Roussillon*, 1–41.

Université Paul Valéry-Montpellier III, extrait du Mémoire de Maîtrise sous la direction de Raymond Huard, UPV Montpellier 1991.

Musée, Protestant. 2009. Histoire du protestantisme. *http ://www.museeprotestant.org*. Consulté en juillet 2009.

Noblet, Agnès de. 2003. *Un univers d'artistes, autour de Théophile et de Judith Gautier*. Condé sur Noireau, L'Harmattan. 548 pages.

Noël, Denise. 2004. Les femmes peintres dans la seconde moitié du XIXe siècle. *Clio*. mis en ligne le 27 novembre 2006. URL : http ://clio.revues.org/index646.html. Consulté le 13 septembre 2009.

Ollivier, Michèle et Tremblay, Manon. 200O. *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. Condé sur Noireau, L'Harmattan Collection Outils de recherche. 256 pages.

Pakenham, Mickael. 1997-1998. Louis-Xavier de Ricard et Verlaine. *Etudes Héraultaises*, 197–205.

Parayre, Catherine. 2004. *La mort au féminin : Philadelphe de Gerde, Calelhon, Clardaluno et Farfantello racontent*. Brepols (Belgique), Publications de l'Association Internationale d'Études Occitanes. 194 pages.

Parinet, Elisabeth. 2004. *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine XIXe XXe siècle*. Lonrai, Seuil, Points Histoire. 490 pages.

Passerat, Georges. 1998. Napoléon Peyrat et le Félibrige. *In :* Cabanel, Patrick, & Robert, Philippe de (eds), *Cathares et Camisards, l'œuvre de Napoléon Peyrat (1809-1881)*. Montpellier, Les presses du Languedoc. p 205 et suivantes.

Perrot, Michèle. 2008. *Mon histoire des femmes*. Lonrai, Seuil, Point Histoire. 247 pages.

Petit, Jean-Marie. 1975. *August Fourès, troces causits*. Montpellier- Avignon, Pichons classics occitans CEO, UPV. 157 Pages.

Peyronnet, Georges. 1997. *Un fédéraliste méridional du XIX e siècle, Louis-Xavier de Ricard (1843-1911)*. Nîmes, Lacour. 95 pages, mémoire soutenu en 1943, à la Sorbonne à Paris.

Pic, François. 1981. *Dictionnaire des pseudonymes de la littérature occitane*. Béziers Cido. non paginé.

Planté, Christine. 1989. *La petite sœur de Balzac*. Mayenne, Seuil. 373 pages.

Planté, Christine. 1998. *Femmes poètes du XIXe siècle, une anthologie*. Limonest, Presse Universitaire de Lyon. 238 pages.

Planté, Christine. 1999. *L'épistolaire un genre fémminin ?* Vendôme, PUF. 286 pages.

Poublan, Danièle. 1997-1998. L'enquête postale de 1847, repérer des hameaux ou compter des lettres. *Etudes Héraultaises*. Décembre 1996-Janvier 1997, p 105-112.

Prat, S. 2008. Les peintres de Carpentras. *http ://www.cg06.* Consulté en février 2008.

Riot-Sarcey, Michèle. 2002. *Histoire du Féminisme.* Tournai (Belgique), La Découverte, coll Repère. 120 pages.

Ripert, Émile. 1948. *Le félibrige.* St Germain les Corbeil, Armand Colin. 220 pages, 3° édition revue et complétée.

Robic, Myriam. 2007. Verlaine et le Saphisme, autour des *Amies. Europe*, p 201–209. Avril 2007.

Roubaud, Jacques. 1980. *Les Troubadours, anthologie bilingue.* Vichy, Seghers. 466 pages.

Sabatier, Robert. 1977. *Histoire de la poésie française.* XIX°siècle, 2° vol. Paris,Albin Michel. 646 Pages, voir Le Parnasse : 7-90, La poésie occitane 468-486 et les créatrices 544-556.

Sagnes, Jean. 1982. *Le Midi Rouge mythe et réalité, Etudes d'histoire Occitane.* Paris, éditions Anthropos. 307 pages.

Salvat, Joseph. 1927. *Auguste Fourès , sa vie, son œuvre, suivi d'un choix de poésies.* Castelnaudary, Société d'édition occitane. 119 pages.

Salvat, Joseph. 1943. *La vie tourmentée de louis Xavier de Ricard (1843-1911).* Toulouse, les Frères Douladoure, Maîtres Imprimeurs, 39 rue Saint-Rome. Lecture faite à la séance du 14 mai 1943 à l'occasion du centenaire de sa naissance par M l'abbé Joseph Salvat, l'un des quarante mainteneurs du Félibrige.

Salvat, Joseph. 1974. *Le poète Auguste Fourès.* Albi, Collège d'Occitanie Toulouse. 207 pages.

Saulière, Christophe. 2000. Le développement des infrastructures postales en Dordogne au XIXe siècle. *Site du Comité pour l'Histoire de la Poste.* maîtrise, sous la direction de Christophe Bouneau, Bordeaux III, consulté en 2007 sur http ://www.laposte.fr/chp/.

Schweitzer, Sylvie. 2002. *Les femmes ont toujours travaillé, une histoire du travail des femmes au XIXe et XXe siècle.* Saint Amand de Montrond, Odile Jacob Histoire. 329 pages.

Shon, Anne Marie et Thélamon, Françoise (ed). 1998. *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?* colloque de Rouen, 1997.

teatre de la carriera, Lo. 1981. *L'écrit des femmes, paroles de femmes des pays d'Oc.* Paris, Solim. 183 pages.

Thébaud, Françoise. 1998. *Sociétés, espaces, temps, Écrire l'histoire des femmes.* Fontenay/St Cloud, ENS éditions. 226 pages.

Tillet, Annick, & Faliu, Odile. 2004. *Des sources pour l'histoire des femmes, guide.* Lassay les châteaux, BNF. 203 pages.

Tirand, Paul. 1991. *1870-1945, Castelnaudary d'Auguste Fourès à Jean Misttler.* Rouffiac, Imprimerie D3. 227 pages.

Ventura i Subirats, Jordi. 1964. *Ells Catalans i l'occitanisme/ recull de textos aplegats i comentats.* Barcelona, ed. d'Aportació Catalana. 70 pages.

Vilar, Pierre. 1963. *Histoire de l'Espagne.* Vendôme, PUF Que sais-je. 126 pages, plus particulièrement p 53-62, 64-76.

Véran, Jules. 1946. *Les poètesses provençales du Moyen-âge et de nos jours.* Paris, Quillet. 310 pages.

Véran, Marie-Noëlle. 1994. *Pages d'Histoire : Castelnau-Le Crès depuis la Révolution.* Castelnau-le-Lez, Castelnau en clair. NP, AD 34.

Index

Index

About,Edmond, 257
Agard, Léonard, 280
Aguilò, 144
Aicard, Jean, 101, 126, 127, 151, 306, 316, 325, 370, 385, 476, 496
Aigrefeuille, Charles d', 326
Albuquerque Cavalcanti,Francisco d', 280
Alecsandri, 137
Alphonse XII, 310
Amelin, Jean-Marie, 75
Andrieux, 258
Anglada, A, 128
Annette, 312, 380, 535
Antérrieu, 210
Arène, Paul, 54, 59, 317, 325, 328, 330, 476
Arbaud, Mme d', 49
Arce, Gaspar Nunez de, 144, 145, 327
Arnavielle, Albert, 38, 114, 117, 118, 127, 128, 312, 317, 396, 475, 527, 531, 536, 538, 542
Astruc, Louis, 129
Aubanel, Théodore, 26, 38, 47, 54, 60, 114, 160, 163, 206, 312, 317, 318, 320, 321, 327, 330, 334, 343, 358, 359, 467, 487, 497, 500, 501, 550
Auclert, Hubertine, 85, 86, 251, 298, 551
Autran, Joseph, 312, 313, 319, 392
Azaïs, Gabriel, 38, 114, 558

Béguin, 289
Bacqueira, Jordi, 38, 127
Baillat, 129
Balaguer, Victor, 27, 38, 54, 129, 144, 145, 247, 309, 327
Ballainvilliers, Intendant de, 87
Ballot, Marcel, 48
Baluffe, Auguste, 71, 72, 146
Balzo, Carlo del, 129
Barandon, A, 103
Barthès, Jeanne, 32, 49
Barthas, Pierre, 129
Barthe, [de Florensac], 91
Bartrina, Joachim-Maria, 38, 127, 128, 574
Batigne, Ed Mme, 87
Batle, 280
Baudelaire, Charles, 207
Baudouin, Eugène, 39, 80, 84, 99, 133–135, 190, 203, 204, 229, 295, 307, 312, 319, 329, 349, 374, 376–378, 380, 386, 391, 393, 413, 440, 449, 454, 459, 475–477, 483–486, 505, 533, 537, 542
Bazille, Frédéric, 75, 98
Beaulieu, Anatole de, 312, 313, 349, 482
Bechet, J., 292
Belot, Pierre, 150
Berluc-Pérussis, Léon de, 53, 54, 139, 142
Bernard, Valère, 129
Bertaut, Jules, 48
Bertrand, 538
Betteloni [Bettoni, Battoni], Vittorio, 128, 521, 532, 542
Billottet, J.M, 284
Bismark, 302
Blémont, 498, 536
Blanqui, Auguste, 581
Boehm et Fils, 130, 238
Boissière, Thérèse, 53
Bonaparte, Louis-Napoléon, 141, 213, 314,

326
Bonaparte, Napoléon, 31, 261
Bonaparte-Wyse, William-Charles, 38, 47, 53, 127, 141, 163, 558, 559
Bonnet, Baptiste, 59
Borel, Gilles, 312, 320
Bornier, Henri de, 477
Boucherie, Anatole, 114, 116, 117, 129, 558
Boucoiran, 117, 155
Bourrelly [Bourreli], Marius, 38, 126, 128, 175, 306, 312, 320, 385, 444, 496
Bousquet, Louis, 571
Boutier, Ernest, 237
Bouy, 527
Boyer, Antide, 210
Bréal, Michel, 129
Bram, 505
Brantôme, 371
Braud, 543
Bremond(e)[de Tarascon], Alexandrine, 49
Breton, Lamy, 128
Bringuier, Octavien, 114, 346
Brissot de Warville, 245
Broglie, Albert de, 141, 291, 292
Brun, Auguste, 115
Brun, Mme, 315, 531, 533, 535, 538
Brunet, Jean, 26
Buret, Eugène, 128
Burns, Robert, 30, 31, 96, 206, 207

Céard, Henry, 513
Cabet, Étienne, 67
Cabrières, Mgr de, 120
Cabrol[Raisin Jean], Auguste, 90, 290, 292, 293, 302
Caizergues, Ed Mme, 87
Calmels, Fortuné, 128–130
Calvet, Damas, 127, 128
Camboulièu, 117
Cantagrel, M-B, 116, 117, 138
Carcenac, 498
Cardinal, Peire, 337
Carnot,Lazare-Hippolyte , 333
Carpeaux, Jean-Baptiste, 313, 322, 368
Carpeaux, Mme, 312, 313, 322, 368
Castelar, Émilio, 144, 145, 310, 327
Castelas, 508
Castelnau, A, 239
Castil-Blaze, 205
Cavaillé, Joachim, 213, 571
Cavalié, Camille, 128, 526, 527
Cavani, 129
Cazalis, Frédéric, 117
Cazenave de la Roche, Edouard, 284
Chabal, 129
Chabaneau, Camille, 117, 154
Chabannier, Albert, 117, 128
Chailan, Alfred, 129
Champfleury, 347
Charles, J-Ernest, 48
Charpentier, Mme[Ricard Générale de], 24, 93, 185, 188, 189, 191, 222, 237, 285, 313, 322, 328, 403, 415, 443, 457, 459, 462
Charpentier, Paul, 189, 259, 313, 323, 432
Chassin, Charles Louis, 309
Chastanet, 118
Ciampoli, 129
Cimmino, 129
Cladel, Judith, 312, 325, 381, 496
Cladel, Léon, 126, 128, 129, 194, 277, 278, 306, 314, 324, 365, 381, 382, 385, 449, 475, 496, 510, 513, 536, 538
Cladel, Mme, 274, 278, 281, 313, 324, 381
Clarens, 128
Clavelier, Gabriel, 154, 155
Coca e Collado, Emilio, 127, 128
Colani, Thimothée, 313, 314, 325, 331
Collignon, 504, 527, 532
Colonia, Éléonore, 190
Combal, 280
Comte, Auguste, 181, 244
Coquerel, A, 128

Corot, Camille Jean-Baptiste, 98, 485
Coste, Charles Docteur, 117, 555
Coste, Léon, 82
Coulet, Antoine, 326
Coulet, Camille, 38, 130, 238, 306, 313, 315, 384, 392, 416, 550
Courbet, Ernest, 249
Courbet, Gustave, 98, 347
Courty, 280
Crémieux, Gaston, 258
Creissels, Auguste, 128, 129
Croisier, L, 129, 562
Cros, Pascal, 129
Crousillat [Crouzillat], Antoine-Blaise, 53, 128, 129, 508, 513
Crouzet, O, 129

Daniel, Lazarine, 49
Dante, 30, 407
Danton, 114
Darmesteter, 155
Daudet, Alphonse, 53, 150, 286, 325, 476
David, Félicien, 212
David-Néel, Alexandra, 53
Decaux, 535
Delacroix, Eugène, 69, 482
Delarue-Mardrus, Lucie, 57
Delille, François, 128, 513
Deloncle, Charles, 117
Delrieu-Wilson, Élise, 225
Demeny, Paul, 328
Desgaultière, Henri de, 280
Desjardins, 117
Destrem, Jean-Marie, 128, 313, 326, 449, 499, 516, 542
Destremx, 373
Deville, Gabriel, 503, 510, 513, 536
Devoluy, Pierre, 53
Dibon, Henriette, 32, 49
Diderot, Denis, 427
Digeon,Émile, 215, 510, 513, 536, 543
Diritto, 498
Doujat, 516
Drouhard,Melle, 188
Drutel, Marcelle, 49
Dubost, 258
Ducarre, 258
Duclos-Riquier [Philadelphe de Gerde], Claude, 32, 49
Dulac, Henri, 189
Dulex-Ansermez, de, 562
Dumas, Adolphe, 53
Dupanloup, Mgr, 244, 257, 552, 576
Duponchel, A, 326
Dupuis, peintre, 189
Durand-Gréville, Mme, 39
Durranc, Edouard, 128
Dussolier, 129

Egger, 137
Enfantin, Barthélémy-Prosper, 256
Enseñat, Joan-Batista, 38, 126–129, 144, 145, 300, 312, 326, 384, 424, 496, 503, 504, 532, 535, 539, 562
Escalas, 312, 472
Espourrin,Cyprien , 574
Esquirros, Alphonse, 310
Essarts, Emmanuel des, 126, 128, 306, 310, 312, 314, 327, 360, 385, 496, 538
Estasen, P, 128
Export, 527

Fabre d'Olivet, Antoine, 205, 516, 547
Fabre, A, 129
Fabre, Emile, 108, 189, 313, 328, 403, 464, 466
Fabre, Ferdinand, 475
Fabre, J-H, 103
Fabre, Jean-Baptiste Castor, 77, 346
Fabre, P, 129
Faguet, Émile, 48
Falliés, Louis, 138
Faure, Maurice, 38, 59, 72, 133–135, 151, 204, 231, 295, 313–315, 319, 329, 358, 378, 380, 382, 395, 412, 413, 440, 454, 474–477, 486, 505, 524
Fauvety, 257

Ferroul, Ernest, 129, 140, 239, 252, 253, 297, 359
Ferry, Jules, 68
Fesquet, 129
Fesquet, A de, 87
Figueira[Figueras], Guilhem de, 161, 173, 196, 532, 547, 550
Figuier Louis, Mme, 39
Fischbacher, 26, 38, 130, 247, 313, 315, 330, 377, 378, 409, 496, 508, 533, 535
Fischbacher et Sandoz, 126, 527
Flourens, 538
Flourens, Gustave, 310
Fons, Pierre, 299
Fouillé[Bruno G], Augustine, 57
Fourès, Adolphe, 271, 314, 415, 507
Fourès, Auguste, 25–30, 34, 37, 38, 46, 47, 50, 54, 59, 60, 63–65, 69, 71–73, 77, 79, 88, 96, 97, 101–106, 117, 120–123, 126–128, 130–132, 136, 139, 141, 147, 149, 151, 152, 154–159, 161–164, 173, 174, 177–180, 186, 189–195, 199, 200, 203, 204, 215, 216, 218–223, 225, 226, 229–232, 239, 240, 248, 258, 261, 268, 271, 272, 274, 275, 277, 278, 280–288, 298, 299, 302–307, 311, 315, 323–326, 331–333, 336, 338, 365, 372, 373, 443, 447, 459, 488, 495, 538, 539, 559, 562
Fourès, Mme, 376, 378, 380, 381, 383, 388, 415, 416, 456, 498, 500, 505, 507, 520, 534
Fourès, Nièce, 507, 514, 519, 521, 522
Fourès-Hermet, Louise, 331, 419, 500, 506, 507, 513, 521, 522
Fourier, Charles, 67
Fourquier, Henry, 349
Français, François-Louis, 98, 319, 349, 485
France, Anatole, 260
Fraysse-Séguret,Julienne, 32, 49
Fulcrand, Colonel, 117

Gély, 72
Gaidan[de la Tourmagne], Jean, 117, 126, 128, 129, 141, 157, 284, 305, 313, 332, 439, 448, 459, 467, 496, 516, 517, 562
Gainsborough, Thomas, 98
Gambetta, Léon, 258, 290–294, 303, 313, 325, 333
Garcia, Ladevèze, 129
Garde, Reine, 150
Garros,Pey de, 205
Gary,Abbé, 155
Gatineau, André,Louis-Ferdinand, 289
Gaussen, Paul, 313, 333, 386
Gaut, Jean-Baptiste, 54
Gautier, Théophile, 95, 259, 328
Gay, Simone, 49
Gellion-Danglar, 505, 562
Gener, Pompeyo, 38
Germain, Alban, 127, 129, 130, 194, 267, 276, 306, 312, 315, 333, 382, 385, 398, 405, 409, 444, 449, 458, 465–467, 471, 472, 488, 496, 498, 502, 505, 506, 513–515, 518, 521, 522, 535, 538, 540, 542, 545, 562
Germain, Mme, 313, 334, 465
Gièra, Jules, 335
Giera, Paul, 26
Girard, Marie, epse Gasquet, 150
Girard, Marius, 150
Glaize, Antonin, 117
Gleize, Louis, 84, 312, 334, 386
Gleizes, Clair, 117, 128, 312, 315, 334, 424, 449, 508
Gleizes, Etienne, 117
Goirand, Jean-Pierre, 117, 133, 203, 313, 315, 335
Goirand, Léontine, 27, 34, 37, 38, 41, 59, 60, 117, 122, 127, 128, 136, 151, 159, 160, 162, 163, 200, 203, 231, 312, 315, 356, 358, 382, 386, 396, 452

Goncourt,Édmond de, 328
Goudouli(n)[Goudeli(n)],Pierre, 156, 218, 380, 516, 536
Goya,Francisco, 31
Grévy, Jules, 304, 333
Gras [Roumanille],Rose-Anaïs, 38
Gras, Félix, 38, 60, 127–129, 145, 151, 222, 312, 335, 358, 365, 382, 456, 459, 517, 526, 529
Grasset, 280
Gregh, Fernand, 48
Groé, 527
Gros, Charles, 83, 128
Grousset-Bellor, Henri, 38, 98, 126, 127, 312, 349, 484, 496
Guérin, Eugénie de, 57
Gualtièri, L, 128
Guey, 190, 261
Guimera, Angel, 127, 128
Guizot, François, 256
Guyon, Ch, 508
Guyot, pharmacien, 280

Halt, Robert, 128, 562
Hamelin, Elphège, 117
Hamelin, Ernest, 71, 72, 116, 117, 238, 306
Hardouin, Céleste, 252
Hatzfeld, 155
Henry, 505
Herloz [Herlaz], Gustave, 126, 127, 336, 449, 496, 517
Hermet, Mr, 215, 332, 513
Hivert, C, 289
Hommaire de Hell, Xavier, 350, 485
Honnorat, Simon-Jude, 205
Honorine, 312, 336
Hugo, Victor, 26, 140, 143, 215, 256, 310, 313, 320, 323, 324, 328, 336, 345, 385, 419
Hugues,Clovis, 26
Hust, 336

Issartier, Dct, 337
Issartier, Mme, 337
Itier, J-P, 116

Jérôme, (Roi), 257
Jasmin, [Boët Jacques], 242, 357, 574
Jenna, Marie, 54
Jex [Djan de la Djanna], Amélie, 122, 129, 200, 300
Jongkind, Johan Barthold, 98
Jourdan, Ernest, 210, 239, 297
Jouveau, Elzéar, Francés et Marius, 53
Judlin, Nouno, 49
Julien Stanislas, 260

Kühnholtz- Lordat, Ach, 87
Kirchner, Louise, 45
Koch, Robert, 280
Kryzinska, Marie, 47

Léon, Léonie, 292
La Fare-Alais, 317
La Fontaine [Lafontaine], Jean de, 371
Lacordaire, 257
Lacroix, Sigismond, 513
Lafagette, Raoul, 64
Lafarge, Marie, 86
Laforgue, Camille, 117–119
Lagoing, 527
Laissac, Alexandre, 82
Lallemand, Claude-François, 141
Lamartine, Alphonse de, 27, 150, 316
Lambert, L, 116
Lamennais, 257
Lanfray, 256
Langlade, Alexandre, 38, 47, 129, 200, 562
Laruelle, 129
Laurès, 117
Laurens, Jules, 84, 312, 350, 359, 485
Laveleye, Emile, 128
Le Royer, 258
Leclerc, Théodore, 514
Leconte de Lisle, 184, 249, 328
Lee, Edwin, 283

Lefèvre André, 316
Lemercier, Népomucène, 259
Lemerre, Alphonse, 23, 26, 44–46, 53, 237, 238, 249, 315
Lemonnier, Charles, 301, 360
Lenéru, Marie, 57
Lepelletier, Édmond, 71, 129, 213, 562
Leprince, Louis-Joseph, 225
Leroux, 527
Levi, A-R, 128
Lhentéric, 129
Liron [Germain Mme], Gabrielle, 56, 313, 334, 521
Lisbonne, Eugène, 289
Llaberia, 127
LLombart, 129
Llorente, Teodor, 144, 145
Longano, Petito de, 129
Longuemale, 527
Loré, 527
Loret,H, 103
Lou Ressaire, pseudonyme, 127
Loudon, Aimé, 85
Louis-Philippe, 291
Lugol, 129
Luzarche, Robert, 127, 128, 310

Ménard d'Orient, 239
Mac-Mahon, Maréchale de, 89
Mac-Mahon, Patrice de, 141, 287, 292, 304
Macaigne, Camille, 514
Magnan, Bernard, 257, 258
Maison, Emile, 128
Maistre, Joseph de, 551
Mallarmé, Stéphane, 53, 328
Marès, Henri, 326
Marès, Léon, 138
Marcabru, 161, 196, 211, 547, 550
Marcellin, Rémy, 38, 128, 129, 299, 351, 504, 508, 513, 562
Marchessou, 238, 313, 337, 372, 373, 384, 524, 527, 533
Marettes [Marette], Flore, 311, 337
Marettes [Marette], Jules, 189, 289, 311, 337, 430
Margue, 289
Mariéton, Paul, 46, 53, 54
Marie, Albert, 128
Marin, 291
Marin, Auguste, 129
Marle, L-C, 67
Marquet, Thérèse, 48
Marsal, Édouard, 77, 84, 85
Marti y Folguera [Folguiera], Joachim, 128, 300, 309, 312, 328, 467
Martin, 520
Mary-Lafon, 128, 145
Massaveu, Juan Pons i, 127, 128
Massol, Alexandre, 250, 256, 257, 259, 357
Mathieu, Anselme, 26, 38, 162, 512, 574
Mathieu-Lacroix, 317
Matte, 72
Maurin, 180
Mauro-Macchi, 129, 140, 310, 562
Maurras, Charles, 26, 33
Mayer, Joseph, 127, 129
Mazet, 558
Mazière, Pierre, 129
Mazuc, 155
Mellinet,(Gal), 257
Mendès, Catulle, 134, 135, 551
Meunier, Victor, 213
Meyer, Paul, 53, 128, 141, 337, 547
Mialaret, Athénaïs, [Mme Jules Michelet], 57
Michaud, Louis, 47
Michel, Alphonse, 508
Michel, Ernest, 138
Michel[Miquel], Alphonse, 513
Michelet, Jules, 27, 57, 256, 289, 358
Mill, Jonh Stuart, 551
Minck, Paule, 298
Mir, Achille, 38, 117, 118, 146, 174, 196, 203, 220, 239, 313, 315, 337, 366, 513, 521, 526, 527, 531

Miramond, André, 213
Mistral, Frédéric, 24, 26–28, 30, 34, 38, 42, 44, 47, 53, 54, 58–60, 113, 114, 117–121, 132–134, 136, 137, 139–146, 150, 155–157, 159–161, 164, 173, 179, 208, 241, 243, 246, 247, 309, 312, 313, 317, 318, 321, 327, 329, 330, 335, 336, 338, 340, 343, 344, 355, 357, 359, 412, 413, 467, 524, 564, 574
Mistral, Mme, 134, 140, 477
Moinetier, 280
Montalembert, 257
Montel, A, 114
Montfort, Simon de, 34, 189
Murat,(Prince), 257, 258
Musset, Alfred de, 449

Nègre[de Manosque], Lazarine, 32, 45, 54, 59, 150
Naquet, Alfred, 89, 258, 304, 310
Navarro, d'Oloron, 574
Nouveau, Germain, 328

Obrador, Benassar M, 127, 128

Pérard, Gustave, 35, 186, 271
Pétrarque, 38, 137, 309
Paete, de, 129
Paris, Gaston, 53, 116
Pascal, François Abbé, 53
Pasquin, 128
Patuzzi[Pattuzi], G ou J-L, 38, 126–128, 157, 496, 498, 517, 521, 532, 542, 562
Pauliat, 129
Paulin, Louise, 33, 49, 55, 279
Pauthier, Jean-Pierre, 147, 188, 259, 260, 262, 310, 357
Pelissier, Léon-G, 47
Perbosc, Antonin, 33, 55, 60, 279
Perpigna, Claire Asténie de, 261
Persigny,(Prince), 257
Pessard, Hector, 250
Pettiti, Pompilio, 129
Peyrat, Mme, 339, 368
Peyrat, Napoléon, 38, 127–129, 131, 202–204, 312, 314, 338, 367, 377, 378, 476, 497, 503, 526, 527, 529, 533, 543
Pi y Margall, Francisco, 38, 128, 129, 140, 249, 255, 298, 310, 562
Pichat, Laurent, 536
Pijardière,Louis-Lacour de, 326
Pilon, Édmond, 48
Pizcueta, 562
Pla y Mas, J, 128
Planchon,J-E, 326
Ponset, 313
Ponset, Maître, 340, 466
Pontonié, Édmond, 562
Poujol, 30, 238, 306, 307, 313, 315, 339, 450
Poulet-Malassis, 250
Poussin, Nicolas, 98
Pouvillon, Émile, 38, 129
Praviel, Armand, 299
Proth, 129
Proudhon, Joseph, 27, 123, 245, 246, 255–257, 552
Puissant, 498

Quinet, Edgar, 27, 123, 239, 256, 263, 581
Quintana i Combis, Albert de, 119, 137–139, 312, 340, 422, 532

Rabelais, François, 248, 371
Racot, Alphonse, 240, 250
Rapin, Alexandre, 226, 313, 349, 475, 482
Raynouard, François, 115, 154, 160, 196, 368
Reboul,Jean, 53, 555
Reboux, Paul, 48
Reclus, Élisée, 129, 291
Remusat, Abel, 260
Renan, Ernest, 301

Renouvier, Charles, 38, 256, 505
Renson, Gal, 143
Rettner, 117
Reuss, 325
Revillout, Charles, 116, 138, 558
Ricard, Général de, 27, 188, 235, 248, 257, 261, 262, 340, 443, 574
Ricard, Jean Baptiste de, 190
Ricard, Jean-Louis de, 261
Ricard, Louis-Xavier de, 23, 25–30, 34, 35, 37, 38, 42–46, 48–50, 54, 59, 60, 64, 69, 71–73, 75, 82, 89, 95–97, 101, 102, 105, 117, 120–123, 126, 128–135, 137, 140, 141, 143, 145–147, 149, 160, 161, 177–180, 182, 184–186, 188–196, 200, 203, 206–208, 211, 215, 216, 218, 220, 221, 225, 228, 229, 232, 235, 237–241, 243–251, 253–256, 258–263, 267, 268, 270, 271, 275–278, 281–283, 285–288, 291, 292, 294, 295, 297–307, 310, 311, 313–315, 319, 322–324, 327, 328, 330, 331, 333, 338, 340, 346–348, 364, 365, 367, 370–374, 376–381, 384, 385, 387, 388, 391, 394, 396–398, 400–402, 404–406, 408–413, 416, 417, 419, 421, 424, 428, 444, 447, 448, 453, 457, 459, 462, 463, 467, 472, 495, 496, 498, 500, 502–505, 507, 508, 513, 516–519, 521, 522, 551, 560, 570, 574, 581
Ricard, Louise, Joséphine, Idoine de, 262
Richepin, Jean, 313, 341, 370
Rimbaud, Arthur, 316, 328
Rinanopoli, 129
Rivière[de Beaucaire], Antoinette, 45, 49, 279
Robert,Denis, 326
Robespierre, 114
Roca-Roca, J, 127, 128
Rochefort, Henri, 326
Rolland, Romain, 301
Rollinat, Maurice, 314, 328, 342, 514
Romero Ortiz, Antonio, 144, 145, 327
Ronjat, Jules, 155
Roque-Ferrier, Alphonse, 38, 72, 116, 117, 119, 120, 136, 138, 154, 205, 313, 315, 342, 382, 385, 516, 517, 521, 558
Roquevaire, Baronne de, 87
Rostand, Valentine, 53
Roumanille, Joseph, 26–28, 53, 54, 114, 142, 143, 212, 312, 313, 317, 321, 327, 330, 335, 338, 342, 343, 365, 508, 574
Roumieux, Delphine, 279, 343
Roumieux, Louis, 38, 43, 47, 59, 60, 117, 151, 159, 160, 163, 279, 315, 343, 358, 382, 396, 444, 467, 503
Roumieux, Mireille, 136, 313, 343, 486
Rouvier, Maurice, 258, 289
Roux, Dct, 117

Séché, Alphonse, 26, 35, 47, 48, 50
Sacaze, Julien, 155
Sainte-Beuve, 180, 346
Salles, 527
Salles, Jules, 312, 350
Salles-Wagner,Mme, 312, 350, 486
Salmini, Vittorio, 128, 129, 131, 517
Sanchez y Perez, A, 562
Sand, George, 55
Sapho, 48
Sauvages, Abbé Boissier de, 164, 173, 516
Savine, 238
Scherer, 325
Selles, Charles, 250, 576
Shelley, Percy, 30, 31, 39, 96, 197, 207, 387, 496, 547, 550
Siefert, Louise, 48, 325
Simil, 117
Simon, Jules, 141, 291
Smith, 343, 558
Sol, Marguerite, 49
Souchier, Adèle, 312, 315, 444, 450, 516

Soulary, Josephin, 562
Spoll, 513
St Simon, 256
Sully André-Peyre, Mme, 49
Sully Prudhomme[Prudhomme],Armand, 30, 129, 207, 215, 325, 368

Taillandier, Saint-René, 114
Tavan, Alphonse, 26, 128, 137, 203, 351, 359, 504, 508, 531
Thiaudière, Édmond, 38, 128–130, 300, 301, 313, 314, 345, 360, 449, 517, 535, 543
Thierry, Augustin, 256
Thiers, Adolphe, 141, 287, 291, 292, 307, 313, 333, 344, 347, 356, 360, 424
Tichy, 127
Tiffou, Armand, 129, 130
Torres Orive, de, 562
Tournier, Valentin, 333
Tourtoulon [Tourtelon], Charles de, 37, 38, 114–117, 128, 138, 145, 149, 154, 163, 164, 173–175, 178, 200, 305, 313, 315, 346, 358, 398, 416, 452, 455, 459, 472, 521, 563
Tripier, 262
Tristan, Flora, 33, 87, 551
Troubat, Jules, 38, 77, 99, 126–128, 180, 306, 312, 314, 319, 328, 346, 350, 385, 449, 476, 483, 496
Trouche, 130, 238, 315, 560
Tubino, Francisco M, 128
Tudela, Guilhem de, 161, 196, 457, 547

Ubach y Vinyeta, 558

Véran, G, 244
Véran, Jules, 49
Vésy, Martin, 53
Vailland, Florimond, 290
Valabrègue, Antony, 128, 476
Valancienne Mme, 347
Valleraugue, P, 128
Vaqueiras, Rimbaut de, 261, 356
Vaudère, Jeanne de, 47
Ventadour, Bernard de , 196
Verdaguer, 535
Verdaguer,H Abbé, 163
Verlaine, Paul, 27, 30, 161, 204, 237, 239–241, 310, 328, 357, 390
Vernières, P, 562
Viala, Louis, 326
Vicaire, Gabriel, 249
Vidal [Bidal], 128, 156, 516, 517
Vidal de la Blache, 301
Vigny, Alfred de, 259
Vigouroux, H, 116
Vigouroux, Paul, Docteur, 88, 210, 313, 347, 471, 519
Villeneuve Esclapon, Charles de, 117
Villiers de, 347
Villiers de l'Isle, Adam, 328
Vinas, Abbé, 114
Viollet-Leduc, Eugène Émmanuel, 109, 130, 562
Visner, 155
Volnay, 129
Voltaire, 142

Wilson [Albeto], Jeanne, 24, 28, 38, 45, 50, 61, 64, 73, 96–98, 106–109, 120, 136, 151, 152, 157, 161, 162, 177, 179, 180, 182, 190–192, 194, 200, 203, 204, 208, 209, 215, 216, 218, 222, 225, 226, 228–233, 268, 270–272, 274–277, 279–286, 303, 311, 347, 348, 365, 366, 368, 372, 377–379, 381, 388, 390, 391, 393–396, 398, 400–412, 415–424, 426, 428, 430, 446, 448, 449, 452, 456, 458–460, 462, 464–467, 472, 481, 483, 484, 486–488, 495, 496, 498, 500, 502–508, 512–522, 525, 536, 539, 540, 544, 545
Wilson, Édouard, 182, 189, 208, 272, 282, 311, 348, 505, 514, 521
Wilson, Élise, 108, 182, 188, 189, 192, 270, 271, 311, 348, 379, 391, 514,

515, 521
Wilson, Georges, 24, 182, 311, 347, 348,
430, 514

ABSTRACT : Lydie Wilson de Ricard (alias Lydie de Ricard, Na Dulciorella, Lidia Colonia) is one of the first female member of Felibrige. Born and dead in Paris, her origins were scottish and flemish. Together with her husband Louis-Xavier de Ricard, a Marquis, Commune- militant and co-initiator of Parnasse Contemporain, and Auguste Fourès, a poet, they founded the Lauseta, a republican almanach. Between june 1876 and october 1877, Lydie exchanges freely letters with Fourès. We here publish these letters -from College d'Occitanie's collections in Toulouse, as well as extracts directed to others correspondents, published in Montpellier Républicain, a local newspaper. Her writings reflect her learning of Monpellier's occitan dialect, her poetical creations, and her part in Felibrige Rouge's action. She will publish in Revue des Langues Romanes, will receive a price at Montpellier's Latin Feasts in 1878. During the uneasy beginnings of Third Republic, various problems are at stake : amnisty for « communards », men/women egality, marriage and divorce problems, laicity, with civil buryings : such are the topics of her letters, with politics and federalism, object of her husband's theorical work. Their arrival in « Midi »is due not only to political conditions, but to the latter's love for occitan language and Mistral. Parnasse was part of Lydie's poetical formation, her mind favours the discovery of nature, in which she uses to wander with her sister Jeanne, a painter, before her death at 25, which marks the end of this correspondence where appears the mutual love that links Jeanne and Fourès.

KEYWORDS :

1- keyword 1 Occitan
2- keyword 2 Female
3- keyword 3 Felibrige
4- keyword 4 correspondence
5- keyword 5 Literature
6- keyword 6 Third Republic
7- keyword 7 federalism

RÉSUMÉ : Lydie Wilson-de Ricard (1850-1880) (alias Lydie de Ricard, Na Dulciorella, Lidia Colonia)est une des premières femmes membre du Félibrige. Née et morte à Paris, elle était d'origines écossaise et flamande. Avec son mari, Louis-Xavier marquis, co- fondateur du Parnasse Contemporain et communard et Auguste Fourès, poète, ils fondent « La Lauseta », almanach républicain. Entre Juin 1876 et Octobre 1877, Lydie correspond librement avec Fourès. Nous publions ses Lettres conservées au Collège d'Occitanie à Toulouse ainsi que les extraits, adressés à d'autres correspondant(e)s publiés dans le journal *Le Montpellier Républicain.* Ses écrits sont l'écho de son apprentissage du dialecte de Montpellier, de ses créations poétiques et de sa participation au Félibrige rouge. Elle publiera dans la Revue des Langues Romanes, sera primée aux Fêtes Latines de Montpellier en 1878. L'Époque est celle de la troisième République balbutiante. Dans les lettres nous en retrouvons les enjeux : l'amnistie des Communards, d'égalité femme/homme, avec la question du mariage et du divorce, de la laïcité avec les enterrements civils ainsi que son intérêt pour la politique,le Fédéralisme, dont son mari est un des théoriciens. Leur arrivée dans le Midi n'est pas due aux seules conditions politiques, mais à l'amour de celui-ci pour la langue du Midi et Mistral, amour prouvé dès son premier ouvrage en 1862. Le Parnasse a été une des écoles de Lydie, son esprit favorise la découverte de la nature qu'elle parcourt avec sa sœur Jeanne, peintre. La mort de celle-ci,à vingt-cinq ans de tuberculose signera la fin de cette correspondance. Nous y voyons naitre l'amour partagé de Jeanne et Fourès.

DISCIPLINE (73) : OCCITAN

MOTS-CLÉS :

1- mot clé 1 Occitan
2- mot clé 2 Femmes
3- mot clé 3 Félibrige
4- mot clé 4 Correspondance
5- mot clé 5 Littérature
6- mot clé 6 III e République
7- mot clé 7 Fédéralisme

Redòc/ ETOILL EA 3020

UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY MONTPELLIER 3
Route de Mende 34 199 Montpellier Cedex 5